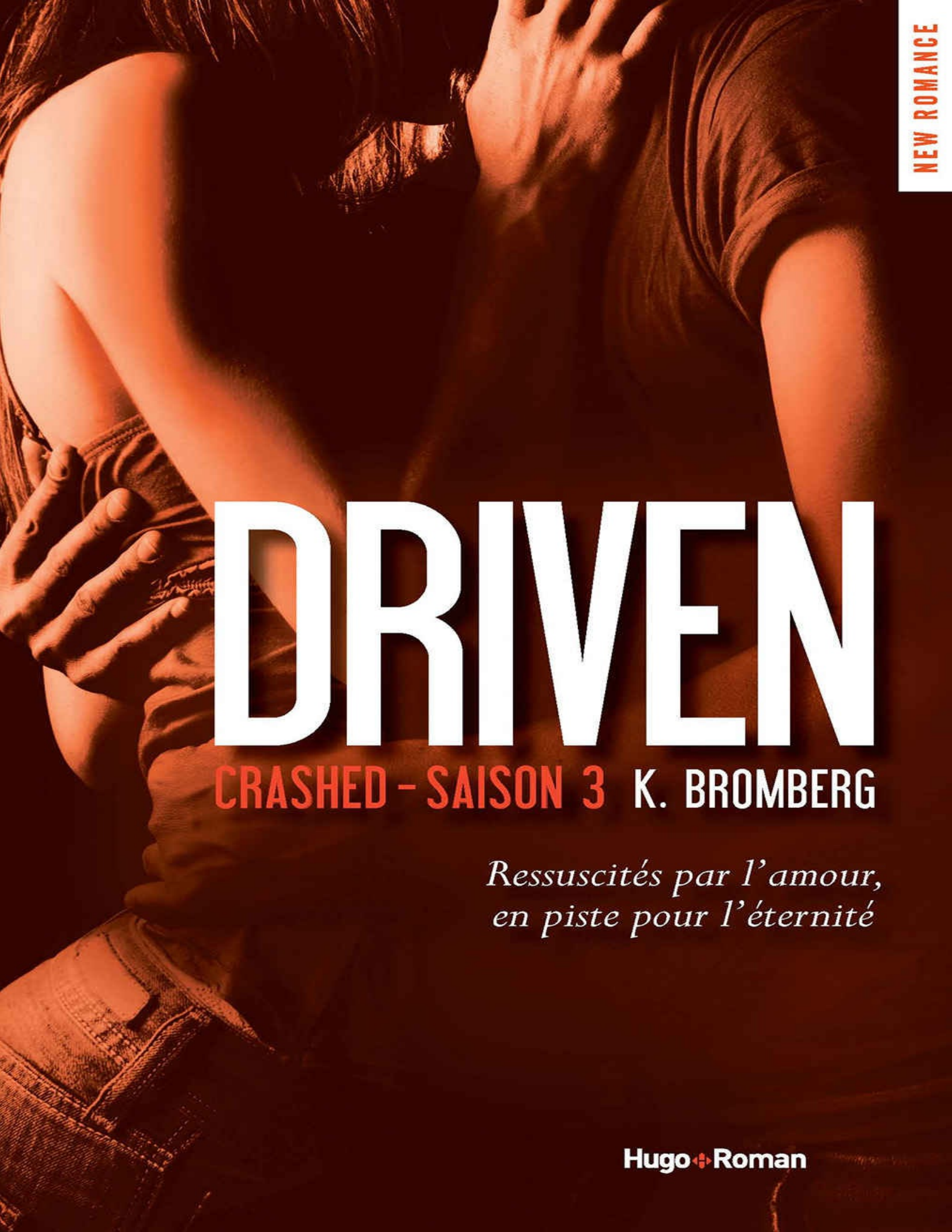

NEW ROMANCE
DRIVEN
CRASHED - SAISON 3
K. BROMBERG
Ressuscités par l'amour,
en piste pour l'éternité
Hugo Roman

NEW ROMANCE

DRIVEN

CRASHED - SAISON 3

K. BROMBERG

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Christine Tricottet

Hugo Roman

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des lieux ou des personnages existants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Titre de l'édition originale de K. Bromberg :
Crashed par K. Bromberg
Copyright : © 2014, K. Bromberg

Tous droits réservés y compris le droit de reproduction, totale ou partielle, sous quelque forme que ce soit, sans le consentement préalable de l'éditeur ou de l'auteur. Toute reproduction constituerait une violation du Code de la propriété intellectuelle.

Mis à part le texte original écrit par l'auteur, toutes les chansons, titres et paroles mentionnés dans le présent roman *Crashed* sont la propriété de leurs auteurs respectifs
et des détenteurs des droits d'auteur.

Photographie de couverture : © Bayram Tunc/iStock

Ouvrage dirigé par Isabelle Solal
Collection New Romance dirigée par Hugues de Saint Vincent

© 2015, Éditions Hugo Roman
Département de Hugo & Cie
38, rue La Condamine
75017 Paris
wwwhugoetcie.fr

ISBN : 9782755620290

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Trilogie DRIVEN de K. Bromberg

Driven, Driven – saison 1
Driven, Fueled – saison 2
Driven, Crashed – saison 3

Découvrez les autres titres de la collection
Hugo New Romance sur la page dédiée :
www.facebook.com/HugoNewRomance
wwwhugoetcie.fr

À mes parents,

qui m'ont appris que la vie,
ce n'est pas de survivre à la tempête
mais plutôt d'apprendre à danser sous la pluie.
Et maintenant, je danse…

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Trilogie DRIVEN de K. Bromberg

Dédicace

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Épilogue 1

Épilogue 2

Remerciements

Prologue

Tchac. Tchac. Tchac.

Un battement douloureux résonne dans ma tête, en écho au bruit qui assaille mes oreilles.

Tchac. Tchac. Tchac.

Il y a tellement de bruit – un bourdonnement si fort, si violent – et pourtant, tout est étrangement silencieux, bordel ! Le silence, et seulement ce foutu *tchac* qui se répète.

C'est quoi ça, bon sang ?

Pourquoi ai-je aussi froid alors qu'il fait tellement chaud autour de moi que je vois des vagues de chaleur monter de l'asphalte ?

Putain de bordel de merde !

Quelque chose sur la droite attire mon regard – du métal broyé, des pneus éclatés, du cuir en lambeaux – et je ne peux rien faire d'autre que regarder fixement. Beck va m'étrangler pour avoir bousillé la voiture. Il va me mettre en pièces, exactement comme ma voiture dont les morceaux s'étalent partout sur la piste. Qu'est-ce qui s'est passé, bordel ?

Une sensation désagréable danse au bas de ma colonne vertébrale.

Mon cœur bat plus vite.

La confusion se fait jour au bord de mon inconscient. Je ferme les yeux pour essayer de repousser les coups qui martèlent mes pensées. Des pensées que je n'arrive pas à saisir, qui glissent de mon esprit comme du sable entre mes doigts.

Tchac. Tchac. Tchac.

J'ouvre les yeux pour essayer de localiser ce foutu bruit qui accentue la douleur…

Le plaisir pour noyer la douleur…

Ces mots me trottent dans l'esprit et je secoue la tête pour essayer de comprendre ce qui se passe quand je le vois, *lui :* les cheveux bruns trop longs, ses petites mains serrées sur un hélicoptère en plastique ; un pansement avec Spider-Man recouvre son index qui fait tourner les faux rotors.

Spider-Man. Batman. Superman. Ironman.

– Tchac. Tchac. Tchac.

Il parle d'une voix très basse. Pourquoi est-ce que ça fait autant de bruit, alors ? Il lève ses grands yeux vers moi et me regarde sous ses cils épais, l'innocence personnifiée dans ce regard vert plein de grâce. Son doigt bute sur le rotor quand ses yeux croisent les miens, il redresse la tête et me scrute avec intensité.

– Salut.

Ma voix résonne dans le silence assourdissant qui nous sépare.

Il y a un truc qui cloche.

Qui cloche vraiment, bordel.

L'appréhension refait surface.

Des flashs d'inconnu tournoient dans ma tête.

Le trouble m'étouffe.

Ses yeux verts me brûlent.

L'angoisse se dissipe quand un léger sourire apparaît à la commissure de sa petite bouche maculée, creusant une fossette unique sur le côté.

– Je ne dois pas parler aux inconnus.

Il se redresse un peu en essayant de passer pour le grand garçon qu'il voudrait être.

– C'est une bonne interdiction. C'est ta maman qui t'a appris ça ?

Pourquoi me semble-t-il si familier ?

Il hausse les épaules d'un air dégagé. Il inspecte chaque centimètre de ma personne avant de relever les yeux. Il regarde quelque chose derrière moi, mais pour une putain de raison que j'ignore, je n'arrive pas à le quitter des yeux pour voir ce que c'est. Ce n'est pas seulement parce que je n'ai jamais vu un putain d'enfant aussi mignon… Non, c'est comme s'il exerçait sur moi une force d'attraction à laquelle je ne peux pas résister.

Son front se plisse, il baisse les yeux et tripote l'autre pansement orné d'un super-héros qui recouvre une grande estafilade sur son genou.

Spider-Man. Batman. Superman. Ironman.

Vos gueules, putain !

J'ai envie de hurler aux démons qui sont dans ma tête. Ils n'ont aucun droit d'être là… aucune raison de se presser autour de cet adorable petit garçon, et pourtant ils n'arrêtent pas de tourner autour comme un manège. *Comme ma voiture devrait le faire sur la piste, en ce moment.* Alors pourquoi est-ce que je m'avance vers ce petit garçon magnétique au lieu de me préparer à

l'engueulade carabinée que Becks va me déverser dessus et que, si j'en juge à l'état de ma voiture, je mérite amplement ?

Et pourtant, je ne peux pas résister.

Je fais un autre pas vers lui, lentement et avec des gestes délibérés, comme je fais avec les garçons du foyer.

Les garçons. Rylee.

J'ai besoin de la voir.

Je ne veux plus être seul.

J'ai besoin de la toucher.

Je ne veux plus être cet être cabossé.

Pourquoi est-ce que je nage en pleine confusion ? Et pourtant, je fais encore un pas dans le brouillard vers ce rayon de lumière inespéré.

Sois mon étincelle.

– C'est un gros bobo que tu as là, on dirait…

Il renifle. C'est tellement adorable de voir ce gamin avec un visage aussi sérieux, qui fronce son nez constellé de taches de rousseur en me regardant comme si j'étais débile.

– *Sans blague !*

Et pas sa langue dans sa poche, en plus ! *Le genre de gamin qui me plaît.* Je réprime un petit rire alors qu'il regarde par-dessus mon épaule pour la troisième fois. Je commence à me retourner pour voir ce qu'il regarde, mais il m'arrête.

– Tu vas bien ?

Heu ?

– Pourquoi tu dis ça ?

– Tu vas bien ? Tu as l'air plutôt cabossé.

– De quoi tu parles ?

Je fais un pas de plus vers lui. Mes pensées fugaces sont brouillées par la gravité de sa voix et l'inquiétude qui se lit sur son visage, tout ça commence à me perturber.

– Eh bien, je trouve que tu as l'air mal en point.

Son doigt recouvert du pansement fait tourner l'hélice une fois de plus – *tchac, tchac, tchac* – avant de se balader de haut en bas sur mon corps.

Un frisson d'angoisse court le long de ma colonne vertébrale jusqu'à ce que je regarde ma combinaison de pilote et que je voie qu'elle est intacte. Je passe les mains dessus pour me rassurer.

– Non. Je vais bien, mon pote. Tu vois ? Pas de problème.

Je pousse un soupir de soulagement. Ce petit con m'a fait peur, un instant.

– Mais non, idiot.

Il lève les yeux au ciel et souffle avant de pointer le doigt derrière moi.

– Regarde. Je te dis que tu es cassé.

Son ton calme me déconcerte. Je me retourne.

Mon cœur s'arrête de battre.

Tchac.

Mon souffle se bloque dans ma poitrine.

Tchac.

Mon corps se fige sur place.

Tchac.

Je cligne des yeux encore et encore pour essayer de repousser les images qui se présentent à moi. La scène me parvient à travers un brouillard glauque.

Spider-Man. Batman. Superman. Ironman.

Bordel. Non. Non. Non. Non.

– Tu vois. Je te l'avais dit.

Non. Non. Non. Non.

L'air finit par sortir brutalement de mes poumons. Je me force à déglutir, mais j'ai l'impression d'avoir du papier de verre dans la gorge.

Je sais que je le vois – le chaos juste sous mes yeux – mais comment est-ce possible ? Comment est-ce que je peux être en même temps ici et *là* ?

Tchac. Tchac. Tchac.

J'essaie de bouger. De courir, bordel ! D'attirer leur attention pour leur dire que je suis là – que je vais bien –, mais mes pieds refusent d'obéir à la panique qui fait des ricochets dans mon cerveau.

Non. Je ne suis pas là-bas. Je suis ici. Je sais que je vais bien – que je suis vivant –, je sens mon souffle qui se bloque dans ma poitrine quand je fais un pas en avant pour aller voir de plus près. Des frissons de panique me parcourent le cuir chevelu à cause de ce que je vois… ce n'est pas vrai… ce n'est pas possible, putain !

Spider-Man. Batman. Superman. Ironman.

Le bourdonnement de la scie me détourne de ma colère juste quand elle allait exploser. L'équipe de secours découpe mon casque de pilote en deux. À l'instant où ils écartent les deux parties, j'ai l'impression que ma tête va exploser. Je tombe à genoux, la douleur est si vive que je tends les mains pour la contenir. Il faut que je lève les yeux. Que je voie qui était dans ma voiture. Que je sache. Mais je ne peux pas. J'ai vraiment trop mal.

Je me demande si on a mal quand on meurt…

Je sursaute quand je sens sa main sur mon épaule… dès qu'elle se pose dessus, la douleur disparaît.

Qu'est-ce… ? Je sais que je dois regarder. Il faut que je voie de mes yeux qui est dans la voiture, même si au bout du compte je connais déjà la vérité. Des souvenirs incohérents se fracassent et s'éparpillent dans mon esprit comme les fragments du miroir qui a volé en éclats dans ce putain de rade.

Putain d'Humpty Dumpty !

La peur se fraie un chemin le long de ma colonne vertébrale, s'y installe et irradie dans tout mon corps. Je ne peux pas le faire. Je ne peux pas lever les yeux. *Ne joue pas les mauviettes, Donavan.* Au lieu de ça, je regarde sur ma droite, dans ses yeux, le calme inattendu dans la tempête.

– Est-ce que c'est… ? Est-ce que je suis… ?

Quand j'interroge le petit garçon, mon souffle se coince dans ma gorge, l'appréhension de ce qu'il va répondre me laisse sans voix.

Il se contente de me regarder – les yeux clairs, le visage grave, les lèvres retroussées, les taches de rousseur qui dansent – avant de serrer mon épaule.

– À ton avis ?

J'ai envie de le secouer pour obtenir une réponse, mais je sais que je ne le ferai pas. Que je ne peux pas. Avec lui à mes côtés, ici, au milieu de ce chaos indescriptible, je ne me suis jamais senti aussi en paix, et en même temps aussi effrayé.

Je m'oblige à détacher les yeux de son visage serein pour regarder de nouveau la scène qui se déroule devant moi. J'ai l'impression d'être dans un kaléidoscope d'images dissociées quand je vois le visage – mon visage, bordel ! – sur la civière.

Mon cœur s'effondre. Se pulvérise. S'arrête. Meurt.

Spider-Man.

La peau grise. Les yeux gonflés, tuméfiés et fermés. Les lèvres molles et décolorées.

Batman.

Ma résistance rend les armes, le désespoir me consume, la vie bredouille et, pourtant, mon âme s'accroche.

Superman.

– Non !

Je hurle de toutes mes forces, à me casser la voix. Personne ne se retourne. Personne ne m'entend. Personne ne réagit – ni mon corps ni les toubibs.

Ironman.

Le corps sur le brancard – *mon corps* – a un sursaut quand quelqu'un se penche sur la civière et commence le massage sur ma poitrine. Quelqu'un ajuste la minerve. Soulève mes paupières pour vérifier mes pupilles.

Tchac.

Les visages sont inquiets. Les regards défaits. Les gestes mécaniques.

Tchac.

– Non !

Je crie de nouveau, la panique se répand dans la moindre parcelle de mon corps.

– Non ! Je suis juste là ! Ici ! Je vais bien.

Tchac.

Les larmes coulent. L'incertitude bégaie. Les possibilités s'éloignent. L'espoir implose.

Ma vie se brouille.

Mon regard se concentre sur ma main qui pend de la civière, inerte et sans vie – une unique goutte de sang trouve son chemin, lentement, jusqu'à la pointe de mon doigt, avant qu'une nouvelle pression sur ma poitrine ne la fasse tomber sur le sol en dessous. Je me concentre sur ce filet écarlate, incapable de regarder mon visage de nouveau. Je n'en peux plus.

Je ne peux plus supporter de regarder la vie s'écouler de mon corps. Je ne peux plus supporter la peur qui s'insinue dans mon cœur, l'inconnu qui s'immisce dans mon inconscient et le froid qui commence à s'infiltrer dans mon âme.

– Aide-moi !

Je me tourne vers le petit garçon à la fois si familier et si inconnu.

– S'il te plaît…

Je supplie, j'implore avec le reste de vie que j'ai en moi.

– Je ne suis pas prêt à…

Je ne peux pas finir ma phrase. Le faire voudrait dire que j'accepte ce qui se passe sur la civière devant moi – ce que signifie le fait qu'il se trouve à côté de moi.

– Non ?

Ce simple mot est le plus important de toute ma putain de vie. Je le regarde, fasciné par ce que je lis dans la profondeur de ses yeux – la compréhension, l'acceptation, la reconnaissance –, et j'ai beau ne pas vouloir abandonner le sentiment que j'éprouve pour lui, ce qu'il me demande – choisir de vivre ou de mourir – est la décision la plus facile que j'aie jamais eu à prendre.

Et pourtant, la décision de vivre – de revenir et de prouver que je mérite qu'on me donne le choix – signifie que je vais devoir quitter ce petit visage angélique et la sérénité que sa présence apporte à mon âme troublée.

– Est-ce que je te reverrai ?

Je ne sais pas d'où vient cette question, mais elle est sortie avant que j'aie pu l'arrêter. Je retiens ma respiration en attendant sa réponse, espérant à la fois un oui et un non.

Il incline la tête sur le côté et sourit.

– Si c'est écrit dans les cartes.

Quelles cartes, putain ? Les cartes de qui ?

J'ai envie de crier. Celles de Dieu ? Du diable ? Les miennes ? Les cartes de qui, bon Dieu ? Mais tout ce que je dis, c'est :

– *Les cartes ?*

– Ouais.

Il hoche la tête en regardant son hélicoptère, puis relève les yeux vers moi.

Tchac. Tchac. Tchac.

Le bruit devient plus fort maintenant, noyant tous les autres bruits autour de moi, et pourtant je continue à entendre son souffle. Je perçois toujours les battements de mon cœur dans mes tympans. Je continue à ressentir le souffle de paix qui s'enroule autour de mon corps comme un soupir quand il pose la main sur mon épaule.

Tout à coup, je vois l'hélicoptère de sauvetage – Life Flight – sur le terrain, le bruit incessant des rotors – tchac, tchac, tchac – qui m'attend. Le brancard part en avant quand ils se dirigent rapidement vers lui.

– Tu n'y vas pas ?

Je déglutis avec difficulté en le regardant et je fais un petit signe résigné de la tête.

– Si…

C'est presque un murmure, la peur de l'inconnu est perceptible dans ma voix.

Spider-Man. Batman. Superman. Ironman.

– Hé !

Mon regard revient se poser sur son putain de petit visage aux traits parfaits. Il désigne du doigt l'activité derrière moi.

– On dirait qu'ils sont venus, tes super-héros, finalement.

Je me retourne, le cœur au bord des lèvres, la confusion annihile mes facultés de raisonnement. Je ne le vois pas tout de suite, le pilote me tourne le dos, il aide à charger ma civière à bord de l'hélicoptère sanitaire, mais quand il se retourne pour sauter sur le siège du pilote et prendre le manche, tout s'éclaire.

Mon cœur s'arrête de battre.

Et repart.

Un soupir de soulagement hésitant traverse mon âme.

Le casque du pilote est peint.

En rouge.

Avec des lignes noires.

Le signe de Spider-Man imprimé sur le devant.

Le petit garçon en moi applaudit. L'homme en moi s'effondre, soulagé.

Je me retourne pour dire au revoir au petit garçon, mais il n'est nulle part. Comment pouvait-il savoir pour les super-héros ? Je le cherche des yeux – j'ai besoin de savoir –, mais il a disparu.

Je suis tout seul.

Seul, mais avec le soutien de ceux que j'ai attendus toute ma vie.

J'ai pris ma décision.

Les super-héros ont fini par arriver.

1

Mon corps s'engourdit lentement. Je suis incapable de bouger, incapable de réfléchir, je ne peux pas supporter l'idée de détacher les yeux de la voiture fracassée sur la piste. Si je regarde ailleurs, alors tout cela va devenir réel. L'hélicoptère qui vole au-dessus de ma tête transportera réellement le corps brisé de l'homme que j'aime.

L'homme dont j'ai besoin.

L'homme que je ne peux pas perdre.

Je ferme les yeux pour écouter, mais je n'entends rien que le battement de mon sang dans mes oreilles. Mes yeux ne voient que du noir, mon cœur ne ressent rien d'autre que les images dissociées qui hantent mon esprit. Max qui se fond en Colton, puis Colton qui disparaît derrière Max. Des souvenirs qui créent des lueurs d'espoir auxquelles je me raccroche comme à une planche de salut, qui vacillent et s'enflamment avant de s'éteindre, comme l'obscurité qui étouffe la lumière dans mon âme.

Je te pilote, Ryles.

Sa voix si ferme et si puissante résonne dans ma tête puis se dissipe, ne se faisant plus entendre que par intermittence dans mon esprit comme une bande de téléscripteur.

Je me penche en avant en essayant de toutes mes forces de faire couler les larmes qui m'étranglent ou d'allumer une étincelle en moi, mais rien ne se passe, hormis le plomb qui coule goutte à goutte dans mon âme et dont le poids me cloue au sol.

Je m'oblige à respirer tout en essayant de me persuader que les dernières vingt-deux minutes n'ont jamais existé. Que la voiture n'a jamais fait de tonneau ni voltigé sur elle-même dans l'air saturé de fumée. Que la carrosserie de la voiture n'a pas été découpée par des toubibs au visage sombre pour en extraire le corps sans vie de Colton.

Nous n'avons jamais fait l'amour. C'est la seule pensée qui me traverse l'esprit. Nous n'avons jamais eu l'occasion de *piloter ensemble* après qu'il a enfin dit les mots que j'avais besoin d'entendre – et qu'il a finalement acceptés, avoués et ressentis par lui-même.

Je voudrais pouvoir remonter dans le temps et retourner dans la suite à l'hôtel, quand nous étions enlacés, dans les bras l'un de l'autre. Quand nous étions connectés – trop vêtu et trop dévêtue –, mais la vision épouvantable de la voiture disloquée l'interdit.

Pour la deuxième fois de ma vie, les traces dans ma mémoire sont si horribles qu'il n'est pas possible que mon espoir s'en sorte indemne.

– *Ry, je ne me sens pas trop bien, là.*

Ce sont les mots de Max qui pénètrent mon esprit, mais c'est la voix de Colton. C'est Colton qui m'avertit de ce qui va se passer. Ce que j'ai déjà vécu une première fois va se reproduire.

Oh mon Dieu, non. Je vous en prie. Non.

Mon cœur se serre.

Le courage me manque.

Des images me parviennent au ralenti.

– Rylee, j'ai besoin que tu te concentres. Regarde-moi !

Les mots de Max, de nouveau. Je commence à m'effondrer, mon corps me lâche, mon espoir s'envole, mais des bras puissants se referment autour de moi et me secouent.

– Regarde-moi !

Non, ce n'est pas Max. Ni Colton. *C'est Becks*. Je trouve la force de me concentrer et de le regarder dans les yeux – des taches bleues avec, au coin, des rides nouvellement apparues. J'y vois de la peur.

– Il faut qu'on aille à l'hôpital, maintenant, ok ?

Le ton de sa voix est doux mais ferme. Il a l'air de penser que s'il me parle comme à une enfant, je ne vais pas voler en éclats, contrairement à mon âme.

Je veux parler, mais je n'arrive pas à avaler le sable qui encombre ma gorge, alors il me secoue une nouvelle fois. On m'a dépossédée de toutes mes émotions, il ne reste que la peur. Je hoche la tête, mais je reste immobile. Le silence est total. Il y a des dizaines de milliers de personnes dans les tribunes qui nous entourent, et pourtant personne ne parle. Les regards sont fixés sur l'équipe de nettoyage et ce qui reste des nombreuses voitures sur la piste.

Je tends l'oreille pour percevoir un son. Pour sentir un signe de vie. Rien que le silence absolu. Je sens que Becks passe un bras autour de moi pour me soutenir tandis qu'il m'emmène hors de la tour de contrôle dans la rangée des stands et m'aide à descendre les marches pour m'entraîner vers la portière ouverte d'un van qui nous attend. Il me pousse doucement les fesses pour me faire avancer comme si j'étais une enfant.

Il se glisse à côté de moi sur le siège et me fourre mon sac et mon portable dans les mains avant d'attacher sa ceinture et de dire :

– Allons-y.

Le van fait un bond en avant, mon corps est brinquebalé tandis qu'on traverse le terrain intérieur. Je regarde à l'extérieur quand nous entamons la descente dans le tunnel et je ne vois que

des voitures de course à l'arrêt, éparpillées sur la piste. Comme des bornes aux couleurs vives dans un cimetière d'asphalte silencieux.

« *Crash, crash, burn*[1]*…* »

Les paroles de la chanson sorties des haut-parleurs flottent dans le silence de mort qui règne dans le van. Mon cerveau engourdi les enregistre avec lenteur.

– Éteignez ça !

Je hurle, dans un état de panique que j'essaie de maîtriser en serrant les poings et les dents, alors que les mots eux-mêmes s'inscrivent dans la réalité que j'essaie vainement de tenir à distance.

L'hystérie montre son nez.

– Zander. Zander a rendez-vous chez le dentiste mardi. Ricky a besoin de nouveaux crampons. Les cours de soutien d'Aiden commencent jeudi et Jax ne l'a pas noté sur le calendrier.

Je lève les yeux et je vois le regard de Beckett fixé sur moi. Du coin de l'œil, je remarque que certains membres de l'équipe sont assis derrière nous, mais je ne sais pas comment ils sont arrivés là.

Elle commence à bouillonner.

– Beckett, j'ai besoin de mon téléphone. Dane va oublier, et Zander doit vraiment aller chez le dentiste, et Scooter…

– Rylee.

Il m'interrompt d'un ton calme, mais je secoue la tête.

– Non ! Non ! Il faut que j'aille chercher mon téléphone.

Je commence à détacher ma ceinture, si perturbée que je ne me rends même pas compte que je le tiens à la main. J'essaie de passer au-dessus de lui pour atteindre la portière coulissante du van en mouvement. Beckett essaie désespérément de me prendre dans ses bras pour m'empêcher de l'ouvrir.

Elle déborde.

– Lâche-moi !

Je me débats. Je me tortille et donne des coups de pied, mais il réussit à me retenir.

– Rylee.

Le ton brisé de sa voix s'accorde si bien avec ce que je ressens que j'arrête de résister.

Je m'effondre sur mon siège, mais Beckett continue de me serrer contre lui, aussi essoufflé que moi. Il me saisit la main et la serre doucement, le seul signe de désespoir qui transparaît sous son apparence stoïque, mais je n'ai même pas la force de répondre à son geste.

Le monde autour de nous se brouille, mais le mien a arrêté de tourner. Il est étendu sur un brancard quelque part.

– Je l'aime, Beckett.

Je suis poussée par la peur…

– Je sais.

Un souffle tremblant s'échappe de ses lèvres et il m'embrasse sur le sommet du crâne.

– Moi aussi, je l'aime.

par l'énergie du désespoir…

– Je ne veux pas le perdre.

Ma voix est à peine audible, comme si le fait de prononcer les mots allait provoquer le pire.

précipitée dans l'inconnu.

– Moi non plus.

*

* *

Le souffle des portes automatiques des urgences me paralyse. Je me fige sur place.

Ce bruit ravive les souvenirs qui me hantent, et le blanc immaculé des couloirs fait tout sauf m'apporter calme et sérénité. C'est étrange que l'image qui me revient à l'esprit soit le défilé des néons au plafond – la seule chose sur laquelle je pouvais me concentrer quand on poussait mon brancard à toute vitesse dans le couloir –, le jargon échangé rapidement par les médecins, les pensées incohérentes qui se mélangent, et pendant tout ce temps ma supplique pour que Max, que mon bébé, que l'espoir survivent.

– Ry ?

La voix de Beckett me sort de l'état de panique qui m'étrangle et des souvenirs qui m'empêchent d'avancer.

– Tu veux bien entrer ?

La douceur de sa voix se répand sur moi comme un baume sur mes blessures ouvertes. Le réconfort qu'elle m'apporte me donne envie de pleurer. Les larmes bloquent ma gorge et me brûlent les yeux, mais refusent de couler.

Je prends une inspiration énergique et je m'oblige à mettre un pied devant l'autre. Beckett me passe un bras autour de la taille et m'aide à faire le premier pas.

Je revois le visage du médecin. Stoïque. Impassible. Il hochait la tête, s'excusant du regard, le corps courbé sous le poids de la défaite. Je me rappelle à quel point j'avais envie de fermer les yeux et de m'échapper pour toujours, moi aussi. Les mots « je suis désolé » qui sortaient de sa bouche.

Non, non, non. Je ne veux pas entendre ces mots à nouveau. Je ne pourrai pas entendre quelqu'un me dire que j'ai perdu Colton, surtout juste au moment où nous venions de nous trouver.

Je garde la tête baissée. Je compte les dalles de plastique sur le sol tandis que Beckett m'emmène dans la salle d'attente. Il me semble qu'il me parle. À moins que ce ne soit à une infirmière ? Je ne sais pas trop, je n'arrive à me concentrer que sur l'effort que je dois fournir pour repousser les souvenirs. Repousser le désespoir pour que, peut-être, une petite lueur d'espoir puisse se faufiler dans l'espace ainsi libéré et prendre sa place.

Je m'assieds à côté de Beckett et je regarde machinalement le téléphone qui ne cesse de vibrer dans ma main. J'ai une foule de textos et d'appels d'Haddie, mais je suis incapable de lui répondre,

même si je sais qu'elle doit être morte d'inquiétude. Cela me demanderait trop d'efforts, là tout de suite. C'est trop, tout simplement.

J'entends crisser des chaussures sur le lino quand d'autres personnes arrivent derrière nous, mais je n'ai d'yeux que pour le livre pour enfant posé sur la table devant moi. *The Amazing Spider-Man*. Mon esprit vagabonde, se fixe, se concentre. Colton a-t-il eu peur ? Savait-il ce qui se passait ? A-t-il invoqué l'incantation dont il a parlée à Zander ?

Cette pensée me tue, et pourtant mes yeux restent secs.

Des chaussons de chirurgien apparaissent dans ma ligne de vision. J'entends qu'on s'adresse à Beckett.

– Le spécialiste a besoin de connaître exactement la trajectoire de l'impact pour que nous comprenions mieux les circonstances de l'accident. Nous avons essayé de trouver le reportage en replay, mais ABC a arrêté de le diffuser.

Non, non, non. Je hurle et les mots résonnent dans ma tête, mais pourtant le silence m'étouffe.

– On m'a dit que vous seriez la personne la plus susceptible de le savoir.

Beckett change de position à côté de moi. Quand il commence à parler, sa voix est si chargée d'émotion que j'enfonce mes doigts dans mes cuisses. Il se racle la gorge.

– Il a heurté la glissière de sécurité à l'envers… je crois. J'essaie de me représenter la scène. Attendez.

Il se prend la tête dans les mains, se masse les tempes et soupire en essayant de rassembler ses idées.

– Oui. La voiture était sur le toit. L'aileron a heurté le haut de la barrière de sécurité alors que le nez de la voiture était le plus près du sol, le milieu de la voiture contre la barrière en béton. La voiture s'est désintégrée autour de l'habitacle.

J'entends encore les milliers de personnes qui retiennent leur souffle en même temps.

– Est-ce que vous pouvez nous dire comment il va ? demande Beckett à l'infirmière.

Le bruit caractéristique du métal qui cède sous la pression.

– Pas encore. C'est trop tôt pour se prononcer, nous ne voulons rien négliger…

– Est-ce qu'il sera…

– Nous vous tiendrons au courant dès que nous serons en mesure de le faire.

L'odeur de caoutchouc brûlé sur l'asphalte recouvert d'huile.

Nouveaux crissements de chaussures. Murmures et chuchotements. Beckett soupire et se frotte le visage avant que ses doigts tremblants ne viennent chercher ma main agrippée à ma cuisse et la prennent dans la sienne.

Le pneu solitaire traversant l'herbe en roulant pour rebondir sur la barrière du terrain central.

S'il te plaît, fais-moi un signe. Quelque chose. N'importe quoi. Un tout petit signe de rien du tout pour me dire de m'accrocher à l'espoir qui me glisse entre les doigts.

Des sonneries de téléphones portables résonnent sur les murs stériles de la salle d'attente. Encore et encore. Comme les bips du monitoring qui arrivent jusqu'à nous. Chaque fois qu'il y en a un qui se tait, une petite partie de moi se tait aussi.

À côté de moi, Becks a un petit hoquet avant d'émettre un sanglot étranglé qui me frappe comme un ouragan mettant en pièces le méchant sac en papier dans lequel je conserve mon courage et ma foi. Il a beau faire, ses efforts pour contenir la crise de larmes qui le menace restent vains. Le chagrin est le plus fort, les larmes coulent sur ses joues en silence et cela me dévaste de voir s'effondrer l'homme qui me communiquait sa force. Je ferme les yeux et je m'ordonne de rester forte pour Beckett, mais ce qu'il m'a dit hier soir me revient en boucle. Je secoue la tête d'avant en arrière, en proie à la panique et à l'incrédulité.

– Je m'en veux tellement. Tellement. Tout est de ma faute.

Beckett reste interdit un instant avant d'essuyer ses larmes avec la paume de ses mains. Et ce geste de repousser ses larmes, comme un petit enfant qui a honte de pleurer, me serre le cœur encore plus.

Je ne peux empêcher la panique de m'envahir quand je me rends compte que c'est à cause de moi que Colton est ici. Je l'ai rejeté et je n'ai pas voulu le croire, je l'ai fatigué la veille d'une course, et tout ça à cause de mon obstination et de ma peur.

– C'est moi qui lui ai fait ça.

Ces mots me tuent. Déchirent mon âme.

Beckett lève ses yeux rougis par le chagrin.

– De quoi est-ce que tu parles ?

Il se penche vers moi, scrutant mon regard avec perplexité.

– Tout ça…

Le souffle me manque et je marque une pause.

– Je lui ai pris la tête ces deux derniers jours et tu m'as dit que si je le faisais, je serais responsable et je n'aurais qu'à m'en prendre à moi si…

– Ryl…

– Et je me suis engueulée avec lui, et je l'ai quitté, et nous avons veillé super tard, et il est monté dans cette voiture, fatigué à cause de moi, et…

– Rylee !

Malgré le ton sévère de sa voix, je continue à hocher la tête, les yeux brûlants, incapable de contenir mes émotions.

– Ce qui est arrivé n'est pas de ta faute.

Je sursaute quand il me prend dans ses bras et me serre contre lui. Je pose mes poings serrés contre sa combinaison de pilote au tissu rugueux qui frotte sur ma joue.

– C'était un accident. Il n'a pas pu l'éviter à cause du manque de visibilité. Ce sont les risques de la course automobile. Tu n'y es pour rien.

Sa voix se brise sur ma surdité. Il m'entoure de ses bras, il m'emprisonne, la claustrophobie me gagne. L'étouffement me tient dans ses griffes.

Je me lève brusquement, il faut que je bouge, pour libérer mon âme du malaise qui la ronge. Je fais les cent pas d'un bout à l'autre de la salle d'attente. Quand je passe pour la deuxième fois, le petit garçon assis dans le coin se lève précipitamment pour prendre un crayon de couleur. Les lumières sur ses chaussures lancent un éclair rouge et attirent mon attention. Je plisse les yeux pour regarder de plus près, pour voir le triangle renversé avec un S au centre.

Superman.

Le nom volette dans mon inconscient, mais mon attention est attirée par la télévision quand quelqu'un change de chaîne. J'entends le nom de Colton et je retiens ma respiration, j'ai peur de regarder mais, en même temps, j'ai envie de voir ce qu'ils montrent.

On dirait que toute la salle se lève et se déplace comme un seul homme. Une masse de combinaisons rouges, de visages ravagés par l'émotion, se concentre sur l'écran. Le commentateur dit qu'un accident a interrompu la course pendant plus d'une heure. À l'image, au milieu d'un nuage de fumée, des voitures roulent en zigzag pour s'éviter les unes les autres. L'angle de vue est différent de celui que nous avions sur la piste et on voit mieux, mais quand la voiture de Colton arrive dans le virage, le reportage s'arrête. Toutes les épaules autour de la télévision s'affaissent quand l'équipe comprend que ce qu'on attendait avec angoisse ne sera pas montré. Le reportage s'arrête sur le commentateur disant que Colton est en ce moment même soigné à l'hôpital Bayfront.

Je revois son corps inerte sur la civière, celui de Max dans son siège à côté de moi. La similitude des deux scènes me coupe le souffle, la douleur ne cessera jamais. Les souvenirs se télescopent.

Au moment où je me retourne, les Westin entrent dans la salle. La mère de Colton, d'habitude si noble et imposante, semble pâle et désemparée. J'avale ma salive avec difficulté, incapable de détacher mes yeux du trio. Andy la soutient délicatement, guidant ses pas vers un siège, tandis que Quinlan lui tient la main de l'autre côté.

Beckett se précipite vers eux pour serrer Dorothea dans ses bras, puis il étreint Quinlan, brièvement mais avec une affection sincère. Andy tend les bras et le serre contre lui plus longtemps, dans un geste empreint d'une tristesse déchirante. Un sanglot étouffé parvient jusqu'à moi et je manque m'effondrer en l'entendant.

La scène qui se déroule devant moi me renvoie aux obsèques de Max – un cercueil rose miniature reposant sur un cercueil noir de taille normale, les deux recouverts de roses rouges – et me rappelle ces mots que je ne veux plus entendre : *la poussière retourne à la poussière.* Me rappelle les étreintes vides et creuses qui ne vous apportent aucun réconfort. Celles qui vous laissent à vif quand vous avez déjà été dépouillée de tout. Je recommence à faire les cent pas au milieu des murmures.

– Combien de temps avant qu'ils fassent un communiqué ?

Les visages, d'ordinaire si forts et énergiques, sont plissés par l'inquiétude. Et quand mes pieds s'arrêtent, je me trouve face à Andy et Dorothea.

Nous nous contentons de nous regarder, nos visages reflétant la même incrédulité et la même angoisse, jusqu'à ce que Dorothea me tende une main tremblante.

– Je ne sais que… je suis si désolée…

Je secoue la tête tandis que les mots me font défaut.

– Nous savons, ma chérie.

Elle m'attire dans ses bras et s'accroche à moi, et nous nous soutenons mutuellement.

– Nous savons.

– Il est costaud.

C'est tout ce qu'Andy parvient à dire en me passant la main dans le dos pour essayer de me réconforter. Mais ça – embrasser ses parents, et nous tous qui nous réconfortons les uns les autres, les joues mouillées de larmes et les sanglots étouffés – tout cela rend les choses trop réelles. Mon espoir que tout ne soit qu'un mauvais rêve est maintenant réduit à néant.

Je recule en titubant et j'essaie de me concentrer sur quelque chose, n'importe quoi, pour m'empêcher de craquer.

Mais je revois le visage de Colton. Cet air de certitude absolue quand, debout au milieu de l'agitation de son équipe – cette même équipe qui est maintenant assise autour de moi, les têtes dans les mains, les lèvres serrées, les yeux fermés pour prier –, il a avoué ses sentiments pour moi. Je dois m'arrêter pour essayer de retrouver mon souffle. La douleur qui irradie dans ma poitrine, dans mon cœur, refuse de se dissiper.

Je suis de nouveau attirée par la télévision. Quelque chose me murmure à l'esprit et je me retourne pour regarder. Sur l'écran apparaît un mobile home qui va servir pour le nouveau film de Batman. Mon espoir renaît et mon esprit remonte dans ses profondeurs, revenant à ce qui s'est passé dans l'heure qui vient de s'écouler.

Le livre de Spider-Man sur la table. Les chaussures Superman. Le film de Batman. J'essaie de rester rationnelle, de me dire que ce n'est qu'une coïncidence – que de voir trois des quatre super-héros est le fruit du hasard. J'essaie de me dire qu'il me faut le quatrième pour y croire. Qu'il faut Ironman pour compléter le cercle – pour que ce soit le signe que Colton va s'en sortir.

Qu'il va me revenir.

Je commence à chercher, je regarde autour de la pièce tandis que l'espoir renaît et s'apprête à fleurir, si seulement j'arrive à trouver le dernier signe. J'ai les mains qui tremblent, mon optimisme se cache sous la surface, n'osant pas relever sa tête exténuée.

J'entends un bruit dans le couloir – une voix – qui enflamme toutes les émotions qui frémissent en moi.

Immédiatement, je suis au bord de l'explosion.

Des cheveux blonds et de longues jambes passent la porte et il m'importe peu que son visage montre autant de désespoir et d'inquiétude que ce que je ressens moi-même. Toute ma douleur, toute mon angoisse se rebiffent et claquent comme un élastique tendu au maximum.

Ou comme un coup de tonnerre.

En un éclair, je suis de l'autre côté de la pièce, les têtes se relèvent brusquement au grondement que je libère dans mon sillage chargé de fureur.

– Dehors !

Je hurle, parcourue de tant d'émotions que je ne ressens plus qu'une confusion incontrôlable. Tawny relève la tête précipitamment et me jette un regard alarmé, ses lèvres botoxées formant un O parfait.

– Espèce de garce intrigan…

Beckett me saisit brutalement dans ses bras par-derrière et me plaque contre lui.

– Lâche-moi !

Je me débats, mais il me serre plus fort.

– Lâche-moi !

– Laisse tomber, Ry !

Il grogne en me tenant immobilisée, sa voix traînante mais ferme cingle à mon oreille.

– Tu ferais mieux d'économiser toute cette fougue et cette énergie, parce que Colton va en avoir fichtrement besoin, tu peux me croire.

Ses paroles font mouche, me pénètrent par tous les pores et font redescendre ma poussée d'adrénaline. J'arrête de me débattre, ses bras sont comme un étau autour de moi, et je sens la chaleur de son souffle sur ma joue.

– Elle n'en vaut pas la peine, d'accord ?

Je ne trouve pas les mots – je ne crois pas être capable de la moindre cohérence en ce moment – alors je me contente de hocher la tête et je m'oblige à me concentrer sur une tache sur le sol devant moi, plutôt que sur les jambes fuselées sur ma droite.

– Tu es sûre ?

Il me lâche lentement, passe devant moi et m'oblige à le regarder dans les yeux pour voir si je vais tenir parole.

Je me mets à trembler, en proie à un mélange de colère, de chagrin et d'incertitude.

Je respire avec difficulté, mes poumons me font mal chaque fois que j'essaie. C'est le seul signe du trouble qui m'agite quand je vois la gentillesse mêlée d'inquiétude dans les yeux de Beckett. Cela me culpabilise qu'il essaie de prendre soin de moi alors qu'il aime Colton et que l'angoisse le mine autant que moi, aussi je me force à hocher la tête. Il fait de même avant de se retourner, s'interposant entre Tawny et moi.

– Becks…

Elle soupire et le simple son de sa voix me tape sur les nerfs.

– Pas un mot de plus, Tawny, putain !

La voix de Beckett est basse et retenue, audible seulement de nous trois, malgré les nombreux regards attentifs qui semblent attendre l'affrontement. Je vois Andy qui se lève à l'autre bout de la pièce, essayant de comprendre ce qui se passe.

– La seule raison pour laquelle j'accepte que tu restes… Wood va avoir besoin de tous ses amis pour le soutenir s'il…

Il s'étrangle.

– … quand il va sortir de là… et tu en fais partie, même si, pour l'instant, après le coup que tu as monté entre lui et Ry, *ami* est un bien grand mot pour parler de toi.

Les paroles de Becks ne manquent pas de me surprendre. Tawny répond par un petit murmure évasif avant que le silence ne s'installe, momentanément… quand soudain j'entends qu'elle se met à pleurer. Des pleurnicheries silencieuses qui fissurent ma maîtrise de moi que la voix de Beckett n'avait pas ébranlée.

Et je craque. La promesse que j'ai faite à Beckett d'économiser mes forces s'envole au même titre que ma retenue.

– Non !

Je hurle en essayant d'écarter Beckett et je prends mon élan.

– Tu n'as aucun droit de pleurer pour lui ! Tu n'as pas le droit de pleurer pour l'homme que tu as essayé de manipuler !

Des bras se referment sur moi pour m'empêcher de la frapper, mais je m'en fiche, je suis ailleurs.

– Sors d'ici !

Je crie d'une voix tremblante tandis qu'on me tire loin de son visage ahuri.

– Non ! Lâchez-moi !

– Chut, chut !

C'est la voix d'Andy, ce sont le bras d'Andy qui me serrent, essayant de me calmer et de me maîtriser en même temps. Et la seule chose à laquelle je pense – à laquelle je me raccroche alors que mon cœur bat à se rompre et que mon corps tremble de colère –, c'est que j'ai besoin d'un *arrêt au stand*. Il faut que je retrouve Colton. J'ai besoin de le toucher, de le voir, pour apaiser le tumulte de mon âme.

Mais je ne peux pas.

Il est là, quelque part, mon voyou rebelle, incapable de laisser partir le petit garçon brisé en lui. L'homme qui vient juste de commencer à guérir est de nouveau brisé, et j'en crève de ne pas être capable de le réparer. De penser que mes murmures d'encouragement et que ma patience naturelle ne seront pas capables de réparer le corps immobile et sans réaction qu'on a chargé sur ce brancard et transporté précipitamment derrière ces murs – si proche et pourtant tellement loin de moi. Qu'il

doive s'en remettre à des étrangers pour le réparer et le guérir, maintenant. Des étrangers qui n'ont pas la moindre idée du tissu cicatriciel invisible qui est toujours là, sous la surface.

D'autres mains se tendent pour me toucher et me calmer, celles de Dorothea et de Quinlan, mais ce ne sont pas celles que je veux. Ce ne sont pas celles de Colton.

Et soudain, une pensée terrifiante me frappe. Chaque fois que Colton est à proximité, je ressens ce frémissement – ce bourdonnement qui me dit qu'il est à portée de main – mais là, je ne sens rien du tout. Je sais qu'il est physiquement proche, mais son étincelle est absente.

Sois mon étincelle, Ry. J'entends sa voix le dire, j'ai encore le souvenir de son souffle sur ma peau… mais je ne le *sens* pas, lui.

– *Je ne peux pas !*

Je crie.

– Je ne peux pas être ton étincelle si je ne sens pas la tienne, alors ne t'avise pas de t'éteindre dans mon dos.

Je me fiche d'être dans une pièce avec tous ces gens, que Dorothea me fasse pivoter pour me prendre dans ses bras, parce que je ne m'adresse qu'à une seule personne, qui ne peut pas m'entendre. Je le sais, et cela me désespère et consume les parties de moi qui ne sont pas glacées d'effroi. Je serre les poings dans le dos de Dorothea, je me raccroche à elle tout en suppliant son fils.

– Ne t'avise pas de mourir dans mon dos, Colton ! J'ai besoin de toi, bon sang !

Je crie dans le silence aseptisé de la salle d'attente.

– J'ai tellement besoin de toi que je meurs ici, en ce moment sans toi !

Ma voix se brise, tout comme mon cœur, et bien que les bras de Dorothea, les murmures étouffés de Quinlan et la détermination silencieuse d'Andy me viennent en aide, c'est trop pour moi.

Je les repousse et les regarde fixement avant de tituber à l'aveuglette dans le couloir. Je sais que je pète les plombs. Je suis si engourdie, si creuse, que je n'ai même plus l'énergie d'argumenter avec Beckett et de rallumer la haine que j'éprouve pour Tawny. Si je suis responsable du fait que Colton se retrouve ici, alors c'est sûr qu'elle a sa part de responsabilité elle aussi, putain !

Je tourne dans le couloir pour chercher les toilettes et je dois me pousser pour avancer. Je m'appuie des deux mains sur le mur pour me soutenir, sinon je vais m'effondrer. Je me rappelle que je dois respirer, je m'ordonne de mettre un pied devant l'autre, mais c'est presque impossible quand la seule chose qui occupe mon esprit, c'est que l'homme que j'aime se bat pour rester en vie et que je ne peux rien faire, putain. Je suis nulle et impuissante.

Je suis en train de mourir à l'intérieur.

Mes mains, qui me guident, tombent sur une porte et j'entre en titubant dans le cabinet le plus proche, contente du silence accueillant des toilettes désertes. Je déboutonne mon short et quand je le descends sur mes hanches, je saisis au vol le motif à damier sur ma culotte. Mon corps est tenté de tout laisser tomber, de se laisser glisser sur le sol et de sombrer dans l'oubli, mais je ne le fais pas. Au lieu de ça, mes mains s'agrippent aux passants de la ceinture de mon short qui pend toujours sur

mes hanches. Je n'arrive pas à reprendre mon souffle assez vite. Je commence à hyperventiler et la tête me tourne, alors j'appuie les mains sur le mur, mais rien n'y fait et la crise de panique me tombe violemment dessus.

Je peux te garantir que ça, c'est un drapeau à damier qui ne risque pas de m'échapper.

Le souvenir de sa voix me fait plaisir. Je laisse ce grondement pénétrer en moi comme le ciment dont j'ai besoin pour faire tenir ensemble les morceaux de mon être brisé. Mon souffle s'échappe de mes lèvres en volutes hachées tandis que j'essaie de me raccrocher à ce souvenir – ce sourire incroyable et l'espièglerie gamine dans ses yeux – avant qu'il ne m'embrasse pour la dernière fois. Je porte les doigts à mes lèvres pour essayer de me connecter avec lui, l'angoisse de l'incertitude pèse lourd sur mon cœur.

– Rylee ?

La voix me ramène brutalement au moment présent et je veux qu'elle s'en aille. Je veux qu'elle me laisse avec le souvenir intact de la chaleur de sa peau, du goût de son baiser, de sa caresse dominatrice.

– Rylee ?

On frappe sur la porte du cabinet.

– Mmm-hmm ?

C'est tout ce que j'arrive à prononcer, parce que ma respiration est toujours laborieuse et irrégulière.

– C'est Quin.

Sa voix est douce et mal assurée, et cela me fait mal d'entendre sa fêlure.

– Ry, je t'en prie, sors…

Je tends la main pour déverrouiller la porte, elle la pousse et me regarde bizarrement, ses joues inondées de larmes et de coulures de mascara reflètent le désespoir qui se lit dans ses yeux. Elle retrousse les lèvres et éclate d'un rire si proche de l'hystérie que lorsqu'il résonne contre le carrelage des murs, je n'entends que le désespoir et la peur. Elle montre du doigt mon short baissé et ma culotte à damier et rit de plus belle, les traces de larmes encore humides sur ses joues contrastent étrangement avec le son qui sort de sa bouche.

Je me mets à rire avec elle. C'est la seule chose que je peux faire. Mes larmes refusent de couler, ma peur ne diminue pas et mon espoir vacille, mais le rire s'échappe de mes lèvres. Ça ne va pas du tout. Rien ne va et, immédiatement, Quinlan – la même jeune femme qui m'a détestée au premier regard – me prend dans ses bras tandis que son rire se transforme en sanglots. En hoquets déchirants de terreur incontrôlée. Son corps fluet se met à trembler à mesure que son angoisse s'intensifie.

– J'ai si peur, Rylee.

C'est la seule chose qu'elle parvient à dire entre ses sanglots, mais elle n'a pas besoin d'en dire plus parce que je ressens exactement la même chose. Son attitude défaite, l'intensité de son chagrin,

la force de son étreinte reflètent en tout point la peur que je n'arrive pas à exprimer, alors je me raccroche à elle de toutes mes forces, j'ai plus que tout besoin de cette proximité.

Je la serre dans mes bras et je la calme autant que je peux, essayant de me perdre dans ce rôle de conseillère que je connais par cœur. C'est tellement plus facile de soulager la peine des autres que d'affronter la sienne. Elle tente de s'écarter, mais je ne peux pas la lâcher. C'est au-dessus de mes forces de sortir d'ici et d'attendre que le médecin vienne annoncer des nouvelles que je suis terrifiée à l'idée d'entendre.

Je rattache mon short et je me regarde dans le miroir. Je vois dans mes yeux danser les souvenirs qui me hantent. Je revois en pensée un rétroviseur brisé, le soleil qui se reflète sur ses bords constellés de sang tandis que Max pousse son dernier soupir dans un gargouillis.

Et puis mon esprit s'accroche à un autre souvenir, plus heureux celui-là et dans un autre miroir. Celui qui a servi dans le feu de la passion à démontrer pourquoi je comble Colton. *Pourquoi il me choisit, moi*.

– Allez, viens.

Quinlan interrompt ma transe en me lâchant pour passer un bras autour de ma taille.

– Je veux être là si le médecin fait un communiqué.

---

1. « Fracasse-toi, fracasse-toi, brûle… » (NdT)

2

Le temps s'étire. Chaque minute dure une heure. Et chacune des trois heures qui viennent de s'écouler a duré une éternité. À chaque souffle de la porte automatique, nous sursautons avant de nous renfoncer dans nos sièges. La corbeille déborde de gobelets de polystyrène vides. Les fermetures des combinaisons de pilotes ont été baissées et les manches accrochées autour de la taille à mesure que l'atmosphère de la pièce devenait plus étouffante. Les sonneries des téléphones portables retentissent sans arrêt, tout le monde vient aux nouvelles. Mais il n'y a toujours rien de nouveau.

Beckett est assis avec Andy. Dorothea est entourée de Quinlan et de Tawny. La salle d'attente bruisse de murmures étouffés et la télé sert d'arrière-plan à mes pensées. Je suis assise à l'écart et j'apprécie cette solitude entrecoupée des seuls textos d'Haddie, comme ça je n'ai pas à réconforter ni à être réconfortée – et la schizophrénie dans ma tête ne fait qu'augmenter à chaque seconde qui passe.

Mon estomac se soulève. J'ai faim, mais la seule idée de manger me donne la nausée. Mon cœur bat à se rompre, mais j'aime cette douleur, j'aime ces coups redoublés que je compte pour essayer de faire avancer le temps. Ou de le ralentir – selon ce qui est mieux pour Colton.

Le bip électronique de la porte. Le crissement des chaussures. Je n'ouvre même pas les yeux cette fois.

– Je viens vous donner des nouvelles de Monsieur Donavan.

La voix me fait sursauter. On entend des frottements de pieds quand les mecs se lèvent, et une angoisse sourde se répand dans la pièce dans l'attente de ce qui va être dit.

La peur s'empare de moi. Je vais m'effondrer. Je suis pétrifiée sur place par les mots qui vont passer ces lèvres. Je me force à avaler ma salive, paralysée par l'appréhension.

Les mains crispées sur les cuisses, j'enfonce les doigts dans ma peau nue en espérant que la douleur va effacer les souvenirs. Pour empêcher le passé de se répéter – d'échanger une voiture détruite dans un accident avec l'homme que j'aime à l'intérieur contre une autre.

Le médecin s'éclaircit la voix et je retiens mon souffle – je prie, j'espère, tout est bon pour avoir quelque chose à quoi me raccrocher.

– Je peux vous dire que tous les examens ne sont pas terminés à ce stade, mais d'après ce que nous avons pu voir, il apparaît clairement que Monsieur Donavan a subi une blessure due à une brusque décélération qui a provoqué la rupture d'un organe interne quand il a violemment percuté la barrière de sécurité. La blessure est provoquée par l'arrêt brutal du corps alors que les organes internes continuent à bouger sous l'effet de la force d'inertie. D'après ce que nous pouvons dire…

– En d'autres termes ?

J'ai chuchoté. J'essaie de comprendre le jargon médical, je sais que si je n'étais pas noyée dans ce brouillard d'incertitude, cela ne me poserait pas de problème. Il se tait en entendant mon commentaire et bien que je n'arrive pas à le regarder dans les yeux, je répète plus fort :

– En d'autres termes, Docteur ?

La peur me submerge. Je lève les yeux prudemment, toute l'équipe se tourne vers moi tandis que je le regarde fixement.

– Nous sommes tous très inquiets et vous, vous savez de quoi vous parlez, mais la terminologie que vous utilisez nous fiche une trouille bleue… nous sommes trop désemparés pour intégrer tout ça pour l'instant… l'attente nous a paru infiniment longue pendant que vous étiez avec lui… alors si vous pouviez nous dire les choses simplement ?

Il me sourit gentiment, mais son regard est grave.

– Quand Colton a percuté le mur, la voiture s'est arrêtée net, mais son cerveau a été projeté contre la paroi de sa boîte crânienne. Heureusement il portait un système HANS[1] qui a protégé ses vertèbres cervicales, mais la blessure n'en est pas moins sérieuse.

Mon cœur s'emballe et j'ai du mal à respirer en pensant à toutes les conséquences possibles.

– Est-ce qu'il… ?

Andy passe devant moi et fait face au médecin pour poser la question qu'il n'a pas la force de terminer. Le silence s'installe dans la pièce et les bruits de pieds s'arrêtent tandis que nous sommes tous suspendus aux lèvres du médecin, dans l'attente de sa réponse.

– Monsieur Westin, je suppose ?

Le médecin tend la main à Andy qui acquiesce d'un signe de tête.

– Je suis le docteur Irons. Je ne vais pas vous mentir… votre fils a fait deux arrêts cardiaques durant le transport.

J'ai l'impression que mon âme me lâche quand j'entends ces mots.

Ne me quitte pas. Je t'en supplie, ne me quitte pas.

Je voudrais que ces mots aillent jusqu'à lui, où qu'il se trouve dans l'enceinte de l'hôpital.

Andy tend le bras pour serrer la main de Dorothea.

– Nous avons réussi à le stabiliser au bout d'un moment, ce qui est bon signe, car nous avons craint une rupture de l'aorte étant donné la violence du choc. Au moment où je vous parle, nous

savons qu'il souffre d'un hématome sous-dural.

Le docteur lève les yeux, et nos regards se croisent avant qu'il poursuive.

– Cela signifie que des vaisseaux sanguins se sont rompus et que la zone qui sépare son cerveau de son crâne se remplit de sang. La situation est double parce que le cerveau de Colton enfle à cause du traumatisme créé par le choc contre la boîte crânienne. En même temps, le sang qui s'accumule crée une pression sur son cerveau parce qu'il n'a pas de moyens de s'évacuer pour la relâcher.

Le docteur Irons scrute les regards de l'équipe qui l'entoure.

– En ce moment, il est plutôt stable, alors nous le préparons pour l'opération. Il est indispensable que nous intervenions pour relâcher la pression sur son cerveau et tenter de réduire l'œdème.

Dorothea tend le bras vers Andy et s'accroche à lui pour qu'il la soutienne, l'évidence de son amour inconditionnel pour son fils me bouleverse.

– Combien de temps va durer l'opération ? Est-il conscient ? A-t-il d'autres blessures ?

Beckett parle pour la première fois et bombarde le médecin des questions que nous avons tous en tête.

Le docteur Irons déglutit et joint les doigts devant son visage en regardant Beckett dans les yeux.

– Les autres blessures sont minimes par rapport à celle de la tête. Il n'a pas repris connaissance pour l'instant. Il était dans un état comateux caractéristique de ce genre de blessures – il marmonne de façon incohérente, il se débat par accès sporadiques. Pour le reste, nous en saurons plus quand nous ouvrirons pour voir l'importance du saignement dans la boîte crânienne.

Beckett relâche le souffle qu'il retenait et je vois ses épaules s'affaisser, mais je ne sais pas si c'est du soulagement ou de la résignation. Rien de ce qu'a dit le médecin n'est de nature à alléger l'angoisse qui pèse sur mon âme. Quinlan s'avance et saisit la main de Becks en jetant un regard à ses parents avant de poser la question que nous redoutons tous.

– Si l'hématome ne peut pas être réduit par la chirurgie…

Sa voix se brise, Beckett l'embrasse fraternellement sur la tête pour l'encourager à poursuivre.

– … qu'est-ce que… cela signifie ? Ce que je veux dire, c'est que vous parlez de lésion cérébrale là, et donc, quel est le pronostic ?

Elle respire avec difficulté en étouffant un sanglot.

– Quelles sont ses chances ?

Le médecin pousse un profond soupir et regarde Quinlan.

– Pour l'instant, avant que nous ayons ouvert pour voir l'étendue des dégâts, je ne peux pas me prononcer.

Le petit cri étranglé que pousse Andy vient briser le silence qui suit ces paroles. Le docteur Irons fait un pas vers lui et pose la main sur son épaule jusqu'à ce qu'Andy lève les yeux et le regarde.

– Nous faisons absolument tout ce qui est en notre pouvoir. Nous avons une grande expérience dans ce domaine et nous en faisons bénéficier votre fils. Je vous en prie, comprenez bien que si je ne vous donne pas de pourcentage de chances, ce n'est pas parce que la cause est perdue mais plutôt parce que j'ai besoin d'en savoir plus pour évaluer les risques. Une fois que nous le saurons, nous pourrons établir un plan d'action et nous aurons une base de départ.

Andy fait un petit signe de tête en se passant la main sur les yeux. Le docteur Irons scrute les visages qui l'entourent.

– Il est costaud et en bonne santé, et c'est toujours un point qui joue en notre faveur. Il est très clair que Colton est entouré de gens qui l'aiment… sachez que c'est un facteur qui m'accompagnera dans la salle d'opération.

Sur ces mots, il nous fait un petit sourire, tourne les talons et sort de la pièce.

Après son départ, personne ne bouge. Nous sommes tous sous le choc. Nous laissons la gravité de ses paroles nous pénétrer par toutes les failles qui fragilisent notre détermination. Puis les gens se mettent lentement à bouger, à changer de position, tandis que leurs pensées se mélangent et que le bouillonnement de leurs émotions retombe.

Mais je n'y arrive pas.

Il est vivant. Il n'est pas mort, contrairement à Max. Il est vivant.

La douleur lancinante du soulagement que je ressens n'est rien, comparée à la souffrance aiguë de l'incertitude. Et elle ne suffit pas à atténuer la peur profondément installée au fond de mon âme. Les griffes insistantes de la claustrophobie commencent à me brûler la peau. Je souffle lentement et longuement pour évacuer la sueur qui perle sur ma lèvre supérieure et qui coule le long de ma colonne vertébrale.

D'autres images se présentent à mon esprit. Max à Colton. Colton à Max. Le sang qui coule lentement de son oreille. Aux coins de sa bouche. Éclaboussant les débris de la voiture. Mon nom qui s'étrangle sur ses lèvres. Ses suppliques gravées dans ma mémoire. Comme un sceau destiné à me hanter pour toujours.

Les prémices du malaise se transforment en un déferlement de panique. J'ai besoin d'air. J'ai besoin d'échapper à l'atmosphère pesante qui rend cette fichue salle d'attente irrespirable. J'ai besoin de couleur et de vibration – de quelque chose comme Colton, plein de vie et de vigueur – d'autre chose que ces teintes monochromes et ces souvenirs envahissants.

Je me lève et je sors de la pièce en courant sans écouter les appels de Beckett. Je me dirige d'un pas mal assuré vers la sortie parce que cette fois le souffle des portes m'appelle, m'offre un remède contre l'hystérie qui siphonne mon espoir.

Tu me fais ressentir, Rylee…

Je passe les portes en titubant, le souvenir traverse mon âme avec légèreté mais me frappe comme un coup de poing à l'estomac. Je souffle bruyamment, la douleur irradie chacun de mes neurones. Je prends une inspiration saccadée, j'ai besoin de quelque chose, n'importe quoi, pour

m'aider à retrouver la foi qui me permettra d'affronter la réalité si Colton pouvait ne pas sortir vivant de cette opération. De la nuit. Du matin.

Je secoue la tête pour me débarrasser du poison qui ronge mes pensées quand, en tournant le coin du bâtiment, je me retrouve projetée dans un maelström. Je ne mens pas en disant qu'il y a plus de cent flashes qui crépitent tous en même temps. Un déferlement de questions posées si fort que je suis submergée par un tsunami sonore. Aussitôt, je suis encerclée, collée contre le mur, tandis que des micros et des appareils photo sont brandis devant mon visage sur lequel doit se voir ma perte progressive de contrôle sur la réalité.

– *Est-il vrai qu'on a administré les derniers sacrements à Colton ?*

Les mots se coincent dans ma gorge.

– *Quelle est la nature exacte de votre relation avec Monsieur Donavan ?*

La colère monte en moi, mais je suis dépassée par ce déluge.

– *Est-il vrai que Colton est sur son lit de mort et que ses parents sont à son chevet* ?

Mes lèvres s'ouvrent et se ferment, je serre les poings, mes yeux me brûlent, mon âme se déchire et ma foi en l'humanité s'effondre. Je me rends compte que je suis comme une biche prise dans les phares d'une voiture, mais je suis coincée. Alors que je pensais sentir les attaques de la claustrophobie à l'intérieur, ici je sens que j'étouffe quand les mains des médias se resserrent sur moi. Je respire difficilement. Le ciel bleu se met à tourner au-dessus de moi et mon esprit le déforme en un tourbillon paresseux, les ténèbres pénètrent en moi tandis que ma conscience se dérobe.

Juste au moment où je vais me laisser glisser dans un oubli bienfaisant, des bras solides m'entourent et m'empêchent de m'écrouler sur le sol. Je percute Sammy de tout mon poids comme un train de marchandises, et le souvenir de la dernière fois où je suis tombée dans les bras d'un homme me traverse l'esprit. Des images douces-amères de tablettes d'enchères perdues et de portes de placard bloquées. Des yeux verts scintillants et un sourire arrogant et plein d'assurance.

Voyou. Rebelle. Téméraire.

La voix de Sammy parvient jusqu'à mon cerveau embrumé tandis qu'il apostrophe les journalistes.

– Reculez !

Il gronde en soutenant mon poids mort, un bras autour de ma taille.

– Nous ferons un communiqué lorsque nous aurons des informations.

Les flashes crépitent de nouveau.

De nouveau, le souffle des portes automatiques, mais cette fois je ne recule pas. La bête de l'intérieur est plus gérable que celle qui se trouve à l'extérieur. Ma respiration commence à devenir plus régulière et les battements de mon cœur à ralentir. On me pousse dans un fauteuil et quand je lève les yeux, je croise ceux de Sammy qui cherchent quelque chose.

– À quoi vous pensiez, putain ? Ils allaient vous dévorer toute crue.

C'est une telle démonstration d'émotion chez le garde du corps habituellement si stoïque que je comprends l'erreur que j'ai commise en sortant. Je commence à peine à trouver mes marques dans le monde extrêmement public de Colton. Et ensuite, je me sens très mal parce que je réalise que tout le temps où j'étais dans la salle d'attente, entourée de tout le monde, Sammy, lui, était dehors, tout seul, pour s'assurer qu'on nous laisse tranquilles et qu'on ne nous dérange pas.

– Je suis désolée, Sammy. J'avais juste besoin de prendre l'air et… je suis désolée.

L'inquiétude se lit dans ses yeux.

– Ça va ? Avez-vous mangé aujourd'hui ? Vous avez failli vous évanouir là dehors. Je pense que vous avez besoin de manger quelque…

– Je vais bien, je vous remercie.

Je me lève lentement. Je pense que je l'étonne en lui prenant une main que je serre.

– Et *vous*, comment ça va ?

Il hausse les épaules avec une nonchalance démentie par son geste.

– Tant qu'il va bien, moi ça va.

Il me fait un signe de tête avant d'aller reprendre son poste à la porte de l'hôpital sans me laisser le temps d'ajouter quoi que ce soit. Je le suis du regard pendant un moment, les commentaires insensibles des journalistes résonnent dans ma tête tandis que je m'arme de courage pour retourner dans la salle d'attente.

Je ferme les yeux un instant. Je me force à ressentir autre chose que l'engourdissement qui s'est emparé de mon âme. J'essaie d'aller chercher dans les profondeurs de mon désespoir le son de son rire, le goût de son baiser, et même son côté buté et sa détermination sans faille, tout ce qui fait tenir ensemble les morceaux de mon cœur que l'amour de Colton a recollés.

Tu comptes pour moi, Rylee. Tu ne pourrais jamais être insignifiante.

Le souvenir murmure dans mon esprit, il est comme le silex qui ramène à la vie les étincelles de mon espoir. Je prends une profonde inspiration et je m'oblige à avancer dans le grand couloir en direction de l'endroit où tout le monde attend avec impatience. Au moment où je passe devant le bureau des infirmières, j'entends deux infirmières qui me tournent le dos prononcer le nom de Colton. Je ralentis le pas pour essayer de saisir au moins une bribe d'information. J'essaie de ne pas m'imaginer qu'on ne nous dit pas toute la vérité sur la gravité de son état quand ce que j'entends me coupe le souffle.

Arrête les battements de mon cœur.

Fait courir un frisson sur tout mon corps.

– Qui est en salle d'opération numéro 1 avec Monsieur Donavan ?

– C'est le docteur Irons qui est chirurgien en chef sur ce cas.

– Tant mieux, s'il y a quelqu'un par qui je voudrais être opérée dans ces circonstances, c'est bien *Ironman*, putain !

Spider-Man.

Je pousse un petit cri, les infirmières se retournent en m'entendant. La plus grande des deux s'approche et incline la tête.

– Est-ce que je peux vous aider, Mademoiselle ?

Batman.

– Comment venez-vous d'appeler le docteur Irons ?

Superman.

Elle me regarde en plissant légèrement le front.

– Vous voulez dire le surnom que nous lui donnons ?

Ironman.

J'arrive à peine à hocher la tête tellement l'espoir m'étrangle.

– Oh, ici, tout le monde l'appelle Ironman, mon petit. Je peux faire quelque chose pour vous ?

Spider-Man. Batman. Superman. Ironman.

Je me contente de secouer la tête et je fais trois pas vers la salle d'attente, mais je m'écroule contre un mur et je me laisse glisser sur le sol, submergée par l'espoir, dépassée par la présence des super-héros que Colton aime tant.

Une obsession d'enfant devenue l'espoir auquel une adulte se raccroche.

Je pose mon visage sur mes genoux repliés et je me raccroche à l'idée que cette coïncidence n'en est pas une, après tout. Je balance la tête d'arrière en avant, leurs noms tombent de mes lèvres en une litanie silencieuse dont je comprends pour la première fois qu'elle a été prononcée avec une admiration absolue.

– Colton disait cela en dormant quand il était petit.

La voix d'Andy me fait sursauter quand il se laisse glisser contre le mur à côté de moi, en poussant un profond soupir. Je me déplace un peu pour pouvoir le regarder. Il a l'air d'avoir vieilli depuis que la course a débuté ce matin. Ses yeux expriment un chagrin muet et ses lèvres essaient d'esquisser un petit sourire mais échouent misérablement. L'homme que j'ai toujours vu si plein de vie a perdu son exubérance.

– Cela fait des années que je ne l'ai pas entendu. En fait, je l'avais complètement oublié jusqu'à ce que je vous entende le dire.

Il émet un petit rire et me tapote le genou en allongeant les jambes devant lui.

– Andy…

Je prononce son nom en un murmure en le regardant se débattre avec son émotion. J'ai terriblement envie de lui parler des signes – l'apparition aléatoire des super-héros que son fils adore –, mais j'ai peur qu'il croie que je perds la tête et j'ai peur que Becks le pense aussi.

Tout comme je le pense moi-même.

– Je suis étonné qu'il t'en ait parlé. C'était le code secret qu'il psalmodiait quand il était petit, quand il faisait un cauchemar ou qu'il avait peur. Il n'a jamais voulu expliquer pourquoi ces quatre super-héros le réconfortaient à ce point.

Il me regarde en coin, et son doux sourire s'évanouit.

– Dottie et moi ne pouvions qu'imaginer de quoi il espérait que ces quatre personnages le sauvent…

Ces mots flottent entre nous et forment les questions que nous voudrions poser tous les deux mais que ni lui ni moi n'osons prononcer à voix haute. Que sait-il que je ne sais pas, et vice versa ? Il se tamponne les yeux du dos de la main et pousse un soupir tremblant.

– Il est costaud, Andy… il peut… il va s'en sortir.

Il se contente de hocher la tête. Un groupe de médecins passe devant nous en courant et mon cœur se met à battre la chamade quand je pense que c'est pour Colton. Andy se passe la main sur le visage et je vois tout l'amour que contient son regard.

– La première fois que je l'ai vu, il m'a fendu le cœur et s'en est emparé au premier coup d'œil.

Je lui fais un signe de la tête pour l'encourager à continuer, je comprends tout à fait ce qu'il veut dire car son fils a fait la même chose avec le mien.

Il s'en est emparé, me l'a volé, l'a brisé, guéri et le possède à jamais.

– J'étais sur un tournage et je travaillais dans ma caravane, à la réécriture d'une scène. La nuit avait été longue. Quinlan était souffrante et n'avait pas dormi.

Il secoue la tête et me regarde un moment dans les yeux avant de détourner le regard vers le bracelet de sa montre qu'il tripote nerveusement.

– J'étais en retard pour une interview. En ouvrant la porte, j'ai failli lui marcher dessus.

Il s'arrête un moment pour refouler les larmes qui lui montent aux yeux.

– J'ai dû pousser un juron et, aussitôt, j'ai vu cette petite silhouette malingre faire un bond en arrière, visiblement terrorisée. En tout cas, il m'a foutu la trouille de ma vie. Et je ne pouvais pas manquer d'imaginer pourquoi un enfant aurait ce genre de réaction. Il refusait de me regarder malgré toute la douceur que je mettais dans ma voix.

Je tends le bras et prends sa main dans la mienne et je la presse pour qu'il sache que je connais les démons de Colton sans qu'il ait besoin de me les révéler. Je ne connais peut-être pas les détails, mais j'en ai vu suffisamment dans mon boulot pour en comprendre la nature.

– Je me suis assis par terre à côté de lui et j'ai juste attendu qu'il comprenne que je n'allais pas lui faire de mal. Je lui ai chanté la seule chanson qui m'est venue à l'esprit. « Puff le dragon magique ». La deuxième fois, il a fini par lever la tête et me regarder. *Doux Jésus,* il m'a coupé le souffle. Il avait d'immenses yeux verts dans un petit visage si pâle et il me regardait avec une telle peur… tellement d'appréhension… que j'ai dû me retenir de le prendre dans mes bras pour le rassurer.

– Je n'imagine même pas.

Quand je fais mine de retirer ma main, Andy la serre et je m'arrête.

– Au début, il refusait de me parler. J'ai tout essayé pour qu'il me dise son nom ou ce qu'il faisait là, mais ce n'était pas grave. Rien d'autre n'avait d'importance – ni mon interview manquée ni

l'argent perdu, rien – parce que j'étais hypnotisé par ce petit bonhomme fragile dont les yeux me disaient qu'il avait vu et connu bien trop de choses dans sa courte vie. Quinlan avait six ans à l'époque. Colton était plus petit qu'elle, alors j'ai cru qu'il avait cinq ans environ. J'ai été choqué quand la police m'a dit un peu plus tard dans la soirée qu'il avait huit ans.

La salive que je me force à avaler passe mal dans ma gorge quand j'entends raconter ces moments, dans la vie de Colton, où pour la première fois, on lui a donné un amour inconditionnel. La première fois où quelqu'un lui a offert une vie faite de possibilités plutôt qu'une vie dominée par la peur.

– J'ai fini par lui demander s'il avait faim, et ses yeux sont devenus ronds comme des soucoupes. Je n'avais pas grand-chose dans ma caravane qui puisse plaire à un gamin, mais j'avais un Snickers, et je dois bien l'avouer, j'avais vraiment envie qu'il m'aime bien… alors, je me suis demandé quel enfant ne se laisserait pas acheter avec des bonbons.

En souriant avec lui, je ne manque pas de faire la relation avec le Snickers que Colton mange avant chaque course. Il en a mangé un aujourd'hui. Mon cœur se serre en y repensant. C'était il y a quelques heures à peine ? Cela me semble une éternité.

– Tu sais, Dottie et moi avions envisagé la possibilité d'avoir d'autres enfants… mais nous avions décidé que Quinlan nous comblait. Enfin, je devrais plutôt dire qu'elle aurait aimé en avoir d'autres et que moi, un enfant, ça m'allait bien. Bon sang, nous avions des vies bien remplies, nous étions toujours en déplacement et nous avions la chance d'avoir une petite fille en bonne santé, alors que demander de plus ? Ma carrière était florissante et Dottie pouvait choisir les rôles qui lui convenaient. Mais après ces quelques heures avec Colton, la question ne se posait plus. Comment est-ce que j'aurais pu abandonner ces yeux et le sourire qui, j'en étais sûr, se cachait quelque part sous la peur et la honte ?

Une larme lui échappe et roule sur sa joue, le souci pour son fils, à l'époque comme maintenant, émane de lui par vagues. Il lève vers moi ses yeux gris pleins d'émotion.

– C'est la personne – l'homme, le plus fort que j'aie jamais rencontré, Rylee.

Il étouffe un sanglot.

– Et j'ai besoin qu'il le soit maintenant… je ne peux pas imaginer perdre mon garçon.

Ses paroles résonnent au plus profond de moi, car je sais ce que c'est que d'être terrorisé à l'idée de perdre son enfant. La peur bien ancrée que l'on refuse de reconnaître mais qui vous enserre le cœur. L'empathie pour cet homme qui a tout donné à Colton me submerge et, pourtant, mon état d'engourdissement intérieur empêche mes larmes de couler.

– Aucun d'entre nous ne le peut, Andy. Il est le centre du monde pour nous.

Andy incline la tête sur le côté et me regarde avec attention un moment.

– J'ai peur chaque fois qu'il monte dans cette voiture. Chaque fois, putain… mais il n'y a qu'à ces moments-là que je le vois libéré du fardeau de son passé… débarrassé des démons qui le hantent.

Il serre ma main jusqu'à ce que je relève les yeux pour le regarder, et je vois la sincérité dans son regard.

– Seulement là, enfin, jusqu'à ces derniers temps. Jusqu'à ce que je le voie parler de, s'inquiéter à propos de sa relation avec… toi.

Je retiens ma respiration, pour la première fois de la journée les larmes me montent aux yeux, mais elles ne coulent pas. Alors que Claire, la mère de Max, me déteste depuis si longtemps, l'approbation tacite du père de Colton, c'est monumental. J'ai un petit hoquet quand j'essaie de contenir la tornade d'émotions qui tourbillonne en moi.

– Je l'aime.

C'est tout ce que je parviens à dire. Puis c'est tout ce que je parviens à penser. Je l'aime et je n'aurai peut-être plus la possibilité de le lui montrer maintenant, alors qu'il vient tout juste d'admettre qu'il partageait mes sentiments. Et maintenant, je suis au bord du précipice et des circonstances qui échappent tellement à mon contrôle que j'ai peur de ne plus jamais en avoir l'occasion.

La voix d'Andy me sort de la crise de panique qui me menace.

– Colton m'a dit que tu l'avais encouragé à retrouver sa mère biologique.

Je baisse les yeux et je dessine distraitement des cercles sur mon genou, du bout du doigt. Cette conversation peut prendre deux directions différentes : soit Andy m'est reconnaissant de vouloir aider son fils à aller mieux, soit il est contrarié parce qu'il pense que j'essaie de m'immiscer entre eux.

– Je t'en remercie. J'ai toujours pensé qu'il lui manquait un élément et peut-être que savoir ce qu'elle est devenue l'aidera à combler ce manque. Le simple fait qu'il en parle, qu'il pose des questions à ce sujet, est un grand pas en avant…

Il tend le bras et le pose sur mes épaules pour m'attirer contre lui de façon à ce que j'appuie la tête sur son épaule.

– … alors merci de l'aider à se trouver lui-même, de plus d'une façon.

J'acquiesce d'un signe de tête, rendue muette par cette confession. Nous restons comme ça un moment, nous acceptant et nous réconfortant mutuellement quand tout ce que nous ressentons, c'est un grand vide intérieur.

---

1. Head And Neck System – support de la tête et du cou : équipement de sécurité utilisé dans le sport automobile en complément du casque.

3

C'est un jour parfait. Le ciel est bleu marine, le soleil me chauffe les joues et j'ai l'esprit libre de toute pensée. Les vagues s'écrasent sur le sable en un crescendo apaisant et régulier. Je viens souvent ici, à l'endroit où nous nous sommes retrouvés pour notre premier rencard officiel, parce que je me sens proche de lui, ici. Un souvenir, quelque chose à quoi me raccrocher quand je ne pourrai plus jamais m'accrocher à lui.

Je mets les bras autour de mes genoux et je respire profondément, en acceptant l'idée que la tristesse sera présente en permanence dans mon cœur et en regrettant son absence à mes côtés. Mais, en même temps, je sais que je ne me suis pas sentie aussi en paix depuis qu'il est parti. C'est peut-être un palier dans mon deuil – du moins c'est ce que pense le thérapeute – puisque cela fait des jours que je n'ai pas eu de crise de panique ni de cris étranglés qui consument mes pensées et perturbent mon ancrage dans la réalité. Je pense qu'après tout ce temps je devrais être capable d'aller de l'avant – peut-être pas de tourner la page, mais d'aller de l'avant.

Mon attention est attirée par une voiture isolée garée sur le parking. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce qu'elle est garée près de l'endroit où Colton avait garé son Aston Martin le soir de notre première sortie improvisée – le rencard sur une plage le plus cher de tous les temps – mais je regarde, mon cœur espère ce que ma raison sait être impossible. Que c'est lui qui a garé sa voiture là pour venir me rejoindre.

Juste au moment où je tourne la tête, je vois une silhouette qui se dirige vers le côté passager et se penche pour parler au conducteur par la vitre ouverte. Quelque chose chez cette personne me pousse à me mettre debout. De la main, je me protège les yeux du soleil et je regarde son profil attentivement, j'ai soudain l'impression qu'il y a quelque chose qui cloche.

Sans réfléchir, je me mets à marcher vers la voiture et mon malaise augmente à chaque pas. L'inconnu se redresse et tourne son visage vers moi. Un instant, le soleil éclaire ses traits ténébreux et je trébuche, le souffle coupé.

Mon ange des ténèbres se tient debout dans la lumière.

– Colton ?

Ma voix est à peine audible tant mon cerveau fait un effort pour comprendre comment il est possible qu'il soit là. Ici, avec moi, alors que je les ai vus poser son corps inerte sur le brancard, que j'ai embrassé ses lèvres glacées une dernière fois avant qu'ils ne l'allongent dans son cercueil pour un repos éternel. Mon cœur se déchaîne dans ma poitrine et ses battements accélèrent à chaque seconde qui passe tandis qu'un espoir mêlé de panique commence à grandir.

Et, bien que ma voix soit très basse, il incline la tête sur le côté en entendant son nom, ses yeux emplis d'une tristesse sourde se fixent sur les miens. Il commence à lever la main, mais il est momentanément distrait quand la portière du passager s'ouvre brusquement. Il se penche vers l'intérieur de la voiture puis il me regarde à nouveau, un air résigné creuse ses traits magnifiques. Il lève une nouvelle fois une main hésitante mais, cette fois, il va jusqu'au bout de son geste. Je porte le bout de mes doigts à mes lèvres tandis que le chagrin qui émane de lui finit par franchir la distance qui nous sépare pour m'atteindre de plein fouet et me couper le souffle. Je ressens immédiatement son désespoir absolu. Il déchire mon âme comme un éclair traverse le ciel.

À ce moment-là, je sais.

– Colton !

Cette fois, mon cri désespéré transperce la quiétude de la plage. Le bruit fait envoler les mouettes, mais Colton se glisse sur le siège passager sans un regard pour moi et referme la portière.

La voiture se dirige lentement vers la sortie du parking et je me mets à courir à toute vitesse. Mes poumons sont en feu et me jambes me font souffrir, mais je ne suis pas assez rapide. Je n'arriverai pas à temps. J'ai beau courir de plus en plus vite, je n'ai pas l'impression d'avancer. La voiture tourne à droite, sort du parking, s'engage sur la route déserte et passe devant moi en se dirigeant vers le sud. La peinture bleu métallisé brille sous les rayons du soleil, et ce que je vois m'arrête net.

J'ai le sentiment qu'il y a une éternité que je ne l'ai pas vu comme ça.

Le parfait Américain, sain avec ces yeux bleus et ce sourire facile que j'aime tant. Mais ses yeux ne se détournent jamais de la route devant lui.

Max ne me regarde jamais à deux fois.

Colton, en revanche, me regarde fixement. Les traits empreints d'un mélange de peur panique et de résignation. Les larmes qui coulent sur ses joues, les regrets que son regard exprime, les poings qui tambourinent frénétiquement sur la vitre, les mots que je lis sur ses lèvres mais que je ne l'entends pas prononcer. Tout cela me serre le cœur et le tord jusqu'à ce qu'il soit totalement desséché.

– Non !

Je hurle, toutes les fibres de mon être se concentrent pour trouver comment l'aider à s'échapper, comment le sauver.

C'est alors que je saisis un mouvement sur le siège arrière, et je tombe à genoux. La douleur provoquée par la morsure du gravier n'est rien à côté de celle qui consume mon âme. Et bien que je souffre plus que je n'aurais jamais pu imaginer, une partie de moi est fascinée, perdue dans cet amour inconditionnel qu'on ne peut concevoir tant qu'on ne l'a pas expérimenté soi-même.

Les boucles qui encadrent son visage de chérubin bougent avec les mouvements de la voiture. Elle sourit tendrement à Max, ignorant totalement les protestations véhémentes de Colton, assis devant elle. Elle se retourne sur son siège et regarde dans ma direction, ses yeux violets me renvoient mon image. Et, imperceptiblement, ses lèvres aussi douces qu'un pétale de rose se relèvent d'un côté tandis que sa curiosité enfantine est plus forte qu'elle et qu'elle me regarde fixement. Ses doigts minuscules se lèvent au-dessus du bord de la vitre de la voiture pour me faire un petit signe.

Je dois me contraindre à respirer. Me forcer à me faire entrer cette idée dans la tête parce qu'à elle seule elle m'a mise en pièces avant de recoller les morceaux. Et pourtant le fait de la voir m'a laissée à vif, écorchée par les lendemains qui n'existeront jamais.

Que je ne ferai jamais revenir.

Qui n'ont jamais été à moi de manière durable.

Et de là où je me trouve, sur le sol, mon âme cherchant quelque chose à quoi se raccrocher avant d'être engloutie dans les abysses du désespoir, je hurle à pleins poumons le nom de la seule personne qui peut encore être sauvée.

– Colton ! Arrête ! Colton ! Bats-toi, putain !

Ma voix se brise sur les derniers mots, étouffée par les sanglots, submergée par le désespoir. Ma tête retombe entre mes mains et je me laisse tirer vers le fond pour me noyer, accueillant avec soulagement les ténèbres dévastatrices, pour la deuxième fois de mon existence.

– Non !

Je hurle.

Des mains invisibles m'agrippent et tentent de m'arracher à lui, mais je me débats avec toute l'énergie que je peux réunir pour sauver Colton.

Sauver l'homme que j'aime.

– Rylee !

La voix m'ordonne de me détourner de Colton. Il est hors de question que je me sauve de nouveau.

Jamais.

– Rylee !

La voix insiste avec véhémence et on me secoue par les épaules. J'essaie de battre des bras, mais on me tient serrée.

Je me réveille brusquement, les yeux d'aigue-marine de Beckett me regardent intensément.

– Ce n'est qu'un rêve, Rylee. Rien qu'un rêve.

Mon cœur bat à se rompre et j'aspire une grande bouffée d'air, mais mon corps ne semble pas vouloir l'accepter. Je n'arrive pas à prendre la prochaine respiration assez vite. Je lève une main tremblante et la passe sur mon visage pour récupérer mes esprits. C'était si réel. Si impossible, et pourtant si réel… à moins… à moins que Colton ne soit…

– Becks.

Son nom n'est à peine plus qu'un chuchotement sur mes lèvres tandis que les vestiges de mon rêve me reviennent et que je commence à comprendre pourquoi Colton pourrait se trouver avec Max et ma fille.

– Qu'est-ce qu'il y a, Ry ? Tu es blanche comme un linge.

Les mots s'étranglent dans ma gorge. Je n'arrive pas à lui dire ce qui agite mon esprit. Je bégaie en essayant de prononcer les mots, quand nous sommes interrompus.

– La famille de Colton Donavan ?

Tout le monde se lève dans la salle d'attente et se rassemble près de l'entrée où se tient une femme de petite taille en tenue de chirurgien. Elle détache son masque chirurgical. Je me lève aussi, la peur me pousse à me frayer un chemin pour passer devant les autres à la suite de Becks. Quand nous nous arrêtons à côté des parents de Colton, il tend le bras et prend ma main dans la sienne. C'est le seul signe qui montre qu'il a aussi peur que moi.

Elle regarde tout le monde en secouant la tête avec un sourire forcé.

– Non, je voudrais parler à sa famille proche.

Je perçois de la lassitude dans sa voix et mon esprit se met à battre la campagne.

Andy s'avance vers elle et s'éclaircit la gorge.

– Oui, nous sommes tous là.

– C'est ce que je vois, mais j'aimerais faire une communication à sa famille proche, en privé, comme c'est la règle dans les hôpitaux, Monsieur.

Elle parle sur un ton sévère mais rassurant, et j'ai envie de la secouer jusqu'à ce qu'elle dise « et merde, on se fout du règlement » et me donne des nouvelles.

Andy tourne la tête pour nous regarder tous.

– Ma femme, ma fille et moi sommes la famille proche de Colton, mais toutes les autres personnes ici ? Elles sont la raison qui fait qu'il est vivant en ce moment… alors à mes yeux, elles font partie de la famille et ont le droit d'entendre ce que vous avez à dire en même temps que nous, et tant pis pour le règlement de l'hôpital.

Elle a l'air légèrement choquée et je vois pourquoi, il y a toutes ces années, les policiers n'ont pas discuté quand Andy leur a dit qu'il emmenait Colton chez lui pour la nuit.

Elle hoche lentement la tête, les lèvres retroussées.

– Je suis le docteur Biggeti. Le docteur Irons et moi-même nous sommes réunis dans la salle d'opération au sujet de votre fils.

Du coin de l'œil, je vois que la plupart des gars acquiescent et se penchent en avant pour être sûr de tout entendre.

Dorothea vient se placer à côté de son mari, Quinlan de l'autre côté, et lui prend la main comme Becks serre la mienne.

– Colton a bien supporté la chirurgie et nous le transférons actuellement en service de soins intensifs.

Toute la salle retient son souffle. À l'annonce de cette nouvelle, mon cœur s'emballe et ma tête se met à tourner. Il est vivant. Il se bat. Nous nous battons tous les deux, moi qui meurs de peur et lui qui refuse de mourir.

Le docteur Biggeti lève les mains pour faire taire le murmure dans la salle.

– Au moment où je vous parle, il reste encore beaucoup d'incertitudes. Le saignement et l'œdème étaient très importants et nous avons dû retirer une petite portion du crâne de Colton pour soulager la pression sur son cerveau. Pour l'instant, l'œdème semble maîtrisé mais j'insiste sur les mots *pour l'instant*. Tout est possible dans des cas comme celui-ci, et les vingt-quatre heures à venir seront déterminantes pour savoir de quel côté le corps de Colton décidera de basculer.

Je sens que Beckett vacille à mes côtés. Je lâche sa main, je passe le bras autour de sa taille et je me réconforte en constatant que nous sommes tous là, à éprouver la même chose. Cette fois, je ne suis pas seule à regarder l'homme que j'aime se battre pour survivre.

– J'ai bon espoir que l'issue sera positive, cependant je dois aussi vous prévenir que tant qu'il n'est pas réveillé, on ne peut pas écarter la possibilité qu'il y ait des séquelles.

– Merci.

Dorothea s'avance pour serrer brièvement dans ses bras le docteur Biggeti, interloquée, avant de reculer en se tamponnant les yeux.

– Quand pourrons-nous le voir ?

Le médecin hoche la tête en compatissant avec les parents de Colton.

– Comme je vous l'ai dit, il est transféré au service de soins intensifs où on l'installe et on prend ses constantes. Dans un petit moment, vous pourrez le voir.

Elle se tourne vers Andy.

– Et, cette fois, je vais devoir me conformer au règlement de l'hôpital qui stipule que seule sa famille proche est autorisée à le voir.

Il acquiesce d'un hochement de tête.

– Votre fils est robuste et il se bat avec une belle énergie. Il est évident qu'il a une grande volonté de vivre… et chaque petit détail compte.

– Merci de tout cœur.

Andy soupire avant de serrer Dorothea et Quinlan dans ses bras. Ses poings serrés dans leur dos ne laissent deviner qu'une partie infime de l'anxiété mêlée de soulagement qui vibre sous la surface.

Quand le médecin s'éloigne, ses paroles résonnent en moi et je ferme les yeux pour me concentrer sur le positif. Sur le fait que Colton se bat comme un beau diable pour nous revenir. Pour me revenir.

*
* *

Pour dégager l'entrée des urgences où nous prenions toute la place, on nous a tous dirigés – la famille et l'équipe – vers une autre salle d'attente, située à un autre étage, plus près des soins intensifs et de Colton. Dans cette pièce d'un bleu clair lénifiant, je me sens tout sauf calme. Colton est tout près. Cette seule pensée suffit à me faire paniquer. Je ne fais pas partie de sa famille proche, donc je ne vais pas pouvoir le voir.

C'est suffisant pour que chacune de mes respirations me demande un effort. Laisse toutes mes émotions à vif, mes terminaisons nerveuses à nu, comme si ma peau avait été arrachée et exposée à une lance d'incendie.

Chacune de mes pensées est occupée exclusivement à savoir jusqu'à quel point je peux supporter de ne pas le voir sans devenir folle.

Je me lève et me place devant un mur vitré qui surplombe la cour en bas. Le parking est bondé de camionnettes de presse et d'équipes de reporters qui tentent tous de glaner plus d'informations que leurs confrères à côté d'eux. Je les regarde sans les voir, leur nombre forme une masse indistincte. *Tu étais pour moi une étincelle de couleur intense dans un monde qui a toujours été une masse d'une couleur indistincte…*

Je suis tellement perdue dans mes pensées que je sursaute quand quelqu'un pose une main sur mon épaule. Je tourne la tête pour croiser le regard noyé de chagrin de la mère de Colton. Nous nous regardons fixement un moment sans dire un mot, mais notre échange muet est lourd de sens.

Elle vient juste d'aller voir Colton. J'ai envie de lui demander comment il va, quelle mine il a, si c'est aussi effrayant que les images que j'ai en tête. J'ouvre la bouche mais la referme aussitôt, incapable de trouver les mots pour exprimer ce que je veux dire.

Les yeux de Dorothea s'emplissent de larmes et sa lèvre tremble.

– J'ai juste…

Elle s'interrompt et porte la main à ses lèvres en secouant la tête. Elle reste silencieuse un petit moment avant de poursuivre :

– Je ne supporte pas de le voir comme ça.

J'essaie d'avaler ma salive, mais ma gorge se bloque. Je lui pose la main sur l'épaule en serrant légèrement pour essayer de la réconforter.

– Ça va aller…

Des mots que j'ai répétés en boucle toute la journée, qui n'ont pas le pouvoir d'arranger les choses, mais je les dis quand même.

– Oui.

Elle fait un signe de tête résolu en regardant le cirque des journalistes sur le parking.

– Je n'ai pas eu assez de temps avec lui. J'ai manqué les huit premières années de sa vie, alors j'ai droit à des années supplémentaires pour n'avoir pas eu la possibilité de le sauver plus tôt. Dieu ne peut pas être assez cruel pour le priver de ce à quoi il a droit.

Elle me regarde en disant ces derniers mots, la force silencieuse de cette mère qui se bat pour son fils est évidente.

– Je ne le permettrai pas.

Et la femme autoritaire qui avait disparu momentanément, réapparaît, de nouveau aux commandes.

– Maman…

Quinlan revient dans la pièce en sanglotant. Nous nous tournons toutes les deux vers elle tandis qu'elle vient vers nous, sous le regard de toutes les personnes présentes dans la salle. Je vois l'expression du visage de Dorothea changer du tout au tout, passant de la protectrice féroce à la consolatrice maternelle. Elle prend Quinlan dans ses bras et lui pose un baiser sur le sommet du crâne. Les yeux fermés, elle murmure des paroles d'encouragement auxquelles elle n'ose pas croire elle-même.

Je me sens de trop – à ce moment précis, ma propre mère me manque plus que tout – quand Dorothea me regarde par-dessus la tête de Quinlan. Dans un murmure qui me coupe le souffle, elle me dit :

– C'est à votre tour, maintenant.

– Mais je ne suis pas…

Je ne sais pas pourquoi je suis si étonnée qu'elle m'offre cette possibilité. Mon côté respectueux des règles se hérisse, mais mon âme traumatisée est au garde-à-vous.

– Mais si.

Un sourire pincé sur les lèvres et les yeux brillants de sincérité.

– Vous l'aidez à se réparer – la seule chose que je n'ai jamais été capable de faire en tant que mère, et cela me tue, mais en même temps le fait qu'il l'ait trouvée avec vous…

Elle ne parvient pas à finir sa phrase et ses yeux s'emplissent de larmes, alors elle tend le bras et serre ma main.

– Allez-y.

Je lui presse la main en retour et je hoche la tête avant de me retourner pour aller voir l'homme sans qui je ne peux pas vivre. Une peur mêlée d'impatience me traverse comme un feu d'artifice dans une nuit sans lune.

4

Devant la porte du service des soins intensifs, je me prépare. Ma peur et mon espoir entrent en collision et une boule d'angoisse énorme me fait trembler les mains quand je tourne le coin du couloir et que je m'arrête dans l'embrasure de sa porte.

Il me faut un moment pour rassembler le courage de lever les yeux et de regarder le corps brisé de l'homme que j'aime. Les images qui me viennent à l'esprit sont pires – sanguinolent, tuméfié, le carnage total – mais même cela ne m'a pas préparée à ce que je vois. Le corps de Colton est entier et il n'y a pas de sang, mais il est allongé là, si immobile et si pâle. Sa tête est enveloppée dans de la gaze blanche et ses paupières sont partiellement fermées, le blanc de ses yeux est visible plus ou moins, à cause de l'œdème cérébral. Il a des tubes qui lui sortent de partout et le bip du moniteur se fait entendre constamment. Mais ce n'est pas la vision de tout ce matériel médical qui me fait mal – non –, c'est que la vie et le feu de l'homme que j'aime ont totalement disparu.

Je vais à pas de loup jusqu'au lit, absorbant chaque centimètre de son corps comme si je ne l'avais jamais vu auparavant. Comme si je n'avais jamais senti le fracas de son cœur battre contre ma propre poitrine. Je tends le bras pour le toucher – j'en ai terriblement besoin – et quand je prends sa main dans la mienne, elle est froide et inerte. Même les callosités que j'aime – celles qui râpent délicieusement ma peau nue – ne sont plus là.

Mes larmes arrivent. Elles coulent en flot ininterrompu tandis que je me laisse tomber à l'aveuglette sur le siège à côté du lit. Je prends la main de Colton entre les miennes et je pose mes lèvres sur nos mains jointes, mes larmes coulent sur sa peau. Elles redoublent quand je réalise que l'odeur si familière de Colton qui nourrit mon addiction a été remplacée par l'odeur d'antiseptique de l'hôpital. Je ne me rendais pas compte à quel point j'avais besoin de sentir cette odeur. À quel point j'avais besoin que cette petite partie, évanescente, de l'homme que j'aime demeure, quand tout le reste a si radicalement changé.

Des mots incohérents passent mes lèvres et viennent s'étouffer contre nos mains jointes.

– Je t'en prie, Colton, réveille-toi. S'il te plaît. Tu ne peux pas m'abandonner maintenant. Nous avons tellement de temps à rattraper, il y a tellement de choses qu'il nous reste à faire. Je dois te cuisiner des repas immondes et tu dois m'apprendre à surfer. Nous devons aller voir les gamins du foyer jouer au base-ball et il faut que je sois dans les tribunes quand tu gagneras ta prochaine course.

À l'idée de le voir reprendre le volant d'une voiture de course, mon cœur se serre mais je n'arrive pas m'arrêter de faire la liste de toutes les choses qu'il nous reste à faire ensemble.

– Il faut encore que nous mangions de la glace au petit déjeuner et des pancakes pour le dîner. Il faut que nous fassions l'amour le dimanche après-midi, et quand tu passeras la porte je te pousserai contre parce que nous ne sommes jamais rassasiés l'un de l'autre. Je n'ai pas encore eu mon comptant de toi…

Ma voix s'évanouit tandis que je ferme les yeux et que je pose le front sur nos mains, en prononçant le nom de Colton comme une litanie.

– Tu sais, je n'ai jamais été aussi en colère contre lui qu'hier soir.

La voix de Beckett me fait sortir de ma transe. Je lève un regard brouillé par les larmes et je le vois adossé contre le chambranle de la porte, les bras croisés sur sa poitrine, regardant fixement son meilleur ami. Je sais qu'il n'attend pas de réponse – et franchement je suis aphone à force de pleurer – alors je lui donne la seule réponse dont je sois capable, un murmure inaudible, avant de reporter mon regard sur Colton.

– Il m'a fichu en rogne des dizaines de fois, mais hier soir, c'était le pompon.

Becks pousse un long soupir frustré et j'entends ses pas traînants à travers la pièce. Il s'assied sur le siège en face de moi et tend une main hésitante pour prendre celle de Colton. Il jette un coup d'œil au visage sans expression de son ami avant de me fixer par-dessus le corps inerte de l'homme que nous aimons tous les deux.

– Quand j'ai su que Colton avait l'intention de te laisser partir sans te dire la vérité et sans se bagarrer pour te retenir…

Il secoue la tête avec incrédulité et les larmes lui montent aux yeux.

– … je ne crois pas avoir jamais été aussi furax ni avoir eu autant envie de flanquer mon poing dans la figure de quelqu'un que quand il m'a dit de sortir de ta chambre.

– Ouais, nous nous sommes tous les deux conduits comme des cons butés, je dois dire.

Je voudrais tant être encore dans cette chambre d'hôtel – revenir en arrière – pour que nous puissions arrêter de nous disputer, et je le prendrais dans mes bras en le serrant un peu plus fort, un peu plus longtemps. J'aimerais remonter le temps et pouvoir prévenir Colton de ce qui va se passer sur le circuit. Mais je sais que cela ne servirait à rien. Mon rebelle casse-cou se croit invincible, il monterait dans cette voiture de toute façon.

Je le regarde et il est tout sauf invincible en ce moment. Les sanglots montent dans ma gorge et je tente de les retenir, mais j'échoue misérablement.

– Il a tellement l'habitude de penser qu'il ne mérite pas les bonnes choses qui lui arrivent. Il ne s'est jamais étendu sur les détails, mais je sais qu'il pense qu'il ne mérite pas mieux que son milieu d'origine, quel que soit ce milieu. Il pense qu'il n'est pas assez bien pour toi et…

– Il est tout pour moi.

Ces mots ont jailli du fond de mon âme. Un petit sourire effleure les lèvres de Beckett sans vaincre la tristesse dans ses yeux.

– Je sais, Rylee. Tu es sa planche de salut.

Je détache mon regard de Colton pour regarder Beckett dans les yeux.

– Je ne vois pas comment cela peut l'aider, maintenant. Je l'ai quitté hier soir après que tu es sorti de la chambre.

Dévorée par la culpabilité, je regarde fixement nos deux mains enlacées.

– Après ce qu'il m'avait dit, je n'arrêtais pas de me dire, *je ne peux plus rester avec lui dans ces conditions*. J'avais pensé que je pourrais rester à ses côtés – pour l'aider à réparer ce qui était brisé en lui – mais je ne pouvais pas supporter de rester s'il me trompait, alors je suis partie.

– Tu as bien fait. Il avait besoin de savoir ce que cela fait. Il s'est conduit comme un con et il a utilisé sa peur pour entretenir son sentiment d'insécurité… mais il t'a couru après, Ry. Cela me suffit pour penser qu'il sait à quel point il a besoin de toi.

– Je sais.

Ma voix n'est guère plus qu'un murmure qui se perd dans les bips incessants des machines.

– Je repartirais à nouveau, sans me retourner, sans hésitation, si cela pouvait nous empêcher d'être ici en ce moment.

Je dis cela sans conviction parce qu'au fond de moi je sais que, où qu'il soit, je ne serai jamais capable de rester loin de Colton.

Nous restons assis sans parler un moment, chacun se démenant avec ses propres pensées, quand Becks se lève brusquement. Sa chaise racle le sol en brisant le silence aseptisé de la pièce.

– J'en ai marre de ces conneries. Je ne peux pas rester là à le regarder dans cet état.

La voix chargée d'émotion, il s'apprête à sortir.

– Il va s'en sortir, Becks. Ce n'est pas possible autrement.

Ma voix se brise sur ces derniers mots, démentant mon assurance.

Il s'arrête et renifle avant de se retourner pour me regarder.

– Ce petit con est une tête de mule qui va toujours au bout de ce qu'il fait, de tout ce qu'il fait. Il n'a pas intérêt à me décevoir cette fois.

Il reporte son attention sur Colton et s'approche du lit à grandes enjambées, son chagrin se muant en colère à chaque seconde qui passe.

– Il faut toujours que tout tourne autour de toi, hein Wood ? *Espèce d'enfoiré égocentrique*. Je te jure que quand tu te réveilleras – et tu vas te réveiller, putain, parce que je ne vais pas te laisser t'en sortir comme ça – je vais te foutre mon pied au cul pour nous avoir inquiétés comme tu le fais.

Il tend le bras et, en totale contradiction avec la rudesse de ses paroles, il pose brièvement la main sur l'épaule de Colton avant de tourner les talons et de quitter la pièce.

Je me retrouve seule avec l'homme que j'aime, le poids de l'inconnu pèse lourd sur nous, mais l'espoir commence finalement à suinter des interstices de la douleur.

5

Colton

Je sens la voiture – le moteur qui vrombit dans ma poitrine et qui me dit que je suis vivant – avant même de la voir me dépasser en trombe en sortant de l'arrière du virage. Je me concentre sur mes mains. Elles tremblent, elles vibrent, putain. Je n'arrive plus à me raccrocher au volant, à mes pensées, à rien du tout, bordel. Le volant trépide sous mes putains de doigts. Des doigts incapables de contrôler ce putain de chaos qui m'entoure.

La confiance que j'avais dans cet espace qui a toujours été mon salut a disparu, putain. Comme de la poussière dans un putain de vent.

Qu'est-ce qui se passe, bordel ?

Le bruit du métal qui cède – du métal broyé – mêlé au crissement de la gomme sur l'asphalte résonne tout autour de moi. La voiture de Jameson percute violemment la mienne. Et au moment du choc – le soubresaut de mon corps, le rapt de mes pensées –, mes souvenirs s'entrechoquent comme nos voitures.

La pensée de Rylee me porte le premier coup bas.

Ce putain de rayon de lumière contre mes fichues ténèbres ? Le soleil qui perce à travers l'affolant nuage de fumée de l'accident. La seule et unique exception à ma putain de règle. Comment est-ce que je peux entendre ses sanglots dans mon casque et en même temps la voir pliée en deux sous le choc à cette distance ? Il y a quelque chose qui déconne. Qui déconne à plein tube.

Mais quoi ? Comment ?

Et en dépit de toute cette fumée, je distingue nettement son visage. Ses yeux violets qui me donnent une chose que je ne mérite pas – sa putain de confiance. En me suppliant de la laisser entrer, de la laisser m'aider à réparer cette part de moi endommagée à vie par un passé que je ne surmonterai jamais, auquel je n'échapperai jamais, même en me tapant la tête contre ce putain de mur.

Je vois ma voiture se soulever au-dessus de la fumée – au-dessus de ce putain de mélange de confiance brisée et d'espoir inutile –, je suis à bout de souffle et j'ai l'impression que ma poitrine va éclater, exploser comme des éclats de souvenirs qui s'encastrent si profondément dans mon esprit que je ne réussis pas vraiment à les localiser. En même temps que j'observe la scène, je la sens – la force du tournoiement, la pression sur mes muscles, le besoin de m'accrocher au volant. Mon avenir et mon passé qui me tombent dessus comme une putain de tornade tandis que je perds le contrôle et que je me débats contre la peur et cette putain de douleur que je vois venir.

À laquelle je ne pourrai jamais échapper.

Des débris éparpillés… sur la piste et dans ma tête.

Des dommages collatéraux qu'une autre pauvre âme devra gérer. J'en ai eu plus que ma part. Je m'étrangle sur la bile qui monte – l'âme siphonnant la peur qui transperce ma psyché – parce que même en plein vol, quand je devrais être libéré de tout, *elle* est toujours là. *Il est toujours là.* Le rappel permanent.

Colty, quand tu n'écoutes pas, tu as mal. Allez, sois un bon garçon et attends-le gentiment. Quand tu es vilain, de vilaines choses arrivent, mon petit garçon.

Le grincement du métal, son grognement masculin.

L'odeur de la destruction, sa puanteur d'alcoolique.

Mon corps se cognant contre la cage protectrice autour de moi, ses doigts boudinés qui essaient de me prendre, de me posséder, de me réclamer.

Dis-moi que tu m'aimes. Dis-le !

Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime.

Le choc de cette putain de voiture est bienvenu parce qu'il fait tomber les mots de ma bouche. Je le vois, je le sens, je l'entends tout à la fois comme si j'étais partout et nulle part en même temps, bordel. À l'intérieur et à l'extérieur de la voiture. Le grincement caractéristique du métal tandis que suis comme en apesanteur, provisoirement libéré de la douleur. En sachant qu'une fois que j'aurai prononcé ces *trois mots,* il n'y aura plus que la douleur pour venir.

Ce putain de poison me rongera petit à petit jusqu'à ce que je ne sois plus que le rien que je sais déjà que je suis.

Cette putain de peur me paralysera – me consumera – comme de la dynamite explosant dans une chambre sous vide.

Mon corps est projeté violemment en avant, mais mon harnais m'immobilise en m'étranglant, comme Rylee qui me pousse à aller de l'avant. Comme ce putain de souvenir, *lui* qui me retient, ces bras implacables qui m'emprisonnent tandis que je me débats contre les ténèbres qu'il introduit en moi. Contre les mots qu'il m'oblige à prononcer, dénaturant leur sens à jamais, putain.

Le choc m'atteint de plein fouet – la voiture contre la barrière, mon putain de cœur contre ma poitrine, l'espoir contre les démons – mais tout ce que je vois, c'est Rylee qui enjambe le mur. Tout ce que je vois, c'est *lui* qui vient vers moi pendant qu'elle s'éloigne.

– *Rylee ?*

Aide-moi. Sauve-moi. Rachète-moi. Elle ne se retourne pas, ne réagit pas. Tout mon espoir est perdu, bordel.

… Je suis brisé…

Je regarde la voiture – je sens son mouvement qui m'englobe – lentement je m'arrête vers un dommage dont je ne mesure pas l'étendue, tandis que les ténèbres me consument.

… et tellement tordu…

Mon dernier soupir de résistance – à lui, pour elle – tandis que je cesse de lutter.

Spider-Man. Batman. Superman. Ironman.

– On le perd. Il s'effondre !

… Je me demande si on a mal quand on meurt…

– Colton, reviens. Bats-toi, bon Dieu !

6

Les minutes deviennent des heures.

Les heures deviennent des jours.

Le temps s'envole alors que nous en avons déjà trop perdu.

J'insiste pour rester au chevet de Colton. Trop de gens l'ont déjà quitté dans sa vie, et je refuse d'en faire autant au moment où c'est le plus important. Alors, je lui parle sans arrêt. Je parle de tout et de rien, mais cela ne sert à rien. Il n'a aucune réaction, il ne bouge pas… et cela me tue.

Les visiteurs entrent et sortent par vagues : ses parents, Quinlan et Becks. Des communiqués sur l'évolution de son état sont donnés dans la salle d'attente où certains membres de son équipe et Tawny se rassemblent quotidiennement. Je ne doute pas que Becks s'arrange pour garder Tawny éloignée de moi et de mon état émotionnel pour le moins fragile.

Le cinquième jour, je n'y tiens plus. J'ai besoin de le sentir contre moi. J'ai besoin de cette connexion physique. Je repousse précautionneusement tous les tubes et les fils sur le côté et je m'allonge sur le lit près de lui en posant la tête sur sa poitrine et les mains sur son cœur. Maintenant que je sens son corps contre le mien, mes larmes se mettent à couler. Les battements sourds et réguliers de son cœur, sous mon oreille, me réconfortent plus que le bip électronique du moniteur auquel j'ai pris l'habitude de me fier pour connaître son état.

J'enfouis mon visage contre lui, souhaitant sentir ses bras se replier autour de moi, et le grondement de sa voix dans sa poitrine. Des petits détails rassurants qui ne viennent pas.

Je reste allongée près de lui un moment et je commence à sombrer dans les limbes du sommeil quand je suis réveillée en sursaut. Je jurerais que c'est la voix de Colton qui m'appelle. Que j'entends sa litanie de super-héros, un soupir tumultueux sur ses lèvres. Mon cœur bat la chamade quand je reprends conscience du décor étranger de sa chambre. Le seul élément qui me soit familier, c'est Colton à côté de moi, et même lui peine à apaiser le chaos qui règne dans ma tête parce qu'il n'est pas lui-même non plus. Ses doigts frémissent et il gémit de nouveau, et même si ce ne sont pas

les mots qui m'ont réveillée, au fond de moi je sais qu'il les appelle. Il leur demande de l'aider à sortir de ce cauchemar.

Je ne sais pas quoi faire pour le calmer. J'aimerais pouvoir pénétrer en lui pour l'aider à se sentir mieux, mais c'est impossible. Alors, je fais la seule chose qui me vient à l'esprit, je commence à chanter d'une voix douce en repensant à ce que m'a dit son père. Je croyais avoir oublié les paroles de la chanson que je n'ai pas entendue depuis si longtemps, mais après avoir hésité au début, elles me reviennent facilement.

C'est ainsi que dans cet environnement froid et aseptisé, je tente de me servir des paroles d'une chanson pour réchauffer Colton en lui chantant celle de son enfance : « Puff le dragon magique »…

Je ne m'aperçois que je me suis endormie que lorsque je suis réveillée en sursaut par le crissement de semelles de caoutchouc sur le sol et quand je lève les yeux, je croise le regard attendri de l'infirmière de garde. Je vois arriver la réprimande qu'elle a sur le bout de la langue, mais mon regard implorant l'en dissuade.

– Mon petit, vous ne devriez vraiment pas être là-dessus avec lui. Vous risquez d'arracher une perfusion.

Sa voix est douce et elle secoue la tête en me regardant dans les yeux.

– Mais si vous voulez rester là pendant ma garde, je vous promets de ne le dire à personne.

Elle me fait un clin d'œil et je lui souris avec gratitude.

– Merci. J'avais juste besoin de…

J'hésite. Comment expliquer que je ressentais le besoin de communiquer avec lui d'une façon ou d'une autre ?

Elle tend la main et me tapote le bras, compréhensive.

– Je sais, mon petit. Et qui peut dire que cela ne va pas l'aider à sortir de son état actuel ? Mais faites attention, ok ?

J'acquiesce d'un hochement de tête avant qu'elle ne sorte de la chambre.

Je me retrouve seule dans l'obscurité éclairée seulement par la lueur fantomatique provenant des machines. Toujours blottie contre lui, je redresse la tête pour poser mes lèvres sur mon endroit préféré, juste sous sa mâchoire. Sa barbe a poussé et j'aime bien le chatouillement de ses poils sur mon nez et mes lèvres. Je le respire et je me complais dans cette sensation. La première larme s'échappe doucement et avant que je puisse réagir, les quelques jours qui viennent de s'écouler me tombent dessus. Je suis là, allongée, accrochée à l'homme que j'aime – dans la peur omniprésente de le perdre – submergée par toutes les émotions possibles.

Alors, je murmure la seule chose qui me permet d'exprimer la peur qui tient mon âme en otage.

Spider-Man. Batman. Superman. Ironman.

Au bout d'un moment, mes larmes se tarissent et je retombe lentement dans les bras de Morphée.

*

* *

Quand je me réveille, je suis désorientée. Le soleil qui filtre par les rideaux me fait cligner des yeux. Des chuchotements me parviennent aux oreilles, mais une voix me surprend plus que les autres. Elle vibre sous ma tête. Je sursaute quand je me rends compte que cette vibration est provoquée par la voix de Colton. En moins d'une seconde, mon cœur se met à battre à tout rompre, je retiens mon souffle et mon espoir renaît. J'ai un vertige en regardant l'homme que j'aime et j'oublie toutes les autres personnes présentes dans la chambre.

– Salut.

C'est la seule chose que je suis capable de dire quand mon regard rencontre le sien. Des frissons me courent sur la peau et ma main se met à trembler en le voyant réveillé, alerte et conscient.

Il jette un coup d'œil par-dessus mon épaule avant de me regarder de nouveau.

– Salut.

L'euphorie que je ressens s'intensifie. Il incline légèrement la tête pour me regarder avec attention et la confusion qui passe sur son visage m'importe peu puisqu'il est vivant et entier.

Et qu'il m'est revenu.

Je reste assise là, à le contempler un petit moment, le cœur battant et incapable de dire un mot tellement je suis surprise de le voir réveillé.

– Iron-Ironman…

Je bégaie, et je me dis qu'il faut que j'aille chercher le médecin. Je n'ai pas envie de bouger. J'ai envie de l'embrasser, de le serrer dans mes bras, de ne plus jamais le lâcher. Il se borne à me regarder comme s'il était perdu, et c'est compréhensible si on pense qu'il vient juste de sortir d'un chaos frénétique et que la seule chose que je trouve à dire, c'est le nom d'un super-héros.

Je m'apprête à sauter du lit, mais il tend le bras et ses doigts enserrent mon poignet.

– Que fais-tu ici ?

Ses yeux qui scrutent les miens posent tellement de questions que je ne suis pas sûre de pouvoir y répondre.

– Je… je… tu as eu un accident.

Je bégaie en tentant de lui expliquer. J'espère que la trépidation qui se faufile le long de ma colonne vertébrale et qui plante ses griffes dans mon cou n'est que la conséquence du trop-plein d'émotions des quelques jours qui viennent de s'écouler.

– Tu t'es crashé pendant la course. Ta tête… tu étais inconscient pendant une semaine…

Je me tais quand je le vois plisser les yeux et incliner la tête sur le côté. Je vois bien qu'il essaie de rassembler ses souvenirs, alors je lui laisse du temps pour le faire.

De nouveau, il jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et c'est à ce moment que je me rappelle avoir entendu des voix dans la chambre – plusieurs voix –, mais quelque chose dans

l'expression de son visage me fait craindre de regarder ailleurs.

– Colton…

– Tu m'as quitté.

Sa voix, brisée et poignante, est chargée d'incrédulité.

– Non…

Je secoue la tête et saisis sa main tandis que la peur commence à s'insinuer dans ma voix.

– Non. Je suis revenue. Nous nous sommes réconciliés. On s'est réveillés ensemble.

J'entends la panique monter dans le ton de ma voix, je sens les battements affolés de mon cœur, la chute vertigineuse de l'espoir que je venais tout juste de retrouver.

– *Nous avons piloté ensemble.*

Il hoche doucement la tête, l'air de ne pas me croire.

– Non, pas toi.

Il regarde derrière moi en retirant sa main de la mienne, qu'il tend vers la personne qui est derrière moi.

– Tu es partie. Je t'ai couru après, mais je ne t'ai pas retrouvée. C'est elle qui m'a trouvé dans l'ascenseur.

Le sourire que j'attendais en silence, dont j'avais besoin pour recréer notre connexion, apparaît… mais il ne m'est pas destiné.

J'ai le souffle coupé comme par un coup de poing, le sang se retire de mon visage et une sensation de froid se répand dans chaque fibre de mon âme tandis que le sourire que j'adore – celui qu'il me réservait à moi seule – est destiné à la personne qui se trouve derrière moi.

– Colton n'arrivait pas à se souvenir de tout, *chérie*.

Sa voix m'agresse les oreilles et me brise le cœur.

– Alors, je l'ai mis au courant en lui apportant les éléments qui lui manquaient.

Tawny apparaît dans mon angle de vision en plissant le nez dans un sourire condescendant.

– Je lui ai raconté comment tu étais partie et comment nous avions renoué, lui et moi.

Elle tourne sa langue dans sa bouche tandis que son sourire victorieux s'élargit en délivrant un message sans ambiguïté.

J'ai gagné.

Tu as perdu.

Mon monde s'écroule sous mes pieds, un voile obscurcit ma vision et je n'ai plus que le vide à quoi me raccrocher.

7

Je me réveille en sursaut. Je respire avec difficulté et mon esprit perdu dans une brume hébétée s'efforce de se raccrocher à quelque chose de tangible. Mon cri meurt sur mes lèvres quand je me rends compte que je suis dans la chambre de Colton, seule, allongée près de lui. J'ai toujours la tête sur sa poitrine et le bras passé autour de sa taille.

Une poussée d'adrénaline m'arrache un soupir tremblant. C'était un rêve. *Putain, c'était juste un rêve*. Je me le répète encore et encore, et j'essaie de me rassurer en fixant mon attention sur le bip incessant du monitoring et sur l'odeur d'hôpital – des choses que j'en suis venue à détester mais auxquelles je me raccroche pour l'instant comme un moyen de me convaincre que rien n'a changé. Colton est toujours endormi, et je peux continuer à croire aux miracles.

Seulement à ceux dans lesquels Tawny n'intervient pas.

Je me blottis de nouveau contre Colton, mon cauchemar persiste à la limite de ma conscience et continue à me déstabiliser, tout mon corps frémit d'angoisse. Je suis si perdue dans mes pensées – dans la peur de mes cauchemars – que, alors que l'adrénaline reflue, mes paupières deviennent lourdes. Je suis si abandonnée à la quiétude bienheureuse du sommeil que quand une main me caresse les cheveux et s'immobilise sur mon dos, je me laisse aller à cette sensation apaisante, dans un état second, comme dans un rêve. Je me blottis un peu plus, acceptant cette chaleur et la sérénité qui l'accompagne.

Et soudain je comprends. Je lève brusquement la tête et me cogne contre celle de Colton. Le sanglot qui s'étouffe dans ma gorge n'est rien, comparé au tumulte de mon cœur et à l'éveil de mon âme.

Quand nos regards se croisent, je suis tétanisée. Tant de pensées me passent par l'esprit, la plus importante étant qu'il m'est revenu. Colton est réveillé et vivant et de retour auprès de moi. Nos regards restent rivés l'un à l'autre et je vois dans le sien la confusion passer à la vitesse de l'éclair et l'incertitude qui le perturbe.

– Salut.

Je lui adresse un sourire hésitant. Je ne sais pas pourquoi je suis un peu nerveuse. Colton se passe la langue sur les lèvres et ferme momentanément les yeux, et je panique à l'idée qu'il perde connaissance de nouveau. À mon grand soulagement, il les rouvre aussitôt en louchant légèrement et il ouvre la bouche pour parler, mais aucun son n'en sort.

– Chut.

Je pose un doigt sur ses lèvres.

– Il y a eu un accident…

Il fronce les sourcils et tente sans succès de lever la main, comme si c'était un poids mort. Il essaie de lever les yeux pour comprendre pourquoi ces épais bandages lui entourent la tête.

– On t'a opéré.

Ses yeux s'élargissent avec agitation, et je me reproche mentalement ma maladresse et de n'avoir pas été plus claire. Les bips du moniteur à côté de moi s'accélèrent, emplissant le silence de la chambre.

– Tu vas bien maintenant. Tu m'es revenu.

Je vois qu'il lutte pour comprendre et j'attends qu'une étincelle s'allume dans ses yeux, mais rien ne se passe.

– Je vais chercher l'infirmière.

Quand je tends le bras pour descendre du lit, la main de Colton posée sur le matelas se referme sur mon poignet. Il secoue la tête, ce qui lui tire une grimace. Aussitôt, je prends son visage dans ma main, il est blême et des gouttes de sueur perlent sur l'arête de son nez.

– Ne bouge pas, d'accord ?

Ma voix se brise et je scrute ses traits pour savoir s'il s'est fait mal. *Comme si je pouvais le savoir*.

Il hoche la tête avec difficulté et murmure d'une voix blanche.

– J'ai mal.

– Je sais.

Je passe le bras par-dessus le lit pour appuyer sur le bouton d'appel tandis que l'espoir renaît au fond de moi.

– J'appelle l'infirmière pour qu'elle te donne quelque chose, d'accord ?

– Ry…

Sa voix se brise de nouveau, la peur qu'elle révèle me fend le cœur. Alors, je fais la seule chose qui me semble pouvoir le rassurer. Je me penche vers lui, je pose les lèvres sur sa joue et les laisse là tout en contrôlant l'afflux d'émotions qui me soulève comme un tsunami. Les larmes coulent sur mes joues et sur les siennes alors que je suis secouée de sanglots silencieux. Je l'entends soupirer doucement et, quand je m'écarte de lui, il semble être de nouveau perdu dans l'obscurité, derrière ses paupières closes.

– Tout va bien ?

L'infirmière me sort de mes pensées. Je tourne les yeux vers elle, je tiens toujours le visage de Colton dans ma main et mes joues sont inondées de larmes.

– Il s'est réveillé…

Je n'arrive pas à dire autre chose, tant mon soulagement est grand.

– Il s'est réveillé.

*

* *

Au cours des quelques jours qui suivent, Colton passe deux ou trois fois encore par des phases d'éveil. Un brouillard confus entrecoupé d'éclairs de lucidité. À chaque fois, il essaie de parler, sans succès, et à chaque fois, pendant les quelques minutes où il est avec nous, nous essayons de calmer ce que nous supposons, d'après l'accélération de son rythme cardiaque, être ses peurs.

Je refuse de m'en aller, de peur de manquer le moindre de ces quelques moments précieux. Ces instants volés à l'inquiétude interminable, et où je peux faire comme si rien ne s'était passé.

Dorothea a quand même fini par me convaincre de prendre quelques minutes pour aller à la cafétéria. Je l'ai fait à contrecœur, mais j'ai conscience d'accaparer son fils, or elle a probablement envie de passer un petit moment seule avec lui.

Sans appétit, je rechigne sur la nourriture, d'ailleurs mon jean flotte sur mes hanches, bien plus que quand je suis arrivée en Floride la semaine dernière. Rien ne me fait envie – pas même le chocolat qui est pourtant ma nourriture de prédilection en cas de stress.

Mon portable se met à sonner et je me précipite dessus en espérant entendre Dorothea me dire que Colton est réveillé de nouveau, mais non. Mon excitation retombe.

– Salut, Had.

– Salut, ma puce. Du nouveau ?

– Non.

Je me contente de soupirer, regrettant de n'avoir rien de plus à dire. Elle est habituée maintenant et ne s'offusque pas du silence qui s'installe entre nous.

– S'il ne se dépêche pas de se réveiller, tant pis pour ce que tu diras, je traîne mon cul dans le premier avion, pour être avec toi.

C'est tout à fait Haddie et son sens pratique. Ça ne sert à rien qu'elle vienne. Elle ne ferait rien de plus que rester assise à attendre comme nous tous, et qu'est-ce que ça changerait ?

– Seulement ton cul ?

Je m'autorise un sourire même si cela me paraît plutôt incongru dans cet endroit lugubre.

– Eh bien, il n'est pas si mal, si je peux me permettre… plutôt rebondi, et tout ça.

Elle rigole.

– À la bonne heure, ça me fait plaisir de voir que tu arrives encore à plaisanter. Tu traînes dans le coin ?

– C’est tout ce que je peux faire.

Je soupire.

– Alors, comment va-t-il ? Il s’est réveillé de nouveau ?

– Oui, hier soir.

– Donc, ça fait, quoi… cinq fois en deux jours, si j’en crois Becks ? C’est plutôt bon signe, non ? C’est mieux que rien ?

– Je suppose… je ne sais pas. Il a l’air si effrayé quand il se réveille… sur le monitoring, son rythme cardiaque monte en flèche et il a du mal à respirer – et c’est tellement bref que nous n’avons pas le temps de lui expliquer que tout va bien, qu’il va s’en sortir.

– Mais il voit que vous êtes tous là, Ry. Le fait que vous soyez tous là doit lui montrer qu’il n’a rien à craindre.

Je me contente de répondre par un petit murmure évasif, en espérant qu’elle a raison. Que le fait de nous voir tous l’apaise et ne lui fait pas plutôt penser qu’on est réunis parce qu’il va mourir.

– Que dit le docteur Irons ?

Je prends une profonde inspiration, craignant que, si je les formule, mes peurs ne se réalisent.

– Il dit que son état est stable. Que plus il se réveille fréquemment, mieux c’est… mais que tant qu’il n’a pas prononcé de phrases complètes, on ne peut pas savoir si son cerveau n’a pas subi de dommages.

– D’accord ?

Elle traîne sur le mot comme si c’était une question. Comme si elle me demandait ce que je crains, sans le demander.

– Qu’est-ce que tu ne me dis pas, Ry ?

Je recommence à jouer avec la nourriture sur mon assiette, en essayant confusément de gagner du temps. J’avale ma salive avec difficulté avant de prendre une inspiration hésitante.

– Il dit qu’il arrive que les fonctions motrices soient temporairement affectées…

– Et…

Le silence plane et elle attend que je poursuive.

– Pose ta fourchette et parle. Dis-moi ce qui t’inquiète vraiment. Et pas de baratin. Tu es une grande fille maintenant, alors, arrête de tourner autour du pot, bon sang.

Sa tentative de me faire rire se solde par un petit gloussement qui se transforme en un soupir.

– Il a dit qu’il pourrait ne pas se souvenir de grand-chose. Parfois, dans des cas comme celui-ci, le patient peut avoir des pertes de mémoire, temporaires ou définitives.

– Et tu as peur qu’il ne se souvienne pas de ce qui est arrivé, le bon comme le mauvais, c’est ça ?

Je ne réponds pas, je me sens à la fois stupide et confortée dans mes craintes. Elle prend mon absence de réaction pour une réponse.

– Eh bien, il est clair qu'il se souvient de toi, puisqu'il n'a pas pété les plombs quand il t'a vue allongée sur le lit avec lui la première fois, non ? Il t'a pris la main, t'a caressé les cheveux ? Cela montre bien qu'il sait qui tu es.

– Ouais… mais je venais juste de le retrouver, Haddie, et maintenant la peur de le perdre – même au sens figuré – me fiche une trouille bleue.

– Arrête d'imaginer des choses qui ne se sont pas encore produites. Je comprends que tu sois inquiète, Ry, mais tu es venue à bout de situations plutôt merdiques jusqu'à maintenant – y compris les vacheries de cette mégère de Tawny –, alors arrête de te mettre la rate au court-bouillon et laisse venir les choses. Il sera toujours temps de faire face quand la situation se présentera, d'accord ?

Je m'apprête à lui répondre quand mon téléphone me signale un SMS. Je l'écarte de mon oreille et mon cœur fait un bond quand je vois le texto de Quinlan.

Il est réveillé.

– C'est Colton. Il faut que j'y aille.

8

Colton

La douleur me martèle les tempes comme un putain de marteau-piqueur. Les yeux me brûlent comme si je me réveillais après avoir descendu une bouteille de Jack Daniels. La bile remonte dans ma gorge et mon estomac se soulève.

Il se soulève comme si j'étais de retour dans cette chambre – avec le matelas humide, l'agitation qui grandit en moi quand j'attends qu'il arrive, que ma mère me livre à lui, *me vende*… mais ce n'est pas possible, bordel. Q est là, et Beckett. Et mon père et ma mère.

Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ?

Je serre les paupières et je secoue la tête pour m'éclaircir les idées, mais cela ne fait qu'accentuer ma douleur.

De la douleur.

De la souffrance.

Du plaisir.

Du désir.

Rylee.

Des flashes de souvenirs que je n'arrive pas à fixer ni à comprendre m'aveuglent avant de disparaître dans les ténèbres qui les gardent en otages.

Mais où est-elle ?

Je m'efforce de retrouver d'autres souvenirs, de les saisir et de m'y raccrocher comme à une bouée.

A-t-elle fini par deviner la nature de ce putain de poison qui me ronge ? Par se rendre compte que le plaisir ne justifie pas la douleur que je lui causerai à la fin ?

– Monsieur Donavan ? Je suis le docteur Irons. Est-ce que vous m'entendez ?

Qui êtes-vous, putain ?

Des yeux d'un bleu glacial me regardent fixement.

– Vous avez peut-être du mal à parler. On va vous donner de l'eau. Pouvez-vous serrer ma main si vous me comprenez ?

Pourquoi faut-il que je serre sa main, bordel ? Et pourquoi ma main à moi ne bouge-t-elle pas ? Comment je vais faire pour piloter dans la course d'aujourd'hui si je ne peux pas serrer le volant ?

Mon cœur plonge comme la pédale que je devrais enfoncer sur la piste en ce moment.

Mais je suis ici. Et hier soir, j'étais là-bas, avec Ry. Je me suis réveillé à ses côtés… et maintenant elle est partie.

… c'est le moment de l'arrivée et du drapeau à damier, Bébé…

Tout m'apparaît clairement d'un seul coup. Et puis c'est le noir complet. Le diaporama qui défile dans ma tête est entrecoupé de trous noirs, de points vides. Je n'arrive pas à relier les points. Je ne comprends rien à rien, si ce n'est que je suis dans un état de confusion totale.

Tous les regards sont fixés sur moi comme si j'étais l'attraction du cirque.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, il va bouger les doigts.

J'essaie avec la main gauche et elle répond. Dieu soit loué, putain.

Mon esprit fait machine arrière. Le métal qui s'écrase, les étincelles qui fusent, la fumée qui enveloppe tout. Le fracas, le tonneau, la chute libre, la secousse.

… on dirait que tes super-héros ont fini par venir, en fin de compte…

Je m'efforce de comprendre ce que ça peut bien vouloir dire, mais je ne trouve rien.

Rylee est partie.

Elle n'aime pas mon côté cabossé, après tout.

Je secoue la tête pour essayer d'en chasser les mensonges à la con, mais la douleur me tire un gémissement.

Max.

Moi.

Elle est partie.

Elle ne peut pas revivre ça.

Je n'arrive pas à croire que j'ai été assez égoïste pour lui demander de le faire.

– Colton.

C'est le médecin qui me parle de nouveau.

– Vous avez eu un grave accident. Vous avez de la chance d'être vivant.

Un grave accident ?

Les images fugaces qui passent dans ma tête commencent à prendre du sens, mais des pans entiers me manquent encore. J'essaie de parler, mais ma bouche est si sèche qu'il n'en sort qu'un croassement.

– Vous avez été blessé à la tête. Vous avez eu une commotion cérébrale.

Il sourit, mais je me méfie.

À cheval donné on ne regarde pas les dents.

Il est possible qu'il m'ait ramené à la vie, mais ma putain de raison de vivre n'est pas là. Elle a été assez maligne pour partir parce que je ne peux pas lui donner ce dont elle a besoin : la stabilité, une vie sans course de F1, une promesse d'avenir éternel.

– L'infirmière va vous apporter de l'eau pour humecter votre gorge.

Il note quelque chose sur son bloc.

– Je sais que cela peut vous paraître effrayant, fiston, mais cela va s'arranger. Le plus dur est passé. Maintenant, nous devons vous accompagner sur le chemin du rétablissement.

Le chemin du rétablissement ? La bonne blague ! Ce serait plutôt la voie rapide pour l'enfer.

Des visages emplissent mon espace immédiat. Maman vient m'embrasser la joue, le visage inondé de larmes. Papa cache son émotion, mais je vois à ses yeux qu'il est complètement dévasté. Quin est à côté de ses pompes. Becks marmonne quelque chose à propos d'un salopard égoïste.

Ça doit être plutôt grave, putain.

Et pourtant, je me sens toujours un peu engourdi. Vide. Incomplet.

Rylee.

Au bout d'un moment, ils reculent lentement à la demande expresse de ma mère qui veut qu'on me laisse de l'espace, qu'on me laisse respirer.

Et l'air qu'on me donne m'est repris aussitôt.

Je me retourne vers une vague silhouette que je perçois du coin de l'œil, et elle est là.

Ses boucles rassemblées sur le sommet de son crâne, sans maquillage, le visage creux, les larmes encore visibles sur ses joues, et ses putains de lèvres parfaites qui forment un O de surprise, elle se tient dans l'embrasure de la porte. Elle a l'air d'avoir passé un mauvais moment, mais c'est la chose la plus belle que j'ai jamais vue, bordel !

Au risque de passer pour une gonzesse, je jure qu'elle est le seul air que mon corps accepte de respirer. Elle est tout ce dont j'ai besoin, bordel, et rien de ce que je mérite.

Elle tripote son portable, vêtue de mon t-shirt porte-bonheur, et je vois son agitation à ses yeux qui se posent un peu partout dans la pièce sauf sur moi.

Respire, Donavan. Respire, bordel. Elle n'est pas partie. Elle est toujours là. L'antidote à l'acide qui ronge mon âme.

Ses yeux finissent par croiser les miens et s'y arrêter. Tout ce que je vois, c'est mon avenir, mon salut, mon unique chance de rédemption. Mais ses yeux ? Putain, ils sont traversés de tellement d'émotions contradictoires : soulagement, optimisme, angoisse, peur et tellement d'autres inconnues.

Et c'est sur les inconnues que je me concentre.

Le non-dit qui me confirme que tout cela la déchire. Je suis injuste de lui faire revivre ça. Mais la F1, c'est toute ma vie. C'est aussi essentiel pour moi que l'air que je respire – ce qui est ironique si on pense que c'est elle, mon oxygène, putain. Mais c'est la seule façon pour moi de survivre et de

distancer les démons qui me poursuivent. L'écume noire qui suinte dans chaque faille de mon âme en s'assurant de ne pouvoir jamais être éradiquée. Je n'ai pas le droit d'être égoïste en lui demandant de rester à mes côtés alors qu'il n'y a pas de salaud plus égocentrique au monde.

La pousser à partir tout en la suppliant de rester.

Mais comment pourrais-je la laisser partir alors qu'elle possède la totalité de mon être ?

J'accepterais avec joie de suffoquer si cela pouvait lui permettre de respirer librement. Sans inquiétude. Sans cette bon Dieu de peur qui ne lâche pas.

Faire preuve d'abnégation pour la première fois de ma vie alors que je ne me suis jamais préoccupé que de moi-même.

J'aurais dû lui dire – dépasser cette foutue peur qui détruit mon âme –, mais je n'ai pas pu… et maintenant elle ne sait rien.

… je te Spider-Man…

Les mots hurlent dans ma tête mais s'étouffent dans ma gorge. Les mots dont je ne sais pas si je serai suffisamment rétabli, un jour, pour les dire.

Elle m'a volé cette capacité il y a toutes ces années.

Et maintenant, je vais payer pour ça.

En laissant s'échapper mon unique chance.

C'est alors que j'entends un sanglot sortir de sa gorge. Que j'entends l'incrédulité et le tourment contenus dans ce son singulier qui secoue ses épaules qui s'affaissent.

Et je sais que ce que je veux et ce qui est bon pour elle sont deux choses totalement différentes.

9

En le voyant, lucide et alerte, bien qu'encore groggy, un sanglot s'échappe de ma gorge. Mon homme blessé est la plus belle vision que j'aie jamais eue.

Je n'aurais jamais cru que mon cœur puisse s'emballer à ce point. Et nous nous regardons intensément tandis que le bruit et l'excitation qui régnaient dans la chambre diminuent, tout le monde a reculé d'un pas en observant silencieusement notre échange.

Et pourtant, je suis figée sur place tout en essayant de déchiffrer les émotions qui traversent rapidement les yeux de Colton. Il semble contrit et peut-être troublé, mais il y a autre chose, une émotion sous-jacente que je n'identifie pas et qui provoque chez moi une certaine appréhension.

Une infirmière passe vivement devant moi, en frôlant mon épaule et en rompant notre contact visuel. Elle porte la paille d'un verre d'eau à ses lèvres et il boit avidement tout le contenu.

– Eh bien, on avait drôlement soif, dites-moi. Je vais aller en rechercher, mais on va attendre de voir si vous la gardez avant de vous noyer, d'accord ?

J'essaie de calmer ma respiration haletante, mais cela ne semble pas apaiser mon angoisse. Je sens que Quinlan passe un bras autour de mes épaules en reniflant elle aussi, mais je ne la regarde pas. Je ne peux pas me résoudre à détourner les yeux de la vision brouillée par les larmes de ce que j'ai devant moi. L'infirmière prend le graphique des mains du docteur Irons et sort de la chambre. Je n'ai toujours pas bougé. Je ne quitte pas Colton des yeux pendant que le docteur Irons l'examine : il suit le mouvement de ses yeux, teste ses réflexes, évalue la force de sa poigne quand il lui serre la main. Je remarque qu'il lui demande de répéter le test pour sa main droite, et je vois la panique passer sur les traits de Colton. Je n'arrive pas à regarder ailleurs. Je suis chacun de ses mouvements, de peur de manquer quelque chose – la moindre bribe – de ces premiers instants.

– Bon, tout cela me semble parfait. Comment vous sentez-vous, Colton ?

Je l'observe. Il déglutit péniblement et ferme les yeux avec une grimace avant de les rouvrir aussitôt. Je fais un pas en avant, je voudrais pouvoir l'aider à faire disparaître cette douleur. Il jette un regard circulaire dans la pièce tout en retrouvant sa voix.

– Ma tête. Mal. Main ?

Il baisse les yeux vers sa main droite et son désarroi est visible quand il regarde à nouveau le médecin.

– Qu'est-ce… s'est passé ? Combien de temps ?

Le docteur Irons s'assied sur le bord du lit à côté de lui et entreprend de lui expliquer l'accident, l'opération et le temps qu'il a passé dans le coma.

– Pour ce qui est de votre main, cela peut être une conséquence d'un œdème résiduel dans votre cerveau. Il va falloir continuer à la surveiller pour voir comment elle évolue avec le temps.

Colton acquiesce d'un signe de tête, le visage grave et concentré.

– Pouvez-vous me dire quelle est la dernière chose dont vous vous souvenez ?

Je retiens mon souffle quand Colton pousse un soupir. Il déglutit encore une fois et se passe la langue sur les lèvres.

– Je me souviens… d'avoir cogné quatre fois.

Sa voix sort, râpeuse, rocailleuse, de ses cordes vocales enrouées.

– Quoi d'autre ? demande Andy.

Colton tourne les yeux vers son père et hoche légèrement la tête avant de serrer les paupières dans un effort de concentration.

– C'est comme des lambeaux dans ma tête. Certaines choses sont claires…

Il avale sa salive et rouvre les yeux pour regarder le docteur Irons.

– D'autres… sont vagues. C'est comme si je sentais qu'elles sont là, mais je ne peux pas m'en souvenir.

– C'est normal. Parfois…

– Des pétards dans les stands. Je me réveille *trop habillé*.

Colton lève les yeux et croise mon regard en prononçant les mots qui me montrent qu'il se souvient de moi, qu'il se souvient de la façon mémorable dont je l'ai réveillé avant la course. Un petit sourire soulève un coin de sa bouche, qui tranche de façon incongrue sur la pâleur de sa peau habituellement bronzée.

Au cas où il n'aurait pas déjà emporté mon cœur, s'il n'en avait pas déjà marqué chaque millimètre de son sceau reconnaissable entre tous, il le fait maintenant.

Je ne peux retenir le rire qui jaillit de mes lèvres. Je ne peux empêcher mes pieds d'avancer pour me rapprocher du bord du lit tandis que ses paroles s'évanouissent et que ses yeux suivent chacun de mes mouvements. Mon sourire s'élargit, mes larmes coulent plus vite et mon cœur grossit quand je me sens soulagée pour la première fois depuis des jours. Je tends le bras et je serre sa main qui repose le long de son corps sur le matelas.

– Salut.

C'est idiot, mais c'est le seul mot que j'arrive à prononcer tant ma gorge est serrée par l'émotion.

– Salut.

Il murmure, avec sur les lèvres ce sourire en coin que j'adore.

Nous ne faisons que nous regarder pendant un instant, nos yeux expriment tant de choses qui ne passent pas nos lèvres. J'entrelace mes doigts avec les siens et je vois l'inquiétude dans ses yeux quand il tente de répondre à ma pression mais que sa main refuse.

– Ça ne fait rien.

Incapable de résister, je pose mon autre main sur sa joue, heureuse de sentir le muscle de sa mâchoire tressaillir sous ma paume.

– Il faut que tu sois patient et qu'on te laisse le temps de te rétablir

Les émotions passent à la vitesse de l'éclair dans le vert de ses yeux tandis qu'il essaie d'intégrer cette notion. Et, à cet instant, la tension dans ma poitrine passe de la peur de l'inconnu à la compassion que j'éprouve en regardant l'homme que j'aime se colleter avec la conscience que son corps d'habitude si viril et réactif ne lui obéit pas.

Le docteur Irons intervient en brisant la connexion entre nous.

– Rylee a raison. Il faut être patient. Que vous rappelez-vous d'autre, Colton ? Vous vous êtes réveillé insuffisamment vêtu et vous avez frappé quatre fois.

Son visage ne trahit rien de la perplexité qu'il doit éprouver à essayer de comprendre le sens de ses propos.

– Et ensuite ?

– Non…

Colton fait la grimace et secoue la tête, instinctivement.

– D'abord, j'ai frappé et ensuite, je me suis réveillé.

Je lève brusquement les yeux vers Beckett parce qu'il est le seul à pouvoir comprendre que ce n'est pas l'ordre dans lequel les événements se sont déroulés. Le docteur Irons remarque mon air étonné et me fait signe de la tête de me taire.

– Ça ne fait rien. Que vous rappelez-vous d'autre, sans vous soucier de l'ordre chronologique ?

Colton lui lance un regard bizarre et le médecin poursuit.

– Parfois, quand le cerveau a subi un traumatisme, comme c'est le cas pour le vôtre, les souvenirs peuvent se déplacer ou se transformer. Pour certains, l'enchaînement des événements peut avoir disparu mais les souvenirs sont toujours là. Pour d'autres, certains souvenirs sont parfaitement distincts et d'autres ont disparu. J'ai des patients qui se rappellent parfaitement le jour de leur traumatisme mais ont un blanc en ce qui concerne d'autres moments ou événements qui ont eu lieu. Chaque patient est unique.

– Combien de temps ces absences durent-elles, généralement ?

C'est Andy qui a posé la question, depuis l'autre côté du lit.

– Parfois elles durent un petit moment et parfois pour toujours… mais ce qui est bien, c'est que Colton semble avoir des souvenirs qui datent du jour de l'accident. On est en droit de penser qu'il

n'a perdu qu'une petite parcelle de temps. Le temps aidant, il se pourrait qu'il s'aperçoive qu'il a oublié d'autres choses… parce qu'en réalité, tant qu'il ne se rappelle pas une chose, il ne sait même pas qu'elle lui manque.

Le docteur Irons nous regarde tous et hausse les épaules.

– Au moment où nous parlons, il ne me semble pas déraisonnable de penser que vous allez la retrouver en totalité, Colton, mais je vous conseille la prudence parce que le cerveau peut nous jouer des tours parfois. En fait…

– L'hymne national, s'exclame Colton d'une voix qui déborde du soulagement d'avoir pu repêcher un autre souvenir du fond de ses ténèbres intérieures.

Je lui adresse un sourire d'encouragement tandis qu'il s'éclaircit la voix.

– Je… je ne peux pas…

Sa frustration est palpable tandis qu'il fait des efforts pour se souvenir.

– Que s'est-il passé ?

Il souffle en regardant tout le monde autour de lui avant de passer sa main gauche sur sa figure.

– Vous étiez tous là. Que s'est-il passé d'autre ?

– N'en fais pas trop, mon chéri, dit Dorothea. N'est-ce pas, Docteur Irons ?

Tous nos regards se portent sur le docteur Irons qui acquiesce d'un hochement de tête, mais quand nous regardons Colton, il s'est endormi.

Nous retenons tous notre souffle, saisis par la peur qu'il ne soit retombé dans le coma. Toutes nos imaginations passent la vitesse surmultipliée. Le docteur Irons met un frein à notre panique.

– C'est normal. Ses deux ou trois premiers moments d'éveil vont l'épuiser.

Les épaules se détendent, les soupirs fusent et le soulagement revient, mais notre inquiétude ne disparaît pas totalement.

Quinlan s'approche du lit.

– Nous savons qu'il a l'air de – que son cerveau a l'air – de fonctionner normalement pour l'instant. À quoi devons-nous nous attendre maintenant ?

Le docteur Irons jette un dernier coup d'œil à Colton avant de se retourner vers nous.

– Chaque personne est différente, mais je peux vous dire que plus Colton mettra longtemps à se souvenir, plus il sera frustré. Parfois le caractère des patients se modifie – parfois ils deviennent irritables ou au contraire plus conciliants –, quelquefois ils ne changent pas du tout. Pour l'instant, il est trop tôt pour se prononcer, il faudra attendre pour voir comment tout ceci l'aura affecté à long terme.

– Est-ce que ceux qui étaient présents devraient combler les blancs pour lui quand il ne se souvient pas ? demande Becks.

– Bien sûr, vous pouvez, mais je ne garantis pas la façon dont il réagira.

*

* *

Je reprends mon poste auprès du lit tandis que Dorothea vient me dire au revoir en m'embrassant sur la joue avant de se pencher pour poser les lèvres sur le front de Colton.

– Nous allons nous reposer un peu à l'hôtel. Nous reviendrons demain matin. Tu n'as pas intérêt à baisser les bras.

Elle recule et le regarde fixement un moment avant de me sourire gentiment et d'aller retrouver Andy et Quinlan dans le couloir.

Je pousse un profond sourire tandis que Beckett rassemble les reliefs de notre souper improvisé pendant que nous attendions impatiemment que Colton se réveille. Je lève les yeux du livre que je lisais distraitement pour observer les gestes méthodiques de Beckett. Les cernes profonds sous ses yeux et la barbe naissante sur ses joues, d'ordinaire parfaitement rasées, montrent que la semaine qui vient de s'écouler n'a pas été clémente pour lui. Il a l'air perdu.

– Comment ça va, toi ?

J'ai parlé d'une voix douce, mais je sais qu'il m'a entendue parce qu'il s'immobilise un instant avant de finir de mettre les ordures dans la poubelle et d'appuyer dessus.

Il se retourne, s'appuie contre un comptoir derrière lui et hausse les épaules en me regardant dans les yeux.

– Tu sais… (j'ai fini par adorer son timbre sonore à l'accent traînant)… ça fait seize ans que nous nous connaissons, lui et moi, et pendant tout ce temps, cela ne nous est jamais arrivé de rester si longtemps sans se parler.

Il hausse les épaules de nouveau et regarde par la fenêtre les voitures des journalistes sur le parking.

– Ça a beau être un petit con arrogant et exigeant, il me manque. Tu peux me traiter de gonzesse, mais j'ai de l'affection pour ce mec.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

– Moi aussi, moi aussi.

Becks vient vers moi et m'embrasse sur le crâne.

– Je fais un saut à l'hôtel. Il faut que je prenne une douche et que j'appelle mon frère. Ensuite je reviens, d'accord ?

Je sens monter en moi une adoration grandissante pour Becks, l'ami indéfectible.

– Tu devrais rester là-bas et prendre une bonne nuit de sommeil réparateur. Dans un vrai lit plutôt que dans un des fauteuils merdiques de la salle d'attente.

Il se met à rire en faisant un signe de tête dans ma direction.

– C'est l'hôpital qui se fout de la charité, non ?

– Je sais, mais je ne peux pas… et en plus, moi je dors dans un de ces fauteuils merdiques, ici. (Je tapote le siège de celui sur lequel je suis assise.) Au moins, celui-ci est mieux rembourré que ceux qui sont à l'extérieur.

J'incline la tête et le regarde réfléchir à la question.

– Je te promets de t'appeler s'il se réveille.

Il pousse un profond soupir et me lance un regard réticent.

– Ok… mais tu m'appelles, c'est promis ?

– Promis.

Je le regarde partir et je me laisse aller au silence caractéristique de la chambre d'hôpital. Je m'assieds pour regarder Colton, vraiment heureuse qu'il soit là, entier, devant moi – qu'il ne m'ait pas oubliée – quand cela aurait pu être tellement plus grave. Je fais une prière silencieuse tandis que le temps passe, consciente que je vais devoir commencer à m'acquitter des différents marchés que j'ai passés avec l'au-delà pour obtenir que Colton me revienne.

Je réponds aux deux textos qu'Haddie m'a envoyés, je prends des nouvelles des garçons et je m'informe pour savoir comment s'est passé le test de maths de Ricky hier, avant d'envoyer un texto à Becks pour lui souhaiter bonne nuit et lui dire que Colton est toujours dans les vapes.

Les premières heures du matin approchent et je ne peux pas lutter plus longtemps. J'enlève mes chaussures, je détache ma barrette et je me place au seul endroit au monde où j'ai envie d'être.

À côté de Colton.

10

La lumière du matin brûle mes paupières closes alors que j'essaie de me réveiller. Je n'avais pas dormi aussi profondément depuis plus de six jours. Mais je me blottis encore plus profondément dans la chaleur que je sens contre moi. Des doigts effleurent ma joue, me tirant subitement de ma torpeur.

– Bonjour.

Sa voix est un murmure chuchoté sur le sommet de mon crâne. Mon cœur est submergé d'un flot d'émotions diverses, la plus intense étant un sentiment de plénitude.

De complétude retrouvée.

Je change de position pour pouvoir le regarder dans les yeux.

– N'appelle pas les médecins tout de suite. Je n'ai besoin que de ça. Que de toi. Personne d'autre, tu veux bien ?

Sérieux ? *Est-ce que le ciel est bleu ?* Si ça ne tenait qu'à moi, je le ferais sortir en douce de cette prison stérile et je le garderais pour moi toute seule pendant un certain temps. Éternellement. Et même plus s'il me laissait faire. Mais je garde ce commentaire désinvolte pour moi et je me contente d'un gémissement satisfait en le serrant plus fort dans mes bras. Je ferme les yeux et je profite pleinement de ce moment. Je voudrais tellement que nous soyons ailleurs, n'importe où, pour pouvoir être allongée près de lui, peau contre peau, connectés de cette façon indescriptible. Avoir l'impression que je contribue à réparer sa mémoire fragmentaire et son âme cabossée.

Nous restons allongés, sans parler, ma main sur son cœur et les doigts de sa main droite qui vont et viennent paresseusement sur mon avant-bras. Il y a tant de questions que je voudrais lui poser. Tant de choses qui me passent par la tête mais tout ce que je parviens à dire, c'est :

– Comment tu te sens ?

Son mouvement marque un temps d'arrêt, si ténu qu'il manque de m'échapper, mais suffisant pour que je me rende compte que, malgré les apparences, quelque chose ne tourne pas rond.

– C'est agréable.

C'est tout ce qu'il dit et cela confirme mon intuition. Je lui laisse un peu de temps pour rassembler ses esprits et mettre en place ce qu'il veut dire parce qu'après ces dernières semaines, j'ai découvert beaucoup de choses et, entre autres, mon incapacité à écouter quand il est primordial de le faire.

Et en ce moment, c'est primordial.

Alors, je garde le silence tandis que mon esprit envisage toutes les possibilités.

– Cela fait plusieurs heures que je suis réveillé. Je t'écoute respirer. J'essaie de faire marcher cette foutue main droite. J'essaie de comprendre ce qui est arrivé. Ce que je ne n'arrive pas à me rappeler. Tout est là. Je le sens, mais je n'arrive pas à le faire revenir à la surface…

– Que te rappelles-tu ?

J'ai très envie de me tourner, de regarder ses yeux pour y lire la peur et la frustration qui les altèrent très probablement, mais je me retiens. Je lui laisse la possibilité d'admettre qu'il n'a pas totalement récupéré. De contrebalancer ce besoin tout masculin d'être le plus fort possible et ne pas dévoiler ses faiblesses.

– C'est bien le problème. Je me rappelle des fragments. Rien de fluide cependant, à part que tu étais présente la plupart du temps. Tu peux me dire ce qui est arrivé ? Comment la journée s'est déroulée, afin que j'essaie de combler les vides ?

– Mmm-hmm.

Je hoche doucement la tête en souriant quand je repense à la façon dont notre matinée a commencé.

– Je me souviens de m'être réveillé avec la plus belle vision qu'on puisse imaginer – toi, nue sur moi.

Il sourit d'un air appréciateur qui réveille des parties de mon anatomie en sommeil depuis le début de la semaine. Je n'essaie même pas de retenir le sourire qui s'affiche sur mes lèvres quand je sens croître son érection sous le drap à côté de moi. Je suis contente de n'être pas la seule que ce souvenir ne laisse pas indifférente.

– Becks est entré sans frapper et ça m'a fichu en rogne. Il est reparti et je crois bien que ton jean s'est retrouvé sur le sol et ton dos appuyé contre le mur à peine avait-il refermé la porte.

Nous gardons le silence, avec cette charge électrique incontestable qui crépite entre nous.

– Dieu du ciel, qu'est-ce que je ne donnerais pas pour faire ça, là tout de suite !

Je me mets à rire et, cette fois, quand je me redresse pour le regarder, il ne m'en empêche pas. Je me tourne pour lui faire face et je ne peux retenir les frissons qui courent sur ma peau quand je le regarde dans les yeux.

– Je ne suis pas sûre que le docteur Irons approuverait.

Je soupire silencieusement, soulagée de voir que nous sommes revenus exactement au point où nous en étions avant l'accident. Enjoués, en demande et complémentaires. Je ne peux m'empêcher de tendre la main pour effleurer sa joue. Je déteste l'idée de ne pas être en contact avec lui.

– Alors, tu peux être sûre que c'est la première chose que je lui demanderai la prochaine fois que je le verrai.

– La première chose ?

Mon cœur fait un bond et je déglutis quand il se tourne et dépose un baiser sur la paume de ma main. Ce geste simple finit de nouer le ruban qui entourait déjà mon cœur.

– Un homme doit avoir des priorités. Si une tête est foutue, au moins l'autre peut-être utilisée *au maximum de son potentiel*.

Il se met à rire et fait une grimace en portant sa main gauche à sa tête.

Aussitôt je m'affole et je tends la main vers la sonnette pour appeler, mais il arrête mon geste. Dans la seconde, je réalise qu'il l'a fait de la main droite. Je crois que Colton s'en aperçoit en même temps que moi.

Il avale sa salive avec difficulté et tourne le regard sur sa main en lâchant mon bras. Je suis le mouvement de ses yeux et je vois que ses doigts tremblent violemment quand il essaie en vain de serrer le poing. Je remarque que son front se couvre de sueur au-dessous du bandage quand il essaie de contraindre ses doigts à serrer. Quand je ne peux plus supporter de le voir lutter, je prends sa main dans la mienne et je commence à la masser en essayant moi-même de la forcer à bouger.

– C'est un début. Une chose à la fois, ok ?

Je n'ai qu'une envie, c'est de le prendre dans mes bras et de faire disparaître toute cette douleur et cette frustration, mais il a l'air si fragile que j'ai peur de le toucher, même si cela permettrait de réduire le malaise persistant qui s'insinue dans mon esprit. Mon optimisme habituel a été mis à rude épreuve depuis quelques semaines et je n'arrive pas à me défaire du sentiment que le pire est à venir. Que quelque chose se profile à l'horizon qui attend, pour nous abattre à nouveau.

– Qu'est-ce que tu te rappelles d'autre ?

J'essaie de faire diversion pour qu'il arrête de se focaliser sur sa main.

Il me donne sa version de ce qui s'est passé ce jour-là, il y a des blancs ici et là. Des détails sans grande importance, mais je remarque que plus il s'approche du début de la course, plus les blancs sont conséquents. Et chaque pièce du puzzle semble de plus en plus difficile à retrouver, comme s'il devait se saisir de chaque souvenir pour l'extraire physiquement de sa gangue.

Je lui laisse un moment de répit et je vais dans la salle de bains attenante à la chambre pour jeter le bain de bouche qu'il avait demandé. En revenant, je le trouve en train de regarder par la fenêtre la foule des journalistes en bas.

– Je me souviens que j'étais dans la caravane. On a frappé à la porte.

Quand je reviens m'asseoir sur le lit à côté de lui, il me regarde en coin, des pensées lubriques dansent dans le vert brillant de ses yeux.

– Et je revois un *certain* drapeau à damier que je n'ai jamais eu l'occasion de gagner.

Il fait la moue et me regarde fixement.

Toute résistance devient inutile.

C’est toujours comme ça, je n’ai aucune volonté quand il s’agit de Colton.

Je me penche vers lui pour faire ce dont j’ai une envie folle. Je cède à mon désir de sentir cette connexion avec lui – de me laisser aller à ma seule et unique addiction – et je pose mes lèvres sur les siennes. C’est idiot, mais j’ai peur de lui faire mal. Comme si, d’une certaine façon, les pensées lascives qui sous-tendent notre chaste baiser risquaient de provoquer des douleurs dans sa tête qui se remet à peine.

Mais au moment où nos lèvres se touchent – au moment où un léger soupir s’échappe de ses lèvres et s’insinue dans mon âme – j’ai du mal à avoir les idées claires. Je recule légèrement pour m’assurer qu’il va bien alors que je meurs d’envie de croquer le fruit défendu.

Colton ne me laisse pas le loisir d’hésiter mais me le sert sur un plateau d’argent en posant sa main gauche sur ma nuque et en reprenant possession de ma bouche. Nos lèvres s’écartent, nos langues se mélangent et nous nous retrouvons instantanément quand nous nous abîmons dans un baiser respectueux. Nous ne sommes pas pressés de faire autre chose que de prendre plaisir à cette connexion évidente. Les bips énervants des moniteurs sont couverts par les doux soupirs et les murmures de satisfaction qui témoignent de l’affection qui existe entre nous.

Je suis si absorbée, moi qui ai eu si peur de ne plus jamais pouvoir le goûter, qu’une seule question m’importe, comment me rassasier de lui ?

Je sens ses lèvres se pincer quand il grimace de douleur. Aussitôt, la culpabilité me submerge. Je le pousse trop loin, trop vite, pour satisfaire mon propre besoin égoïste de me rassurer. J’essaie de m’écarter de lui, mais sa main tient fermement ma tête et il appuie son front contre le mien, nos nez se touchent et nos respirations se mélangent sur nos lèvres respectives.

– Donne-moi juste une seconde.

Il murmure contre mes lèvres. Je hoche la tête légèrement contre la sienne, je lui donnerais toute une vie s’il me le demandait.

– Ces migraines se déclenchent si brusquement que j’ai la tête comme une enclume.

L’inquiétude refroidit aussitôt mes velléités érotiques.

– J’appelle le médecin.

– Non.

Il frappe de son poing gauche contre le lit en faisant trembler la barrière de sécurité.

– Ici, j’ai l’impression d’avoir huit ans de nouveau.

Ce que je m’apprêtais à dire est stoppé net.

– Tout le monde me regarde d’un air inquiet et personne ne répond à mes interrogations… sauf que, pour le coup, c’est moi qui n’ai pas les réponses.

Il rit doucement et je sens son corps se raidir sous l’effet de la douleur.

– Colton…

– Non, non… pas tout de suite.

L'air buté, il me caresse la nuque avec son pouce pour essayer de me détendre alors que cela devrait être dans l'autre sens.

– Je me souviens de mon interview avec ESPN[1]. Et aussi d'avoir mangé mon Snickers.

Son visage prend une expression bizarre et il détourne les yeux un instant.

– De t'avoir embrassée au stand, et puis plus rien.

Il parle d'autre chose pour m'empêcher d'appeler le médecin.

Je viens à son aide.

– L'assemblée des pilotes. Becks était avec toi à ce moment-là.

– Comment ça se fait que je me souviens d'avoir mangé une barre chocolatée et pas de l'assemblée ?

En y réfléchissant, je fais le rapport avec l'information qu'Andy m'a donnée et qui lui manque. Parce que le Snickers, la barre chocolatée porte-bonheur, est liée à son passé – la première rencontre fortuite de sa vie avec l'espérance.

– Je ne sais pas. Je suis sûre que cela va te revenir. Je ne crois pas…

– Tu étais à côté de moi pendant l'hymne. La musique s'est arrêtée…

Sa voix baisse tandis qu'il essaie de se rappeler les événements suivants et que la mienne s'étrangle dans ma gorge.

– J'ai regardé Davis t'aider à passer par-dessus le mur, je voulais être sûr que tu étais en sécurité pendant que Becks faisait les dernières vérifications… et je me souviens de cette sensation des plus étranges d'être *en paix* quand j'étais sur la ligne de départ, et je me demande bien pourquoi… et puis plus rien jusqu'à ce que je me réveille.

Le malaise qui arrivait en moi sur la pointe des pieds se transforme en une cavalcade.

J'ai le cœur qui flanche. Le souffle court. Il ne se rappelle pas. Il ne se rappelle pas m'avoir dit la phrase qui fait tenir ensemble tous les éclats de mon être fracassé. J'ai besoin de rassembler toutes mes forces pour ne pas laisser paraître, dans le raidissement de mon corps, ma réaction à cette gifle inattendue administrée à mon âme.

Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'avais besoin de l'entendre me dire ces mots encore une fois – surtout après avoir cru que je l'avais perdu à jamais. À quel point le fait de savoir qu'il se rappelait ce moment déterminant entre nous réparerait les dernières fissures qui subsistaient dans mon cœur convalescent.

– Et toi ?

Sa voix vient interrompre mes pensées éparses et il m'embrasse sur le bout du nez avant de me tirer la tête en arrière pour pouvoir me regarder dans les yeux.

J'essaie de dissimuler les émotions qui y sont probablement visibles.

– Et moi, quoi ?

Je réussis à avaler ma salive malgré ce gros mensonge qui bloque ma gorge. Il penche la tête en me regardant et je me demande s'il sait que je lui cache quelque chose.

– Est-ce que tu sais pourquoi j'étais si *heureux* au départ de la course ?

Je me passe la langue sur les lèvres en m'interdisant mentalement de me mordiller la lèvre inférieure, sinon il saura que je mens.

– Non, non.

Mon cœur se serre. Je ne peux tout simplement pas le lui dire. Je ne peux pas le forcer à ressentir des mots qu'il ne se rappelle pas avoir prononcés et je ne veux pas qu'il se sente obligé de répéter des mots qui lui rappellent les horreurs de son enfance.

… ce que tu m'as dit – ces trois mots –, ils font de moi quelqu'un que je ne veux plus jamais être. Ils déclenchent des choses – des souvenirs, des démons, tellement de choses, putain…

Ses paroles m'écorchent la mémoire et y laissent une trace que lui seul sera capable de guérir. Et je sais que, même si j'en ai envie, même si cela fait mal de réprimer mon besoin de l'entendre, je ne peux pas le lui dire.

Je plaque sur mes lèvres un minuscule sourire forcé et je le regarde dans les yeux.

– Tu étais probablement excité par le lancement de la saison, voilà tout. Tu devais te dire qu'à en croire les temps réalisés pendant les essais, tu allais décrocher le drapeau à damier.

Je laisse le mensonge sortir de ma bouche et l'espace d'un instant j'ai peur qu'il ne me croie pas. Au bout d'une minute, un coin de ses lèvres se soulève et je sais qu'il n'a rien remarqué.

– Je suis sûr qu'il n'y avait pas qu'un seul drapeau à damier que je voulais décrocher.

Je secoue la tête en le regardant, le sourire sur mes lèvres commence à se craqueler.

Le visage de Colton passe instantanément du rire à l'inquiétude en voyant ce changement inattendu de mon expression.

– Ça ne va pas ?

Il prend mon visage dans sa main. Je ne peux pas répondre tout de suite, je suis trop occupée à empêcher la digue de se rompre.

– Je vais bien, Ry. Je vais m'en sortir.

Il me chuchote des mots rassurants en m'attirant contre lui pour me serrer dans ses bras.

Et la digue se rompt.

Embrasser Colton, c'est une chose, mais être enfouie dans la chaleur de ses bras me donne l'impression d'être dans le lieu le plus sûr du monde. Et, tout bien considéré, la composante physique de notre relation est indéniablement phénoménale et nécessaire, mais en même temps cette sensation – ses bras musclés autour de moi, son souffle chaud qui me murmure des paroles rassurantes dans les cheveux, les battements réguliers de son cœur contre le mien – est de loin ce qui m'aidera le mieux à traverser les moments difficiles. Les moments comme celui que nous traversons maintenant. Où j'ai tellement envie de lui – de toutes les façons. Des moments que je n'imaginais même pas. Qui ne sont jamais apparus sur mon radar avant ce jour.

Il y a tant de raisons à mes pleurs qu'elles commencent à se mélanger et s'évacuent lentement avec chaque larme qui laisse une trace maintenant trop coutumière sur mes joues. Je pleure parce que

Colton ne se souvient pas. Parce qu'il est vivant et entier et que ses bras sont serrés autour de moi. Je pleure parce que je n'ai pas eu l'occasion d'expérimenter ça avec Max alors qu'il y avait droit. Je pleure parce que je déteste l'hôpital, ce qu'il représente, et comment il affecte et change les vies de tous les gens qui y sont, en bien comme en mal.

Et quand mes larmes se tarissent – quand ma catharsis touche à sa fin et que toutes les émotions que j'ai gardées en moi depuis le début de la semaine s'apaisent –, je comprends que ce qui compte vraiment c'est ça, ici et maintenant.

Nous pouvons surmonter ça. *Nous pouvons nous retrouver.* Quelque part au fond de moi, je m'inquiète qu'il ne se rappelle jamais ce moment si intensément gravé dans mon esprit, mais en même temps, tant d'autres moments nous attendent, tant de choses à faire ensemble, que je ne peux pas continuer à m'apitoyer sur moi-même.

Je me serre un peu plus contre lui pour reprendre ma respiration dans un hoquet.

– J'étais si inquiète. J'ai eu si peur.

– Spider-Man. Batman. Superman. Ironman.

Il murmure comme un réflexe.

– Je sais.

Je hoche la tête et je m'écarte de lui pour le regarder dans les yeux en essuyant les larmes sur mes joues.

– Je les ai appelés pour qu'ils viennent t'aider.

– Je suis désolé que tu aies dû faire ça.

Il dit cela avec tellement de franchise que je le regarde droit dans les yeux et je vois qu'il le pense vraiment. Que ces excuses montrent qu'il sait à quel point j'ai eu peur.

Je me colle contre lui et je presse délicatement mes lèvres sur les siennes encore une fois, incapable de résister. Je veux qu'il sente que le soulagement s'installe finalement dans mon âme. Je veux lui prouver que je peux être celle qui est forte pendant qu'il se rétablit. Qu'il a le droit de me laisser l'être.

– Eh ben, qu'est-ce que je vois ? La Belle au Bois Dormant a fini par tirer son horrible cul des bras de Morphée.

En entendant la voix de Beckett, nos lèvres se séparent et je sens mon visage s'empourprer.

– J'allais justement t'appeler.

– Ah oui ? C'est vraiment ce que tu allais faire ?

Il se moque de moi en s'approchant du lit.

– Embrasser des tas de crapauds ? Parce que j'ai bien l'impression que le prince comateux que voilà te tient sous son charme.

Je ne peux pas me retenir de rire.

– Tu as raison. Je ne suis pas du tout désolée.

Je serre la main qu'il me tend.

– Mais j'avais l'intention de t'appeler après.

– Pas de souci. Je sais que tu l'aurais fait.

Il se tourne vers Colton avec le sourire le plus éclatant que j'ai vu depuis le jour de la course.

– Ça fait plaisir de te voir comme ça. Bienvenue au pays des vivants, mec.

Il prend un ton bourru mais j'entends l'émotion dans sa voix et je vois les larmes qui perlent au coin de ses yeux quand il regarde Colton. Il lui empoigne l'épaule.

– Putain. Avec cette partie rasée de ton cuir chevelu, plutôt flippante, tu pourrais bien redescendre parmi les gens qui sont seulement beaux. Quel effet ça fait de quitter le domaine de ces putains de dieux ?

– Va te faire foutre. Et ça vient du domaine d'un putain d'humoriste ?

Beckett secoue la tête en éclatant d'un rire tonitruant.

– Au moins, dans mon domaine, on n'a pas besoin d'élargir les portes pour laisser passer les ego surdimensionnés.

– Tu parles d'un accueil pour mon retour parmi vous ! Je sens de l'amour, mec. Je crois que je préfère encore les drogues qu'ils m'administrent pour me maintenir dans les vapes que de me réveiller pour écouter ces conneries.

Colton serre ma main et me jette un bref coup d'œil avant de regarder Beckett de nouveau.

– Tu crois ça ? Parce que je ne viens peut-être pas de sortir du coma, mais je peux t'assurer que la sensation de brouillard dans laquelle ces drogues te plongent ne vaut pas celle que tu ressens quand tu es bien réveillé et que tu vas te faire une bonne…

– Holà, holà !

Je lève les mains et je me faufile hors du lit, ne tenant pas du tout à entendre la suite de cette conversation. L'odeur légère qui subsiste des restes du repas d'hier soir dans la poubelle me donne le prétexte nécessaire pour les laisser un moment entre eux.

– J'en ai assez entendu, les gars. Je vais descendre faire un tour, me dégourdir les jambes et sortir cette poubelle.

– Oh, allez, Ry… j'allais dire une douche. Une bonne douche bien chaude.

Il éclate de rire, aussitôt imité par Colton, et quand je l'entends, j'ai le sentiment que le monde qui avait été déplacé de son axe vient d'être remis en place, dans une certaine mesure.

– Ben, tiens !

Je rigole en sortant le sac en plastique de la poubelle.

– Moi aussi, je me *fais* des bonnes douches.

Je secoue la tête et je regarde Colton.

– J'en ai pour deux minutes.

1. Entertainment Sport Programming Network : chaîne thématique de télé américaine consacrée au sport. (NdT)

11

C'est le cœur beaucoup plus léger que je reviens dans le couloir qui mène à la chambre de Colton. J'ai envoyé un SMS à ses parents et à Quinlan pour leur dire qu'il est réveillé et ils ne vont certainement pas tarder à arriver. Je me dirige vers le bout du couloir où le personnel de l'hôpital a obligeamment accepté de placer Colton. Sa chambre est beaucoup plus isolée que la plupart des autres, ce qui lui permet d'être hors de la vue des visiteurs des autres patients. Et aussi de le mettre à l'abri des paparazzis.

Au moment d'entrer dans sa chambre, je me dis qu'il voudrait peut-être de l'eau. Je fais demi-tour distraitement et je manque de foncer tête baissée dans la seule personne que je ne veux pas voir.

Jamais.

Absolument jamais.

Tawny.

Nous sursautons toutes les deux. Bien sûr, je suis affreuse, après toutes ces nuits sans sommeil, et dans les mêmes vêtements depuis des jours, alors qu'elle est parfaitement apprêtée comme pour une séance de photos. Je dois reconnaître qu'elle a gardé ses distances depuis que Becks lui a remonté les bretelles dans la salle d'attente. Mais quand elle m'adresse un sourire qui se veut consolant, même si je vois bien que pour une fois il est sincère, toutes les émotions que j'ai refoulées depuis ces derniers jours remontent à la surface et entrent en éruption.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Le son de ma voix, qui passe entre mes dents serrées, exprime la répulsion qui m'anime. Je serre les poings, plantant mes ongles dans les paumes de mes mains, et tous les muscles de mon corps frémissent d'indignation.

L'espace d'un instant, le choc se lit sur son visage, mais très vite elle reprend son air supérieur.

Elle hausse les épaules, et un sourire condescendant effleure ses lèvres peintes en rose.

– Colton est réveillé. Il a demandé à me parler en privé.

Elle relève le menton d'un coup comme pour me montrer son mépris pour moi, au cas où je ne serais pas au courant.

– Tout ce qui concerne Colton me concerne.

– Tu peux toujours rêver, ma petite.

– Arrête avec tes grands airs, Tawny.

– On se sent un peu coupable d'avoir pris la tête de Colton juste avant une course, c'est ça ? Tout le monde sait bien que tu l'as fait marcher ce soir-là. Qu'il était fatigué à cause de toi. Que tu…

L'air sort bruyamment de sa bouche quand je l'attrape par le bras et que je la colle au mur, furieuse sous des dehors apparemment calmes.

– Je vais être tout à fait claire, Tawny. Je ne te dirai pas les choses deux fois, alors tu ferais mieux d'écouter, d'accord ?

Elle avale sa salive et son souffle n'est plus qu'un frémissement hésitant quand elle acquiesce d'un signe de tête.

Je me penche un peu plus près, le feu coule dans mes veines mais ma voix est glaciale.

– C'est à cause de toi que Colton est ici. De toi. Pas de moi. En enfer, il y a des places réservées pour les femmes comme toi – les femmes qui baisent avec les hommes des autres – et si tu continues comme ça, tu peux être certaine que ton nom sera gravé en gros sur l'une de ces places.

Je serre son bras un peu plus fort pour l'avertir que je commence tout juste à m'échauffer.

– Je vais te dire comment les choses vont se passer, juste pour le cas où tu n'aurais pas changé de montre et où tu vivrais toujours dans le passé. Colton n'est plus sur le marché. Il est à moi et je suis à lui. Est-ce que c'est clair ?

Elle ne répond pas, mais je m'en moque, je suis lancée et rien ne peut m'arrêter. Ses yeux s'élargissent et je poursuis.

– Deuxièmement, si jamais tu laisses entendre à qui que ce soit qu'il existe entre Colton et toi autre chose qu'une simple relation de boulot, avec des liens familiaux, tu auras affaire à moi… et je peux te garantir que ça ne sera pas joli joli. Tu n'as encore rien vu, *ma petite*. Je défends ce qui m'appartient sans me soucier le moins du monde des éventuels dommages collatéraux.

Elle essaie de se dégager d'un haussement d'épaules, ce qui a pour résultat que je m'approche un peu plus et que je resserre ma poigne.

– Tu vas me traiter avec respect et tu vas tenir ton troupeau de pétasses à distance, elles aussi.

Malgré sa position de faiblesse, elle reprend un peu de sa superbe pour réagir.

– Sinon quoi ?

Je continue comme si elle n'avait rien dit.

– Avec Colton, tu te borneras à des relations strictement professionnelles et tu es priée de ne pas venir lui coller tes nichons et tes autres *atouts* sous le nez. Est-ce que je suis assez claire ou tu as besoin que je te l'épelle ?

Une fois mon message terminé, je relâche ma prise, mais je ne me sens pas mieux pour autant parce que Colton est toujours alité de l'autre côté du mur. Tawny me toise de la tête aux pieds.

– Oh, je pense que tu as été très claire… C'est bête que tu ne piges pas que Colton a besoin de moi dans sa vie.

En un éclair, je la recolle contre le mur, cette fois j'appuie mon avant-bras contre sa poitrine et mon visage est à quelques centimètres du sien.

– Ta date de péremption remonte à des années, *chérie*. Je suis tout ce dont il a besoin. Et si tu essaies de lui prouver le contraire, tu pourrais bien avoir à dire adieu à ton job prestigieux… Alors, si j'étais toi, je réfléchirais à deux fois avant d'ouvrir la bouche.

Je fais quelques pas, mais je me retourne et je la fusille du regard. Ses yeux reflètent la colère contenue dans les miens.

– Une dernière chose, Tawny. Colton ne saura rien de cette conversation. Comme ça, tu peux garder ton boulot et lui continuer à croire que son amie d'enfance et petite amie du temps de la fac est vraiment une chic fille et non la garce faux-jeton que tu es en réalité.

– Il ne te croirait jamais. Je suis toujours là, il me semble.

Elle a dit ça dans mon dos et je me retourne lentement en essayant de maintenir un tant soit peu de contrôle sur la rage qui bouillonne en moi, prête à exploser.

– Ouais, *pour l'instant*.

Je soulève un sourcil et je secoue la tête d'un air incrédule.

– Mais ton temps est compté, *ma petite*.

Tawny s'apprête à répondre, mais je lui coupe la parole.

– Vas-y, Tawny. Vas-y. Je te jure qu'il n'y a rien qui me ferait plus plaisir là maintenant que de te prouver à quel point je suis sérieuse.

– Il y a un problème ?

La voix me tire brusquement de l'état second provoqué par ma fureur et je regarde l'infirmière de tout à l'heure qui sort de la chambre de Colton.

Je me tourne vers Tawny un instant.

– Aucun problème, dis-je d'un ton mielleux. Je sortais juste *les ordures*.

Je lance à Tawny un dernier coup d'œil d'avertissement avant de faire les dix pas qui me séparent de la chambre de Colton et d'entrer avec un sourire plaqué sur le visage.

Je pousse un soupir de soulagement en voyant que le docteur Irons est en train d'examiner Colton, parce que j'ai besoin d'une minute pour calmer mon pouls qui bat la chamade et le tremblement de mes mains. Colton lève les yeux et me sourit doucement avant de se concentrer de nouveau sur les questions du médecin.

Je libère la respiration haletante que je retenais et je vois Beckett pencher la tête pour me regarder d'un air interrogateur en essayant de deviner pourquoi je suis toute rouge. Je me contente de

hocher la tête. C'est juste à ce moment-là que le docteur Irons décide de retirer la bande qui entoure la tête de Colton.

Je dois contenir l'exclamation étouffée qui manque de passer mes lèvres. Une zone de son cuir chevelu est rasée, avec un cercle de cinq centimètres de diamètre d'agrafes sur la partie supérieure droite de son crâne. C'est encore enflé, et les agrafes argentées forment un contraste horrible avec le rose de l'incision et le rouge sombre du sang séché.

Colton a dû remarquer mon expression parce qu'il jette un coup d'œil à Beckett pendant que le docteur Irons examine l'incision.

– C'est moche ?

Beckett se mordille l'intérieur de la joue et se tord les lèvres en regardant.

– C'est pas terrible, mec.

– Ouais ?

– Ouais.

Beckett hoche la tête.

Colton hausse les épaules avec nonchalance.

– C'est rien. C'est juste des cheveux, ça repoussera.

– En même temps, pense au capital sympathie que ça pourrait te rapporter auprès de Rylee, si tu sais la jouer fine.

Colton me lance un coup d'œil et sourit.

– Je n'ai pas besoin de ça avec elle.

Je m'apprête à répondre quand son regard passe par-dessus mon épaule.

– Tawny.

Instantanément, les poils se hérissent sur mon dos mais je m'efforce de me calmer du mieux que je peux. J'ai dit ce que j'avais à dire. Je lui ai donné assez de corde pour se pendre, on va bien voir si elle choisit de se balancer ou de se tenir debout.

– Hé, dit-elle d'une voix douce. Cela fait plaisir de te voir réveillé.

J'avance jusqu'au lit à côté de Colton – pour affirmer ma position au cas où je n'aurais pas été assez claire tout à l'heure – et je serre sa main droite dans la mienne, notant au passage que sa force n'est pas revenue.

– Ça fait plaisir d'être réveillé.

Colton grimace sous les doigts intrusifs du docteur Irons sur son cuir chevelu et prend une inspiration sifflante.

– Excuse-moi une minute, d'accord.

– Bien sûr.

Nous restons tous là en silence à regarder Colton jusqu'à ce que l'examen soit terminé et que le médecin recule.

– Alors, que voulez-vous savoir d'autre, Colton ? Je suis sûr que vous avez encore des questions depuis notre discussion de tout à l'heure ?

Colton me jette un coup d'œil et je suis sûre qu'il lit le défi dans mes yeux parce qu'une lueur amusée commence à danser dans les siens. Il tourne sa langue dans sa bouche et son sourire s'élargit en même temps qu'il hausse les sourcils.

– Pas tout de suite, jeune homme.

Le docteur Irons, qui a deviné la question, se met à rire et lui tapote le genou. Je suis certaine que ma gêne se voit sur mes joues, mais je m'en moque.

– Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour avoir encore trente ans, soupire-t-il.

Colton se met à rire et me regarde droit dans les yeux, la tension sexuelle crépite et le désir latent se ravive.

– Où tu veux quand tu veux, chérie.

Il me répète les mots qu'il m'a dits le soir où nous nous sommes rencontrés.

Toutes les autres personnes présentes dans la pièce cessent d'exister. Mon ventre se contracte de désir sous l'effet de ses paroles et de son regard suggestif. Le muscle de sa mâchoire tressaute tandis qu'il me contemple un instant avant de se retourner vers le médecin. Il hausse les épaules d'un air faussement contrit tandis qu'un sourire espiègle relève un coin de sa bouche.

– Désolé, Doc, mais il suffit que vous me fixiez une règle pour que ça me donne encore plus envie de l'enfreindre.

Le médecin secoue la tête en regardant Colton.

– J'en prends bonne note, fiston, mais les ramifications de…

Il continue ses avertissements à propos de la surveillance de la pression du sang qui coule dans les artères majeures de son cerveau tant qu'elles ne sont pas totalement rétablies et que donc certaines activités éprouvantes peuvent faire monter sa tension à un niveau qui n'est pas prudent à ce stade de la convalescence.

– Autre chose ?

– Oui, dit Colton.

Je ne manque pas le regard qu'il échange avec Beckett avant de revenir sur le médecin.

– Quand est-ce que j'aurai le feu vert pour courir de nouveau ?

De toutes les questions auxquelles je m'attendais, celle-ci est bien la dernière. Et, bien sûr, je suis assez stupide pour avoir espéré qu'avec un peu de chance Colton pourrait ne pas vouloir reprendre la compétition automobile. Alors, en l'entendant poser cette question, je sens la panique s'emparer de moi. J'ai beau essayer de dissimuler la mini-crise d'angoisse que ses mots ont provoquée, tout mon corps se tend instinctivement, ma main qui serre la sienne se met à trembler et ma respiration se bloque bruyamment dans ma gorge.

Colton quitte momentanément le docteur Irons des yeux pour regarder droit dans les miens. De toute évidence, le médecin perçoit mon malaise et marque un temps d'arrêt avant de répondre.

Pendant ce temps, les yeux de Colton me transmettent un tas de choses sans pour autant révéler ses pensées les plus profondes. Au moment où je commence à en entrevoir un peu plus, il détourne les yeux pour regarder le médecin de nouveau.

Ce qui me tape immédiatement sur les nerfs, et je ne sais pas pourquoi. Et ça me fiche une trouille bleue. L'inconnu dans une relation, c'est brutal, mais avec Colton ? C'est une véritable prise de tête.

La simple question de Colton suffit à faire accélérer mon rythme cardiaque, et maintenant je dois m'inquiéter de l'avertissement cryptique que j'ai lu dans ses yeux ? C'est quoi ce bordel ? Peut-être que, comme me l'a dit le docteur Irons tout à l'heure, ses émotions et ses humeurs ont été affectées par l'accident. J'essaie de me persuader que c'est une explication, et donc de la nécessité de jouer le jeu – mais tout au fond de moi j'entends le signal d'alarme et quand il s'agit de notre relation, ce n'est jamais bon signe.

Le docteur Irons se racle la gorge, me tirant brusquement de mes pensées soucieuses. Et je m'inquiète de ce qu'il va lui répondre.

– Eh bien…

Il soupire et jette un coup d'œil à son iPad avant d'affronter le regard de Colton.

– Dans la mesure où j'ai bien l'impression que vous vous empresserez de faire justement tout ce que je vous dirai de *ne pas* faire…

– Vous apprenez vite.

Le médecin soupire de nouveau en essayant de lutter contre le sourire qui tire les coins de sa bouche.

– Normalement, je vous dirais que recommencer à piloter n'est pas une bonne idée. Que votre cerveau a été suffisamment secoué comme ça, que même quand votre crâne sera complètement rétabli, il conservera une fragilité à l'endroit où l'os s'est ressoudé et que cela pourrait être dangereux… mais je sais bien que, quoi que je dise, vous allez retourner sur le circuit, je me trompe ?

J'ai beau être très calme en apparence, je suis obligée de m'asseoir parce qu'intérieurement je sais qu'il a vu juste, et cela me terrifie.

Colton pousse un long soupir et regarde un instant par la fenêtre, et cela suffit à me laisser entrevoir la faille dans son armure. C'est fugace mais indéniable. Il ne l'admettra sans doute jamais, mais il a peur de reprendre le volant. Peur de se rappeler les détails de l'accident qui ne lui reviennent pas pour le moment. Peur d'être blessé encore une fois. Et il est si absorbé par ses pensées qu'il ne remarque pas qu'il a retiré sa main de la mienne.

– Non, vous avez raison.

Tout mon corps se met à frissonner.

– C'est ce que je vais faire. Je n'ai pas le choix… mais je suivrai vos conseils et j'attendrai d'avoir le feu vert du corps médical. Je demanderai à mes médecins en Californie de prendre contact

avec vous pour s'assurer que rien n'est laissé au hasard.

Irons déglutit et hoche la tête.

– D'accord, je vais tabler sur le fait que vous êtes un type sensé… enfin, aussi sensé qu'on peut l'être quand on gagne sa vie en pilotant une voiture à trois cents à l'heure.

La remarque fait sourire Colton.

– Je reviendrai vous voir un peu plus tard.

Il sort et, pendant un moment, un silence gêné plane dans la chambre. J'imagine que nous nous demandons tous les quatre ce qui va se passer si – et pas *quand* – il sautera de nouveau dans sa F1, mais personne ne dit rien.

Cette idée m'angoisse profondément et je n'ai pas la moindre idée de la façon dont je vais la gérer. Comment je vais pouvoir le regarder monter dans une voiture en tous points identique à celle dans laquelle il a failli mourir.

C'est Colton qui le premier rompt le silence.

– Becks ?

– Ouais.

Becks s'approche et regarde fixement son ami.

– N'oublie pas de dire à Eddie de récupérer mon dossier auprès du docteur Irons, pour qu'on puisse étudier ma blessure. Pour voir comment on peut encore améliorer le HANS[1].

Je sais que Colton parle de l'équipement de sécurité top secret qu'il portait lors de l'accident. Celui que CD Entreprises se prépare à faire breveter, alors je ne comprends pas la tête que fait Beckett. Je le vois échanger un bref regard inquiet avec Tawny, avant de regarder Colton de nouveau.

– Quoi, Becks ? Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

Visiblement, lui aussi a remarqué sa réaction.

Becks se racle la gorge et prend une profonde inspiration.

– Tu as viré Eddie il y a deux mois, Colton.

– Quoi ? Ça va, Becks. Arrête de me faire marcher et arrange-toi comme tu veux pour qu'il ait le dossier, d'accord ?

– Je ne te fais pas marcher. Un deuxième jeu de plans avait disparu. Avec ses dettes de jeu et ses autres problèmes, trop de facteurs le désignaient, alors tu l'as viré.

Colton dodeline de la tête en jetant un regard perdu autour de lui. Il a l'air de faire de gros efforts pour essayer d'intégrer ce qu'on lui dit.

– Sérieux ?

Becks se contente d'acquiescer d'un signe de tête et Colton consulte Tawny du regard.

Elle fait oui de la tête.

– Putain de merde !

Il roule les épaules et regarde par la fenêtre un moment avant de regarder Beckett de nouveau.

– *Il volait ?* Je ne m'en souviens pas du tout, dit-il d'une voix blanche et incrédule.

Je serre sa main pour qu'il me regarde.

– Hé, tout va bien. Cela va te revenir. C'est passager.

J'essaie de le rassurer de mon mieux.

– Mais… si je ne me rappelle pas quelque chose comme ça, qu'est-ce que j'ai oublié d'autre sans même le savoir ?

La confusion obscurcit son regard et il fait une grimace qui fait battre mon cœur d'angoisse.

– Ne t'inquiète pas pour ça, mec. Pense plutôt à tous les trucs emmerdants dont tu vas pouvoir te débarrasser en prétextant l'amnésie.

Je remercie le Ciel d'avoir Becks et son insouciance parce que même si je vois bien que Colton a encore du mal à saisir tout ce qui se passe, je sens dans sa main qu'il se détend un peu. Je remercie Becks du regard.

Tawny s'éclaircit la voix doucement et ce bruit nous tire tous de nos pensées. Colton prend une profonde inspiration.

– Tawny, je voudrais que tu fasses une déclaration à la presse, tout de suite.

– Qu'est-ce que tu veux que je leur dise ?

Madame Super-efficace vient se poster à côté du lit en face de moi pendant que Colton rassemble ses idées. Elle me jette un bref regard puis se concentre sur lui.

– Colton ?

– Ouais ?

Il lève les yeux. Elle tend la main pour lui serrer le biceps et passe les yeux sur ses blessures avant de retirer sa main quand elle voit qu'il ne réagit pas.

– Je suis tellement heureuse que tu ailles mieux.

Je sens la sincérité dans sa voix – je sais qu'elle le pense –, mais cela ne la rend pas plus sympathique à mes yeux.

– Ça aurait pu être bien plus grave, d'après ce qu'on me dit, mais ça va aller.

Colton boit une gorgée d'eau et son front se plisse de concentration.

– Dis-leur que je suis sorti du coma depuis une journée environ. Que je suis en voie de rétablissement, que je renterai en Californie dans la semaine, une fois qu'on m'aura autorisé à voyager, et que je serai de retour sur les pistes dès que possible. Remercie-les pour leur soutien et leurs prières, et dis-leur qu'au lieu de fleurs ou de cadeaux, je préfère qu'ils fassent un don à Corporate Cares. Les gamins en ont plus besoin que moi.

Tawny lève les yeux de son téléphone sur lequel elle tape sa déclaration.

– Et en ce qui concerne ta perte de mémoire ?

– Ça ne regarde personne.

De nouveau, Colton échange un regard entendu avec Becks.

– C'est tout.

Tawny lève les yeux et regarde Colton, l'air de ne pas comprendre.

– Tu peux y aller, maintenant.

Je dois faire un effort pour ne pas laisser paraître la surprise que m'inspire ce renvoi inattendu.

Tawny lève la tête d'un geste brusque en fourrant son téléphone dans son sac.

– Eh bien, hum, d'accord.

Les joues rouges de confusion, elle se dirige vers la porte.

– Au fait, Tawn ?

Elle s'arrête net. Le ton acerbe de la voix de Colton me coupe le souffle.

– Oui ?

Elle se retourne et nous regarde tous les deux, côte à côte.

– Après avoir fait ce communiqué à la presse, tu pourras récupérer tes affaires et rentrer chez toi.

Elle incline la tête et fixe Colton un moment, perplexe.

– Ça va. C'est mieux si je reste ici pour m'occuper des journalistes…

– Non, je crois que tu ne comprends pas ce que je dis.

Tawny se passe la langue sur les lèvres comme si elle ne contrôlait plus ses nerfs. Elle fait un pas vers le lit tandis qu'il commence à lui fournir une explication.

– On se connaît depuis, quoi ? Presque toute notre vie ? Assez longtemps pour que tu saches que je n'aime pas qu'on se foute de moi.

Colton se penche en avant, elle ouvre de grands yeux et je retiens mon souffle, stupéfaite devant le ton glacial de Colton.

– Tu t'es foutu de moi, T. Et ce qui est encore plus grave, tu t'es foutu de Rylee. Et ça, tu vois ? Ça, je ne suis pas près de l'oublier. C'est fini pour toi. Fais tes valises. Tu es virée.

Beckett pousse une exclamation étouffée. Au même moment, Tawny bégaie.

– Q… quoi ? Colton, tu…

– Laisse tomber !

Colton lève la main pour l'arrêter et secoue la tête d'un air déçu.

– Laisse tomber tes excuses pitoyables et barre-toi avant de rendre les choses encore plus difficiles pour toi.

Elle le regarde, les yeux noyés de larmes, puis jette un regard vers Beckett avant de pivoter sur ses talons et de se précipiter hors de la chambre.

Je la regarde partir en me demandant ce que cela doit faire d'être à sa place. De perdre d'un seul coup son boulot et l'homme qu'on pensait être à soi.

Et quand j'entends l'énorme soupir que Colton pousse à côté de moi, j'ai de la peine pour elle.

Enfin… *pas vraiment*.

1. Voir note n° 2 page 39

12

Un son étouffé me tire de mon sommeil. Je suis si fatiguée – j'ai tellement envie de plonger dans un sommeil sans rêve, j'ai tellement peu dormi depuis quinze jours – que je garde les yeux fermés et que je l'ignore en me disant que c'est le ronronnement d'un moteur d'avion. Mais maintenant je suis réveillée, alors quand je l'entends une deuxième fois, je sais que je me suis trompée.

J'ouvre les yeux et je reste stupéfaite. La vue de mon bad boy casse-cou – les paupières serrées, les dents plantées dans la lèvre inférieure, le chagrin visible sur son visage et dans les larmes qui coulent sur ses joues – qui se défait en silence. Je suis momentanément figée par l'incertitude.

Je suis traversée par le doute parce que j'ai ressenti une déconnexion entre nous ces jours derniers. D'une part, j'ai eu l'impression qu'il essayait de me repousser – de me tenir à distance – en restant à un niveau très superficiel dans nos discussions. En disant qu'il avait mal à la tête, qu'il avait envie de dormir, chaque fois que j'abordais un sujet grave.

Et en même temps il y a eu ces moments étranges, quand il pensait que je ne faisais pas attention, où je remarquais qu'il me regardait dans le reflet de la fenêtre de sa chambre, avec une expression de respect douloureux, de désir mêlé de tristesse. Et ce regard surprenant me provoquaient toujours des frissons sur la peau.

Il sanglote en hoquetant et ouvre les yeux lentement, sa douleur est évidente, mon homme adulte qui porte les stigmates des pleurs d'un petit garçon terrorisé. Il détourne les yeux un instant et je vois qu'il essaie de se reprendre mais il ne parvient qu'à serrer les paupières et à pleurer encore plus.

– Colton ?

Je me redresse et commence à tendre le bras, mais je me ravise en voyant la désolation absolue qui se reflète dans ses yeux. Colton réagit à mon hésitation en regardant ma main et en secouant la tête comme si, au moindre contact avec moi, il allait s'écrouler.

Malgré tout, je ne résiste pas. Je n'ai jamais pu, quand il s'agit de Colton.

Je ne peux pas le laisser souffrir en silence à cause de ce je-ne-sais-quoi qui lui dévore l'âme et obscurcit son visage. Il faut que je retrouve ma connexion avec lui, que je le réconforte de la seule

façon qui a semblé marcher ces dernières semaines.

Je décroche ma ceinture de sécurité et je traverse la distance qui nous sépare, lui demandant des yeux s'il est d'accord pour je rétablisse la connexion entre nous. Je ne le laisse pas répondre – je ne lui donne pas l'occasion de me repousser – je m'installe sur ses genoux en le chevauchant. Je le prends dans mes bras autant que je peux, j'enfouis la tête dans le creux de son cou et je le tiens contre moi en gardant un silence rassurant.

Je reste comme ça alors que sa poitrine est secouée de frissons et que sa respiration est haletante.

Et que ses larmes coulent, soit pour purifier son âme, soit en anticipation d'un désastre imminent.

13

— Je n'ai pas besoin d'un putain de fauteuil roulant !

C'est la quatrième fois qu'il le dit et ce sont les seuls mots qu'il ait prononcés depuis qu'il s'est réveillé dans l'avion. Je me mords les lèvres et je le regarde se débattre en fusillant l'infirmière du regard quand elle pousse le fauteuil une fois encore contre l'arrière de ses genoux sans dire un mot à son patient peu commode. Je vois l'effort que ça lui a demandé de sortir de la voiture et de faire les cinq ou six pas vers la porte d'entrée, la fatigue commence à se faire sentir. Il s'arrête et s'appuie d'une main sur le mur. La tension est si évidente que je ne suis pas surprise quand il finit par céder et s'asseoir.

Je suis contente d'avoir envoyé des SMS à tout le monde pour leur dire de ne pas sortir devant la maison pour nous accueillir dans l'allée. Après avoir constaté l'effort que ça lui a demandé de descendre de l'avion pour monter en voiture, je me suis dit qu'il serait gêné s'il avait du public.

Les paparazzis continuent à crier de l'autre côté des grilles closes, réclamant une photo ou une déclaration de Colton, mais Sammy et ses nouveaux auxiliaires s'acquittent de leur boulot qui est de préserver l'intimité de ce moment, et je leur en suis très reconnaissante.

– Attendez une seconde, putain.

Il gronde quand l'infirmière commence à pousser le fauteuil, je vois qu'il a une migraine quand il met sa tête dans ses mains, incurve la visière de sa casquette de base-ball du bout des doigts et reste assis sans bouger.

Je prends une profonde inspiration et je reste silencieuse sur le côté en essayant de comprendre ce qui ne va pas. Après son silence déprimé dans l'avion, je sais qu'il n'y a pas que les migraines. Pas que l'accident non plus. Quelque chose a bougé et je n'arrive pas à mettre le doigt sur la cause de ses conflits intérieurs et de ses sautes d'humeur.

Et le fait que je n'arrive pas à identifier *le pourquoi* me tape sur les nerfs.

Colton appuie les mains sur le côté de sa casquette et je vois la tension dans ses épaules tandis qu'il essaie de se préparer à la douleur qui irradie dans sa tête. Je vais vers lui, incapable de résister

à la pulsion de l'aider d'une façon ou d'une autre, même si je sais qu'il n'y a rien que je puisse faire, alors je me contente de poser les mains sur ses épaules pour qu'il sache que je suis là.

Qu'il n'est pas seul.

*
* *

– Je n'ai pas besoin d'une putain d'infirmière pour s'occuper de moi. Je vais bien, sérieux.

Colton est partiellement allongé sur une chaise longue. En constatant son humeur maussade, tout le monde est parti peu de temps après notre arrivée, tout le monde sauf Becks et moi. Colton s'est de lui-même planté depuis une demi-heure sur la terrasse du haut parce qu'après avoir été enfermé à l'hôpital depuis si longtemps il veut juste rester assis au soleil en paix. Une paix qu'il n'arrive pas à trouver parce qu'il n'a pas arrêté de répéter à tout le monde qu'il va très bien et qu'il veut simplement qu'on le laisse tranquille.

Becks croise les bras sur sa poitrine.

– On sait que tu as la tête dure et tout ça. N'empêche, tu as subi un sacré choc. On ne va pas te laisser…

– Fous-moi la paix, bordel, Daniels. Si j'avais besoin de tes conseils, je t'aurais sonné.

– Eh bien, tu vas devoir te faire une raison, parce que je ne vais pas me gêner pour te dire ce que je pense.

Il se penche un peu plus sur Colton.

– Tu as mal à la tête ? Tu veux jouer au con parce que tu as été enfermé dans un putain d'hôpital ? Tu veux de la compréhension et tu n'en obtiens pas ? C'est foutrement dommage. Tu as failli mourir, Colton – *mourir* – alors ferme ta gueule, putain, et arrête de te conduire comme un enfoiré avec les gens qui tiennent le plus à toi.

Becks, exaspéré, secoue la tête tandis que Colton descend un peu plus sa casquette sur son front et se renfrogne.

Quand Becks se remet à parler, il le fait de la voix délibérément calme et douce qu'il a utilisée pour s'adresser à moi quand nous étions dans la chambre d'hôtel, la veille de l'accident.

– Tu ne veux pas que Miss Ratchet[1], l'infirmière qui est en bas, te fasse ta toilette ? Je peux le comprendre. Mais tu vas devoir choisir entre elle, moi ou Rylee pour te laver le cul tous les soirs jusqu'à ce que les toubibs te déclarent rétabli. Pour ma part, je sais bien qui je choisirais et ce n'est sûrement pas cette grosse bonne femme mal embouchée qui est dans la cuisine. Moi, je t'aime, mon pote, mais pas au point de toucher tes bijoux de famille.

Becks se penche en arrière, les bras toujours croisés et les sourcils relevés. Il hausse les épaules pour réitérer sa question.

Comme Colton ne dit rien mais garde son air buté en regardant Becks sous la visière de sa casquette, je m'interpose – fatiguée, irritable et impatiente d'avoir du temps seule avec Colton – pour

essayer de remettre les choses en place.

– Je reste, Colton. Inutile de discuter. Je ne vais pas te laisser tout seul ici.

Je lève les mains quand il commence à protester. *Quelle fichue tête de mule !*

– Si tu veux te comporter comme un de mes gamins quand ils piquent une colère, alors je te traiterai comme eux.

Pour la première fois depuis que nous sommes sur la terrasse, Colton lève les yeux pour me regarder.

– Je crois qu'il est temps que tout le monde s'en aille.

Le ton de sa voix est bas et méprisant.

Je me rapproche, je veux qu'il sache qu'il peut me repousser autant qu'il veut mais que je ne céderai pas. Je lui renvoie ses propres mots à la figure. Des mots dont je ne sais même pas s'il s'en souvient.

– On peut faire ça en douceur ou pas, Ace, mais tu peux être sûr d'une chose, dans l'un ou l'autre cas, *c'est moi qui déciderai*.

*

* *

Je vérifie que Becks a bien fermé la porte à clé en sortant, avant de prendre l'assiette de fromage et de crackers pour remonter à l'étage. Colton est toujours au même endroit, sur sa chaise longue, mais il a retiré sa casquette. La tête penchée, les paupières closes. Je marque un temps d'arrêt dans l'embrasure de la porte pour l'observer. Ses cheveux repoussent sur la partie de son crâne qui a été rasée et commencent à recouvrir sa vilaine cicatrice. Je remarque les plis sur son front qui indiquent qu'il est tout sauf détendu.

J'avance sur la terrasse, la chanson « Hard to Love » qui sort en sourdine de la radio couvre le bruit de mes pas, je marche sur la pointe des pieds pour ne pas le réveiller en posant ses antalgiques et l'assiette sur la table à côté de lui.

– Tu peux partir aussi maintenant.

Je sursaute en entendant sa voix grognon. Je ne m'attendais pas à ça. Ma mauvaise humeur commence à bouillir. Je lui jette un coup d'œil et je ne peux rien faire d'autre que secouer la tête, incrédule, parce qu'il a toujours les yeux fermés. Tout ce qui s'est passé ces deux derniers jours me revient en un kaléidoscope de souvenirs. La distance et l'évitement. Il y a autre chose que la simple irritation d'avoir été confiné dans sa chambre d'hôpital pendant sa convalescence.

– Il y a quelque chose que tu veux me dire ?

Une mouette isolée passe en criant au-dessus de nos têtes tandis que j'attends sa réponse en essayant de me préparer à entendre ce qu'il va me dire. Il est passé des larmes à cette façon de me demander de partir sans me fournir d'explication – ce n'est pas bon signe.

– Je n'en ai rien à faire de ta pitié, putain ! Tu n'as pas assez de toute une maisonnée de gamins pour satisfaire ce besoin inhérent que tu as de materner et d'étouffer ?

Il aurait pu me traiter de tous les noms d'oiseaux les plus infâmes que je n'aurais pas été aussi blessée que par ces mots qu'il me jette à la figure. Je le regarde, interdite, la bouche ouverte. Le visage tourné vers le soleil, il garde les yeux fermés.

– Pardon ?

Ce n'est pas à la hauteur de ce qu'il vient de me balancer, mais je ne trouve pas mieux.

– Tu m'as entendu.

Il lève le menton comme pour me donner congé mais n'ouvre toujours pas les yeux.

– Tu sais où se trouve la sortie, chérie.

Il est possible que mon manque de sommeil ait altéré mes réactions habituelles mais ces mots poussent le curseur au maximum. J'ai l'impression que nous sommes revenus des semaines plus tôt et, aussitôt, ma garde de protection est dressée. Le fait qu'il évite de me regarder ne fait qu'exciter ma fureur.

– Qu'est-ce qui se passe, putain, Donavan ? Si tu dois me jeter, la moindre des courtoisies serait de me regarder.

Il ouvre un œil à demi comme si ça l'agaçait prodigieusement de devoir m'accorder son attention, et je commence à en avoir assez de ce cirque. On n'a passé que cinq minutes seuls tous les deux et il a trouvé le moyen de me faire du mal pendant tout ce temps. De plus, ma stabilité émotionnelle ne tient qu'à un fil, et ça n'aide pas. Il m'observe et un semblant de sourire ironique passe sur ses lèvres, comme si ma réaction l'amusait, comme s'il s'amusait à jouer avec moi.

Des mots passés sous silence traversent mon esprit et me suggèrent d'y regarder de plus près. Mais qu'est-ce qui m'échappe ?

– Rylee, c'est probablement mieux de dire les choses telles qu'elles sont.

– Probablement mieux ?

Ma voix monte dans les aigus et je me rends compte que nous sommes sans doute tous les deux épuisés et dépassés par tout ce qui est arrivé, mais je ne comprends toujours pas ce qui se passe, putain ! La panique commence à monter en moi parce que cela ne sert à rien de s'accrocher à quelqu'un qui ne veut pas de vous.

– Putain, Colton ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je repousse mon siège et je vais jusqu'à la balustrade pour contempler la mer un moment. J'ai besoin d'un peu de temps pour repousser ma frustration afin de laisser ma patience reprendre le dessus, mais je suis tout bonnement épuisée par ce déferlement d'émotions contradictoires.

– Tu ne peux pas me repousser comme ça, Colton. Tu ne peux pas à un moment me dire que tu as besoin de moi et, le moment suivant, me rejeter aussi durement que tu le fais.

J'essaie de ne pas montrer à quel point je suis blessée, mais c'est pratiquement impossible.

– Je fais ce que je veux, bordel !

Je pivote sur moi-même, les dents serrées, le goût amer du rejet dans la bouche.

– Non, pas quand tu es avec moi !

Ma voix résonne sur le béton de la terrasse et nous nous regardons fixement dans le silence qui étouffe toute possibilité d'ouverture.

– Alors, je ne devrais peut-être pas être avec toi.

Le ton glacial et tranchant de sa voix me coupe le souffle. La douleur irradie dans ma poitrine quand j'essaie d'avaler de l'air. C'est quoi ce bordel ? Est-ce que j'ai tout faux ? Qu'est-ce qui m'échappe ?

J'ai envie de me jeter sur lui. De laisser libre cours à la fureur qui bouillonne en moi.

Colton détourne les yeux et, soudain, c'est le déclic. Toutes les pièces du puzzle qui semblaient manquer depuis le début de la semaine finissent par se mettre en place.

Et tout devient si transparent tout à coup que je me sens comme une idiote de n'avoir pas compris plus tôt.

Le moment est venu de le prendre au mot.

Et si je le fais et que je me trompe ? Rien que d'y penser, mon cœur fait un bond, mais est-ce que j'ai le choix ? Je passe mes mains moites sur mes cuisses, furieuse d'être si nerveuse.

Je fais un pas vers lui.

– Très bien. Tu sais quoi ? Tu as raison. Je n'ai pas à supporter ça, ni de toi ni de personne.

Je secoue la tête et je le regarde saisir sa casquette et se la visser sur la tête en baissant la visière de telle façon que c'est à peine si je vois ses yeux, grands ouverts maintenant et qui me regardent avec une intensité maîtrisée.

– *Ce n'est pas négociable, tu te souviens ?*

Je lui renvoie à la figure la menace qui remonte à notre accord passé dans la baignoire il y a des semaines. Je vois que ces mots font passer une pointe d'émotion dans ses yeux impassibles par ailleurs.

Il se contente de hausser les épaules d'un air nonchalant, mais j'ai compris son petit jeu maintenant. Je ne sais peut-être pas ce que c'est, mais je sais que quelque chose ne va pas et, franchement, ces conneries du genre *je suis déjà passé par là* commencent à bien faire.

– Ça ne t'a pas servi de leçon ? Ils n'auraient pas enlevé la zone du sens commun de ton cerveau quand ils t'ont ouvert le crâne ?

Il lève les yeux brusquement sur moi et je sais que j'ai obtenu son attention. *Bien*. Il ne dit rien, mais je sais au moins que ses yeux et son attention sont fixés sur moi.

– Je n'ai rien à faire de tes conneries condescendantes, Rylee.

Il descend la visière de sa casquette sur ses yeux et repose la tête sur le dossier de sa chaise, me congédiant une fois encore.

– Tu connais le chemin vers la sortie.

En un éclair, je traverse la terrasse et j'envoie balader sa casquette, j'approche mon visage à quelques centimètres du sien. Il ouvre vivement les yeux et je vois les émotions contradictoires que provoquent en lui mes réactions inattendues. Il déglutit avec difficulté et je soutiens son regard, refusant de me laisser intimider.

– Ne me repousse pas, sinon je vais réagir dix fois plus violemment.

Je l'oblige à regarder en lui-même sans se mentir. Sans se mentir à propos de nous.

– Ce n'est pas la première fois que tu me fais du mal délibérément. Je sais que tu donnes des coups en traître, Colton… alors vas-y, dis-moi de quoi tu essaies de me protéger.

Je me penche plus bas sur la chaise longue, nos cuisses se frôlent, et j'essaie de créer la connexion pour qu'il puisse la ressentir, qu'il ne puisse pas nier qu'elle existe.

Il regarde un moment vers l'océan avant de tourner les yeux vers moi, visiblement en proie à un conflit.

– De tout. De rien.

Il hausse les épaules, détournant les yeux de nouveau.

– De moi.

La fêlure dans sa voix dénoue la boule de tension qui enserre mon cœur.

– Quoi ? De quoi est-ce que tu parles ?

Je glisse ma main dans la sienne et je serre, curieuse de savoir ce qui se passe dans sa tête.

– Me protéger ? Quand tu me donnes des ordres et que tu me dis de foutre le camp, tu ne me protèges pas, Colton. Tu me fais du mal. On en a déjà parlé et…

– Lâche l'affaire, Ry.

– Je ne lâche rien du tout, merde !

Je hausse la voix pour faire passer le message.

– Tu ne peux pas…

– Laisse tomber ! m'ordonne-t-il les mâchoires serrées, la tension visible dans son cou.

– Non !

– Tu as dit que tu ne pouvais plus supporter ça.

Sa voix me parvient par-dessus le bruit apaisant de l'océan en contrebas qui contraste avec le flot turbulent des vagues qui déferlent dans mon cœur. Au ton monocorde de sa voix, je comprends qu'il souffre, mais c'est ce qu'il dit qui me pousse à rechercher dans ma mémoire ce dont il parle.

– De quoi… ?

Je m'arrête quand il lève la main en serrant les paupières sous la violence de la migraine qui l'assaille. Et, bien sûr, je me sens coupable de l'avoir provoquée, mais il se fait des idées s'il croit que je vais m'en aller. Je suis tentée de tendre la main pour l'apaiser, pour essayer de faire passer cette douleur, mais je sais que rien de ce que je ferai ne l'aidera, alors je me rassieds et je passe le pouce distraitement sur le dos de sa main crispée.

– Quand j'étais dans les vapes… je t'ai entendu dire à Becks que tu n'en pouvais plus… que tu serais contente de te barrer…

Sa voix se brise tandis qu'il me scrute du regard, avec un tressaillement du muscle de sa mâchoire. L'expression butée de son visage suffit à poser la question qu'il ne formule pas.

– C'est simplement de ça qu'il s'agit ?

Je suis stupéfaite, mais en même temps je comprends mieux.

– Une bribe d'une conversation que j'ai eue avec Becks où je disais que j'aurais préféré te quitter – ou avoir fait quelque chose, n'importe quoi – si cela avait pu t'empêcher de te retrouver dans le coma dans un lit d'hôpital ?

Je vois comment il a réinterprété des parties de ma conversation avec Becks sans jamais me demander d'explications. Sans communiquer. Et c'est ça, plus que le malentendu lui-même, qui me dérange.

– Tu as dit que tu serais contente de te barrer.

Il se bute comme s'il ne croyait pas ce que je lui dis.

– Je n'ai ni besoin ni envie de ta pitié.

– Tu t'éloignes de moi parce que tu penses que c'est la pitié qui me fait rester ici ?

Cette fois, je suis furax.

– Je suis contente de savoir que tu as une si haute opinion de moi. Quel connard !

Je marmonne ces derniers mots plus pour moi-même que pour lui.

– Ne te gêne pas pour faire des suppositions, parce que, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, cela a fait des merveilles dans notre relation, jusqu'ici, tu ne crois pas ?

Je ne peux pas contenir le sarcasme qui se répand dans ma voix, mais après tout ce que nous avons traversé ensemble – tout ce que sur quoi nous finissons toujours par revenir après coup –, je suis vexée qu'il puisse penser une seule seconde que j'aurais moins envie de lui parce qu'il n'est pas au max de ses capacités.

– Rylee.

Il pousse un profond soupir et tente de me prendre la main, mais je la retire aussitôt.

– Ne me parle pas sur ce ton.

Malgré moi, mes yeux s'emplissent de larmes.

– J'ai failli te perdre…

– Tu peux le dire, putain ! Et c'est bien pour ça que je dois te laisser partir !

En laissant échapper un juron étouffé, il croise les doigts derrière sa nuque et baisse les coudes pour essayer de canaliser sa colère. Étranglée par la perplexité, je relève vivement les yeux pour le regarder en face.

– Je t'ai entendue au téléphone avec Haddie l'autre soir. Tu croyais que j'étais endormi. Tu lui disais que tu n'étais pas sûre de pouvoir me voir reprendre la F1. On ne peut pas me demander de choisir entre toi et la compétition.

Son angoisse est si palpable qu'elle déferle de lui en vagues qui viennent s'écraser sur mon désespoir.

– J'ai besoin de vous deux, Rylee.

La désolation dans sa voix touche une corde sensible tout au fond de moi, sa peur est évidente.

– *De vous deux.*

C'est là que tout devient clair. Ce n'est pas qu'il pense que je ne veux plus de lui parce qu'il est blessé, mais que je ne voudrai plus de lui dans l'avenir parce que j'aurai peur à chaque seconde, pendant tout le temps où il sera dans cette voiture et même avant qu'il ne monte dedans.

Je n'avais pas idée qu'il avait entendu ma conversation. Une conversation avec Haddie qui était si directe, je frémis en me rappelant certaines choses que j'ai dites, sans les formes que j'aurais utilisées avec n'importe qui d'autre.

Je prends son visage dans ma main pour l'obliger à me regarder.

– Parle-moi, Colton. Après tout ce que nous avons traversé, tu ne peux pas me tenir à l'écart ou me repousser. Il faut que tu me parles, sinon nous ne pourrons jamais avancer.

L'émotion est perceptible dans son regard et je déteste le voir lutter contre. Je déteste savoir que quelque chose le ronge depuis une semaine où sa seule préoccupation aurait dû être de se rétablir. Pas nous. Je déteste savoir qu'il s'est même posé des questions sur quelque chose qui a à voir avec nous.

Il pousse un soupir hésitant et ferme les yeux un petit moment.

– J'essaie de faire ce qui est le mieux pour toi.

Sa voix est si basse qu'elle disparaît presque dans le bruit des vagues.

– Ce qui est le mieux pour moi ?

J'ai pris le même ton que lui, désorientée mais désireuse de comprendre cet homme si compliqué, et pourtant si enfantin à beaucoup d'égards.

Il ouvre les yeux et la douleur est là, si vive, et lui si vulnérable que mon cœur se serre.

– Si nous ne sommes pas ensemble… alors je ne pourrai pas te faire souffrir chaque fois que je monterai dans la voiture.

Il avale sa salive, je lui laisse le temps de trouver les mots qu'il cherche… et cela me permet de retrouver ma capacité à respirer. Il me repousse parce que je compte pour lui, parce qu'il pense à moi d'abord, et cette pensée me transporte.

Il tend le bras et prend ma main qui est toujours posée sur sa joue, glisse ses doigts dans les miens et la repose sur ses genoux. Ses yeux restent concentrés sur notre connexion.

– Je t'ai dit que tu me rendais meilleur… et je fais tout ce que je peux pour être comme ça pour toi, mais j'échoue misérablement. Un homme meilleur te rendrait ta liberté pour que tu n'aies pas à revivre à la fois ce qui est arrivé à Max et mon accident chaque fois que je participe à une course. Il ferait ce qui est le mieux pour toi.

Je reste muette un moment parce que ce que Colton vient de me dire – ces mots-là – revient à dire qu'il *me pilote*. Cela représente une telle évolution chez l'homme qu'il est que je ne peux retenir la larme qui roule sur ma joue.

J'obéis à la nécessité. Je me penche en avant et je pose mes lèvres sur les siennes. Pour le goûter et pour m'assurer qu'il est là, bien vivant. Que l'homme que je pensais, et que j'espérais, trouver sous les cicatrices et les souffrances, est bien là, qu'il est bien cet homme magnifiquement cabossé, dont les lèvres se pressent sur les miennes.

Je m'écarte un instant pour le regarder dans les yeux.

– Ce qui est le mieux pour moi ? Tu ne sais pas que ce qui est le mieux pour moi, c'est toi, Colton ? Chaque facette de ton être. Le buté, le sauvage et le casse-cou, celui qui aime s'amuser, le sérieux et même les pièces endommagées.

Je ponctue mes paroles en pressant mes lèvres sur les siennes entre chaque mot.

– Toutes ces facettes de toi, je ne pourrai jamais les trouver chez quelqu'un d'autre… et elles constituent ce dont j'ai besoin. Ce que je veux. Toi, Bébé. Rien que toi.

Je voudrais lui crier : *C'est ça qu'on appelle l'amour*. Et le secouer jusqu'à ce qu'il comprenne que c'est l'amour véritable. Pas la souffrance sans retenue et les abus qu'il a connus par le passé. Pas la version tordue de sa mère. C'est ça l'amour. Lui et moi, qui le rendons possible. Être fort quand l'autre est faible. Faire passer l'autre en premier pour lui éviter de souffrir.

Mais je ne peux pas le dire.

Je ne peux pas l'effrayer en lui demandant de se rappeler ce qu'il a ressenti pour moi ou ce qu'il m'a dit. Et même si cela me handicape de ne pas pouvoir lui dire *je te pilote,* je peux le lui montrer en restant à ses côtés, en lui tenant la main, en étant forte quand il a le plus besoin de moi. En me taisant quand je meurs d'envie de le lui dire.

Il me regarde fixement en se mordant la lèvre inférieure, puis il s'éclaircit la voix en hochant la tête, sans un mot, semblant accepter la supplique contenue dans mes paroles.

– Ce que tu as dit à Haddie n'en reste pas moins vrai. Tu ne vivras plus chaque fois que je monterai dans cette voiture…

– Je ne vais pas te mentir. Je ne vivrai plus, c'est vrai, mais je trouverai le moyen de gérer la situation le moment venu.

Je dis ça, mais à cette seule pensée, je ressens déjà la peur qui pointe le nez.

– *Nous trouverons* un moyen.

Quand je me corrige, le plus adorable des sourires retrousse un coin de sa bouche, faisant fondre mon cœur.

Il hoche la tête sans rien dire, ses yeux font passer le message que j'ai envie d'entendre, et à ce moment, cela me suffit. Parce que quand tout ce que tu veux se trouve juste devant toi, tu es prêt à tout accepter rien que pour le garder là.

– Je ne sais pas m'y prendre.

L'inquiétude emplit son regard et s'imprime sur son visage.

– Personne ne sait.

Je serre nos doigts liés.

– Les relations ne sont pas faciles. Elle sont dures et peuvent même être violentes, parfois… mais c'est dans ces moments-là que l'on apprend le plus sur soi-même. Et quand elles s'arrangent…

Je marque une pause pour m'assurer que ses yeux sont rivés aux miens.

– Quand elles s'arrangent… c'est comme de rentrer à la maison… de trouver l'autre moitié de son âme…

Je détourne les yeux, soudain gênée par mes déclarations introspectives et mes tendances incurablement romantiques.

Il serre ma main, mais je garde le visage tourné vers le soleil, en espérant que le rouge qui m'est monté aux joues ne se remarque pas. J'envisage fébrilement tout ce que cela impliquerait pour nous s'il pouvait se résoudre à me laisser occuper une place permanente. Le silence n'est plus un problème maintenant parce que dans l'espace vide entre nous, le possible remplace le malentendu. Et sur cette terrasse baignée de soleil, nous nous perdons dans nos pensées parce que nous acceptons le fait qu'il y aura des lendemains que nous pourrons explorer ensemble, et c'est une bonne chose.

Tout en laissant mon esprit vagabonder, je pose les yeux sur l'assiette de nourriture et les médicaments sur la petite table à côté de nous.

– Hé, tu dois prendre tes médocs.

Je me tourne vers lui et je le regarde dans les yeux.

Il tend le bras et prend mon visage dans sa main, caressant ma lèvre inférieure du pouce. Je prends une inspiration hésitante tandis qu'il penche la tête pour m'observer.

– Tu es le seul médicament dont j'ai besoin, Rylee.

Je ne peux pas retenir le sourire qui s'affiche sur mes lèvres ni le commentaire sarcastique qui sort de ma bouche.

– J'ai l'impression que les médecins n'ont pas touché à ta capacité de trouver des répliques flatteuses, non ?

– Non.

Son sourire démoniaque m'attire vers lui juste au moment où il se penche vers moi jusqu'à ce que nos visages se touchent.

Nos lèvres se frôlent délicatement, encore et encore, avant qu'il n'écarte les lèvres et glisse sa langue entre les miennes. Nos langues dansent, nos mains caressent et nos cœurs jubilent tandis que nous nous installons dans la tendresse de ce baiser. Il pose son autre main sur mon autre joue et je la sens trembler quand il essaie de la maintenir en place. Je pose la main sur la sienne pour l'aider à la garder contre ma joue. Le désir vient se lover dans les profondeurs de mon ventre et j'ai beau savoir que je ne peux pas assouvir la passion de mon corps, ordre des médecins, cela ne veut pas dire que je n'en ai pas terriblement envie.

Au cours de nos rencontres intimes, c'est plus que le simple orgasme ébouriffant dû aux mains expertes de Colton, mais plutôt quelque chose d'indéfinissable. C'est presque comme si, au moment où nos corps se retrouvent, il y avait un contentement qui se fraie un chemin profondément dans mon âme et me rend complète. Qui nous lie l'un à l'autre. Et cette sensation me manque.

Un grognement incroyablement sexy sort du fond de sa gorge et cela ne m'aide pas à éteindre le désir brûlant que j'éprouve. Je dégage ma main, je la passe sur la surface de sa poitrine, j'adore le frémissement qui l'agite sous ma caresse. Un frisson passe sur ma peau, qui n'est pas provoqué par la brise venue de l'océan mais plutôt par le tsunami de sensations que mon corps réclame désespérément.

– Putain, je meurs d'envie d'être en toi, Ry.

Il murmure contre mes lèvres et toutes les terminaisons nerveuses de mon corps se mettent au garde-à-vous et réclament d'être prises, marquées et déclarées siennes encore et encore. Et je suis si près de dire *et merde pour les interdictions des médecins* que ma main glisse sur son torse et pénètre sous la ceinture de son pantalon, quand je sens tout son corps se tendre et sa respiration siffler.

Je suis immédiatement submergée de culpabilité devant le manque de volonté qui me rend si prompte à céder à la tentation, et je passe en mode alerte maximale.

– C'est douloureux ?

La grimace sur le visage de Colton ne disparaît pas, les paupières serrées, il se contente de hocher la tête doucement et se renfonce dans sa chaise longue jusqu'à trouver la position allongée. J'attrape ses médicaments et les place dans sa main.

Je suppose que je ne suis pas le seul médicament qui lui soit nécessaire, finalement.

---

1. Nurse Ratchet : personnage de l'infirmière autoritaire et revêche dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou*.

14

Je traîne dans les couloirs de la maison de Malibu – je n'arrive pas à dormir parce que je m'inquiète pour Colton, les garçons et Haddie me manquent. C'est la première fois que je reste loin d'eux si longtemps et, malgré tout l'amour que je porte à Colton, j'ai besoin de cette connexion avec *ma vie*.

J'ai besoin de leur énergie qui élève mon âme et nourrit mon esprit. Je n'étais pas là pour la déposition de Zander, pour le premier match de base-ball de Ricky ni lorsqu'Aiden a été appelé chez le principal pour avoir arrêté une bagarre et non pour l'avoir provoquée… J'ai l'impression d'être une mauvaise mère qui néglige ses enfants.

Incapable de me calmer, je monte les escaliers pour la énième fois pour voir s'il va bien. Pour m'assurer qu'il est toujours dans les vapes après avoir pris le cocktail de médicaments que le docteur Irons lui a prescrit par téléphone tout à l'heure quand la migraine de Colton ne voulait pas passer.

Je suis toujours inquiète. Je pense qu'inconsciemment j'ai peur de m'endormir parce que je pourrais ne pas l'entendre s'il avait besoin de moi.

C'est alors que je repense à ce que Colton m'a révélé un peu plus tôt, avant que la migraine ne se déclenche, et je ne peux pas m'empêcher de sourire. Qu'il ait voulu me repousser dans le but de me protéger est sans doute une aberration, mais c'est super quand on y pense.

Tous les espoirs sont permis pour nous deux, finalement.

Je vais vers le lit, on entend Halestorm qui sort doucement des enceintes au-dessus de nous et je ne peux retenir un soupir quand je m'assieds sur le lit à côté de lui. Il est allongé sur le ventre, les bras enfoncés sous l'oreiller et le visage tourné vers moi. Les draps bleu clair sont descendus jusqu'à sa taille et je parcours des yeux les contours musculeux de son dos, les doigts me démangent de toucher la chaleur de sa peau. Je regarde son crâne et je remarque que les cheveux recommencent à pousser sur la zone qui a été rasée autour de la cicatrice. En un rien de temps, avec les cheveux, personne ne saura rien du traumatisme qu'il a subi.

Mais moi je le saurai. Et je me rappellerai. Et j'aurai peur.

Je secoue la tête et je ferme les yeux en serrant les paupières, il faut que je reprenne le contrôle du flot effréné d'émotions qui me traverse. Je remarque sa chemise abandonnée sur le lit à côté de lui et je ne peux pas m'empêcher de la ramasser et d'enfouir mon nez dedans, pour m'imprégner de son odeur, pour la configurer dans ma mémoire afin de diminuer l'inquiétude qui ne me quitte plus. Cela ne suffit pas, cependant, alors je me faufile dans le lit à côté de lui. Je me penche et je pose mes lèvres juste entre ses deux omoplates.

Je respire son odeur, je sens la chaleur de sa peau sous mes lèvres et je remercie Dieu de bénéficier de ce moment, de nouveau avec lui. Une seconde chance. Je reste un moment comme cela, des remerciements muets plein la tête, quand Colton gémit.

– *S'il te plaît, non*.

Le ton enfantin de sa voix est poignant, troublant, dévastateur.

– *S'il te plaît, Maman, je serai gentil. Ne le laisse pas me faire du mal.*

Il proteste par des mouvements désordonnés de la tête, son corps se tend, ses bras battent l'air tandis que le ton de sa voix devient plus pressant, plus dérangeant. J'essaie de le réveiller, je le prends par les épaules et je le secoue.

– S'il te plaît, maman. S'il te plaaaaaaîîîît.

Son gémissement prend un ton plaintif chargé de terreur. Mon cœur se serre et les larmes me montent aux yeux en assistant à cette angoissante combinaison du petit garçon dans le corps de cet homme adulte.

– Colton, réveille-toi !

Je secoue son épaule vigoureusement de nouveau et il commence à s'animer, mais les médicaments que le docteur Irons m'a dit de lui donner sont trop puissants pour que j'arrive à le tirer de son cauchemar.

– Allez, réveille-toi.

Son corps se met à se balancer et l'incantation que je connais trop bien sort de ses lèvres.

J'étouffe un sanglot tandis qu'il change de position une nouvelle fois, sa voix se tait et il roule sur le dos. Il se déplace deux fois encore et je suis soulagée de voir qu'il semble être sorti de son cauchemar. Mais il a l'air encore perturbé, alors je me glisse à côté de lui et je pose la tête sur sa poitrine, une jambe passée sur les siennes, je pose une main sur son cœur qui bat frénétiquement. Et je fais la seule chose que je peux en espérant le calmer, je chante.

Je chante des histoires de petits garçons et de dragons imaginaires, où l'on croit à des choses incroyables, où l'on oublie et on va de l'avant.

– Mon père chantait ça pour moi quand je faisais des cauchemars.

Sa voix rauque me flanque une peur bleue. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était réveillé. Il passe un bras autour de moi et m'attire contre lui.

– Je sais, et c'était le cas.

Le silence plane entre nous dans la chambre éclairée par la lune et il pousse un petit soupir. Je vois bien que ses rêves sont encore présents dans son esprit, alors je ne dis rien, le temps qu'il arrive à s'en sortir. Il pose un baiser sur mon crâne et laisse sa bouche là.

Quand il se met à parler, je sens la chaleur de son souffle dans mes cheveux.

– J'ai eu peur. Je me souviens vaguement d'avoir eu peur ces dernières secondes dans la voiture qui faisait un tonneau.

Et c'est la première fois qu'il admet quelque chose qui confirme mes craintes en ce qui concerne l'accident.

Je passe la main sur sa poitrine.

– Moi aussi.

– Je sais.

En disant cela, il passe les mains sous la ceinture de ma petite culotte, empoigne mes fesses et me fait remonter le long de son corps pour que je le regarde dans les yeux.

– Je suis désolé que tu aies dû revivre ça.

Je vois le regret dans ses yeux, dans les plis de son front, et je suis incapable de parler, les larmes bloquent ma gorge à l'idée qu'il prend mes sentiments en compte, alors je le lui montre de la meilleure façon que je connais. Je me penche et je pose délicatement les lèvres sur les siennes.

Quand ses lèvres s'écartent et que je glisse ma langue entre elles, un doux grognement monte du fond de sa gorge, me poussant à continuer à goûter au seul et unique objet de mon addiction. Je passe les mains sur ses joues mal rasées puis sur sa nuque et je me repais de ce mélange enivrant dont je suis devenue dépendante. Son goût, son contact, sa virilité.

Il entoure mon visage de ses mains, ses doigts s'emmêlent dans mes boucles tandis qu'il écarte momentanément mon visage, si bien que nous sommes à quelques centimètres l'un de l'autre, nos souffles murmurent l'un contre l'autre et nos yeux révèlent des émotions que nous avions jusqu'ici gardées enfermées à double tour.

Je sens la pulsation de sa mâchoire serrée sous les paumes de mes mains quand il tente de parler.

– Ry, je…

Je retiens mon souffle. J'espère de toute mon âme. Et mentalement, je finis sa phrase à sa place, j'ajoute les deux mots qui la complètent, qui nous complètent. J'exprime les mots que je lis dans ses yeux et que je sens dans la vénération de son contact. Il parvient à avaler sa salive et ajoute :

– Merci d'être restée.

– Je ne voudrais pour rien au monde être ailleurs.

Je vois qu'il entend et intègre les mots que je murmure quand il m'attire contre lui, me guidant pour changer de position et m'asseoir à califourchon sur ses genoux tandis que sa bouche s'écrase sur la mienne. *Et elle s'écrase vraiment.* Mon désir et son désespoir entrent en collision dans une

explosion de passion frénétique. Nos mains vagabondent, nos langues se fouillent, et nos émotions s'intensifient à mesure que nous reprenons contact avec les lignes et les courbes de l'autre.

Colton passe sa main gauche le long de mon dos et empoigne la partie charnue de ma hanche tandis que je me balance sur la pointe de son érection recouverte de son boxer. La sensation enfle en moi, provoquant un désir si puissant, si intense, proche de la douleur. Mon corps réclame le plaisir dévorant que lui seul peut susciter en moi.

J'avale son gémissement en me laissant submerger par l'émotion – la connexion entre nous – de ce moment. La main droite de Colton glisse vers mon autre hanche et il attrape des deux mains les côtés de mon débardeur en essayant de le relever pour le retirer. Mais quand je sens que sa main droite ne parvient pas à saisir le tissu, je prends rapidement le contrôle pour ne pas gâcher ce moment. Je croise les bras devant moi, je saisis le bas de mon débardeur et je le passe par-dessus ma tête.

Je suis assise à califourchon sur lui, vêtue seulement de ma petite culotte, et il contemple les courbes de mon corps, avec dans les yeux un regard d'appréciation masculine non dissimulé. De désir brut. De faim évidente. Il tend la main pour toucher, promène le bout de ses doigts en remontant le long de mon torse pour aller chercher mon visage et le guider vers le sien afin de pouvoir prendre, goûter, tenter.

Le contact de mes seins venant s'appuyer contre la fermeté de sa poitrine, les tétons dressés sensibilisés par la caresse, me tire un gémissement de plaisir. Colton balance mes hanches d'avant en arrière, et la sensation me fait vibrer, les nerfs à fleur de peau, au bord de l'explosion. Je me rejette en arrière, éperdue, quand sa bouche trouve mes seins, sa chaleur contre ma chair frissonnante.

Je le veux. J'ai besoin de lui. Je le désire plus que tout ce que j'aurais jamais pu imaginer.

Nous haletons et nos cœurs s'emballent quand nous nous soumettons à l'instinct qui nous a attirés l'un vers l'autre depuis le premier jour. Juste à ce moment-là, je sens sa main fléchir et l'avertissement du docteur Irons me traverse brusquement l'esprit. Je suis tentée de l'ignorer, de lui dire d'aller se faire voir et me laisser reprendre mon homme, lui donner du plaisir, le posséder comme il me possède, dans tous les sens du terme. Mais je ne peux pas prendre ce risque.

Je porte les mains à mes hanches et j'entrelace mes doigts avec les siens. J'interromps notre baiser et j'appuie mon front contre celui de Colton.

– On ne doit pas. Ce n'est pas prudent.

La tension est perceptible dans ma voix, montrant bien à quel point il m'est difficile de ne pas aller jusqu'au bout et de prendre ce que nous voulons tous les deux. Colton reste silencieux et contente de serrer plus fort mes hanches entre ses mains tandis que nos souffles haletants emplissent le silence de la chambre.

– Ça te demanderait trop d'efforts.

– Bébé, si je ne fais pas d'efforts, alors c'est sûr que je ne le fais pas bien.

Il glousse dans mon cou, sa barbe naissante chatouille ma peau qui réclame encore plus de caresses.

À contrecœur, je me redresse et je m'assieds pour mettre sa bouche à distance, mais il ne me vient pas à l'esprit que cette nouvelle position augmente la pression sur le triangle moite entre mes cuisses quand je m'installe de tout mon poids sur son érection. Je réprime le gémissement qui manque s'échapper de mes lèvres. Colton sourit d'un air moqueur, sachant exactement ce qui vient de se passer. J'essaie de faire comme si je n'étais pas affectée, mais ça ne sert à rien car il se met à rouler des hanches.

– *Colton.*

– Tu sais aussi bien que moi que tu n'as pas envie que j'arrête.

Et toujours ce sourire moqueur. Je tends la main et je pose un doigt sur ses lèvres pour l'empêcher de continuer.

– *La femme qui te parle* pense seulement à ta santé.

– Oh, mais tu oublies que le malade a toujours raison et *le malade qui te parle* pense que cette femme…

Il prend mon index dans sa bouche et le suce, mettant le feu à mon désir.

-… a besoin d'être baisée à fond par cet homme qui te parle.

Mes jambes se raidissent autour de lui et je plante les doigts dans le haut de mes cuisses quand tout mon corps se souvient à quel point la baise avec Colton Donavan peut être à fond. Et, au mépris de mes bonnes résolutions, mon corps tout entier se met à hurler, prends-moi, marque-moi, possède-moi. Prends possession de tout mon être, ici et maintenant.

– Prudence.

Je m'efforce de retrouver un semblant de maîtrise de mon corps et de la situation. J'essaie de penser à sa santé plutôt qu'à ce désir qui brûle en moi comme un feu de prairie.

– Ryles, tu me connais, tu m'as déjà vu jouer la sécurité ? (Il me décoche ce sourire moqueur diaboliquement irrésistible.) S'il te plaît… laisse-moi en faire trop.

Je sais que sous ce ton léger se cache un homme qui fait tout son possible pour se retenir.

– Je meurs d'envie de prendre le volant et de donner de la vitesse.

Je ne peux m'empêcher de rire parce que ce qu'il vient de dire me rappelle quelque chose.

– Quand je t'ai rencontré, Haddie se demandait si tu baisais comme tu pilotes.

Il pousse un petit grognement rigolard, et un sourire malicieux passe sur ses lèvres en creusant cette fossette que j'adore.

– C'est-à-dire ?

– Un peu imprudemment, en repoussant les limites et à fond jusqu'au dernier tour…

Je m'interromps en passant un ongle entre ses pectoraux qui se crispent en attente de ma caresse.

Il penche la tête sur le côté et son sourire arrogant s'élargit.

– Alors, elle avait raison ou bien il faut que je te fasse faire un autre tour de circuit pour te rafraîchir la mémoire ?

J'adore retrouver le Colton que je connais, le Colton qui m'a manqué, si plein de vie que je décide de m'amuser un peu – de le prendre à son propre jeu. Il veut du sexe que je ne vais pas lui donner, mais ça ne veut pas dire que je ne peux pas lui offrir un spectacle en attendant. Lui donner un petit quelque chose pour calmer le désir.

Ou intensifier le manque.

Je fais courir mes doigts en descendant le long de son torse jusqu'à mes genoux écartés et je remonte le long de mes cuisses. Il suit des yeux leur progression suggestive tandis qu'ils viennent se poser sur le triangle de tissu qui recouvre mon sexe.

– Je ne suis pas sûre de bien m'en souvenir, Ace. Ça fait un bout de temps que je ne t'ai pas vu en action.

Il prend une inspiration sifflante et cette réaction m'aiguillonne et me pousse à aller plus loin. Je remonte les doigts lentement sur mon ventre nu pour aller soulever mes seins alourdis par le désir. J'étire volontairement ma lèvre pour exhaler un doux gémissement tout en pinçant mes tétons entre le pouce et l'index. La sensation se transmet en ricochet dans mes terminaisons nerveuses. En me voyant me donner du plaisir, le regard de Colton se voile, ses lèvres s'écartent et je sens la pulsation de sa queue sous mon centre vital.

Sa réaction me libère, me donne le courage et l'assurance d'aller jusqu'au bout. Il y a quelques mois, je n'aurais jamais osé faire ça – me caresser aussi audacieusement sous son regard inquisiteur –, mais c'est grâce à lui que je peux le faire, il m'a montré que mes rondeurs sont sexy, que le corps que j'étais encline à critiquer suscite son désir, et l'excite. *C'est plus que suffisant à ses yeux*.

Et grâce à cette assurance, je peux lui faire ce cadeau sans que mes mains tremblent, et en pleine confiance.

Un autre gémissement s'échappe de mes lèvres et même si je vois le désir monter dans ses yeux verts, je sais immédiatement qu'il me suit. Un lent sourire retrousse un coin de sa bouche délicieusement belle. Il se contente de secouer légèrement la tête, l'air amusé, pour me signifier qu'il est plus que prêt à entrer dans ce jeu.

– Bébé, si tu as l'intention de me convaincre d'arrêter, alors tu ne devrais pas dire des choses comme ça.

Il roule les hanches sous moi, son membre dur comme un roc appuie à l'endroit précis où je ressens un besoin pressant qu'il se pose – où je le supplie silencieusement de me caresser – et il nourrit cette délicieuse douleur. J'essaie d'étouffer ma réaction, de ne rien laisser paraître, mais c'est inutile lorsqu'il recommence. Ma bouche s'entrouvre, un ronronnement satisfait en sort et, sans y penser, je presse les doigts sur l'extérieur de ma petite culotte trempée. Il me faut quelque chose pour enrayer l'envie irrépressible de prendre ce dont j'ai tellement envie, tellement besoin.

Lui.

Quand ses hanches s'immobilisent, je plante mes doigts dans la chair de mes cuisses pour m'empêcher de faire ce que je veux – baisser brutalement son boxer, prendre son membre d'acier dans ma main, le guider en moi, pour qu'il m'écartèle et me donne la satisfaction sublime –, je réussis à reprendre suffisamment de maîtrise de moi pour relever les yeux et le regarder en face. Pour feindre d'avoir une emprise totale sur mon contrôle qui menace de sauter.

Du bout du doigt, il trace un trait entre mes seins avec une lenteur insupportable. Son sourire s'élargit quand mes tétons se dressent sous sa caresse, prouvant, en dépit de mon impassibilité de surface, qu'il me fait un effet pas possible.

– Eh bien, si tu penses que je baise comme je pilote, tu devrais me voir porter le coup de grâce et *te piloter* jusqu'à la ligne d'arrivée.

Malgré moi, je retiens mon souffle. Il a utilisé cette expression – c'est normal dans sa profession après tout – c'est sûrement une coïncidence, mais je ne peux pas m'empêcher d'espérer de tout mon être que je me trompe. Qu'il l'utilise pour me dire qu'il se souvient. Mais à peine cette pensée s'est-elle gonflée d'espoir qu'elle se dégonfle et retient mon souffle dans mes poumons. Alors, je fais la seule chose que je peux, pour m'aider à oublier et pour l'aider, lui, à se souvenir.

Le moment est venu de lui donner le spectacle avec lequel je le tente depuis tout à l'heure.

Tandis que son regard fait l'aller et retour entre mes yeux et mes doigts, j'écarte plus les jambes pour être sûre qu'il voie bien tout ce que je fais. Je commence à glisser le bout des doigts sous la ceinture de ma culotte puis je m'arrête, mon corps réclamant ma caresse autant que lui, si j'en crois l'expression dans son regard et ses doigts qu'il frotte les uns sur les autres, frustré de ne pouvoir me caresser lui-même. Mais il est encore maître de lui. Toujours aussi calme.

Il est temps de tester cette retenue.

– Je croyais que piloter n'était pas un sport d'équipe. Tu vois, plutôt le genre de truc où c'est chacun pour soi.

Je vérifie qu'il regarde, qu'il voit mes doigts glisser un peu plus vers le bas. Et je sais qu'il le voit à sa pomme d'Adam qui monte et qui descend quand il déglutit avec difficulté.

– Pour chaque homme, oui, finit-il par dire d'une voix tendue.

– Piloter peut être un sport dangereux, aussi, tu sais ?

– Ah, vraiment ?

Je prends l'initiative de céder à la torture exquise, d'écarter mon intimité et d'essuyer la preuve de mon excitation pour pouvoir appliquer à mon clitoris la friction tellement attendue. Et même aussi agréable que ce soit – la pression, la friction, sa queue tendue qui se frotte contre moi – rien ne m'excite plus que l'expression sur le visage de Colton. Son excitation évidente et sa concentration totale alors qu'il observe des mouvements qu'il peut seulement deviner au travers de la soie rouge.

J'en veux encore plus. Je veux voir craquer cette retenue stoïque, alors je m'abandonne à cette sensation, à l'érotisme du moment – lui qui me regarde pendant que je me donne du plaisir – et je fais

la chose qui, j'en suis sûre, va le faire basculer de l'autre côté, appuyer sur la détente en tirant ce fil qu'il a enroulé si serré. Je rejette la tête en arrière, je ferme les yeux et je laisse un « Oh, Seigneur ! » s'échapper de mes lèvres.

– Doux Jésus !

Sa retenue craque au même moment que les fines bandes de tissu qui retiennent mon string.

Je garde la tête en arrière, consciente qu'il observe mes doigts qui bougent – prenant mon plaisir – parce qu'il y a quelque chose d'étonnamment libérateur dans le fait qu'il m'arrache mes vêtements pour pouvoir regarder. Je suis libérée, dépouillée de toute honte, et totalement offerte à lui, aussi bien physiquement que mentalement.

Mon pouls s'accélère. Une chaleur se répand en moi comme un tsunami de sensations dans lequel je suis prête à me noyer. Colton pousse un grognement en face de moi et je reprends conscience du moment présent, je redresse la tête et j'ouvre les yeux. Les siens sont rivés sur le triangle qui joint mes cuisses. Je pousse un gémissement en sortant ma main pour lui montrer mes doigts luisants de mon excitation. Je lutte pour maîtriser le feu qui se répand en moi, embrasant des endroits dont je ne soupçonnais même pas l'existence, et pour tenter de retrouver ma voix.

– Tu sais, Ace, le danger peut être surévalué. Il semble que je sache parfaitement comment attaquer une *piste glissante*.

Je ronronne, incapable de réprimer un sourire moqueur quand ses doigts s'enfoncent plus profondément dans la partie charnue de mes hanches. Tout en gardant les yeux rivés sur les siens avec un air de défi, je porte mes doigts à mes lèvres et je les suce lentement avant de les ressortir.

Un muscle saute dans sa mâchoire. Sa queue palpite sous moi. Il a le souffle court.

– Glissante et mouillée, hein ? Le danger n'a jamais été aussi tentant, putain !

Il parle d'une voix traînante et passe la pointe de sa langue sur ses lèvres sèches en suivant des yeux mes mains qui glissent de nouveau le long de mon torse, sur mes seins, sur mon ventre, pour finir entre mes cuisses. Cette fois, pourtant, j'ouvre encore plus les genoux et j'écarte ma fente d'une main pour qu'il puisse voir mes doigts glisser entre les plis roses et gonflés de mon sexe. Je vois le combat qui se livre en lui sur les rides magnifiques de son visage, j'observe le désir qui le submerge, et le sourire entendu qui retrousse ses lèvres lui va à la perfection.

Mon beau voyou arrogant.

Un peu prétentieux.

Très imparfait.

Et totalement à moi.

– Tu sais…

Il parle d'une voix rauque en remontant du bout du doigt le long de ma cuisse, évitant à dessein le centre de mon désir qui se contracte d'avance, avant de redescendre le long de mon autre jambe.

-… parfois dans une course, afin d'atteindre la ligne d'arrivée, des débutants comme toi doivent travailler en équipe pour obtenir le résultat recherché.

Je n'essaie pas de combattre le sourire qui me vient ni de dissimuler mon souffle frissonnant quand ses doigts s'éloignent de ma peau. Je me penche en avant, je pose les mains sur sa poitrine et je le regarde droit dans les yeux.

– Désolée, mais ce moteur semble très bien s'en sortir en faisant la course en solo.

Je dessine des lignes parallèles du bout des ongles en descendant le long de son torse tout en me redressant. Ses muscles se contractent sous mes doigts, venant me prouver que même si le sourire arrogant reste sur ses lèvres, son corps veut et a besoin de ce que j'ai à offrir. Je glisse de nouveau mes doigts entre mes cuisses et je dis la phrase qui, je l'espère, va le faire craquer.

– Je sais exactement ce qu'il va falloir faire pour atteindre la ligne d'arrivée.

– Oh, comme ça, ça te plaît de ne pas faire la course à la loyale, hein ? D'enfreindre toutes les règles ?

Il me provoque en renvoyant directement la balle dans mon camp.

– Oh, il n'y a aucun doute, je peux le faire.

Je hausse les sourcils et je tends la main. Ses yeux rétrécissent quand je porte à ses lèvres un doigt luisant de ma moiteur. Aussitôt, il lève la main et attrape mon poignet, guidant mes doigts vers sa bouche, avec un ronronnement grave venu du fond de sa gorge et qui résonne autour de moi, à travers moi, en moi. Et cette fois, c'est ma propre retenue qui est mise à l'épreuve quand sa langue s'enroule autour de mes doigts et que mes hanches s'écrasent et se balancent sur lui automatiquement.

Putain, c'est absolument divin. Mes terminaisons nerveuses atteignent le point culminant de la fièvre quand je recommence à me balancer, son membre dur contre ma douceur, et je ne pense plus qu'à ce désir qui me traverse de part en part. À la moiteur qui s'accumule entre mes jambes. À ses doigts sur moi, en moi, qui me pilotent.

Putain, j'ai besoin de lui, maintenant. Désespérément. Alors, je fais la seule chose que je peux faire sans aller jusqu'à supplier. Je lance le dernier défi cohérent qui me reste parce que toutes mes pensées s'embrouillent dans ma tête sous l'assaut des sensations. Je me penche vers lui, j'effleure de mes lèvres sa mâchoire recouverte de barbe naissante et j'inhale son odeur avant de murmurer :

– Toi qui es un professionnel confirmé, tu vas peut-être devoir montrer à la débutante exactement pourquoi on dit que le frottement fait la course.

Je fais tourner mes hanches sur lui et je sens qu'il serre les dents pour ne pas lâcher. Je répète le mouvement une fois encore, un soupir satisfait s'échappe de mes lèvres tandis que mon corps en veut toujours plus.

– Un grand pilote professionnel de F1 comme toi aurait peur de montrer à une néophyte comment tenir le manche, hein ?

J'avais oublié à quelle vitesse Colton pouvait se déplacer, mauvaise main ou pas. En un éclair, il me pousse pour m'obliger à me remettre assise. Il tire mes pieds en avant pour qu'ils soient posés à plat sur le lit de part et d'autre de sa cage thoracique, et il écarte mes genoux aussi loin que possible.

Bingo.

Fusible allumé.

La frontière ténue du contrôle franchie.

Dieu merci !

Il doit prendre l'expression de mon visage – un soulagement teinté de désespoir – pour de la perplexité parce qu'il dit :

– Je change de vitesse, chérie, parce qu'il n'y a que moi qui ai le droit de piloter cette voiture.

J'entends le ronronnement qui vient du fond de sa gorge quand il glisse les mains sur mes cuisses et s'arrête pour passer ses pouces le long de mon étroite bande bouclée. Une caresse excitante qui me traverse d'une cascade de petits frissons, préfigurant ce qui va suivre, le niveau de plaisir auquel il peut m'amener.

Ses doigts s'immobilisent et ses yeux parcourent mon corps pour venir rencontrer les miens, un sourire satisfait flottant sur ses lèvres. Il soutient mon regard – comme s'il voulait me mettre au défi de regarder ailleurs – et, tout en écartant d'une main les plis gonflés de ma chair, de l'autre il me pénètre de ses doigts.

Ma tête tombe en arrière et la sensation qu'il me procure m'arrache un cri, ses doigts me fouillent, me manipulent, me caressent en formant des petits cercles sur mon bouton sensible et réactif. Ses doigts entrent et sortent en glissant, et mes parois se contractent autour de lui, s'accrochant à lui dans un mouvement de pure nécessité charnelle. De pure avidité.

J'observe son visage. Sa langue qui se glisse entre ses lèvres, le désir qui voile son regard. J'observe les muscles qui ondulent sur ses bras tandis qu'il me transporte vers le paroxysme. Qu'il me fait monter à toute vitesse parce que je suis si frustrée – j'ai emmagasiné tant de désir – que le simple fait de le regarder, de le sentir, de me souvenir, me fait basculer de l'autre côté.

Mes ongles labourent ses avant-bras tandis que tout mon corps se tend, que ma chatte se contracte et que je crie son nom si fort que cela emplit la pièce autour de nous. La tête la première, je m'écroule sur sa poitrine tandis que la chaleur qui me traverse par vagues me liquéfie à l'intérieur. Écartant toute possibilité de cohérence. Je veux sentir sa peau sur la mienne. Je veux le sentir ferme contre moi et la sécurité de ses bras autour de moi pendant que je me noie dans la sensation qu'il a répandue en moi.

Le souffle court, je laisse mon corps se calmer. Du bout des doigts, il trace des traits le long de ma colonne vertébrale. Je le sens rire doucement contre ma poitrine.

– Hé, la débutante ?

Je m'oblige à lever les yeux vers lui – à sortir de mon coma post-orgasmique.

– Hum ?

C'est tout ce que je peux faire sous son regard amusé.

– Il n'y a que moi qui ai le droit de te piloter jusqu'à ce putain de drapeau à damier.

Je ne peux pas retenir le rire qui monte en moi. Il peut réclamer mon drapeau à damier quand il le veut.

15

– Oh, je suis si fière de toi ! Je savais que tu réussirais.

Je repousse la vague de culpabilité qui me submerge. Je n'étais pas là pour aider Connor à réviser son test dans la matière qu'il redoute le plus – les maths.

– J'ai repensé à ce petit truc dont tu m'avais parlé et ça a marché.

La fierté dans sa voix me fait venir des larmes de joie, mais aussi de regret de n'avoir pas été là.

– Je te l'avais bien dit ! Maintenant, prépare-toi pour le base-ball. Je suis sûre que Jax t'attend déjà.

Il confirme en riant.

– Je te promets de venir te voir dans la semaine, ok ?

– Ok. Je te Lego.

– Je te Lego, moi aussi, mon pote !

Je raccroche et je jette un coup d'œil vers la terrasse où des rires recouvrent le fracas des vagues – des années d'amitié sont venues à bout de la mauvaise humeur de Colton. Je suis vraiment reconnaissante à Beckett d'être passé. Je les entends rire aux éclats. J'aurais préféré être celle qui a réussi à remplacer l'expression renfrognée de ces derniers temps par un sourire, mais je suis déjà très contente qu'il en soit ainsi.

C'est mieux que rien.

Je les vois trinquer avec leurs bouteilles de bière et je pousse un profond soupir. J'aimerais bien que la tension qui persiste entre Colton et moi disparaisse. Je suis sûre que c'est à cause de notre frustration sexuelle. Désirer une chose qui est juste sous votre nez, mais ne pas pouvoir la prendre et croquer dedans, c'est violent, dans tous les sens du terme.

C'est vrai, ses doigts plus qu'experts m'ont apporté un peu de soulagement avant-hier soir, mais ce n'est pas pareil. La connexion a été établie mais n'est pas assurée, parce que lorsque Colton me pénètre, m'étirant littéralement vers toutes les profondeurs imaginables, je suis comblée, au sens

propre comme au figuré. Il me complète, me possède et m'a rendue à jamais impropre pour tout autre homme que lui.

Je me sens plus proche de lui maintenant que l'on passe tellement de temps ensemble, et pourtant j'ai l'impression qu'il s'est éloigné. Et j'ai horreur de ça.

Je me secoue pour sortir de cette séance d'auto-apitoiement en me disant que les choses pourraient être bien pires. J'enlève mes chaussures et je sors sur la terrasse pour prendre l'air. Je passe entre Colton et Beckett allongés sur leurs chaises longues et je vais m'asseoir sur la mienne en face d'eux.

Je les observe de derrière mes lunettes de soleil et je me dis qu'il n'y a pas une femme au monde qui ne rêverait d'être à ma place. Les deux hommes sont relax, avec leurs shorts de surfeurs, leurs casquettes de base-ball et leurs lunettes noires. Je ne me prive pas de balader mon regard sur leurs torses nus aux muscles bien dessinés et je réprime un sourire.

– Ah, mais ne serait-ce pas Florence Nightingale[1] ? lance Beckett avec cet accent traînant qui lui est propre, en portant sa bouteille à ses lèvres.

– Eh bien, je pense que si j'étais madame Nightingale, je dirais à mon patient, monsieur Donavan ici présent, qu'il ne devrait probablement pas boire d'alcool avec tous les antidouleurs qu'il avale.

– On croirait plutôt entendre le dragon…

Colton me regarde par-dessous la visière de sa casquette, baladant ses yeux verts sur toute la longueur de mes jambes étalées devant moi sur la chaise longue. Il passe rapidement sa langue sur ses lèvres, ce qui me dit qu'il aimerait aller beaucoup plus loin que ce simple regard.

– Miss Ratchet, hein ?

Je fais glisser mon pied de haut en bas sur mon mollet en essayant de ne pas me vexer.

– Ouais.

Il retrousse les lèvres en me regardant par-dessus le goulot de sa bière.

– Si elle me donnait ce que je veux vraiment, je me rétablirais bien plus vite.

Il hausse les sourcils en me regardant d'un air suggestif.

– Et merde ! Quand je n'essaie pas de vous remettre ensemble tous les deux, je dois tout faire pour vous empêcher de vous sauter dessus.

– *Nous sauter ?* reprend Colton en imitant Beckett. L'expression me semble bien choisie.

Beckett glousse en levant les yeux au ciel.

– Oui, en effet, c'est le mot juste.

Colton lâche mon regard pour la première fois et incline la tête pour se tourner vers son plus ancien et meilleur ami.

– Sois tranquille, mec, quand j'aurai le feu vert du médecin, rien – tu m'entends – rien ne viendra s'interposer entre Rylee et moi pour une très longue *sauterie,* sauf peut-être pour changer les draps.

Sa franchise me fait monter le rouge aux joues, mais tout mon corps réagit à la promesse contenue dans ses paroles. Et je me moque que Beckett ait entendu parce que je ne retiens que les mots *une très longue sauterie.*

– C'est noté, dit Becks en buvant une autre gorgée de bière.

– Faut que j'aille pisser.

Colton s'extrait de sa chaise longue. Comme j'ai appris à le faire ces derniers jours, je m'oblige à rester assise en voyant Colton se débattre un moment avec son manque d'équilibre et le vertige soudain qui le saisit. Au bout d'un petit moment, il semble stable et va poser sa bouteille de bière sur la table à côté de lui. À une trentaine de centimètres de la table, sa main droite le lâche et la bouteille tombe en claquant sur le sol de la terrasse.

Beckett me lance un coup d'œil inquiet avant de se mettre à rire en faisant comme s'il n'avait rien remarqué.

– Catastrophe ! Je pense que Miss Ratchet n'a pas tort à propos des mélanges de médocs et d'alcool.

– Va te faire foutre !

Colton retourne vers l'intérieur de la maison.

– Rien que pour ça, je vais m'en jeter une autre !

Je regarde Colton entrer dans la cuisine. Quand il pense qu'on ne le regarde pas, il observe sa main et essaie de serrer le poing, puis il secoue la tête.

– Comment il va ?

Je me retourne pour regarder Becks.

– Les migraines s'espacent, mais il est frustré. Il n'arrête pas de trouver des petites choses ici et là dont il ne se souvient pas. Et puis il se sent enfermé. Et tu sais comment il est quand il se sent enfermé.

Beckett laisse échapper un profond soupir en secouant la tête.

– Il faut qu'il retourne sur le circuit aussi vite que possible.

Je le regarde bouche bée.

– *Quoi ?*

C'est comme un coup de couteau dans le dos. Lui, son meilleur ami. Il n'est pas soucieux de sa sécurité ? De le garder en vie ?

– Tu dis qu'il se sent enfermé… le circuit, c'est le seul endroit où il s'est toujours senti libre.

Becks soutient mon regard stupéfait.

– De plus, s'il ne reprend pas le volant rapidement, il va laisser sa peur le dévorer, s'installer dans sa tête et le paralyser, putain, et quand il pensera qu'il peut remonter dans la voiture, c'est là qu'il se mettra en danger.

Je suis quelqu'un d'intelligent et peut-être que si je n'étais pas toujours sidérée par ce qu'il a dit, j'entendrais vraiment ce qu'il me dit – je verrais les choses dans leur ensemble –, mais ce n'est

pas le cas.

– De quoi tu parles ? Depuis qu'il est rentré, il n'a pas arrêté de râler parce qu'il voulait retourner sur le circuit.

Beckett se contente de rigoler et même s'il n'est pas condescendant, je me sens dos au mur et son rire me fait grincer des dents.

– Mais, putain, Ry, bien sûr qu'il a peur. Il est mort de trouille. Si ce n'est pas sa main qu'il prend comme prétexte, ce sera autre chose… et il faut absolument qu'il surmonte cette peur. Sinon, elle va le bouffer tout cru.

Mentalement, je me repasse la semaine qui vient de s'écouler. Des choses que Colton a dites à propos de la F1. Des choses qu'il fait et qui contredisent ses paroles. Et je commence à me dire que Beckett a raison.

– Mais, et ma peur à moi ?

Je ne peux pas dissimuler le désespoir qui perce dans ma voix.

– Parce que tu crois que je n'ai pas peur, moi aussi ? Tu crois que ça va être facile pour moi ?

Son ton mordant me pousse à me retourner pour le regarder.

– Tu crois que je ne vais pas revivre ces minutes encore et encore dans ma tête chaque fois que je vais boucler sa ceinture ? Chaque fois qu'il va débouler à fond dans une ligne droite ? Putain, Ry, moi aussi j'ai failli le perdre. Si tu crois que ça va être facile pour moi, tu te trompes. Ça va être super violent, putain, mais c'est le mieux pour Colton.

Il s'extrait de son siège et va jusqu'à la balustrade. Les mains écartées, il s'appuie dessus et se penche en avant.

– Jusqu'à ce qu'il te connaisse, c'était la seule chose qui comptait pour lui. La seule chose qui lui permettait de ne pas devenir fou. Il ne connaît que ça.

Il se retourne pour me faire face, ses yeux sont cachés derrière ses Ray Ban Aviators.

– Alors, oui, il va ramener son cul sur le circuit et je serai le premier à venir l'encourager, mais ne va pas croire que mon cœur ne battra pas à se rompre chaque minute où il y sera.

Je le suis des yeux tandis qu'il arpente la terrasse à grands pas pour essayer de se calmer, puis il revient vers moi et saisit sa bouteille pour la vider d'un coup.

– La course automobile, c'est environ quatre-vingts pour cent de mental et vingt pour cent de technique, Rylee. Nous devons lui remettre ça dans la tête, l'amener à penser qu'il est prêt, alors il sera prêt.

Je vois bien la logique de son raisonnement, mais ça ne m'empêche pas d'être morte de peur.

*

* *

Je lève la tête pour bénéficier des derniers rayons du soleil qui ne vont pas tarder à disparaître derrière l'horizon. Collide se diffuse en douceur des haut-parleurs extérieurs et je chantonne en

repensant à Beckett et à notre conversation. Je me demande comment je vais réagir quand Colton va reprendre le volant et s'il aura aussi peur que moi.

– Hé, qu'est-ce que tu fais là toute seule ?

La voix rauque de Colton me fait réagir, et quand j'ouvre les yeux, je vois qu'il m'observe depuis le perchoir confortable de sa chaise longue. La marque d'oreiller sur sa joue me remplit de tendresse et je ne peux pas m'empêcher d'essayer d'imaginer le petit garçon qu'il était.

– La sieste était bonne ?

Il vient s'asseoir près de moi, je me pousse pour lui faire de la place mais pas trop pour pouvoir me pelotonner contre lui.

Il me prend dans ses bras et m'attire contre lui.

– Ouais, j'étais dans le coaltar.

Il pose un baiser sur mon crâne en riant.

– Mais plus de migraine, et ça, c'est bien.

– Je n'en reviens pas que la quantité de bière que tu as éclusée avec Becks ne t'ait pas complètement anesthésié.

– Grosse maligne !

– Je préfère être une grosse maligne qu'une grosse idiote.

– Tu cherches la bagarre ?

En disant cela, il me chatouille les côtes.

– Tu sais l'effet que ça me fait, chérie, et je t'assure que je n'ai rien contre, là maintenant.

Je me dégage de son étreinte en me tortillant.

– Bien essayé, mais on ferait probablement mieux d'attendre encore un jour ou deux, et là je me prêterai à toutes les bagarres que tu voudras.

Je hausse les sourcils quand il me caresse le dos délicatement du bout des doigts.

– Chérie, tu ne devrais pas faire ce genre de promesse à un homme aux abois comme je le suis, si tu n'as pas l'intention de les tenir.

– Oh, pas de souci, Ace, je tiendrai toutes les promesses de bagarre que tu veux à condition d'être sûre que tu vas bien.

En guise de réponse, Colton émet un petit grognement évasif. Nous nous installons un moment dans un silence confortable que j'apprécie parce que c'est la première fois depuis plusieurs jours que cette tension étrange entre nous disparaît. En admirant le spectacle du soleil couchant bercé par le soupir des vagues dans la nuit tombante, je laisse mon esprit dériver de nouveau vers ma conversation avec Becks. Et selon mon habitude, je cède à mon envie de savoir ce que Colton ressent à l'idée de reprendre la compétition.

– Je peux te poser une question ?

– Mmm-hmm.

J'hésite un instant, craignant d'évoquer des préoccupations auxquelles il n'a pas encore pensé, mais je me lance.

– Tu as peur de retourner sur le circuit ? De recommencer à courir ?

Les mots sortent de ma bouche en se bousculant et je me demande s'il est sensible à l'agitation que trahit le ton de ma voix.

Ses doigts s'immobilisent un instant sur mon dos avant de reprendre leur course et je sais que j'ai touché un point qu'il n'a pas vraiment envie d'aborder ni de reconnaître. Il soupire avant de répondre.

– C'est difficile à expliquer.

Il change de position, si bien que nous nous retrouvons côte à côte. Nos regards se croisent. Il fait un petit signe de tête avant de poursuivre.

– C'est comme si ça me faisait peur mais que j'en avais envie en même temps. Je ne peux pas le dire autrement.

Je ressens son malaise, alors je fais ce que je fais le mieux, j'essaie de l'apaiser.

– C'est une chose que tu as comprise, avec moi.

Il me regarde, perplexe.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je n'avais pas du tout l'intention d'en arriver là ni de le mettre mal à l'aise en parlant du « nous » qui existait avant l'accident. Le « nous » qu'il *pilotait* et qu'il a oublié. Je tends une main et la pose sur sa joue mal rasée pour m'assurer d'avoir toute son attention.

– Tu avais à la fois peur et envie de moi…

Je n'en dis pas plus. Il reprend son souffle tandis que l'émotion passe dans son regard. Il retrousse les lèvres un instant. J'entends sa respiration haletante, le bruit de l'océan, les battements de mon cœur, mais lui garde le silence. Il détourne les yeux et je me prépare, à quoi ? Je ne sais pas trop. Mais quand il repose les yeux sur moi, un lent sourire hésitant relève un coin de sa bouche, et il acquiesce d'un signe de tête.

– Tu as raison, c'est vrai que j'ai besoin de toi.

Quelque chose au fond de moi se dénoue, je suis soulagée qu'il ait enfin reconnu notre connexion. Qu'il l'accepte. Et tant pis s'il ne me dit pas qu'il me *pilote*, parce que ça, le fait qu'il ait besoin de moi, c'est plus que ce que je pouvais espérer.

Il glisse délicatement la main sur ma joue et passe le pouce sur ma lèvre inférieure. Il se penche et effleure tendrement mes lèvres des siennes avant de poser un baiser sur le bout de mon nez. Quand il s'écarte de moi, je peux voir le sourire malicieux sur son visage.

– À ton tour.

– Mon tour ?

Il joue du bout des doigts avec les boutons de mon petit top.

– Ouais. C'est le moment des questions-réponses, Ryles, et c'est à ton tour d'être sur la sellette.

– Je voudrais bien faire un petit tour sur ta sellette.

Cette réplique me vaut ce sourire vif comme l'éclair qui agit sur mes hormones comme un aimant.

– Fais gaffe, chérie, j'ai tellement les boules après tout ce temps d'abstinence que je ne rêve qu'à une chose, franchir cette ligne d'arrivée située entre tes cuisses.

En disant cela, il se penche en avant assez près pour m'embrasser, mais il ne le fait pas. Qui a parlé de torture exquise ? Quand il parle de nouveau, son souffle me caresse les lèvres.

– Il vaut mieux ne pas trop mettre ma capacité à me contenir à l'épreuve.

Toutes les parcelles de mon corps se tournent vers lui – le désirent, le réclament, le défient – mais il fait encore preuve de self-control quand il rit d'un petit rire douloureux.

– Donc, à mon tour de te poser une question. Pourquoi n'es-tu toujours pas allée voir tes garçons ?

De toutes les questions qu'il pouvait me poser, c'est celle à laquelle je m'attendais le moins. Je suis d'autant plus sidérée qu'il a raison. J'ai terriblement envie de voir mes gamins, mais je ne sais pas comment le faire sans entraîner tout le cirque médiatique dans mon sillage. Un cirque dont ils peuvent se passer et que leur vie, déjà bien fragilisée, ne les a pas préparés à gérer.

– Tu as davantage besoin de moi pour l'instant.

Je ne tiens pas à lui donner la vraie raison. Il n'est pas nécessaire qu'il se préoccupe d'autre chose que de son rétablissement en ce moment.

– C'est des conneries, ça, Ry. Je suis un grand garçon. Je peux rester seul la nuit. Il ne va rien m'arriver.

Et s'il arrivait quelque chose ? Si tu avais besoin de moi et que personne ne soit là et qu'il se passe quelque chose d'horrible ?

– Ouais… c'est juste que…

Je ne termine pas ma phrase. J'ai à la fois besoin de le dire et peur de le froisser.

– Je ne veux pas que ton monde entre en collision avec le leur. Ils n'ont pas besoin de se retrouver devant des caméras qui vont montrer à tout le monde qu'ils sont orphelins – que personne n'a voulu d'eux – ni de je ne sais quelle conséquence fâcheuse que cela ne manquerait pas d'entraîner.

– Ry, regarde-moi.

Il soulève mon menton pour me regarder dans les yeux.

– Toi et moi ? Je ne veux pas que tout ça – moi, la folie des médias autour de ma vie, la presse, et tout – vienne se mettre entre toi et les garçons. Ce sont eux qui comptent, et je comprends ça mieux que quiconque.

Entre le fait qu'il m'ait dit qu'il avait besoin de moi et cette déclaration, je jure que je ne serais pas plus heureuse si j'avais gagné à la loterie parce que ces deux choses font de moi la personne la plus riche du monde. *Il me comprend vraiment*. Il comprend que mes gamins font de moi qui je suis

et que pour être avec moi, il faut qu'il les aime. Beckett dit que je suis la planche de salut de Colton, mais je pense qu'il vient juste de me prouver que cela marche dans les deux sens.

Je ravale la boule de larmes qui me serre la gorge tandis qu'il continue à me regarder fixement pour être sûr que j'entends ce qu'il me dit. J'acquiesce en marmonnant, muette d'émotion. Il se penche vers moi et pose un petit baiser sur mes lèvres.

– Je vais trouver un moyen. Je vais faire en sorte que tu puisses les voir bientôt sans interférence des journalistes, ok ?

Je hoche la tête et je me blottis contre lui tandis que mon esprit bourdonne de nombreuses questions jusqu'à ce qu'une prenne le dessus.

– À mon tour.

J'ai envie de connaître la réponse, mais je la redoute en même temps.

– Mmm-hmm.

– Le premier soir…

Je marque un temps d'arrêt, ne sachant pas très bien comment formuler la question. Je décide de plonger la tête la première en espérant que je suis dans le grand bain.

– Qu'est-ce que tu faisais avec Bailey dans cette alcôve avant de tomber sur moi ?

Colton éclate d'un rire bruyant suivi d'un juron, et je me dis que ma question l'a pris par surprise.

– Tu tiens vraiment à le savoir ?

C'est une bonne question. Maintenant, je n'en suis plus si sûre. Je hoche la tête et je ferme les yeux en me préparant à l'explication qui va suivre.

– Je suis allé dans les coulisses pour répondre à un appel de Becks.

Il rigole.

– Putain, j'avais à peine raccroché qu'elle s'est jetée sur moi comme un diable qui sort de sa boîte. Elle m'a retiré ma veste, a dégrafé sa robe et collé sa bouche sur la mienne en moins de temps que…

Il s'interrompt et j'essaie de ne pas réagir, mais je sais qu'il sent la tension de mon corps parce qu'il appuie ses lèvres sur le sommet de mon crâne pour me rassurer.

– Crois-moi, Rylee, il ne s'est rien passé.

– Ah bon ? Le célèbre coureur de jupons, Colton Donavan, qui refuse les avances d'une femme, ce serait une première !

Le sarcasme est évident dans ma voix. J'ai beau avoir posé la question moi-même, c'est quand même déplaisant d'entendre la réponse.

– De plus, je croyais que tu aimais les femmes qui s'installent aux commandes.

Il rigole de nouveau.

– Tu n'as aucune raison d'être jalouse, chérie… même si je trouve ça plutôt excitant que tu le sois.

Je le pousse du doigt, satisfaite qu'il essaie d'adoucir le choc de la vérité, et au lieu de s'écarter de moi, il me serre plus fort dans ses bras.

– Et je n'ai jamais laissé qu'une seule femme prendre les commandes parce que c'est la seule qui ait jamais compté pour moi.

Je fronce le nez tandis que mon cœur soupire d'aise à ce commentaire, mais ma raison se demande s'il dit ça juste pour se dédouaner. Le cynisme l'emporte.

– Hum. Je suis pourtant certaine d'avoir entendu *Doux Jésus* sortir de ta bouche et pas *Lâche-moi*.

Le corps de Colton est secoué par ce rire franc que j'adore et qui lui va si bien.

– Imagine-toi dévorée vivante par un piranha aux dents émoussées.

Je ne peux m'empêcher de rire aussi à cette image et je secoue la tête.

– Non, sérieusement, dès que j'ai pu me dégager pour reprendre mon souffle, c'est la première chose qui est sortie de mes lèvres parce que cette nana embrasse comme un putain de bouledogue.

Cette fois, je ne peux plus m'arrêter de rire, ma jalousie fait place à du soulagement.

– Et le plus drôle, c'est qu'à ce moment-là ma mère m'a appelé pour me demander comment la soirée se passait et m'a, sans le savoir, tiré de ses griffes.

– Tu veux dire de sa chatte magique ?

– Ah ça non, putain ! Toi, Bébé – c'est toi ma chatte magique. Bailey ? C'est plutôt une chatte piranha.

Nous continuons à rire parce qu'il trouve des comparaisons de plus en plus drôles, et soudain il me dit :

– Ok, alors donc…

Du bout du doigt, il trace une ligne imaginaire sur la peau nue de mon bras en laissant de minuscules étincelles électriques sur son passage.

-… *Ace ?*

J'attendais cette question, et je secoue la tête en m'écartant de lui.

– Tu vas gâcher ta question suivante pour ça ? Tu vas être trop déçu.

Je le regarde en tordant les lèvres.

– Il n'y a pas autre chose que tu aimerais savoir ?

– N'essayez pas de gagner du temps, Miss Thomas !

Il m'enfonce ses doigts dans les côtes et je me tortille pour tenter de m'y soustraire.

– Arrête…

Je continue à me tortiller.

-… Ok, ok !

Je lève les mains et il s'arrête immédiatement avant que je le repousse.

– Tyran !

Il me chatouille encore une fois pour faire bonne mesure et grogne quand j'essaie de lui expliquer.

– Haddie a tendance à avoir un penchant ridicule pour les bad boys rebelles.

Je m'arrête quand il lève les sourcils.

– C'est l'hôpital qui se fout de la charité, non ?

Je vois bien qu'il s'efforce de ne pas sourire.

– Je te l'ai dit quand on était à la fête foraine, moi *je ne sors pas* avec des bad boys.

– Oh, Bébé, tu es sortie avec moi, tu ne peux pas dire le contraire.

Je n'essaie même pas de me retenir de rire parce que le sourire malicieux et arrogant est de retour sur son visage, illuminant son regard et confirmant qu'il a bel et bien volé mon cœur.

– C'est vrai, en effet. Mais tu étais incontestablement l'exception qui confirme la règle.

– Comme toi pour moi.

C'est étonnant à quel point maintenant ces choses semblent faciles à dire pour lui alors qu'il y a un mois je n'aurais jamais cru ça possible. Il se penche vers moi et pose ses lèvres sur les miennes, sa langue s'aventurant entre elles pour me goûter et aiguiser mon appétit. Je pousse un gémissement frustré lorsqu'il recule.

– À présent, j'exige des réponses, femme. Ace ?

Il hausse des sourcils interrogateurs.

– D'accord, d'accord.

Je rends les armes, même si je suis toujours distraite par la proximité de ses lèvres et l'envie que j'éprouve d'y goûter encore, alors que les miennes gardent la chaleur de son baiser.

– Comme je te disais, Haddie à un faible pour les mecs tatoués qui ne vont pas manquer de lui briser le cœur. Certains lui font du bien, mais la plupart du temps c'est le contraire. Ça nous faisait marrer, Max et moi, la ronde perpétuelle des rebelles autour d'elle. À la fac, elle est sortie avec un type qui s'appelait Stone.

Devant son air incrédule je hoche la tête pour confirmer qu'il a bien entendu.

– Oui, Stone. C'était vraiment son nom. Bref, ce mec était un connard fini mais Haddie l'avait dans la peau. Un soir, il l'a plantée pour sortir avec ses copains et alors que nous étions toutes les deux avec une bouteille de tequila et un paquet de cookies de chez Hershey, je lui ai dit que cette fois elle avait dégoté un « véritable As de la connerie ». Une chose en entraînant une autre, un shot entraîne un autre shot.

Je ris en repensant à cette époque lointaine.

– Et à force de boire, As est devenu Ace, et on a décidé d'en faire un acronyme… on était mortes de rire en trouvant des trucs tous plus hilarants les uns que les autres, et quand on a choisi celui qui nous semblait absolument parfait pour Stone, on ne pouvait plus s'arrêter de rigoler. Plus tard dans la soirée, après sa virée avec ses potes, il s'est pointé chez nous et quand Haddie a ouvert,

elle a dit « Salut, Ace ! » et le surnom est resté. Il croyait qu'elle lui disait qu'il était un as au plumard alors qu'en réalité elle lui disait qu'il était un *arrogant connard égoïste.*

Colton croise mon regard quand je lui dis enfin ce qu'il voulait savoir.

– À partir de ce moment-là, chaque fois qu'elle est sortie avec un mec comme Stone, on l'a appelé Ace.

Il se contente de me regarder fixement un instant avant de hocher légèrement la tête.

– Pff.

C'est tout ce qu'il dit, le visage stoïque et inexpressif. Je me mordille la lèvre inférieure en attendant, et soudain un lent sourire paresseux retrousse un coin de sa bouche.

– Pour moi, ça reste une *amoureuse collision étonnante,* mais j'imagine que j'ai mérité ce titre la première fois que nous nous sommes vus.

– Hum, ouais, tu peux le dire.

– Ne cogne pas un homme à terre.

Il prend un air faussement triste et je me penche vers lui pour lui donner un baiser.

– Pauvre chéri !

– Ouais ? Et puisque tu me plains, tu vas me laisser te poser une autre question. Il y a autre chose que je ne me rappelle pas et que tu ne veux pas me dire ?

Mon cœur s'arrête de battre et ma gorge se serre. J'essaie de ne pas hésiter. De ne pas marquer de rupture de rythme dans mes plaisanteries qui lui montrerait que je sais effectivement quelque chose qu'il ignore.

– Bien essayé, Ace.

Je déglutis avec difficulté et me disant que le leurre est crucial à ce moment précis.

Je baisse la tête pour déposer des petits baisers tout le long de son cou et sur sa poitrine et, soudain, j'ai trouvé ma question suivante. Je ne devrais probablement pas la poser – je sais que le sujet est tabou, alors je me prépare à lui demander la signification des quatre coups frappés sur le capot de la voiture, quand la question passe mes lèvres avant que je puisse l'arrêter.

– Qu'est-ce qu'ils veulent dire, tes tatouages ?

Je sens sa poitrine marquer un temps d'arrêt et je lève les yeux.

– Je veux dire, je connais la signification des symboles… mais qu'est-ce qu'ils représentent pour toi ?

Il me regarde fixement, le tumulte est visible dans ses yeux et l'incertitude dans sa grimace.

– Ry…

Il souffle mon nom tandis qu'il tente de trouver les mots pour exprimer les émotions contradictoires qui passent à toute vitesse dans son regard.

– Pourquoi les as-tu fait faire ?

Je me dis que je vais peut-être rétrograder, n'importe quoi, pourvu que je le débarrasse de la peur que je lis dans ses yeux.

– Je me suis dit que j'étais marqué de façon permanente à l'intérieur de moi – je vivais avec tous les jours, c'était comme un rappel constant qui ne partirait jamais – je pouvais aussi bien me marquer moi-même à l'extérieur aussi.

Il détourne les yeux en poussant un profond soupir et regarde en direction de l'océan.

– Pour montrer à tout le monde que, parfois, un emballage que vous trouvez parfait ne contient rien d'autre que des marchandises avariées, marquées de façon irrémédiable.

Sa voix se brise sur ce dernier mot et, avec elle, un petit morceau de mon cœur. Ses paroles sont comme de l'acide qui ronge mon âme.

Je ne supporte pas la tristesse qui le submerge, alors je prends les rênes. Je veux qu'il sache que quelle que soit la signification de ses tatouages, elle n'a pas d'importance. Je veux lui montrer qu'il est le seul à pouvoir prendre ce qu'il considère comme un enlaidissement invisible et en faire une œuvre d'art, visible et belle. Lui expliquer que ses cicatrices, intérieures comme extérieures, sont insignifiantes parce que c'est l'homme qui les porte – *qui les possède* – qui compte. L'homme dont je suis tombée amoureuse.

Mais comme je ne sais pas très bien comment lui montrer ça, je me fie à mon instinct et je touche son bras pour qu'il le soulève. Très lentement je me penche vers lui et j'appuie mes lèvres sur le tatouage tout en haut, le symbole celtique qui représente *l'adversité*. Je sens sa poitrine frissonner sous mes lèvres quand il essaie de contrôler le flot d'émotions qui l'inonde au moment où je descends tout aussi lentement vers le deuxième : *l'acceptation*.

L'idée qu'il faudrait se marquer de façon indélébile pour accepter des horreurs que je n'ose même pas imaginer me choque profondément. J'appuie longuement mes lèvres sur ce rappel artistique et je ferme les yeux pour qu'il ne voie pas mes larmes. Pour qu'il ne les prenne pas pour de la pitié. Mais, en fait, je me rends compte que je veux qu'il les voie au contraire. Je veux qu'il sache que sa douleur est ma douleur. Sa honte, ma honte. Son adversité, mon adversité. Son combat, mon combat.

Qu'il n'a plus besoin de mener ce combat tout seul, avec son corps et son âme entachés de honte silencieuse.

Quand je détache mes lèvres du symbole de l'*acceptation* et que je descends vers la *guérison*, je lève vers lui mes yeux brouillés de larmes. Son regard se rive sur le mien et j'essaie de verser tout ce que j'ai en moi dans notre échange visuel.

Je t'accepte,

Tel que tu es.

Les pièces cabossées.

Les pièces faussées.

Celles couvertes de honte.

Les fêlures qui laissent passer l'espoir.

Le petit garçon recroquevillé de peur et l'homme adulte qui suffoque toujours dans son ombre.

Les démons qui te hantent.

Ta volonté de survivre.

Et ton esprit qui se bat.

Toutes les pièces qui te constituent forment ce que j'aime.

Ce que j'accepte.

Ce que je veux aider à guérir.

Je pourrais jurer que pendant cet échange silencieux nous retenons tous les deux notre souffle, mais je sens les murs qui s'écroulent autour de ce cœur qui bat juste sous mes lèvres. Les grilles qui le protégeaient sont maintenant forcées de s'ouvrir sous la poussée des rayons d'espoir, d'amour et de confiance qui passent au travers. Des murs qui s'effondrent pour laisser entrer quelqu'un pour la première fois.

L'absolu de ce moment fait jaillir mes larmes qui roulent sur mes joues. Le salé sur mes lèvres, son odeur dans mes narines et le tonnerre dans son cœur me font voler en éclats et me réassemblent d'une multitude de façons.

Il serre les paupières, repoussant ses larmes, et avant de les rouvrir, il me relève pour que nos yeux soient à la même hauteur. Je vois les muscles de sa mâchoire qui tressautent et je vois qu'il cherche comment verbaliser cette tension. Nous restons assis sans parler pendant un moment, pour lui permettre de se ressaisir.

– Je…

Sa voix se brise et il baisse les yeux un instant avant de les relever pour me regarder en face.

– Je ne suis pas encore prêt à en parler. C'est trop, et cela a beau être clair dans ma tête – dans mon âme et dans mes cauchemars –, le dire tout haut, pour la première fois, c'est juste…

Mon cœur se brise pour cet homme que j'aime. Vole en un millier d'éclats minuscules à cause des souvenirs qui provoquent ce regard perdu, contrit, honteux. Je tends les bras pour prendre son visage entre mes mains, pour essayer d'apaiser la douleur imprimée sur les lignes magnifiques de son visage.

– Chut, tout va bien, Colton. Tu n'as rien à expliquer.

Je me penche, j'embrasse le bout de son nez comme il fait avec moi et je pose mon front contre le sien.

– Mais tu sais que je suis là, si jamais tu voulais le faire.

Il pousse un soupir tremblotant et me serre plus fort contre lui, pour essayer de me rassurer alors que c'est moi qui devrais faire ça pour lui.

– Je sais, murmure-t-il dans la nuit tombante, je sais.

Et il ne m'échappe pas qu'il me laisse embrasser tous ses tatouages – exprimer mon amour de tous les symboles de sa vie – sauf celui qui représente la vengeance.

1. Florence Nightingale (1820-1910), infirmière britannique pionnière des soins infirmiers modernes. (NdT)

16

Colton

– Enfoiré !

Où est-ce que je suis, bordel ? Je me réveille en sursaut et je m'assieds dans le lit. Mon cœur bat la chamade, le sang cogne à mes tempes et je suis hors d'haleine, putain ! Je suis en nage et j'essaie de donner un sens aux images embrouillées qui flottent dans mes rêves avant d'entrer en collision. Des souvenirs qui s'évanouissent comme des putains de fantômes à l'instant où je me réveille, ne laissant dans ma bouche qu'un goût amer.

Oui, nous deux – les cauchemars et moi – on se connaît bien. Copains comme cochons.

Je jette un coup d'œil au réveil. Il n'est que sept heures et demie du matin, et j'ai déjà besoin d'un verre – foutaises – *d'une bouteille entière,* pour supporter ces putains de rêves qui finiront par avoir ma peau. Tu parles d'une ironie. Les souvenirs d'un accident dont je ne me souviens pas auront ma peau à force d'essayer de m'en souvenir.

Qui est-ce qui dit que je débloque, avec un D majuscule ?

J'éclate de rire et le battement de la queue de Baxter sur son coussin, par terre à côté du lit, me répond. Je tapote le lit de la main pour qu'il monte dessus et après l'avoir caressé un moment, je me bagarre avec lui pour qu'il se couche et je ris quand il me lèche sauvagement.

Je repose la tête sur mon oreiller et je ferme les yeux en m'efforçant de me rappeler mon putain de rêve, pour essayer de combler les vides dans ma tête. Rien de rien, putain !

Doux Jésus ! J'ai besoin d'un peu d'aide, là.

Baxter grogne à côté de moi. J'ouvre les yeux, m'attendant à un regard de chiot réclamant de l'attention. Non non. Pas le moins du monde. Je ne peux pas m'empêcher de rire.

Ce foutu Baxter. Le meilleur ami de l'homme, et tout et tout, mais aussi une source de rire thérapeutique quand c'est nécessaire.

– Sérieusement, mon pote ? Si je pouvais me lécher comme ça moi-même, je n'aurais pas besoin d'une femme.

Mes paroles ne l'empêchent pas le moins du monde de finir de faire sa toilette intime. Au bout d'un moment, il s'arrête et me regarde, la tête penchée, la langue pendant au coin de sa gueule.

– Ne me lance pas ce regard hautain, espèce d'enfoiré. Tu te prends peut-être pour un cador, là, parce que t'es souple et tout, mais mon pote, toi aussi tu craquerais pour la chatte de Ry. De la magie de première, Bax.

Je tends la main pour lui gratter le dessus de la tête et je ris de nouveau en secouant la mienne.

Je suis tombé si bas que je parle de sexe à mon chien ? Et le médecin qui dit que je n'ai pas une case en moins ? Merde, je crois qu'il a pris un virage à droite de trop sur une piste ovale.

Baxter se lève et descend du lit d'un bond.

– Je vois ce que c'est, tu profites de moi et après tu me laisses tomber.

Les mots de Rylee quand nous nous sommes rencontrés me reviennent à l'esprit. *Baise et largue*. Enfoirée de Rylee. La classe, belle comme pas possible, insolente et prête à en découdre. Putain ! Comment on a fait pour arriver jusqu'ici ?

Je jure devant Dieu que la vie est une succession de moments. Certains, inattendus. La plupart, non. Mais très peu sont insignifiants. Putain, je n'aurais jamais cru qu'un baiser volé pouvait mener à ça. À Rylee et moi.

Des enfoirés de drapeaux à damier et tout le cirque.

Je souffle tandis que la migraine démarre, je roule sur le lit pour attraper mes médocs antidouleur sur la table de nuit. J'ai l'impression que ma tête explose quand un brillant éclair blanc – un flash de l'assemblée des pilotes – me frappe comme un putain de coup de marteau et disparaît avant que je puisse saisir plus d'un dixième de ce qu'il montrait.

– Bon Dieu !

Je me sors du lit, les vertiges sont moins prononcés qu'hier. Et qu'avant-hier. J'essaie de me calmer en me forçant à me souvenir, à obliger ma putain de tête à retrouver tout ce que je viens à peine d'entrevoir. Je fais les cent pas, mon esprit ne me présente rien que des putains de blancs. Je suis frustré, je me sens enfermé, déstabilisé.

Plus paumé que jamais.

Je n'ai plus l'impression d'être moi. Pourtant, ce dont j'ai besoin, plus que tout, en ce moment, c'est d'être moi, bordel ! D'être moi. D'avoir le contrôle. D'être à la hauteur.

D'être toujours Colton Donavan, putain !

– Aaaaahhhh !

Je crie parce que ce dont j'ai besoin, là tout de suite, c'est de *baiser*. C'est ce qui m'aidera à retrouver le moi qui me fait défaut en ce moment. J'ai beau faire les cent pas devant la fenêtre de ma chambre, ma queue est dure comme un roc et j'ai les couilles si bleues que je vais bientôt ressembler à ce foutu Grand Schtroumpf si le toubib ne me donne pas le feu vert rapidement.

Le plaisir d'enterrer la douleur, *mon cul*. Si on ne peut pas avoir le plaisir, qu'est-ce qu'on fait de la douleur ?

Et que je sois damné si ce n'est pas la pire – la plus exquise – des tortures que de dormir à côté de la seule femme pour laquelle j'ai jamais éprouvé tant de désir. Je ne tiendrai pas un jour de plus à ce régime-là. Même si cela fait un mal de chien, le seul fait de penser à elle me pousse à prendre ma queue dans ma main pour m'assurer qu'elle ne s'est pas rabougrie avant de tomber à force de ne pas servir.

Ouais, elle est toujours là.

Et c'est là que ma main se met à trembler. Elle tremble tellement que mes doigts n'arrivent même plus à tenir ma propre queue.

Putain de bordel de merde !

Maintenant, je tremble de frustration, putain. Je m'en veux, j'en veux à ce putain de Jameson qui m'est rentré dedans, j'en veux au monde entier, bordel ! J'étouffe d'être enfermé comme ça. Je pète les plombs ! Je deviens dingue, putain !

Je ramasse le coussin qui est à côté de moi sur le canapé et je le jette dans la baie vitrée devant moi avant de me laisser tomber dans un fauteuil.

– Et merde !

Je serre les paupières et, soudain, j'ai l'impression que des images passent en trombe, s'entrechoquent à un rythme effréné et viennent frapper à l'avant de mon esprit. L'éclair éblouissant revient avec encore plus d'intensité, m'écrasant et me paralysant en même temps, putain !

Vas-y, vas-y, vas-y. Allez, un – trois. Allez, bébé. Vas-y, vas-y, vas-y.

Trop vite.

Putain !

Spider-Man. Batman. Superman. Ironman.

J'ouvre les yeux brusquement tandis que des souvenirs que je croyais effacés me reviennent brutalement, en couleur et en haute définition.

Mon estomac se serre quand les sensations oubliées me frappent de plein fouet. La peur m'étrangle quand j'essaie de reconstituer l'accident à partir de ce gruyère qu'est toujours ma mémoire.

La crise d'angoisse me frappe de toutes ses forces et je n'arrive pas à m'en débarrasser. Les étourdissements. Les vertiges. La nausée. La peur. Les quatre se mélangent comme dans le Long Island Iced Tea[1] que je rêverais d'avaler en ce moment où tout mon corps tremble sous l'effet des éclats minuscules de souvenirs que ma mémoire a choisi de me renvoyer.

J'ai l'impression d'être sur une grande roue, à mi-chemin de la descente en chute libre tandis que je me débats pour avoir de l'air.

Ferme-la, Donavan ! Arrête de te lamenter comme une gonzesse !

Putain, tout ce que je veux, là tout de suite, c'est Rylee. Et je ne peux pas l'avoir. Alors, je suis là, à me balancer d'avant en arrière comme une putain de mauviette pour me retenir de l'appeler, alors que c'est la première fois qu'elle part pour passer toute une journée avec les garçons.

Mais j'ai terriblement besoin d'elle, bordel !…surtout que je comprends maintenant… que je la comprends maintenant. Je comprends la claustrophobie qui la handicape, parce que moi, en ce moment, je ne fonctionne même pas. Tout ce que j'arrive à faire, c'est rester allongé sur le sol, avec ma vision qui se trouble sur les bords, la pièce autour de moi qui tourne et mon cœur qui bat à se rompre.

Et dans un moment de lucidité qui transperce la panique qui m'étrangle, je dois reconnaître que si je ne me sentais pas moi-même il y a un moment, alors maintenant je me déteste totalement dans cette version de moi-même, une vraie gonzesse – paumé, qui se barre en couille, allongé sur le sol à pleurnicher comme une petite chienne à cause de quelques souvenirs.

Je ferme les yeux tandis que mon esprit dérive dans un foutu brouillard.

… si c'est écrit dans les cartes…

D'autres souvenirs viennent frôler ma mémoire, mais je n'arrive pas à les atteindre ni à les voir assez longtemps pour me raccrocher à ces enfoirés.

… ils sont venus, tes super-héros, finalement…

Je repousse les souvenirs, je les renvoie dans les ténèbres. Je suis si nul, en ce moment, putain ! Malgré mon besoin de me les rappeler, je ne suis pas sûr de pouvoir les gérer. J'ai toujours été du genre à foncer, mais en ce moment je dois apprendre à avancer à petits pas, sans brûler les étapes, et tout ce merdier.

Je ferme les yeux pour essayer d'arrêter le manège que cette chambre est devenue.

Tchac !

Un nouveau flash vient frapper ma mémoire. Il y a cinq minutes, je ne me rappelais que dalle et maintenant je ne réussis plus à oublier, putain ! Cabossé ou déformé, mon cul, maintenant je suis une véritable casse.

Respire, Donavan. Respire, putain.

Tchac !

Je suis vivant. Entier. Présent.

Tchac !

Je prends deux grandes inspirations, ma sueur coule et fait des auréoles sur le tapis. J'essaie de me relever, de rassembler mes pièces détachées éparpillées dans toute la chambre, en vain, parce qu'il va me falloir un peu plus qu'une lampe à souder pour me remettre en état.

Et ce que je dois faire là, tout de suite, vient me percuter comme un enfoiré de train de marchandises. Ça bouge. Si j'étais plus cohérent, je rigolerais en me voyant à poil, ramper à travers la chambre pour attraper la télécommande. Je suis tombé bien bas.

Mais je suis tellement aux abois que je n'en ai rien à battre.

Ce qui compte, c'est de me retrouver.

De contrôler la seule peur que je peux contrôler.

D'affronter les souvenirs et de les rendre impuissants.

De ne pas être une putain de victime.

Jamais. Plus jamais.

Les trois mètres que je dois ramper pour atteindre la télécommande me demandent plus d'efforts que de courir mes huit kilomètres habituels. J'ai tellement de points faibles en ce moment que je ne peux même pas les compter. Je suis hors d'haleine et le marteau a repris son boulot dans ma tête. Je finis par atteindre mon lit et je m'assieds difficilement en m'adossant au pied du lit. Parce que le moment est venu d'affronter les deux peurs qui dominent mes rêves.

J'oriente la télécommande vers la télé, je presse le bouton et l'écran s'allume. Il me faut une minute pour accommoder, mes yeux ont un peu de mal à faire coïncider les images que je vois en double. Mes putains de doigts sont comme de la guimauve, et je dois m'y reprendre à plusieurs fois pour trouver la vidéo sur l'enregistreur.

Il faut que je m'accroche pour regarder ma voiture propulsée comme par une catapulte et plonger dans la fumée.

Pour ne pas détourner les yeux quand la voiture de Jameson percute la mienne. En mettant le feu à la mèche du feu d'artifice.

Pour ne pas oublier de respirer quand nous – la voiture et moi – décollons dans l'air chargé de fumée.

Pour ne pas me recroqueviller en entendant le bruit épouvantable et en me voyant emboutir la glissière de sécurité.

Pour regarder la voiture voler en éclats.

Se désintégrer autour de moi.

Faire des tonneaux comme une putain de petite voiture Hot Wheels qui tombe dans les escaliers.

Et ce n'est que quand je dégueule que je m'autorise à détourner les yeux.

---

1. Cocktail à base de tequila, de gin, de vodka, de rhum et de liqueur d'orange. (NdT)

17

Je frémis d'impatience et je suis d'excellente humeur en conduisant sur l'autoroute inondée de soleil qui me ramène chez Colton, dans cette maison que je considère comme mon chez-moi depuis une semaine. Une entrée sur la pointe des pieds à l'intérieur d'une avancée monumentale dans notre relation.

C'est seulement par nécessité et non parce qu'il veut que je reste avec lui pendant une période d'une durée indéterminée. Non ?

J'ai le cœur plus léger après avoir passé ma première permanence de vingt-quatre heures avec les garçons depuis plus de trois semaines. Je ne peux pas m'empêcher de sourire en repensant au sacrifice de Colton pour m'aider à sortir de la maison et à aller retrouver les gamins sans une escorte de paparazzis. Je me suis mise au volant de la Range Rover, dissimulée derrière les épaisses vitres teintées, et Colton a ouvert la grille de l'allée puis est allé à pied jusque dans l'arène des médias, en attirant toute l'attention sur lui. Et quand les vautours se sont abattus sur lui, je suis sortie de l'autre côté et j'ai pu partir sans être suivie.

L'attente n'est pas sans importance.

La phrase tourne dans ma tête, et une myriade de possibilités découlent des quelques mots que Colton m'a envoyés par texto tout à l'heure. Et quand j'ai essayé de l'appeler pour lui demander ce que cela voulait dire, je suis tombée sur sa boîte vocale, et un autre texto est arrivé.

Pas de questions. Je contrôle. Je te verrai après le boulot.

Et la simple idée qu'après avoir été avec lui pratiquement non-stop depuis trois semaines, je n'aie maintenant pas le droit de lui parler, suffit à sérieusement créer l'attente. Mais la question demeure, que suis-je censée attendre exactement ? Mon corps a déjà décidé, et il est fébrile dans l'attente de ce qu'il sait être la réponse. Ma raison, elle, essaie de me préparer à autre chose. J'ai

bien peur que si je pense qu'il a bien reçu le feu vert du médecin et que ce n'est pas le cas, alors je serai si frénétique et submergée par mon désir que je prendrai ce que je veux – si désespérément –, quitte à le mettre en danger.

Je ne peux m'empêcher de sourire de plaisir à l'idée de ce que cette soirée pourrait m'apporter – pour terminer en beauté une super journée passée avec les *autres* hommes de ma vie. J'ai eu l'impression d'être une rock star quand je suis arrivée au foyer, tellement les garçons m'ont accueillie avec chaleur et affection. Ils m'avaient tellement manqué et c'était si réconfortant d'entendre Ricky et Kyle se chamailler pour savoir qui est le meilleur au base-ball, d'entendre le doux son de la voix de Zander dans ses quelques rares moments de stabilité, d'écouter Shane jacasser à propos de Sophia et de l'état de Colton qui s'améliore, pour pouvoir lui apprendre à conduire. On s'est embrassés et je leur ai affirmé que Colton allait bien et que les titres de journaux qui prétendaient le contraire ne disaient pas la vérité.

Je monte le son de la radio quand j'entends « What I Needed » et je me mets à chanter tout haut, les paroles renforçant ma bonne humeur, si c'est possible. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et je change de file, c'est la troisième fois que je remarque cette berline bleu foncé. Je n'ai peut-être pas échappé aux paparazzis, finalement. À moins que ce ne soit un des types de Sammy qui veut s'assurer que suis bien rentrée. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas trop rassurée.

Cela me rend parano, alors j'attrape mon téléphone pour appeler Colton et lui demander s'il a chargé Sammy de mettre en place une protection pour moi. Je tends le bras au-dessus du siège passager et ma main heurte la pile de cadeaux que les garçons ont fabriqués pour Colton. C'est là que je me rends compte que quand j'ai mis toutes mes affaires à l'arrière de la voiture, j'ai posé mon téléphone et j'ai oublié de le reprendre.

Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur en essayant de me débarrasser de l'impression qui me tracasse et qui m'inquiète en voyant la voiture toujours à la même distance derrière moi. Je m'oblige à me concentrer sur la route. Je me dis que c'est juste un photographe prêt à tout. Pas de quoi s'en faire. C'est la routine de Colton, ça, une chose à laquelle il est habitué. Mais pas moi. Je pousse un profond soupir en traversant le village de bord de mer avant de m'engager dans Broadbeach Road.

Je ne devrais pas être étonnée de voir les paparazzis qui bouchent toujours la rue devant les grilles de Colton. Ça ne devrait pas me stresser de devoir circuler dans la rue quand ils se précipitent sur moi parce qu'ils ont remarqué que je conduis sa voiture. Je ne devrais pas vérifier dans mon rétro encore une fois tout en poussant le bouton pour ouvrir les portes et voir la berline qui se gare au bord du trottoir. En revanche, je devrais remarquer que la personne dans la voiture ne descend pas – ne sort pas d'appareil photo pour prendre le cliché pour lequel elle m'a suivie – mais avec tous ces flashes qui crépitent autour de moi, il m'est difficile de me concentrer sur autre chose que sur ma conduite.

Je pousse un petit soupir de soulagement quand les grilles se referment sur moi et que je gare la Range Rover. Quand j'en sors, j'ai encore les mains qui tremblent un peu et je me demande comment

on peut s'habituer au chaos absolu de tous ces journalistes hystériques alors que je les entends encore appeler mon nom de l'autre côté du mur. Je tourne les yeux vers Sammy qui se tient juste de ce côté de la grille et je réponds au petit signe de tête qu'il m'adresse. Je m'apprête à lui demander s'il a envoyé un homme pour me protéger, mais le texto de Colton me revient soudain en mémoire.

L'attente n'est pas sans importance.

Mon corps tout entier se serre et se contracte, mes terminaisons nerveuses sont à vif et se languissent de l'homme qui m'attend dans la maison. Je prends mon sac à l'arrière de la voiture en me disant que je viendrai chercher le reste plus tard. Je me dirige rapidement vers la porte d'entrée, mets la clé dans la serrure et j'ouvre la porte en un rien de temps. Quand je la referme, le silence remplace la cacophonie qui règne à l'extérieur et je m'appuie contre le bois, mes épaules se libèrent de leur tension quand je me dis que j'ai exclu le reste du monde et que je suis dans ma petite bulle de paradis.

Je suis avec Colton.

– Dure journée ?

Je fais un bond de cinquante centimètres. Colton sort du petit salon plongé dans l'obscurité et je dois faire un effort considérable pour ne pas oublier de respirer quand il s'appuie sur le mur derrière lui. Je parcours d'un regard gourmand chaque contour, chaque centimètre de pure virilité, de son corps musclé qui n'est vêtu que d'un short de surfeur rouge qu'il porte bas sur les hanches. Mes yeux se baladent sur sa poitrine et ses tatouages avant de saisir un petit sourire en coin, mais c'est quand nos regards se croisent que j'aperçois l'étincelle juste avant l'explosion.

Et entre deux respirations, précédées par un grognement charnel, il est sur moi – son corps précipité contre le mien, me poussant contre la porte, sa bouche faisant beaucoup plus que seulement m'embrasser. Il me prend, me réclame, me marque avec un besoin sans retenue, un abandon total. Aussitôt, j'agrippe une poignée de cheveux sur sa nuque pendant qu'il fait la même chose d'une main et pose l'autre sur ma hanche en enfonçant ses doigts impatients dans ma chair offerte. Mes seins s'écrasent et durcissent sur la fermeté de sa poitrine, la chaleur de sa peau venant s'ajouter à celle du brasier qui s'allume en moi.

Un désir incandescent monte en moi, qui me paraît impossible à satisfaire.

Nous progressons en une série de réactions en chaîne passionnées, de sa main il emprisonne mes boucles et, donc, ma bouche est à la merci de ses lèvres expertes. Alors, sa langue peut fouiller et aguicher et goûter comme s'il savourait son dernier repas, comme s'il disait va te faire foutre à toute sorte de retenue et qu'il acceptait avec plaisir son péché de gourmandise.

Du bout des doigts, je caresse ses omoplates tandis qu'il retient son souffle – si reconnaissant de pouvoir vivre toutes ces sensations de nouveau – avant de soulever ma jambe pour la faire passer au-dessus de sa hanche. Je pousse un gémissement, ce changement de position permet à son sexe en érection de se placer parfaitement contre mon centre vital douloureux de désir.

Je rejette la tête en arrière contre la porte quand ce léger frottement m'inonde, et Colton en profite pour se jeter sur mon cou dénudé. En un éclair, sa bouche est sur ma chair tendre, sa langue glisse sur mes terminaisons nerveuses, les réveille en les brûlant de son désir.

Je m'accroche à ses biceps tendus tandis que ses mains s'empressent sur le bouton de mon jean. Je tortille des hanches quand ses mains se glissent entre le tissu et ma chair impatiente. Je m'extirpe de mon jean et ses doigts se baladent, passent sur mes plis gonflés pour exciter sans prendre. De l'autre main, il soutient mes fesses, formant une barrière de protection entre la porte et moi, et me colle contre lui.

Mon désir atteint des hauteurs insoupçonnées tandis que l'impatience consume chaque parcelle de mon corps.

– Colton…

Je gémis, je veux – non, j'ai besoin – qu'il aille au bout de notre connexion. Je tâtonne des mains le long de son torse et je défais brusquement le velcro qui ferme son short de surf. J'entends siffler sa respiration quand ma main se referme sur son membre torturé. Tout son corps se tend quand il sent ma peau sur la sienne.

– Ry…

Le souffle court, il prononce mon nom quand je fais glisser ma main de haut en bas sur lui. Ses mains se fraient un chemin sous mon top, il me l'arrache et dégrafe mon soutien-gorge en un tournemain.

– Rylee, dit-il, les dents serrées.

Il est si submergé par les sensations qui le bombardent qu'il arrête de m'embrasser, qu'il arrête de passer les mains sur moi mais prend appui sur elles en les posant sur la porte de part et d'autre de ma tête. Il appuie son front contre le mien, tout vibrant du désir qui le traverse, son souffle haletant contre mes lèvres.

Il dit quelque chose d'une voix si basse qu'elle est couverte par le bruit de nos respirations qui emplissent la pièce silencieuse. Je reprends le mouvement de ma main, j'aime le sentir trembler contre moi.

– Arrête, souffle-t-il contre mes lèvres, et cette fois je l'entends.

Je m'arrête aussitôt et je recule pour le regarder, craignant que sa tête ne le fasse souffrir. Immédiatement, je m'inquiète en voyant ses paupières serrées. Il prend une respiration douloureuse et ouvre les yeux lentement pour me regarder tout en pétrissant mes fesses du bout des doigts.

– Je meurs d'envie de te pénétrer, de me sentir, me perdre, me trouver en toi, Ry…

La tension dans son cou est visible et sa passion s'entend dans sa voix.

– Je devrais te faire ça doucement et lentement, bébé, mais je ne vais pas pouvoir être autrement que rude et rapide parce qu'il y a trop longtemps que j'attends ça, bordel !

Seigneur, ce qu'il peut être sexy, ce mec ! Et ce qu'il me dit m'excite tellement que je ne pense même pas qu'il se rende compte à quel point je me fiche de faire ça doucement et lentement. Mon

corps est tellement tendu – mes émotions, mes sensations, ma volonté – que le moindre frôlement de sa part va sans aucun doute me faire voler en un million de putains d'éclats de plaisir qui, bizarrement, me remettront en place.

Je lève la tête vers lui, je me penche et pose la bouche sur la sienne. Je l'entends prendre une respiration douloureuse, je sens sa tension lorsque je mordille doucement sa lèvre inférieure. Quand je m'écarte de nouveau, je croise son regard chargé de désir.

– J'ai envie de toi.

Je murmure, entourant d'une main son membre d'acier et empoignant de l'autre les cheveux sur sa nuque, pour qu'il sente bien l'intensité de mon désir.

– De n'importe quelle façon. Rude, vite, doucement, lentement, debout, assise – peu importe, du moment que c'est toi qui t'enfonces en moi.

Il me fixe étonné, l'incrédulité rivalise avec le désir qui enflamme son regard. Je vois bien qu'il s'efforce de le canaliser, je le sens trembler de convoitise, et je peux dire exactement à quel moment sa détermination s'effondre. Sa bouche se pose sur la mienne – nos lèvres s'écrasent et nos langues se mélangent – et il prend, goûte et provoque comme lui seul sait le faire. De ses mains puissantes il dessine les contours de mon torse, caressant des pouces le dessous de mes seins déjà alourdis par le désir, avant de redescendre sur les rondeurs de mes hanches.

Si je m'imaginais que les graines du désir plantées plus tôt avaient fleuri, j'étais complètement dans l'erreur, parce que c'est maintenant – en cet instant même – que je suis un jardin fleurissant de désir.

Il devient encore plus imposant dans ma main quand je frotte de mon pouce la pointe humide de son sexe et je suis récompensée par un grognement qui provient du fond de sa gorge. De l'autre main, je griffe son dos tandis que mes lèvres impriment autant de ferveur sur les siennes. En une seconde, Colton m'attrape par les hanches et me soulève en appuyant mon dos contre la porte. J'essaie de passer les jambes autour de sa taille mais il m'arrête, en suspens, de sorte que le contact que je désire le plus ne se fait pas et qu'il me torture de son membre dur appuyé contre mes cuisses, en faisant culminer mon excitation.

Il inspire brièvement quand je passe une main entre mes jambes pour saisir son sexe, pour tenter de contrôler cet homme incontrôlable. Que je désire horriblement. Formidablement. De toutes les manières possibles.

Ses yeux reflètent une émotion indéchiffrable, mais je suis si demandeuse, si préoccupée par ce qui va se passer dans les secondes qui suivent, que je ne me pose pas de questions.

Je le lâche un instant pour enfoncer mes doigts entre mes jambes et les humecter à la réserve de moiteur de mon intimité avant d'entourer son gland et de l'en enduire pour le préparer physiquement et pour lui montrer les effets concrets qu'il produit sur moi, et ce que j'attends précisément de lui. Et ma petite démonstration a raison de sa résistance.

Il enfonce ses doigts profondément dans mes hanches et me soulève un peu plus haut pour me permettre de nous aligner avant qu'il ne me fasse redescendre sur lui. Nous poussons un cri tous les deux en même temps quand notre connexion est enfin réalisée. Quand ma chaleur humide s'étire au maximum pour s'adapter à son invasion.

Et c'est comme si, depuis le temps qu'il ne m'avait pas pénétrée, mon corps avait oublié la brûlure du plaisir que sa présence en moi peut provoquer.

– Mon Dieu ! Je suis trop étroite.

Je mets cela sur le compte du fait qu'il y a plus de trois semaines que nous n'avons pas eu de rapports intimes.

– Non, Bébé.

Colton, les yeux rigolards, s'immobilise pour me laisser le temps de m'adapter.

– C'est juste que je suis très gros.

Le rire monte en moi mais n'a pas le temps d'arriver jusqu'à mes lèvres. En un éclair, j'entrevois son sourire arrogant avant que sa bouche s'écrase sur la mienne de nouveau. Mais cette fois, tandis que son baiser prend possession de ma bouche, ses hanches se mettent en mouvement, ses mains servent de guide et sa queue caresse chaque centimètre avide à l'intérieur de moi. Il maîtrise totalement nos mouvements, nos réactions, notre escalade de sensations.

Je détache ma tête de la porte et je le regarde. Ses yeux sont fermés, ses lèvres légèrement écartées, ses cheveux ébouriffés par mes caresses et les muscles de ses épaules ondulent au rythme de notre mouvement.

Mon homme cabossé est maintenant en mode total dominateur, et chaque instance de mon corps demande à se soumettre. À devenir sienne. À être celle à laquelle il prouve sa virilité.

– Putain, ce que tu es bonne !

Il me soulève et replonge en moi tandis que mes muscles se tendent et que mes sens reçoivent enfin l'attention qu'ils réclamaient avec tant d'insistance.

– Colton…

J'enfonce les doigts dans ses épaules tandis qu'il me précipite vers les sommets. Les sensations montent en spirale – des petites ondes de choc de plaisir qui me préparent au tremblement de terre qu'il va provoquer sous mes pieds – et la chaleur commence à se répandre en moi comme un feu de forêt. Il me pénètre de nouveau et mes cuisses se serrent autour de lui, mes ongles dessinent des partitions et ma bouche cherche la sienne frénétiquement.

Il ne faut qu'une poignée de secondes pour que le plaisir culmine dans une explosion de lumière dans les abysses d'obscurité qui m'ont consumée. Et je me perds instantanément dans un monde qui s'étend au-delà de notre connexion. Il n'y a plus que lui et moi – submergée par mes sensations et dépourvue de souffle – quand je me noie dans un océan de chaleur et que je m'abandonne à mes perceptions, en répétant son nom dans une litanie haletante.

Peu de temps après, le cri de Colton traverse l'état comateux dans lequel m'a plongée le plaisir, en même temps que ses hanches convulsent furieusement sous les miennes quand il atteint son propre paroxysme. Il va et vient en moi encore quelques fois pour tenter de prolonger l'instant, la respiration haletante et la poitrine luisante de nos sueurs mélangées.

Son corps s'affaisse contre le mien et il enfouit son visage dans le creux de mon cou. Je passe les bras autour de lui, sans quitter ma position à cheval sur son pelvis et adossée contre la porte. Je profite du moment – sa poitrine qui monte et qui descend rapidement, la chaleur de son souffle dans mon cou, l'odeur caractéristique du sexe – et je comprends que je remuerais ciel et terre pour cet homme sans la moindre hésitation.

Colton modifie la position de ses mains sur mes hanches et j'abaisse lentement mes pieds vers le sol bien que ma tête soit toujours littéralement dans les nuages. Il sort de moi en glissant, et pourtant notre lien n'est pas rompu parce qu'il me prend dans ses bras, peau contre peau, comme s'il ne voulait pas me laisser partir tout de suite.

Et moi, ça me va, parce que je ne pense pas que je serai jamais capable, moi non plus, de le laisser partir.

– Putain, j'en avais besoin.

Il sourit en émettant un petit gloussement et je ne trouve rien d'autre qu'une réponse évasive parce que, franchement, je plane toujours aussi haut.

Nous gardons le silence un moment, perdus dans l'intensité de l'instant, savourant la sensation réconfortante simplement d'être ensemble.

– Je n'en reviens pas que tu ne m'aies rien dit.

C'est lui qui rompt le silence en secouant la tête, avant de s'écarter et de saisir l'expression intriguée dans mon regard.

– À quel sujet ?

Un petit sourire ironique s'affiche sur ses lèvres, il pose une main sur ma joue, et passe avec légèreté son pouce sur mes lèvres encore gonflées par ses baisers.

– Ce que je t'ai dit avant de m'installer dans la voiture…

Ma respiration se bloque, mon cœur manque un battement et se serre en entendant les mots tomber de ses lèvres et en voyant l'émotion dans son regard. Je voudrais lui demander de le dire, de prononcer les mots lui-même, parce que oui, putain, je sais ce qu'il a dit mais je veux entendre qu'il se souvient de ces paroles et saisit toujours la signification de ce qu'elles cachent.

J'essaie de respirer régulièrement et de parler sans tremblements dans la voix, mais il faut que je sache.

– De quoi parles-tu ?

Je mens très mal et je sais qu'il perce à jour ma prétendue perplexité.

Il émet un petit rire silencieux et se penche vers moi pour déposer un baiser plein de tendresse sur mes lèvres puis sur le bout de mon nez avant de s'écarter de nouveau pour me regarder en face. Il

passe sa langue sur ses lèvres et dit :

– *Je te pilote, Ryles*.

J'ai le cœur qui fond et mon âme soupire en l'entendant répéter ces mots qui m'ont servi de colle pour rassembler les morceaux que l'accident avait dispersés. Mais même si ces mots m'apaisent, je perçois la nervosité qui fait trembler sa voix et l'angoisse en le voyant mordiller sa lèvre inférieure. Et je commence à avoir le trac. Est-ce qu'il a dit ces mots et maintenant ne ressent plus la même chose qu'à ce moment-là ? Je sais que c'est idiot de penser ça après ce qui vient de se passer entre nous, mais s'il y a une chose que j'ai apprise au sujet de Colton, c'est qu'il est tout sauf prévisible.

Je soupire, en affrontant le défi dans son regard.

– Ouais. Ces mots… tu les prononces maintenant parce que le souvenir t'est revenu ou parce que tu les penses toujours ?

Ça y est. J'ai mis cartes sur table, je lui ai donné la possibilité de dire que c'est la première interprétation et non la seconde – une *sortie* au cas où il ne me *piloterait* plus. Pour le cas où l'accident aurait changé ses sentiments et que tout – nous, lui et moi – serait revenu à un statut de relation *purement occasionnelle.*

Colton incline la tête pour m'observer un moment, une supplique dans le regard mais les lèvres immobiles. Le silence se prolonge alors que j'attends une réponse, que j'attends de voir s'il va me réduire en miettes ou s'il sera le baume apaisant sur mon cœur convalescent.

– Ry… tu ne sais pas que je n'oublie jamais le moindre moment où je pilote… *sur ou en dehors de* la piste ?

Il me faut un moment pour enregistrer les mots, pour que ces mots et ce qu'ils signifient pénètrent mon cerveau. Pour comprendre qu'il se souvient et que ses sentiments n'ont pas changé. Et maintenant que je sais – maintenant que mon inquiétude n'a plus de raison d'être et que nous pouvons aller de l'avant –, je suis figée sur place.

Nous sommes nus, appuyés contre une porte derrière laquelle se trouve au moins une centaine de reporters, l'homme que je *pilote* vient de me dire qu'il me pilote lui aussi, et pourtant tout ce que je trouve à faire, c'est de le regarder fixement tandis que mon âme prend conscience de l'espoir qui s'installe en elle pour en faire sa demeure permanente.

Colton se penche vers moi et sa bouche n'est plus qu'à un souffle de la mienne, ses mains encadrent mon visage et il scrute les profondeurs de mon âme.

– Je te pilote, Rylee.

Il doit croire que mon silence signifie que je n'ai pas compris sa précédente déclaration. Il n'a pas idée que je suis tombée *si* folle amoureuse de lui, ici et maintenant – corps dénudé et cœur à nu – que j'ai perdu tout accès au langage. Alors, à la place, j'accepte l'effleurement de ses lèvres sur les miennes pour un baiser doux et chaste avant qu'il ne repose son front contre le mien.

– Tu ne le sais pas ? Tu es mon putain de drapeau à damier.

Je sens ses lèvres s'incurver dans un sourire quand elles passent sur les miennes et je libère le rire qui monte en moi. C'est si bon soudain de n'avoir plus cette épine dans le pied.

De savoir que l'homme que j'aime m'aime aussi.

De savoir qu'il a rattrapé mon cœur qui tombait en chute libre.

Les mains de Colton s'aventurent le long de ma colonne vertébrale – le tremblement de sa main droite est devenu si léger que je le remarque à peine – et remontent tandis que je sens qu'il durcit de nouveau contre mon bas-ventre.

– Si je comprends bien, tu as reçu le feu vert du médecin ?

Mon corps repu recommence déjà à vibrer de désir renouvelé.

– Ouais en effet, mais après la journée que j'ai passée…

Il s'interrompt pour m'embrasser sur le front et m'attirer de nouveau dans ses bras accueillants.

-… j'en avais rien à foutre qu'il me le donne ou non, j'étais décidé à prendre ce qui m'appartient.

– Ce qui t'appartient, hein ?

Je le fais marcher, mais ces mots me comblent d'aise.

– Ouaip.

C'est alors que ce qu'il a dit avant me revient et je m'écarte pour savoir de quoi il s'agit.

– Qu'est-ce qui s'est passé dans la journée ?

Je vois son regard se voiler un instant avant de s'éclaircir à nouveau.

– Ne t'inquiète pas.

Bien sûr, je m'inquiète aussitôt.

– Que s'est-il passé, Colton ? Est-ce que quelque chose d'autre t'est revenu ? Quelque chose qui…

– Non.

Il me fait taire en appuyant ses lèvres sur les miennes.

– Je ne me souviens que des choses importantes. Il reste toujours quelques blancs.

Et, en bon spécialiste de la dérobade, il poursuit :

– J'ai l'impression que je t'ai négligée dernièrement.

Donc, il ne veut pas parler de ce qui le tracasse. D'accord… bon, dans la foulée de ce qui vient de se passer pendant ces vingt dernières minutes, je vais bien volontiers lui accorder l'espace qu'il ne me demande pas et ne pas insister.

– Tu m'as négligée ?

– Oui, je ne t'ai pas traitée comme il convient.

Il ponctue ses mots en me donnant une claque sur les fesses. La sensation de brûlure n'est rien, comparée aux ondes de choc qui traversent la zone hypersensible entre mes cuisses.

– Tu t'es occupée de moi – de tout le monde sauf de toi comme d'habitude – et moi, je ne me suis pas correctement occupé de toi.

– Je crois au contraire que tu viens de t'occuper de moi… et *très correctement.*

Je tortille mon corps nu contre le sien, ce qui me vaut le grondement qui sort des profondeurs de sa gorge.

– Si tu considères ça comme ne pas s'occuper de moi – me négliger – Ace, alors *s'il te plaît…*

Je le mordille sous le menton.

-… néglige-moi encore un peu.

– Bon Dieu, beauté, tu mets le self-control d'un mec à rude épreuve.

Il grogne tandis que ses mains descendent le long de ma colonne vertébrale et se referment sur le bas de mon dos.

– Mais ce n'était qu'une diversion mineure pour…

– Je ne dirais pas qu'elle était mineure.

Je lève les yeux et je tortille mes hanches à nouveau, ce qui le fait éclater de rire.

– Je suis prête à te suivre pour une autre de tes diversions quand tu veux.

– Je n'en doute pas un seul instant.

Il me pince les hanches rapidement.

– Mais comme je te disais, il est temps que je t'offre une sortie digne de ce nom, pour changer de cette nourriture d'hôpital dégoûtante, et pour être restée à me distraire pendant que j'étais allongé dans mon lit.

Quand je hausse un sourcil suggestif en l'entendant parler de distraction dans son lit, il se contente de secouer la tête, et ce sourire que j'adore illumine son visage. Il se penche, m'embrasse doucement et murmure la suite contre mes lèvres.

– Tu auras tout le temps de me distraire dans mon lit plus tard parce que pour l'instant – ce soir – je t'emmène voir un film en avant-première.

Ses mots me prennent totalement au dépourvu.

– Qu… quoi ?

Je le regarde bouche bée, l'air totalement incrédule. Il se contente de me sourire avec un regard satisfait parce qu'il m'a surprise.

Un petit frisson d'excitation me parcourt à l'idée de découvrir quelque chose de nouveau avec Colton – nous fabriquer de nouveaux souvenirs – mais en même temps cela signifie que je vais devoir le partager avec *eux*. Les *paparazzis* qui squattent devant la grille et assisteront certainement à l'événement, avec leurs questions indiscrètes et leurs appareils photo qu'ils vous collent en pleine figure. Et cela veut aussi dire que nous allons devoir sortir de ce monde, de notre petit royaume douillet où nous pouvons faire l'amour doucement, paresseusement quand et où nous voulons.

C'est sûr que j'ai une préférence.

C'est là que me revient en mémoire son commentaire humoristique à Becks, il y a quelques jours, et il s'y incruste. Les mots sortent de ma bouche sans que j'aie le temps de les filtrer.

– Je croyais qu'une fois que tu aurais le feu vert, rien ne viendrait s'interposer entre toi et moi, sauf pour changer les draps, pendant une *très longue sauterie*.

Je reprends ses propres paroles.

Les yeux de Colton s'assombrissent d'un voile de désir et scintillent de malice tandis qu'il tord la bouche en se demandant quel choix il va faire.

– Bon, je dois reconnaître que j'ai dit ça.

Il passe un doigt paresseux sur ma joue, le long de mon cou, pour finir entre mes seins. Malgré moi, j'inspire brusquement, le bout de mes seins durcit et mon cœur se gonfle.

– Et tu me connais, Rylee, toujours fidèle à ma parole… alors je me demande bien comment je vais te garder comme ça, nue avec seulement un drap et en même temps assister à une avant-première à laquelle j'ai accepté d'être présent ? Hum… les décisions !

Il murmure en baissant la tête pour dessiner la courbe de mon cou avec le bout de sa langue.

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

J'ouvre la bouche pour répondre, mais tout ce que je peux faire c'est essayer de respirer quand il mordille le lobe de mon oreille.

– J'imagine que le monde ne va pas tarder à apprendre à quel point tu es sexy, enroulée dans un drap.

J'ouvre les yeux brusquement pour le regarder tandis que la surprise fait baisser ma libido d'un cran. La seconde d'après, Colton et son sourire démoniaque m'ont soulevée de terre, toute nue et jetée sur son épaule.

Je pousse un cri aigu tandis qu'il avance vers l'escalier.

– Non ! Pose-moi par terre.

– Les médias vont pouvoir y aller bon train avec ce truc-là.

Je lui frappe les fesses, mais il continue.

– Eh bien, cela peut avoir du bon, tu ne perdras pas de temps à choisir comment tu vas t'habiller.

– Tu as perdu la tête !

Je crie, ce qui me vaut une autre claque sur mes fesses nues perchées si impudiquement sur son épaule.

– Si je perds, tu gagnes, chérie !

Il rigole en gravissant la dernière marche de l'escalier.

– Je gagne, *mon cul*.

Je marmonne et il éclate de rire de nouveau.

– Vraiment ?

Il penche la tête et pose un petit baiser chaste sur ma hanche qui est juste à côté de son visage.

– Je ne savais pas que tu aimais jouer comme ça, mais je suis sûr que nous pourrons explorer cette voie quand le temps sera venu.

Je reste bouche bée et j'émets un rire nerveux tandis que Colton s'arrête et fait lentement glisser mon corps le long de chaque centimètre de son corps musclé jusqu'à ce que mes pieds touchent le sol. La lueur espiègle dans ses yeux me pousse à me demander si Colton ne s'adonnerait pas à quelque chose d'autre auquel je n'aurais pas pensé jusqu'ici. Je suis si perdue dans mes pensées et les calculs muets dans son regard que je n'ai pas prêté attention au fait qu'il m'a posée sur la terrasse privée au deuxième étage.

Et quand je m'en rends compte – quand je regarde autour de moi –, je suis surprise encore une fois… mais cette surprise est du genre à faire fondre mon cœur.

– Oh, Colton !

Je ne trouve plus mes mots quand je vois tous les préparatifs autour de moi. Un écran de cinéma mobile a été installé tout au fond de la terrasse et les chaises longues ont été disposées comme des sièges de cinéma, recouvertes de plusieurs couches de ce qui n'est autre que des draps. Un sourire s'étale sur mon visage et la chaleur envahit mon âme quand je remarque toutes les petites attentions, les petites choses qui me montrent qu'il est attentif : un bol de cookies de chez Hershey, une bouteille de vin, des cônes de barbes à papa, des bougies allumées disposées un peu partout et des tonnes de coussins pour s'allonger dessus.

Je ne peux retenir mes larmes et ça ne me dérange pas que l'une d'elles roule silencieusement sur ma joue. La prévenance dont témoignent toutes ces choses si joliment arrangées devant moi me laisse sans voix. Je me retourne vers lui et je hoche la tête… Ce qui se trouve derrière tout ça me prive de mots et la beauté intérieure et extérieure de cet homme ravit mon cœur. Il est là, debout, nu, mal rasé, les cheveux ébouriffés et – sans parler de la partie rasée – en grand besoin d'une coupe de cheveux, avec un regard qui confirme ce qu'il m'a dit en bas.

– Merci. C'est la chose la plus adorable…

Ma voix se brise tandis qu'il fait un pas vers moi et vient prendre mon visage dans ses mains pour que je le regarde dans les yeux.

– La meilleure façon de sortir. Un film avec mon Ace et des draps… *rien d'autre entre nous que des draps.*

Il me fait ce petit sourire timide qui me fait craquer et se penche vers moi pour un soupçon de baiser avant de s'écarter.

– C'est tout à fait ça, Ry. Rien d'autre entre nous que des draps. *Plus jamais rien entre nous qu'une paire de draps.*

Ses mots me stupéfient, m'émeuvent, me complètent et je ne peux rien faire d'autre que d'avancer vers lui pour poser mes lèvres sur les siennes – sentir son cœur contre moi, la griffure de sa joue mal rasée sur mon menton, voir l'amour dans ses yeux – et dire :

– *Rien d'autre que des draps.*

18

Je suis réveillée par l'ardeur du soleil matinal sur ma peau, tempérée par la fraîcheur de la brise venue de la mer. Des enceintes, que nous avons oublié d'éteindre hier soir, me provient la voix de Matt Nathanson qui couvre à peine le bruit des vagues. Je me pelotonne un peu plus contre Colton, si heureuse de la tournure inattendue qu'ont prise nos vies, le jour où nous nous sommes tombés dessus plus ou moins par accident, que mon cœur me fait presque mal tellement c'est énorme. Heureuse qu'une seconde chance nous ait été offerte – que nous finissons par accepter l'un et l'autre – et que nous n'aurions jamais pu imaginer il y a un an.

Je plisse les yeux, contente que la pergola projette son ombre sur les chaises longues dans lesquelles nous nous sommes endormis hier soir. Je n'essaie même pas de réprimer mon soupir de contentement quand je repense à la façon dont je lui ai fait l'amour, lentement, tendrement, sous le ciel étoilé en guise de drap et dans un lit fait des multiples possibilités qui s'offraient à nous.

Je me revois me dressant au-dessus de lui, retombant sur lui et observant les émotions qui passaient sans retenue dans son regard. Je réalise combien, avec Colton, faire l'amour doucement et lentement, c'est aussi ébouriffant que de le faire vite et fort. Comment cet homme, habitué à ne montrer aucune émotion – à barricader son cœur à tout prix – s'ouvre lentement, déplaçant une brique après l'autre, permettant à la clé de tourner dans la serrure.

Je souris doucement en relevant la tête pour regarder les vestiges de la soirée. Les attentions adorables venues d'un homme qui jure rejeter toute notion de romance, quand tout autour de nous prouve incontestablement le contraire. Quel homme demanderait comme une faveur à son père de lui fournir une copie de son prochain blockbuster, pas encore sorti sur les écrans, afin de passer une soirée ininterrompue seul avec sa petite amie ? Et même si, d'après ce que j'ai compris, il a bénéficié de l'aide de Quinlan, l'idée venait de lui… les petites touches ici et là, et ces petits détails représentent beaucoup plus pour moi que toutes les extravagances.

Je relève la tête de sa poitrine pour le regarder dormir, et je réchauffe à mon amour pour lui les parties de mon corps rafraîchies par la brise marine.

– Je sais que tu me regardes.

La voix ensommeillée, il sourit tout en gardant les yeux fermés.

– Humm.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

– Qui a eu l'idée de dormir ici ? Il y a beaucoup trop de lumière.

Il change de position, les yeux toujours fermés, pour baisser les bras et m'attirer tout contre lui.

– Il me semble que tes mots exacts étaient : « Ta chatte magique a opéré son charme et m'a dépossédé de toute mon énergie. Je suis incapable de faire le moindre mouvement. »

Je n'essaie même pas de cacher mon sourire satisfait ni la fierté qui transparaît dans ma voix.

– Nan ! J'ai jamais dit ça.

Il entrouvre un œil pour me lancer ce regard coquin que j'adore, et me gratifie d'un sourire fanfaron.

– J'ai de l'énergie à revendre, Bébé, c'est sûrement un autre mec que tes sortilèges ont mis à plat.

Je réprime mon envie de rire parce que cette voix rocailleuse du matin et ces yeux endormis le rendent parfaitement sexy, et j'ai du mal à feindre l'indifférence.

– Oui, tu as raison. Je te rappelle que je ne sors pas avec les bad boys dans ton genre.

Je hausse les épaules.

– Ça doit être le type bien rasé que je vois de temps en temps. Celui qui m'apporte ce que tu n'as pas.

Je le taquine tout en relevant le drap qui nous recouvre à partir de la taille pour jeter un coup d'œil en dessous, et mes yeux se baladent avec gourmandise sur son érection matinale impressionnante. Mes muscles intimes, légèrement courbatus de la veille, se contractent aussitôt en anticipant la suite des événements. Je ferme les yeux pour dissimuler le désir qui ne doit pas manquer de les obscurcir et je laisse échapper un gémissement satisfait.

– Tu vois quelque chose qui te fait envie ? Quelque chose qu'il ne peut pas t'apporter ?

J'adore le ton espiègle de sa voix.

Je m'arrange pour ne rien laisser paraître parce que tout ce marivaudage préliminaire excite mon désir pour ce qui se trouve à portée de mes doigts.

– Pas de soucis.

Je force le ton de ma voix tout en le regardant par-dessous mes cils et je vois qu'une lueur amusée danse dans ses yeux.

– *Cette femme* qui te parle est parfaitement comblée. Inutile d'utiliser ta magie quand cet homme sait piloter dans la dernière ligne droite avec un talent incroyable.

En un rien de temps, Colton me retourne sur le dos et se penche au-dessus de moi. Appuyé sur un coude, il immobilise mes poignets au-dessus de ma tête de l'autre main. Son visage n'est qu'à quelques centimètres du mien, le sourire ironique bien en place et les sourcils levés d'un air de défi.

– Je crois avoir parlé l'autre jour d'une *très longue sauterie*.

Il appuie son érection sur le centre de mon désir.

– Voilà pour la *longue*, chérie, maintenant il ne reste plus qu'à régler la partie *sauterie* de la proposition.

Mon éclat de rire se transforme en un gémissement de plaisir quand il pénètre mon corps consentant. Je ne suis pas totalement prête à l'accueillir, pourtant ce n'est pas douloureux alors que ça le serait en temps normal. Mais cela ajoute au contraire un frottement qui vient parfaitement éveiller toutes mes terminaisons nerveuses, et même certaines qui pourraient lui avoir échappé hier soir.

– Bon Dieu, tu es vraiment divine, chérie.

Il chuchote à mon oreille tandis que ses hanches vont et viennent, et de sa main libre il continue à tenir mes poignets au-dessus de ma tête. Dans un geste étrangement intime, il pose son visage juste dans le creux de mon cou, si bien que chaque fois qu'il plonge en moi, le frottement de sa barbe naissante et la chaleur de son souffle viennent exciter ma peau. Et c'est peut-être parce que son visage est situé si près de mon oreille, ou tout simplement parce que nous sommes tellement en phase de nouveau, mais quelque chose dans les sons qu'il produit me paraît trop excitant. Les grognements se transforment en gémissements de plaisir non dissimulé.

Je voudrais bouger les bras, mais il les maintient fermement en place.

– Colton…

Je halète tandis que mon corps se met à bouger de plus en plus vite, qu'une onde de chaleur se répand en moi et que mon désir est tendu comme un ressort prêt à bondir pour se libérer.

– Laisse-moi te toucher.

– Hum ?

La vibration de ses lèvres dans mon cou se transmet dans tout mon corps. Il bouge les hanches en un mouvement circulaire, en touchant de sa queue les nerfs cachés de mes parois internes, avant de se retirer et de la positionner de façon à frotter mon clitoris, ce qui ajoute une friction qui me donne tant de plaisir que j'en oublie toute velléité d'utiliser mes mains. Il rigole, tout à fait conscient de l'effet qu'il produit.

– Tu aimes ça ?

– Oh, Dieu, oui !

Je gémis quand il recommence, mes cuisses se tendent et ma peau s'embrase quand le tsunami de sensations se déclenche en prévision de son assaut final sur mon corps.

– Je sais que je suis bon, Bébé, mais Dieu risque d'être un petit peu jaloux si tu commences à nous comparer.

Ce ton léger, cette façon nonchalante de faire l'amour, parce que cette fois nous faisons l'amour – même s'il continue à appeler ça piloter –, ces mots chuchotés, cette totale acceptation, cette

connaissance du corps de l'autre, de son confort, c'est résolument sa façon de me montrer à quel point il m'aime.

Je ne peux pas empêcher le rire de sortir de mes lèvres, pas plus que mon dos de se cambrer et mes hanches de s'ajuster au rythme lent et habile de ses coups de boutoir.

– Alors… attends-toi à être jaloux à ton tour.

Ma provocation lui fait relever la tête et frotter volontairement ses favoris sur mon téton dénudé, ce qui a pour effet de déclencher un besoin évident de le diriger tout droit vers l'endroit où il s'active si habilement entre mes jambes. Amusé, il hausse les sourcils, en essayant de comprendre le sens de mes paroles, tandis que ses hanches reprennent leur mouvement rotatif, et je me laisse emporter.

Par l'instant.

Par lui.

Par l'orgasme qui se répand tout seul à travers mon corps et m'engloutit dans son flot de sensations.

Par le *Oh mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !* qui sort de mes lèvres tandis que les vagues déferlent l'une après l'autre sur moi.

Et je m'abîme dans la brume de mon plaisir, ce qui ne m'empêche pas de l'entendre glousser quand il comprend de quoi il pourrait bien être jaloux. Mon corps continue de palpiter autour de son membre, continue de jouir, quand il se penche pour murmurer dans le creux de mon oreille, ajoutant le doux chatouillement de sa voix rauque du matin aux ondes de plaisir violent qui continuent de se succéder en moi :

– C'est peut-être lui que tu appelles en ce moment, mon cœur, mais dans un instant, c'est moi que tu remercieras.

Il mordille mon épaule avant de relâcher mes poignets, et la chaleur de son corps quitte le mien.

Je suis si perchée sur la crête de ma jouissance que la chaleur de sa bouche sur mon intimité déjà hypersensibilisée me tire un cri, j'emmêle mes doigts dans ses cheveux, les deux mains sur sa tête positionnée entre mes jambes, sa langue glisse tout le long de ma fente.

– Colton !

Je crie quand il me pénètre de la langue, démultipliant l'intensité de mon orgasme, prolongeant ma chute libre dans l'extase.

– Colton !

Je me tortille contre sa bouche quand mon plaisir devient si grand qu'il en est presque impossible à supporter.

Il relève la tête et remonte en léchant, sans s'arrêter mais en dessinant une ligne de baisers, bouche ouverte le long de mon ventre, sur ma poitrine et dans mon cou, et quand sa langue s'immisce entre mes lèvres, je peux sentir le goût de ma propre excitation. Sa bouche sur la mienne absorbe mon

gémissement étouffé quand il me pénètre une nouvelle fois et entreprend d'aller chercher son propre orgasme.

Quand il s'éloigne de ma bouche et s'assied à genoux en écartant mes jambes et qu'il commence à aller et venir en moi, il m'octroie ce sourire éclair auquel je ne peux jamais résister.

– Je te l'avais bien dit que ce serait mon nom que tu appellerais à la fin.

Je commence à dire quelque chose, mais il m'attrape par les hanches et recule pour aussitôt me pénétrer à nouveau. Le début d'un rythme effréné qui me pousse à m'accrocher aux draps et à répéter son nom en haletant tandis qu'il nous emporte jusqu'au point culminant que nous atteignons ensemble.

*

* *

– Qu'est-ce qu'il voulait, Becks ?

J'entre dans la pièce et j'appuie mes fesses sur le bureau de Colton, devant lui. Si je ne m'étais pas mise là, j'aurais manqué l'éclair d'hésitation qui passe dans ses yeux, avant qu'il ne fasse la grimace.

– Tu as mal ?

Je fais allusion à la migraine qu'il essaie en vain de me cacher.

– Nan, pas trop. Elles sont de plus en plus espacées.

Il retombe dans le silence en tripotant un trombone avec beaucoup d'application.

– Becks ?

Je répète, sentant que quelque chose ne va pas.

– Il… heu… il voulait savoir s'il devait réserver le circuit, parce qu'il faut s'y prendre longtemps à l'avance. Pour être sûr que je pourrai y aller quand j'en aurai envie.

Il détourne les yeux et se concentre de nouveau sur le trombone qu'il déplie consciencieusement.

– Il pense que je devrais reprendre la course.

Cet enfoiré de Beckett !

J'ai envie de hurler de toutes mes forces, mais je choisis de l'engueuler mentalement. D'accord. Je lui ai exprimé ma colère. Je reconnais que c'est la chose à faire, pour autant cela ne veut pas dire que ça me plaît… Pas du tout. Je me sentirais fichtrement mieux si j'avais un punching-ball en plus, parce que je suis toujours terrorisée à l'idée de voir Colton assis au volant, en combinaison de pilote. Mais la question reste. Est-ce que c'est pareil pour lui ?

– Qu'est-ce que tu en penses, toi ? Tu te sens prêt ?

Il soupire et se renfonce dans son fauteuil, les doigts croisés derrière la tête, les yeux au plafond.

– Nan…

Il étire le mot pour gagner du temps et retarder son explication.

– Hier, j'ai…

Il secoue la tête sans terminer sa phrase.

– Peu importe… Ma main est encore trop merdique pour tenir le volant.

Je sais que c'est un putain de mensonge puisqu'hier il n'a eu aucune difficulté à me porter pour me prendre contre la porte d'entrée, mais je sais aussi que le dire tout haut serait comme de frapper un homme à terre, non seulement je saurais qu'il a peur mais en plus je prouverais qu'il ment.

Cependant, son explication avortée, qu'il ne prend pas la peine de terminer, ajoutée à son commentaire d'hier impliquant qu'il avait eu une rude journée, me met la puce à l'oreille. Sans poser la question, je vais vers lui, je m'assieds à califourchon sur ses genoux et je me blottis contre lui Il pousse un soupir résigné avant de décroiser les doigts et de refermer ses bras sur moi. J'attends un petit moment.

– Que s'est-il passé hier ?

Je sens son corps marquer un temps d'arrêt et je pose les lèvres sur sa poitrine nue pour lui signifier silencieusement mon soutien.

– J'ai regardé le replay.

Il n'a pas besoin d'en dire plus. Je sais très bien de quel replay il s'agit parce que, moi-même, je n'ai pas encore pu me résoudre à le regarder.

– Et comment as-tu supporté ?

Son corps se met à vibrer d'une énergie mal canalisée et quand il commence à s'agiter sous moi, je sens qu'il a besoin de l'évacuer. Je me mets debout et quand il se lève et se dirige vers la fenêtre, je me laisse retomber sur le cuir du siège qui conserve la chaleur de son corps.

Colton se passe la main dans les cheveux, sa tension est visible dans les muscles de son dos nu tandis qu'il regarde par la fenêtre la plage en contrebas. Il se force à rire.

– Eh bien, si tu parles d'un homme adulte qui rampe nu sur ce putain de sol en vomissant à cause d'une putain de crise de panique après que la moindre sensation de l'accident lui est revenue en pleine gueule, alors, putain, si on peut appeler ça supporter, alors ouais… je dirais que j'ai réussi ce putain de test haut la main.

Il roule les épaules et sort du bureau sans se retourner. Je relâche le souffle que je retenais lorsque j'entends la porte coulissante de la terrasse s'ouvrir et se refermer derrière lui.

Je laisse s'écouler un peu de temps, perdue dans mes pensées, triste pour Colton qui lutte visiblement entre son envie et sa peur de piloter, et je me lève pour aller le retrouver.

Quand je sors sur la terrasse, j'entends un grand plouf et je vois sa silhouette longiligne fendre la surface de l'eau dans une gracieuse fluidité. Il a vite fait de couvrir une longueur de piscine, de toucher le bord avant de faire une sorte de saut périlleux sous l'eau, de refaire surface et de repartir dans l'autre sens.

Assise en tailleur au bord de la piscine, j'admire sa condition athlétique naturelle – l'ondulation de ses muscles, la totale maîtrise de son corps – et je me demande si cette attirance absolue que j'éprouve pour lui a la moindre limite.

Au bout d'un moment, il fait un de ces virages sous l'eau du côté le plus éloigné de moi et au lieu de recommencer à nager immédiatement, il se met sur le dos et se laisse flotter, son élan le faisant dériver automatiquement vers le bord où je suis assise. Il a l'air si paisible, maintenant, malgré les mouvements de sa poitrine après l'effort, que je regrette de ne pas voir plus souvent cette sérénité sur son visage.

Son torse émerge de l'eau lorsqu'il bascule les pieds vers le fond du bassin et se passe les mains sur le visage. Quand il les retire, il lève les yeux, surpris de me voir assise en train de l'observer, et m'adresse un sourire à couper le souffle. Il fronce le nez, ce qui le fait ressembler au petit garçon qu'il a dû être, et toutes mes inquiétudes concernant son état d'esprit s'évanouissent.

Il s'approche de moi, les yeux rivés aux miens.

– Je suis désolé, Ryles.

Il secoue la tête en soupirant.

– C'est difficile pour moi d'admettre que j'ai peur de remonter dans la voiture.

Son aveu me fait un choc. Je tends le bras et je passe mon pouce sur sa joue, plus amoureuse de lui que jamais.

– C'est normal. Ça me fait peur, à moi aussi.

Il m'attrape par les hanches et m'attire plus près de lui pour pouvoir m'embrasser. Le contact de ses lèvres et l'odeur de chlore sur sa peau me suffisent pour me sentir bien avec lui de nouveau. Il commence une phrase et s'arrête.

– Quoi ?

Il s'éclaircit la gorge, passe la langue sur ses lèvres et détourne le regard vers la plage.

– Quand je reprendrai la voiture… est-ce que… est-ce que tu seras là ?

– Évidemment !

Je réponds sans hésiter et je passe immédiatement les bras autour de son torse mouillé pour donner plus de poids à mes paroles. Je le sens frissonner et sa respiration marque un temps d'arrêt tandis qu'il me serre plus fort. J'ébouriffe ses cheveux du bout des doigts alors que son visage reste enfoui dans le creux de mon cou.

Je t'aime. Les mots viennent à mon esprit et je dois faire un effort pour les empêcher de franchir mes lèvres tellement l'intensité de ce que j'éprouve pour lui est indescriptible. L'amour sans conditions.

Nous nous écartons l'un de l'autre quand la sonnette de la porte d'entrée nous parvient depuis l'intérieur de la maison. Je le regarde, surprise.

– C'est probablement un des types de la sécurité.

Je me lève, lui nage vers les marches.

– J'y vais.

Je rentre dans la maison en écartant mon t-shirt mouillé de mon buste, et je me félicite d'avoir choisi le débardeur rouge plutôt que le blanc.

J'ai déjà la main sur le bouton de la porte et je tire sur le panneau de bois quand la voix de Colton me parvient depuis la terrasse.

– *Attends !*

Trop tard. La porte s'ouvre en grand et sans que j'aie pu m'y préparer, je me retrouve face à l'un de mes pires cauchemars.

Mes épaules s'affaissent quand je la vois. Les longues jambes fuselées, la chevelure blonde et le sourire condescendant sont tout ce que j'aperçois quand elle entre et passe devant moi. Puis elle s'arrête et tourne la tête pour me regarder par-dessus son épaule.

– Tu peux rentrer chez toi, maintenant, ma petite. La récréation est terminée. Colton n'a plus besoin de toi. Il est dans de bonnes mains, maintenant. Maman est rentrée.

Je reste bouche bée, muette devant son audace. Sans me laisser le temps de retrouver l'usage de la parole, elle file dans la maison comme si elle était chez elle, me plantant dans le sillage de son parfum capiteux.

– Colton ?

Au moment même où je l'appelle, il arrive dans l'entrée en se séchant les cheveux. Il en lâche la serviette qui tombe sur le sol.

Des sentiments variés passent dans son regard, celui qui prédomine étant l'agacement, mais son visage reste impassible.

Et quand le visage de Colton est à ce point froid et dépourvu d'émotion, on peut se dire qu'une tempête se prépare.

– Qu'est-ce que tu viens foutre *ici,* Tawny ?

Le ton glacial de sa voix me paralyse mais ne semble pas l'impressionner, elle.

– Colt chéri, il faut qu'on parle. Je sais que ça fait un moment et…

– Je ne suis pas d'humeur à écouter tes conneries mélodramatiques, alors arrête tout de suite.

Colton avance d'un pas.

– Tu sais que tu n'es pas la bienvenue ici, Tawny. Si j'avais eu envie de te voir, je t'aurais invitée.

Le venin qui coule dans sa voix me fait frémir. En même temps, je suis furax. Furax qu'elle se pointe ici – une maison où il n'a jamais amené d'autres femmes que moi – comme si c'était son droit.

– On est bien grognon.

Elle s'amuse à le gronder, imperturbable devant la froideur de Colton.

– J'étais trop inquiète, je me demandais si tu allais bien et si tu avais retrouvé la mémoire maintenant que…

– Je me contrefous de tes inquiétudes ! Tu as deux minutes. Dis ce que tu as à dire ou je te vire à coups de pompe dans le cul.

Colton avance encore d'un pas vers elle, les mâchoires serrées, et je suis frappée par l'indifférence méprisante qu'il affiche pour elle.

– Ce n'est pas parce que tu mets longtemps à te rétablir et que ça t'énerve – et que tu ne te souviens pas des choses *importantes* – que tu dois t'en prendre à moi.

Tawny part d'un rire condescendant et se retourne légèrement pour me lancer un regard incrédule, comme pour me dire « *Vraiment ? Il te préfère à moi ?* ».

– Je suis sûre que ça t'amuse de jouer les infirmières et tout ça, chérie, mais on n'a plus besoin de tes services.

Je m'écarte du mur en un éclair, prête à lui voler dans les plumes, mais Colton me coiffe au poteau. La fureur qui émane de lui est palpable quand il l'attrape par le bras.

– Il est temps que tu partes.

En grondant, il la conduit vers la porte.

– Tu ne viens pas chez moi te montrer grossière, Ry…

– Je suis enceinte.

Les mots qui sortent de sa bouche viennent mourir dans le silence qui emplit soudain la pièce et, pourtant, je les vois vibrer à l'intérieur de Colton. Son corps s'arrête net, ses doigts se crispent sur le bras de Tawny et il grince des dents. Il marque une pause avant de reprendre sa marche en la tirant vers la porte.

– Tant mieux pour toi. Félicitations.

Le ton de sa voix est mordant et sarcastique.

– Enchanté de t'avoir connue.

Au moment où il ouvre la porte, elle se dégage brusquement.

– *C'est toi le père.*

La main de Colton s'immobilise sur le bouton de la porte, et mon cœur se crispe à ces mots. J'assiste à la scène qui se déroule là sous mes yeux, mais j'ai l'impression d'être complètement en dehors, à des kilomètres de là. Je vois qu'il baisse la tête l'espace d'une seconde, je remarque qu'il serre les poings et je vois la fureur dans ses yeux tandis qu'il se retourne, comme au ralenti. Il me jette un coup d'œil, soutient mon regard un instant et ce que je vois dans ses yeux me coupe le souffle. Ce n'est pas de fureur qu'ils brillent – non – c'est d'incrédulité mêlée de regrets. Des regrets qui me disent qu'au fond de lui il craint qu'elle ne dise vrai. Des gouttes de plomb fondu me tombent sur l'estomac tandis que le masque qu'il a laissé glisser se remet en place et qu'il se retourne pour diriger sa colère vers Tawny.

– Nous savons, toi et moi, que ce n'est pas possible, Tawny.

Il fait un pas en avant et démontre sa capacité à se contenir – les efforts qu'il fait pour ne pas la prendre par le cou et la jeter dehors, au sens propre du terme. Il regarde alternativement son visage et son ventre.

– Quoi ? Tu ne te souviens pas ?

On entend dans sa voix à quel point elle est choquée et blessée. Elle porte une main à sa bouche et ses yeux s'emplissent de larmes.

– Colton, toi et moi… le soir de l'anniversaire de Davis… tu ne t'en souviens pas ?

Mon estomac se serre parce que si je pensais qu'elle pouvait faire semblant – jouer la comédie pour le faire revenir –, elle va rafler les Oscars avec cet air blessé et ces accents de désespoir dans la voix.

Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Impossible d'avoir une pensée plus cohérente que ça, mon corps tout entier est traversé de toutes les émotions possibles et imaginables.

– Non.

Colton secoue la tête d'avant en arrière, et l'expression sur son visage – celle qui dit que s'il répète ce non encore et encore, tout ceci ne sera qu'un cauchemar –, cette expression me tue. Me déchire profondément et m'ouvre en deux, pour me préparer à l'assaut de douleur qui m'attend.

– C'est la seule possibilité.

Elle pose sa main sur son ventre où on distingue un léger renflement quand elle tire sur son t-shirt.

– Ça fait cinq mois, Bébé.

Je dois ravaler la bile qui me remonte dans la gorge tandis que le doute s'installe en moi. Je m'oblige à respirer. À me concentrer. À me dire qu'il ne s'agit pas de moi. Qu'il s'agit du pire cauchemar de Colton qui devient réalité juste après la nuit absolument magique que nous venons de passer ensemble. Mais c'est difficile.

Ce qu'elle dit plonge dans ma chair comme des griffes. Ce qui me taraude, ce sont les dates – les jours écoulés. *Cinq mois, cinq mois*, *cinq mois*. Je me le répète encore et encore parce que c'est plus facile de se raccrocher au temps qui passe qu'au monde qui vient de basculer sous mes pieds. Quand j'arrive de nouveau à former une pensée cohérente, je me rends compte que cela fait juste un peu moins de cinq mois que nous nous sommes rencontrés. Putain, *c'est possible*.

Je me dis qu'elle ment. Qu'elle essaie de coincer Colton, de lui mettre le grappin dessus – de s'accaparer le prix qu'elle convoite plus que tout – en jouant la carte *je suis enceinte*. Le truc le plus vieux du monde. Mais la preuve est là, dans son ventre arrondi, et l'expression de terreur sur le visage de Colton confirme que c'est une possibilité – qu'il fouille loin dans les profondeurs verrouillées de sa mémoire en essayant de retrouver le souvenir précis dont elle parle. La peur passe sur son visage, s'installe dans ses yeux qui, brusquement, refusent de se tourner vers moi.

Moi aussi, je voudrais regarder ailleurs, mais rien à faire, je n'y arrive pas. Peut-être que si je continue à le dévisager il va lever les yeux et me faire le même sourire que tout à l'heure dans la piscine, et elle, elle va disparaître, tout simplement.

Mais ça ne marche pas.

Il reste là, entre nous, immobile, perdu dans des pensées que ne peux qu'imaginer. L'homme léger d'hier, celui que j'aime, a disparu. Je vois les rouages qui tournent dans sa tête, je remarque sa grimace de douleur et je suis sûre qu'une nouvelle migraine le frappe… mais s'il est complètement figé, moi, je suis paralysée des pieds à la tête, putain !

Tawny me lance un regard de mépris total avant de regarder Colton avec un sourire plein de tendresse.

– Tu m'as raccompagnée après la soirée chez Davis, tu as demandé à monter… on a fait l'amour. La première fois, nous étions ivres… impatients de nous retrouver… et nous n'avons pas utilisé de préservatif.

Et comme si le poignard n'avait pas déjà pénétré assez profond pour atteindre mon cœur, elle en rajoute une couche en laissant entendre qu'ils l'ont fait à plusieurs reprises, pour appuyer là où ça fait mal.

– Avant… à l'époque où nous sortions ensemble…

Il s'éclaircit la voix avant de poursuivre.

– … tu ne jurais que par ta pilule.

Sa voix est méconnaissable. Pourtant, il m'est déjà arrivé de subir sa colère, mais là, ce ton de mépris absolu me fait froid dans le dos.

– Je ne prenais pas la pilule.

Elle hausse les épaules avec un toupet incroyable et avance vers lui, la mère potentielle de son enfant. La douceur intime de sa voix me fait monter les larmes aux yeux. Elle tend la main pour toucher le bras de Colton, mais il recule vivement.

Devant cette réaction et la panique évidente dans les yeux de Tawny, la réalité de tout ceci commence à percer la barrière de mon déni, ouvrant la voie à la possibilité que ce ne soit pas juste un stratagème destiné à le reconquérir.

Je m'affaisse contre le mur auquel je suis adossée, mes fantômes et mes insuffisances en tant que femme menacent de relever leurs têtes immondes. Je pose une main sur mon ventre pour apaiser la douleur qui jaillit dans ma matrice inutile. Celle qui restera à jamais vide. Celle qui ne peut pas lui donner la seule chose que *cette femme peut*. Je sens monter en moi les signes avant-coureurs d'une crise de panique – la respiration difficile, le cœur qui s'emballe, l'incapacité à fixer mon regard, quand je me demande si l'homme qui jurait ne jamais vouloir d'enfant pourrait changer d'avis en étant confronté à la possibilité d'en avoir un. Ça arrive tout le temps. Et si c'est le cas, qu'est-ce que nous devenons, nous ? Qu'est-ce que je deviens ? Moi, la femme qui ne peut pas lui donner ça.

– Non !

C'est sorti de ma bouche en réponse à mes interrogations muettes.

Colton se retourne brusquement pour me regarder, un masque de détresse altère ses traits en réaction à mon intervention inattendue. C'est alors qu'elle pousse une exclamation dédaigneuse qui jette de l'huile sur le feu de Colton.

– Fous le camp !

Il a crié si fort que je sursaute et l'espace d'un instant, du fait qu'il est en face de moi, je crois que c'est à moi qu'il s'adresse. Je déglutis avec difficulté, il me jette un regard rapide avant de se retourner et de montrer la porte du doigt.

– Fous. Le. Camp. Bordel !

– *Colty*…

– Ne m'appelle jamais comme ça, tu m'entends !

Il hurle, d'une voix coupante tout en levant les yeux vers elle, qui n'a pas bougé d'un pouce.

– *Personne n'a le droit de m'appeler comme ça !* Tu te crois au-dessus des autres ? Tu crois que tu peux te pointer ici pour me dire que tu es enceinte de cinq mois ? Tu crois que j'en ai quelque chose à faire ? Pourquoi tu me dis ça maintenant, hein ? Parce que c'est trop tard pour me demander mon avis, tu penses que tu m'as piégé ? Que tu as décroché le gros lot ?

Il se met à arpenter la pièce, les mains croisées derrière la tête, en soufflant bruyamment.

– Je ne m'appelle pas Willy Wonka[1], chérie. Il faudra te trouver un autre pigeon.

– Tu ne me crois pas ?

Colton fait brusquement volte-face, nos regards se croisent et je suis sidérée devant le vide de son regard. Ses yeux sans expression se posent sur moi brièvement, puis il rompt notre connexion et repart à grandes enjambées vers Tawny.

– Non, je ne te crois pas, putain ! Arrête tes conneries et tire-toi avec tes mensonges de merde !

Il se tient à quelques centimètres de son visage, ses yeux lancent des éclairs, son attitude est menaçante.

– Mais je t'aime touj…

– Tu n'as aucun droit de m'aimer !

Il hurle en tapant du poing sur le buffet à côté de lui. Le bruit des vases qui s'entrechoquent résonne dans le silence de la maison. Tawny émet un sanglot, mais Coton demeure totalement insensible à cette manifestation d'émotion.

– Je ne t'autorise pas à m'aimer.

Quand il le répète, sa voix est si basse que j'entends de la douleur derrière les mots, que je sens le désespoir qui émane de lui.

Il se passe les mains sur le visage et regarde par la fenêtre la tranquillité de l'océan qui contraste avec la tempête qui fait rage sous son crâne. Je suis ballottée dans les turbulences de ses émotions, sans aucune planche de salut à laquelle me raccrocher. Quand il reporte les yeux sur Tawny, tellement d'émotions passent sous le masque qui se fissure que je me demande laquelle va prendre le dessus.

– Je veux faire un test de paternité.

Tawny pousse une exclamation étouffée et pose la main sur son ventre d'un geste protecteur, mais je vois la transformation qui s'opère sur son visage. Je vois la demoiselle en détresse se métamorphoser en harpie vindicative.

– Tu es le père de cet enfant, Colton. Je ne couche pas à droite à gauche.

Colton pousse un petit rire méprisant en secouant la tête.

– C'est ça, tu es une petite sainte, putain !

Il va vers la porte d'entrée et se retourne pour la regarder.

– Va dire ça à un autre connard crédule que ça intéresse. Mon avocat te contactera.

– Il va te falloir des arguments un peu plus solides que la simple menace de ton avocat pour te sortir de là, mon coco. Tu peux préparer ton chéquier et je te préviens que ton ego risque d'en prendre pour son grade, *mon chou !*

– Tu as vraiment cru que tu pourrais te pointer comme ça, poser ta bombe de merde, et que je te croirais sur parole ? Que je te ferais taire avec un chèque substantiel ou que je t'épouserais et que nous nous envolerions dans le soleil couchant ?

Il rugit.

– Je. Ne. Suis. Pas. Le. Père !

Tawny hausse les épaules et une expression de jubilation transforme ses traits.

– La presse va s'en donner à cœur joie avec ce que je vais leur raconter… un joli petit scandale bien juteux dans lequel planter leurs crocs.

Elle se dirige vers la sortie et juste au moment où je m'imagine que je vais enfin pouvoir respirer, Colton tape brusquement du plat de la main sur la porte, le bruit traverse le silence de mort qui règne dans la pièce. Il se retourne et s'approche à quelques centimètres de son visage, la voix tremblante de rage.

– Pour info, *mon chou*, tu vas devoir trouver quelque chose de plus costaud que cette menace, si tu crois que la presse me fait peur. On peut être deux à jouer à ce jeu-là.

Il ouvre la porte.

– Assure-toi de bien leur donner tous les détails croustillants parce qu'en ce qui me concerne, je ne leur cacherai rien, tu peux en être sûre, bordel. Tu n'imagines pas la vitesse à laquelle une carrière prometteuse peut être anéantie dans cette ville, quand les rumeurs font la une des journaux à propos des exigences astronomiques de certaines personnes qui se prennent pour des divas. Personne ne veut travailler avec une putain de salope, et il est incontestable que c'est ce que tu es. Maintenant, barre-toi, bordel !

Tawny va vers lui, le regarde fixement, même s'il refuse de la regarder dans les yeux, et finit par passer la porte qui se referme derrière elle dans un claquement sonore. Colton s'empare aussitôt d'un des vases posés sur le buffet et le lance sur le mur. Le bruit de verre brisé, suivi du tintement qu'il produit en retombant sur le carrelage, contraste avec la lourdeur de l'ambiance. Visiblement, cela ne lui a pas apporté le soulagement escompté, alors Colton pose les mains sur le buffet et s'appuie de tout son poids dessus.

Je sors de l'ombre où je me tenais, incertaine de la conduite à tenir, lorsqu'il lève la tête et me regarde droit dans les yeux. J'essaie de déchiffrer ses émotions, en vain – sa garde est de nouveau en place et verrouillée. Quand je pense au travail que ça va me demander pour refaire tomber ce mur, un petit morceau de moi meurt, meurt et tombe à côté du morceau qui s'est brisé le jour où le médecin m'a dit qu'il faudrait un miracle pour que je tombe de nouveau enceinte.

Le vide de mon ventre me revient en force quand je me dirige vers lui. Il m'observe, mâchoire serrée, corps tendu.

– Colton… je…

– Rylee, fiche-moi la paix, putain !

– Et si c'était vrai ? Si vous l'aviez vraiment fait et que tu ne t'en souviennes pas ?

C'est la seule pensée cohérente que je peux verbaliser, les « et si » et les « ça n'arrivera jamais » me donnent le tournis.

– *Pourquoi ?*

Il se retourne vers moi et j'avale ma salive avec nervosité.

– Pour que tu puisses jouer au papa et à la maman ?

Il avance vers moi et je baisse les yeux sous son regard.

– Parce que tu veux tellement un bébé que l'idée te plaît ? Tu serais prête à faire n'importe quoi pour en avoir un ? À en prendre un, qu'il soit de moi ou non, pour pouvoir me mettre le grappin dessus, toi aussi ? Avoir le meilleur des deux mondes, hein ? Le pactole et un bébé – le rêve de toutes les femmes.

Ses mots cinglants sont comme une gifle en pleine figure et déchirent cette partie de moi qui sait que je ferais n'importe quoi pour avoir la chance d'avoir un bébé.

– Ce n'est pas vrai ! dit-il d'une voix tonitruante. Ce n'est pas vrai !

Quand il le répète, sa voix est trop calme.

Je suis figée sur place – j'ai envie de courir, de rester, j'ai mal pour moi, je suis dévastée pour lui – au carrefour de l'incertitude. Tout ce que je voudrais faire, c'est me rouler en boule et oublier le monde. Oublier Colton, et Tawny, et le deuil, que je ne ferai jamais, de sentir un bébé bouger dans mon ventre. De créer quelque chose à partir de l'amour, avec la personne que j'aime.

La bile remonte dans ma gorge quand je pense à ça, j'ai un haut-le-cœur et je mets ma main sur ma bouche pour m'empêcher de vomir.

– Ouais, moi aussi, l'idée que je puisse devenir père me donne envie de dégueuler.

Il me regarde d'un air ironique, mais il n'y a pas que du mépris dans le ton de sa voix. Et ce n'est pas ça qui me donne envie de vomir, mais je ne peux pas le lui dire parce que je suis trop occupée à ne pas vomir, justement.

– *Entre les draps*.

Il éclate d'un rire condescendant et lève les yeux au plafond avant de me regarder de nouveau.

– C'est pas ironique, ça, Rylee ? Le fait d'avoir été entre des draps avec quelqu'un d'autre serait à l'origine de ce léger dilemme. Qu'est-ce que ça te fait, présenté comme ça, hein ?

– Va te faire foutre !

J'ai dit ça plus pour moi-même que pour lui, d'une voix basse et blessée. J'en ai marre. Je veux bien admettre qu'il est bouleversé. Que son passé épouvantable ressurgit peut-être dans sa mémoire, mais cela ne lui donne pas le droit de se conduire comme un sale con et de s'en prendre à moi.

Il se retourne pour me regarder, il est l'image même de la fureur qui se détache sur le calme derrière lui.

– C'est ça ! *Je vais aller me faire foutre.*

Et sur ces mots d'adieu, Colton ouvre brutalement la porte de la terrasse. Je ne le rappelle pas – je n'en ai pas envie – mais je le regarde descendre en courant les escaliers qui mènent à la plage, et je l'entends siffler pour appeler Baxter.

---

1. Personnage de milliardaire excentrique dans *Charlie et la chocolaterie* de Roald Dahl.

19

Assise sur la terrasse, j'attends qu'il rentre, et plus le temps passe, plus je suis inquiète.

Et furieuse.

Je suis inquiète parce que, à part nager tout à l'heure, Colton n'a pas fait de sport depuis qu'on lui a donné le feu vert. Et c'était hier. Je sais que sa colère va le pousser à courir plus vite et plus longtemps, et je ne sais pas ce que les vaisseaux convalescents de son cerveau peuvent supporter. Cela fait bientôt une heure qu'il est parti, est-ce que ce n'est pas trop ?

Et je suis furieuse, de me faire encore du souci pour lui, après tout ce qu'il m'a dit.

Je secoue la tête, les paroles qu'il m'a dites résonnent toujours dans ma tête tandis que je regarde la plage en contrebas. Je peux comprendre sa colère, ce besoin inhérent d'envoyer des vacheries basées sur des préjugés qu'il a du mal à combattre, mais je pensais que nous avions dépassé ça. Je pensais qu'après tout ce que nous avions traversé, dans le temps assez court que nous avons passé ensemble, je lui avais prouvé qu'il se trompait. Prouvé que je ne suis pas comme *d'autres femmes*. Que j'ai besoin de lui. Que je ne le manipulerai jamais pour obtenir ce que je veux comme l'ont fait tant d'autres femmes dans sa vie. Que je ne l'abandonnerai jamais. Pourtant, j'ai furieusement envie de partir, là maintenant – pour échapper à la dispute et à la souffrance supplémentaire que je crains ne pas pouvoir éviter quand il rentrera – mais je ne peux pas. Maintenant plus que jamais, je dois lui prouver que je ne vais pas me sauver quand il a le plus besoin de moi, même si la simple pensée qu'il puisse avoir un enfant avec une autre m'est insupportable.

Je ravale la bile qui menace de refaire surface, mais cette fois je n'arrive pas à la contenir. J'ai juste le temps de courir à la salle de bains pour évacuer le contenu de mon estomac. Je prends un peu de temps pour me remettre et me persuader de descendre de l'appui de fenêtre d'où j'ai envie de sauter parce que ça commence à faire trop pour moi. Tant de choses se sont produites en si peu de temps que mon esprit a envie de fermer boutique.

Mais si c'est vrai, qu'est-ce que ça implique ? Pour lui en tant qu'individu, pour nous en tant que couple et pour moi en tant que femme, qui ne pourrai jamais lui donner ça ? Et surtout que ça lui

soit donné par elle ? Mon estomac se révulse à cette idée, et tout ce que je peux faire, c'est laisser tomber la tête sur le couvercle des toilettes, serrer les paupières et repousser les images d'un adorable petit garçon avec des cheveux noir de jais, des yeux vert émeraude et un sourire espiègle. Un petit garçon que je ne serai jamais capable de lui donner.

Mais elle, elle peut. Et si c'est le cas, comment est-ce que je vais pouvoir le supporter, putain ? Aimer l'homme, mais pas le bébé parce que je ne suis pas la mère – simplement parce qu'il est en partie Tawny – quel genre d'horrible personnage cela ferait de moi ? Et je sais que ce n'est pas vrai, je sais que je ne pourrais jamais ne pas aimer un enfant à cause de circonstances qu'il ne peut pas contrôler, mais en même temps, il y aurait ce rappel permanent et dévastateur de ce que quelqu'un d'autre peut lui apporter, contrairement à moi.

Le cadeau ultime.

L'amour sans conditions et l'innocence.

J'essuie les larmes qui coulent sans que je m'en aperçoive, quand j'entends l'aboiement lointain de Baxter, et je sors sur la terrasse. Cet énorme animal inoffensif apparaît au sommet des marches en remontant de la plage et se laisse tomber, épuisé, sur le sol de la terrasse en poussant un grognement. Je prends une profonde inspiration et je me prépare pour l'arrivée de Colton, ne sachant pas à quelle facette du personnage je vais être confrontée.

Il arrive quelques instants après, les cheveux dégoulinants de sueur, les joues rouges et le souffle court après l'effort qu'il vient de fournir. Je suis tentée de lui demander comment il se sent, comment va sa tête, mais je m'abstiens. Je préfère lui laisser le soin de donner le ton à notre conversation.

Il lève les yeux et je vois la surprise passer sur son visage quand il me voit. Il reste debout, les mains sur les hanches, et me regarde fixement un moment.

– Qu'est-ce que tu fous encore là, putain ?

Ah, tu le prends comme ça !

Je pensais m'être calmée, j'espérais qu'il le serait aussi, après son jogging, mais visiblement, nous sommes l'un comme l'autre toujours enfermés dans des barbelés de douleur. Nous voulons tous les deux avoir raison, quel qu'en soit le prix. La question est de savoir comment il va prendre ce que j'ai à lui dire. Va-t-il m'envoyer des vacheries de nouveau ? Me mettre en pièces une deuxième fois ? Ou bien va-t-il se rendre compte que, malgré la bombe lâchée par Tawny, notre course virtuelle ne s'arrête pas là ? Que nous pouvons supporter les dommages collatéraux.

– Tu ne dois plus fuir, Colton.

J'espère que mes paroles – les mêmes qu'il a employées avec moi il y a quelque temps déjà – atteindront leur but et feront leur effet.

Il s'arrête net à côté de mon fauteuil mais garde la tête baissée pour éviter de me regarder.

– Je ne t'appartiens pas, Rylee, putain ! Tu n'as pas à me dire ce que je dois ou ne dois pas faire, pas plus que Tawny.

Sa voix n'est qu'un murmure, mais ce qu'il me dit est comme un coup de poing à l'estomac.

– Ce n'est pas négociable, *tu te souviens* ?

Le défi qui passe dans mes yeux ne reflète pas ce que je ressens. Il reste là, impatient, muscles tendus, et je me sens obligée de continuer. Soit j'arrête tout, tout de suite, soit je déclenche le conflit qui couve entre nous.

– C'est vrai. Tu ne m'appartiens pas… et d'ailleurs je ne le voudrais pas. Mais quand on est avec quelqu'un, on n'a pas le droit de faire souffrir cette personne sous prétexte qu'on souffre soi-même et après de s'en laver les mains. Il y a des conséquences, il y a…

– Je te l'ai déjà dit, Rylee…

Il se retourne pour me faire face, les yeux toujours baissés, mais au ton de sa voix – de pur dégoût – je me lève d'un bond.

– … je fais exactement ce que je veux. Tu ferais bien de *t'en souvenir*.

– Colton…

C'est tout ce que je trouve à dire, j'ai l'impression d'avoir été projetée plusieurs pas en arrière par cette affirmation soudaine, par son brusque besoin de se saisir de sa vie qu'il sent partir en vrille, échappant à tout contrôle. Mais il oublie une chose. Ce n'est plus seulement *sa* vie. C'est aussi la mienne ! Il s'agit de l'homme que j'aime et de ce que je ressens. Cette histoire m'anéantit autant que lui, mais il est tellement absorbé par sa réaction qu'il ne voit plus rien d'autre. Je déglutis avec difficulté en essayant de trouver les mots pour le lui dire, pour lui montrer que nous sommes deux à souffrir, pas seulement lui. Mais je ne vais pas assez vite. Il me coiffe au poteau.

– Tu me dis que nous sommes ensemble, Rylee… Es-tu bien sûre que c'est ce que tu veux, parce que ma vie, c'est ça.

Il hurle, tout son corps est agité de mouvements désordonnés causés par son énergie négative.

– La vie *charmante* de ce putain de Colton Donavan. Pour chaque haut, il y a une putain de chute libre vers le bas. Pour chaque bonne chose, il y en a une mauvaise.

Il fait un pas vers moi, en essayant de me mettre en colère et de me pousser à bout. Je plante mes ongles dans la paume de mes mains pour me retenir et le laisser vider son sac. Il peut accuser la Terre entière si ça peut l'aider à se calmer, à se rendre compte que ce n'est pas la fin du monde, même si ça y ressemble pour moi.

– Tu es prête pour ce genre de *tour de piste* sur le circuit de ma vie ?

Il s'arrête, du sarcasme plein la bouche, puis s'approche un peu plus de moi. Sa colère est palpable, et je mesure son niveau de désespoir à la perche qu'il me tend pour me forcer à réagir. J'avale difficilement ma salive et je secoue la tête.

– D'accord.

J'étire le mot pour gagner du temps en essayant de trouver quoi dire.

– Quelle est la bonne et quelle est la mauvaise, alors ?

– La bonne ?

Il ouvre de grands yeux tandis que la sueur dégouline sur son torse.

– La bonne, c'est que je suis vivant, Rylee. Je suis vivant, bordel !

Il crie en se frappant la poitrine du poing. Je recule quand sa voix résonne dans mes oreilles. Il se méprend sur ma réaction et repart de plus belle.

– Quoi ? Tu croyais que j'allais dire *toi* ?

Je me dis qu'il ne faut pas pleurer, que ce n'était pas la réponse que j'espérais, mais qui est-ce que je trompe ? Est-ce que j'ai vraiment cru qu'au milieu de cette tourmente il se raccrocherait à moi pour puiser sa force ? Sa raison ? Je peux toujours espérer, mais avec un homme aussi habitué à ne compter que sur lui-même, je ne devrais pas être surprise.

– Tu crois qu'il suffit que tu te pointes ici et que tu joues à la maîtresse de maison, que tu t'occupes de moi jusqu'à ce que je me rétablisse, pour que tous mes problèmes – tous mes putains de démons – disparaissent ? Je crois que Tawny vient juste de prouver que c'était faux, non ?

Il pousse un petit rire condescendant qui perce des petits trous dans le peu de détermination qui me reste.

– Le putain de monde parfait auquel tu crois n'existe pas. On ne peut pas faire de la limonade avec un citron qui pourrit de l'intérieur.

Et je ne sais pas ce qui fait le plus mal, les remontées acides dans mon estomac, sa colère qui me vrille les tympans ou la souffrance qui me serre le cœur. L'onde de choc laissée par Tawny se transforme en un véritable tremblement de terre d'incrédulité et de souffrance tandis que mes pensées partent en vrille et foncent tête baissée dans le mur, exactement comme Colton l'a fait. Mais, cette fois, le dommage collatéral est trop difficile à supporter. Mon estomac se soulève encore tandis que j'essaie de me raccrocher à quelque chose, n'importe quoi qui pourrait me donner une lueur d'espoir.

J'ai besoin d'air.

J'étouffe.

Il faut que je m'éloigne de tout ceci.

Dans mon besoin de fuir, je recule de quelques pas et je trébuche contre la rampe. Je lutte contre l'envie de vomir qui ne me quitte pas, et je me rattrape à la barre de bois pour retrouver mon équilibre.

– Tu n'as plus le droit de fuir, Rylee, *nous sommes ensemble*. Est-ce que ce ne sont pas tes propres règles ?

Sa voix goguenarde est plus proche que je m'y attendais et quelque chose dans la façon dont il dit ça, cette intimité doublée de sarcasme, me fait démarrer.

Je fais volte-face.

– Je ne fuis pas, Colton ! Je souffre ! Je craque, putain ! Parce que je ne sais pas quoi dire ni comment réagir avec toi. Je suis furax parce que je t'en veux d'être aussi dur alors que tu as raison ! Je donnerais n'importe quoi pour avoir un bébé. *N'importe quoi !* Mais je ne peux pas, et l'idée que quelqu'un puisse te donner la seule foutue chose que je ne peux pas me tue.

Je prends ma tête entre mes mains et je reste comme ça un moment pour essayer d'arrêter de pleurer, pour essayer de rassembler les idées que je dois exprimer. Je relève la tête et je croise son regard de nouveau.

– Mais tu sais quoi ? Même si je pouvais, je ne t'utiliserais, ne te manipulerais jamais pour en avoir un. Je ne suis pas Tawny, putain, et je ne suis pas non plus la pauvre paumée qu'était ta mère.

Les larmes ruissellent sur mes joues et brouillent ma vue. Je le devine planté là, devant moi sidéré par ma diatribe et la détermination de mes propos .

Il s'apprête à dire quelque chose, mais je l'arrête en levant la main, je veux aller jusqu'au bout de ce que j'ai à dire.

– Non, Colton, je ne fuis pas et je ne te quitte pas, mais je ne sais pas quoi faire. *Je n'en ai pas la moindre idée, putain !* Rester ici et te laisser me mettre en pièces ? Je meurs à l'intérieur, Colton. Tu ne le vois pas ?

J'essuie mes larmes et je secoue la tête, en attendant une réaction de sa part, n'importe laquelle.

– Ou bien est-ce que je m'en vais, tout simplement ? Je nous laisse deux, trois jours pour régler ce qui ne va pas, chacun dans sa tête ? Pour que je ne t'en veuille pas d'avoir un choix que je n'ai pas. Pour que tu te rendes compte que je ne suis pas comme les autres femmes qui se sont servies de toi.

Je fais un pas vers lui. Lui, l'homme que j'aime, et je voudrais pouvoir faire quelque chose – n'importe quoi – pour calmer la tourmente qui le dévaste, mais je sais que je ne peux pas. Je sens bien qu'il a atteint un point de rupture, tout comme moi. Qu'être confronté à la possibilité d'avoir un enfant, c'est plus que même lui – un homme qui a surmonté tant d'épreuves – ne peut supporter, mais je ne sais que faire pour l'aider quand je suis moi-même en proie à la tourmente.

Le muscle de sa mâchoire se contracte et je vois qu'il fait tout pour garder le contrôle de ses émotions, de sa colère, de son besoin de se défouler. Je voudrais pouvoir faire plus pour lui parce que si mon cœur se brise, je ne peux pas imaginer ce qu'il ressent, lui. Mais la seule chose que je peux faire, c'est nous donner de l'espace… nous donner la possibilité de nous calmer… de réfléchir pour pouvoir être bien ensemble de nouveau.

De nous retrouver.

Je m'avance vers lui et il finit par lever les yeux pour croiser les miens si bien que je peux y lire ce qu'il ressent. Et c'est peut-être le fait que nous nous connaissons bien maintenant, que nous avons fait tomber nos barrières mutuelles, parce qu'indépendamment des efforts qu'il fait pour cacher ses sentiments, je peux tous les lire quand ils passent dans ses yeux. La peur, la colère, la confusion, la honte, l'inquiétude, le doute. La vérité est là – où j'étais sûre de la trouver – il me pousse, me met au défi de fuir pour lui prouver que je corresponds bien à l'image qu'il se fait de toutes les autres femmes. En même temps, j'y vois aussi du remords, et quelque part je soupire en voyant ça, et cela me donne quelque chose à quoi me raccrocher.

Il fait un pas vers moi et nous sommes tout près l'un de l'autre mais nous ne nous touchons pas. Je vois l'émotion passer sur son visage, ses muscles se tendre quand il essaie de contenir tout ce que je vois dans ses yeux. J'ai peur, si je le touche, que nous craquions tous les deux et, pour l'instant, il faut qu'au moins l'un de nous reste fort.

Ça ne peut être que moi.

– Regarde-moi, Colton.

J'attends que ses yeux se posent sur les miens de nouveau.

– C'est moi, celle qui te pilote. Celle qui se battra bec et ongles pour toi. Celle qui fera tout – n'importe quoi – pour faire disparaître la blessure de ton regard et la souffrance de ton âme – faire disparaître les accusations de Tawny… *mais je ne peux pas*. Je ne peux rien faire pour toi si tu continues à me repousser.

Je m'approche encore plus près, j'ai envie de tendre la main pour le toucher et effacer la douleur dans ses yeux.

– *Parce que, tout ce que je veux, c'est t'aider*. Je peux te supporter quand tu joues au con. Je peux même supporter que tu te défoules sur moi… mais cela ne va rien régler. Cela ne fera disparaître ni Tawny, ni le bébé, ni rien.

Je m'étrangle sur les larmes qui me serrent la gorge.

– Je ne sais vraiment pas ce que je peux faire.

– *Rylee*…

Il parle pour la première fois depuis un moment, et le désespoir qui perce dans la façon dont il dit mon nom avec une telle angoisse me fait frissonner.

– J'ai la tête plutôt chamboulée pour l'instant.

Je me force à déglutir et je hoche la tête pour qu'il sache que j'ai entendu. Il ferme les yeux un instant et pousse un profond soupir.

– Écoute, je… je… j'ai besoin d'un peu de temps pour la remettre d'aplomb… alors je ne te repousse pas… c'est juste…

Je me mords la lèvre, je ne sais pas si je suis contrariée ou soulagée qu'il me dise de partir, et j'acquiesce d'un hochement de tête. Il tend la main pour me toucher et je fais un pas en arrière, craignant, s'il le fait, de ne pas être capable de m'en aller.

– D'accord. Je t'appelle dans un jour ou deux.

Je ne peux pas le regarder de nouveau, notre souffrance à tous les deux est trop palpable, bien que pour des raisons différentes, alors je tourne les talons et je rentre dans la maison.

– Rylee,

Il prononce mon nom encore une fois – personne ne dit mon nom comme lui – et je m'arrête net. Je sais qu'il ressent la même chose que moi – le doute, l'indécision, il veut que je reste, il veut que je parte – alors je me contente de hocher la tête sans me retourner.

– *Je sais*.

Je sais qu'il s'en veut – de me faire souffrir, de m'aimer et de me faire subir ça, de Tawny, du doute, de mes propres insécurités en ce qui concerne ce que je ne peux lui offrir… tant de choses pour lesquelles il s'en veut… et le pire est qu'il est désolé de me laisser partir maintenant parce qu'il ne trouve pas la force de me dire de rester.

20

— Je suis super fière de toi, mon gars.

Je regarde Zander dans les yeux en retenant mes larmes. Je tiens à ce qu'il sache à quel point il compte pour moi et l'importance que j'attache à ce qu'il vient de faire. D'avoir donné au procureur tous les éléments nécessaires à engager des poursuites contre un homme qui s'est transformé en courant d'air. De s'être assis à une table où siégeaient un tas d'adultes effrayants et leur avoir expliqué, d'une voix qu'il venait tout juste de retrouver, comment son père a assassiné sa mère – comment il l'a agressée par-derrière, l'a poignardée à plusieurs reprises et a ensuite attendu qu'elle meure pendant que lui, Zander, était caché derrière le divan alors qu'il était censé être dans son lit. Ça, c'est un gamin courageux. Je le serre fort dans mes bras, plus pour moi que pour lui, en regrettant de ne pas pouvoir effacer ce souvenir de sa mémoire.

– Où as-tu trouvé le courage de le faire ?

Je n'attends pas vraiment de réponse, aussi quand elle vient, je suis abasourdie.

– Les super-héros m'ont aidé.

Il hausse les épaules. Je me force à déglutir. L'émotion me serre tellement la gorge que je n'arrive pas à parler. Je regarde au fond des yeux de ce petit garçon que j'aime de tout mon cœur et je ne peux pas m'empêcher d'y voir des reflets de l'homme qui s'en est emparé. Ce cœur qui se serre pour eux deux, et même si je déborde de fierté, ce sentiment est mêlé d'une touche de tristesse parce que je sais que Colton aimerait savoir ce que Zander a accompli aujourd'hui. Les barrières imaginaires qu'il a franchies et que la plupart des adultes n'imaginent même pas.

Mais je ne peux pas le lui dire.

Cela fait quatre jours que je suis partie de chez lui.

Quatre jours sans lui parler.

Quatre jours pour qu'il, pour que nous réglions notre problème chacun de notre côté.

Et quatre jours d'un chaos absolu pour moi, pour plus d'une raison : le foyer, mes sentiments, l'emballement des médias au sujet d'un éventuel bébé, le vide sans Colton.

Je dis à Zander d'aller jouer avec les autres garçons, que je vais mettre son chien en peluche adoré dans sa chambre. Aller vivre sa vie de gamin, jouer, rire, et oublier les images qui le hantent – en supposant que ce soit possible.

Je m'affaire aux préparatifs du dîner tandis que les sons familiers et rassurants qui proviennent de l'extérieur m'aident à tenir le coup.

Colton me manque. Nous avons été ensemble tous les jours pendant plus d'un mois et je suis habituée à sa présence, à son sourire, au son de sa voix. Je suis triste qu'il ne m'ait pas appelée mais, en même temps, cela ne m'étonne pas. À part un texto pour s'assurer que j'étais bien rentrée et la chanson « I am Human », je n'ai eu aucune nouvelle de lui. Il a beaucoup de choses à régler, beaucoup à accepter. Et, *bon Dieu, oui*, j'ai envie d'être à ses côtés, pour l'aider à le faire, mais ce n'est pas moi qui ai un problème. Purement et simplement.

Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai pris mon téléphone pour l'appeler – pour entendre sa voix, voir comment il allait ou juste pour dire bonjour –, mais je ne peux pas. Je sais mieux que quiconque que tant que Colton ne me laissera pas rentrer dans son cœur barricadé, un appel n'apportera rien de bon.

Je suis en train de glacer le gâteau que j'ai fait plus tôt dans la journée pour récompenser Zander de son courage, quand mon téléphone sonne. Je jette un coup d'œil à l'écran et j'appuie sur « ignorer ». C'est un numéro inconnu, probablement un journaliste prêt à me verser une somme rondelette pour ma version de l'histoire de Tawny. Elle a raconté à la presse que, moi, la maîtresse, j'ai brisé le couple qu'elle, la victime enceinte, formait avec l'amour de sa vie… Colton.

La seule consolation, c'est que les paparazzis n'ont pas encore découvert le foyer. Mais je me doute que ça ne va pas tarder et j'en suis encore à me demander : *comment réagir à ce moment-là* ?

Pour une raison que j'ignore, la fable que Tawny leur a servie me fait rire. Je ne crois pas le « scoop » paru dans *Page Six* qui dit que Colton et elle ont renoué. J'étais présente. Je sais à quel point il la méprise, elle et tout ce qu'elle représente. Ce n'est pas ça qui me rend triste.

Mais il me manque, tout bonnement. Tout chez lui me manque.

Le plus drôle de l'histoire c'est que, cette fois, je ne suis pas inquiète qu'il aille voir ailleurs. Nous avons passé ce cap et, pour dire les choses comme elles sont, une femme de plus dans cette histoire ne ferait que lui compliquer un peu plus la vie. Ce n'est pas qu'il aille vers une autre femme qui m'inquiète, c'est qu'il ne revienne pas vers moi.

Des bruits de voix me détournent de mes pensées alors que je suis en train de couper des pommes de terre pour le dîner. J'entends la voix de Connor.

– C'est encore ce crétin.

– On pourrait toujours le faire marcher.

Là, c'est la voix de Shane.

De quoi diable est-ce qu'ils parlent ?

– Hé, les gars ?

Je m'essuie les mains en me dirigeant vers le living.

– Qui est encore là ?

Shane fait un signe de tête vers la fenêtre qui donne sur la rue.

– Ce type.

Il montre quelque chose du doigt.

– Il se croit trop incognito, dans sa bagnole garée là-bas.

– Comme si on ne le voyait pas. Et qu'on ne savait pas qu'il est *photographe*. Ton appareil est grave visible, mec.

Aussitôt, je tire les rideaux et je regarde dans la rue. Avant même d'avoir repéré la voiture, je sais ce que je vais voir. La berline bleu foncé est garée deux maisons plus loin, partiellement dissimulée derrière une autre voiture. Je l'avais complètement oubliée.

Au moins celui-là est vraiment cupide et préfère ne pas révéler l'endroit où me trouver pour pouvoir garder l'argent pour lui tout seul. Je peux lui être reconnaissante de ça. Mais cela veut aussi dire que s'il m'a trouvée, d'autres ne vont pas tarder à le suivre pour essayer d'obtenir le scoop directement des lèvres de la briseuse de ménage que je suis censée être.

Merde ! Je savais que l'anonymat du foyer, c'était trop beau pour durer.

– Allez, venez les gars. C'est l'heure de…

– C'est trop cool, tu vas être célèbre !

Tandis que Connor tourne les talons, je m'apprête à le sermonner, mais Shane me gagne de vitesse, avec un coup d'épaule enjoué.

– Mais non, crétin ! C'est Colton qui est célèbre. T'as rien compris !

– Allez, ça suffit comme ça !

*
* *

– Merci d'être venue me chercher.

– Pas de problème.

Haddie redémarre quand le feu passe au vert.

– C'était plutôt rigolo de faire marcher les photographes, même si je ne crois pas qu'ils m'aient crue quand je leur ai dit que tu étais terrée à l'intérieur.

Je pousse un grognement. J'ai mis un moment à m'habituer aux photographes qui traînent autour de la maison mais, maintenant, j'ai peur que le petit nombre auquel je me suis habituée ne se transforme en une foule qui occupe toute la cour.

– Je peux te poser une question ?

Haddie me jette un coup d'œil et un sourire insouciant passe rapidement sur ses lèvres.

– Nan, tu ne peux pas ! On n'y pense même pas… ni à Colton… ni à moi… on ne pense à absolument rien d'important, putain !

– Ah bon ?

Je la regarde et je ne peux pas m'empêcher de sourire, je suis contente qu'elle ait pu se libérer pour venir me chercher au boulot et essayer de tenir les vautours à distance.

– Ouais !

Les pneus crissent dans le virage.

– On va se trouver un coin obscur pour noyer nos chagrins, et ensuite on cherchera de la bonne musique pour danser jusqu'à ce qu'on ait tout oublié.

Je ris avec elle, cette idée me semble divine. Un moment pour échapper aux pensées qui tournent dans ma tête en permanence et au poids que j'ai sur le cœur.

– Qu'est-ce tu as qui ne va pas ? Quel chagrin tu veux noyer ?

L'espace d'un instant, je suis triste que nous ayons été trop occupées ces dernières semaines pour que je connaisse la réponse à cette question, alors qu'avant je n'aurais jamais eu besoin de la poser.

Elle hausse les épaules et reste silencieuse un moment avant de répondre, ce qui ne lui ressemble pas.

– C'est juste un truc avec Lexy.

Je m'apprête à lui demander de quoi elle parle, parce qu'elle et sa sœur sont très proches, mais elle me devance.

– Ce soir, on ne parle pas de ce qui fâche, t'as pas oublié ?

– Ça me va !

À ce moment-là, la musique déferle dans la voiture et nous nous mettons toutes les deux à chanter en même temps.

*
* *

En reposant mon verre bruyamment, je me rends compte que mes lèvres sont un peu engourdies. Non, elles sont *très* engourdies. Je vois qu'Haddie fait un petit sourire narquois à l'homme à l'autre bout du bar, puis elle reporte son attention sur moi, et son sourire s'élargit.

– Il a un petit quelque chose de Stone.

Elle hausse les épaules et je suis contente que mon verre soit vide, sinon j'aurais recraché tout son contenu.

Je ne sais pas ce qui me fait rire, parce qu'il n'y a rien de drôle, mais mon cerveau commence à s'amuser à relier les souvenirs entre eux. Stone me fait penser à Ace, Ace à Colton, et le seul fait de penser à Colton me donne envie de… lui.

– Non, non, non.

Haddie comprend à quoi je pense.

– Remettez-nous ça, dit-elle au barman. Ne pense pas à lui. Tu as promis, Ry. Pas de mecs. Pas de tristesse. Les pénis perturbateurs ne sont pas admis.

– Tu as raison.

Je ris en espérant qu'elle me croie, même si je sais que je ne suis pas très convaincante.

– Les pénis perturbateurs ne sont pas admis.

Le barman fait glisser de nouveaux verres devant nous.

– Merci.

Je me concentre en agitant la glace avec ma paille pour éviter de penser à Colton, de me demander ce qu'il fait en ce moment, où il en est de ses réflexions.

Et j'échoue misérablement.

– Je lui ai raconté pour Stone, l'autre jour.

Ça m'étonnerait qu'Haddie puisse m'entendre. Je parle trop bas. Mais je vois que si, quand elle tape du plat de la main sur le bar.

– Je savais que tu n'y arriverais pas.

Elle hurle, attirant l'attention des gens autour de nous.

– Je savais que tu aurais beau boire, on finirait quand même par en arriver là.

– Excuse-moi, je suis vraiment désolée.

Je reporte mon attention sur mon verre, contrariée d'avoir laissé tomber mon amie. Elle me passe la main sur le bras.

– Hé, je n'imagine même pas… je suis désolée… j'essayais simplement de lutter contre la domination du phallus et de laisser un peu s'exprimer la garce qui est en nous.

Je hausse les sourcils en voyant qu'elle sourit et je me contente de secouer la tête.

– D'accord pour la garce en nous.

Je pose la tête sur son épaule, mais je ne suis pas vraiment convaincue.

– Alors, tu lui as parlé ?

– Je croyais qu'on ne devait pas parler de phallocrates, de mecs au pénis perturbateur, qu'ils s'appellent Colton ou *Stone* ?

– En fait…

Elle traîne sur les mots.

– C'est super difficile de ne pas parler du tien, avec sa démarche insolente, son regard irrésistible et ce côté totalement sexy. Putain, la seule raison qu'on aurait de virer un mec comme lui de son lit serait d'avoir envie de baiser sur le tapis.

J'éclate de rire, d'un vrai rire, jusqu'à ce que soudain il se transforme en larmes qui me montent aux yeux et me font trembler la lèvre inférieure. Je ravale mon sanglot et je maudis aussitôt l'alcool – ce ne peut être que de la faute de l'alcool si je suis triste tout à coup et qu'il me manque à la folie.

Ressaisis-toi, Thomas ! Ça fait une semaine, putain ! Haut les cœurs !

Mes auto-encouragements intérieurs ne marchent pas parce que, que ça fasse un jour ou dix jours, ça ne change rien. Il me manque à la folie. Je ne sais pas quel est l'équivalent du sortilège de la chatte, mais on peut dire que je suis bien atteinte.

– Enfin, elle lâche prise !

Haddie me passe le bras autour des épaules et m'attire contre elle.

– Ta gueule !

Je dis ça mais je ne le pense pas. Je pense qu'on est vendredi soir, que je suis assise dans un bar avec ma meilleure amie et que je devrais être super contente, mais que je n'arrête pas de penser à Colton. Est-ce qu'il va bien ? Est-ce qu'il a déjà fait le test de paternité ? Est-ce qu'il va m'appeler ? Pourquoi ne m'a-t-il pas appelée ? Est-ce qu'il pense à moi, lui aussi ?

– Alors, je vais mettre les pieds dans le plat parce que nous savons toi et moi qu'on a beau n'être que toutes les deux, Colton est virtuellement entre nous. Probablement que cette idée l'exciterait, mais…

Je finis par récompenser ses efforts en riant.

– Ouah ! Quelle horreur !

– Alors pourquoi tu ne l'appelles pas ?

Et vlan ! La question à un million de dollars.

– Toute cette histoire avec Tawny l'a démoli. Ça fait remonter la merde de son passé et même si je meurs d'envie d'être là-bas – de l'appeler –, je refuse d'en faire les frais. J'ai appelé Becks pour avoir de ses nouvelles, pour m'assurer qu'il va bien. Il m'a dit que ça allait, mais que Colton est toujours un peu paumé. J'ai envie de lui parler, c'est sûr, mais je dois le laisser souffler un peu, puisque c'est ce qu'il veut. Il m'appellera quand il aura réglé son problème.

– Hum, j'ai déjà entendu ça quelque part, non ?

Je hausse les épaules.

– C'est une femme très avisée qui l'a dit.

– Très avisée, comme tu dis.

Elle rit en levant les yeux au ciel et elle trinque avec son verre contre le mien.

– Comme il se trouve que je suis *cette* femme, puis-je me permettre de te donner un autre petit conseil d'amie ?

– Un Haddie-isme ?

– Oui, c'est ça, un Haddie-isme. J'aime bien le mot.

Elle hoche la tête pour montrer son approbation tout en buvant une gorgée et en souriant au type à l'autre bout du bar.

– Je t'ai déjà demandé si tu pensais que Colton en valait la peine… et maintenant que tu le connais mieux, est-ce que tu penses toujours la même chose ? Est-ce que tu crois qu'un avenir avec lui est possible ?

– Je l'aime, Had.

La réponse passe mes lèvres en une fraction de seconde. Aucune hésitation, aucun doute, la conviction la plus totale.

Elle me regarde fixement un instant et je vois bien qu'au fond elle jauge ma réponse, qu'elle essaie d'avoir une vision d'ensemble de la situation et que ma réaction sans restrictions la surprend un peu.

– Est-ce que tu l'aimes parce que c'est ton premier mec depuis Max ou parce que c'est lui que tu choisis ? Pas parce que tu veux le réparer, nous savons toutes les deux que tu aimes les âmes cabossées, mais parce que tu le choisis, *lui*, tel qu'il est maintenant, et le *lui* qu'il sera dans cinq ans ?

Je ne réponds pas, non pas que je ne connaisse pas la réponse mais je ne peux pas sortir un mot tellement j'ai la gorge serrée. Mais elle me connaît suffisamment pour savoir ce que je ressens et deviner ma réponse.

– Et s'il est bien le père de ce bébé ?

Je retrouve ma voix.

– Purée… tu poses vraiment les questions qui fâchent ce soir. Je croyais que justement, nous étions censées ne penser à absolument rien. Je croyais que tu me réservais un Haddie-isme ?

Ce n'est pas comme si je ne m'étais pas posé ces questions, mais les entendre de sa bouche rend toute cette histoire encore plus réelle.

Parfois, les bagages sont tellement lourds que l'amour lui-même ne suffit pas à les surmonter.

– J'y viens.

Elle pousse mon verre vers moi.

– Mais c'est important parce que c'est ma meilleure pote qui souffre, alors bois un coup et réponds à ma question.

Je bois une gorgée et je ne peux retenir mon sourire résigné.

– Ce n'est pas qu'il soit le père qui pose problème… c'est la réaction qu'il aura au cas où qui me fait peur.

Et pour la première fois, j'admets à voix haute ce dont j'ai le plus peur.

– S'il est le père et qu'il ne peut pas le gérer ? Comment est-ce que je pourrais aimer un homme qui n'aimerait pas son propre enfant, indépendamment de qui est sa mère ? Signer un chèque pour l'acheter et faire comme si l'enfant n'existait pas. Et s'il choisit cette option ? Comment est-ce que je pourrais passer la nuit avec un homme qui renie son propre enfant et ensuite aller travailler dans un foyer de jeunes garçons a qui il est arrivé la même chose ? Quelle espèce d'hypocrite cela ferait-il de moi ?

Et ça y est. *On y est*. Ma plus grande peur, j'aime un homme qui va abandonner son propre enfant. Et je vais devoir quitter l'homme que j'aime parce qu'il ne peut pas affronter ses propres démons, il ne peut pas assumer le fait qu'il peut être l'homme dont son enfant a besoin. Faire des compromis sur les choix, les préférences et les envies, pour vivre une relation, c'est une chose, mais

faire des compromis sur qui l'on est – sur les choses ancrées en vous, vos croyances, vos valeurs – ça, ce n'est pas négociable.

Je soupire en secouant la tête.

– Que se passera-t-il dans ce cas-là, Haddie ? Si c'est le choix qu'il fait.

– Ben…

Elle tend le bras et me serre la min.

-… il n'y a pas encore de réponse, alors ce n'est pas la peine de te prendre la tête pour l'instant. De plus, tu dois lui accorder le bénéfice du doute… Il a eu un choc, il était contrarié, bouleversé, furax l'autre jour quand elle a lancé sa bombe… mais c'est un mec bien. Tu vois bien comment il est avec tes gamins.

– Je sais, mais tu n'étais pas là. Tu n'as pas vu sa réaction quand…

– Tu sais ce que je dis ?

Elle me coupe la parole en levant les deux shots de tequila qui étaient en souffrance sur le bar devant nous. Je la regarde sans comprendre pourquoi tout à coup elle veut porter un toast au beau milieu d'une conversation à cœur ouvert, mais je lève mon verre.

– Je dis, ne regarde jamais un homme de haut à moins qu'il ne soit entre tes jambes.

Je m'étrangle simplement en reprenant mon souffle. Je devrais avoir l'habitude depuis le temps, mais elle me surprend continuellement et je l'en aime d'autant plus. Quand j'arrête de rire, je la regarde dans les yeux.

– Un pour la chance…

– Et un pour le courage.

Nous vidons nos verres cul sec.

J'apprécie la brûlure, le ici et maintenant avec ma meilleure amie, et quand je réfléchis à ce qu'elle vient de dire, je la regarde du coin de l'œil.

– À moins qu'il soit entre tes jambes, hein ? C'est un vieil adage familial ? Qui se transmet de génération en génération ?

– Ouaip.

Elle tord les lèvres en essayant de retenir le sourire qui va venir, j'en suis sûre.

– Il ne faut jamais déranger un homme qui broute au Y.

Je rigole.

– Haddie ! Quand même !

– Je peux continuer comme ça toute la nuit, mon chou !

Elle cogne son verre contre le mien pour trinquer encore une fois et mes joues me font mal à force de sourire.

– J'en ai un autre : Ta meilleure amie est triste ? Soûle-la et emmène-la danser.

– Eh bien…

Je descends de mon tabouret et j'attends une minute que la pièce arrête de tourner.

-… je pense que c'est une super bonne idée, bordel !

Haddie règle les consommations et appelle un taxi tandis que nous nous dirigeons en titubant vers la sortie. Pendant ce temps, je dois me convaincre de ne pas lui demander de m'emmener chez Colton tout de suite, parce qu'en fait, c'est Colton que je veux – dans ses meilleurs comme dans ses pires moments, tout le temps.

– Allez viens, on est parties. Trois heures dans un bar, c'est beaucoup trop long.

Elle passe son bras autour de ma taille et m'aide à marcher aussi dignement que possible vers la sortie.

Quand nous franchissons la porte du bar, l'obscurité de la nuit s'illumine d'un barrage électrique de flashes et de cris.

– Qu'est-ce que ça fait d'être appelée la briseuse de ménage ?

– Vous n'avez pas de remords de vous être mise entre Colton et Tawny ?

– Vous ne trouvez pas ça hypocrite de pousser Colton à abandonner son bébé alors que c'est votre boulot de vous occuper d'enfants abandonnés ?

Et ça continue comme ça. En rafale. Je me sens prise au piège tandis qu'Haddie essaie de m'aider à traverser la masse de caméras, de micros, de flashes et de mépris.

J'ai comme l'impression que la presse a fini par me retrouver.

21

Colton

— Tu te fous de moi, là ?

Je résiste à l'envie de casser quelque chose. Cette pulsion qui dirige chacune de mes émotions, celle qui me pousse à rechercher le bruit de la destruction. Le bruit de ma putain de vie qui explose.

Mon esprit repousse les images qui lui reviennent de ces deux derniers jours.

Les prises de sang, les marqueurs d'ADN et les foutus tests de paternité.

Tawny et ses mensonges, ses larmes de crocodile que les putains de vautours avalent comme de la chair fraîche.

Les visites à Jack et Jim[1], quand ça me rend tellement malade de regarder ma vie à travers le fond d'un verre vide que je préfère boire directement à la bouteille.

Et puis il y a Rylee.

Cette enfoirée de Rylee.

Des traces d'elle partout. Les draps qui conservent son odeur. Une barrette sur l'étagère de la salle de bains. Les canettes de son Diet Coke chéri rangées méticuleusement dans le frigo. Son Kindle sur la table de nuit. Ses cheveux sur mon t-shirt. Des preuves que la perfection existe. Des preuves que quelque chose d'aussi bien – d'aussi pur – peut effectivement arriver à quelqu'un comme moi – moi qui suis marqué et fracassé avec un grand F.

Je la veux, j'ai besoin d'elle et je déteste ça, je déteste avoir tellement besoin d'elle, alors que je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas l'entraîner dans cette putain de tempête de merde qui m'entoure. Je ne veux pas qu'elle soit confrontée à ce moi fracassé, que même moi je déteste, tant que je n'arrive pas à m'en sortir. Tant que je ne contrôle pas les émotions qui dirigent mes actions.

Tant que je n'ai pas le résultat négatif de la recherche ADN.

Ma mère avait raison, putain ! Elle avait raison et elle ne m'a connu que pendant huit ans sur les trente-deux de ma vie… Si ça, ça ne prouve pas quelque chose, alors je ne vois pas ce qui le pourrait. On ne peut pas m'aimer. Si quelqu'un m'aime – si je laisse quelqu'un s'approcher assez près – mes démons personnels vont s'attaquer à cette personne aussi. Se frayer un chemin à travers mes failles et trouver le moyen de la démolir elle aussi.

– Colton, tu es là ?

Je m'extrais de mes pensées – toujours les mêmes qui courent dans ma tête depuis une semaine comme un hamster dans sa roue.

– Ouais, je suis là, Chase.

Je pousse les torchons qui sont devant moi, mais je pourrais aussi bien les mettre à la poubelle ou foutre une allumette dedans, parce que les images de Rylee sortant de ce bar sont toujours marquées au fer rouge sur mon cerveau. La surprise dans ses yeux, les lèvres entrouvertes et l'air d'être complètement dépassée par le maelström qui lui tombe dessus quand elle sort.

Et cela me tue, bordel ! Cela me déchire de savoir que mes conneries – le seul fait d'être avec moi – sont à l'origine de cette expression sur son visage. La peur dans ses yeux. Tout ce que je voudrais, c'est être la personne qui l'accompagne, celle qui passe son bras autour d'elle, mais ce n'est pas moi. Ce n'est pas possible parce que je n'ai pas les moyens – les mots ou les actes – de faire que ce soit mieux. De faire disparaître cette peur. De la protéger.

– Tout ça, c'est des conneries et tu le sais.

J'entends mon attachée de presse soupirer au bout du fil. Elle sait que je suis furax, que, quoi qu'elle dise, je ne serai pas content tant qu'elle ne me dira pas de trouver ces enfoirés qui harcèlent Ry, et de laisser libre cours à mon envie de destruction.

– Colton, avec les accusations de Tawny, il vaut mieux que tu ne fasses rien. Si tu réagis, ton image publique…

– J'en ai rien à foutre de mon image publique !

– Oh je le sais, tu peux me croire. Mais si tu réagis, la presse s'en emparera et alors ils ne vont plus te lâcher jusqu'à ce que tu fasses une connerie ou que tu pètes les plombs ? Cela veut dire aussi qu'ils ne vont plus lâcher Rylee…

Putain de merde, elle a raison. Mais bordel, qu'est-ce que je ne donnerais pas pour sortir devant la grille et leur dire ce que j'ai sur le cœur.

– Un de ces jours, Chase.

– Je sais, je sais.

Je lance mon téléphone sur le canapé en face de moi et je me frotte le visage, avant de me laisser retomber sur le canapé et de fermer les yeux. Qu'est ce que je vais faire, putain ? Et depuis quand est-ce que j'en ai quelque chose à foutre ?

Qu'est-ce qui m'est arrivé, putain ? Avant, j'en avais rien à foutre de rien ni de personne, et maintenant Rylee me manque et j'ai envie de voir ses gamins. Les attaches et tout ça. Putain !

Une voix qui remercie Grace, ma gouvernante, me ramène au présent en faisant disparaître ces putains de licornes et d'arcs-en-ciel qui n'ont rien à faire dans mes pensées. Des conneries généralement associées aux gonzesses et aux connards qu'elles manipulent. Des conneries qui n'ont pas leur place dans ma tête avec le poison qui l'occupe déjà.

J'attends une minute. Je sais qu'il est là, en train de m'observer, à essayer de comprendre mon état d'esprit du moment, sans rien dire. J'entrouvre un œil et je le vois appuyé contre le chambranle de la porte, les bras croisés sur la poitrine, le regard inquiet.

– Tu vas rester planté là à me regarder ou tu vas te décider à entrer pour me dire mes quatre vérités en face ?

Il continue à me regarder un petit moment encore et je me sens très mal. Je déteste l'idée que, en plus de tous les gens sur une putain de longue liste, je le déçois, lui aussi.

– Je ne te juge pas, fiston.

Il entre dans la pièce et s'assied sur le canapé en face de moi.

Je ne peux me résoudre à le regarder dans les yeux, mais je dois une fière chandelle à cette fichue Grace, parce que sans elle cet endroit serait un désastre, et il saurait exactement à quel point toute cette histoire avec Tawny m'a démoli. Je prends une profonde inspiration, j'aimerais boire une bière, là tout de suite. Autant donner le coup d'envoi de la fête, tant qu'à faire, non ?

– Vas-y, accouche, Papa. Je me doute bien que tu n'es pas là uniquement pour me dire bonjour.

Il reste silencieux un moment et je ne supporte pas ça, bordel ! Je finis par le regarder. Il me regarde droit dans les yeux, son regard gris perdu dans ses pensées, les lèvres qui se tordent quand il cherche ses mots.

– Eh bien, je peux dire sans mentir que je suis effectivement passé voir comment tu supportais tout ça, mais vu ton humeur de chien, je pense qu'il est inutile que je pose la question.

Il s'enfonce dans son siège et pose les pieds sur la table basse en me regardant fixement.

Merde, il se met à l'aise.

– Alors, tu racontes, fiston, ou bien on passe la nuit à se regarder dans le blanc des yeux ? Moi, j'ai tout mon temps.

Il regarde sa montre puis relève les yeux vers moi.

Putain ! Je n'ai pas la moindre envie de parler de ce merdier. Je n'ai pas envie de parler de bébés et de femmes qui cherchent de l'or, ni de petits garçons qui me manquent et d'une femme à laquelle je n'arrête pas de penser.

– Putain, j'en sais rien.

– Tu vas devoir être plus explicite, Colton.

– Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Que j'ai merdé ? C'est ça que tu veux entendre ?

Je le provoque pour le faire réagir. Et ça fait du bien de se défouler sur quelqu'un pour une fois. Depuis une semaine, tout le monde marche sur des œufs autour de moi et prend des gants avec moi de

peur que je pète un câble, alors ça fait du bien, même si je sais qu'après je vais m'en vouloir d'avoir choisi mon père pour cible.

– Tu veux que je te dise que j'ai baisé avec Tawny et que je n'ai que ce que je mérite parce que je l'ai larguée comme une merde et que maintenant elle me tombe dessus en me disant qu'elle est enceinte ? Que je ne veux pas de môme – *que je n'aurai pas de môme* – ni avec elle ni avec personne. Jamais. Parce que je refuse de laisser quelqu'un se servir d'un enfant comme d'un pion pour obtenir ce qu'on veut de moi. Parce que tu me vois devenir père alors que je suis toujours aussi paumé que quand tu m'as trouvé, bordel ?

Je me lève brusquement et je me mets à arpenter la pièce de long en large. Je lui en veux de ne pas mordre à l'hameçon – de ne pas réagir en se bagarrant comme je l'espérais – au contraire il reste assis là avec cet air de tout comprendre et de tout accepter. Un pacificateur. Je voudrais qu'il me dise qu'il me déteste, que je l'ai déçu, que je mérite ce qui m'arrive maintenant parce que c'est tellement plus facile pour moi, putain, de me raccrocher à ça et d'y croire plutôt que l'inverse.

– Et Rylee, qu'est-ce qu'elle pense de tout ça ?

Je m'arrête net et je me tourne vers lui. *Quoi ?* Je ne m'attendais pas du tout à ça venant de lui.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je t'ai demandé ce que Rylee pense de tout ça.

Il se penche en avant, les coudes sur les genoux, le regard scrutateur sous des sourcils levés.

– Qu'est-ce que j'en sais, putain ?

Je grogne et mon père secoue la tête. *Bon Dieu, j'ai horreur de devoir m'expliquer*. Mais c'est mon père. Mon super-héros intégral, comment faire autrement ?

– Elle était là quand Tawny a balancé sa bombe. On s'est engueulés parce que, en bon imbécile sans considération que je suis, je me suis défoulé sur elle. Me lamentant sur mon sort à propos d'un bébé que je ne veux pas alors qu'elle, elle ne peut pas en avoir.

Je lève les yeux au ciel.

– On s'est mis d'accord pour faire un break, histoire de retrouver nos esprits. Le temps que je règle mon problème.

– Et vous ne vous êtes pas parlé depuis ?

– Qu'est-ce que tu me fais, là, Papa ? « Questions pour un champion » ? Est-ce que j'ai l'air d'avoir réglé mon problème ?

Je pousse un petit rire de dérision. Un pas en avant, vingt pas en arrière, putain !

– Est-ce que Tawny est toujours enceinte ? Est-ce que j'ai reçu les résultats ? Oui et *un énorme non, bordel*… Alors, non, je ne l'ai pas rappelée. Tu peux ajouter ça à la liste des choses que tu peux me reprocher.

Il me regarde fixement.

– C'est ce que je fais ? Je te fais des reproches ? Moi, j'ai plutôt l'impression que tu n'as besoin de personne pour ça, fiston. Alors, laisse-moi te poser la question que tu ne te poses pas :

Pourquoi tu ne te pousses pas au cul pour l'appeler ?

Je pousse un profond soupir. Putain de mâle dominant.

– Je ne veux pas parler de ça maintenant, Papa.

Va-t'en, s'il te plaît. Laisse-moi descendre une autre bouteille de Jack pendant que la pendule tourne et que les médecins prennent leur temps pour décider si j'ai vraiment bousillé la vie d'un enfant à naître. Parce que si ce gosse est de moi, putain, il part dans la vie avec une âme déjà souillée et ça, c'est quelque chose que je ne peux pas avoir sur la conscience.

– Eh bien, moi je veux en parler, alors tu peux assister à ta propre séance d'apitoiement sur toi-même, Colton, parce que je ne partirai pas tant que nous n'aurons pas fini de parler. Tu m'entends ?

Je reste bouche bée et je me retrouve quinze ans en arrière quand j'ai passé une nuit au poste pour avoir fait une course de dragsters. Au moment où il est venu me chercher, il m'a passé un savon mémorable et m'a dit comment les choses allaient se passer à partir de maintenant. Putain ! J'ai du poil au menton, des maisons et tout ça, mais il arrive à me donner l'impression que je suis toujours un ado.

La colère monte en moi. Ce n'est pas d'un putain de psy dont j'ai besoin, pour l'instant. C'est d'un résultat négatif à une analyse de sang. Et de Rylee dans mes bras qui pousse un doux soupir au moment où je la pénètre. Le plaisir ultime pour enterrer toutes ces conneries.

– Alors, tu vas vraiment la laisser partir sans même te battre ? La laisser sortir de ta vie à cause de Tawny ?

– Elle ne va pas me quitter.

Je crie, le seul fait qu'il pense qu'elle pourrait faire ça est insupportable. *Est-ce qu'elle le ferait* ?

Il hausse un seul sourcil.

– Précisément. Alors, arrête de la traiter comme si elle en avait l'intention. Ce n'est pas ta mère.

J'ai envie de hurler que je sais bien qu'elle ne l'est pas, bordel ! De ne pas la mettre dans la même phrase que ma mère, mais au lieu de ça, je joue avec la couture du canapé en cherchant les mots que je crois qu'il veut entendre. Ceux dont j'essaie de me convaincre qu'ils sont la vérité.

– Elle ne mérite pas ça… le merdier qui fait partie de moi. Mon passé… et maintenant mon avenir possible.

Il fait un petit bruit de gorge que je déteste parce que je ne sais pas ce qu'il signifie.

– Tu ne crois pas que c'est à elle de décider, Colton ? Je veux dire, tu prends des décisions à sa place… elle n'a pas son mot à dire ?

J'ai envie de crier : *Tais-toi*. Ne me rappelle pas ce qu'elle mérite, je le sais déjà. Je le sais déjà, bordel ! Et je le sais parce que *je ne peux pas* lui donner ce qu'elle mérite. Je croyais pouvoir… je croyais en être capable, et maintenant, avec cette histoire, je sais que non. Cela vient confirmer toutes les choses qu'*elle* me disait… toutes les saloperies dont je ne pourrai jamais purger mon âme.

– Tu dis qu'elle ne te quittera pas quand les choses deviendront difficiles, fiston, mais tes actions sont en complète contradiction avec ça. Mais tu ne l'as pas vue lutter pour toi chaque jour que tu as passé dans ce lit d'hôpital. Tous les jours, bon sang. Elle ne t'a pas quitté une seconde. Alors, cela me conduit à penser que ce petit dilemme que tu as n'a rien à voir avec elle.

Quand j'entends ça, tout en moi se révolte. Dits par n'importe qui d'autre, ces mots me mettraient en rage, mais par respect pour lui je me retiens de hurler, parce que ces mots appuient là où ça fait mal.

– *Cela a à voir avec toi.*

La calme détermination dans sa voix traverse la pièce et m'atteint comme une gifle. Pour me pousser à mordre à l'appât et à ne plus me retenir.

Et je ne veux pas plus faire *ça* que je ne veux passer une nuit de plus sans Rylee dans mon lit. À y regarder de trop près, on fait apparaître les fantômes qui remontent à la surface, et je n'ai plus de place pour les fantômes parce que mon placard et déjà plein de putains de cadavres.

Mais l'allumette est enflammée, l'essence est répandue. Le feu intérieur embrasé et toute la frustration, le doute et la solitude de la semaine passée atteignent un point critique, il explose en moi. Je vais finir par creuser une tranchée dans ce putain de sol à force d'aller et venir tandis que j'essaie de le combattre, de le contenir, en pure perte.

– Regarde-moi, Papa !

Je crie si fort qu'il se redresse sur le canapé. J'écarte les mains et je me déteste parce que ma voix se brise, je me déteste pour cet étalage de faiblesse imprévu.

– Regarde ce qu'*elle* m'a fait !

Et je n'ai pas besoin d'expliquer de qui je parle parce que le mépris qui perce dans ma voix est suffisamment explicite.

Je reste comme ça, les bras écartés, avec le sang qui bat à mes tempes, la colère qui bout en moi, et lui reste assis, calme comme ce n'est pas possible et il me sourit – il me sourit, putain !

– *Je ne fais que ça, mon garçon*. Je te regarde tous les jours en me disant que tu es une personne formidable.

Ses paroles dégonflent ma colère instantanément. Je lui hurle dessus et il réagit *comme ça* ? À quoi il joue ? À embrouiller encore plus la tête de Colton ? Putain, j'ai entendu ses paroles, mais je ne les laisse pas pénétrer. Elles sont fausses. Elles ne peuvent pas être vraies. Formidable et fracassé ne vont pas ensemble.

On ne peut pas employer le mot formidable pour décrire quelqu'un qui dit qu'il l'aime à l'homme qui abuse de lui, que ces mots soient prononcés sous la contrainte ou pas.

– Ce n'est pas possible, putain.

Je marmonne dans le silence de la pièce tandis que des souvenirs immondes viennent raviver ma colère, isoler mon âme. Je ne peux même pas le regarder dans les yeux parce qu'il pourrait voir à quel point je suis réellement fracassé.

– Ce n'est pas possible. C'est parce que tu es mon père, tu es obligé de dire ça.

– Non, ce n'est pas pour ça. De plus, techniquement je ne suis pas ton père, donc je ne suis pas obligé de dire quoi que ce soit.

Alors là, ça m'arrête net… et me ramène à l'époque où, petit garçon terrorisé, j'avais peur qu'il me renvoie. C'est la première fois qu'il me dit ça, et maintenant le tour que prend cette conversation me fait flipper, putain. Il se lève et avance vers moi, les yeux accrochés aux miens.

– Tu te trompes. Je n'étais pas obligé de m'arrêter pour m'asseoir avec toi sur le seuil de la porte. Je n'étais pas obligé de t'emmener à l'hôpital, de t'adopter, de t'aimer…

Il continue en alimentant les pires angoisses d'enfant que j'ai jamais eues. Je déglutis avec difficulté. Je m'oblige à garder les yeux dans les siens parce que tout à coup j'ai une trouille bleue d'entendre ce qu'il a à dire. Les vérités qu'il va admettre.

-… mais tu sais quoi, Colton ? Même quand tu avais huit ans, terrorisé et mort de faim, *j'ai su* – j'ai su tout de suite quelle personne fantastique tu étais, que tu étais cet être humain incroyable auquel je ne pouvais pas résister. Reste là !

Sa voix tonitruante me file un choc. De calme et rassurante, elle devient furieuse en un instant.

Je me fige immédiatement. Mon désir d'échapper à cette conversation, qui remue tant de merde et de révolte en moi, me pousse à continuer à marcher tout droit et à passer la porte pour aller sur la plage en contrebas. Mais je ne le fais pas. Je ne peux pas. J'ai fui chaque fois qu'il se passait quelque chose dans ma vie, mais je ne peux pas fuir la seule personne qui ne m'a pas laissé tomber. Je baisse la tête et je serre les poings en attendant ce qu'il va dire.

– Cela fait au moins vingt ans que j'attends d'avoir cette conversation avec toi, Colton.

Sa voix est plus calme, maintenant. Plus posée. Et cela me fait encore plus flipper que quand il crie.

– Je sais que tu as envie de fuir, de passer cette putain de porte et de t'échapper sur ta plage chérie, mais tu ne le feras pas. Je ne vais pas te laisser prendre la tangente, comme un dégonflé.

– Dégonflé ?

Je me retourne en gueulant pour l'affronter avec des années de rage accumulée. Des années à me demander ce qu'il pense vraiment de moi, et qui arrivent à leur point culminant.

– Tu appelles ce que j'ai subi une sortie de dégonflé ?

Cela ramène un sourire ironique sur son visage et même si je sais qu'il veut juste me faire réagir, et qu'il me provoque pour que je saisisse la perche qu'il me tend et que je déballe tout, je la saisis quand même.

– Comment oses-tu te tenir là comme ça et te conduire comme si, même si tu m'as recueilli chez toi, ça avait été facile pour moi. Comme si *la vie* était facile pour moi !

Mon corps vibre de la colère qui s'empare de moi et de ma rancœur qui explose.

– Comment peux-tu me dire que je suis cette personne formidable quand pendant vingt-quatre ans tu m'as dit un million de fois au moins que tu m'aimais – *TU M'AIMAIS* – et que *pas une fois* je

te l'ai dit, moi. Pas une seule fois, putain ! Et tu veux me faire croire que ça te va comme ça ? Comment est-ce que je peux ne pas penser que je suis taré quand tu m'as tout donné et que je ne t'ai absolument rien donné en échange, putain ? Je ne peux même pas te donner trois foutus mots !

Quand ces derniers mots sortent de mes lèvres, je reprends mes esprits et je me rends compte que je suis à quelques centimètres de mon père, le corps tremblant de cette colère qui m'a dévoré toute ma vie parce que de minuscules particules sautent de mon putain de cœur endurci.

Je recule d'un pas, mais en un éclair il revient sur moi.

– Rien ? Rien, Colton ?

Sa voix résonne dans la pièce.

– Tu m'as *tout* donné, fils. L'espoir et la fierté et le putain d'imprévu. Tu m'as appris que c'est normal d'avoir peur. Que quelquefois il faut laisser ceux qu'on aime poursuivre des chimères parce que c'est le seul moyen qu'ils ont de se débarrasser de leurs cauchemars. C'est toi, Colton, qui m'as appris ce que c'est qu'être un homme… parce que c'est facile comme tout d'être un homme quand le monde vous est offert sur un plateau d'argent, mais quand on vous tend le sandwich de merde qu'on t'a servi, et que tu te transformes en l'homme qui est devant moi ? Alors ça, fils, c'est ça, être un homme.

Non, non, non, j'ai envie de crier pour essayer de noyer les mots que je ne peux pas croire. J'essaie de me couvrir les oreilles comme un petit gamin parce que c'est trop. Tout ça – les mots, la peur, le putain d'espoir que je pourrais être seulement un peu cabossé et pas complètement foutu – c'est trop. Mais il ne veut pas l'admettre, et cela me demande un effort de contrôle considérable pour ne pas lui foutre mon poing dans la figure quand il enlève les mains de mes oreilles.

– Non, non.

Il grogne parce que cela lui demande un effort.

– Je ne partirai pas avant de t'avoir dit ce que je suis venu te dire – ce que j'ai été trop lâche pour te dire depuis beaucoup trop longtemps – et que, maintenant, je me rends compte à quel point j'avais tort en tant que père de ne pas t'obliger à écouter plus tôt. Plus tu m'en empêches, plus ça va prendre de temps, alors je te suggère de me laisser aller jusqu'au bout, fils, parce que comme je te l'ai dit tout à l'heure, j'ai tout mon temps, putain.

Je me contente de le regarder fixement, partagé entre deux corps qui se combattent : un petit garçon recherchant désespérément l'approbation et un adulte incapable d'y croire une fois qu'on la lui donne.

– Mais ce n'est pas poss…

– Pas de mais, fils. Aucun.

Il me retourne pour ne pas me toucher par-derrière, sachant que je ne peux toujours pas le supporter après toutes ces années, afin de me regarder dans les yeux… pour que je ne puisse pas me cacher de la sincérité absolue que je vois dans les siens.

– Pas une seule fois depuis que je t'ai rencontré, je n'ai regretté de t'avoir choisi. Jamais, même quand tu t'es rebellé ou que tu t'opposais à moi, ou que tu faisais des courses de dragster dans les rues, ou que tu volais de la monnaie sur le comptoir…

Je sursaute en entendant ça – le putain de petit garçon en moi dévasté de s'être fait prendre – même s'il n'est pas en colère.

– … tu t'imaginais que je ne savais pas pour le pot de pièces de monnaie et la boîte de nourriture que tu cachais sous ton lit… la réserve que tu gardais au cas où nous ne voudrions plus de toi et que nous te jetterions à la rue ? Tu n'as pas remarqué toute la monnaie que j'ai soudain laissée traîner un peu partout ? Je la laissais exprès parce que je n'ai jamais eu le moindre regret. Même quand tu poussais les limites à l'extrême et que tu enfreignais toutes les règles possibles, parce que l'adrénaline de ces défis était tellement plus facile à ressentir que les saloperies qu'elle les a laissés te faire.

J'en ai le souffle coupé. Tout mon monde se met à tourner et une montée d'acide jaillit comme de la lave dans mon estomac. La réalité part en vrille à l'idée que ma plus grande frayeur s'est réalisée… *il sait*. Les horreurs, ma faiblesse, les choses immondes, l'amour proclamé, les souillures sur mon esprit.

Je ne peux me résoudre à le regarder dans les yeux, je ne peux repousser la honte assez loin pour parler. Je sens sa main sur mon épaule tandis que j'essaie de recommencer à me concentrer sur le brouillard de mon passé et d'échapper aux souvenirs gravés dans mon esprit – tatoués sur mon corps –, mais je n'y arrive pas. Rylee m'a appris à ressentir – a fait tomber cette foutue barrière – et maintenant je ne peux plus faire autrement.

– Et pendant que nous éclaircissons les choses…

Sa voix a pris un ton beaucoup plus doux, il serre mon épaule.

– *Je sais*, Colton. Je suis ton père, je sais.

Le putain de sol cède sous mes pieds, et je tente de dégager mon épaule de sa poigne mais il m'en empêche, il ne me laisse pas lui tourner le dos pour cacher les larmes qui me brûlent les yeux comme des pics à glace. Des larmes qui renforcent le fait que je suis une mauviette qui n'a rien réglé du tout.

Et alors que je voudrais qu'il la ferme… qu'il me laisse tranquille, putain… il continue.

– Tu n'as pas besoin de me le dire. Tu n'as pas besoin de franchir cette ligne imaginaire dans ta tête qui te fait craindre que si tu l'admets, tout le monde va te quitter, que cela prouvera que tu n'es pas un homme et fera de toi le pion qu'elle voulait que tu sois…

Il marque une pause, et je dois prendre sur moi pour tenter d'affronter son regard. Et j'y arrive pendant une fraction de seconde avant que la porte de la terrasse, le sable sous mes pieds et la brûlure de l'oxygène dans mes poumons quand mes pieds foulent la plage ne m'appellent comme l'héroïne appelle un toxico. Échappe-toi. Cours. Fuis. Mais je suis figé sur place, les secrets et les

mensonges tourbillonnent et entrent en collision avec la vérité. Une vérité qu'il connaît mais que je ne peux toujours pas me résoudre à nommer après vingt-quatre ans d'un silence absolu.

– Alors, ne parle pas tout de suite. Contente-toi d'écouter. Je sais qu'elle les laissait te faire des choses immondes et répugnantes et qui me rendent malade.

Mon estomac se soulève, ma respiration tremble en entendant ça dit tout haut.

– … des choses que personne ne devrait *jamais* avoir à subir… mais tu sais quoi, Colton ? *Ce n'est pas pour ça que c'est de ta faute*. Cela ne veut pas dire que tu le méritais ni que tu les as laissés faire.

Je me laisse glisser contre le mur derrière moi jusqu'à ce que je sois assis sur le sol comme un putain de petit garçon… mais ses mots, les mots de mon père… m'ont ramené là-bas.

M'ont fait peur.

M'ont changé.

M'ont embrouillé la tête à tel point que les souvenirs se mettent à pousser à travers les trous de ver dans mon cœur et mon âme souillés.

J'ai besoin d'être seul.

J'ai besoin de Jack et Jim.

J'ai besoin de Rylee.

J'ai besoin d'oublier. De nouveau.

– Papa ?

Ma voix est chevrotante. La voix d'une petite pute qui demande la permission, et est-ce que ce n'est pas ce que je suis, là tout de suite, putain ? Sur le sol, encore une fois, sur le point de dégueuler, le corps tremblant, le cœur battant à se rompre tandis que mon estomac se révulse ?

Il est assis par terre, à côté de moi comme quand j'étais petit, la main posée sur mon genou, et sa patience me calme un peu.

– Ouais, fiston ?

Sa voix est si douce, si hésitante, que je vois qu'il a peur d'y être allé un peu fort. De m'avoir brisé un peu plus alors que j'ai déjà été foutrement mis en pièces et recollé avec de l'adhésif depuis bien trop longtemps

– J'ai besoin – j'ai besoin d'être seul, maintenant.

Je l'entends prendre une inspiration, je sens son acceptation résignée et son amour infini. Et j'ai besoin qu'il parte. Maintenant. Avant que je craque.

– D'accord. Mais tu as tort. Tu n'as peut-être jamais prononcé les mots à voix haute – tu ne m'as peut-être jamais dit que tu m'aimais – mais je l'ai toujours su. C'est dans tes yeux, dans ton sourire qui s'éclaire quand tu me vois, dans le fait que tu partageais tes Snickers chéris avec moi sans demander.

Il rigole en y repensant.

– À la façon dont tu me laissais te tenir la main et t'aider à invoquer tes super-héros dans ton lit pour t'endormir. Alors des mots, non, Colton… mais tu me le disais tous les jours d'une façon ou d'une autre.

Il garde le silence un moment pendant qu'une partie de moi finit par admettre le fait qu'il sait. Que toute l'inquiétude, que j'ai ressentie pendant toutes ces années, qu'il ne sache pas ce que j'éprouvais pour lui n'avait pas d'importance. *Il savait*.

– Je sais que ta plus grande peur est d'avoir un enfant…

L'euphorie qui me gagnait est étouffée par la peur en entendant ces mots. C'est vraiment trop – trop, trop vite quand pendant si longtemps j'ai été capable de me boucher les yeux.

– S'il te plaît, non.

Je serre les paupières.

– D'accord… je t'ai balancé beaucoup de trucs, mais il était temps que tu les entendes. Et je suis désolé, je t'ai probablement embrouillé la tête plus que tu n'aurais voulu, mais, fiston, il n'y a que toi qui puisses régler ça maintenant – tu peux le faire maintenant que toutes les cartes sont sur la table. Mais il faut que je te dise, tu n'es pas ta mère. L'ADN ne fait pas de toi un monstre comme elle… et si jamais tu devais avoir un enfant, sache que tes démons ne seront pas transmis à cette nouvelle vie.

Je serre les poings et les dents sur ces derniers mots, des mots qui alimentent mes plus grandes peurs – et l'envie de casser quelque chose me revient. L'envie de noyer la souffrance dans une vengeance. Je sais qu'il m'a poussé jusqu'au point de rupture. Je perçois son soupir muet à travers les hurlements de toutes les fibres de mon être.

Il se lève lentement et je m'enjoins de le regarder. De lui montrer que je l'ai entendu mais que je n'ai pas la force de le faire. Il pose la main sur ma tête comme si j'étais redevenu enfant et, d'une voix hésitante, il murmure :

– Je t'aime, Colton.

Ces mots résonnent dans mon cœur, mais je ne réussis pas à les faire passer outre la peur qui me serre la gorge. Dépasser les souvenirs de l'incantation que je psalmodiais et qui précédait la brutalité et la douleur indicible. J'ai beau vouloir le lui dire – ressentir le besoin de le lui dire – je n'y arrive toujours pas.

Tu vois, ce que je te disais. Cela montre bien à quel point je suis bousillé. Il vient de se mettre à nu pour moi et je ne peux même pas lui donner le moindre retour parce qu'elle m'a volé cette capacité. Et il croit que je pourrais être père ? À cause d'elle, j'ai le cœur noir et je suis pourri de l'intérieur. Il n'est pas question que je prenne le risque de transmettre ça à quelqu'un d'autre, si par le plus grand des hasards il arrivait que je le devienne.

J'entends la porte se refermer et je reste par terre sans bouger. La lumière extérieure faiblit. Jack m'appelle, me tente, me suggère de me noyer dans son réconfort, pas besoin de prendre un verre.

La confusion me submerge. Me tire en dessous.

J'ai besoin de m'éclaircir les idées, putain !

Je dois régler mon problème.

C'est seulement à ce moment-là que je pourrai appeler Ry. Et Dieu sait que *j'ai envie de l'appeler*. Mes doigts s'attardent au-dessus de cette foutue touche d'appel. Pendant au moins une heure.

Appel.

Fin d'appel.

Appel.

Fin d'appel.

Putain !

Je ferme les yeux en serrant les paupières, la tête dans le brouillard après tout ce que j'ai bu. Et je me mets à rire en voyant à quoi j'en suis réduit. Le sol et moi sommes en train de devenir les meilleurs amis du monde.

Putain de mâle dominant.

Rien de plus facile que de remonter quand tu touches le fond, putain. Il est temps de prendre ce foutu ascenseur. Je me mets à rire. Je sais qu'il n'y a qu'un moyen de m'éclaircir les idées – le seul moyen que j'ai de planer, à part Rylee – celui qui maintiendra mes démons à distance un petit moment. J'ai vraiment besoin de Rylee pour l'instant, mais il y a une chose que je dois faire d'abord si je veux régler mon problème. Ma foutue main droite tremble quand je m'apprête à appuyer sur la touche « Appel », et quand je le fais, je suis mort de trouille, mais le moment est venu.

Régler mon problème.

Ensuite Rylee.

Une chose après l'autre, bordel.

– Hé, Ducon. Je pensais que tu n'avais plus mon numéro de téléphone, depuis le temps que tu ne m'as pas appelé, bordel !

Toujours égal à lui-même. Bon Dieu, j'aime ce mec.

– Je veux reprendre la course, Becks.

Son rire s'éteint instantanément, le silence qui suit me confirme qu'il m'a bien entendu, entendu ce qu'il voulait entendre depuis que j'ai eu le feu vert des toubibs.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Wood ? *T'es sûr ?*

Qu'est-ce qu'ils ont tous à me remettre en question ce soir ?

– J'ai dit que je voulais reprendre la course, putain !

– Ok. Qu'est-ce que t'as dans la tête ?

– Tu te fous de moi, putain ? D'abord, tu me pousses à reprendre et maintenant tu mets en doute le fait que je veuille le faire. Tu te prends pour ma nourrice ou quoi, bordel ?

Il rigole.

– Eh bien, j'aime assez qu'on joue avec mes tétons, mais à vrai dire, Wood, venant de toi, j'ai comme l'impression que ça me ferait plutôt débander.

Je ne peux pas m'empêcher de rire. Ce foutu Beckett. Avec lui, on est toujours sûr de se payer une bonne tranche de rigolade.

– Arrête de déconner, tu peux m'arranger ça ou pas ?

– Est-ce que tu peux parler plus distinctement et oublier Jack, parce que ça, c'est vraiment un signe que t'es dans les vapes… alors je répète ma question : T'as quoi en tête ?

– Un foutu merdier !

Si je ne voulais pas qu'il entende que je suis bourré, c'est raté.

– Putain, Becks ! *C'est pour ça que je dois retourner sur le circuit*. J'ai besoin de me sortir ça de la tête si je veux m'en sortir.

Le silence s'installe sur la ligne et je me mords la langue, je sais que si j'insiste, il va me raccrocher au nez, ce con.

– Ce n'est pas le circuit qui va t'aider à remettre de l'ordre dans le merdier que tu as dans la tête, je penserais plutôt à une certaine nana frisée et sexy pour faire ça pour toi.

– Lâche-moi, Becks.

Mon ton est cinglant, je ne suis pas d'humeur pour une autre séance chez le psy.

– Jamais de la vie, ducon. Bébé ou pas. Tu as vraiment l'intention de foutre à la porte la meilleure chose qui te soit jamais arrivée ?

Début de la séance numéro deux.

– Va te faire foutre.

– Non merci. Tu n'es pas mon genre.

Son ton paternaliste me fout en rogne.

– Reste en dehors de ça, putain !

– Oh ! Alors, tu vas la laisser partir ? C'est pas un titre de chanson, ça, ou un truc du genre ? Eh bien alors, si tu la laisses partir, je pense que je vais tenter ma chance avec elle.

Le fils de pute. C'est si facile de me pousser à bout, ce soir ?

– Pour ton bien, je te conseille de fermer ta gueule. Je sais que tu me provoques… pour me pousser à l'appeler.

– Waouh ! Mais il écoute ce qu'on lui dit. Alors ça, c'est nouveau, putain !

J'en ai marre.

– Arrête tes conneries, fais ton boulot et arrange-toi pour me remettre sur cette foutue piste, Beckett.

– Sois au circuit demain matin, dix heures.

– Quoi ?

– Il serait temps. Cela fait une semaine que je l'ai réservé, j'attendais que tu te décides.

– Pfff.

Il m’a bien eu.

– Tu ne viendras pas.

Il rigole.

– Va te faire foutre.

– Dans tes rêves.

---

1. Jack Daniels et Jim Bean : deux célèbres marques de whisky américain. (NdT)

22

Je souffle en déroulant mes épaules, j'apprécie la sensation de brûlure quand j'étire mes muscles chauds et exténués. J'avais terriblement besoin d'aller courir – de cette échappée par le jardin et la grille de notre voisin de derrière pour pouvoir m'en aller sans être vue des journalistes insistants.

Je lève les yeux en m'étirant et quelque chose de l'autre côté de la rue attire mon regard. Je suis immédiatement sur mes gardes quand je repère la berline bleu foncé en face, et l'homme appuyé dessus, appareil photo à la main, le visage dissimulé par le téléobjectif. Quelque chose dans son allure me paraît familier, et je n'arrive pas à mettre le doigt dessus… mais je comprends que mon petit espace de liberté – mon passage secret – a été découvert.

Cette pensée m'exaspère et alors que je n'ai encore jamais communiqué avec la presse, je me dirige vers lui sans prendre le temps de réfléchir. En répétant mentalement en boucle le savon que je vais lui passer. Il me regarde approcher, l'obturateur clique en rafale, le visage toujours caché par l'appareil. Au moment où je vais entamer mon laïus, à environ cent mètres de lui, mon téléphone se met à sonner dans ma main.

Même après tout ce temps sans nouvelles, mon pouls accélère toujours en l'entendant, espérant que c'est Colton mais sachant très bien que ce n'est pas lui avant même de regarder. Je suis décontenancée quand je vois le nom de Beckett s'afficher sur l'écran. Aussitôt, j'arrête de marcher et je cafouille avec mon téléphone, inquiète qu'il soit arrivé quelque chose.

– Becks ?

– Salut, Ry.

Il ne dit rien de plus et garde le silence. *Oh merde !* L'angoisse me tombe dessus comme une chape de plomb.

– Beckett, il est arrivé quelque chose à Colton ?

L'inquiétude est perceptible dans ma voix. Le silence s'étire et mon esprit bat la campagne tandis que je jette un bref coup d'œil en direction du photographe avant de tourner les talons et de rentrer précipitamment chez moi.

– Je voulais juste te dire que Colton est en route pour le circuit.

Je suis à l'extérieur, à l'air libre, mais soudain j'ai du mal à respirer.

– Quoi ?

Je me demande s'il m'a entendue, tellement j'ai parlé bas. Des images défilent dans ma tête comme dans un diaporama : l'accident, le métal tordu, Colton brisé et inconscient dans un lit d'hôpital.

– Je sais pour vous deux… l'histoire du bébé… qu'il ne t'a pas appelée.

Il soupire.

– Il fallait que je t'appelle pour te le dire… j'ai pensé que tu aimerais être au courant.

J'entends dans sa voix qu'il est partagé entre trahir la confiance de son meilleur ami et faire ce qu'il pense être le mieux pour Colton.

– Merci.

Submergée par des sentiments contradictoires, c'est tout ce que je parviens à dire.

– Je ne suis pas certain que tu le penses, Ry, mais je me suis dit que je devrais t'appeler.

Le silence retombe entre nous et je sais qu'il est aussi inquiet que moi.

– Tu crois qu'il est prêt, Becks ? C'est toi qui lui mets la pression ?

Je ne peux cacher la réprobation qui perce dans ma question.

Il souffle et se met à rire.

– Personne ne met la pression à Colton, Ry, à part Colton lui-même. Tu le sais bien.

– Oui, je sais. Mais pourquoi maintenant ? Où est l'urgence ?

– Parce que c'est ce qu'il a besoin de faire…

La voix de Beckett se tait tandis qu'il cherche ses mots. J'ouvre la grille et je passe par-dessus la petite barrière qui sépare le jardin du voisin du mien.

– Premièrement, il a besoin de se prouver qu'il est toujours aussi bon. Deuxièmement, c'est sa façon à lui de gérer quand il a trop de trucs dans la tête qu'il ne peut réussir à faire taire, et troisièmement…

Je n'entends pas ce que Beckett dit ensuite parce que je suis trop occupée à me souvenir de notre soirée la veille de la course, de notre conversation, et les mots sortent de ma bouche tandis que je pense à voix haute.

– Le flou.

– *Le quoi* ?

C'est quand Beckett dit ça que je me rends compte que je l'ai effectivement dit tout haut, et sa voix me sort brutalement de mes pensées.

– Rien. C'est quoi la troisième raison ?

– Laisse tomber.

– Tu en as déjà trop dit pour t'arrêter maintenant.

Un malaise s'installe entre nous et il hésite un moment.

– C'est rien, en réalité. J'allais juste dire que par le passé, il se tournait vers trois choses quand il était comme ça. Excuse-moi, je n'aurais pas dû.

– Ça ne fait rien. Je vois ce que c'est – je le connais. Avant, il se tournait soit vers les femmes, soit vers l'alcool, soit vers le circuit quand la vie lui pesait trop, c'est ça ?

Becks ne dit rien, et j'ai ma réponse.

– Alors, je suppose que je devrais être contente qu'il y ait un créneau de libre sur le circuit, c'est ça ?

Beckett éclate de rire et je sens qu'il est soulagé.

– Bon Dieu, il ne te mérite pas, Rylee.

Ça me fait sourire en dépit de l'inquiétude qui me serre l'estomac.

– J'espère seulement que vous vous rendez compte tous les deux à quel point il a besoin de toi.

Les larmes me montent aux yeux.

– Merci de m'avoir appelée, Becks. J'arrive.

*

* *

Heureusement pour moi, la circulation est fluide quand je fonce vers le circuit de Fontana. De plus, la sécurité du parking empêche les journalistes de me suivre vers les installations. Je gare la voiture sur le terrain central et je me fige quand j'entends le starter de la voiture. Le moteur démarre en vrombissant, le bruit résonne contre les tribunes et se répercute dans ma poitrine.

Je ne sais pas comment je vais faire. Comment je vais supporter de regarder Colton, attaché dans sa voiture, qui file à toute allure autour de la piste, quand dans ma tête je ne revois que la fumée et que je ne ressens que la peur ? Mais je lui ai promis d'être là quand il s'assiérait au volant. J'étais loin de penser qu'on m'appellerait pour venir tenir ma promesse justement quand tout serait si incertain entre nous.

Mais je ne peux pas ne pas être là. Parce que je tiens toujours mes promesses. Et parce que je ne peux pas supporter l'idée de le savoir ici sans savoir s'il va bien. Bien sûr, nous ne nous sommes pas parlé, et nous sommes perturbés et blessés, mais ça ne veut pas dire que je peux ignorer mes sentiments.

Le vrombissement du moteur me tire de mes pensées. Mon agitation et le besoin d'être là pour lui, pour moi, pour ma santé mentale, me poussent à mettre un pied devant l'autre. Davis me rejoint au bord de la ligne des stands et fait un signe de tête en me serrant la main, avant de m'accompagner vers le stand où s'affaire l'équipe de Colton.

Je m'arrête en voyant la voiture et la courbe du casque de Colton dans l'habitacle derrière le volant. Beckett est penché sur lui et attache ses ceintures de sécurité comme Colton ne le laisse faire que par lui. Je m'oblige à déglutir, mais je me rends compte que je n'ai rien à avaler parce que ma

bouche est sèche comme du coton. Je me surprends à chercher l'anneau que je ne porte plus, ma nervosité faisant renaître l'habitude, et je dois me contenter de serrer les mains l'une sur l'autre.

Davis me fait monter l'escalier de la tour d'observation au-dessus, pratiquement identique à celle dans laquelle j'étais assise quand j'ai vu la voiture de Colton partir en vrille. Chacune des marches me ramène à ce jour fatidique – le bruit, l'odeur, l'angoisse au creux de mon estomac, l'horreur absolue – chaque contremarche est un nouveau rappel des instants qui ont suivi le choc de la voiture dans la barrière. Mon corps a envie de fuir, mais mon cœur me dit que je dois être là. Je ne peux pas le lâcher quand il a le plus besoin de moi.

Le bruit du moteur change d'intensité et je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il roule lentement le long de la ligne des stands vers l'asphalte de la piste. Je suis debout dans la tour. Certains membres de l'écurie, les yeux rivés sur les manomètres, surveillent l'électronique de la voiture, mais il me suffit de quelques secondes pour sentir la nervosité ambiante, et je sais qu'ils sont aussi angoissés que moi de savoir Colton dans la voiture.

Des pas sur les marches derrière moi m'annoncent l'arrivée de Beckett. Avant même que je puisse lui dire quelque chose, le bruit du moteur diminue et nous regardons en même temps l'extrémité de la ligne des stands vide. Au bout d'un moment, le ronronnement du moteur s'emballe de nouveau et la voiture entre lentement sur la piste.

Beckett me jette un bref coup d'œil et me tend un casque. L'expression de son regard me dit que ça le rend aussi nerveux et mal à l'aise que moi, et cela me soulage un peu quelque part. Il se penche vers moi avant que je positionne les écouteurs sur mes oreilles.

– Il ne sait pas que tu es là.

Je me contente de hocher la tête et je le remercie du regard.

– C'est mieux comme ça.

De la main, il me désigne un siège à l'avant de la tour, mais je secoue la tête énergiquement. Il n'est pas question de m'asseoir pour l'instant. Je suis une vraie boule de nerfs et je me balance d'avant en arrière sur mes talons tandis que mon âme reste accrochée à ma peur.

Le moteur ronronne doucement quand la voiture s'engage dans la ligne droite après le premier virage et je me retourne pour essayer de suivre Colton des yeux, même si je crève d'envie de lui hurler de s'arrêter, de sortir de cette voiture et de me revenir. La voiture entame le deuxième virage en accélérant.

– C'est ça, Wood. Doucement.

Becks lui parle sur un ton cajoleur. La seule chose que j'entends dans le micro ouvert, c'est la cadence du moteur et la respiration sonore de Colton, mais aucune réaction de sa part. Je me mords la lèvre et je jette un coup d'œil à Beckett, ça ne me plaît pas que Colton ne dise rien. Je ne peux qu'imaginer ce qui se passe dans sa tête.

– Putain, Becks !

C'est la première fois depuis plus d'une semaine que j'entends sa voix – où je perçois de la peur mêlée à de la colère – et je m'agrippe à mes écouteurs.

– C'est de la merde cette bagnole ! Je croyais que tu avais tout vérifié. C'est…

– Il n'y a rien qui cloche dans cette voiture, Colton.

Le ton égal de la voix de Becks est parfaitement clair et il lance un coup d'œil vers un autre membre de l'écurie en faisant un discret non de la tête.

– *Arrête tes conneries !* Elle tremble comme une feuille et elle va tomber en pièces dès que je vais la pousser un peu.

La vibration qu'on entend d'habitude dans sa voix, due à la puissance du moteur, n'y est pas. Il ne finit pas le deuxième tour assez vite pour être affecté.

– C'est une nouvelle voiture. Je l'ai vérifiée sous toutes les coutures.

– Tu ne sais pas de quoi tu parles, putain, Beckett. Bordel !

Il hurle tandis que la voiture s'arrête dans la ligne droite entre le premier et le deuxième virage. On entend la frustration dans sa voix qui résonne dans le micro.

– C'est une nouvelle voiture. Il n'y a personne sur la piste pour te harponner. Reste calme.

Pas de réaction. Rien que le murmure lointain d'un moteur au ralenti qui ne va pas tarder à se couper, et alors ils vont devoir la redémarrer à la manivelle sur la piste pour qu'elle reparte. Cela laisse du temps à Colton pour penser et se souvenir, et revivre l'accident le frappe d'incapacité.

Tandis que le temps s'étire, mon inquiétude pour l'homme que j'aime décuple mon angoisse. Même si nous sommes tous là pour le soutenir, je sais que là-bas, il se sent très seul, dans son cercueil à roulettes en métal. J'ai le cœur serré, la panique et l'impuissance commencent à m'étouffer.

Beckett fait les cent pas en se passant nerveusement les doigts dans les cheveux, ne sachant pas comment persuader son ami de sortir de la bande d'arrêt d'urgence, alors qu'il n'écoute plus. Je change de position – la respiration hachée de Colton est le seul son qui nous parvienne par la radio.

Et je n'y tiens plus. Je vais vers Beckett.

– Coupe les radios de tout le monde.

Il me regarde sans comprendre.

– Coupe-les.

Mon accent désespéré signale l'urgence de ma requête.

– Tout le monde coupe sa radio, ordonne Beckett aussitôt.

Je vais vers le micro qui est posé sur le comptoir. Je m'assieds sur le siège et j'attends le signal de Beckett, une fois qu'il aura compris ce que je fais.

Je tripote les boutons sur le micro, et Davis se penche et appuie sur celui qui m'intéresse.

– Colton ?

Ma voix tremble, mais je sais qu'il m'entend parce que moi j'entends son souffle marquer un temps d'arrêt.

– Rylee ?

Un seul mot, mon nom, mais sa voix brisée et la vulnérabilité avec laquelle il le prononce me font monter les larmes aux yeux. J'ai l'impression d'entendre un de mes gamins qui se réveille au milieu d'un rêve terrifiant et je voudrais pouvoir courir sur la piste pour aller le prendre dans mes bras et le rassurer. Mais c'est impossible, alors je fais la chose qui s'en rapproche le plus.

– Parle-moi. Dis-moi ce qui te passe par la tête. Personne n'écoute sauf moi.

Le silence se prolonge encore un peu, la paume de mes mains devient moite d'angoisse et je me demande si je vais être capable de l'aider à surmonter cette crise.

– Ry…

Il pousse un soupir désespéré et au moment où je saute sur le micro, il continue.

– Je ne peux pas… je ne crois pas que je vais pouvoir…

Sa voix se brise et je suis sûre qu'il est assailli par les souvenirs de l'accident, tout comme moi.

– Si, tu peux le faire.

Je parle avec une assurance que je n'éprouve pas réellement.

– Nous sommes en Californie, Colton, pas en Floride. Il n'y a pas d'autres voitures. Pas de pilotes débutants pour commettre des erreurs stupides. Pas de fumée qui t'aveugle. Pas de voiture accidentée que tu vas percuter. Il n'y a que toi et moi, Colton. Toi et moi.

Je marque une pause et en voyant qu'il ne répond pas, je dis la seule chose qui me trotte dans la tête.

– Rien d'autre que les draps.

Je l'entends rigoler et je suis soulagée d'avoir réussi à l'atteindre. D'avoir utilisé le bon souvenir pour dépasser la peur paralysante. Mais quand il reprend la parole, je perçois toujours une certaine agitation dans sa voix.

– C'est juste…

Il s'arrête et soupire, c'est dur pour un homme d'admettre sa vulnérabilité, surtout devant toute une écurie qui le respecte jusqu'à l'idolâtrie.

– Tu peux le faire, Colton. On peut le faire ensemble, d'accord ? Je suis là. Je ne vais nulle part.

Je lui accorde quelques secondes pour intégrer ce que je viens de dire.

– Tes mains sont sur le volant ?

– Hum… ma main droite…

– Elle va très bien. Je t'ai vu l'utiliser. Ton pied est sur la pédale ?

– Ry ?

Sa voix hésite encore.

– La pédale ? Oui ou non ?

Je sais qu'à partir de maintenant il a besoin que je prenne les rênes et que je sois forte à sa place, et pour lui, je ferais n'importe quoi.

– Oui…

– Ok, vide ta tête. C'est entre toi et la piste, Ace. Tu peux le faire. Tu en as besoin. C'est synonyme de liberté pour toi, tu te souviens ?

J'entends le moteur rugir une fois ou deux et je vois le soulagement mêlé de fierté dans les yeux de Beckett avant de me reconcentrer sur Colton.

– Tu connais ça sur le bout des doigts… appuie sur l'accélérateur. Passe la vitesse et appuie.

Le ronronnement du moteur s'intensifie et je continue.

– Ok… tu vois ? Tu as réussi. Tu n'es pas obligé d'aller vite. C'est une nouvelle voiture, tu vas avoir des sensations nouvelles. Becks sera furax si tu grilles le moteur, alors vas-y mollo.

Je me retourne pour regarder la voiture en retenant mon souffle tandis que Colton amorce lentement le virage numéro trois. Il est loin de rouler à la vitesse des essais, mais il avance, et c'est ce qui compte. Nous sommes confrontés ensemble à notre peur de le voir revenir sur les pistes. Je n'aurais jamais imaginé que ce serait en le persuadant de conduire que je diminuerais la mienne.

Le moteur rugit de nouveau et sa résonance se transmet dans ma poitrine alors qu'il approche du virage numéro quatre et je l'entends jurer.

– Tout va bien ?

Seul le silence me répond, et le rugissement du moteur qui se rapproche.

– Parle-moi, Colton. Je suis là.

– Mes mains n'arrêtent pas de trembler.

Je ne réponds pas, retenant mon souffle tandis qu'il accélère en amorçant le virage numéro un.

– Becks va être furieux parce que ma tête déconne à pleins tubes.

Je lance un regard vers Becks et quand je vois le sourire éclairer son visage, je comprends qu'il écoute pour s'assurer que son meilleur pote va bien.

– Tout va bien… je te regarde. La mienne déconne aussi… mais tu es prêt, tu peux le faire.

– On fait une belle paire, putain !

Il respire dans la radio et je sens qu'un peu de son angoisse et de sa peur se dissipe à chaque seconde qui passe. Je perçois que les types autour de moi se détendent en voyant le sourire qui s'élargit sur les lèvres de Beckett.

– Comme tu dis.

Je ris avant de pousser un profond soupir de soulagement. Bon Dieu, je t'aime. J'ai envie de le dire, mais je me retiens. Le grondement augmente dans la ligne droite et je ne peux retenir le sourire qui s'étale sur mon visage en entendant le bruit de la réussite.

– Hé, Ace, je peux dire aux gars de rouvrir leurs micros ?

– Ouais… Ry… je…

Mon cœur se gonfle en entendant l'émotion dans sa voix. J'entends aussi les excuses, et je sens sa totale sincérité en filigrane.

– Je sais, Colton. Moi aussi.

Je retiens les larmes de joie qui me montent aux yeux et quand je me retourne vers Beckett, je vois un doux sourire flotter sur son visage. Il secoue la tête imperceptiblement et je peux lire les mots *sa planche de salut* sur ses lèvres.

23

La voiture arrive au stand et s'arrête. Beckett se précipite pendant que je m'agite derrière le muret. Je veux voir Colton en face pour être sûre que tout va bien. Il tend le volant à Becks avant de détacher son casque. Becks l'aide à le décrocher du système HANS et, quand il l'enlève en même temps que sa cagoule, toute l'équipe pousse des cris de félicitations. Je suis parcourue de frissons en entendant ces manifestations de joie quand Becks l'aide à sortir de la voiture. Je passe par-dessus le muret avec le reste de l'équipe, incapable de garder mes distances plus longtemps parce que Colton est là, en sueur et tellement sexy, mon Dieu. Un sentiment de fierté mêlé de désir me transperce de part en part.

Toute l'équipe oublie la voiture pour aller lui taper sur l'épaule et le féliciter. Beckett le regarde avec un sourire mitigé sur son beau visage.

– Je suis fier de toi, mec, mais putain, *ton temps ! Ça craint !*

Colton se met à rire en passant un bras sur les épaules de son ami.

– Je peux toujours compter sur toi pour me ramener à la réalité.

Il s'apprête à dire autre chose mais s'arrête en me voyant.

J'ai une impression de déjà-vu, Colton debout au milieu du chahut de son équipe, les yeux rivés aux miens, avec sur les lèvres un sourire sexy comme ce n'est pas permis. Le temps s'arrête et le monde disparaît, et nous ne nous quittons pas des yeux.

Je sais qu'il y a un tas de choses dont nous devons parler – savoir où on en est depuis la dernière fois – mais en même temps, j'ai besoin de cette connexion avec lui. J'ai besoin de cette attirance charnelle irrésistible qui existe entre nous et qui me frappe comme une onde de choc quand elle parcourt la distance qui nous sépare et vient se fracasser sur moi sans nous laisser le temps de penser à autre chose.

Et je sais qu'il ressent la même chose parce qu'il se précipite vers moi à grandes enjambées et avec détermination. Il a à peine le temps d'arriver près de moi que déjà mes jambes entourent sa taille et que nos bouches se rejoignent dans un élan de désir frénétique. Je m'agrippe à ses épaules.

D'une main, il m'empoigne les fesses et de l'autre il m'attrape par le cou, maintenant sa bouche est sur la mienne pour pouvoir s'emparer de tout ce que je lui offre, et même plus.

– Putain, ce que tu m'as manqué !

Il gronde contre ma bouche entre deux baisers. Et sans plus d'explications, nous voilà partis ! Ses jambes puissantes avancent à grands pas sous moi, ses bras athlétiques me soutiennent pour que je me sente en sécurité tandis que ses lèvres écrasent les miennes dans un mouvement de possessivité spontané.

Des sons reviennent progressivement. Les cris et les hourras des membres de l'équipe emplissent le stade désert et Colton ne s'excuse même pas de leur fausser compagnie sans hésiter une seconde. Quelqu'un crie « il y a des hôtels pour ça ! » et je suis si subjuguée, j'ai tellement envie de satisfaire le désir qui explose en moi et me secoue que c'est moi qui réponds :

– Pour quoi faire, un hôtel ?

Aussitôt, mes lèvres reviennent s'écraser sur les siennes, mes doigts s'emmêlent dans ses cheveux, mes hanches se pressent contre les siennes alors que son érection frotte sur moi à chaque pas.

Des rires nous accompagnent, suivis de sifflets, mais ce ne sont que des bruits de fond qui n'arrêtent pas le train du désir qui fonce sur nous.

– Dépêche-toi.

– Putain !

Il tâtonne pour trouver une porte ouverte dans mon dos sans détacher sa bouche de la mienne.

– Tu ne le penses pas, si ?

Je m'écarte un peu pour qu'il puisse attraper la poignée. Il éclate de rire et, en glissant la langue sur son cou, je sens le goût du sel et la vibration de son rire sur mes lèvres.

Et nous voilà repartis, en haut d'une volée de marches dans un couloir obscur, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où nous nous trouvons. Je m'accroche pour la balade, secouée de rire, envahie par un sentiment de soulagement tandis que mon corps se tend dans la perspective de ce qui va suivre.

Nous sommes soudain entourés d'une lumière diffuse et je tourne la tête en clignant des yeux pour inspecter l'endroit. Nous sommes dans une de ces loges luxueuses situées au-dessus des stands : des canapés douillets, un distributeur de boissons d'un côté, une table qui fait toute la longueur de la paroi de verre teinté qui donne sur la piste où les membres de son écurie s'affairent sur sa voiture.

Je n'en vois pas plus parce que les lèvres de Colton sont sur les miennes de nouveau, sa bouche est une décoction enivrante de désir charnel. Mes jambes lâchent ses hanches, mes pieds touchent le sol, et nous nous déplaçons vers le comptoir en une chorégraphie maladroite. Nous atteignons le bord du comptoir, sur lequel j'appuie mes fesses tandis que les mains de Colton se baladent le long de mon buste pour finalement passer sous mon t-shirt et se poser sur ma peau nue.

Je ne sais pas si mon désir est décuplé par l'adrénaline inhérente au circuit automobile, ou par notre réconciliation, mais j'ai l'impression de ne jamais pouvoir me rassasier – son contact, son goût, le son au fond de sa gorge, mon nom sur ses lèvres. Je dégrafe le Velcro sur son cou pour pouvoir descendre la fermeture à glissière de sa combinaison. Même cette toute petite action est une souffrance parce qu'elle m'oblige à séparer mes lèvres des siennes. Mais, dès que j'ai descendu la fermeture, ma bouche est de nouveau sur la sienne. Des mains dégrafent, des bras sortent des manches, des doigts font descendre short et culotte, des vêtements sont jetés au petit bonheur la chance sur le sol, et pendant tout ce temps, nos bouches restent soudées l'une à l'autre.

– Ry, dit-il entre deux baisers, me tenant d'une main fermement par les cheveux tandis que de l'autre il me teste pour savoir à quel point je suis prête à le recevoir.

Les préliminaires ne sont pas d'actualité. Nous sommes si frustrés, si désespérés de redresser les torts de notre dernière conversation que, sans avoir besoin de parler, nous savons tous les deux que nous avons besoin de nous retrouver de cette façon.

Nous parlerons plus tard. Les câlins et les mots doux, ce sera pour plus tard. Pour le moment, le désir nous consume, la passion nous submerge et l'amour s'empare de nous.

– Putain, j'ai envie de toi tout de suite.

– Prends-moi.

Deux mots tout simples. Je les prononce sans hésiter, et je ne les pas plus tôt dits que Colton me retourne, mes mains se posent sur le comptoir, les siennes agrippent mes hanches, sa queue palpitante s'aligne contre ma fente, par-derrière. Il pose son gland entre mes plis et le fait glisser de haut en bas, provoquant la tension de mon corps tout entier et un gémissement qui s'échappe de mes lèvres. À cet instant, quelque chose se passe, avec Colton prêt à me prendre sans demander, qui pousse chaque zone de mon corps à réclamer sa jouissance, à désirer plus de contact.

– S'il te plaît. Maintenant.

J'ai le souffle court, et mon sexe frémit de désir, mon corps est tellement en phase avec chacun de ses mouvements qu'il réagit de lui-même, s'ouvre et s'offre.

Je me cambre en arrière et j'essaie de le prendre moi-même, pour lui montrer le désir qui me traverse et monte en spirale à travers la moindre de mes terminaisons nerveuses, me faisant perdre la tête et poussant tous mes sens à en vouloir plus.

– *Un peu de tenue !*

Il émet un petit rire typiquement masculin tout en empoignant mes cheveux d'une main et que l'autre s'abat vivement sur le côté gauche de mon cul. Je tourne la tête, surprise par la sensation de brûlure, pourtant négligeable comparée à l'afflux de sensations qui me transporte quand il me pénètre en une seule poussée fluide et phénoménale. Je ne peux pas retenir le halètement suivi d'un petit soupir qui sort de ma bouche quand cette sensation se diffuse en moi et que mes parois se contractent autour de lui.

Il me tire les cheveux pour incliner ma tête en arrière, si bien que lorsqu'il se penche, ses lèvres sont sur mon oreille.

– Il n'y a pas de bruit plus sexy au monde, putain.

Il grogne avant de poser ses lèvres sur mon épaule nue, sa barbe naissante chatouille la zone érogène le plus souvent oubliée de mon dos. Il me mordille l'épaule avant d'y appuyer ses lèvres tout en se pressant en moi, et je pousse un gémissement de pur ravissement quand je sens le frottement de sa barbe tout le long de mon échine.

Et maintenant, c'est à mon tour d'apprécier les bruits qu'il fait quand nous nous mettons à bouger sur un rythme synchronisé. En dépit de la chaleur qui se répand en moi, tout mon corps se couvre de chair de poule. Une main agrippée à la partie charnue de ma hanche, Colton contrôle chaque poussée vers l'avant, source de plaisir suivie de chaque retrait qui excite mon désir. Mon corps s'accélère, rattrapé par la nature animale de son emprise sur mes cheveux et sur mon corps.

– Seigneur !

Je halète, j'en veux encore, j'en veux plus, mais je ne suis pas capable de tout prendre en même temps. Mes mains, moites de sueur, commencent à glisser sur la surface du comptoir.

– Putaiiiin !

Sa volonté de contrôler son tempo est perceptible dans sa voix. Est-ce par défi ou simplement poussée par la diablesse qu'il a révélée en moi, mais j'ai envie de briser ce contrôle. Je veux le pousser plus loin, plus vite – le prendre dans un abandon téméraire – parce que, bon Dieu, le son guttural qui sort de sa gorge, la plénitude que je ressens quand il me pénètre jusqu'à la garde, le mouvement circulaire de ses hanches quand il se meut en moi, me poussent plus fort, plus vite, au-delà de ce que j'ai jamais connu. Me donnent envie de lui rendre au moins le dixième du plaisir que son corps me procure.

Je passe la main entre mes jambes, et résistant à la tentation de caresser mon clitoris, je m'empare de ses couilles tandis qu'il donne une nouvelle poussée de ses hanches contre moi. Du bout des doigts je les caresse, je les excite du bout des ongles, et je les prends dans ma main alors qu'il me tire les cheveux en arrière avec plus de force. J'entends les bruits qu'il fait, je sais qu'il serre les mâchoires, qu'il surfe sur la crête ultra-fine entre le désir de garder le contrôle et celui de s'abandonner à la nature charnelle de l'acte. De prendre pour lui-même sans réfléchir. Et cela m'excite, me donne envie de le pousser encore plus loin, de le forcer à passer de l'autre côté encore plus vite, parce qu'il m'entraîne avec lui dans le processus.

Je me perds dans la sensation, les bruits de son corps qui claque contre le mien, le contact de sa main qui s'approprie ma hanche, mon nom qui sort de ses lèvres et, sans m'en apercevoir, j'y suis, en équilibre instable sur ma propre ligne de crête. Je m'effondre dans la chute libre infinie de la félicité quand ma jouissance me submerge, transformant mon corps en une fournaise de sensations conflictuelles.

– Colton !

Je crie, encore et encore, tandis qu'il ralentit le mouvement et passe sa langue sur le plat de mon dos pour contribuer à faire durer mon orgasme.

Je sens mes muscles se contracter autour de lui, toujours en moi, qui bouge lentement, et soudain un cri animal résonne quand il ne peut se retenir plus longtemps. Il donne encore quelques coups de boutoir avant d'entourer mon buste de ses bras et de me soutenir pour me remettre debout, mon dos toujours appuyé contre sa poitrine.

Dans un mouvement de tendresse inattendu qui contraste totalement avec l'entière domination qu'il vient d'exercer sur mon corps, il me serre contre lui et enfouit son visage dans le creux de mon cou. Nous restons comme ça un moment, totalement absorbés l'un par l'autre, acceptant mutuellement nos excuses muettes.

24

Le silence se fait autour de nous tandis que nous nous rhabillons. À présent que nous avons satisfait notre désir physique mutuel – que nos corps ne sont plus connectés –, je m'inquiète de savoir comment nous allons nous connecter verbalement.

Parce que nous ne pouvons pas laisser les choses en l'état. Et nous ne pouvons pas les ignorer non plus. Avec un peu de chance, cette période de séparation qui nous a rendus si malheureux nous aura aidés à aller de l'avant.

Mais même si c'est le cas, où allons-nous exactement à partir de maintenant ?

Je lui jette un coup d'œil à la dérobée tandis qu'il remonte la fermeture de sa combinaison en regardant par les vitres teintées les membres de son écurie en bas. Il est indéchiffrable. J'enfile mon t-shirt et je me passe la langue sur les lèvres en essayant de trouver une entrée en matière.

– Il faut qu'on parle.

Je parle à voix basse comme si j'avais peur de troubler le silence qui emplit la pièce.

– Je mets en vente ma maison de Pacific Palisades.

Il dit ça calmement, sans jamais regarder dans ma direction, et je suis si concentrée sur lui et son absence d'émotion qu'il me faut un moment pour comprendre de quoi il parle.

Waouh ! Quoi ? Alors c'est comme ça qu'il a l'intention de la jouer ? La traditionnelle stratégie d'évitement ?

Bien qu'il ne me regarde pas, je sais qu'il m'observe, alors je fais mon possible pour dissimuler le choc que ses mots provoquent en moi, tout comme ceux qu'il n'a pas formulés.

– Colton ?

Je prononce son nom comme une question, qui demande un tas de choses différentes. Est-ce qu'on en parle ? Est-ce qu'on fait comme si cela n'existait pas ? Pourquoi vends-tu cette maison ?

– Je n'y vais jamais…

Il répond à la question que je n'ai pas posée, en me jetant un bref coup d'œil avant de reporter son regard sur ses gars en bas. Et la façon dont il dit ça, en s'excusant presque, me fait penser que

c'est quelque chose qu'il fait pour me dire qu'il s'excuse pour tout ce qui arrive – Tawny, un bébé potentiel, la liberté dont il a besoin.

Comme je ne réagis pas mais que je continue à le regarder patiemment sans rien dire, il se retourne vers moi. Nos regards se croisent et nous nous regardons fixement pendant un moment, posant des questions muettes auxquelles nous ne répondons pas.

– Je n'en ai plus besoin.

Il observe ma réaction. Et même si tout n'est pas résolu entre nous, ce qu'il vient de dire me laisse à penser qu'il s'implique vraiment pour le long terme. Que même avec tout ce qui nous est tombé dessus depuis plus d'une semaine, qui pourrait mettre son univers sens dessus dessous, il vend l'endroit où j'ai juré de ne jamais remettre les pieds. Que je compte assez à ses yeux pour qu'il veuille se débarrasser d'un lieu qui symbolise son mode de vie passé, bardé de conditions et de limites.

– Oh…

J'en perds mes mots. Alors, nous continuons à nous regarder droit dans les yeux, sans rien dire, dans cette pièce qui garde l'odeur du sexe. Je vois qu'il réfléchit, qu'il essaie de trouver les mots – comment avancer à partir de là – alors je l'aide.

– À quoi tu penses ?

– Je réfléchis.

Il fait une moue et se passe la main dans les cheveux.

– Je me dis que je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'avais besoin d'entendre ta voix aujourd'hui sur la piste, jusqu'à ce que tu me parles dans le casque.

Un doux soupir de satisfaction monte du plus profond de moi, me réchauffant à l'intérieur comme à l'extérieur, et il se fraie un chemin autour de l'emprise qu'il a sur mon cœur. Avant, j'aurais levé les yeux au ciel, je me serais dit qu'il essayait de se faire bien voir, mais avant, je n'avais pas autant besoin de Colton, il ne me manquait pas autant, je ne savais pas tout ce qu'il a à offrir.

– Il te suffisait de m'appeler.

Je tends la main et la pose sur la sienne à côté de moi.

– Je t'avais promis d'être là pour ton retour.

Il émet un petit ricanement d'autodérision en secouant la tête.

– Et j'aurais dit quoi ? Je me suis conduit comme un con – je ne t'ai pas appelée du tout – mais j'ai besoin de toi sur la piste avec moi aujourd'hui ?

Sa voix est lourde de sarcasme. Je serre sa main.

– C'est un début. On s'était mis d'accord pour régler notre problème, pour se remettre les idées en place, mais je serais accourue immédiatement si tu m'avais appelée.

Il soupire en inclinant la tête vers la piste en bas.

– Je suis désolé pour ce que je t'ai dit… les reproches que je t'ai faits… je me suis conduit comme un imbécile.

L'émotion fait trembler sa voix, ce qui rend ce qu'il dit encore plus touchant.

Je ne veux pas gâcher ce moment, mais il faut qu'il sache.

– Tu m'as blessée. Je sais que tu étais bouleversé et que tu te défoulais sur la première personne que tu avais sous la main… mais *tu m'as blessée* à un moment où j'étais déjà fragilisée. Nous nous débattons quotidiennement avec notre passé, et puis quelque chose comme ça se produit et… je…

Je ne trouve pas les mots justes, alors je ne vais pas au bout de ma pensée.

Colton avance vers moi et tend le bras pour me prendre la main, m'attirant doucement contre lui si bien que seuls nos vêtements font barrage entre nous.

– Je sais.

Il prend une inspiration tremblante avant de poursuivre.

– Je n'ai pas l'habitude, Ry. Je navigue à vue. Je sais que mes excuses commencent à sentir le réchauffé et que bientôt elles n'en seront plus du tout, mais… putain de merde, j'essaie.

Je hoche la tête, à court de mots, parce qu'il se livre à un exercice qui n'a jamais été son fort : il communique. Et ce n'est peut-être pour lui qu'un tout petit pas en avant, mais qui fait énormément avancer les choses dans notre relation.

Il se penche vers moi et effleure mes lèvres d'un baiser inattendu avant de murmurer :

– Viens là.

Il s'appuie, les fesses contre le bord du comptoir, tout en m'attirant contre lui, si bien que nous sommes debout, mon dos contre son torse, ses jambes encadrant les miennes. J'appuie ma tête contre sa poitrine et je me sens ridiculement satisfaite quand il m'entoure de ses bras et me serre contre lui. Il pose son menton sur mon épaule.

– Merci pour aujourd'hui. Personne n'a jamais fait ça pour moi.

Ses mots me surprennent un peu mais, à la réflexion, je comprends ce qu'il veut dire et j'éprouve le besoin de le reprendre.

– Becks, ta famille, ils font ça tout le temps. C'est simplement que tu ne t'autorises pas à le voir ou à l'accepter.

– Oui, mais c'est ma famille, c'est normal.

Il marque une pause et bien que je ne voie pas ses yeux, je sens qu'il réfléchit et je me demande où il me situe exactement.

– Alors que toi ? Tu es mon putain de drapeau à damier.

Je penche la tête sur le côté juste assez pour voir un minuscule sourire sur ses lèvres alors qu'un sourire éblouissant éclaire les miennes.

– C'est un peu difficile de s'habituer à cette idée, nouvelle pour moi. Je dois m'habituer à te trouver là pour moi et à avoir besoin de toi, et putain ça pourrait bien me renvoyer à quelques arrêts au stand, parfois, parce que cela me fiche une trouille pas possible.

Bon sang ! Je suis sidérée une fois de plus par cette tentative d'explication de l'agitation qui chatouille certainement les contours de son inconscient. Je pose les mains sur ses bras serrés autour

de moi, et je donne une petite pression pour lui montrer que je comprends qu'il veut me faire sentir qu'il progresse.

– Je n'ai pas l'intention de fuir, Colton. Je ne l'ai pas fait jusqu'ici, mais tu m'as *vraiment* blessée. Je sais que tu traverses une période merdique, mais reconnais que tu n'es pas un cadeau. Je vais avoir besoin de faire un arrêt au stand, moi aussi, de temps en temps. Je veux dire, entre toi, le feu des projecteurs, les femmes qui continuent à t'aimer et à me détester, la possibilité que…

Je ne vais pas au bout de ma pensée, je ne peux pas me résoudre à laisser le mot *bébé* franchir mes lèvres ni me débarrasser de l'amertume soudaine dont je sens le goût dans ma bouche.

L'éléphant dans le magasin de porcelaine.

Il pousse un profond soupir et sa mâchoire se serre sur mon épaule.

Je n'ai pas envie de gâcher ce moment – ce cœur- à-cœur que nous devrions avoir plus souvent – mais puisque j'ai abordé le sujet par inadvertance, autant continuer et s'en débarrasser.

– Où t'en es avec… ça ?

Je ferme les yeux et je serre les dents en attendant la réponse.

– Je me fous de ce qu'elle dit à propos de ce que je suis censé avoir fait ou pas fait et que j'aurais oublié, putain ! Je sais que je ne suis pas le père, Rylee.

La simplicité de cette affirmation et la vigueur de son démenti me donnent des raisons d'espérer. Qui s'envolent aussitôt. S'il a eu les résultats, pourquoi ne m'a-t-il pas appelée ?

– Tu as déjà reçu les résultats ?

J'essaie de ne pas montrer mon inquiétude.

– Non.

Il secoue la tête et mon espoir s'envole complètement.

– J'ai fait le test il y a deux jours. Les résultats ne vont pas tarder à arriver maintenant. Mais je sais… je sais que je ne suis pas le père.

Et d'après le son de sa voix, je ne sais pas qui il essaie de convaincre le plus : lui ou moi.

– Comment peux-tu le savoir, Colton, si tu ne te souviens pas ?

J'ai haussé la voix, je suis frustrée et j'ai besoin d'en finir avec cette histoire, j'ai besoin qu'il montre plus d'émotion que ce que j'obtiens. Je prends une profonde inspiration pour essayer de me calmer.

– Je veux dire, si Tawny et toi…

Je m'interromps, j'ai du mal à aller jusqu'au bout.

-… elle a dit que vous n'aviez pas mis de préservatif.

Je parle d'une voix très calme, je déteste être obligée d'avoir cette conversation. Je déteste qu'une fois de plus, un moment de plaisir soit gâché par le monde extérieur et les conséquences de notre passé.

– Tu es la seule personne, Ry… la seule femme avec laquelle je n'ai pas mis de préservatif. Tant pis si tu crois que j'ai couché avec elle, mais je sais, Rylee… je sais que j'aurais mis une

capote.

J'entends dans sa voix qu'il me supplie de le croire. De comprendre ne serait-ce qu'un dixième de la peur qu'il éprouve à l'idée d'avoir un enfant. Comme je ne réagis pas, il me repousse et se met à arpenter la pièce de long en large. Son calme de tout à l'heure a fait place à de la pure fébrilité, celle d'un animal cherchant à s'évader de son enclos.

– Je ne suis pas le père.

Il hausse la voix.

– C'est complètement impossible que je sois le père.

– Mais si c'était le cas ?

Je me rends compte que je joue avec le feu.

– Ça ne l'est pas. Putain ! Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien du tout. Je déteste que les journalistes te suivent et te harcèlent. Je déteste cette expression sur ton visage qui me dit que tu vas péter les plombs si je suis le père même si tu me dis que non. Je déteste cette putain de Tawny et tout ce qu'elle représente. Les conneries qu'elle colporte à ton sujet et auxquelles Chase me dit que je ne dois pas réagir sinon ils vont te poursuivre encore plus. Je déteste l'idée qu'une fois de plus je te fais du mal… que je vais tout faire foirer parce que mon passé est ce qu'il est…

Il ferme les yeux et déroule les épaules en essayant de contenir sa colère.

Ce genre de bagarre, je peux gérer. Lui qui donne libre cours à sa fureur et moi qui écoute, pour qu'ensuite, avec un peu de chance, un petit peu de sa douleur disparaisse et que le poids qui lui pèse sur les épaules soit allégé, même si ça ne dure pas.

– Tu as assez à faire avec tes problèmes. Tu n'as pas besoin de t'inquiéter pour moi.

Je le pense mais, en même temps, je suis touchée qu'il soit contrarié par les conséquences que toute cette histoire a sur moi.

– Tu crois ça ? Mais c'est mon taf, putain, de te protéger, et je ne peux même pas le faire pour l'instant à cause de tout ce bordel !

– Colton…

– Je te jure, ta vie est sens dessus dessous à cause de moi et toi, tu t'inquiètes plus pour moi et pour tes gamins que pour toi-même.

Il vient vers moi en secouant la tête et me tend un doigt accusateur. Je le regarde sans comprendre.

– Tu es vraiment cette enfoirée de sainte que je ne mérite pas.

– Chaque pécheur a besoin d'un saint pour rétablir l'équilibre.

Je lui fais un petit sourire satisfait.

Il se met à rire doucement et tend les bras pour prendre mon visage entre ses mains. Et bien que nous ayons déjà assouvi notre désir, mon corps recommence instantanément à vibrer à cette proximité, tellement j'ai envie de lui, besoin de lui. Ses yeux plongent dans les miens, et des reflets de ce qu'il aimerait me faire dansent derrière la frange de ses cils.

– Bon Dieu, je te pilote, putain !

L'emphase de l'expression sur ses lèvres est suivie d'un sourire en coin et d'un hochement de tête, comme s'il avait encore du mal à appréhender la profondeur de ses sentiments.

Est-ce que mon cœur peut fondre encore plus pour cet homme ? Parce qu'une fois de plus je la retrouve, l'imprévisibilité de Colton, qui rend ce qu'il dit encore plus poignant ? Tout mon corps frissonne en l'entendant dire cela.

Je n'essaie même pas de lutter contre l'émotion qui me fait monter les larmes aux yeux parce que ses paroles vont bien au-delà, pour moi, du simple terme « piloter ». Elles signifient qu'il essaie, qu'il s'excuse pour les fois où il va foirer. Et pour un homme qui était si fermé aux autres, il me tend la clé du verrou et me donne un pass illimité.

De ma main libre, je l'attrape par la nuque et je l'attire contre moi parce qu'un homme aussi magnifique, à l'extérieur et à l'intérieur, est vraiment trop irrésistible. Je l'embrasse tendrement, glissant ma langue entre ses lèvres pour une danse intime avec la sienne. Sans urgence, juste une douce et délicate marque d'acceptation. Notre dernier baiser ne date que de quelques minutes mais j'ai l'impression que ça fait une éternité. Quand notre baiser touche à sa fin, il appuie son front contre le mien.

– Moi aussi je te pilote.

Je sens son sourire sur mes lèvres et, à cet instant, je sais qu'il comprend vraiment. Il accepte réellement le fait que je l'aime et c'est un tel rayon de lumière qui provient de mon ange noir que je m'y accroche, me promettant silencieusement de me rappeler toute ma vie ce que je ressens, ici et maintenant.

Il se peut que nous n'ayons pas encore tout réglé, que nous ne sachions pas ce que l'avenir nous réserve, mais au moins je sais que nous sommes dans la course ensemble.

Il me tire par la main.

– Viens. Sortons d'ici.

Nous allons vers les ateliers où les gars travaillent sur la voiture. Quand nous entrons, Beckett hoche la tête en souriant d'un air entendu. Je détourne vivement le regard, hyper consciente que tous les mecs dans l'atelier savent exactement ce que nous venons de faire. La marche de la honte, c'est une chose, mais quand vous avez un public qui sait que ce que vous avez fait, eh bien… c'est un peu plus gênant.

Colton se met à rire à côté de moi et presse mes doigts croisés avec les siens.

– Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Je marmonne, les yeux toujours rivés au sol.

– Tu es craquante quand tu rougis. Même si je préfère le rose d'une autre partie de ton anatomie.

Choquée, je reste bouche bée, mais sans me laisser le temps de me ressaisir, il écrase sa bouche sur la mienne. Nous sommes plongés dans le fracas métallique des outils mais, pourtant, je n'entends que les battements de mon cœur. Ce baiser n'est qu'un échantillon de ce que nous avons fait plus tôt,

mais quand il s'écarte de moi après avoir déposé un dernier baiser sur le bout de mon nez, un sourire satisfait retrousse un coin de sa bouche.

– C'était en quel honneur, ça ?

En fait, je me moque de la réponse. Il peut me faire ça quand il veut, où il veut.

– Tu me connais, mon chou. Tant qu'à faire qu'ils regardent, autant leur donner quelque chose à regarder, non ? De plus, si jamais ce n'était pas encore assez clair, je veux que tout le monde ici sache que tu es à moi.

Quand il dit ça, mon cœur se gonfle avant que le sarcasme ne me tombe des lèvres.

– Alors comme ça, on fait valoir ses droits, c'est ça ?

– Bébé, mes droits ont déjà été reconnus. (Il s'arrête pour me faire un petit sourire fanfaron.) Cela ne fait aucun doute.

Je lève les yeux au ciel et je me moque de lui en continuant à marcher.

– Alors, Ace, t'arrive pas à te maintenir à la hauteur ?

Il me met une claque sur les fesses.

– Tu es bien placée pour savoir que je peux tout maintenir à la hauteur.

Il me passe le bras autour des épaules et se penche pour que sa bouche soit près de mes lèvres.

– Ma queue, toi appuyée contre cette porte, mon énergie, et plein d'autres choses qu'on peut maintenir à la hauteur… mais celles-ci sont les plus importantes, tu ne crois pas ?

Il glousse et je secoue la tête en rigolant avec lui.

On arrange les choses avec Samy pour qu'il ramène ma voiture à la maison et Colton m'emmène vers un parking fermé où est garée Sexe. Je dois admettre qu'à la vue de cette voiture hyper sexy un flot de souvenirs inoubliables me fait venir un sourire de contentement sur le visage. Je contemple le capot, puis je jette un coup d'œil à Colton dont le sourire lascif répond au mien. Il hausse les sourcils, une lueur suggestive danse dans ses yeux et il passe la pointe de sa langue sur sa lèvre inférieure en m'ouvrant la portière.

– C'est sympa d'avoir choisi cette voiture aujourd'hui.

Je me glisse sur le siège luxueux.

– Elle me fait penser à toi, et j'avais besoin de toi ici aujourd'hui.

Il referme la portière sans me laisser le temps de répondre. Et c'est peut-être mieux comme ça, parce que cette affirmation simple signifie tellement pour moi.

À petits pas.

En quelques secondes, nous sommes sur l'autoroute avec le son du Dave Matthews Band qui flotte autour de nous, le ronronnement du moteur qui nous enveloppe et la meute des journalistes qui nous suit. Colton regarde dans le rétroviseur avant de me jeter un coup d'œil à travers ses lunettes de soleil.

– T'as attaché ta ceinture ?

Et soudain mon estomac fait des nœuds, affolé par ce qui va se passer.

Je n'ai même pas le temps de répondre que déjà la voiture fait un bond en avant, le moteur rugit et Colton se met à rire tandis que la voiture file plus vite que les journalistes qui nous poursuivent pourront jamais aller. La poussée d'adrénaline en moi me fait entrevoir la force de son addiction, mais quand je lève les yeux et que je vois qu'il se faufile entre les voitures, ma gorge se serre et le monde autour de moi devient flou.

25

Je finis de lire les documents sur le comptoir de la cuisine. Je suis satisfaite des transcriptions de la déposition de Zander qui permettra d'inculper officiellement son père. En les rangeant dans la chemise cartonnée, je m'aperçois que j'ai oublié l'heure. La pendule dit sept heures quarante et les garçons doivent être sur le terrain à huit heures. Oh zut ! Je dois encore finir de préparer leurs affaires pour les matchs. Je me lève et je commence à remplir les gourdes que je pose sur le comptoir à côté des sachets de graines de tournesol. Je tends l'oreille et le raffut que j'entends dans les chambres me dit que Jackson a mis les garçons en route et qu'ils sont bientôt prêts.

– Hé, Ry ?

– Ouais ?

Je lève les yeux vers Jackson appuyé contre le mur, l'air inquiet.

– Zander et Scoot dorment encore.

Il marque une pause avant de poursuivre.

– Tu ne dormais pas quand Shane est rentré hier soir ?

Je le regarde en me demandant pourquoi il me demande ça.

– Non. Je lisais dans ma chambre.

– Tu l'as vu ? Tu lui as parlé ?

Une sonnette d'alarme tinte dans ma tête et je laisse tomber ce que je suis en train de faire pour le regarder.

– Non. Je l'ai appelé et il m'a dit bonsoir avant de rentrer dans sa chambre. Tu me fais peur, Jax, il y a un problème ?

– Eh bien, on dirait que Shane en tenait une bonne hier soir. Il est dans les vapes sur son lit, sa chambre pue la bière et si j'en crois le spectacle de sa salle de bains, il a rendu tout ce qu'il avait bu dans les toilettes.

Un demi-sourire danse sur son visage, et je sais que ce n'est pas très approprié, mais je réprime une envie de rire en pensant que Shane a fait quelque chose de tellement normal pour son âge.

Mais tout de suite, mon sens des responsabilités reprend le dessus. Je me mords les lèvres en regardant Jax…

– Ça devait bien arriver un jour ou l'autre… Mince, tu veux que je voie ça avec lui ou tu préfères le faire ?

– On t'attend dans le van, Jax ! hurle Ricky.

– Ok.

Il se tourne vers moi.

– Je peux rester avec Zand, Scoot et Shane si tu préfères aller au base-ball aujourd'hui ?

– Non, ça ira.

Il prend les gourdes.

– On vous retrouvera sur le terrain un peu plus tard pour les matchs. Je peux régler le problème avec Shane.

– Tu es sûre ?

– Absolument.

Jax dit au revoir et au moment où il ferme la porte, je ne suis plus aussi sûre de moi. Je m'assieds sur un des tabourets du bar et je réfléchis à la façon de gérer un ado de seize ans avec une gueule de bois. C'est le plus vieux du groupe et le premier à passer par là, alors je suis un peu désarmée. Évidemment, quand moi j'étais au lycée j'avais bien trop peur pour boire – la vraie petite fille modèle – alors je suis en terre inconnue, là.

Mon téléphone sonne, je regarde l'écran et un sourire éclaire mon visage en voyant que c'est Colton.

– Bonjour.

Mon cœur saute de joie. Les derniers jours ont été super pour nous deux malgré la tension sous-jacente liée à l'attente des résultats du test de paternité que nous avons fait superbement semblant d'ignorer. Colton était tout excité à l'idée de retourner au bureau la semaine prochaine. Il voulait être là pour superviser les derniers ajustements apportés au système de sécurité sur lequel ils travaillent. Cela m'a fait rire et je lui ai dit que je trouvais ça drôle qu'il soit retourné sur le circuit avant de retourner au bureau. Mais il m'a juste dit avec un petit sourire que pour lui le circuit c'est une nécessité, alors que le bureau…

– Hé… je m'ennuie dans ce lit, tout seul sans toi.

Sa voix rauque et encore ensommeillée me plaît et ses paroles me séduisent quand j'ai autre chose à penser.

– J'aimerais mieux être avec toi, tu peux me croire…

– Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? Arrive, Bébé, parce qu'on n'a pas de temps à perdre. J'ai une longue liste de choses à faire aujourd'hui.

L'humour souligne le ton suggestif de sa voix. Et j'aime ça chez lui – chez nous –, sa voix seule suffit à m'aider à oublier le stress de ce matin.

– C'est quoi toutes ces choses que tu dois faire aujourd'hui ?

– Te prendre sur le canapé, sur le comptoir de la cuisine, contre le mur… Te prendre dans tous les endroits imaginables…

Sa voix s'estompe tandis que les endroits de mon corps encore endormis s'éveillent brusquement. Je gémis dans le téléphone.

– Tu n'as pas idée à quel point c'est tentant parce que cette journée a mal démarré.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Shane a fait sa première expérience avec l'alcool et d'après Jax, ça n'a pas dû être terrible.

Colton éclate de rire.

– Il s'est bourré la gueule ? Bravo, Shane !

– Colton ! J'essaie de donner une éducation respectable à ces garçons !

Au moment même où je dis ça, je me rends compte à quel point ça sonne vieux jeu et prude, mais c'est la vérité.

– Tu es en train de me dire que je ne suis pas respectable, Ryles ?

Je souris parce que j'imagine le sourire malicieux sur son visage en ce moment.

– Eh bien, il faut dire que tu fais des cochonneries pas très respectables avec moi…

Je le fais marcher, mais mon corps se contracte et mon bas-ventre palpite quand je repense à notre dernière petite sexcapade sur les marches de la maison de Malibu avant-hier.

Il pousse un gloussement coquin et séducteur.

– Oh Bébé, les cochonneries avec toi, c'est ce que je fais de mieux, mais je parlais de tous les autres. J'ai pris des cuites avec les meilleurs à ce jeu-là au lycée et je ne m'en suis pas si mal sorti.

– Ça, ça se discute. Tu essaies de me dire que ce n'est pas grave ? De laisser passer ça sans conséquences ?

– Non, ce n'est pas ce que je dis. Je pense seulement que c'est bon signe, qu'il devient un ado de seize ans normal. Je ne dis pas que c'est bien ou mal, juste typique. Et si ça reste une expérience isolée – qu'il ne boit pas pour échapper à son passé – alors tout va bien.

Dans un sens, je suis d'accord avec Colton, mais en même temps je sais que je dois en parler avec Shane, je dois lui dire que je ne suis pas d'accord et que cela ne doit pas se reproduire, même si je sais que ça arrivera.

– Alors, ô toi-qui-es-passé-par-là-quand-tu-étais-ado-et-qui-t'es-assagi, qu'est-ce que tu me conseilles pour gérer ça au mieux ?

– Primo, je ne me suis pas assagi, Ry. Et à mon avis, très chère, ce n'est pas près de s'arranger. Deuxièmement, demande à Jax de gérer ça avec lui parce que toi, il ne t'écoutera pas.

– Permets-moi de ne pas être d'accord.

Je ne veux pas que les garçons refusent de me parler ou de m'écouter sous prétexte que je suis une des rares femmes éducatrices au foyer.

– Ne montez pas sur vos grands chevaux, Mademoiselle Thomas ! Je ne dis pas que tu n'es pas capable de régler ça. Je dis seulement qu'il écoutera mieux si c'est un homme qui lui parle.

– Eh bien, Jax est avec les autres au base-ball, donc ce sera obligatoirement moi.

– Tu es toute seule au foyer ?

J'entends aussitôt l'inquiétude dans sa voix et ce besoin soudain de me protéger me fait sourire. C'est plutôt mignon.

– Colton. Il y a au moins cinquante photographes devant la porte. Je ne risque rien.

– Précisément. Cinquante photographes qui n'ont rien d'autre à foutre que de vous harceler, toi et les gamins. Putain de merde ! J'en ai vraiment ras le bol que mon putain de merdier se retrouve sur le pas de ta porte.

– Vraiment, ce n'est pas un…

– Je suis là dans une demi-heure.

Sur ces mots, il raccroche.

D'accord ! Alors il vient pour s'occuper des journalistes, ce qui ne donnera rien de bon, et moi, je ne sais toujours pas comment je vais faire avec Shane.

Putain !

*

* *

– Tu peux t'amuser encore une heure environ, Scooter, et après on ira les voir jouer, ok ?

– Ouaip !

Il se précipite dans le couloir vers la salle commune où je suis sûre que les dessins animés du samedi matin vont l'occuper un petit moment.

Je continue dans le couloir et je m'arrête devant la chambre de Zander et Aiden. Zander est sur son lit, une couverture sur les épaules et son chien en peluche chéri serré sur la poitrine. Les yeux fermés, il se balance d'avant en arrière. Je penche la tête et je fais un pas dans la chambre. Je le regarde un moment pour savoir s'il rêve ou s'il est réveillé. En m'approchant, j'entends la douce mélopée qui vient de sa poitrine et je continue instinctivement.

– Hé, Zander, ça va, mon gars ?

Je me baisse très lentement et je m'assieds sur le matelas à côté de lui.

Il continue à se balancer mais il lève la tête pour me regarder. Des larmes coulent sur son visage et ses yeux reflètent sa profonde tristesse. Le temps qui passe n'effacera jamais les souvenirs qui enfoncent leurs tentacules aussi profondément que possible pour qu'il ne puisse jamais oublier. Il pourra peut-être avancer à un moment donné, mais il n'oubliera jamais.

– Je veux ma maman.

Si mon cœur pouvait se briser en un million de morceaux, il le ferait pour ce petit garçon que j'aime plus que tout.

Le plus délicatement possible, je le prends sur mes genoux et je l'entoure de mes bras, enfouissant sa tête dans mon cou pour qu'il ne voie pas les larmes que je verse sur lui, sur son innocence perdue, sur cette partie de lui-même qu'il pleurera toujours – sa mère.

– Je sais, mon chéri. Je sais. Elle serait là si elle pouvait. Elle ne t'aurait jamais quitté si les anges n'avaient pas eu besoin d'elle.

– Mais moi aussi, j'ai besoin d'elle…

Il renifle et je n'ai rien à répondre à ça. Rien. Alors je l'embrasse sur la tête et je le serre un peu plus fort, en essayant de laisser mon amour lever un peu du poids qu'il a sur le cœur, mais je sais que ça ne suffira jamais.

Nous restons assis comme ça un moment, en essayant de tirer autant de réconfort que possible l'un de l'autre. Il se calme un peu à mesure que le temps passe et que je lui caresse les cheveux en essayant de trouver quelque chose pour lui changer les idées et le faire sourire.

– Hé, tu sais quoi ? Colton va venir.

Je le sens qui se redresse et il lève vers moi ses yeux rougis par les larmes.

– C'est vrai ?

Juste à ce moment-là j'entends le remue-ménage devant la maison. Même avec les fenêtres fermées et les stores baissés, j'entends le ronronnement d'un moteur, les clics des appareils photo et les questions lancées par les journalistes.

– Ouaip. Et, à mon avis, il vient d'arriver.

Reconnaissante à Colton pour ce parfait timing et pour l'étincelle qui vient de s'allumer dans les yeux de Zander, je me lève et je me dirige vers l'entrée de la maison. Je m'assure que les enfants sont bien dans la pièce commune pour que, quand j'ouvrirai la porte, ils ne soient pas à portée des appareils photo.

Colton pénètre par l'entrebâillement de la porte en marmonnant un juron avant de la refermer aussitôt. Il me regarde, le front plissé, il tient un sac en papier kraft sous le bras. Il me sourit.

– Salut.

– Ça va, Ace ?

Je m'avance vers lui pour l'embrasser, mais il se raidit. Je recule immédiatement quand je m'aperçois qu'un des gamins est derrière moi. Colton fait toujours très attention à eux et évite de m'embrasser en leur présence, même un petit bisou sur les lèvres, parce qu'il sait qu'ils sont hyperprotecteurs avec moi, et il ne veut surtout pas perturber cet équilibre.

– Embrasse-la et qu'on en finisse !

Nous éclatons de rire tous les deux en entendant le ton exaspéré de Scooter derrière moi, et je me retourne vers lui en souriant.

Colton pose sa main libre sur mes reins et vient à côté de moi. Il s'accroupit devant Scooter.

– T'es d'accord ?

Le petit garçon ouvre des yeux ronds comme des soucoupes.

– Je veux dire, ce n'est pas très correct d'entrer chez un autre homme et d'embrasser sa copine… et comme tu es un des hommes de la maison, je suppose que je peux l'embrasser si tu me dis que tu es d'accord.

Scooter le regarde bouche bée et se redresse, tout fier.

– Vraiment ?

Il a l'air si excité que je pose la main sur mon cœur.

– Ok, je suis d'accord. À condition que tu ne la fasses jamais pleurer.

– Marché conclu !

Colton tend le bras et ils se serrent la main. Mon cœur déborde d'amour, et je dois retenir les larmes qui me montent aux yeux pour la deuxième fois de la journée mais cette fois provoquées par la fierté que j'éprouve devant deux des hommes de ma vie.

Colton se relève et me regarde.

– Eh bien, l'homme de la maison dit que je peux t'embrasser.

Mon sourire s'élargit tandis que Colton se penche vers moi et me pose un petit bisou fraternel sur les lèvres.

– Beurk, c'est dégoûtant !

Scooter s'essuie la bouche du revers de la main et repart vers la salle commune en courant pour le dire à Zander.

Colton regarde par-dessus son épaule pour être sûr que Scooter est parti et quand il se retourne, ses lèvres trouvent les miennes sans la moindre hésitation. C'est un baiser bref mais super stimulant et qui fait plus que renforcer l'idée qu'il est la drogue dont je ne peux pas me passer.

– Waouh !

– Il a dit que je pouvais le faire.

Il hausse les épaules en souriant.

– Il est où, notre poivrot ?

– Il dort encore.

Je baisse les yeux vers le sac en papier sous son bras.

– Qu'est-ce que c'est ?

Colton sourit.

– Un petit quelque chose pour s'assurer qu'il se souvienne longtemps de ce matin. Rince-cochon et compagnie.

En y regardant de plus près, je trouve que la forme du sac ressemble un peu trop à un pack de bière.

– Colton ! On ne peut pas lui donner de la bière ! Je vais me faire virer.

Je crie à voix basse. Il a le culot de rigoler.

– C'est justement pour ça.

Sur ce, il se dirige vers le bout du couloir à grandes enjambées et tourne à droite dans la chambre de Shane. Comme il m'a dit tout à l'heure que Shane ne voudrait pas m'écouter, je lui emboîte le pas pour voir ce qu'il va faire.

Il remonte les stores, et une lumière vive inonde la pièce. En un rien de temps, les haut-parleurs branchés sur l'iPod de Shane hurlent à plein régime une ligne de basse assourdissante. Shane bondit aussitôt de son lit en criant, les mains sur les oreilles, mais marque un temps d'arrêt en voyant qui est debout au pied de son lit, les bras croisés sur la poitrine, les sourcils levés et le sourire aux lèvres.

Ils se regardent droit dans les yeux un moment sans parler puis Shane attrape un oreiller et se le met sur la tête pour couvrir le son et bloquer la lumière aveuglante.

– Arrête ça !

Colton rigole et va vers l'iPod pour l'éteindre

– Merci ! dit Shane sans sortir la tête de sous son oreiller.

– Non, non.

Colton saute sur le lit et lui arrache l'oreiller des mains, alors Shane se couvre les yeux avec les bras.

– D'après l'odeur de ta chambre et la tête que tu as ce matin, je dirais que tu en tenais une bonne, hier soir. Je me trompe ?

Comme Shane ne répond pas, il pousse un rire limite sinistre.

– Tu as le cœur qui tape ? Tu as la tête qui tourne ? Tu as mal aux yeux ? Tu as l'impression que tu vas vomir alors que tu n'as rien dans l'estomac ?

– Ferme-la.

Shane grogne en essayant de se remettre les couvertures sur la tête, mais Colton les tire en arrière.

– Non, non. Tu veux traîner avec les grands – te bourrer la gueule comme eux – alors il est l'heure de te réveiller et d'assumer comme un homme.

De mon poste d'observation dans le couloir, je regarde Colton appuyer la tête contre le mur et s'installer confortablement avant de prendre quelque chose dans le sac en papier kraft. J'entends s'ouvrir une canette de bière et Shane s'assied aussitôt dans son lit et regarde Colton comme s'il avait pété un câble.

– T'es complètement malade ?

Il a l'air paniqué.

– Ouais !

Colton jette un coup d'œil en direction de Shane et sourit. Il boit une gorgée de bière puis tend la canette à Shane.

– Tu peux le dire. Bois un coup, fiston.

Shane recule comme si la canette était en feu.

– Ça va pas ! Tu n'as pas le droit de me donner de la bière !

Colton hausse les sourcils.

– C'est pourtant ce que je viens de faire, non ? Ne prends pas ça comme prétexte. Tu étais assez adulte hier soir pour en descendre une, non ? Alors, c'est le moment de te rappeler pourquoi ça t'a tellement plu.

Colton lui remet la canette sous le nez.

– Allez, bois un coup. T'es pas cap' !

– Qu'est-ce que…

– Bois ! Quoi ? T'es assez détendu pour boire avec tes potes mais pas avec moi ?

– Ça va me faire gerber !

– Ah, on dirait que tu commences à comprendre !

Colton sourit d'un air satisfait et met la main dans le sac pour prendre une autre bière.

– Il y en a cinq autres pour toi dans ce sac, pour quand tu auras bu celle-ci.

Shane ouvre des yeux ronds et devient tout pâle en entendant ça.

– Hors de question ! Je vais vomir.

Colton se penche sur lui.

– *Tant mieux*. Bois ça, je voudrais que tu te rappelles comme c'est bon quand ça te remonte la deuxième fois. La prochaine fois que tes potes te poussent à boire ou que tu as envie de boire pour avoir l'air cool auprès des demoiselles… je veux que tu te rappelles comme tu avais l'air cool, penché sur les toilettes en train de vomir, parce que tu peux me croire, je sais par expérience que ce n'est pas très beau à voir.

Colton s'écarte de lui et reprend sa position contre le mur, avec un sourire suffisant. Il penche la tête en arrière tout en observant Shane du coin de l'œil.

– T'es sûr que tu ne veux pas de cette bière ? Tu ne veux pas retrouver le goût qu'elle a ?

Shane fait non de la tête, un peu choqué de s'être fait houspiller par son idole, tout comme moi, d'ailleurs.

Quand Colton recommence à parler, sa voix est étrangement calme.

– Maintenant que j'ai toute ton attention, passons à quelques règles de base, tu veux bien ?

Il poursuit sans attendre la réponse de Shane.

– Comment t'es rentré hier soir, Shane ?

La question me surprend, autant que Shane, apparemment.

– Davey m'a ramené.

– Et Davey, il avait bu lui aussi ?

Shane baisse les yeux en entendant le ton calme de la voix de Colton, ce qui me fait mal au cœur.

– Il avait bu quelques verres.

J'entends la honte dans la voix de Shane, il sait que ce n'est pas bien.

– Hou, mauvaise réponse !

Colton tourne la tête pour le regarder de nouveau.

– Que tu aies envie de jouer au con et de te soûler, c'est une chose que je peux comprendre. Que tu montes dans une voiture avec quelqu'un qui a trop bu – parce que soyons réalistes, tu étais complètement bourré alors comment peux-tu savoir ce que Davey avait bu ? – ça, c'est quelque chose que je ne tolérerai pas ! Il y a beaucoup trop de gens dans cette maison qui t'aiment. *Qui tiennent à toi, Shane* – Ry, les garçons, *moi* – on ne veut pas qu'il t'arrive quelque chose. Alors, laisse-moi reformuler la question, ok ? Je ne vais pas te demander si tu te soûleras encore parce que cela t'obligerait à me mentir. Voilà ma question : est-ce que tu remonteras en voiture avec quelqu'un qui a bu ?

Shane déglutit péniblement en faisant non de la tête. Comme Colton continue à le fixer des yeux, il dit à voix haute :

– Non.

– À la bonne heure ! Enfin on avance…

Colton donne un coup de poing dans le mur qui fait sursauter Shane. Il se prend la tête dans les mains pendant que Colton éclate de rire.

– Tu es vraiment sûr que tu ne veux pas de cette bière ?

Shane secoue la tête frénétiquement.

– Ça me plaît de voir un garçon intelligent qui écoute ce qu'on lui dit. Tu te démerdes pour rentrer, tu m'appelles s'il le faut, mais tu ne refais pas ça. Une dernière chose… *pourquoi ?*

Shane lève les yeux pour le regarder.

– Qu'est-ce que tu veux dire, *pourquoi ?*

Colton le regarde longuement sans parler et ça me rend dingue de ne pas être plus près pour voir dans leurs yeux ce qu'ils se disent sans parler.

– Pour être cool ? Pour impressionner une fille ? Pour oublier la tristesse quand tu penses à ta mère ? Tu n'es pas obligé de me le dire, Shane, mais la réponse est très importante. C'est une chose à laquelle tu as besoin de trouver la réponse, pour toi-même.

Je vois Shane baisser la tête et je retiens mon souffle, inquiète. Shane change de position pour s'adosser au mur comme Colton, les jambes croisées, les bras croisés sur la poitrine et les yeux levés vers le plafond. Les voir comme ça tous les deux, ça n'a pas de prix, et je sais que ce moment restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Colton pousse un soupir et quand il se met à parler, sa voix est si basse que j'ai du mal à l'entendre.

– Quand j'étais petit, il m'est arrivé un truc vraiment moche. *Vraiment très très moche.* Et quoi que je fasse, j'avais beau être très sage ou faire des efforts… rien n'y faisait… rien n'arrêtait ça. Personne ne venait à mon secours. Alors, dans ma tête de sept ans, je me disais que c'était de ma faute, et cela m'arrive encore parfois de le penser. Mais le pire, c'était de vivre avec cette souffrance et avec la culpabilité qui en découlait.

Il soupire et détache les yeux du plafond en attendant que Shane fasse la même chose pour le regarder dans les yeux.

– Putain, j'étais bien plus jeune que toi quand j'ai commencé à picoler, Shane… et je buvais parce que j'avais tellement mal. Et après quelques cascades débiles et quelques histoires dont j'ai eu la chance de me tirer indemne, mon père m'a fait asseoir et m'a posé la même question que je viens de te poser. Il m'a dit les mêmes choses que je t'ai dites, et puis il m'a demandé : « Pourquoi boire pour oublier la souffrance quand souffrir c'est ressentir, et ressentir c'est vivre. Tu ne trouves pas que c'est bon d'être vivant ? » (Colton secoue la tête) Et tu sais quoi ? Certains jours, je me disais que c'était des conneries, que je ne serais jamais capable de passer le moindre jour sans y penser, sans souffrir à cause de ça ou me sentir coupable à cause de ça… putain ! Ces jours-là, j'avais vraiment envie de boire. J'avais quinze ans, Shane, et je voulais boire pour gérer tout ça… mais mon père me faisait asseoir et me répétait ces mots. Et tu sais quoi ? Il avait raison. Cela a pris du temps. Beaucoup de temps. Et ça ne disparaît jamais, jamais… mais je suis trop content d'avoir choisi de ressentir plutôt que d'être endormi. Trop content d'avoir choisi de vivre plutôt que d'être mort.

Sans que je m'en aperçoive, les larmes coulent sur mes joues comme sur celles de Shane jusqu'à ce que Colton l'attrape par le cou et le tire contre lui. Il lui donne une accolade rapide mais virile qui provoque un sanglot qui secoue tout le corps de Shane. Colton lui pose un baiser très inhabituel sur le sommet du crâne et lui répète à voix basse :

– Rappelle-toi, souffrir c'est ressentir, et ressentir c'est vivre, et tu ne trouves pas que c'est bon d'être vivant ?

Mon cœur se serre, j'ai le souffle coupé et toute velléité que j'ai pu avoir de quitter cet homme magnifique et catastrophique se dissipe à jamais.

L'homme fracassé au secours de l'enfant cabossé.

Il relâche Shane de son étreinte et je sens aussitôt que cette manifestation de sentiment les met aussi mal à l'aise l'un que l'autre. Colton se lève brusquement et rit quand Shane repousse une dernière fois la bière qu'il lui propose. Il ramasse le sac contenant les autres canettes et se dirige vers la porte. Au moment de sortir, il se retourne.

– Hé, Shane ? Tu pues, mec. Prends une douche et habille-toi, on doit aller voir du base-ball.

Colton franchit la porte et s'arrête pour lancer un regard interrogateur en voyant les larmes sur mon visage. Je lui dis la seule chose que je peux dire :

– Merci.

Il hoche la tête comme s'il n'était pas certain de pouvoir parler et se dirige vers le bout du couloir.

26

Colton

— Je peux te les laisser, Jax ?

Je surveille Scooter qui achète je ne sais quelle sucrerie au snack avec l'argent que je lui ai donné. Shane a décliné. Ce petit con est toujours blanc comme un linge. Il ne pourra rien avaler pendant un petit moment sans risquer de tout rendre aussitôt.

Ah, les bons souvenirs du temps où, adolescent, on s'allumait comme un arbre de Noël. Je ne peux pas m'empêcher de compatir, mais il faut bien reconnaître que c'est assez drôle de le voir sacrifier à ce rite de passage.

Jax ajuste son casque de base-ball, baisse sa batte et vient vers moi.

– Oui, oui, c'est bon.

Il tend la main pour serrer la mienne.

– Merci pour…

Il désigne Shane d'un geste du menton.

– Pas de problème. C'était loin de ce que j'ai connu quand j'ai pris ma première cuite, mais je lui ai parlé.

– Merci. Ry a changé d'avis ? Elle ne vient pas ?

– Non !

Je secoue la tête en voyant Ricky faire un swing et lancer la balle en dehors du terrain pendant son entraînement. Je siffle pour qu'il sache que je l'ai vu et il me fait le plus craquant des sourires en me regardant. Je sais plus que quiconque que le moindre signe de reconnaissance, quel qu'il soit, marque pour longtemps.

– Si, si, elle vient. Mais je crois que Zander a passé une mauvaise matinée, alors elle ne voulait pas l'exposer au regard des journalistes. Donc j'ai emmené les autres avec moi, en espérant que ces

putains de vautours me suivraient.

Je regarde en direction du parking vers la Range Rover et ils sont tous là, les appareils autour du cou pointés vers moi, en espérant saisir… va savoir quel scoop, putain, pendant un match de base-ball de gamins. Mais au moins, quand je suis avec les enfants, ils gardent leurs distances et ne me bombardent pas, ce qui m'étonne un peu. Depuis quand ont-ils appris les bonnes manières ? Ce n'est pas comme si j'allais faire je ne sais quoi d'excitant derrière les gradins et créer d'autres rumeurs infondées d'enfants illégitimes.

Je hausse les épaules.

– En tout cas… on dirait que ça a marché.

Jax rigole en regardant la meute sur le parking.

– Tu crois ? C'est la folie, mon vieux, de vivre avec ça en permanence. Est-ce qu'on s'y habitue ?

– Est-ce qu'une voiture roule sans roues ?

C'est la question la plus stupide du monde, mais c'est Jax. Ce mec est cool. Il prend soin de Ry.

– C'est juste.

Je continue à bavarder avec lui avant de m'apprêter à offrir à ces connards de parasites le gros plan qui va leur faire gagner un peu de fric. Et qui, avec un peu de chance, nous permettra d'être tranquilles un jour de plus.

Ils me canardent avec leurs putains d'appareils photo quand je passe près d'eux et je dois faire un effort pour me retenir de balancer des coups de poing parce que ça me ferait du bien de me laisser aller à leur tomber dessus. Putain de Chase. Je fais ce qu'elle dit uniquement parce que cela ferait du tort à Ry si je faisais le numéro du bad boy ingérable qui pète les plombs, celui qu'ils attendent de moi en me posant leurs questions à la con qui la font passer pour une briseuse de ménage.

Putain de promesses. Qu'elles aillent au diable ! C'est pour ça que je n'en fais jamais. Que je n'en faisais jamais avant Rylee, en tout cas. Qui aurait pu penser qu'un jour viendrait où je me laisserais ensorceler par une chatte, avec mon consentement en plus, bordel !

Les poules se mettent à avoir des dents, on dirait, quand on voit tout le changement qu'elle opère en moi.

Je lui ai dit que j'essayais de devenir meilleur, putain. Eh bien, putain, je ne pensais pas qu'on allait se retrouver dans ce merdier qui allait nous tirer dans tous les sens comme un putain de bras de fer.

J'ai tenu bon jusqu'ici. Je n'ai pas pris mon téléphone pour pourrir Tawny avec cette mascarade de merde qu'elle nous fait en jetant Rylee aux chiens pour essayer de me faire du mal. Mais je sais que si je le fais, cela prouvera seulement qu'elle m'a atteint. Et pour elle, ça reviendrait à gagner la moitié de la bataille.

– À quand le mariage, Colton ?

– Tawny sait que vous êtes avec Rylee, aujourd'hui ?

– Vous avez déjà choisi le prénom de votre fils ?

Un autre photographe me bouscule et je me tourne vers lui d'un bond, les poings serrés, les mâchoires crispées.

– Bas les pattes, putain !

Rylee. Rylee. *Ma petite Rylee, putain*. Il faut que je me répète ça en boucle pour m'aider à ignorer leurs mensonges de merde et m'empêcher de péter un câble.

Au moins, le mec recule pour me laisser ouvrir la putain de portière de la voiture. Ce qui est bien avec les voitures de luxe, c'est que dès que je referme la portière, il n'y a plus un bruit et avec les vitres teintées c'est difficile pour les appareils photo de me prendre au moment où je m'énerve. Je voudrais bien rester assis là le temps de me calmer, mais il n'y a rien à faire avec tout ce cirque autour de moi.

Je fais démarrer le moteur en espérant qu'ils vont comprendre le message et reculer pour que je ne les écrase pas. Un autre rugissement du moteur et le léger mouvement de recul les précipitent tous vers leurs voitures pour pouvoir me suivre.

Putain de merde.

Pour un peu d'excitation, suivez-moi, putain !

Si je mettais un de ces ridicules autocollants sur mon pare-chocs, c'est ce qu'il dirait.

Je regarde s'il n'y a pas d'enfants et j'appuie sur l'accélérateur encore une fois avant de sortir du parking. Je suis débarrassé de la folie quand je largue la majeure partie des voitures à un feu rouge en passant à l'orange à la dernière seconde. Je finis par pousser un soupir de soulagement, je peux profiter d'une minute de tranquillité en chantonnant sur « Best of You », à la radio, et c'est là que je regarde mon téléphone.

Et l'air que je viens d'inspirer ressort aussitôt, comme si j'avais reçu un coup de poing dans l'estomac. Mon pied hésite sur la pédale d'accélérateur comme celui d'un putain de débutant en voyant le texto affiché sur l'écran.

L'enveloppe cachetée trône sur mon bureau. Tes résultats sont arrivés. Appelle-moi.

Tout mon corps se fige – mes poumons, mon cœur, ma gorge, tout. Je regarde droit devant moi, les jointures de mes doigts blanchissent tant je serre le volant, en essayant de faire face à l'assaut d'émotions qui me submerge.

Je m'oblige à respirer, à cligner des yeux, à réfléchir. Au moment où s'enclenchent les commandes de ma tête à mon corps, je coupe la file en provoquant un concert de klaxons. Je rentre sur la première aire que je vois, le parking d'un centre commercial, et j'enfonce la pédale de frein.

Je prends mon téléphone pour appeler mon avocat, puis je le repose et je ferme les yeux en essayant de contrôler mes nerfs qui menacent de me lâcher, tout à coup. *C'est fini*. La réponse à

l'autre bout du fil va signifier soit la pire de mes conneries soit mon plus grand soulagement.

La certitude que j'avais jusque-là que ça ne pouvait pas être vrai ne me paraît plus aussi évidente. Je souffle un grand coup, je tape du poing sur le tableau de bord, je me prends les couilles à deux mains mentalement et j'attrape mon téléphone.

Chaque sonnerie me tue. Comme si j'attendais qu'on fasse tomber la chaise qui est sous mes pieds alors que j'ai un nœud coulant passé innocemment autour du cou.

– Donavan.

Il me faut une minute pour répondre.

– Salut, CJ.

Je ne reconnais pas ma voix, putain, on dirait un petit gamin qui attend qu'on lui annonce sa punition.

– T'es prêt ?

– Bon Dieu de merde, vas-y, tu veux ?

Il rigole et j'entends le bruit d'une enveloppe qu'on déchire. C'est facile pour lui de rire maintenant quand mon cœur bat à tout rompre, que le sang bat dans ma tête, et que mon pied trépigne sur le plancher de la voiture. C'est alors que j'entends CJ souffler.

– C'est tout bon.

Je n'arrive pas croire que j'ai bien entendu.

– *Quoi ?*

– Elle a menti. Tu n'es pas le père de ce bébé.

Je tends le poing au-dessus de ma tête en criant. Je me prends la tête dans les mains tandis que l'adrénaline me frappe de plein fouet, mes mains se mettent à trembler et les larmes me montent aux yeux, putain. Je n'arrive même pas à penser clairement. Je sais que CJ me parle, mais je n'entends pas ce qu'il dit tellement mon cœur bat fort dans mes oreilles à cause de l'adrénaline, comme au départ d'une course. Je lève le bras pour me passer la main dans les cheveux, mais je m'arrête à mi-chemin et je tape sur le volant avant de me frotter le visage, je suis tellement submergé… inondé de soulagement, putain, que je ne peux pas aligner deux idées cohérentes, à part celle-ci :

– Ce n'est pas moi le père.

Je n'ai pas fait foirer la vie d'un pauvre être en le contaminant avec mon sang.

Un enfant qui va naître d'une garce manipulatrice comme Tawny.

– Ça va, Wood ?

J'ai besoin d'une seconde pour avaler ma salive et retrouver ma voix.

– Ouais. Super bien ! Merci.

– Je vais demander à Chase de faire un communiqué à la presse pour…

– Je m'en occupe.

Il n'y a rien qui me fasse plus plaisir que remettre ces vautours à leur place et obtenir qu'ils nous lâchent les baskets un moment. Pour laisser la possibilité à Rylee de s'adapter à ma vie de

dingue, le temps que nous prenions nos marques.

Et voilà, je recommence. Je parle de trouver nos marques et de l'avenir et tout ça avec elle. Mon putain de talon d'Achille.

Enfoiré.

Et j'y pense soudain.

Rylee.

Il faut que je lui dise.

– Merci encore, CJ, il faut que j'appelle – il faut que je raccroche.

Je raccroche et je commence aussitôt à composer le numéro de Rylee, mais mes mains tremblent tellement à cause de l'adrénaline qui court dans mes veines que je suis obligé de m'arrêter une seconde.

Et soudain, je m'aperçois que je veux mettre un terme à cette histoire une bonne fois pour toutes avant de parler à Ry. Je veux remettre les compteurs à zéro avant de l'appeler pour lui dire que c'est derrière nous. Le bébé, Tawny, les mensonges – tout ça, c'est définitivement de l'histoire ancienne, putain.

Je prends une profonde inspiration et je compose le numéro qui m'était si familier à une époque et qui maintenant me met hors de moi.

– Colton ?

Je suis content qu'elle soit étonnée, de l'avoir prise par surprise. La balle est dans mon camp.

– Tawny.

Ma voix est neutre, dénuée d'émotion. Je ne dis rien d'autre. Je la laisse mariner. Je veux qu'elle se demande si je sais ou pas. Elle est assez culottée pour me mentir en me regardant droit dans les yeux, on va voir si elle va continuer cette mascarade ou jouer cartes sur table.

Mais le test de paternité est ma carte maîtresse.

– Salut.

Elle parle si bas que je n'arrive pas à savoir si elle est intimidée ou si elle minaude.

Que ce soit l'un ou l'autre, j'ai l'estomac qui se soulève.

Je me mords la joue en essayant de décider où je veux aller avec cette conversation, parce que même si j'ai envie de la faire souffrir, je veux surtout ne plus entendre parler d'elle. Sayonara, adios, salut à tout jamais. Elle s'éclaircit la voix et je sais que mon silence l'inquiète.

Tant mieux.

– Colton…

Je dois me mordre la langue pour ne pas répondre, pour la laisser s'angoisser.

– Tu voulais quelque chose ? Je suis un peu étonnée que tu m'appelles…

– Étonnée ? Vraiment ?

Le sarcasme coule de ma voix comme de l'huile de moteur.

– Comment c'est possible ?

Elle commence à bredouiller quelques mots, mais aucun ne va plus loin que la première syllabe.

– Arrête ça, Tawn. Dis-moi seulement une chose. *Pourquoi ?*

À quel moment est-elle devenue comme ça, putain ? Quand est-ce que ma petite amie de fac est devenue la garce intrigante et manipulatrice que j'ai au bout du fil ? Qu'est-ce que j'ai manqué, putain ?

– Pourquoi ?

Elle fait traîner le mot. Nous avons été amis pendant si longtemps, je sais qu'elle va à la pêche. Elle cherche un indice pour pouvoir le prendre et le tordre et le manipuler pour me faire dire ce qui l'arrange.

Et j'en ai marre. La routine innocente a fait long feu en ce qui la concerne, elle et ses foutus mensonges. Au moins, je le vois maintenant. Après ce qu'elle a fait à Ry ? Et maintenant ce qu'elle a essayé de me faire, à moi ?

Fin de partie, mon chou.

– Ouais, pourquoi ? Parce que tu as menti, putain. Tu t'es servi de mon accident pour…

– Colton, je n'essayais pas de…

– Ferme-la putain, Tawny ! J'en ai rien à foutre de tes excuses minables !

Je crie parce que je suis à bout et que c'est sacrément bon d'exploser. D'expulser la colère, la peur et l'incertitude qui dominent ma vie depuis quelques semaines. Qui m'ont laissé aussi désorienté que si je conduisais à l'aveugle dans l'écran de fumée d'un accident en espérant ressortir de l'autre côté de ce brouillard oppressant.

– Tu n'essayais pas de quoi ?

Je suffoque de colère. Il faut que je bouge. J'ai besoin de l'expulser alors j'ouvre brusquement la portière de la Range Rover et je me mets à faire les cent pas en passant ma main libre dans mes cheveux et en tapant des pieds.

– Tu n'as pas essayé de te servir de mon accident – *du brouillard dans ma tête* – pour arriver à tes fins ? Pour dire que je t'avais baisée alors que c'était faux ? Pour me piéger et que je serve de père à ton môme illégitime ? *C'est pas complètement tordu, ça ?* Quelle espèce de tas de merde fait ce genre de choses, Tawn ? Hein ? Peux-tu me dire pourquoi la femme que j'ai connue – *qui était mon amie* il y a bien longtemps, putain – pourquoi cette femme est tombée si bas qu'elle s'est servie d'un gamin pour essayer de me reconquérir ?

Il n'y a pas assez d'asphalte sur ce putain de parking pour que je puisse faire retomber la fureur qui coule dans mes veines, parce que plus j'y pense – plus je pense à ce qu'elle essayait de faire –, plus la rage monte en moi.

Elle a fichtrement raison de se taire.

Elle ne réagit à aucune de mes questions. Tout ce que j'entends, c'est des pleurnicheries à l'autre bout du fil.

– Quand je pense que je tenais à toi, à une époque. C'est incroyable, putain.

Je secoue la tête et j'avale une grande bouffée d'air.

– C'est comme ça que tu traites les gens que tu prétends aimer ? Utiliser un gamin pour manipuler ? Tromper pour se faire aimer ?

– Tu as reçu les résultats.

Ce n'est pas une question, seulement une affirmation sur un ton étrangement calme.

Et elle sait.

– Ouais, je les ai reçus.

La froideur calme de ma voix devrait lui donner envie de courir se cacher.

– Tu m'avais déjà fait un sale coup une première fois, Tawn. J'ai réagi aussi délicatement que possible parce que nos familles sont liées.

Je m'adosse contre la Rover en continuant à secouer la tête, mon pouls bat à cent à l'heure et j'ai le souffle court.

– Mais, visiblement, tu te fous de ça puisque tu as recommencé, et en beauté cette fois. Tu as essayé de me détruire avec la chose dont tu savais qu'elle allait me bousiller plus que n'importe quelle autre. Alors, je te conseille d'écouter attentivement, parce que je ne me répéterai pas. Je ne veux plus entendre parler de toi. N'essaie pas de me contacter. Et tu as tout intérêt à ne pas contacter Ry. Pour les fêtes de famille ?

Je ris mais ce n'est sûrement pas parce que je suis content.

– Je suggère une gastro ou n'importe quoi dans le genre qui t'empêche d'y assister. C'est bien clair ? Tu étais mon amie, eh bien, maintenant tu n'es plus… rien.

– Je t'en prie, écoute-moi…

Elle m'implore, mais sa voix – une voix qui a compté à un moment – cette voix ne me fait rien. Du tout.

– Ne sois pas si froid…

– Froid ?

Je crie et tout mon corps frémit de colère.

– Froid ? Froid ? Prépare-toi pour le cercle polaire, parce que tout est fini. Tu es morte pour moi, Tawny. Il n'y a rien de plus à dire.

Je raccroche sans tenir compte du sanglot que j'entends à l'autre bout du fil. Je me retourne et je m'appuie des deux mains sur le côté de ma voiture en essayant de tout repasser dans ma tête. De comprendre comment une amie d'enfance a pu me faire ça.

Et soudain, je me rends compte qu'en réalité ça n'a pas d'importance, putain. Les *pourquoi*, les *dans quel but*. Rien de tout ça n'a d'importance.

Parce que j'ai Ry, maintenant.

Putain de merde. Je suis tellement absorbé dans mes pensées et par ce que je viens de faire que j'ai oublié la vraie raison pour laquelle je l'ai fait.

Rylee.

Je remonte dans la voiture en cherchant nerveusement dans mon téléphone et je mets quelques secondes à la retrouver dans ma récente liste d'appels. Le téléphone sonne mais je m'impatiente.

– Allez, réponds, Ry !

Je tambourine sur le volant tandis que la sonnerie passe dans les haut-parleurs de la voiture.

– Salut !

Elle rit.

Ce ton. Bon Dieu de bon Dieu ! Ce ton insouciant dans sa voix me prend le cœur et le serre si fort que j'ai l'impression de ne plus pouvoir respirer. C'est comme si, tout d'un coup, toutes ces conneries avaient disparu avec Tawny et l'accident, et même si j'ai le souffle coupé, j'ai l'impression de pouvoir respirer pour la première fois depuis un temps fou. C'est à ça que c'est censé ressembler ? La putain de clarté et tout ça ?

Je commence à parler, mais je ne peux pas. C'est quoi ce bordel ? C'est comme si je voulais lui dire tout à la fois et pourtant je ne sais pas par où commencer. Je me mets à rire, d'un rire de malade, parce que je suis au milieu d'un centre commercial de merde et que ça me tombe dessus maintenant.

– Ça va ?

Je m'étrangle de rire.

– Ouais, j'ai juste…

J'entends un petit rire dans le haut-parleur, clair et distinct, et je m'interromps. C'est le rire de Zander et c'est la première fois que je l'entends. Ce son me transperce comme un couteau à découper. Vraiment, je deviens une vraie gonzesse en ce moment avec toutes mes émotions étalées comme ça sur la place publique.

– Va chercher ton gant dans la cour et on y va, ok ?

Je l'entends dire oui sur le haut-parleur.

– Excuse-moi, tu allais me dire ce qu'il y avait de si drôle.

Je commence à lui dire pour les résultats du test quand un bruit me parvient, si terrifiant qu'il pénètre ma poitrine et déchire mon cœur endurci.

– C'est quoi ça, bordel ?

Je ne le dis pas assez vite parce qu'en dépit du hurlement suraigu qui rappelle le cri d'un animal blessé luttant pour sa vie, j'entends encore dans le téléphone Rylee qui bouge.

Mon estomac se serre en entendant ce bruit, et elle qui ne répond pas, putain !

– Ry ? Dis-moi ce qui se passe. Ry ?

– Non, non, non, non !

Il y a quelque chose dans sa voix – de la peur, de l'incrédulité et de la surprise mêlée de défi – qui me fait froid dans le dos et me pousse à faire démarrer la voiture immédiatement et à passer une vitesse.

– Bon Dieu, Ry ! Parle-moi. Qu'est-ce qui se passe ?

Je hurle dans le téléphone, la panique me gagne, mais je n'entends que sa respiration. Et puis des pleurs.

– Rylee !

– Vous n'avez pas le droit de l'emmener !

Sa voix est étonnamment calme et semble très lointaine, et je coupe la route à un pauvre mec sur la voie d'à côté.

– C'est qui, Ry ? Dis-moi, Bébé, je t'en supplie.

Une peur, comme je n'en ai plus ressenti depuis mon enfance, fait remonter la bile dans ma bouche. La peur qui se niche dans chacune de mes terminaisons nerveuses. J'hésite à raccrocher pour appeler le 911 parce que cela voudrait dire que je ne l'aurais plus en ligne et que je ne saurais pas si elle va bien.

– Espèce de salope !

C'est tout ce que j'entends, et juste après elle pousse un cri de douleur et plus rien.

– Non !

Je hurle en tapant sur le volant. Ma vision se brouille quand j'essaie de composer le numéro sur mon téléphone, mais j'ai les doigts qui tremblent tellement que je n'arrive à faire le 911 qu'après trois tentatives.

Une voix désincarnée me répond.

– 911. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

– Je vous en supplie, ils ont besoin d'aide. Ils crient et… ils crient !

– Qui est-ce qui crie, Monsieur ?

– Rylee et Zand…

Je n'arrive pas à penser clairement, putain ! Mon sang se glace dans mes veines et la seule chose que j'ai en tête, c'est qu'il faut que j'y aille, alors je ne me rends même pas compte que ce que je dis n'a aucun sens.

– S'il vous plaît, il y a quelqu'un qui est entré là-bas et…

– Monsieur, quel est votre nom ? C'est à quelle adresse ?

– Co… Colton…

Je bredouille quand je m'aperçois que je ne connais même pas cette putain d'adresse. Juste le nom de la rue.

– Switzerland Avenue.

Oh putain, putain ! Accroche-toi Bébé. Accroche-toi, j'arrive. Je me répète ça en boucle dans ma tête sans pouvoir contrôler les tremblements qui secouent mon corps.

– Quelle adresse, Monsieur ?

– Je n'en sais rien, putain ! C'est la maison avec tous les paparazzis devant. Elle est toute seule dans la maison avec un petit garçon. *Je vous en supplie* ! Faites vite !

Quand je relève les yeux après avoir raccroché, je freine violemment, bloqué par des travaux.

– Et merde !

Je hurle en appuyant sur le klaxon comme si ma vie tout entière en dépendait.

Rylee.

Je ne pense qu'à elle.

Rylee.

Bon Dieu, je vous en supplie, non !

27

— Spider-Man. Batman. Superman. Ironman. Spider-Man. Batman…

Zander, assis en boule dans un coin de la cour derrière moi, répète ça en boucle. C'est la seule chose que j'entends par-dessus le bourdonnement qu'a provoqué le coup de poing dans ma tête. Zander, les mains sur les oreilles, se balance d'avant en arrière, psalmodiant la litanie en se retirant en lui-même. Dans un monde qu'il se crée, où il n'y a ni méchants qui déboulent le pistolet à la main ni pères qui tiennent des couteaux pour couper leur femme en morceaux.

Le problème, c'est que dans le monde de Zander c'est une seule et même personne.

Je remarque tout ça dans la fraction de seconde qui suit le coup de poing dans la figure qui m'a envoyée valdinguer, en apercevant mon gentil petit garçon qui se replie sur lui-même. Le temps s'immobilise puis repart au ralenti. La douleur dans ma joue et mon œil ne contribue pas à faire diminuer la peur logée dans mon cœur quand je croise le regard de l'homme qui a été constamment présent dans ma vie depuis quelques semaines. Il a perdu sa casquette et ses lunettes noires, et cela me frappe.

Je connais cet homme.

Je l'ai déjà vu.

C'est l'homme qui m'a foutu les jetons dans le parking de Target. C'est l'homme dans la voiture bleu foncé garée devant le foyer et devant chez moi, qui me suit.

Sans sa casquette et ses lunettes de soleil, je vois la ressemblance avec Zander. Je comprends pourquoi il m'a semblé si familier dans le parking ce jour-là. Il a les yeux de la même couleur, les mêmes traits ; il a les cheveux plus longs et un peu plus foncés, mais la ressemblance est frappante.

Je considère le métal noir mat du pistolet qu'il pointe sur moi, puis ses yeux – des billes noires dénuées de toute émotion – qui passent nerveusement de moi à Zander, à l'arrière-plan, qui psalmodie sans relâche la litanie des super-héros.

– Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Il dirige son pistolet vers Zander puis le retourne vers moi.

– Pourquoi il fait ça ? Répondez-moi !

Reste calme, Rylee. Reste calme, Rylee.

– Il… il a peur.

J'ai envie de hurler : *C'est vous qui lui avez fait ça. C'est de votre faute, espèce de nul, assassin de merde.* Mais tout ce que je fais, c'est me répéter, en essayant de cacher ma peur et de ne pas bafouiller. J'essaie de me concentrer sur les battements de mon cœur. Je compte les pulsations de mon sang dans mes oreilles pour garder mon calme. Je sens les rigoles de sueur qui coulent entre mes omoplates et mes seins. Je sens l'odeur de la peur, et mon estomac se révulse, sachant que c'est la mienne, mélangée à la sienne.

Et je m'accroche à cette idée.

Qu'il a peur lui aussi.

Réfléchis, Ry. Réfléchis. Il ne faut pas l'énerver. Il faut protéger Zander, et je n'ai pas la moindre idée de ce que je pourrais faire. La peur irrépressible que j'éprouve disperse mes idées, me rendant incapable de la moindre cohérence. Incapable de décider de ce que je dois faire, sachant qu'il est capable de tuer, qu'il l'a déjà fait. Assassiné la mère de son enfant, sa propre femme, rien que ça.

Qu'est-ce qui pourrait l'empêcher de me tuer ?

Il n'a plus rien à perdre.

Et c'est ce qui me fout la trouille, plus que tout le reste.

Je m'oblige à déglutir, je regarde autour de moi. Son appareil photo et sa fausse carte de presse sont sur le sol, à côté de la grille. Mon portable au bord de la pelouse où il est tombé quand il m'a frappée, et je pense aussitôt à Colton.

Je me raccroche immédiatement à l'espoir qu'il m'a entendue, qu'il sait que nous avons des ennuis et qu'il appellera les secours – parce qu'autrement je n'ai aucune chance de protéger Zander contre ce malade. Ni de me protéger moi-même.

Mes larmes me brûlent les paupières, mon œil gonflé me fait super mal. J'ai les mains qui tremblent et la peur m'empêche de respirer normalement, tandis que le volume sonore des incantations de Zander montent de plus en plus, ce qui ajoute au niveau de stress de la situation.

Je n'entends que ça dans le silence de ce matin – la mélopée d'un petit garçon qui sait que l'espoir n'est plus permis. Et à mesure que le temps passe, les mots chuchotés deviennent de plus en plus forts quand il essaie de noyer le son de la voix de son père.

– Qu… qu'est-ce que vous voulez ?

Je finis par poser la question en essayant de couvrir la voix de Zander, mais je sens que l'homme a depuis longtemps perdu contact avec la réalité. Et je ne sais pas comment tenter de raisonner une personne démente.

Il avance vers moi, ses yeux se baladent sur toute la surface de mon corps, et alors que je croyais que tous mes nerfs étaient en mode alerte maximale, le regard dans ses yeux morts, quand il

remonte à mon visage, provoque en moi une réaction supplémentaire. Des sonnettes d'alarme se mettent en marche et mon estomac se contracte violemment, à tel point que je dois combattre la nausée qui me menace.

Il tend son pistolet et je me fige quand il en passe l'extrémité de haut en bas de ma joue. Le froid de l'acier, la dure réalité du métal sur ma chair et ce que cela représente, me glacent le sang.

– Hé, vous êtes bonne, Rylee.

La façon dont il prononce mon nom, comme s'il le tripotait de la langue, me donne envie de vomir. En un instant, il serre mes joues entre ses doigts, son visage est à quelques centimètres du mien. Les larmes commencent à rouler sur mon visage. J'essaie d'être forte. Je voudrais lui dire d'aller se faire foutre, d'aller mourir. Je voudrais crier à Zander de courir pour aller chercher de l'aide. Je voudrais supplier Dieu, supplier *n'importe qui*, pour qu'on nous vienne en aide. Je voudrais dire à Colton que je l'aime. Mais rien de tout cela n'est possible là, tout de suite. J'ai les genoux qui tremblent, les dents qui essaient de claquer à l'intérieur de sa main qui les maintient serrées. Tout ce que je suis – mon avenir, les possibilités qui s'offrent à moi, ma prochaine respiration – tout dépend du bon vouloir de cet homme. Il s'approche encore plus, je sens son souffle passer sur mes lèvres tandis que ses doigts s'enfoncent plus profondément dans mes joues, et je n'arrive pas à retenir le cri de peur qui sort de mes lèvres.

– La question, *Rylee*, c'est… jusqu'où iriez-vous pour protéger un de *vos gamins ?*

– Allez vous faire foutre !

Les mots sont sortis de ma bouche avant que j'aie eu le temps de les retenir, la colère a supprimé le filtre entre ma tête et ma bouche. Et je n'ai même pas le temps de cligner de l'œil qu'il me flanque son poing dans le ventre si fort que je suis projetée en arrière. J'atterris avec un bruit mat sur le sol en béton de la terrasse et je heurte des épaules et de la tête la barrière en bois derrière moi.

La terreur qui me consume l'emporte sur la douleur du coup. J'ai atterri près de Zander, alors je me déplace péniblement, aussi vite que je peux, à côté de lui et je le tire vers moi en essayant de le protéger de mon mieux. Je sais que l'homme est derrière moi, je sens la présence menaçante de l'arme pointée sur moi, mais je berce Zander.

– Tout va bien, Zander. Il ne te fera de mal. Je ne le laisserai pas faire.

Je lui parle à voix basse, mais Zander n'arrête pas de se balancer, n'arrête pas sa litanie, et je suis si pétrifiée en ce moment que je commence à invoquer les super-héros avec lui, alors que nous sommes là, assis dans un jardin bâti sur l'espoir et qui sera bientôt, je le crains, contaminé par la violence.

– Je suis venu chercher mon fils.

Sa voix m'avait déjà paru froide auparavant, mais maintenant elle est aussi glaciale que l'acier de son arme.

– Non.

J'essaie de parler avec une assurance démentie par le tremblement de ma voix.

– Vous savez à qui vous avez affaire, putain ?

Il pointe son arme dans mon dos, pressant le bout du canon entre mes omoplates.

– C'est le moment de lâcher mon fils.

Je serre les poings pour empêcher mes mains de trembler, pour que Zander ne sache pas à quel point j'ai peur. Je ne veux pas que son père s'en aperçoive, lui non plus. J'avale péniblement ma salive tandis que le corps de Zander est secoué de sanglots, et au cas où je ne l'aurais pas su, je sais maintenant sans l'ombre d'un doute – malgré la sueur froide qui inonde mon corps et la peur logée dans mon cœur – je sais que je ne peux pas laisser son père le prendre. Que je le protégerai de toutes mes forces, parce que personne ne l'a jamais fait auparavant.

La pression du canon dans mon dos s'accentue, et je ravale un cri de douleur tandis que des larmes ruissellent sur mes joues. Je commence à mordiller ma lèvre inférieure parce que je vais me lever. Et quand je me retournerai, il faudra que je lui montre que je n'ai pas peur de lui. Il faut que je fasse le numéro de ma vie afin de sauver ce petit garçon.

– Maintenant !

Je sursaute quand son cri traverse la litanie ininterrompue de Zander.

Je presse ma bouche contre l'oreille de Zander et j'essaie de l'immobiliser alors qu'il se balance, en espérant que mes mots l'atteindront – se fraieront un chemin jusqu'à ce monde dans lequel il a transporté son esprit afin d'échapper à la peur et aux souvenirs de son père.

– Zander, écoute-moi. Je ne vais pas le laisser t'emmener. Je te le promets. Les super-héros vont arriver. Ils arrivent, d'accord ? Je vais me mettre debout, maintenant, mais quand je dirai Batman, je veux que tu rentres dans la maison en courant le plus vite possible, d'accord ? *Batman*.

J'ai à peine fini de lui parler que je sens le revolver quitter mes omoplates, mais aussitôt il balance sa botte dans mon flanc gauche. Je gémis de douleur en recevant le coup, serrant les bras autour de Zander tandis que nous heurtons la grille contre laquelle nous sommes coincés.

– Debout, putain, *Rylee !*

– Batman, ok ?

Je le répète en serrant les dents à cause de la douleur que je ressens quand je respire, et je m'oblige à me mettre debout sur des jambes flageolantes. Je prends une profonde inspiration et je me retourne pour lui faire face.

– T'es une dure à cuire, toi ! *Ça me plaît*, moi, les femmes qui résistent.

Je ravale la bile qui remonte dans ma gorge et je me force à garder une voix neutre.

– Je ne vous laisserai pas l'emmener.

Il éclate de rire, lève les yeux au ciel avant de les reposer sur moi et je me demande si je n'ai pas laissé passer ma seule et unique chance de dire à Zander de partir. De courir. Mon cœur se serre quand j'y pense.

– Je pense vraiment que vous n'êtes pas en position de me dire ce que *je peux ou ne peux pas* faire. Exact ?

Je réfléchis à toute vitesse à ce que je pourrais lui dire. Aux moyens de le calmer, parce que je vois que ses nerfs le lâchent à mesure que le temps passe. Mais tout de même, j'ai besoin de ce temps. Plus j'en gagne, plus cela laisse de chances aux secours d'intervenir.

– Il y a une meute de journalistes devant la porte. Comment comptez-vous sortir d'ici avec lui ?

Il se met à rire de nouveau et je sais que ce son hantera mes rêves pour le restant de mes jours.

– C'est ce qui vous trompe. Ils ont tous levé le camp en même temps que votre crâneur de petit ami et ils l'ont suivi.

Il se rapproche et me met son arme sous le nez.

– Il n'y a que vous et moi, et Z-man là-bas. Alors, qu'est-ce que vous dites de ça, hein ?

Tout mon sang reflue jusqu'à l'extrémité de mes pieds et je dois faire un effort pour rester concentrée quand tout se met à tourner autour de moi. Au bout d'un moment, je réussis à me stabiliser, à percer le voile qui obscurcit ma vision, et j'essaie de réfléchir à ce que je vais faire ensuite.

La seule idée qui me vient à l'esprit est qu'il faut que je trouve un moyen de le distraire, de me jeter sur l'arme et de crier à Zander de se sauver.

Mais comment ?

Quand ?

Nous restons comme ça pendant ce qui me paraît être une éternité – une confrontation silencieuse où il ne fait pas de doute que le pouvoir n'est pas partagé équitablement dans cette relation contrainte. Comme le temps s'étire, je vois que ses mains se mettent à trembler, les muscles de son visage à tressaillir et la sueur perler sur son front, tout ça alors que les incantations de Zander, qui montent en intensité, continuent d'ajouter de la tension à une situation qui peut exploser à tout moment.

– Faites-le taire, putain !

Il me hurle dessus tout en parcourant nerveusement le jardin du regard, comme un animal pris au piège qui hésite sur la marche à suivre.

Je sursaute en entendant un bruit dans le dos du père de Zander. Mon cœur bondit dans ma poitrine quand le chien du voisin se met à aboyer méchamment à travers le grillage. Le père de Zander se retourne, détournant le revolver dans son geste. Je me laisse guider par mon instinct sans réfléchir aux conséquences.

– BATMAN !

Tout en criant, je me jette sur le père de Zander. Je tombe sur lui. La violence de l'impact de mon corps athlétique contre le sien annihile toute pensée de mon esprit, à part une, *pourvu que Zander m'ait entendue*. Que mon message soit passé et qu'il coure pour s'échapper parce que si j'ai raté, mon sort est scellé.

Le bruit est assourdissant.

La détonation du revolver quand le coup part.

Le sursaut de son corps provoqué par le recul de l'arme.

Mon hurlement, un cri primal que j'entends mais que je ne reconnais pas comme venant de moi. Et puis tout s'arrête. L'air sort brutalement de mes poumons quand nous nous abattons sur le sol, je suis momentanément sidérée – mon corps, mon esprit, mon cœur – quand je tombe sur lui, avant d'essayer de me dégager. Il faut que j'attrape le revolver, je dois m'assurer que Zander est parti.

Je me soulève pour m'écarter du sale type qui continue de se débattre au-dessous de moi. Je n'ai qu'une idée *: prends le revolver, prends le revolver, prends le revolver* tandis que mes mains glissent dans un liquide visqueux au-dessous de moi. Je recule brusquement, traversée par la panique et la douleur. J'atterris sur les fesses avec un bruit mat, et la force de l'impact se répercute tout le long de ma colonne vertébrale et me fait brusquement sortir de mon état de choc.

Je quitte l'homme des yeux, tandis que je regarde le sang sur mes mains tremblantes. Je découvre le sang qui macule mon t-shirt avec la mascotte de l'équipe de Ricky imprimé sur le devant. Mon esprit lutte pour penser, en fouillant frénétiquement tous ses recoins pour trouver ce que je suis censée faire, parce que la vue de tout ce sang me donne le tournis.

Je suis paumée.

J'ai peur.

J'ai la tête qui tourne.

Le monde autour de moi sombre dans l'obscurité.

28

— Allez, Bébé, je t'en prie, réveille-toi.

Colton ? J'entends sa voix et je reconnais son parfum près de moi. J'ai la tête embrumée et j'essaie de comprendre ce qui se passe exactement. Mes paupières sont si lourdes, je ne peux pas les ouvrir tout de suite.

– Monsieur, il faut que je l'examine…

– Il n'est pas question que je bouge d'ici, putain !

Il fait si bon et je suis si bien là dans l'obscurité – tellement en sécurité – mais pourquoi Colton… Et, soudain, tout me revient comme un tsunami d'émotions. J'essaie de me redresser.

– Zander !

Son nom sort de ma bouche en un faible croassement et je me débats contre des bras, des mains et je ne sais quoi d'autre, qui me maintiennent allongée.

– Chut, chut ! Tout va bien, Ry. Tout va bien.

Colton.

Tout mon corps s'affaisse. Colton est là. J'ouvre les yeux, les larmes sont déjà là, et ma première vision c'est lui. Mon As. Une lumière qui brille dans toute cette obscurité. Nos regards se croisent, l'inquiétude a creusé des rides autour de ses yeux, mais un sourire forcé s'étale sur ses lèvres ravageuses.

– Tout va bien, Bébé.

Je cligne des yeux rapidement tandis que tout se remet en place, le tourbillon d'activité autour de nous dans le jardin – des policiers, les toubibs.

– Zander. Revolver. Père.

Mon esprit mouline et je ne peux pas mettre des mots sur mes idées assez vite. Mes yeux vont et viennent, et je finis par faire le point sur un groupe d'hommes penchés sur quelque chose à côté de moi.

Je continue à répéter les mêmes mots jusqu'à ce que Colton se penche pour m'embrasser sur la bouche. Je sens le goût du sel sur ses lèvres et j'essaie de saisir pourquoi il a pleuré. Quand il recule la tête, son sourire est un peu moins hésitant.

– Ça, c'est ma copine !

Il me caresse les cheveux, les joues, le visage.

– Tu vas bien, Ry. Zander va bien.

Il appuie son front contre le mien.

– Mais tout ce sang…

– Ce n'était pas le tien.

Ses lèvres se retroussent en un sourire soulagé contre les miennes.

– Pas le tien. Tu as agi comme une idiote et je suis terriblement en colère contre toi, mais tu as essayé d'attraper son revolver et la police a pu viser. Son sang, bébé. C'était son sang. Il est mort.

Je reprends mon souffle. Un soupir de soulagement que je n'avais pas conscience de retenir sort brusquement de mes poumons. Et les larmes suivent – des sanglots violents, hachés, qui secouent mon corps et en relâchent toute la tension. Il m'aide à m'asseoir et m'attire contre lui si bien que je suis assise de côté, sur ses genoux, ses bras autour de moi, qui me soutiennent et assurent ma sécurité. Il enfouit son nez dans mon cou et nous nous accrochons l'un à l'autre.

– Zander va bien. Il est à l'intérieur. Jax garde les autres à l'écart pour qu'ils ne sachent pas – qu'ils ne voient pas – ce qui s'est passé. Il a appelé Avery pour qu'il vienne s'occuper de Zander. Sa thérapeute est en route pour venir l'aider s'il en a besoin.

Il connaît toutes mes inquiétudes et me tranquillise en me disant tout ça.

– Es-tu… As-tu mal quelque part ?

– Monsieur, s'il vous plaît, pouvez-vous nous laisser…

– Pas tout de suite !

Colton répond sèchement à la voix dans mon dos.

– Encore un petit peu.

Sa voix est si basse que je l'entends à peine et il me serre encore plus fort contre lui, en respirant ma présence. Je suis complètement réveillée maintenant, et je vois l'activité autour du corps du père de Zander. Et je ne me rends compte des risques que j'ai pris que quand je sens le corps de Colton se mettre à trembler contre le mien, à frissonner quand il retient les sanglots qui le secouent tout entier.

Je suis paumée. Je ne sais pas quoi faire pour cet homme si fort qui s'écroule en silence. Je tente de bouger pour changer de position et me tourner vers lui, mais il resserre son étreinte.

– S'il te plaît. Je ne veux pas te lâcher tout de suite, putain. Juste encore une minute, c'est tout.

Alors, je le laisse.

Je le laisse me tenir contre lui dans ce jardin, sur une pelouse où la violence a bien failli déposséder définitivement Zander de tout espoir.

*

* *

Colton referme la portière pour moi et monte de son côté de la Range Rover puis démarre. Il franchit les barrières de la police et passe devant les flashes des journalistes à l'affût quand nous quittons le foyer. Trois longues heures ont passé. Trois heures de questions pendant lesquelles j'ai dû redire tout ce que je me rappelais de ce qui s'était passé dans la cour, derrière la maison. Et que j'avais dit à Zander de se sauver quand je dirais « Batman ». Les regards de Colton assis dans un coin quand j'ai refusé l'assistance médicale ou un bilan à l'hôpital. Sa colère grandissante quand j'ai rapporté les commentaires du père de Zander et ses agressions physiques. Signer des dépositions et laisser prendre en photo les contusions sur mon corps comme preuves. Je réponds à des appels de mes parents et d'Haddie pour les rassurer et leur dire que je vais bien et que je les rappellerai plus tard.

Trois heures pendant lesquelles je me suis sentie impuissante à réconforter mes gamins, où je voulais leur dire que j'allais bien. La psychologue a pensé qu'il valait mieux qu'ils ne me voient pas avec mon œil au beurre noir et ma joue enflée, que ça risquait de faire remonter leurs propres histoires. Même si cela m'ennuie de ne pas les voir – pour leur montrer que je vais bien –, j'ai embrassé Zander et je l'ai gardé dans mes bras aussi longtemps que j'ai pu en le félicitant encore et encore de ne pas s'être caché derrière un canapé, cette fois. En lui disant que, cette fois, il a aidé à sauver quelqu'un. Bien sûr, je ne suis pas sa maman, mais c'était immense de pouvoir atténuer le sentiment de culpabilité et d'impuissance dans son psychisme traumatisé.

Nous entrons sur l'autoroute et seule la voix de Rob Thomas dans « Unwell », distillée par les haut-parleurs, entame, non sans ironie, le silence qui règne dans la voiture. Colton ne desserre pas les dents et ses jointures blanchissent tellement ses mains sont crispées sur le volant. Sa colère est palpable, elle émane de lui par vagues, et la seule raison que j'y vois c'est qu'il est furieux parce que j'ai pris des risques.

J'appuie ma tête sur le dossier du siège et je ferme les yeux, mais je les rouvre aussitôt parce que tout ce que je vois, ce sont *ses* yeux, tout ce que je ressens, c'est le froid de l'acier contre ma joue, tout ce que j'entends, c'est Zander psalmodiant sa litanie en boucle.

Je voudrais bien détendre l'atmosphère entre Colton et moi, parce que j'ai vraiment besoin de lui en ce moment. Pas de ce Colton-là, enfermé dans son monde de colère. J'ai besoin de ses bras autour de moi, de la chaleur de son souffle dans mon cou, du sentiment de sécurité que j'éprouve quand je suis avec lui.

– Il a suivi ton conseil.

J'ai parlé si bas que je ne suis pas sûre qu'il m'ait entendue dire la seule chose que je n'ai pas dite aux policiers. La seule chose qui, pour moi, serait une trahison de la confiance que Colton m'a

accordée en me la racontant. Au bout de quelques secondes, il pousse un soupir et me jette un coup d'œil. Alors, je poursuis :

– Quand je suis sortie, j'ai trouvé Zander roulé en boule dans un coin de la cour et pendant tout le temps où nous avons été dehors, je l'ai entendu invoquer tes super-héros.

Je pousse un petit cri quand Coton braque brusquement et coupe les deux voies, dans les bruits furieux des klaxons, pour s'arrêter d'un seul coup sur le bas-côté de la route. Avant même que j'aie repris mon souffle et que ma ceinture de sécurité ne se déverrouille, il est dehors et fait le tour de la voiture pour venir de mon côté. Je regarde de tous côtés en essayant de comprendre ce qui ne va pas. Est-ce qu'il y a un problème avec la voiture ? Je l'observe, alors qu'il passe devant ma portière, va jusqu'au bout de la Rover et revient sans s'arrêter vers l'avant du véhicule. Il continue à marcher pendant une cinquantaine de mètres, et alors qu'il me tourne le dos, je l'entends hurler quelque chose de toutes ses forces avec une fureur sauvage que je n'ai jamais entendue chez lui auparavant. Si jamais j'avais eu la velléité de sortir de la voiture, elle m'a complètement passé à présent. Sa tension est visible dans le mouvement de ses épaules qui montent et descendent au rythme de sa respiration saccadée. Il serre les poings comme s'il était prêt à se battre, lui seul contre le reste du monde.

Je continue de l'observer, incapable de détacher mon regard, et j'essaie de comprendre ce qui se passe dans sa tête. Au bout d'un moment, il fait demi-tour et revient vers ma portière qu'il ouvre brusquement. Je tourne instinctivement la tête, ses mâchoires sont serrées, son cou tendu. Je le regarde droit dans les yeux. Nous nous fixons et j'essaie de lire le message qu'il tente de me faire passer, mais il semble tellement en contradiction avec son attitude que je pense me tromper. Je vois la crispation des muscles de sa mâchoire quand il tend la main vers ma joue pour la retirer aussitôt. J'incline la tête d'un air interrogateur, ma lèvre inférieure se met à trembler parce que là, ça commence à faire beaucoup pour la journée. Je remarque que ses yeux descendent sur ma bouche et enregistrent ma vulnérabilité, et tout à coup je me retrouve écrasée sur sa poitrine, un de ses bras me soutient le dos, une main sur ma nuque, et il me colle contre lui en une embrassade totalement désespérée. Nos nous raccrochons l'un à l'autre et mes larmes tombent sur son t-shirt.

– De toute ma vie, je ne me suis jamais senti aussi impuissant.

Sa voix est assourdie par l'émotion et il me serre encore plus fort.

– Je suis absolument furieux, là, et je ne sais pas comment gérer ça.

J'entends un grondement de sa colère qui bout juste sous la surface.

– C'est fini, Colton. Tout va bien…

– Il a posé les mains sur toi, bon sang !

Il s'écarte de moi en hurlant et fait quelques pas avant de faire volte-face en se passant la main dans les cheveux. Il ne dit rien mais me regarde fixement, ses yeux me supplient de lui pardonner alors qu'il n'a rien fait de mal.

– Il a levé la main sur toi et je n'étais pas là pour te protéger, alors que c'est mon boulot, putain, Rylee. Te protéger ! Prendre soin de toi ! Et je n'ai pas pu, bordel ! Je n'ai pas pu !

Il baisse les yeux vers le gravier sur le bas-côté de la route et l'angoisse que j'entends dans sa voix me déchire, parce qu'il n'aurait rien pu faire de toute façon, mais je sais que ça ne servirait à rien de le lui dire.

Quand il relève les yeux, je vois briller ses larmes.

– J'ai voulu passer en force le barrage de police. Ils m'ont enfermé à l'arrière d'une de leurs voitures pour que je me calme parce que j'étais prêt à entrer, avec ou sans eux. Je t'avais entendue au téléphone, Rylee. J'avais entendu ta voix et je me la repassais en boucle dans ma tête et je ne pouvais rien faire.

Il secoue la tête tandis qu'une larme unique et poignante roule sur sa joue.

– Je ne pouvais rien faire.

Sa voix se brise et je fais mine de descendre de voiture, mais il lève la main pour que je le laisse finir.

– J'ai entendu le coup de feu…

Je le vois lutter pour contenir les émotions qui le submergent.

– … et j'ai pensé… j'ai pensé que c'était toi. Et pendant tout ce temps j'attendais, et quand j'ai vu Zander hurlant, sortir en courant, j'ai attendu que tu sortes, en vain… bordel de Dieu, Ry, là j'ai pété les plombs. Complètement.

Il fait un pas vers moi, essuyant vivement une larme du dos de la main. Je déglutis avec difficulté, la gorge serrée par l'émotion.

– Je me suis assuré que Zander allait bien et je suis entré de force dans la maison. Il fallait que je sois avec toi, que je te voie, que je te touche… et je suis entré dans la salle commune et là je vous ai vus, tous les deux, allongés sur le dos dans l'herbe. Vous aviez tous les deux la poitrine couverte de sang. Et vous ne bougiez pas, ni l'un ni l'autre.

Il vient se mettre entre mes jambes écartées, renouant le contact physique dont j'ai tant besoin, et prend ma joue dans sa main.

– J'ai cru que je t'avais perdue. J'étais complètement pétrifié, putain. Et je suis allé à côté de toi, je suis tombé à genoux pour te prendre dans mes bras, pour te secourir, pour… je ne sais pas ce que je pensais faire, mais il fallait que je te touche. *Et tu étais vivante.*

Sa voix se brise de nouveau quand il se penche et pose son front sur le mien.

– Tu étais vivante.

Il pose ses lèvres sur les miennes et ne les retire pas quand les sanglots secouent ses épaules et que les larmes coulent sur ses joues jusqu'à ce que je sente le goût du sel entre nos lèvres.

– Je suis là Colton. Je vais bien.

Je le rassure tandis que nous appuyons nos fronts l'un contre l'autre, les mains posées sur la nuque de l'autre alors que le monde extérieur passe devant nous à cent à l'heure, mais plus rien n'existe à part lui et moi.

Seuls au monde.

Acceptant l'idée que les sentiments que nous ressentons ne font que grandir avec le temps qui passe.

Et que nous ne serons pas toujours capables de sauver l'autre.

Éprouvant l'un pour l'autre un amour que nous n'aurions jamais cru possible.

*

* *

Nous tournons dans Broadbeach Road, nos mains jointes entre nous, et nous traversons la plus grande meute de journalistes que j'ai jamais vue. Colton pousse un profond soupir. Nos émotions ont été mises à rude épreuve et je ne sais pas si Colton va pouvoir tenir encore longtemps sans craquer.

Et je prie pour que cette foule indisciplinée ne soit pas la goutte qui va faire déborder le vase, parce que franchement, j'en ai vraiment ras le bol.

Je baisse la tête et je lève la main pour dissimuler le côté enflé de mon visage des flashes incessants, et des coups pleuvent sur la voiture pour nous faire lever la tête. Peu de temps après, Colton ralentit et nous passons les grilles qui s'ouvrent devant nous tandis que Sammy et les deux autres types de la sécurité s'avancent pour empêcher la presse d'entrer dans la propriété. Nous nous garons et quand Colton vient ouvrir ma portière, le rugissement soudain des journalistes de l'autre côté du portail me frappe comme un raz de marée.

Il m'aide à sortir de la voiture et je grimace de douleur quand mon corps vient me rappeler tout ce qu'il a subi. Coton le remarque et, sans me laisser le temps de protester, il me soulève dans ses bras et me porte vers la porte d'entrée. Je pose la tête sous son cou, et je sens les vibrations dans sa gorge quand il appelle Sammy et le salue d'un signe de tête.

Et soudain, il s'arrête net. Je me demande ce qu'il a entendu ou ce qui le fait réagir, mais contre toute attente, il fait demi-tour et se dirige vers le portail au bout de l'allée.

– Ouvre ces putains de grilles, Sammy !

Quand nous en approchons, je me serre contre lui, en proie à la plus grande des confusions et à une totale incertitude.

J'entends le claquement du métal et les moteurs qui se mettent en marche, les reporters qui deviennent hystériques en voyant les grilles s'ouvrir, et totalement dingues quand ils nous voient tous les deux devant eux. Mon cœur bat à se rompre et je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il fait. Nous restons comme ça un moment, lui qui me tient contre lui, et moi le visage dans son cou, sous les questions incessantes qui pleuvent l'une après l'autre et les flashes des appareils photo si violents que je les vois à travers mes paupières closes.

Colton baisse la tête et approche les lèvres de mon oreille. Malgré le bruit qui nous entoure, je l'entends clairement me dire :

– C'est une chose que j'aurais dû faire depuis le début. Je suis désolé.

Il pose un baiser chaste sur ma joue.

– Je vais te poser par terre maintenant, d'accord ?

J'essaie de comprendre de quoi il parle, mais je me contente de hocher la tête. *Que fait-il ?*

Il me pose par terre.

– Ça va ?

Il me regarde dans les yeux comme si nous étions seuls. Quand j'acquiesce d'un signe de tête, il a ce petit sourire satisfait et avant que je puisse voir où il veut en venir, ses lèvres sont sur les miennes pour un baiser dévorant, qui me fait battre le cœur et serrer les cuisses et qui balaie tous les doutes possibles sur à qui appartiennent le cœur et les sentiments de Colton. Ses lèvres s'emparent de moi et il me déguste comme un homme en manque et affamé. Et je suis tellement absorbée par lui – tout aussi avide que lui – que je n'entends plus les gens autour de nous ni les clics des appareils photo, parce que quand on fait abstraction du monde extérieur, ce qui compte au fond, c'est nous.

Quand il met fin à notre baiser, je pousse un petit cri étouffé et il me fait ce petit sourire entendu de nouveau.

– Tant qu'à faire qu'ils regardent, Ryles…

Et il hausse les épaules insolemment tandis que je finis mentalement la phrase qu'il m'avait dite à Las Vegas… *autant leur en donner pour leur argent.*

– Vous avez bien tous la bonne photo ?

Il s'adresse à la foule qui nous entoure et je le regarde sans comprendre.

– Alors, voici ce que vous allez pouvoir publier avec votre fichu cliché. Ce n'est pas Rylee la briseuse de ménage, les gars. C'est Tawny. Tawny, qui est aussi une foutue menteuse.

Il jette un coup d'œil de mon côté et je le regarde bouche bée.

– Ouaip. Le test de paternité est négatif. Alors votre histoire ? Eh bien, il n'y a plus d'histoire, en fait !

Il me faut une minute pour intégrer le sens de ses paroles et je reste là à le fixer tandis qu'il me regarde avec son sourire le plus éclatant et secoue la tête en m'attirant contre lui.

– Mais… pourquoi… comment ?

Je bégaie, dépassée par les émotions qui déferlent en moi à un rythme effréné, avec une dominante, cependant : le soulagement.

– Chase va me tuer pour ça.

Il se parle à lui-même en affichant un petit sourire ironique que je ne comprends pas. Avant que je lui pose la question, il nous fait pivoter et franchit les grilles dans l'autre sens au moment où arrivent les questions sur ce qui s'est passé au foyer aujourd'hui. Il les ignore et attend que les grilles se referment avant de se tourner vers moi.

– C'est pour ça que je t'appelais. Pour te le dire… et puis tout est arrivé.

Je me contente de le dévisager. Je vois que le poids du fardeau a disparu de son regard – il avait probablement disparu plus tôt dans la journée mais il faut dire j'ai eu d'autres soucis. Je hoche la tête, incapable de parler quand il me prend la main et la porte à ses lèvres.

Et cela me frappe avec plus de force que jamais.

Nous pouvons y arriver.

Tous les obstacles qui se dressaient entre nous ont disparu d'une façon ou d'une autre. Il ne reste que cette fille désintéressée et ce garçon convalescent, et ça peut marcher entre nous, vraiment.

Il me regarde tandis que les larmes me montent aux yeux et je me jette dans ses bras et je ne le lâche plus, parce que c'est exactement l'endroit où je veux être.

Exactement à ma place.

Chez moi.

29

– Tu es sûre que ça va ?

C'est au moins la centième fois qu'il me pose la question mais, quelque part, je souris en douce en pensant à la façon dont il s'occupe de moi. La journée n'en finissait plus quand j'ai rassuré Haddie, lui confirmant que j'allais bien et qu'elle n'avait pas besoin de revenir de San Francisco, où elle était pour son travail, pour vérifier elle-même que tout allait bien, et que je l'appellerais le lendemain matin. Après, il y a eu mes parents et les mêmes paroles destinées à les rassurer, et enfin les garçons… pour prendre des nouvelles de Zander en regrettant de ne pas être là pour lui parler face à face ainsi qu'aux autres.

À partir de là, Colton a intercepté les appels et a dit à tout le monde – ses parents, Quinlan, Beckett, Teddy – que j'avais besoin de me reposer et que je les appellerais demain.

– Ça va. Je ne me sens pas très bien mais je pense que c'est parce que je suis épuisée. Je suis un peu barbouillée. J'aurais dû manger plus avant de prendre les antidouleurs. En plus, ils me donnent super envie de dormir…

Il s'assied dans le lit.

– Tu veux que j'aille te chercher quelque chose à manger ?

– Non.

Je le tire par le bras pour qu'il se rallonge et je le regarde.

– *Prends-moi dans tes bras.*

Aussitôt, il change de position et passe délicatement ses bras autour de moi et me tire contre lui de telle façon que nos deux corps s'emboîtent parfaitement.

– Comme ça ?

– Hmmm.

Je me serre contre lui autant que mon corps endolori me le permet parce que la douleur est un peu plus supportable quand il me tient serrée contre lui.

On reste comme ça un moment, nos respirations deviennent plus régulières. Je suis en train de sombrer dans le sommeil quand il murmure :

– Je te pilote ? Rylee. Je te pilote vraiment, vraiment.

Toute ma personne soupire en entendant ces mots, cet aveu qui lui demande un effort, je le sais. Je pose mes lèvres sur mon endroit préféré, sous sa mâchoire.

– Moi aussi, je te pilote, Colton.

Plus que tu ne le sauras jamais.

*
* *

Ce sont les spasmes dans mon ventre qui me réveillent.

Je suis allongée dans le noir complet, par cette nuit sans lune, et les petits élancements continuels combinés avec la sueur qui couvre mon corps, plus les vertiges, me disent qu'il faut que j'aille vite dans la salle de bains avant de vomir. Je me dégage doucement de l'étreinte de Colton et j'essaie de me dépêcher sans le déranger. Il marmonne quelque chose et je m'immobilise en attendant qu'il se retourne sur le dos et redevienne calme.

J'ai la tête qui tourne quand je me mets debout, et je suis complètement abrutie par les analgésiques. J'ai l'impression de marcher dans l'eau. Je ris parce que même le sol a l'air d'être mouillé mais je sais que c'est l'effet des médicaments. Je passe la main le long du mur pour me stabiliser et me guider dans l'obscurité afin d'éviter de me cogner contre quelque chose et de réveiller Colton.

Oh mon Dieu, je vais vomir !

Je sens sous mes pieds les épais tapis qui recouvrent le sol de la salle de bains et je pousse un petit gémissement de douleur mélangée de soulagement quand je me rends compte que les toilettes sont si près. Je glisse un peu quand j'arrive sur le carrelage et je maudis Baxter et son bol d'eau qui éclabousse toujours partout. Je ferme la porte de la salle de bains et j'allume la lampe dont l'éclat soudain me fait mal aux yeux. Je les referme aussitôt tandis que je suis prise de violents vertiges. Je me penche en avant, les mains sur le bord de la cuvette, l'estomac contracté, prête à vomir, mais tout ce que je ressens, c'est la pièce qui tourne autour de moi. Mon estomac se révulse, secoué par des spasmes répétés. Après une contraction particulièrement violente, je sens quelque chose qui coule le long de mes jambes.

Et je me mets à rire de voir que je suis assez nulle pour gerber tellement fort que je m'en pisse dessus. Mais mon esprit est si ramolli, si lent à rassembler mes idées, qu'au lieu de réfléchir à ce que je dois faire ensuite, je me laisse tomber sur les genoux. Je glisse sur le sol de marbre couvert d'urine, mais j'ai tellement mal au ventre et j'ai tellement le tournis qu'en fait je m'en fiche. La seule chose qui m'inquiète c'est que je dois avoir l'air vraiment pathétique. Je ne risque pas d'appeler Colton à l'aide.

Et je suis si fatiguée – j'ai tellement sommeil – et tellement peur de vomir de nouveau que je décide de poser la tête sur mes mains sur le bord de la cuvette et de me reposer un instant.

Ma tête glisse petit à petit du bord de la cuvette et je ne sais pas combien de temps a passé, mais je me réveille en sursaut quand elle tombe. Je suis immédiatement assaillie par une bouffée de chaleur qui traverse tout mon corps, suivie d'un tremblement absolu que je m'oblige à faire cesser, le temps de prendre une profonde inspiration.

Il y a quelque chose qui cloche.

Je le sens aussitôt, même si j'essaie de me remettre les idées en place, les aligner pour leur donner un peu de cohérence. Mais je n'y arrive pas. Je ne comprends rien du tout. J'ai la tête lourde et mes bras pèsent trois tonnes. J'essaie d'appeler Colton à l'aide, j'ai dépassé la honte qu'il me trouve assise dans une mare de pisse. Il y a vraiment un truc qui ne va pas. Je pose la main sur le lambris pour essayer de me mettre debout et d'ouvrir la porte afin qu'il m'entende l'appeler, mais elle glisse. Et quand je parviens à ouvrir les yeux, quand j'arrive à accommoder, je vois qu'il y a l'empreinte de ma main ensanglantée en bas du mur.

Hmm.

Je pousse une espèce d'éclat de rire quand le délire s'installe. Quand je baisse les yeux et que je vois que je ne suis pas assise dans une mare d'urine.

Non.

Mais pourquoi le sol est-il couvert de sang ?

– Colton ?

Mais je suis trop faible, je sais que ma voix ne porte pas assez loin.

Je flotte et c'est si chaud et je suis si fatiguée. Je ferme les yeux et je souris parce que je vois le visage de Colton.

Si beau.

Tout à moi.

Je sens le sommeil qui me gagne – mon esprit, mon corps, mon âme – et j'abandonne la victoire à ses doigts léthargiques.

Et juste avant qu'il m'emporte, je comprends le pourquoi, *mais pas le comment.*

Oh, Colton.

Je suis désolée, Colton.

L'obscurité menace de m'engloutir.

Je t'en supplie, ne me déteste pas.

Je n'ai plus la force de résister à son obscurité étouffante.

Je t'aime.

Spider-Man. Batm…

30

Colton

La détonation me réveille en sursaut. Je m'assieds d'un bond dans mon lit et je peine à reprendre ma respiration en me disant que c'est terminé. Ce n'est qu'un putain de cauchemar. Ce fils de pute est mort et il n'a eu que ce qu'il méritait. Zander va bien. Rylee va bien.

Mais il y a un truc. Quelque chose qui cloche.

« *Cite quelque chose que j'abandonne pour toi…* »

Je sursaute, frappé de panique en entendant les paroles de la chanson qui m'arrive des haut-parleurs au-dessus de ma tête. *Merde*. J'ai oublié de les éteindre hier soir. Est-ce que c'est ça qui m'a foutu la trouille ? Je me frotte le visage pour me sortir de mon hébétude ensommeillée.

C'est sûrement ça.

« *… Excuse-moi de n'avoir pas réussi à te rejoindre…* »

J'attrape la télécommande sur la table de nuit pour éteindre la musique. Et c'est alors que je l'entends de nouveau, ce bruit, et j'ai la certitude que c'est ça qui m'a réveillé.

– Bax ?

Et c'est là que je réalise que Ry n'est pas dans le lit. Baxter gémit encore.

– Putain, Bax ! T'as vraiment besoin d'aller pisser à cette heure-ci ?

Je sors du lit et quand je me mets debout, j'attends une seconde pour me stabiliser et Dieu merci, putain, ça devient de plus en plus facile, parce que j'en ai marre d'avoir l'impression d'avoir quatre-vingts ans chaque fois que je me lève.

Je regarde aussitôt vers le haut de l'escalier pour voir s'il y a de la lumière en bas, et mes poils se hérissent en constatant qu'il fait noir comme dans un four. Baxter recommence à gémir.

– Du calme, mec. J'arrive !

Je fais quelques pas vers la salle de bains, et je suis un peu soulagé en voyant le filet de lumière autour de la porte fermée des toilettes. *Bon Dieu, Donavan, calme-toi putain, elle va bien.* C'est pas la peine de l'étouffer et tout ça, parce que tu continues à flipper.

Baxter gémit toujours et je m'aperçois qu'il est entré dans la salle de bains. C'est quoi ce bordel ! Ce chien s'est trop léché les couilles et ça le rend dingue.

– Fiche-lui la paix, Bax ! Elle ne se sent pas très bien. Je vais te sortir.

J'entre dans la salle de bains parce que je sais très bien qu'il ne viendra pas si je ne l'attrape pas par le collier. J'étouffe un juron en essayant de le faire obéir, mais il ne bouge pas. Je suis crevé et pas d'humeur à supporter ses caprices. Je glisse dans l'eau répandue sur le sol et ça me fout en rogne.

– Si tu buvais un peu moins de flotte, tu n'aurais pas envie de pisser au milieu de la nuit !

J'avance encore d'un pas et une fois encore je glisse, et cela me met hors de moi. J'en ai plein le dos maintenant et j'ai du mal à garder mon calme.

Baxter recommence à gémir devant les toilettes, alors je cogne doucement à la porte.

– Tout va bien, Ry ?

Silence. *Qu'est-ce qui se passe, bordel ?*

– Ry ? Ça va ?

En une fraction de seconde, j'ouvre la porte à toute volée, mais cela me paraît une éternité, bon Dieu. Un milliard de pensées se bousculent dans ma tête, comme au départ d'une course, mais la seule que je bloque toujours, celle que je ne laisse jamais me contrôler, s'installe soudain dans tout mon être.

La peur.

Ma raison tente d'analyser ce que je vois, mais je n'y arrive pas parce que je suis obnubilé par le sang. Tout ce sang, et au milieu, les épaules affaissées contre le mur, les paupières closes et le visage si pâle qu'il ne tranche même pas sur le marbre clair dans son dos, Rylee. Mon cerveau bégaie en essayant de comprendre la situation.

Et soudain, le temps reprend son cours et les choses se mettent à aller beaucoup trop vite.

– Non !

Je ne me rends même pas compte que c'est moi qui hurle, je ne sens pas le sang dans lequel je m'agenouille pour la prendre dans mes bras.

– Rylee ! Rylee !

Je la secoue pour essayer de la réveiller, putain ! Mais sa tête pend sur le côté, inanimée.

– Oh, mon Dieu ! Mon Dieu !

Je la tire contre moi et je la berce tout en lui secouant les épaules pour essayer de la faire revenir à elle. Et, tout à coup, je me fige. Juste au moment crucial où il faut que je m'active, je me fige. Je suis complètement paralysé, putain, quand j'avance la main et l'immobilise avant d'appuyer

sur le petit creux sous son menton, j'ai trop peur, quand je vais appuyer du bout de mes deux doigts, de ne sentir aucun battement.

Seigneur, elle est si belle.

Cette pensée vacille et s'évanouit, comme mon courage.

Le nez humide de Baxter sur mon dos me rappelle brusquement à la réalité, et je laisse échapper un souffle que je retenais sans m'en rendre compte. Je retrouve un peu de ma raison – un peu de santé mentale – pas très vaillante, mais qui est là quand même. J'appuie les doigts et je pousse un cri de soulagement en sentant le faible battement de son pouls.

J'ai juste envie d'enfouir mon visage dans son cou et de la tenir contre moi, de lui dire que ça va aller, mais je sais que les trente secondes que je viens de perdre, comme un con, à rester assis là peuvent être déterminantes.

Je me répète qu'il faut que je réfléchisse, que je dois me concentrer, mais mes idées partent dans tous les sens et je n'arrive pas à en arrêter une seule.

Appeler le 911.

La porter en bas.

Tout ce sang.

Je ne veux pas la perdre.

– Reste avec moi, Bébé. Je t'en supplie, reste avec moi.

Je ne sais pas quoi faire. Je suis perdu, terrifié, complètement à côté de mes pompes, bordel !

Je perds littéralement la tête à essayer de décider quoi faire et ce qui est le plus important… mais la seule chose dont je suis absolument certain, c'est que je ne veux pas la lâcher. Mais il le faut. Je la tire hors de la petite pièce, mes pieds glissent dans le sang qui recouvre le sol, et la vue des traces sombres qui souillent le sol clair, quand je tire son corps jusqu'au tapis, font remonter ma panique.

Je l'allonge délicatement par terre.

– Téléphone. Je reviens tout de suite.

Je glisse encore une fois en me ruant dans la chambre pour prendre mon téléphone sur la table de chevet. J'écoute la sonnerie en revenant à côté d'elle et je pose immédiatement le bout des doigts sur son cou.

911…

– 5462 Broadbeach Road. Faites vite ! S'il vous plaît.

– Monsieur, j'ai besoin de…

– Il y a du sang partout, putain, et je ne sais pas…

– Monsieur ! Calmez-vous, nous…

– Me calmer ? J'ai besoin d'aide ! Faites vite, je vous en supplie !

Je lâche mon téléphone. Il faut que je la porte en bas. Pour que ce soit plus facile pour l'ambulance qui va venir la chercher.

Je la soulève dans mes bras et je la prends contre moi, sans pouvoir retenir ce putain de sanglot qui me secoue en traversant en courant la chambre, et en bas des escaliers. Une peur panique mêlée de confusion s'empare de moi.

– Sammy !

Je hurle comme un dément et je m'en fous parce que je ne vois que le sang qui recouvre le sol de la salle de bains. Je me revois, enfant, et cette putain de poupée qui appartenait à Quin – Raggedy Ann[1] ou un truc du genre – avec sa tête, ses bras et ses jambes qui pendaient tout mous sur les côtés, quelle que soit la façon dont elle la tenait. Et comment Quin pleurait parce que je la taquinais tout le temps en lui disant que sa poupée était morte.

Et je n'arrive pas à penser à autre chose qu'à cette foutue poupée parce que c'est à ça que Rylee ressemble en ce moment. Avec sa tête inerte qui ballotte sur mon bras, et ses membres qui pendent dans le vide.

– Oh, mon Dieu !

J'arrive en sanglots au bas des marches, bloqué sur cette putain d'image de poupée.

– Sammy !

J'espère que je ne lui ai pas dit de rentrer chez lui comme d'habitude mais bien de dormir dans la chambre d'amis, à cause des journalistes ingérables hier soir.

– Colt, qu'est-ce qui ne va pas ?

Il arrive en courant et ses yeux s'agrandissent quand il me voit la porter dans mes bras. Il se fige sur place et, l'espace d'un instant irréel, je me dis que Rylee serait furax que je lui aie permis de la voir comme ça – juste avec son débardeur et sa culotte – et je l'entends m'engueuler. Et le son de sa voix dans ma tête, c'est trop. Je tombe à genoux avec elle.

– J'ai besoin d'aide, Sammy. Rappelle le 911. Appelle mon père. Pour moi. Pour elle.

Je sanglote en enfouissant mon visage dan son cou, je la berce et je lui dis de tenir le coup, que ça va aller, qu'elle va aller bien.

J'entends Sammy qui téléphone, je l'entends parler, mais mon cerveau en état de choc ne reçoit qu'une information : il faut que je la sauve. Elle ne peut pas me laisser. *Elle est brisée*.

– Colton ! Colton !

La voix de Sammy me sort de mon état hypnotique. Je lève les yeux vers lui. Le téléphone à l'oreille, il reçoit visiblement des instructions du 911 et je ne sais même pas si je lui réponds ou pas.

– D'où vient le sang ?

– *Quoi ?*

– Regarde-moi !

Le ton de sa voix me sort un peu de mon brouillard.

– D'où est-ce qu'elle saigne ? Il faut essayer d'arrêter l'hémorragie.

Putain de Dieu ! Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? J'ouvre la bouche pour répondre, pour lui dire, et je m'aperçois que je suis si paniqué que je n'en ai pas la moindre idée.

Sammy me regarde droit dans les yeux comme pour me dire que je peux le faire, qu'elle a besoin de moi, et il parvient à pénétrer dans mon cerveau qui marche au ralenti. Aussitôt je l'allonge par terre – même si ça me tue parce que j'ai l'impression qu'elle a si froid que je dois la garder au chaud. Je commence à passer les mains sur tout son corps et je me mets à trembler tellement je suis furieux après moi de n'y avoir pas pensé, tellement j'ai peur de ce que je vais découvrir.

Je pousse un cri de terreur quand je me rends compte que le sang continue à couler sur ses jambes et que je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

– Son accident. Ça a quelque chose à voir avec son accident.

Je soulève son t-shirt pour monter les cicatrices sur son ventre comme si cela expliquait tout. Et je ne résiste pas à l'impulsion de la saisir et la serrer contre moi – le froid de son corps contre la chaleur de ma peau – tandis que Sammy se remet à parler avec la personne à l'autre bout du fil.

– Tiens bon, chérie. Les secours vont arriver.

Je la berce contre moi, sachant que je n'ai aucun moyen d'arrêter les saignements – ni le sien ni celui de mon cœur.

Je la tiens si serrée que je suis certain de l'avoir sentie bouger. Je hurle son nom pour essayer de la réanimer et qu'elle me revienne.

– Rylee ! Rylee ! Je t'en supplie, Bébé.

Mais il n'y a rien. Rien, putain. Quand je sanglote, désespéré, son corps frémit de nouveau et je me rends compte que c'est moi qui la fais bouger. C'est mon propre corps qui tremble et qui pleure et qui supplie, qui la fait bouger.

– Oh, mon Dieu. Pas elle. S'il vous plaît, pas elle. Vous m'avez pris tout ce que j'avais de bien.

Je m'adresse, en hurlant dans une maison vide, à un Dieu auquel je ne crois plus en ce moment.

– Vous n'avez pas le droit de me la prendre.

Je me raccroche à la seule chose possible quand tout ce à quoi je croyais me glisse entre les doigts. J'enfonce mon visage dans son cou, secoué par des sanglots dévastateurs en essayant, par la chaleur de mon souffle, de réchauffer sa peau qui refroidit sous mes lèvres.

– Vous… n'avez pas… le droit… de me la prendre.

– Colton !

Quelqu'un me secoue par l'épaule, me faisant sortir brusquement de ma transe, je ne sais pas combien de temps a passé mais je les vois maintenant, les toubibs, et les gyrophares qui se reflètent sur les murs par la porte d'entrée ouverte. Et je sais qu'ils vont devoir me l'enlever pour la secourir, mais j'ai tellement peur que je ne veux pas la lâcher.

Elle a besoin de moi, là tout de suite, mais je sais que j'ai encore plus besoin d'elle, putain !

– S'il vous plaît, s'il vous plaît, ne me l'enlevez pas.

Ils la soulèvent pour l'emporter, et je ne sais pas bien si je m'adresse aux ambulanciers ou à Dieu.

*

* *

– Ça fait combien de temps, Sammy ?

Je me lève brusquement de mon fauteuil, à bout de nerfs et incapable de couvrir assez de distance pour me calmer.

– À peine une demi-heure. Il faut leur laisser le temps.

Je suis conscient que tout le monde dans cette putain de salle d'attente me dévisage, intrigué par cet homme aux vêtements couverts de sang, qui fait les cent pas comme un animal en cage. Je suis nerveux. Impatient. Terrorisé, putain. J'ai besoin de savoir où elle est. Ce qui ne va pas. Je me rassieds, avec les genoux qui sautent sans arrêt comme un putain de junkie qui a besoin de son fix et je me rends compte que c'est ça. J'ai besoin de mon fix. J'ai besoin de ma Ryles.

J'ai cru l'avoir perdue aujourd'hui seulement pour apprendre que non, et ensuite quand je crois qu'elle est hors de danger – à l'abri dans mes bras, putain, quand nous nous endormons – on vient me l'arracher, putain. Je suis complètement paumé. Tellement en colère, bordel. Tellement… Je ne sais même plus ce que je suis, mais je veux que quelqu'un sorte de derrière ces putains de portes automatiques et me dise qu'elle va s'en sortir. Que son état est beaucoup moins grave que ça n'en avait l'air, avec tout ce sang.

Mais personne ne vient. Personne ne m'apporte de réponse.

J'ai envie de hurler, de donner des coups de poing, de courir quinze bornes, n'importe quoi pour être débarrassé de cette putain de douleur dans la poitrine et de ce poids sur l'estomac. J'ai l'impression de devenir fou. Je veux que le temps s'accélère ou qu'il ralentisse, bordel, ce qu'il y a de mieux pour elle, pourvu que je puisse la voir bientôt, que je puisse la prendre dans mes bras bientôt.

Je sors mon téléphone, j'ai besoin d'avoir un contact avec elle. Quelque chose. N'importe quoi. Je commence à taper un texto, pour lui exprimer, de la façon qu'elle comprend le mieux, ce que je ressens.

Je termine, j'appuie sur la touche « envoyer », et je me raccroche à l'idée qu'elle va le trouver quand elle se réveillera – parce que c'est obligé qu'elle se réveille – et qu'elle saura exactement comment je me sens en ce moment.

– Colton !

C'est la voix de l'homme qui a toujours su comment arranger les choses pour moi mais, cette fois, il ne peut rien faire. Et c'est pour ça que… quand je l'entends m'appeler, je craque, putain. Je ne me lève pas pour lui dire bonjour, je ne relève même pas la tête pour le regarder parce que je suis tellement dépassé par les événements que je ne fonctionne plus. Je me laisse tomber, la tête dans les mains et je me mets à sangloter comme un bébé, putain.

Je me fous des gens qui sont là. Je me fous d'être un adulte et que les hommes ne pleurent pas. Je me fous de tout, sauf du fait que je ne peux rien faire pour elle pour l'instant. Que mon super-héros du tout dernier recours ne peut rien pour elle, là maintenant. Mes épaules sont secouées de sanglots, ma poitrine me fait mal et les yeux me brûlent tandis que je le sens passer son bras autour de moi et qu'il m'attire sur sa poitrine comme il peut pour essayer de me réconforter alors que je sais que ça ne va rien changer pour elle, putain. Cela ne va pas effacer de mon esprit les images du corps inerte de Raggedy Ann et de ses lèvres pâles.

Humpty putain de Dumpty.

Je me sens si mal que je ne peux même pas parler. Et même si je pouvais, je ne sais pas si je pourrais mettre des mots sur mes pensées. Et il me connaît si bien qu'il ne dit rien. Il se contente de me tenir contre lui tandis que j'expulse tout ce que je ne peux pas exprimer autrement.

Nous restons assis en silence un moment. Même quand mes putains de larmes se sont taries, il laisse un bras autour de mes épaules tandis que je me penche en avant, la tête dans les mains.

– Je suis là, fils. Je suis là.

Il répète ça inlassablement, la seule chose qu'il peut dire.

Je ferme les yeux et je serre les paupières, en essayant de vider mon esprit, mais ça ne marche pas. Je n'arrête pas de penser que mes démons ont fini par gagner. Ils m'ont pris la chose la plus pure que j'aie jamais eue dans ma vie et ils me volent sa lumière, putain.

Son étincelle.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

J'entends le crissement de chaussures sur le sol qui viennent s'arrêter devant moi et j'ai si peur de ce que cette personne va me dire que je garde la tête penchée et les yeux fermés. Je reste dans mon monde obscur, en espérant que j'arrive à le contrôler suffisamment pour qu'il ne s'empare pas d'elle aussi.

– Vous êtes le père ?

C'est une voix à l'accent chantant, du Sud, qui pose la question, je sens mon père qui change de position et je suppose qu'il fait oui de la tête, prêt à écouter les nouvelles à ma place, porter le fardeau à la place de son fils.

– Vous êtes le père ?

La voix répète la question et j'écarte les mains de mon visage pour regarder mon père, j'ai besoin qu'il fasse ça pour moi, j'ai besoin qu'il prenne tout à sa charge pour le moment pour que je puisse refermer les yeux et être le petit gamin impuissant que j'ai l'impression d'être. Quand je tourne les yeux vers lui, mon père me regarde droit dans les yeux – croise mon regard et ne le lâche pas – et pour la première fois de ma vie je n'arrive pas à déchiffrer leur message.

Et ils ne faiblissent pas. Ils me regardent exactement comme quand j'étais en petite ligue de base-ball et que j'avais peur d'aller sur ce putain de marbre parce que Tommy « je-ne-rate-jamais-la-balle » William était sur le monticule et j'avais peur de prendre la balle dans la tête. Il me regarde

comme il le faisait à l'époque, ses yeux gris porteurs d'un message d'encouragement qui dit que *je peux le faire,* que je peux affronter ma peur.

Mon corps se couvre d'une sueur froide quand je comprends ce que ce regard essaie de me dire, ce que cette femme essaie de me demander. Je déglutis avec difficulté, assailli par le bourdonnement dans ma tête qui me laisse ensuite secoué jusqu'au plus profond de moi. Je redresse la tête pour regarder les yeux bruns de la femme qui attend patiemment devant moi.

– Vous êtes le père ?

Les coins de sa bouche se relèvent de façon sinistre comme si elle souriait pour atténuer ce qu'elle a à me dire.

Je me contente de la regarder fixement, incapable de dire un mot tant les émotions dont je croyais m'être vidé pendant que mon père me tenait dans ses bras reviennent me submerger en force. Je reste assis, frappé de stupeur, sans voix, terrifié. Mon père me presse l'épaule pour me donner du courage.

– Rylee ?

Je n'ai pas dû bien comprendre. Elle doit se tromper.

– Vous êtes le père du bébé ?

Elle s'assied à côté de moi et pose la main sur mon genou en donnant une petite pression. Et la seule chose qui retient mon attention pour l'instant, ce sont mes mains, mes doigts, les cuticules couvertes de sang séché. Mes mains se mettent à trembler et je ne peux pas détacher mes yeux de ce signe que le sang de Rylee est toujours sur moi.

Le sang de mon bébé qui tache mes mains.

Je relève la tête, arrachant mon regard au symbole de vie craquelé et de mort sur mes mains, et j'espère et je redoute à la fois des choses dont je ne suis plus sûr maintenant.

– Ouais.

J'avale ma salive malgré le gravier qui encombre ma gorge.

– Oui.

Mon père me serre l'épaule encore une fois tandis que je la regarde au fond de ses yeux bruns, la suppliant du regard de me dire oui et non en même temps.

Elle commence à me parler lentement, comme à un putain de gamin de deux ans.

– On s'occupe de Rylee.

J'ai envie de la secouer et de lui demander ce qu'elle veut dire par *s'occuper de.* Mon genou recommence à sauter de haut en bas et j'attends qu'elle continue, les mâchoires serrées, les mains pressées l'une contre l'autre.

– Elle a subi soit une rupture du placenta soit un placenta praevia total et…

– Stop !

Je ne comprends pas un traître mot de ce qu'elle dit et je la regarde comme un daim pris dans les phares d'une voiture.

– Les vaisseaux qui la rattachaient au bébé se sont rompus pour une raison que l'on ignore – ils essaient de déterminer la cause en ce moment même – mais elle a perdu beaucoup de sang. On la transfuse pour l'aider à…

– Elle est consciente ?

Mon cerveau n'imprime pas ce qu'elle vient de dire. J'entends bébé, sang, transfusion.

– Je ne vous ai pas entendu dire qu'elle va aller bien, parce que j'ai besoin de vous entendre dire qu'elle va bien, putain !

Je hurle tandis que tout dans ma vie s'écroule autour de moi, comme si j'étais de nouveau dans cette putain de voiture de course, mais cette fois je ne sais pas quelles pièces je vais pouvoir réassembler… et c'est ce qui me fout une trouille bleue.

– Oui.

Cette voix lénifiante me donne envie de la secouer comme un putain d'écran magique jusqu'à ce que j'obtienne un peu plus d'assurance. Jusqu'à ce que j'efface ce qu'il y a dessus et que je puisse créer l'image parfaite que je veux voir.

– Nous lui avons administré des analgésiques pour atténuer la douleur du curetage, et après une autre transfusion, elle devrait aller beaucoup mieux, sur le plan physique.

Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle vient de dire, mais je me raccroche aux mots que je comprends : elle ira bien. Je me reprends la tête entre les mains et j'appuie sur mes yeux pour ne pas pleurer, parce que je ne ressentirai pas de vrai soulagement tant que je ne l'aurai pas vue, touchée, sentie.

Elle presse mon genou encore une fois.

– Je suis vraiment désolée que le bébé n'ait pas survécu.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais parce que mon cœur connaissait la vérité même si ma raison ne l'avait pas encore totalement intégrée. Mais ces mots arrêtent le monde de tourner sous mes pieds et me coupent le souffle, je ne peux plus aspirer d'air. Je me lève brusquement et je fais quelques pas en titubant d'un côté avant de repartir de l'autre côté, complètement désorienté par le bourdonnement dans mes oreilles.

– Colton !

J'entends la voix de mon père, mais je secoue la tête et je me plie en deux en essayant de retrouver mon souffle. Je porte les mains à ma tête comme si le fait de la tenir allait faire cesser le tumulte qui cogne à l'intérieur.

– *Colton.*

Je tends les mains devant moi pour lui faire signe de reculer, putain.

– J'ai besoin d'un arrêt au stand, bordel !

Je vois mes mains de nouveau, le sang de quelque chose que j'ai créé, qui était une partie de Rylee et de moi – la sainte et le pécheur – sur mes mains.

L'innocence immaculée.

Et je sens que cela se produit, je sens que quelque chose vole en éclats en moi – l'emprise que les démons avaient sur mon âme depuis plus de vingt ans – tout comme le miroir dans ce putain de troquet le soir où Rylee m'a dit qu'elle m'aimait. Deux moments dans ma vie où LA chose que je n'aurais jamais voulu voir se produire arrive, et pourtant… je ne peux pas m'empêcher de ressentir, de me demander pourquoi des suggestions de possibilités s'insinuent dans mon esprit alors que je savais, cette fois-là, et que je sais maintenant que ça ne peut tout simplement pas être. Voici une chose que je n'ai jamais, jamais voulue. Et pourtant, tout ce que j'ai toujours su a changé d'une certaine façon.

Et je ne sais pas encore ce que cela signifie.

Seulement comme je me sens : différent, libéré, incomplet – c'est terrifiant, putain.

Mon estomac se soulève et ma gorge s'obstrue, avec tant d'émotions, tant de sentiments, que je n'arrive même pas à analyser cette nouvelle réalité. Tout ce que je peux faire pour ne pas perdre ma putain de raison, c'est de me concentrer sur la seule chose qui, je le sais, peut être aidée pour l'instant.

Rylee.

Je n'arrive pas à reprendre ma respiration et mon cœur bat comme un putain de train de marchandises, mais je ne pense qu'à Rylee. Tout ce que je veux, tout ce dont j'ai besoin, c'est Rylee, putain.

– Colton.

Les mains de mon père sont sur mes épaules, encore – les mains qui m'ont soutenu pendant mes heures les plus noires – pour essayer de m'arracher à cette putain de noirceur qui veut me reprendre dans ses griffes.

– Parle-moi, fils. Qu'est-ce qui se passe dans ta tête ?

Tu te fous de moi ou quoi ?

J'ai envie de hurler parce qu'en réalité je ne sais pas quoi faire d'autre, avec cette peur qui me consume, que me défouler sur la personne qui m'est la plus proche. Une peur qui est complètement différente mais toujours la même. Alors, je me contente de secouer la tête tout en regardant la femme aux yeux bruns, en essayant de trouver quoi faire, quoi ressentir, quoi dire.

– Est-ce qu'elle sait ?

Je ne reconnais même pas ma propre voix. La fêlure, l'incrédulité qui s'y cachent.

– Le médecin lui a parlé, oui.

Elle secoue la tête et je réalise tout à coup que Rylee traverse ça toute seule, qu'elle se prend ça… *toute seule*. Le bébé pour lequel elle aurait donné n'importe quoi – qu'on lui a dit qu'elle n'aurait jamais – et qu'elle a eu en fait.

Et perdu.

Encore.

Comment est-ce qu'elle a pris ça ? Quelles seront les conséquences sur elle ?

Sur nous ?

Tout part en vrille, putain. Et moi, j'ai justement besoin d'être dans le contrôle. J'ai besoin que le sol cesse de bouger sous mes pieds. Je sais que la seule chose qui peut remettre mon univers droit, c'est elle. J'ai besoin de sentir sa peau sous mes doigts pour apaiser tout ce chaos qui se déchaîne en moi.

Rylee.

– J'ai besoin de la voir.

– Pour le moment, elle se repose, mais vous pouvez aller vous asseoir à côté d'elle si vous voulez.

Elle se lève et je me contente de hocher la tête et de reprendre ma respiration quand elle s'éloigne dans le couloir. La main de mon père est toujours posée sur mon épaule et cette marque silencieuse de soutien reste là pendant que nous avançons dans le couloir vers la porte de sa chambre.

– Je serai dehors si tu as besoin de moi. Je vais attendre Becks.

Je hoche la tête parce que le nœud dans ma gorge est tellement énorme qu'il ne laisse rien passer. Je passe la porte et je m'arrête net.

Rylee.

C'est le seul mot auquel je peux me raccrocher tandis que mon esprit s'efforce de traiter *toutes* ces informations.

Rylee. Elle paraît si petite, si pâle, putain, comme une petite fille perdue dans un grand lit de draps blancs. Quand je m'approche d'elle, je dois penser à respirer parce que je n'ai qu'une envie, la toucher, mais quand je tends le bras, j'ai trop peur qu'elle se casse si je le fais. Qu'elle se brise en mille morceaux. Et je ne la retrouverai jamais.

Mais je ne peux pas m'en empêcher, et si je croyais me sentir impuissant quand j'étais assis à l'arrière de la voiture de police, maintenant je me sens totalement inutile. Parce que je ne peux rien y faire. Je ne peux pas arriver comme une fleur et sauver la journée. Ça… je ne sais juste pas quoi faire ensuite, quoi dire, où aller à partir de ça.

Et ça me déchire, putain.

Je m'approche d'elle pour la regarder, dans sa totalité – depuis ses lèvres pâles et charnues jusqu'à sa peau douce qui, je le sais, sent la vanille, surtout derrière son oreille, et je sais que cette femme fougueuse, à la répartie facile et impertinente, pleine de principes non négociables, me *possède*.

Elle me *possède,* putain.

Tout entier. Depuis le temps assez court que nous sommes ensemble, elle a fait tomber des putains de murs que j'avais passé une vie à construire, sans même m'en apercevoir. Et maintenant, sans ces murs, je suis perdu sans elle, parce que quand on n'a rien ressenti pendant si longtemps – quand on a choisi de s'engourdir – et qu'on apprend à ressentir de nouveau, on ne peut plus s'arrêter.

Tout ce que je sais, maintenant, en regardant sa beauté absolue, intérieure comme extérieure, c'est que j'ai plus besoin d'elle que de n'importe quoi. J'ai besoin qu'elle m'aide à naviguer dans ces eaux inconnues avant que je me noie dans la conscience que c'est moi qui lui ai fait ça.

Je suis la raison pour laquelle elle va devoir faire un choix, que je ne suis même plus sûr que je veux qu'elle fasse.

Je m'enfonce dans le fauteuil à côté de son lit et je cède à ma seule et unique faiblesse maintenant, le désir de la toucher. Je prends délicatement sa main inerte entre les deux miennes, et bien qu'elle dorme et ne sache pas que je la touche, je la sens toujours, cette étincelle qui s'allume quand nous nous connectons.

Je t'aime.

Les mots me viennent à l'esprit et je retiens mon souffle tandis que mon corps tout entier se révolte contre les mots que je pense mais pas contre le sentiment que je ressens. Je me concentre sur ce décalage, en repoussant ces mots qui ne représentent que de la souffrance quand ils sortent, parce que je ne veux pas qu'ils viennent entacher ce moment. Je ne veux pas que le fait de penser à lui se mélange avec le fait de penser à elle.

J'essaie de recommencer à respirer tandis que les larmes me montent aux yeux et que mes lèvres se pressent sur la paume de sa main. Mon cœur bat la chamade et ma raison sait que Rylee vient peut-être d'escalader ce dernier putain de mur d'acier, de l'ouvrir comme une boîte de Pandore, pour que tout le mal, enfermé pour toujours à l'intérieur, puisse s'envoler et sortir de mon âme en n'y laissant qu'une chose.

L'espoir, putain.

La question est : qu'est-ce que j'espère, maintenant, putain ?

---

1. Poupée de chiffon, personnage central d'une série de livres pour enfants qui date du début du XX^e^ siècle.

31

J'ai la tête embrumée et je me sens tellement fatiguée. J'ai juste envie de replonger dans cette chaleur. *C'est tellement agréable !*

Et, soudain, tout me revient. Le sang, les vertiges, la douleur, les dalles rectangulaires au plafond tandis que la civière roule précipitamment dans le couloir et que j'anticipe une fois de plus les paroles du médecin que j'espérais ne plus jamais entendre. J'ouvre les yeux en espérant que je suis chez moi et que tout ça n'est qu'un mauvais rêve, mais je vois les machines et je sens l'écoulement froid de la perfusion. Je sens la douleur dans mon ventre et le sel des larmes qui ont séché sur mes joues.

Les larmes que j'ai versées en sanglotant quand j'ai entendu les mots confirmant ce que je savais déjà. Pourtant je l'avais sentie, cette vie qui s'écoulait hors de moi, mais ce n'en était pas moins déchirant d'entendre la confirmation du médecin. J'ai hurlé et je l'ai injuriée, je lui ai dit qu'elle se trompait – qu'elle avait tort – parce qu'au moment même où elle ramenait mon corps à la vie, ses mots arrêtaient les battements de mon cœur. Et elle me maintenait allongée tandis que je me débattais contre la réalité, la douleur, l'anéantissement, jusqu'à ce que l'intraveineuse m'entraîne de nouveau dans l'obscurité.

Je garde les paupières closes, en essayant de ressentir quelque chose au-delà du vide qui résonne en moi, de traverser le brouillard d'incrédulité, le chagrin sans limites que je ne peux même pas envisager. En essayant de faire taire les pleurs imaginaires que j'entends maintenant mais que je n'ai pas perçus la nuit dernière quand mon bébé mourait.

Une larme roule sur ma joue. Je suis si éloignée de mes sensations que je me concentre entièrement sur ce que je ressens en suivant cette larme dans sa chute, parce qu'elle me fait penser à moi.

Seule. Qui disparaît. Qui fuit, avec pour seule certitude l'inconnu.

– La voilà qui revient parmi nous.

Une dame en blouse blanche, avec un regard gentil, se tient à ma droite. C'est la même qui m'a annoncé la nouvelle tout à l'heure.

– Vous avez été inconsciente un petit moment.

Je réussis à sourire, faiblement, en guise d'excuse pour ma réaction, parce que la seule personne que je voulais voir, la seule personne dont j'ai besoin plus que tout, n'est pas là.

Et je suis anéantie.

Est-il au courant de la vie que nous avions créée ? Moitié lui, moitié moi. Est-ce qu'il n'a pas pu le supporter et a préféré partir ? D'emblée, la panique me gagne. Les larmes me montent aux yeux et je secoue la tête, incapable de parler. Comment est-il possible que Dieu soit assez cruel pour me faire ça deux fois dans ma vie – perdre mon bébé et l'homme que j'aime ?

Je ne vais pas le supporter. Pas deux fois.

Les mots se bousculent dans ma tête, le chagrin pousse son scalpel plus profondément, plus violemment dans la plaie, tandis que j'essaie de ressentir autre chose que cette douleur qui n'en finit pas, ce vide qui ne ressemble à rien d'autre et qui s'installe dans tout mon être. Je cherche quelque chose à quoi me raccrocher qui ne soit pas ces poignées de lames de rasoir sur lesquelles je retombe toujours.

Elle me caresse le bras.

– Je sais, ma chérie. Je suis tellement désolée pour vous.

J'essaie de contrôler mes émotions en ce qui concerne le bébé et Colton – deux choses que je ne peux justement pas contrôler, et deux choses que je viens de perdre. Ma poitrine me fait mal et je n'arrive pas à inspirer assez vite. J'essaie de ravaler l'émotion qui empêche l'air de sortir. Et puis, soudain, je me dis que tout serait plus facile si je m'étouffais. Que je pourrais me laisser glisser, retourner en me faufilant sous cette cape de ténèbres et être de nouveau insensible. Espérer de nouveau. Plier sans me rompre, de nouveau.

– Rylee ?

Elle se demande si je vais bien ou si je vais piquer une crise comme quand elle m'a annoncé la fausse couche.

Mais je me contente de secouer la tête en la regardant parce qu'il n'y a rien à dire. Je me concentre sur mes mains crispées sur mes genoux et j'essaie de me ressaisir, de m'habituer à l'idée de la solitude de nouveau, et du vide.

Quand j'ai enfin réussi à me calmer, elle me sourit.

– Je suis le docteur Andrews. Je vous l'ai déjà dit mais je comprendrais que vous ne l'ayez pas retenu. Comment vous sentez-vous ?

Je hausse les épaules, le malaise dans mon ventre vide n'est rien à côté de la douleur qui s'est logée dans mon cœur.

– Je suis sûre que vous avez des questions à me poser. On commence tout de suite ou vous préférez attendre que Colton revienne ?

Alors, il ne m'a pas quittée ? J'avale une énorme bouffée d'air tandis que le nœud dans ma gorge se desserre, laisse entrer l'air, et que grâce à ces mots l'action du fameux scalpel est un peu moins douloureuse. Elle incline la tête et me regarde avec tristesse, j'ai l'impression qu'elle me dit quelque chose sans me le dire. *Mais quoi ? La réaction de Colton quand il a appris ?* J'ai si peur de le voir, de devoir lui parler de ça en sachant comment il a réagi à la bombe de Tawny, mais en même temps une étincelle de soulagement s'allume en moi en apprenant qu'il est toujours là.

– Il est là ?

– Il vient juste de sortir, c'est la première fois depuis votre admission. Il est bouleversé, mais son père a finalement réussi à le convaincre de sortir se dégourdir les jambes.

Ces paroles me procurent un tel sentiment de soulagement que des frissons me parcourent les bras quand je réalise qu'il ne m'a pas quittée. *Il ne m'a pas abandonnée*. C'est idiot, quand on y pense, d'avoir même imaginé qu'il le ferait, mais j'ai subi tellement de chocs dernièrement, tout le monde a ses limites.

Et les miennes sont dépassées depuis longtemps.

Je finis par retrouver ma voix et je lève les yeux pour croiser son regard.

– On peut commencer.

J'ai tant de questions qui nécessitent des explications. Tant de réponses qu'à mon avis, Colton préférera ne pas entendre.

J'en suis encore à essayer de traiter toutes ces informations.

Je déglutis en ravalant mes larmes encore une fois.

– Qu'est-ce qui… ?

– … s'est passé ?

Elle termine ma phrase à ma place quand elle voit que je ne peux pas aller jusqu'au bout.

– On m'avait dit que je ne pourrais plus être enceinte, que les cicatrices étaient si…

Je suis si troublée, mentalement et physiquement, que je n'arrive pas à aller au bout de mes idées. Elles me bombardent si rapidement que je n'arrive pas à me concentrer sur l'une d'entre elles plus de quelques minutes.

– Tout d'abord, je dois vous dire que j'ai parlé à votre gynéco et que j'ai lu votre dossier, et effectivement vos chances de porter un enfant, ou même d'en concevoir un, étaient extrêmement minces.

Elle hausse les épaules.

– Mais parfois le corps humain fait preuve de résilience… des miracles se produisent, la nature reprend le dessus.

Je souris doucement même si je sais que ce sourire ne gagne pas mes yeux. Comment est-ce que je pouvais porter une vie – mon bébé, un morceau de Colton – sans le savoir ? *Sans le sentir* ?

– Comment ça se fait que je ne le savais pas ? Je veux dire, ça faisait combien de temps ? Pourquoi est-ce que j'ai fait une fausse couche ? Est-ce que c'était de ma faute ? Quelque chose que

j'ai fait ? Ou le bébé – mon bébé – ne serait-il pas allé à terme de toute façon ?

Les questions pleuvent l'une après l'autre, en un flot ininterrompu, parce que je pleure, les larmes coulent sur mon visage quand j'enfile le dossard de la culpabilité en ce qui concerne la fausse couche. Elle me laisse poser toutes mes questions sans intervenir, en attendant patiemment, de la compassion plein les yeux.

– Est-ce que c'était ma seule chance ou bien est-ce que ça peut se reproduire ? Je suis tellement dépassée. Et je ne sais pas… je ne sais plus quoi penser. J'ai le tournis…

– C'est tout à fait compréhensible. Vous avez traversé des épreuves.

Elle change de position et tout à coup il est là, appuyé contre le montant de la porte, les mains enfoncées dans les poches, le t-shirt maculé de sang – mon sang, celui du bébé… *le sang de notre bébé* – et si je m'imaginais que les digues avaient déjà rompu, elles se désintègrent totalement quand je le vois.

Il accourt à mon côté, le visage marqué par la douleur et les yeux en proie à des émotions incommensurables. Il tend les bras pour venir me consoler mais il marque un temps d'hésitation quand il voit, dans mes yeux brouillés de larmes, le regard que je pose sur son t-shirt souillé. En un éclair, il a retiré sa veste et enlevé son t-shirt, et il les lance dans le fauteuil avant de me prendre dans ses bras et de me serrer contre lui.

Les larmes affreuses commencent maintenant. Des sanglots énormes, hachés, saccadés, qui secouent mon corps qu'il tient serré – complètement incapable de savoir quoi faire pour que cela aille mieux –, et il me laisse pleurer. Ses mains montent et descendent dans mon dos et il me murmure des mots doux qui ne percent pas vraiment le voile de mon chagrin mêlé d'incrédulité.

Et je ressens tellement de choses à la fois que je ne peux en retenir une seule à laquelle me raccrocher. Je suis perdue, terrifiée, anéantie, vidée, choquée, saine et sauve, et j'ai l'impression que tant de choses ne seront plus jamais comme avant.

Pour moi.

Entre nous.

Les espérances, les rêves, les désirs qui m'ont été arrachés et prédéterminés par un destin dans lequel je n'ai jamais eu mon mot à dire. Et mes larmes continuent à couler quand je me rends compte que j'ai encore perdu. Ces espérances qui étaient peut-être juste une possibilité et dont je n'avais jamais cru qu'elles pourraient revenir.

Et pendant tout ce temps, Colton couvre de baisers mon visage trempé de larmes, inlassablement, en essayant de chasser la douleur par la compassion et le chagrin par l'amour. Il penche la tête en arrière et ses yeux plongent dans les miens. Nous restons assis un moment, échangeant tant de choses par le regard quand nos lèvres restent muettes. Mais le pire, mise à part une évidente sensation de soulagement, je n'arrive pas à déchiffrer ce que ses yeux veulent me dire.

La seule chose dont je suis sûre, c'est qu'il est aussi perdu et confus que moi, mais au fond, j'ai peur que les raisons pour lesquelles il est dans cet état soient diamétralement opposées aux miennes.

– Hé…

Un immense sourire soulève les coins de sa bouche. Je sens ses mains trembler légèrement.

– Tu m'as flanqué une de ces trouilles, Ryles.

– Excuse-moi. Tu vas bien ?

Ma voix est ensommeillée, traînante.

Colton baisse les yeux et secoue la tête en étouffant un petit rire.

– C'est toi qui es dans un lit d'hôpital et tu me demandes à moi, si je vais bien ?

Quand il relève les yeux, je remarque ses larmes.

– Rylee, je…

Il s'interrompt et exhale un soupir, sa voix déborde d'émotion.

Au moment où il va poursuivre, on toque sur le montant de la porte. C'est le docteur Andrews qui veut savoir si elle peut revenir. Nous ne nous étions aperçus ni l'un ni l'autre qu'elle était partie, tellement nous étions absorbés l'un par l'autre.

– Êtes-vous prête à entendre les réponses à vos questions ?

Je fais oui de la tête, j'hésite, mais j'ai besoin de savoir. Colton me lâche temporairement – perdre son contact me fait sursauter – pour passer les bras dans son sweat-shirt. Il revient me prendre la main tandis qu'elle se poste à côté du lit et soupire.

– Eh bien, malheureusement je ne peux rien vous dire de concret parce que nous n'avions que les conséquences pour essayer de reconstituer ce qui s'est passé. Maintenant que vous avez les idées un peu plus claires que lorsque nous nous sommes rencontrées, est-ce que cela vous ennuierait de nous raconter ce dont vous vous souvenez ?

J'ai l'impression de nager sous l'eau mais je passe en revue tout ce dont je me souviens, depuis le moment où j'étais assise par terre dans la salle de bains et puis plus rien jusqu'à ce que je me retrouve ici. Elle hoche la tête et prend quelques notes sur son iPad.

– Vous avez eu beaucoup de chance que Colton vous trouve à ce moment-là. Vous aviez perdu beaucoup de sang et quand vous êtes arrivée chez nous, vous étiez au bord du choc hypovolémique.

J'ai tant de questions à lui poser… tant d'inconnues que mon esprit essaie d'analyser. Je regarde Colton un moment et j'hésite à formuler la question qui me préoccupe le plus, à cause de tout ce qui est arrivé avec Tawny. Alors, j'opte pour une autre qui me tracasse aussi.

– J'étais enceinte de combien de temps ?

J'ai parlé doucement et Colton serre ma main. L'idée même que je me retrouve à poser cette question me transperce jusqu'au plus profond de moi. Je portais un bébé. *Un bébé*. Mon menton se met à trembler et je fais un effort désespéré pour ne pas recommencer à pleurer.

– Douze à quatorze semaines, d'après nos estimations.

Je ferme les yeux en essayant de comprendre ce que cela implique. Les doigts de Colton se crispent sur les miens, et je l'entends exhaler un souffle contrôlé et néanmoins irrégulier. Elle attend un instant pour nous laisser le temps d'intégrer tout ça avant de poursuivre.

– D'après nos constatations, soit vous avez fait un décollement placentaire soit un placenta praevia complet dans lequel les vaisseaux ont éclaté.

– Et qu'est-ce que ça signifie ?

– Au moment où vous avez été admise, l'hémorragie était si considérable et si étendue que nous n'avons aucune certitude quant à la cause. Nous supposons que c'était un placenta praevia parce qu'on a rarement vu une rupture placentaire si tôt dans une grossesse, à moins qu'il y ait eu un traumatisme violent au niveau de l'abdomen et…

Elle continue à parler, mais je n'entends plus un mot de ce qu'elle dit, et c'est la même chose pour Colton qui se lève subitement de mon lit et se met à arpenter la chambre, vibrant d'énergie négative et le visage marqué par la colère.

Et c'est tellement plus facile pour moi de me concentrer sur lui et l'explosion d'émotions que je lis sur son visage plutôt que sur le mien. Mon cerveau surchargé se dit qu'en le regardant, je n'ai pas besoin d'affronter mes propres sentiments. Je n'ai pas à me demander si j'ai poussé le père de Zander un peu trop loin, un peu trop fort, et si tout cela est arrivé par ma faute.

Le docteur Andrews le regarde puis tourne vers moi un regard plein de sympathie tandis que je raconte les événements de la journée. Chaque fois que je mentionne les coups que le père de Zander m'a donnés, je vois l'agitation de Colton augmenter. Je ne sais pas ce que ça lui fait, ni comment va sa tête, ni s'il peut en supporter beaucoup plus, et beaucoup de choses me font peur parce que je sais ce que je ressens.

– Cela peut très bien avoir été la cause – l'élément déclencheur – qui a provoqué la fausse couche.

Je ferme les yeux un instant et je me force à déglutir tandis que Colton pousse un juron étouffé, le corps toujours agité, les poings serrés. Je l'observe en essayant de déchiffrer les émotions qui passent dans ses yeux avant qu'il ne s'immobilise pour me regarder.

– Excusez-moi un instant.

Il tourne les talons et sort de la pièce en trombe.

Mes larmes reviennent et je sais que je suis dans un état émotionnel épouvantable, je sais que je n'ai pas les idées claires quand la pensée me traverse l'esprit que Colton est furieux contre moi d'être tombée enceinte et pas à cause de la perte de notre enfant. Je repousse cette idée aussitôt – je me déteste de l'avoir eue – mais à la lumière des quelques semaines passées et de tout ce que nous avons traversé, je ne peux pas m'en empêcher. Et alors, cette idée en entraîne tellement d'autres dans une spirale incontrôlable que je dois me raisonner. Me dire que Colton tient à moi, qu'il ne s'en irait pas pour quelque chose comme ça. Je m'oblige à me concentrer sur les réponses et non sur l'inconnu.

Et sans réfléchir, je pose la question suivante, qui reste en suspens dans l'air où continue à vibrer la colère de Colton.

– Est-ce que c'est possible… est-ce que je pourrai être enceinte de nouveau ? Est-ce que je pourrai mener une grossesse à terme ?

Elle me regarde, un éclair de compassion passe sur son visage stoïque, un soupir sur les lèvres et des larmes plein les yeux.

– Possible ?

Elle répète le mot et ferme les yeux un moment en hochant la tête. Elle tend le bras et serre mes mains dans les siennes en me regardant droit dans les yeux.

– Ceci n'était pas censé être possible, Rylee.

Sa voix se brise, mon chagrin et mon incrédulité l'affectent visiblement.

– Je veux espérer que le destin ne serait pas assez cruel pour vous imposer une telle épreuve deux fois et ne pas vous donner une autre chance.

Elle essuie promptement une larme en reniflant.

– Parfois l'espoir est la plus puissante des médecines.

*

* *

Je le sens avant même d'ouvrir les yeux, je sais qu'il est assis à mon chevet. L'homme qui n'attend personne m'attend patiemment, moi. Mon corps soupire doucement à cette pensée et puis mon cœur se serre à l'idée d'un petit garçon perdu à jamais pour moi – des cheveux noirs, des yeux verts, des taches de rousseur sur le nez, un sourire espiègle – et quand j'ouvre les yeux, les mêmes yeux que j'ai vus en imagination croisent les miens.

Mais ces yeux paraissent fatigués, lassés de lutter et inquiets. Il se penche vers moi et prend la main que je lui tends.

– Salut.

Je change de position pour soulager la douleur dans mon ventre.

– Salut.

Il glisse jusqu'au bord de son siège, et je remarque que son t-shirt a été remplacé par une tunique d'hôpital.

– Comment tu te sens ?

Il presse ses lèvres sur ma main et les larmes me montent aux yeux de nouveau.

– Non.

Il se lève et vient poser une fesse sur le bord de mon lit.

– Je t'en prie, ne pleure pas, Bébé.

Il m'attire contre sa poitrine et me serre dans ses bras.

Je secoue la tête, mes sentiments font des montagnes russes. Anéantie par la perte d'un enfant – une chance qui pourrait ne jamais se représenter, même si on ne peut rejeter aucune possibilité au regard de cette situation – et en même temps coupable de me sentir soulagée, parce que si j'avais été enceinte, où cela nous aurait-il menés, Colton et moi ?

– Ça va.

Je pose un baiser sous sa mâchoire, tirant ma force du battement régulier de son pouls sous mes lèvres, avant de reposer la tête sur mon oreiller relevé de façon à pouvoir le regarder. Je souffle pour écarter mes cheveux de mon visage, pour éviter de me servir de ma main et de rompre notre connexion.

Son regard est si intense, les mâchoires serrées, les lèvres contractées par l'émotion, que je baisse les yeux vers nos mains jointes en me préparant mentalement à ce que je dois lui dire parce que je crains ses réactions. Je prends une profonde inspiration et je me lance.

– Il faut qu'on parle de ce qui vient de se passer.

Ma voix est à peine plus qu'un murmure et je lève les yeux pour croiser les siens.

Il secoue la tête, un signe avant-coureur de l'objection qui va suivre.

Il serre ma main :

– Non. La seule chose qui compte, c'est que tu ailles mieux.

– Colton…

Je ne dis que son nom mais je sais qu'il entend ma supplique.

– Non, Ry !

Il se lève brusquement et arpente l'espace réduit à côté du lit. Je le revois hier, sur le bas-côté de l'autoroute, submergé par la culpabilité. Ce n'était qu'hier ? J'ai l'impression qu'une vie entière a passé depuis.

– Tu ne comprends pas, hein ?

Je me recroqueville dans mon lit en entendant la véhémence dans sa voix.

– Je t'ai trouvée…

Il garde les yeux baissés et sa voix qui se brise me bouleverse.

– Il y avait du sang partout.

Il relève les yeux pour me regarder.

– Partout… et toi… tu étais allongée là, ensanglantée.

Il vient jusqu'au bord de mon lit et me saisit les deux mains.

– J'ai cru que je t'avais perdue. Pour la deuxième fois en l'espace d'une journée, putain !

En un instant, sa main me tient fermement par la nuque et il écrase ses lèvres sur les miennes avec autorité. Je sens l'angoisse brute et palpable et l'avidité sur sa langue avant qu'il ne s'écarte et appuie son front contre le mien, une main toujours fermement posée sur ma nuque tandis que l'autre vient entourer ma joue.

– Accorde-moi une minute. Laisse-moi ça, ok ? J'ai juste besoin de ça… de toi… tout de suite. De te tenir comme ça, parce que je devenais dingue, putain, à attendre que tu te réveilles. À attendre que tu me reviennes, parce que, Ry, maintenant que tu es là, maintenant que tu es dans ma vie… que tu es devenue une partie de moi, je ne respire plus si je ne suis pas sûr que tu vas bien. Que tu vas me revenir.

– Je reviendrai toujours pour toi.

Les mots sont sortis de ma bouche sans que j'y pense, parce que quand le cœur veut parler, il le fait sans préméditation. Je l'entends prendre une inspiration tremblante, je sens ses doigts se plier sur ma nuque, et je sais à quel point cet homme qui n'a jamais eu besoin de personne, essaie désespérément de trouver quoi faire à présent qu'il ne peut plus se passer de la seule chose dont il n'a jamais voulu.

Nous restons assis un moment sans parler, et juste quand il se penche vers moi pour poser un baiser sur le bout de mon nez, j'entends le vacarme qui la précède avant de la voir entrer en trombe dans la chambre.

– Bon Dieu de merde, nana ! Ça t'amuse de me filer une crise cardiaque ?

Haddie passe la porte et, une seconde plus tard, elle est à mes côtés.

– Enlève tes pattes de là, Donavan, et laisse-la moi.

Je sens le sourire de Colton quand il pose ses lèvres sur ma joue. En une fraction de seconde, je suis engloutie par ce tourbillon qui a pour nom Haddie, elle me serre dans ses bras et nous nous mettons à pleurer toutes les deux.

– Laisse-moi te regarder !

Elle penche la tête en arrière en souriant à travers ses larmes.

– Tu as une mine de déterrée mais tu es toujours aussi belle. Ça va ?

Sa sincérité me fait monter les larmes aux yeux de nouveau et je dois me mordre la lèvre pour les retenir. Je fais oui de la tête et Haddie lève les yeux et croise ceux de Colton. Ils échangent un regard dans lequel leur émotion à tous les deux est visible.

– Merci, lui dit-elle doucement, et je ferme les yeux un instant, touchée par l'énormité de tout ça.

– Pas de larmes, d'accord ?

Elle serre ma main dans la sienne et je hoche la tête avant de rouvrir les yeux.

– Ouais.

Je pousse un soupir et je croise le regard de Colton. J'y vois quelque chose que je ne saisis pas, mais nous avons traversé tant de choses ces quelques derniers jours que je me dis que c'est probablement de la surcharge émotionnelle.

Nous restons comme ça un petit moment. À chaque minute qui passe, Colton se renferme un peu plus, et je vois qu'Haddie le remarque, elle aussi, mais elle continue à bavarder comme si nous n'étions pas dans une chambre d'hôpital et que je ne pleurais pas la perte d'un bébé. Et cela me convient qu'elle soit comme ça, parce que, comme d'habitude, elle comprend ce dont j'ai besoin.

Elle est en train de me dire qu'elle a parlé à mes parents qui sont en chemin depuis San Diego quand son téléphone reçoit un texto. Elle le lit puis regarde Colton.

– Becks est en bas dans le parking et il veut que tu viennes lui montrer le chemin.

Il lui lance un regard étrange mais hoche la tête, m'embrasse sur le front et me sourit tendrement.

– Je reviens tout de suite, d'accord ?

Je lui rends son sourire et je le regarde sortir avant de reporter les yeux sur Haddie.

– Ça t'ennuierait de m'expliquer ce qui se passe ?

Je rigole, je sais qu'elle va être franche et directe.

– Tu fais fort, merde ! Je t'avais dit de t'envoyer en l'air avec lui, pour enlever les toiles d'araignées et tout ça. Tu n'aurais pas pu faire plus télé-réalité si tu l'avais fait exprès. Te faire mettre en cloque, te battre avec un mec armé d'un gun, faire une fausse couche alors que tu ne savais même pas que tu étais enceinte !

J'en pleure, de rire. N'importe qui, écoutant cette conversation, penserait qu'Haddie est insensible, mais je sais qu'au fond elle gère son angoisse soudaine de la seule façon qu'elle connaît – en en rajoutant dans le sarcasme.

Et en ce qui me concerne, c'est ma thérapie personnelle. C'est à cela que je me suis raccrochée depuis deux ans, les soirs vraiment durs après la mort de Max.

Elle rit avec moi, elle aussi, mais son rire est suivi de larmes quand elle me regarde.

– Je veux dire, qui aurait pu savoir que le sperme de ce mec avait des super-pouvoirs qui lui permettaient de plonger en piqué pour venir secourir et réparer une matrice endommagée, comme un putain de super-héros ?

Je m'étrangle, surprise par ce qu'elle vient de dire, parce que je ne lui ai jamais parlé de Colton et de ses super-héros, ne voulant pas trahir sa confiance. Elle ne fait pas attention et continue.

– À partir de maintenant, chaque fois que je verrai un logo de Superman, je penserai à Colton et à son super-sperme.

Je ris avec elle, et je souris à tout ce qu'elle dit en regardant vers la porte, impatiente qu'il revienne.

– Comment va-t-il ?

Je hausse les épaules.

– Il ne tient pas vraiment à aborder le sujet du bébé.

Le simple fait de dire le mot me fait mal et je serre les paupières pour retenir mes larmes. Elle serre ma main.

– Il ne le dira pas, mais il s'en veut. Je sais qu'il pense que s'il ne m'avait pas laissée toute seule au foyer, le père de Zander ne serait pas venu. Ne m'aurait pas frappée. Je n'aurais pas…

Et c'est vraiment idiot, mais je n'arrive pas à dire ces mots – fausse couche ou perdre le bébé. Après tout ce temps, on pourrait penser que mes lèvres se seraient habituées à les dire. Mais à chaque fois que j'y pense… que je les dis, c'est comme si c'était la première fois.

Elle hoche la tête et me regarde avant de baisser les yeux sur nos mains jointes. J'attends qu'elle parle, qu'elle sorte un de ses fameux Haddie-ismes pour me faire rire, mais quand elle relève les yeux, ils sont pleins de larmes.

– Tu m'as flanqué une de ces trouilles, Ry. Quand il m'a appelée… si tu avais entendu sa voix… je n'ai plus eu aucun doute sur ses sentiments pour toi.

Et, bien sûr, ses larmes sont contagieuses, alors elle se lève, vient s'asseoir sur le lit à côté de moi pour me prendre dans ses bras et me serrer fort – la même position dans laquelle nous avons passé des heures après que j'ai perdu Max et notre bébé. Au moins cette fois-ci, le fardeau qui pèse sur mon cœur est un peu plus léger.

32

J'ai l'impression d'être à la parade quand Colton pousse mon fauteuil roulant vers la sortie de l'hôpital. Je peux marcher, mais mon infirmière dit que c'est le règlement de l'hôpital. Ma mère bavarde tranquillement avec Haddie, et mon père écoute avec un petit sourire parce que même lui n'est pas insensible au charme de mon amie. Becks s'est chargé d'amener la Range Rover devant l'entrée pour Colton, tandis que Sammy se tient devant la porte, inquiet de voir arriver les journalistes, qui, heureusement, n'ont pas eu vent de l'histoire. Pas encore.

Colton me pousse sans dire un mot, mais il faut dire que cela fait deux jours qu'il est silencieux. Si c'était quelqu'un d'autre, je mettrais ça sur le compte de la rencontre inopinée avec mes parents. Je veux dire, rencontrer les parents de l'autre est une étape importante dans n'importe quelle relation, mais encore plus pour quelqu'un comme Colton qui n'a jamais expérimenté ce genre de choses. Et il faut ajouter à cela que la rencontre se fait après que la petite amie a fait une fausse couche alors qu'elle ne savait même pas qu'elle était enceinte !

Mais avec Colton, c'est différent. Et j'ai beau adorer mes parents pour s'être précipités à mon chevet, Haddie et son humour sans faille, Becks et ses traits d'esprit décalés, et tous les gens qui sont passés pour me souhaiter un bon rétablissement, tout ce que je veux, c'est me retrouver seule avec Colton. Quand il n'y aura plus que lui et moi, il ne pourra plus m'éviter et faire la sourde oreille à ce qu'il a sur le cœur. Ce silence nous étouffe lentement et je veux que nous puissions respirer. J'ai besoin que nous soyons capables de crier et de hurler et de pleurer et d'exprimer notre colère – de tout faire sortir – sans le regard de nos familles qui nous surveillent pour être sûrs que nous n'allons pas craquer.

Parce que nous avons besoin de craquer. Nous avons besoin de voler en éclats. C'est seulement après que nous pourrons ramasser les morceaux l'un de l'autre et nous reconstruire mutuellement.

Par-dessus mon épaule, je jette un coup d'œil rapide à Colton, toujours aussi impassible. Je ne peux pas m'empêcher de me demander ce qu'il en serait s'il n'y avait pas eu le père de Zander. Et si j'étais toujours enceinte ? Où en serions-nous tous les deux ?

Ne te focalise pas là-dessus. Mais je ne pense qu'à ça : moi enceinte. Ça paraît être d'une telle réalité, tangible même, que ça me revient sans cesse à l'esprit. Colton immobilise le fauteuil roulant après avoir passé les portes de l'hôpital et il fait le tour pour se retrouver face à moi. Ses yeux croisent les miens, avec une douceur qui atténue l'intensité que j'y ai vue ces quelques jours. Un sourire passe sur ses lèvres. Est-ce que je pourrais quitter cet homme parce que je veux un enfant et que lui n'en veut pas ? Est-ce que je voudrais quitter le seul homme dont je sais que je ne peux pas vivre sans lui, pour une chose dont j'ai pensé à une époque que je ferais n'importe quoi pour l'avoir ?

Non. La réponse est aussi simple que ça. Cet homme – beau, cabossé, mais qui avance – correspond beaucoup trop à ce dont j'ai besoin pour que je puisse jamais le quitter.

Il se penche vers moi, pose un doux baiser sur mes lèvres, et je culpabilise d'avoir eu de telles pensés.

– Ça va ?

Je tends la main pour lui caresser la joue doucement et je souris en hochant légèrement la tête.

– Ouais, et toi ?

Son sourire éclaire son visage parce qu'il sait que je fais référence au regard que nous avons vu tous les deux dans les yeux de mon père qui essaie de savoir si cet homme est assez bien pour sa petite fille.

– Je gère.

Il me fait un clin d'œil et secoue la tête en se redressant, les yeux toujours rivés aux miens, avec ce sourire qui me chauffe le cœur.

– Tu doutes de mes capacités ?

– Ah ça, certainement pas.

Je me mets à rire, mais je m'arrête quand il penche la tête sur le côté et me regarde, surpris.

– Quoi ?

– C'est juste que c'est bon de te voir sourire.

Mais son regard se voile quand son attention est attirée par quelque chose dans mon dos. Quand ses yeux reviennent sur moi, ils sont de nouveau clairs et son expression est redevenue plus douce.

– Prête à mettre les voiles ?

Quand je me lève, Colton me prend par un bras et ma mère par l'autre, et ils restent tous les deux à côté de moi pour être sûrs que je tiens sur mes jambes, ce qui n'est pas nécessaire.

– Je vais bien, je vous assure.

Ma mère me prend dans ses bras et me serre contre elle un peu plus que de coutume.

– Si tu veux, nous pouvons rester en ville un jour de plus. Pour être sûrs que tu es confortablement installée chez toi avant de rentrer à la maison.

– Elle ne rentre pas chez elle.

Toutes les têtes se tournent brusquement vers Colton, la mienne aussi. Alors que tous les yeux sont braqués sur lui, les siens sont exclusivement sur moi.

– Tu viens chez moi, pas de discussion.

Et après avoir décrété ça, Colton passe autour d'un Beckett goguenard, d'une Haddie satisfaite et de mes parents stupéfaits. Il referme le hayon de la Range et se dirige vers mes parents.

– Vous êtes les bienvenus chez moi. C'est très spacieux.

Il hausse les sourcils, prêt à répondre à n'importe quelle objection.

– Non. Tout va bien.

Mon père tend le bras pour serrer la main que Colton lui tend.

– Je vous fais confiance pour prendre bien soin d'elle.

Ce n'est pas plus compliqué que ça. Le lien muet d'un père avec l'homme que sa fille aime passe entre eux. D'homme à homme. De protecteur à protecteur. Colton tient la main de mon père fermement dans la sienne et hoche la tête en signe d'acceptation de la confiance qui vient de lui être accordée. Colton est maintenant responsable – en *langage d'homme* – de moi. Ils continuent de se regarder en prolongeant leur poignée de main un petit moment. L'émotion me serre la gorge tandis que je regarde à la dérobée ma mère qui observe cet échange en versant une larme, elle aussi.

Nous les regardons toutes les deux un moment avant que ma mère m'aide à monter dans la voiture. Elle attache ma ceinture et tourne les yeux vers moi en prenant mon visage dans ses mains.

– Tu m'as dit une fois que tu n'étais pas sûre de ce qu'il y avait entre Colton et toi.

Elle écarte une mèche folle de mon visage.

– Cet homme est follement amoureux de toi, ma chérie.

Elle sourit doucement et hoche la tête quand je m'apprête automatiquement à répondre pour minimiser ce qu'elle dit.

– Je suis ta mère. Pour moi, c'est évident. Les hommes ne le voient jamais, ne l'acceptent jamais, ne le veulent jamais, jusqu'au jour où ça leur tombe dessus. Tu as de la chance que cela t'arrive deux fois dans ta vie, d'avoir un homme prêt à l'accepter de lui-même, à sauter ce pas sans fond. Même quand il fera des bêtises…

Elle lève la main quand je m'apprête à le défendre et lève les yeux au ciel.

– Soyons réalistes, c'est un homme, il fera des bêtises… Montre-toi patiente parce qu'il t'aime autant que tu l'aimes. Les mots qu'il n'arrive pas à prononcer sont écrits en toutes lettres sur ce beau visage.

Je me contente de hocher la tête, en mordillant ma lèvre inférieure pour empêcher ce flot de larmes qui n'en finit pas de vouloir couler.

– Je sais.

Ma voix est calme. Bonheur et chagrin me submergent.

Elle serre mes mains jointes sur mes genoux.

– Si tu dois avoir un bébé, Ry, cela arrivera. Je sais que ce n'est pas une consolation, mais au milieu de la nuit, quand tu seras triste, tu pourras m'entendre te le dire. Rappelle-toi, la vie ce n'est pas de survivre à la tempête, mais d'apprendre à danser sous la pluie.

Elle se penche et m'embrasse sur la joue.

– Je t'aime.

– Moi aussi, je t'aime, Maman.

Je la prends dans mes bras et ses paroles de sagesse dansent dans ma tête.

– Merci.

Nous faisons nos adieux rapidement parce que la voiture est sur une zone de chargement. Beckett est le dernier à dire au revoir. Il se penche dans la voiture et me donne une brève accolade pendant que Colton s'entretient avec Sammy à l'extérieur. Becks s'apprête à refermer la portière mais se ravise et me regarde en secouant la tête.

– Cette histoire de planche de salut, ça marche dans les deux sens, tu sais. Appuie-toi dessus. Appuie-toi sur lui. Il ne va pas se briser si tu le fais… mais toi tu pourrais bien, si tu ne le fais pas.

– Merci Becks. Tu es vraiment un ami précieux pour lui.

– Une vraie tête de con, tu veux dire !

Colton se glisse sur le siège à côté de moi.

– Si c'était vraiment un ami, il enlèverait tout de suite ses pattes de ma copine et il me laisserait la ramener à la maison, putain !

– Quand on parle de notre ami aux manières raffinées !

Becks rigole en serrant ma main.

– Je t'aime, moi aussi, Wood !

– La même, mec !

Colton rigole en poussant le bouton sur le tableau de bord, et le moteur se met à rugir.

– Soyez sages !

Becks me fait un clin d'œil et secoue la tête avant de fermer la portière.

Nous sortons du parking et nous installons l'un et l'autre dans un silence confortable pendant que nous roulons. Je suis impatiente d'arriver chez nous, de dormir dans mon lit avec la chaleur rassurante de Colton contre moi. Je ferme les yeux et je penche la tête en arrière en repassant dans ma tête tous les événements chaotiques qui se sont produits au cours de ces dernières semaines. Je soupire et Colton allume la radio avant de me prendre la main.

La voix de Sara Bareillis flotte dans l'air et je ne peux pas m'empêcher de fredonner à voix basse et de sourire en écoutant les paroles si poignantes. Je sais que Colton les écoute aussi parce qu'il serre ma main, et quand j'ouvre les yeux pour le regarder, je suis interloquée par le spectacle qui s'offre à ma vue.

– Colton, qu'est-ce… ?

– Je sais que tu n'es pas complètement rétablie, mais je voulais t'emmener dans un lieu qui te rendrait heureuse.

– Tu me rends heureuse.

Je le regarde droit dans les yeux pour appuyer mes paroles, avant de découvrir la plage qui s'étend devant nous.

– Cette fois-ci, je me suis préparé.

Il me sourit timidement.

– J'ai des couvertures, des vestes et de quoi manger si tu as envie d'aller t'asseoir un petit moment avec moi.

Les larmes me montent aux yeux et je me mets à rire.

– Oui. Je suis désolée. Je suis à fleur de peau. Les hormones de la grossesse et…

Je m'interromps quand je me rends compte que je viens de toucher au sujet tabou que nous n'avons pas encore abordé. Un silence embarrassé s'installe entre nous. Colton s'agrippe au volant et pousse un profond soupir avant de sortir de la voiture sans dire un mot.

Il ouvre le hayon arrière et sort un certain nombre de choses avant de m'aider à descendre de la voiture.

– Doucement.

– Ça va.

Nous nous prenons par la main et nous marchons vers la plage en silence. Nous ne sommes pas seuls aujourd'hui, contrairement à la dernière fois où nous nous étions retrouvés ici, il y a quelques mois – le jour de notre premier rencard officiel. Le fait qu'il ait pensé que cet endroit me consolerait me rend heureuse.

– Là, c'est bien ?

Il lâche ma main et étale une couverture sur le sable. Il pose dessus un sac en papier brun puis met ses mains sur mes hanches quand je m'assieds.

– Je ne vais pas casser.

Mais j'adore sentir ses mains sur moi – la force, le confort, la sécurité – toutes ces choses qui vont avec le simple contact de ses mains.

Il s'assied derrière moi, entoure mes jambes des siennes et m'attire contre sa poitrine, les bras toujours serrés autour de moi. Il pose sa bouche et son menton dans le creux de mon cou et pousse un soupir.

– Je sais que tu ne vas pas casser, Ry, mais tu as bien failli. Je sais que tu es forte et indépendante et que tu as l'habitude de faire les choses toute seule, mais s'il te plaît, laisse-moi prendre soin de toi pour l'instant, d'accord ? J'ai besoin… j'ai besoin que tu me laisses faire ça.

Il ponctue ses mots par un baiser, sans retirer sa bouche, il la laisse là si bien que je sens la chaleur de son souffle et le frottement de sa barbe naissante sur ma peau.

– D'accord.

Je pousse un profond soupir en sentant un serrement dans mon ventre qui me rappelle qu'il faut que nous parlions. Je lève le menton en direction du soleil et je ferme les yeux pour apprécier sa chaleur parce que je continue à me sentir toute froide à l'intérieur.

– Vas-y, dis-le.

Une pointe d'exaspération perce dans sa voix.

– Je sens bien que tu es tendue, tu fais comme si ton esprit ne carburait pas à un million de tours à la minute avec ce je-ne-sais-quoi que tu veux me demander. Tu ne te détendras pas tant que tu ne l'auras pas dit.

Il rigole, sa poitrine vibre contre mon dos, mais je sens bien que cela ne l'enchante pas plus que ça.

Je ferme les yeux un instant, je n'ai pas envie de gâcher la tranquillité de ce moment entre nous, mais en même temps j'ai besoin d'affronter cette tension sous-jacente.

– Il faut qu'on parle… du bébé…

Je suis fière de constater que ma voix ne tremble pas, contrairement aux autres fois où j'ai essayé d'aborder le sujet, au cours des jours précédents.

– Tu ne me dis rien et je ne sais pas ce que tu penses… ce que tu ressens. Et j'ai besoin de le savoir…

– Pourquoi ?

Ce simple mot claque dans l'air, une réaction instinctive, j'en suis sûre, parce que je ne vois pas son visage, mais je sens son corps se tendre.

– Pourquoi est-ce si important ?

Cette fois, sa voix est un peu plus sous contrôle.

Parce que c'est ce qui se fait quand on est dans une relation.

– Colton, quelque chose d'essentiel nous est arrivé… à moi, en tout cas…

– À nous.

Cette affirmation me déconcerte un instant. C'est la première fois qu'il reconnaît le bébé que nous avons perdu. Quelque chose que nous avons créé ensemble et qui nous lie à jamais.

– … à nous. Mais je ne sais pas ce que tu ressens. Je sais que mon univers a été bouleversé et que je suis encore sous le choc. Je voudrais juste… Tu es là et tu traverses cette épreuve avec moi, mais en même temps j'ai l'impression que tu te renfermes et tu ne me parles pas.

Je soupire, sachant que je dévie, mais je ne sais pas comment l'atteindre. J'essaie une dernière fois.

– Tu me dis que tu as besoin que je te laisse prendre soin de moi. Je peux le comprendre. De ton côté, peux-tu comprendre que j'ai besoin que tu me parles ? Que tu ne peux pas m'exclure en ce moment ? La dernière chose dont j'ai besoin pour l'instant, c'est de m'inquiéter de savoir où nous en sommes.

Je m'oblige à ne pas en dire plus parce que j'entends l'insistance dans ma voix et qu'il n'a toujours pas répondu, alors nous plongeons dans un silence gênant. Colton commence à s'écarter de moi, et immédiatement je me prépare à affronter le vide quand il prend ses distances au moment où j'ai le plus besoin de lui. C'est alors que son nez vient se blottir dans mes cheveux pour me respirer. Je ferme les yeux tandis que des frissons courent sur ma peau parce que je comprends qu'il ne va pas me repousser, mais que c'est sa façon de prendre son temps pour rassembler ses idées.

– Rylee…

Au ton sur lequel il dit mon nom en soupirant, je retiens mon souffle parce qu'il y a là tellement d'émotion contenue. Il appuie son front sur l'arrière de ma tête et serre mes bras.

– Je ne peux pas *en* parler. Je ne peux vraiment pas.

Je comprends qu'il fait référence au bébé.

– Je ne peux gérer qu'une chose à la fois, putain. Et pour l'instant, je suis toujours en train d'essayer de me faire à l'idée que j'ai failli te perdre.

Il balance son front contre ma tête.

– Je ne suis pas habitué à ressentir les choses, Ry. Je suis habitué à être insensible… à fuir dès que les choses deviennent trop réelles. Et toi, nous, ça…

Il soupire.

-… c'est réel de chez réel, putain. J'ai l'impression d'avoir pris un coup sur la tête juste quand je commençais à m'habituer à une normalité nouvelle pour moi. J'ai la tête à l'envers. Je ne sais plus où j'en suis, putain, mais je gère du mieux que je peux. Et cela implique d'effacer de mon esprit cette vision de toi comme une Raggedy Ann sans vie.

Ses mots plongent dans les profondeurs de mon âme et me redonnent les minuscules bribes de l'espoir que j'ai perdu dans la fausse couche et les craintes que son silence provoquait en moi. Donc il ne veut pas – ne peut pas – aborder le sujet du bébé, au moins il l'a dit. Et j'ai beau vouloir et avoir besoin d'en parler avec lui, lui assurer que c'est de lui dont j'ai besoin et que le reste peut attendre, je ne dis rien et je le laisse gérer le souvenir de ce qui m'est arrivé.

Je me déplace entre ses jambes si bien que je suis assise de côté sur ses genoux, mes jambes reposant sur l'une des siennes. J'ai besoin de voir son visage, j'ai besoin de lui monter que je vais bien. Je le regarde dans les yeux, il a l'air totalement déstabilisé. Je pose une main sur sa joue et je lui souris doucement.

– Je vais bien Colton. Tu m'as sauvé la vie.

Je me penche vers lui et j'effleure ses lèvres d'un baiser tendre. J'ai l'impression que je ne pourrai jamais m'en rassasier.

– Merci de m'avoir sauvée.

Il secoue la tête légèrement.

– Je pense que c'est moi qui devrais te remercier. C'est toi qui me sauves.

Ses mots me vident la tête de toute pensée à part celle que je ne peux pas lui dire. *Je t'aime*. Je t'aime plus que tu ne peux l'imaginer ou que je pourrai jamais l'exprimer. Est-ce qu'il ne se rend pas compte que la seule chose qui me permet de le sauver, c'est qu'il m'a finalement laissée entrer ? Quand finira-t-il par accepter l'idée qu'il vaut la peine d'être sauvé ? Nous ne nous quittons pas du regard tandis que nous échangeons des paroles muettes. Je suis étonnée par les larmes qui s'accumulent au coin de ses yeux et par son souffle tremblé.

– Ne t'inquiète pas, Rylee. J'ai juste besoin d'un petit arrêt au stand pour faire le point de toutes ces conneries qui se mélangent dans ma tête et auxquelles je ne suis pas habitué, ok ? Je ne demande pas d'espace ni de faire un break, j'ai juste besoin d'un peu de patience pendant que j'essaie de comprendre tout ça.

Je hoche la tête en me mordillant la lèvre inférieure parce que je suis incapable de parler – physiquement incapable – tellement je suis sidérée. Il comprend ma plus grande peur et essaie de l'apaiser avant que je ne commence à trop réfléchir et à tout décortiquer comme je fais toujours.

Nous restons comme ça un petit moment, le silence s'installe autour de nous dans un confort facile.

– T'as faim ?

Je hausse les épaules, je suis bien comme ça, avec la tête blottie sous son cou et ses bras autour de moi.

– La première fois que nous sommes venus ici, tu m'as sidéré.

– Pourquoi ?

Ma voix est somnolente et satisfaite. Pour rien au monde, je ne voudrais être ailleurs en ce moment.

Je le sens hausser les épaules contre moi.

– Je ne sais pas. Je m'attendais à ce que tu sois furax que je t'ai amenée sur une plage pour t'offrir du saucisson, du fromage et du vin dans des gobelets en carton.

Il rigole.

– J'étais loin de me douter que tu allais bouleverser ma vie, putain.

Une douce chaleur m'envahit. Des images me reviennent à l'esprit, je me revois plusieurs mois en arrière, assise ici avec cet homme d'une beauté insensée, en train de me demander ce qu'il me trouvait. Et maintenant je comprends. Il voyait en moi les pièces détachées qui pouvaient être assemblées. Il acceptait ces bords déchiquetés qui demandaient à être réparés, parce qu'il avait les mêmes. Et nous revoilà, en morceaux, demandant de nouveau à être rassemblés. Mais cette fois, nous pouvons nous appuyer l'un sur l'autre, nous pouvons nous aider mutuellement.

– Seigneur, ce que tu pouvais être arrogant ! Mais j'étais incapable de te résister, *Ace*.

– Oh, mais je suis toujours aussi arrogant, Bébé, et résolument irrésistible !

Je lève les yeux au ciel en gloussant.

– Mon Dieu !

Je ne peux pas m'arrêter de rire et il me pose un baiser sur le crâne.

– Cet homme est le roi de l'arrogance !

– Nan ! L'as de l'arrogance !

– Nul !

Je m'amuse beaucoup de ce joyeux badinage entre nous et j'incline la tête en arrière pour regarder son visage.

– Sérieux ? C'est tout ? Tu n'as rien de mieux à me proposer ?

– Oh Ry…

Il me fait un sourire satisfait, en me regardant d'un air suggestif, et se penche pour effleurer mes lèvres d'un baiser rapide.

– Ne te fais pas de soucis en ce qui concerne ce que j'ai à te proposer, je peux te dire que tu aurais du mal à trouver un homme avec qui ce serait mieux.

Avant que j'aie le temps de répondre, ses lèvres sont sur les miennes, ses mains sur mon dos, et nos cœurs enlacés d'une façon que je n'aurais jamais crue possible.

On a aimé.

On a perdu.

Et maintenant, nous reprenons pied. Nous de nouveau. Et je ne me suis jamais sentie aussi bien de me perdre en quelqu'un pour me retrouver moi-même.

*

* *

– Tu es sûre que tu vas bien ?

Son poids fait bouger le lit quand il s'assied à côté de moi, son parfum masque temporairement l'odeur d'antiseptique que l'équipe de nettoyage a laissée derrière elle.

– Hmm-hmm. Je suis fatiguée, c'est tout.

Je roule sur le côté pour le regarder.

– Merci pour cet après-midi.

Je pense au temps que nous avons passé sur la plage. À notre conversation, au pique-nique acheté au delicatessen en souvenir de notre premier rencard et au silence entre nous, qui n'est plus ni solitaire ni douloureux.

– Et toi, tu vas bien ?

Il flatte Baxter sur la tête et se penche pour m'embrasser tendrement, mais il ne m'échappe pas qu'il ne répond pas à la question. Il se lève du lit.

– Je vais travailler un peu. Tu es sûre que ça ira ?

– Je vais bien, Colton. J'ai juste besoin de dormir.

Je serre sa main quand il se retourne pour sortir de la chambre.

– Hé, tu n'as pas vu mon téléphone ? Je voudrais appeler Haddie pour lui dire que tout va bien.

Il va le chercher sur la commode et me l'apporte, posant un autre baiser sur mon front puis sur mon nez en passant. Je ne le quitte pas des yeux en me disant que jamais je ne me fatiguerai de le regarder. Je ne prendrai jamais ça pour acquis étant donné le mal que nous nous sommes donné pour en arriver à ce point.

J'allume mon téléphone, étonnée qu'il ne soit pas déchargé alors qu'il est resté là depuis la nuit où tout est arrivé. Il s'allume et je secoue la tête en voyant la liste de textos de prompt rétablissement. J'en lis quelques-uns à propos de la cérémonie d'inauguration que nous préparons pour célébrer le début de notre nouveau projet. Et le dernier de la liste me laisse pantoise.

Me coupe le souffle et ravit mon cœur.

Il vient de Colton et je ne pense pas que des mots venant de lui aient jamais été si honnêtes ni son désespoir si profond.

Je suis paumé ici. Tu te trouves quelque part dans ce foutu hôpital et j'ai besoin de te parler. De te toucher, putain ! De te… je ne sais quoi, parce que je suis mort de peur… alors je vais te le dire de telle façon que je sais que tu m'entendras. « Broken » par Lifehouse.

Alors, mes larmes viennent. Elles coulent librement et je ne fais rien pour les retenir ni les cacher parce qu'il n'y a personne pour les voir. Et parce que ce sont des larmes de joie.

Il m'aime.

33

Colton

— Tu vas rester assis là, à noyer ton putain de chagrin toute la nuit en pleurnichant comme une gonzesse ou quoi ?

Je fais un bond en entendant la voix qui sort de la nuit noire.

– Putain de Dieu, Becks !

Je me retourne et je le vois arriver sur le côté de la maison.

– Putain, mec ? T'as jamais entendu parler de la porte d'entrée ?

– Ouais, ben et toi, t'as jamais entendu parler de répondre à ton putain de portable ? En plus, c'est les amis qui frappent à la porte, moi je fais partie de la famille, alors arrête de râler.

– J'ai déjà passé assez de temps dans les hôpitaux depuis deux mois, une crise cardiaque ne fait pas partie de mes projets, putain.

Je bois une longue gorgée de bière, et ma tête finit par être suffisamment embrumée pour que, quand je pense à Rylee, je la voie autrement que froide, couverte de sang et inanimée.

– Eh bien, quels sont les projets, alors ?

Il ouvre une bière qu'il a prise dans le frigo, avec ce sourire satisfait qui me dit qu'il marque un point, *et putain,* je n'ai pas besoin de points marqués, ni de conseils, ni de n'importe quoi d'autre pour le moment !

– Te gêne pas surtout, t'as qu'à me piquer mes bières !

– Nan, je te les emprunte seulement.

Il se laisse tomber dans le fauteuil à côté de moi et nous restons assis sans rien dire, en essayant tous les deux de jauger l'humeur de l'autre.

– On n'a pas eu beaucoup l'occasion de parler à l'hosto.

– Non ? Peut-être que j'avais des choses plus importantes dans la tête que de tailler le bout de gras avec toi…

Je me conduis comme un connard, putain ! J'avais besoin qu'il soit là, aussi, mais je ne suis pas très à l'aise avec ce que je vois venir. Je sens que ça va être ma fête. *Putain !*

– Elle dort ?

Il fait un signe du menton vers le deuxième étage.

– À ton avis ? Il est plus de minuit.

– Arrête de jouer au con. Écoute, tu as eu un tas de merdier à gérer et…

– Occupe-toi de tes fesses, Becks. Laisse-moi boire ma putain de bière tranquille.

Je lance la bouteille vide en direction de la poubelle, que je rate. Je dois être plus soûl que je pensais. Putain de merde !

– Tu peux toujours courir, frangin.

Il soupire et je murmure *connard* à voix basse, ce qui me vaut un gloussement de sa part.

– Tu as failli tout faire foirer une fois de trop, alors je suis là pour aider.

– Ne te prends pas les pieds dans la porte en partant, *mon chou*.

J'ai juste envie qu'on me foute la paix, putain. Moi, ma bière, mon chien et le putain de silence.

– Bien essayé. Mais tu vas devoir te faire une raison, mec. Tu ne te débarrasseras pas de moi. Un peu comme l'herpès, mais en mieux.

C'est quoi ce bordel ?

– Eh mec, tu viens vraiment de te comparer à de l'herpès ?

Je penche la tête en arrière pour regarder le ciel étoilé avant de me tourner pour le regarder en secouant la tête.

– Parce que, au moins avec l'herpès, c'est ma queue qui reçoit des soins en premier. Avec toi, c'est plutôt comme de se faire culbuter sans lubrifiant.

Il se met à rire de ce rire qui me force à sourire. Ce connard obstiné arrive à m'atteindre même quand tout ce que je veux, c'est qu'on me foute la paix, putain.

– Au moins c'est sympa de voir que tu me laisses entrer, en un sens.

Il me fait un clin d'œil et me regarde fixement jusqu'à ce que je n'y tienne plus. Je laisse sortir le rire que je retenais.

– T'es un grand malade, tu sais ça ?

Je décapsule une autre bouteille de bière.

– Tu ne m'aimerais pas sinon.

– Hmm.

Je descends la moitié de la bouteille en laissant le silence de la nuit s'installer autour de nous. J'ai beau avoir envie d'être seul – pour réfléchir à ce merdier dans ma tête qui me dit que je vais devoir prendre une décision tôt ou tard –, c'est sympa que Becks soit là, même si c'est un véritable

emmerdeur. Je tapote des pouces sur Seether qui sort des haut-parleurs tandis qu'il me laisse deux minutes de répit avant de se mettre à jouer les psys avec le merdier empoisonné que j'ai dans la tête.

– Tu te souviens de cette fille, Roxy Tomlin ?

Je ne m'attendais pas à ça.

– L'Aspirateur ?

Je rigole, curieux de savoir pourquoi il met sur le tapis la reine de la pipe de notre jeunesse. Celle qui avait sucé Becks juste pour m'approcher. Et normalement, j'aurais foutu cette pétasse à la porte pour avoir fait ce genre d'entourloupe, mais comme il avait dit haut et fort que c'était la meilleure pipe qu'on lui avait jamais faite, j'avais profité de l'offre faite avec un tel enthousiasme.

– Ouais, l'Aspirateur, putain. La succion qui ne s'arrête jamais.

Il se met à rire avec moi et secoue la tête en y repensant.

– Elle est toujours très bien placée sur mon échelle de classement personnelle.

Je hausse les épaules.

– Rien à voir avec Rylee, mais ouais, elle était pas mal.

– Pas mal ? Je te jure, cette fille n'avait pas le moindre haut-le-cœur.

– Peut-être parce que tu n'en as pas une assez grosse pour aller jusqu'au fond de sa gorge.

Je hausse les sourcils et je vide une autre bière. Ah, il vient chez moi pour me prendre la tête, eh bien, moi aussi je peux en faire autant avec la sienne, putain.

– Va te faire foutre, Wood.

La capsule de sa bière m'arrive en pleine poitrine juste quand je me redresse en souriant.

– J'ai des propositions beaucoup plus alléchantes, mon pote, mais merci quand même.

J'attrape le tournis à essayer de voir où il veut en venir avec ce genre de truc, mais je ne vois pas du tout, putain.

– Je suis tombé sur elle l'autre jour.

Le calme avec lequel il me dit ça me fait tourner la tête pour le regarder.

– Et… ?

– J'ai été super choqué en la voyant.

– Pourquoi ça ?

Je fais semblant d'être intéressé, mais en réalité je l'écoute distraitement. Je jette un coup d'œil vers la fenêtre de la chambre où la lumière est toujours éteinte et même si j'ai bu bien au-delà des limites raisonnables, je suis content de savoir que Ry est là-haut. J'essaie de me concentrer sur Becks, mais qu'est-ce que j'en ai à faire de la fille facile que nous avons partagée il y a des lustres, sa tête était si tordue qu'elle valait bien la mienne.

– Je l'ai à peine reconnue. Elle est toujours superbe. Avec les rondeurs qu'il faut où il faut, maintenant.

Oui, bon, va droit au fait, putain, Becks.

– Et elle tirait trois gamins derrière elle.

– Écoute, je sais qu'il y a un jeu du genre « Les six degrés de Kevin Bacon[1] » en ce moment, mais je t'avoue que là, je ne te suis pas, alors vas-y, crache le morceau, putain.

Soudain je comprends. *Oh, merde !*

– Ne me dis pas qu'ils sont de toi, Becks, si ?

– Bon Dieu, Donavan, tu es encore plus bourré que ce que je croyais !

Il s'étrangle en toussant avant de lever une main en l'air et de se désigner du doigt.

– Tu as devant toi le roi de la double capote !

– Et qui t'a appris ça, enfoiré ?

– Apparemment pas toi, puisque visiblement tu n'as pas mis en pratique ce que tu prêches, putain.

Je ne m'attendais pas à ça et je déteste le pincement dans le ventre que ses paroles me procurent. Le même pincement que je ressens chaque fois que je pense à Rylee allongée sur le sol, toute seule, depuis Dieu seul sait combien de temps, et chaque fois que je pense à cette petite parcelle de moi mourant à l'intérieur de son ventre. Je descends ma bière en repoussant ces pensées de ma putain de tête et je m'oblige à respirer.

– Où tu veux en venir, Daniels ? Je suis bourré, je perds patience et je commence à croire que tu essaies de me pousser à bout pour me faire réagir à je ne sais quel truc que tu veux prouver en prenant tout ton putain de temps. Alors viens-en au fait, merde !

– Tu te souviens de cette soirée où on s'est tous bourré la gueule au feu de joie chez Jimmy ?

– Beckett !

Je gronde parce que ma limite de tolérance est dépassée depuis quelque chose comme cinq putains de minutes.

– Du calme ! Ferme-la et écoute.

Je relève brusquement la tête pour le regarder parce que je ne suis vraiment pas d'humeur.

– On était complètement torchés et elle a commencé à parler des emmerdes qui lui étaient arrivés – un truc vraiment moche – tu te souviens ?

Je hoche la tête, sans plus, je ne vois toujours pas dans quels méandres il s'est fourvoyé, mais je me rappelle cette histoire de maltraitance, dans tous les sens du terme. Une conversation à laquelle je n'avais pas participé.

– Et elle avait dit qu'elle n'aurait jamais d'enfants, que la vie était trop merdique et qu'elle ne voulait pas qu'ils subissent les mêmes saloperies qu'elle. Et maintenant elle est mariée, elle a trois gosses et elle semble réellement heureuse.

– Et alors ? Où tu veux en venir, putain ?

– Arrête d'être si buté, Donavan, et relie les points entre eux, tu veux ?

– Je ne suis pas une constellation. Tes points ne forment pas une image, alors aide-moi.

– Moi, tu me fais penser à la Petite Ourse.

Il sourit d'un air satisfait.

Je ramasse un coussin à côté de moi et je le lui lance à la tête :

– Je t'emmerde. Plutôt la Grande Ourse, ouais.

Je prends une longue gorgée de bière. Putain, elle est vide. Elles disparaissent trop vite, je n'arrive même pas à les compter. Normalement je resterais dormir là, mais Ry est juste au-dessus. Il n'est pas question que je dorme sans elle à mes côtés. Je soupire, les paroles de Becks tournent en rond dans ma tête, suggérant ce qu'il veut dire sans jamais vraiment aller droit au but.

– Sérieusement, Becks, qu'est-ce que tu essaies de me dire, là ? Vas-y franco.

– Les choses changent, mec. La vie change. Les priorités changent. Les putains d'idées préconçues changent. Tu dois t'adapter et changer avec elles, sinon tu restes à la traîne.

Il se lève brusquement de son fauteuil, va jusqu'à la balustrade et regarde dans l'obscurité en face de lui. Quand il se retourne, il est super sérieux.

– Ça fait combien de temps que nous sommes amis ? Bientôt vingt ans. Je t'aime, mon pote. Je ne m'immisce jamais dans tes histoires… je ne porte jamais de jugement sur la femme qui réchauffe tes draps, mais putain de merde, Wood…

Je n'aime pas la tournure que prend cette discussion. Il faut que je fasse diversion.

– Je croyais que tu m'avais dit pas de putains !

J'essaie de mettre un peu d'humour dans cette conversation sérieuse et je me demande bien comment on est passés de Tomlin l'Aspirateur à Becks qui fourre son nez où il ne faut pas.

Il se met à rire – il a le culot de se foutre de moi – avant de venir vers moi en secouant la tête.

– Tu ne piges pas, hein ? Tu ne vois pas que la femme qui les vaut toutes est en haut, endormie dans ton lit, et que la seule personne qui peut tout faire foirer, c'est toi !

C'est quoi ce bordel ? Il se met de son côté ? C'est évident, Ry a réussi à l'envoûter avec sa chatte magique sans qu'il l'ait jamais eue. Quand on parle de super-pouvoirs et tout ça !

– Becks ? Comment ça, je vais tout faire foirer ? Elle est ici, si je ne me trompe, non ? Je veux qu'elle soit ici, je l'ai amenée ici, alors qu'est-ce que tu veux de plus ? Et qu'est-ce que l'Aspirateur vient faire dans cette histoire ?

– Putain de Dieu !

Il se met à faire les cent pas devant moi en prenant une longue gorgée de sa bière.

– Oui, elle est ici, pour l'instant ! Elle est ici jusqu'à ce que tu te mettes à trop réfléchir sur le fait que, maintenant qu'elle pourrait peut-être avoir un bébé, elle pourrait ne plus vouloir de toi parce que toi tu n'en veux pas. Jusqu'à ce que tu commences à la repousser en essayant de lui faire du mal pour que ce soit elle qui prenne la décision à ta place en t'évitant d'avoir à la prendre toi-même. Mais les choses changent, Colton ! Regarde cette fichue Roxy « l'Aspirateur » Tomlin. Elle ne voulait pas d'enfant à cause de ce qui lui était arrivé quand elle était petite et maintenant, ses gamins, c'est toute sa vie !

– Va. Te. Faire. Foutre.

Le ton glacial de ma voix pourrait rivaliser avec le froid du cercle polaire, putain.

– Non, c'est toi, Colton, qui vas te faire foutre ! Tu es resté assis dans cette foutue chambre d'hôpital quand elle avait le plus besoin de toi et c'est sûr, tu étais là… mais tapoter ses oreillers, ce n'est pas réparer la merde qui lui fait mal à l'intérieur. Ou en toi. Je me suis assis là et je t'ai observé quand tu as commencé à te renfermer sur toi – même, à t'éloigner d'elle.

– Je te préviens, Becks !

Je me lève, les poings serrés, la fureur court dans mes veines. Ses paroles touchent un peu trop près de la cible. Un peu trop près d'une vérité que j'ai toujours dit que je ne voulais pas – que je ne tolérerais jamais – et que tout à coup je ne peux plus me sortir de l'esprit. Des idées d'une vie que je n'ai jamais imaginée possible pour moi. Mais comment est-ce possible, putain ? Le manège cassé dans ma tête continue à tourner, mais tout ce à quoi je peux penser, c'est à faire taire Becks parce qu'il a raison quand il dit que je me suis éloigné. Quand il dit que je n'étais pas là quand elle avait le plus besoin de moi. Il a tellement raison que mon estomac est un vrai champ de bataille.

– La vérité ça fait mal, mec ? Tu veux me flanquer ton poing dans la figure ? Me faire porter le chapeau parce que tu ne veux pas affronter la vérité ?

Je grince des dents, je lance ma bouteille dans la poubelle et je la regarde exploser en un million de morceaux, putain. Et une fois de plus je me retrouve là, le verre cassé, l'esprit cabossé, fracassé de partout. Il me pousse l'épaule, cherche à me provoquer et je mords à l'hameçon sans réfléchir. Je pivote sur moi-même, les bras pliés, les poings serrés et totalement halluciné par la colère.

Becks, lui, reste là, les yeux rivés aux miens, le menton dressé dans cette posture de *va te faire foutre* qui me met au défi de donner le premier coup.

– C'est quoi ton problème, grand chef ? Tu ne fais plus le fier maintenant, hein ?

Tout mon corps réagit, se met à vibrer de la moindre bribe d'émotion que je contiens depuis une semaine, mais je suis incapable de faire autre chose que le regarder fixement, dévoré par ce putain de sentiment de culpabilité que je voudrais tellement expulser.

La culpabilité que tout ce qui est arrivé est de ma faute – incapable de me conduire comme un homme, l'avoir laissée seule avec Zander, ne pas être arrivé assez vite au foyer, pas assez vite dans la salle de bains. La culpabilité qui s'accroche à tant de choses en moi – le poison et l'espoir – que la seule chose dont j'ai envie, c'est de boire une autre bière, de m'insensibiliser pour la faire disparaître.

– T'as envie de te battre ? Et si tu mettais cette envie en réserve ? Tu pourrais te battre pour ce qui en vaut vraiment la peine. Parce qu'elle…

Il désigne du doigt la fenêtre de la chambre et baisse la voix.

– … elle, elle en vaut la peine, mec. Elle justifie toutes les peurs qui te rongent. Toutes, Colton, de A à Z, putain.

Il avance vers moi et plante son doigt dans mon thorax.

– Il est temps d'affronter ton passé, parce que Rylee…

De nouveau il pointe la chambre du doigt avant de le ramener sur moi.

– Rylee c'est ton avenir, putain ! Te battre ou te barrer, à toi de choisir, mec. J'espère seulement que tu es bien l'homme que j'ai toujours pensé que tu étais.

Mon corps tout entier se tend en entendant ça, et je suis tellement furax contre moi-même que je ne lui dis pas tout de suite qu'il n'est qu'un connard. Je suis tellement en colère, putain, que pendant un moment – juste une fraction de seconde – la peur prend le dessus et je pense à la fuite.

Penser à fuir alors qu'elle n'a rien fait d'autre que prouver qu'elle se bat – qu'elle est une bagarreuse superbe, provocatrice et teigneuse quand il s'agit de défendre ce qui lui appartient – alors que moi je passe mon temps à tergiverser, putain. J'ai les mâchoires tellement serrées que j'ai l'impression que mes molaires vont se casser, je lui tourne le dos pour aller vers la balustrade et je jure dans les ténèbres qui vont bien avec la noirceur que je ressens dans mon âme en ce moment.

Je ne la mérite pas, putain. Le pécheur et la sainte. Ma mise en garde pour son putain de drapeau à damier. Et j'ai beau le savoir – j'ai beau sentir une douleur dans ma poitrine chaque fois que je respire à cause de ça – je ne vois rien d'autre qu'elle. Je ne veux rien d'autre qu'elle. *Ma putain de Rylee*.

– T'as perdu ta langue, Colt ? T'es vraiment assez stupide pour foutre le camp parce qu'elle est tombée enceinte, putain ? Parce que tu as véc…

Là, c'est trop.

Le câble qui pète.

L'essence qu'on verse sur mon feu.

– Tu n'as pas la moindre idée de ce que j'ai vécu !

Je lui hurle dessus et ma voix se brise quand je me retourne vers lui.

– Pas la moindre, putain !

Beckett est sur moi en cinq enjambées.

– Tu as raison ! Je n'en ai pas la moindre idée !

Il m'attrape par les épaules pour que je ne puisse pas me détourner, et j'ai beau me défendre, il ne me lâche pas.

– Mais Colton, *mon frère*, ça fait des années que je te vois te débattre avec ce que ta putain de garce de mère t'a fait quand tu étais enfant, mais ça, *ce n'est plus toi*. Tu n'es plus ce gamin. *Tu ne le seras plus jamais*. Et, mec, Rylee l'accepte. Elle t'accepte. *Elle t'aime, putain*. Trouve le moyen d'accepter ça, et le reste viendra tout seul.

Il tend la main et me donne une petite manchette sur la joue avant de reculer en secouant la tête.

– Il est temps que tu te rendes compte que tu l'aimes, toi aussi, putain. Avant qu'il soit trop tard et que tu perdes la seule personne capable de recoller tes morceaux. Trouve un moyen d'affronter ton passé pour ne pas perdre ton avenir.

Sur ce, cet emmerdeur hoche la tête et rentre dans la maison comme si de rien n'était. Il s'arrête en ouvrant la porte et se retourne vers moi.

– Quand nous étions plus jeunes, je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, mais ce que ton père disait à propos de souffrir c'est ressentir, ou un truc dans le genre ?

Je me contente de hocher la tête.

– Ouais ? Ben, je pense que tu ferais bien de t'en souvenir, maintenant.

Il tourne le dos et disparaît dans la maison, me laissant seul dans la nuit vide hantée par les souvenirs.

*

* *

Souffrir c'est ressentir, et ressentir c'est vivre, et tu ne trouves pas que c'est bon d'être vivant ?

Le mantra de mon père me traverse l'esprit au moment où je rentre dans la chambre et que je vois Ryee endormie.

Putain !

Elle continue à me couper le souffle. À provoquer mon désir, mon besoin, mon manque, comme personne. Et putain, moi je continue à vouloir la pervertir – cette partie de moi ne me quittera jamais. Je ris de mon propre esprit tordu, mais je sais au fond de moi que la perversion n'a plus d'importance. C'est elle qui compte maintenant.

Rylee. Avec ses putains de drapeaux à damier et tout ça.

Je vais vers le lit en me disant que je pourrais rester assis des heures à la regarder. Ses boucles brunes étalées sur mon oreiller, le débardeur qui couvre ses putains de nichons parfaits et remonte sur son abdomen, si bien que la lune éclaire les cicatrices de son passé. Les cicatrices qui l'avaient privée d'un avenir qu'elle croyait impossible jusqu'à il y a trois jours, putain.

Ma main glisse sur mon flanc, elle effleure mes cicatrices encrées qui me rappellent à un avenir que je n'imaginais même pas envisageable il y a encore trois jours, et mes doigts s'attardent sur la dernière vide et sans couleurs. La dernière chose que je dois affronter avant de savoir avec certitude si je peux faire ce sur quoi mon cœur et ma raison s'accordent.

Parce que vos bagages peuvent être déterminants. Ils peuvent vous retenir. Vous empêcher d'avancer. Vous tuer. Et parfois les sentiments ne suffisent pas à briser leur emprise. Pour vous permettre d'avancer. Mais aussi vrai que je suis là à contempler sa poitrine se soulever et s'abaisser, il est temps que mon 747 – avec mes bagages et tout – décolle, putain !

Parce que j'ai choisi de me battre.

Mon souffle se bloque dans ma poitrine quand je m'aperçois que c'est ce que je veux. C'est elle que je veux, putain. Dans ma vie – le jour, la nuit, maintenant, plus tard – et cette pensée me déstabilise. Me brise et me répare. Apprivoise le putain de sauvage. Putain de merde.

Je secoue la tête en riant doucement. Et je ne peux pas résister plus longtemps. Je m'allonge délicatement sur le lit à côté d'elle et je repousse les images de ce qui s'est passé la dernière fois

que nous avons dormi ici tous les deux.

Je cède au besoin qui court dans mes veines comme l'adrénaline qui me manque. Je la prends dans mes bras et je la serre fort. Elle roule sur elle-même dans mes bras si bien que son visage vient se blottir sous mon menton, ses bras appuyés entre nous, et la chaleur de son souffle me chatouille la peau quand elle me dit dans un murmure :

– Je t'aime, Colton.

Elle l'a dit d'une voix si basse que c'est tout juste si je l'entends. Sur un ton si calme et si traînant que je me rends compte qu'elle dort toujours, mais ça ne fait rien, j'arrête de respirer. Mon pouls s'accélère et mon cœur se contracte. J'ouvre la bouche et je la referme aussitôt pour déglutir parce que c'est comme si je tentais d'avaler une pleine bouchée de coton. Je fais la seule chose possible. Je pose un baiser sur son crâne.

J'essaie de mettre ça sur le compte de l'alcool. J'essaie de me dire qu'un jour peut-être j'arriverai à dire ces mots sans avoir la sensation de rouvrir des vieilles blessures qui s'infecteront de nouveau.

J'ai envie d'espérer que la normalité pourrait être envisageable pour moi. Que cette femme blottie contre moi est effectivement mon remède.

Alors, je prends le parti de prononcer les seuls mots qui me viennent, ceux dont je sais qu'elle comprend ce qu'ils signifient pour moi.

– Je te pilote, Ry.

J'appuie mes lèvres sur son épaule.

– Bonne nuit, Bébé.

---

1. « Les six degrés de Kevin Bacon » – *The six degrees of Kevin Bacon* – est un jeu sur le cinéma dont le but est de relier un acteur quelconque à Kevin Bacon, par six partenaires de cinéma au maximum. (NdT)

34

– La cérémonie commence à seize heures. Vous serez là, sûr ?

– Oui, Maman ! On sera là.

Shane se dirige vers la porte d'entrée, le visage éclairé par un sourire immense, il se pavane un peu et des clés de voiture cliquettent dans sa main.

– J'ai bien peur que nous n'en fassions un monstre.

Je regarde Colton qui me fixe sans rien dire, appuyé contre le mur. Je remarque les cernes sous ses yeux. Ils sont là depuis ces dernières semaines et ça me fait de la peine de savoir qu'il a recommencé à faire des cauchemars et qu'il ne veut pas m'en parler. En même temps, il ne me parle pas vraiment de grand-chose, à part le boulot ou les garçons ou la cérémonie d'inauguration qui marque le lancement de notre projet et qui doit avoir lieu un peu plus tard dans la journée. Et c'est bizarre. Ce n'est pas comme si les choses allaient mal entre nous. En fait, c'est tout le contraire. Il est plus attentionné et présent que jamais, mais j'ai l'impression que c'est sa façon à lui de se faire pardonner le fait que nous n'avons toujours pas parlé de ma fausse couche.

Il a voulu de l'espace, et je lui en ai donné à la pelle, je n'ai pas parlé de la perte, ni de ce que je ressentais, ni de comment je la gérais. Je suis même allée jusqu'à ne rien lui dire de ma consultation de suivi d'hier.

Je comprends que nous ayons chacun notre propre manière de gérer ça. Lui, il se referme, veut régler son problème tout seul, quand moi je veux que nous nous serrions les coudes, et j'ai besoin de lui pour ça. Je peux gérer cette distance momentanée entre nous – je sais que c'est temporaire – mais en même temps cela me fait du mal de savoir qu'il souffre. De souffrir moi-même quand j'ai besoin de lui et que je ne peux rien lui demander de plus alors que j'ai besoin de la connexion qui est à la base de notre relation.

De lui accorder l'espace qu'il a demandé quand tout ce que je veux, c'est réparer.

Dans la nuit, quand je me réveille après des rêves peuplés d'accidents de voiture et de sols couverts de sang, je le regarde dormir et mon esprit agite des pensées profondes et sombres dont je

parviens à me cacher en plein jour. Je me demande s'il ne veut pas se confronter ni même parler de la fausse couche parce qu'il s'inquiète que la seule chose que je veuille maintenant, ce soit un bébé. Que peut-être notre couple est voué à l'échec parce que lui n'en voudra jamais.

Mais si je ne peux pas lui parler, s'il change de sujet chaque fois que j'essaie de l'aborder, comment faire pour le détromper ?

Alors en effet, des idées de bébé m'ont bien traversé l'esprit, mais je suis obligée de les abandonner. Je ne peux pas m'autoriser à espérer que je pourrais avoir cette chance, miraculeuse après l'accident, plus d'une fois dans ma vie. Ce genre d'espérance peut vous détruire si vous n'avez rien d'autre à quoi vous raccrocher.

Mais est-ce mieux de me raccrocher à l'espoir qu'il va me parler – me revenir – et non me glisser lentement entre les doigts ? Est-ce que cette espérance-là ne va pas me détruire, elle aussi ? Becks m'a dit d'être patiente, qu'autant qu'il puisse en juger après toutes ces années d'amitié, Colton est en train de régler son problème. Mais de ne pas le laisser trop s'éloigner quand même. Comment est-ce que je suis censée savoir à partir d'où ce sera trop loin ?

J'ai besoin qu'il ait besoin de moi autant que moi de lui au moment où je subis le choc émotionnel de perdre un morceau de quelque chose qui n'était qu'à nous… et le fait que ce ne soit pas le cas me tue. Et pourtant il m'entoure de ses bras la nuit quand nous dormons, mais son esprit est ailleurs. Perdu peut-être dans les interminables textos et conversations à mots couverts dont il est devenu adepte récemment, et qui me contrarient, même si au fond de moi je sais qu'il ne me trompe pas.

Mais il me cache quelque chose, il règle quelque chose, et il le fait sans moi, à un moment où j'ai besoin de lui pour m'aider à régler mon problème.

J'essaie de me persuader que c'est l'absence de connexion physique qui me fait surinterpréter les choses. Trop analyser tout. Alors que je suis dans ses bras chaque nuit, serrée contre sa poitrine à l'endroit exact où je veux être, nous n'avons pas fait l'amour depuis que je suis rentrée de l'hôpital. Nous nous embrassons et quand j'essaie d'aller plus loin, que je descends les mains sur son corps et que je l'incite à me désirer comme moi j'ai envie de lui, il m'attrape les poignets et me dit d'attendre que j'aille mieux, même si je lui dis que je ne suis pas blessée et que je vais parfaitement bien. Que j'ai envie de le sentir en moi, de le sentir se connecter à moi et me prendre comme avant.

Ce rejet fait extrêmement mal parce que je connais Colton – je sais qu'il a besoin de ce contact physique et viril quand il souffre – alors pourquoi le refuse-t-il ? Pourquoi ne me prend-il pas, s'il va aussi mal que ses yeux me le montrent ?

Je m'extrais de mes pensées et me concentre sur les yeux vert émeraude rivés sur les miens. L'homme que j'aime. L'homme dont j'ai, plus que tout, peur qu'il s'éloigne de moi.

– Un monstre ? Non.

Il secoue la tête et un sourire soulève le coin gauche de sa bouche si bien que sa fossette se creuse.

– Un ado en liberté ? Ça, c'est sûr.

Je lui souris et il se rapproche de moi, assez près pour me toucher puisque les autres gamins sont à l'entraînement de base-ball et nous rejoindront à la cérémonie après.

– Ça va ?

C'est la énième fois de la semaine que je lui pose la question.

– Ouais, ça va. Et toi ?

– Hmm-hmm.

Et c'est la même conversation que nous avons trois fois par jour, au moins. Cette affirmation que tout va bien alors que tout a tellement changé.

– Colton…

Mais le courage me manque d'aller au bout de ma question. Il sent mon hésitation et pose la main sur ma joue qu'il caresse délicatement du pouce. Je ferme les yeux pour profiter de ce contact parce qu'il représente tellement plus que simplement sa peau sur la mienne. Il résonne en moi et s'insinue dans la moindre de mes fibres, jusque dans des endroits inconnus qu'il marque à jamais de son sceau, me rendant, grâce à des tatouages invisibles, inaccessible pour quiconque voudrait de moi à l'avenir.

Quand je rouvre les yeux, je plonge directement dans les siens.

– Hé, arrête de t'inquiéter comme ça. Tout va s'arranger. Pas de problème.

Il déglutit et baisse les yeux puis les ramène aussitôt sur les miens.

– Je suis juste en train d'essayer de régler mon problème pour qu'il ne nous affecte pas.

– Mais…

Ses lèvres sur les miennes coupent court à ma question. C'est un baiser tendre et léger qu'il approfondit lentement en passant sa langue entre mes lèvres pour engager un lent ballet avec la mienne. Ma bouche perçoit son besoin et son désir, mais mon esprit est totalement tourné vers une seule question : pourquoi résiste-t-il ?

Je remonte les mains dans son dos et mes doigts vont s'enrouler dans ses cheveux qui bouclent sur son col, j'enjoins à mon esprit de se taire, de se calmer, pour me laisser profiter de ce moment, profiter de lui. Je sens venir mes larmes tant la tendresse contenue dans sa caresse me bouleverse. Comme si j'étais fragile et qu'il avait peur de me briser.

Je ne suis pas sûre qu'il perçoive le tremblement de mon souffle quand j'essaie de contenir mes émotions, mais il pose un autre petit baiser sur mes lèvres puis sur mon nez, manquant de peu d'ouvrir les vannes de mes émotions, avant de m'écarter de lui pour me regarder. Il prend mon visage dans ses mains, ses yeux fouillent les miens.

– Ne pleure pas.

Il se penche et pose un dernier baiser sur mon front.

– S'il te plaît, ne pleure pas.

– C'est juste…

Je soupire, ne trouvant pas les mots pour exprimer ce que j'éprouve, ce dont j'ai besoin, ce que je veux de lui tout en ne lui mettant pas trop la pression.

– Je sais, Bébé. Je sais. Moi aussi.

Il appuie ses lèvres sur les miennes, ce qui libère une larme qui vient rouler sur ma joue.

– Moi aussi.

*
* *

Je termine mon discours sous les applaudissements de la foule et je descends du podium en parcourant l'assistance du regard. Shane, assis à côté de Jackson, frappe dans ses mains comme le reste des garçons, mais je ne vois pas Colton.

Je me débrouille pour trouver une excuse valable au plus gros sponsor du projet qui va être absent à la cérémonie de coupure du ruban d'inauguration et à la séance de photo de presse qui se tiendront dans moins de dix minutes.

Où est-il, bon sang ? Il ne manquerait jamais volontairement quelque chose en faveur des garçons ou du projet dans lequel il a joué un si grand rôle. Je regarde l'écran de mon smartphone en allant vers Shane pour lui demander s'il sait où est Colton, mais il n'y a rien. Aucun appel manqué, aucun texto, rien de rien.

Les applaudissements diminuent et Teddy monte sur le podium à son tour pour mettre un terme à la conférence de presse.

– Shane ! Shane !

Jax lui donne un coup de coude et il se lève et vient vers moi. Je tourne le dos à la foule et je m'éloigne en lui faisant signe de me suivre. Nous tournons le coin du bâtiment pour être hors de portée des journalistes et je me force à reprendre mon souffle.

– Où est Colton ?

J'essaie de ne pas paraître angoissée.

Il danse d'un pied sur l'autre avant de lever les yeux pour me regarder.

– Ben, en venant ici, il a reçu un coup de téléphone d'un certain Kelly et il m'a demandé de me garer sur le côté de la route pour pouvoir descendre lui parler en privé.

Mon cœur s'arrête de battre et se serre, même si je me dis qu'il y a sûrement une explication tout à fait logique à ça. Cependant, me le dire et m'en convaincre sont deux choses totalement différentes.

– Ça va ?

Les yeux bleus de Shane passent sur mon visage pour se poser sur les miens.

Je me réprimande mentalement, il ne faut pas que j'oublie que Shane n'a plus douze ans, mais que c'est un ado, bientôt un homme, et qu'il voit les choses.

– Ouais, ça va, je vais bien, Je suis juste un peu étonnée, c'est tout.

– Eh ben, il est remonté dans la voiture et a dit au monsieur qu'il allait le rappeler dans deux minutes parce qu'il fallait pas qu'on soit en retard. On s'est garés juste avant que les discours commencent et il m'a dit d'y aller et qu'il arrivait. Il est descendu de voiture et m'a regardé m'asseoir à côté de Jax et j'ai vu qu'il parlait au téléphone, il m'a fait au revoir de la main. Pourquoi ? Il y a quelque chose qui ne va pas, Ry ?

– Non, non. Rien du tout. J'ai juste manqué son appel.

Je mens à Shane ainsi qu'à moi-même, probablement pour adoucir le coup.

– Je voulais savoir s'il t'avait dit quand il reviendrait parce que ça m'embêterait qu'il manque la cérémonie de coupure du ruban.

– Ouais, ben, c'était sûrement quelque chose d'important pour qu'il ne soit pas là. Il sait bien ce que ça représente pour toi, et tout ça.

Il tord la bouche en essayant de me réconforter de cette manière maladroite qu'ont les ados, et qui me réchauffe le cœur.

Je lui souris.

– Tu as raison, cela devait être très important. Tu sais que vous comptez énormément pour lui.

Je passe le bras autour de ses épaules en l'entraînant de nouveau vers la foule et j'espère qu'il ne sent pas ce que je ne dis pas, à savoir que peut-être, moi, je ne compte plus autant que cela pour lui.

Nous revenons à temps pour la cérémonie de coupure du ruban, et je ne peux pas m'empêcher de scruter frénétiquement la foule à sa recherche. Je me répète en boucle les mots de Shane. *Cela doit être quelque chose de très important.* Quelque chose d'énorme, c'est sûr, mais quoi ?

Et là, bien sûr, le doute s'insinue en moi et commence à effriter mes bonnes résolutions. Est-ce que c'est quelque chose avec Tawny ? Ou sa famille ? Mais si c'était ça, il m'aurait appelée, envoyé un texto, quelque chose, non ?

Une fois que la cérémonie d'inauguration est terminée et que j'ai dit au revoir aux garçons, j'ai les nerfs à vif. D'inquiète, je suis devenue furax, mal à l'aise, en colère, et tandis que je fonce sur le Pacific Coast Highway en direction de Broadbeach Road – et que je tombe sur sa boîte vocale chaque fois que j'appelle –, j'ai mal à l'estomac d'inquiétude.

Quand j'arrive à la grille et que je m'engage dans l'allée vide, je suis au bord de la crise de nerfs. Je mets la clé dans la serrure et j'ouvre la porte à toute volée. Je l'appelle, mais avant même de passer devant la cuisine, je sais qu'il n'est pas là. Pas seulement parce que Baxter est complètement excité mais aussi à cause du silence inquiétant qui règne dans la maison.

J'ouvre la porte coulissante pour laisser sortir Baxter quand une idée me frappe. Et s'il était arrivé quelque chose à sa tête ? S'il gisait quelque part, blessé, appelant à l'aide sans que personne ne le sache ?

Je retourne en courant dans la cuisine et j'appelle Haddie.

– Salut !

– Colton n'a pas appelé ?

– Non, pourquoi ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

L'inquiétude est perceptible dans la voix d'Haddie, mais je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails.

– Je t'expliquerai plus tard. Merci.

Je raccroche en lui coupant la parole, en me disant que je m'excuserai plus tard, tout en appelant la prochaine personne.

– Rylee !

– Becks, où est Colton ?

– Aucune idée, pourquoi ?

J'entends une femme glousser derrière lui et ça ne me pose aucun problème d'interrompre ce qu'il est en train de faire.

– On ne l'a pas vu à la cérémonie. Shane a dit qu'il avait reçu un appel et on ne l'a pas revu depuis.

J'entends Becks dire à la femme de se taire.

– Il n'est pas venu ?

Sa voix est chargée d'appréhension et je l'entends s'agiter à l'autre bout du fil.

– Non. Qui est Kelly ?

– Qui ?

La ligne est silencieuse un instant.

– Aucune idée, Ry.

Son silence me fait douter de sa franchise et les idées éparpillées dans ma tête sortent en vrac.

– Je me fous de vos histoires de code d'honneur viril et tout ça, Beckett, alors si tu sais quelque chose – tant pis si cela doit me faire du mal –, il faut que tu me le dises parce que je suis morte d'inquiétude, putain et… et…

Je pars dans tous les sens, alors je m'oblige à arrêter parce que je deviens hystérique et qu'il n'y a pas de raison, à part cette intuition qui me dit qu'il y a quelque chose qui cloche.

– Calme-toi. Respire. D'accord ?

Je ferme les yeux et j'essaie de me contrôler.

– La dernière fois que je lui ai parlé, il emmenait Shane pour le faire conduire et ensuite ils allaient à la cérémonie. Tu sais…

– Pourquoi est-ce qu'il ne répond pas à son téléphone, alors ?

– Ry, il a plein de trucs qui lui prennent la tête, peut-être qu'il a juste…

Il s'interrompt, ne sachant pas trop quoi me dire. Je l'entends pousser un profond soupir tandis que je vais fermer la porte par laquelle Baxter vient de rentrer. Le téléphone fixe sur le comptoir se met à sonner et affiche Quinlan. Il se passe quelque chose, et son nom sur l'écran me dit que j'ai raison d'être inquiète.

– Il y a Q qui appelle. Je dois y aller.

Au moment où je change de téléphone, il me dit de le rappeler.

– Il va bien ?

Mes mots se précipitent quand je prends son appel, l'estomac serré par l'angoisse.

– Je t'appelais pour te demander la même chose.

À sa voix, je sens qu'elle est aussi inquiète que moi.

– Quoi ? Comment savais-tu que quelque chose n'allait pas ?

Je n'y comprends rien. Je pensais qu'elle savait ce qui se passait.

– J'étais en cours toute la journée et j'avais éteint mon téléphone. Je viens juste de le rallumer et il m'a laissé un message.

J'ai peur de lui demander ce qu'il dit.

– Il avait l'air perturbé. Il divaguait, disant qu'il devait parler à quelqu'un parce qu'il était paumé. *Qu'il sait.* Mais il n'a pas dit ce que cela voulait dire.

Du plomb fondu tombe sur mon âme tandis que j'essaie de raccorder des pièces de puzzle qui ne vont pas ensemble.

– Il s'est passé quelque chose, Ry ? C'est à cause de la fausse couche ? C'est juste que… je ne l'ai jamais entendu comme ça.

Des pensées me passent par la tête et disparaissent aussitôt pendant que j'essaie d'imaginer ce qui a pu arriver à Colton. Et je me précipite en haut tandis que mon cerveau commence à faire la liste des endroits où il pourrait être.

– Q, je pense savoir où il est. Je t'appelle dès que je sais quelque chose.

Je lance le téléphone et je me rue dans la salle de bains tout en retirant mon tailleur, laissant une ligne de vêtements dans mon sillage. En un rien de temps, j'ai enfilé une tenue de sport et je lace mes baskets aussi vite que je peux. J'attrape mon smartphone et je dévale l'escalier, je sors par la porte qui donne sur la terrasse et je descends sur la plage en courant.

Je cours à toute vitesse vers l'endroit où Colton m'a emmenée le premier soir, son endroit heureux, où il se réfugie quand il veut réfléchir. Plus j'y pense, plus je suis sûre que je vais le trouver là. Il est probablement assis sur son rocher à regarder le soleil se coucher sur la mer en réfléchissant à tout ce qui est arrivé.

Mais pourquoi n'a-t-il pas emmené Baxter ? Où est sa voiture ? Je repousse les doutes qui m'assaillent et je me persuade qu'il est là-bas en train d'envisager les choses, mais l'incertitude se met à grandir à chaque pas que je fais.

Et quand je prends le virage, je sais que je ne le trouverai pas ici. En arrivant sur place, j'ai déjà composé le numéro et j'entends sonner.

– Tu l'as trouvé ?

J'entends à sa voix que Becks flippe, et je culpabilise d'avoir provoqué ça, mais je suis inquiète.

– Non, je croyais, mais…

Il faut que je m'arrête pour reprendre mon souffle parce que j'ai les poumons en feu après mon sprint sur la plage.

– Ry, qu'est-ce qui se passe ?

– Il a appelé Quin et lui a laissé un message où il dit qu'il *sait* et qu'il est paumé. Alors je suis venu jusqu'à son coin sur la plage mais il n'y est pas. Tu le connais mieux que personne… où va-t-il quand il a besoin de s'éclaircir les idées, à part ici ?

– Toi.

– Quoi ?

– Il va vers toi.

La franchise contenue dans sa voix résonne à mon oreille. Mes jambes s'arrêtent net. Ses paroles me touchent et mon cœur se serre d'amour et d'inquiétude. Les larmes jaillissent quand je me rends compte à quel point il me manque en ce moment, cet homme que j'avais retrouvé il y a quelques semaines, seulement pour qu'il me soit repris, encore une fois, par le cruel coup du sort de ma fausse couche. J'avale le nœud qui bloque ma gorge et il me faut une minute pour retrouver ma voix.

– Avant moi, Becks…

– Le circuit.

– Il doit être là-bas.

Je commence à retourner vers la maison en courant.

– J'y vais.

– Veux-tu que je…

– C'est à moi de le faire, Becks. Il faut que ce soit moi.

Je n'en ai jamais été aussi convaincue, parce qu'au fond de moi je sais qu'il a besoin de moi. Je ne sais pas pourquoi, c'est juste que je le sais.

– Je t'envoie un texto pour te dire comment entrer dans les bâtiments, ok ?

– Merci.

35

J'ai l'impression d'avoir mis une éternité à rejoindre la voie express à cause des embouteillages sur l'autoroute. Je prends la sortie à Fontana, le cœur serré d'angoisse et l'espoir en bandoulière, alors que je me demande où je vais mettre les pieds quand je vais le trouver.

La panique m'étreint quand je passe les grilles du complexe sportif parce qu'il fait nuit noire, à part quelques réverbères de parking par-ci, par-là. Je fais le tour des bâtiments vers le tunnel qui mène à la piste et je pousse un soupir de soulagement en voyant la Range Rover de Colton.

Alors, il est bien là, mais qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

Je me gare à côté, l'obscurité de la piste vide est vraiment inquiétante. Je mets le frein à main et je pousse un cri aigu quand on frappe à la vitre du côté passager. J'ai le cœur qui tambourine, mais quand je vois le visage de Sammy dans la vitre, je recommence à respirer et je descends de voiture.

L'expression de son regard ne fait qu'augmenter mon inquiétude.

– Je vous en prie, Sammy, dites-moi qu'il va bien.

Je vois qu'il est partagé entre me parler et trahir son patron et ami.

– Il a besoin de vous.

Il n'en dit pas plus, mais c'est suffisant.

– Où est-il ?

Je lui emboîte le pas et nous traversons une entrée obscure située sous les imposantes tribunes. Nous arrivons à un espace situé entre les gradins et je m'aperçois que je suis au milieu des tribunes surplombant une piste automobile étrangement vide. Je parviens à croiser le regard de Sammy dans l'obscurité et il me montre un point derrière moi à ma gauche. Je me retourne aussitôt.

Et je le vois.

Une seule lampe est allumée dans une portion des tribunes et, dans sa périphérie, je vois une ombre solitaire assise dans l'obscurité. Sans plus réfléchir, je commence à gravir les marches, l'une après l'autre, dans sa direction. Je ne vois pas son visage dans l'ombre, mais je sais que ses yeux

sont posés sur moi, je sens le poids de son regard. J'arrive à la rangée de gradins où il est assis et je me dirige vers lui, angoissée et calme à la fois.

J'essaie de penser à ce que je vais dire, mais mon esprit est tellement embrouillé par l'inquiétude que je n'arrive pas à me concentrer. Cependant, dès que je vois son visage dans l'ombre, j'oublie tout sauf mon cœur qui se serre et mon amour inconditionnel.

Son attitude est révélatrice. Il est assis, penché en avant, les coudes sur les genoux, les épaules affaissées et le visage couvert de larmes. Et ses yeux – habituellement intenses mais aussi brillants d'espièglerie ou de joie – débordent maintenant d'un désespoir absolu. Ils se fixent sur les miens, suppliants, attendant tellement de moi que je ne sais pas comment réagir.

Quand j'arrive à côté de lui, son chagrin déferle sur moi comme un tsunami. Avant que je puisse dire quoi que ce soit, il pousse un sanglot étranglé et tend les bras pour me prendre contre lui. Il enfouit son visage dans le creux de mon cou et s'accroche à moi comme à sa planche de salut, la seule chose qui l'empêche de couler et de se noyer. Je l'entoure de mes bras et je m'accroche à lui en essayant de lui apporter ce dont il a besoin.

Parce qu'il n'y a rien de plus déstabilisant que de voir un homme fort et sûr de lui s'effondrer totalement.

Mon esprit bat la campagne quand je perçois ses sanglots étouffés dans le silence et que les tremblements de son corps se répercutent en moi. Que s'est-il passé pour réduire mon voyou arrogant à cet homme désemparé ? Il continue à s'accrocher à moi tandis que j'essaie de le calmer en le berçant doucement – je ferais tout pour apaiser la tempête qui semble faire rage en lui.

– Je suis là. Je suis là.

C'est la seule chose que je peux lui dire tandis qu'il laisse sortir ce tumulte d'émotions. Alors, je le tiens contre moi dans le noir, dans un lieu où il a réalisé ses rêves, en espérant que peut-être il est en passe d'accepter – de s'arrêter pour affronter – les démons que d'habitude il vient fuir sur cette piste en allant plus vite qu'eux.

Le temps passe. Les bruits de la circulation sur l'autoroute au-delà du parking désert ont diminué et la lune traverse lentement le ciel. Et pourtant, Colton ne me lâche pas, continuant à puiser en moi ce qui lui manque, et moi, je me réjouis de voir qu'il a encore besoin de moi alors que je pensais que c'était fini. Mon esprit fait des allers et retours entre le souvenir d'un certain banc de douche, et lui accroché à moi, à l'époque comme aujourd'hui. Sur ce qui peut mettre cet homme, mon homme, métaphoriquement sur les genoux. Alors, je me contente de le serrer contre moi maintenant, comme je l'ai fait à l'époque, jouant de mes doigts dans ses cheveux pour le rassurer jusqu'à ce que ses larmes se tarissent doucement et que la tension dans son corps diminue.

Je ne sais que dire, que penser, alors je dis la première chose qui me passe par la tête.

– Ça va ? Tu veux en parler ?

Il relâche son étreinte et appuie les paumes de ses mains sur mon dos, pour me serrer plus fort contre lui, si c'est possible, tout en prenant une inspiration hésitante. Il me fait peur, je me dis que

quelque chose d'énorme a dû se produire pour qu'il ait ce genre de réaction.

Il se penche en arrière et ferme les yeux en serrant les paupières, puis il se frotte les mains sur le visage avant de souffler bruyamment. Enfin, il laisse tomber la tête et la secoue, et cela me déplaît de ne plus voir son visage.

– Je suis…

Il souffle encore une fois et je tends le bras pour poser une main sur son genou. Il hoche la tête comme s'il se parlait à lui-même et, soudain, son corps se crispe de nouveau avant qu'il se mette à parler.

– J'ai fait ce que tu m'as conseillé de faire.

Quoi ? J'essaie de me rappeler à quoi il fait référence exactement.

– J'ai fait ce que tu disais et maintenant… maintenant, je suis tellement perturbé à cause de ça. Je suis complètement en vrac.

Le chagrin brut qui brise sa voix me pousse à m'asseoir près de lui et à attendre qu'il me regarde dans les yeux.

– Qu'as-tu fait ?

Il tend le bras et me saisit la main en croisant ses doigts dans les miens et en serrant fort :

– *J'ai retrouvé ma mère*.

Mon souffle se bloque dans ma gorge parce que quand j'ai dit ça, jamais, au grand jamais, je n'ai cru qu'il le ferait vraiment. Et maintenant, je ne sais plus quoi dire, parce que je suis le catalyseur de toute cette douleur.

– Colton…

C'est tout ce que je peux dire, tout ce que j'ai à proposer à part porter nos mains croisées à mes lèvres pour embrasser la sienne.

– Kelly m'a appelé quand j'étais… Oh, putain ! J'ai manqué la cérémonie. Je t'ai posé un lapin.

En entendant l'incrédulité absolue dans sa voix, je comprends qu'il a vraiment, sincèrement, oublié.

– Non, non, non.

Je le calme en essayant de lui dire que ça n'a pas d'importance. Que la seule chose qui compte, c'est qu'il arrive à affronter ses peurs.

– Ça ne fait rien.

Je serre nos mains de nouveau.

– Je suis désolé, Ry… c'est juste… je n'arrive même pas à avoir les idées claires, là tout de suite.

Il détache ses yeux des miens, l'air honteux, tout en essuyant de sa main libre les larmes qui coulent sur ses joues.

– Tu sais…

Il secoue la tête en regardant la piste dans l'obscurité devant nous.

– … c'est plutôt marrant, habituellement je viens ici quand je veux oublier, et ce soir c'est le premier endroit qui m'est venu à l'esprit pour essayer d'accepter cette histoire.

En suivant son regard, je réalise l'énormité de ce qui se passe : la piste, ses actions. Nous restons silencieux. Je suis frappée par l'importance de ce qui se cache derrière ses paroles. Il essaie d'affronter les choses, d'avancer, de commencer à guérir. Et je n'ai jamais été plus fière de lui.

– Il y a quelques mois, j'ai demandé à mon père s'il savait ce qu'*elle* était devenue. Il m'a mis en contact avec un détective privé – il s'appelle Kelly – qu'il avait engagé quand j'étais plus jeune et qui l'a surveillée pendant dix ans pour s'assurer qu'elle ne revienne pas me chercher.

Il parle d'une voix blanche, monocorde, qui contraste totalement avec le désespoir hoquetant de tout à l'heure, et pourtant je ressens l'étendue de l'émotion qui vibre juste sous la surface.

– Il m'a appelé aujourd'hui. Il l'a retrouvée.

Il me regarde, l'air si perdu – un petit garçon qui cherche son chemin – que je m'effondre, laissant libre cours à l'émotion que je retenais pour être forte pour lui.

Pour être le roc quand il s'écroule.

Ma première larme coule quand je pose la main sur sa joue, un contact tout simple qui transmet un maximum de ce que je pense, de ce que je ressens, de ce que je sais qu'il attend de moi. Je me penche vers lui, sa mâchoire se contracte dans la paume de ma main, ses yeux se fondent dans les miens, et j'effleure ses lèvres d'un baiser léger comme une plume.

– Je suis si fière de toi.

Je ne lui demande pas ce qu'il a découvert ni qui elle est. Je concentre toute mon attention sur lui, sur le présent, parce que je sais qu'il essaie désespérément d'accepter le passé tout en essayant d'imaginer l'avenir. Alors je ne pense qu'à « ici et maintenant » et j'espère qu'il comprend que je serai là à chaque étape du chemin, s'il veut de moi.

Nous restons immobiles, dans le silence qui conforte l'assurance donnée par ma caresse et la compréhension portée par mon baiser. Et, pour une fois, ce silence rassurant me prouve que son âme torturée a accepté mes paroles.

Il déglutit péniblement et bat des paupières rapidement comme s'il peinait lui aussi à tout comprendre, et pourtant il dispose de beaucoup plus de pièces du puzzle que moi, alors j'attends patiemment, sans bouger, qu'il poursuive. Il détache ses yeux des miens pour les reporter sur la piste, une fois encore.

– Ma mère est morte.

Il a dit cela sans aucune émotion et bien que les mots s'éloignent en flottant dans la nuit, je sens qu'ils l'étouffent. Je le regarde, étonnée, j'observe son profil éclairé par la lune et qui se détache sur le ciel nocturne, et je choisis de ne rien dire, de le laisser mener la conversation.

Incapable de rester immobile plus longtemps, il se lève brusquement et va à grands pas jusqu'au bout de la rangée. Il s'y arrête, l'éclairage de la seule lampe allumée derrière lui crée un halo autour de sa silhouette.

– Elle n'a jamais changé. J'imagine que j'aurais dû m'y attendre.

Il dit ça calmement, mais j'entends chaque petite inflexion dans son ton, chaque fêlure dans sa voix. Il se retourne face à moi et fait quelques pas dans ma direction, mais s'arrête à nouveau.

– Je suis… je suis – c'est un tel bordel dans ma tête en ce moment, j'ai juste…

Il passe la main sur son visage et dans ses cheveux avant d'émettre un petit rire d'autodérision qui me donne des frissons.

– Je n'ai aucun souvenir positif d'elle. Pas un seul. Huit ans de ma putain de vie et je ne me rappelle pas la moindre chose qui pourrait me faire sourire.

Je sais qu'il se débat et j'ai terriblement envie de franchir la distance qui nous sépare pour le toucher, le serrer dans mes bras, le réconforter, mais je sais aussi qu'il doit vider son sac. Il faut qu'il se débarrasse de son poison autoproclamé qui ronge son âme.

– Ma mère était une putain de droguée. Elle est morte comme elle a vécu.

La rancune dans sa voix et la douleur sont si brutales et si violentes que je ne peux retenir les larmes qui me montent aux yeux, ni le frisson dans mon souffle quand je reprends une inspiration.

– Ouaip ! Une toxico. Elle n'était pas regardante, ça non. Elle s'envoyait n'importe quoi pour planer parce qu'il n'y avait que ça qui comptait. Ça comptait beaucoup plus que son petit garçon assis dans un coin, mort de peur, putain.

Il roule les épaules et s'éclaircit la voix comme s'il voulait ravaler son émotion.

– Alors, je ne comprends pas…

Il s'arrête et j'essaie de suivre sa pensée, mais je n'y parviens pas.

– Tu ne comprends pas quoi, Colton ?

– Je ne comprends pas pourquoi ça me fait quelque chose qu'elle soit morte, putain !

Son cri résonne dans le stade désert.

– Pourquoi ça m'emmerde. Pourquoi ça me touche. Pourquoi je ne suis pas soulagé, tout simplement.

Sa voix se brise une fois de plus, l'écho de ses paroles rebondit sur le béton.

Mon estomac se noue parce qu'il souffre et que je ne peux rien y faire. Je ne peux rien arranger, rien réparer, rien résoudre, alors j'essaie de le rassurer.

– C'était ta mère, Colton. C'est normal que tu sois bouleversé parce qu'au fond je suis sûre qu'elle avait sa façon à elle de t'aimer…

– De m'aimer ?

Il hurle et ce passage radical du chagrin inexpliqué à la rage absolue me prend au dépourvu.

– M'aimer ?

Il vient vers moi en hurlant et en ponctuant ses mots en se frappant la poitrine, puis il s'arrête.

– Tu veux savoir ce que c'était, aimer, pour elle ? Aimer, c'était échanger son fils de six ans contre sa putain de drogue, Rylee ! Aimer, c'était laisser son dealer violer son fils, baiser son petit garçon qui devait répéter tout haut combien il aimait ça, combien il aimait ce mec, pour qu'elle

puisse avoir sa putain de dose ! Le traiter pire qu'un putain de chien pour pouvoir avoir assez de drogue pour s'envoyer en l'air ! C'était savoir que ce salaud lui donnerait les plus petites quantités possible parce qu'il ne pouvait pas attendre de revenir et de recommencer. Aimer, c'était rester derrière la porte de la chambre fermée et entendre son petit garçon hurler de douleur, putain, quand on le déchirait physiquement et émotionnellement, et ne rien faire pour arrêter ça, parce qu'elle était trop égoïste, putain.

Il recule en disant ces mots, son corps est tellement tendu que j'ai peur que les mots suivants ne le fassent craquer, qu'ils soulagent le petit garçon mais brisent l'homme. Je le regarde, et mon cœur éclate en morceaux, tout ce en quoi je crois se dissout en imaginant l'horreur infligée à ce corps d'enfant, et je m'oblige à contenir la répulsion que ces mots m'inspirent parce que j'ai peur qu'il croie qu'elle est dirigée contre lui et non contre les monstres qui ont abusé de lui.

Je l'entends lutter pour reprendre son souffle, je vois que ses propres paroles le révulsent et qu'il se force à déglutir. Quand il recommence à parler, sa voix est plus maîtrisée, mais son ton étrangement calme me fait froid dans le dos.

– Aimer, c'était briser le bras de son petit garçon en deux parce qu'il avait mordu tellement sauvagement l'homme qui le violait qu'après ça il refuserait de lui donner son prochain speedball. Aimer, c'était dire à son fils qu'il aimait ça, qu'il n'avait que ce qu'il méritait et qu'on ne l'aimerait jamais si on l'apprenait. Oh, et pour couronner le tout, c'était dire à son fils que les super-héros qu'il appelait pendant qu'on le violentait – qu'on l'anéantissait – *ouais, ceux-là,* lui dire qu'ils ne viendraient jamais à son secours. Jamais !

Il crie dans le noir, les larmes ruissellent sur nos deux visages, et ses épaules tremblent de soulagement d'être enfin libérées du poids qu'il porte depuis plus de vingt-cinq ans.

– Alors, si ça, c'est aimer ?

Il rit sombrement une fois de plus.

– … alors, oui, pendant les huit premières années de ma vie, j'ai été aimé, à un point que tu ne peux pas imaginer, putain !

Il s'approche de moi et, malgré l'obscurité, je sens la colère, le désespoir, le chagrin qui se répandent en lui. Il baisse les yeux une fraction de seconde et je regarde les larmes qui coulent de son visage faire des taches sombres sur le blanc du béton au-dessous. Il secoue la tête une fois de plus, et quand il relève les yeux, la résignation, la honte que j'y vois me terrassent.

– Alors, quand je me demande pourquoi je suis déconcerté de ressentir autre chose que de la haine en apprenant qu'elle est morte, c'est pour ça, Rylee.

Il parle si bas que je peine à l'entendre.

Je ne sais pas quoi dire. Je ne sais pas quoi faire, parce que tout mon être s'est fracassé et écrasé autour de moi. J'ai déjà entendu tout ça dans mon boulot, mais l'entendre de la bouche d'un homme adulte, brisé, perdu, désespéré, croulant sous le poids de la honte pendant tout une vie, un

homme à qui je donnerais mon cœur et mon âme si cela pouvait lui supprimer à jamais la douleur et les souvenirs, ça me laisse complètement désemparée.

Et dans la fraction de seconde qu'il me faut pour penser tout ça, Colton se rend compte de ce qu'il vient de dire. La poussée d'adrénaline que lui a procurée cette confession redescend. Ses épaules se mettent à trembler, ses jambes cèdent sous lui et il s'effondre sur le banc derrière lui. Le temps d'arriver près de lui, il est en train de sangloter, la tête dans les mains. Des sanglots déchirants, des sanglots qui purifient son âme en secouant son corps, tandis qu'il répète inlassablement « Oh, mon Dieu ! Oh mon Dieu ! ».

Je le prends dans mes bras, totalement impuissante, mais incapable de le lâcher, refusant de le lâcher, jamais.

– Tout va bien, Colton, tout va bien.

Ces mots que je répète en boucle se mélangent aux siens, mes larmes tombent sur ses épaules et je le serre contre moi pour qu'il sache que, aussi bas qu'il tombe, je le rattraperai.

Je le rattraperai toujours.

Je m'efforce de retenir les sanglots qui me secouent, mais c'est inutile. Il n'y a rien d'autre à faire pour moi que de partager sa douleur, son chagrin, son deuil. Nous restons assis dans le noir, moi qui le soutiens et lui qui lâche prise dans ce lieu qui lui a toujours apporté la paix.

Je prie seulement que cette fois la paix qu'il va y trouver s'installe dans son âme traumatisée pour y rester.

Nos larmes se tarissent, mais il garde la tête dans les mains, les paupières serrées, et traversé d'émotions qui le mettent à nu. Je veux que ce soit lui qui prenne l'initiative, maintenant. Qu'il me dise comment je peux l'aider, alors je reste assise sans rien dire.

– Je n'avais jamais… je n'avais jamais dit ça à voix haute, jusqu'ici.

Sa voix est enrouée d'avoir pleuré, et ses yeux se concentrent sur ses doigts qui s'agitent.

– Je ne l'avais jamais dit à personne. J'imagine que je croyais que si je le disais, … je ne sais pas ce que je croyais qu'il allait se passer.

– Colton.

J'essaie de trouver les mots. J'ai besoin de voir ses yeux, besoin qu'il voie les miens.

– Colton, je t'en prie, regarde-moi.

Je lui parle aussi doucement que possible et il ne fait que secouer la tête comme un petit garçon qui a peur d'être puni.

Je le laisse prendre son temps, se cacher dans le silence et l'obscurité de la nuit, et mes pensées se consument de douleur pour cet homme que j'aime tant. Je ferme les yeux en essayant de réfléchir quand je l'entends murmurer la seule chose à laquelle je ne m'attendais pas en ce moment.

– *Spider-Man. Batman. Superman. Ironman*.

Et cela m'apparaît avec une évidence aveuglante. Ce qu'il essaie de me dire avec cette simple déclaration chuchotée.

Mon cœur me manque et ma raison hurle.

– Non, non, non et non !

Je tombe à genoux devant lui, je prends son visage entre mes mains et je le relève pour l'obliger à me regarder dans les yeux. Et j'ai un petit mouvement de recul quand il sursaute à mon contact. Il est pétrifié à l'idée de faire ce premier pas sur le chemin de la guérison. Effrayé par ce que je pense de lui, maintenant que je connais son secret. Inquiet de l'image que je me fais de l'homme qu'il est, parce qu'à ses propres yeux, il est complice de ce qui lui est arrivé. Il a honte que je le juge sur les cicatrices qui modèlent encore son esprit, son corps et son âme.

Et il ne pourrait pas être plus éloigné de la vérité.

Je m'assieds et j'attends patiemment, mes doigts tremblent sur ses joues, jusqu'à ce que ses yeux verts me regardent avec une souffrance inimaginable.

– Il y a tant de choses que je veux et que j'ai besoin de te dire… tant de choses…

Je n'empêche pas ma voix de trembler, mes larmes de couler ni la chair de poule d'envahir mon corps.

– … des choses que je veux dire au petit garçon que tu étais et à l'homme incroyable que tu es devenu.

Il déglutit péniblement et le muscle de sa mâchoire tressaille, tandis qu'il essaie de retenir les larmes qui emplissent ses yeux dans lesquels la peur se mêle à l'incrédulité.

Et j'y vois aussi de l'espoir. Il affleure sous la surface, n'attendant que le moment de se sentir en sécurité, de se sentir sprotégé, aimé, pour s'épanouir, mais il est là.

Je suis impressionnée par la vulnérabilité qu'il me dévoile, parce que je ne peux qu'imaginer à quel point il est difficile de s'ouvrir quand tout ce qu'on a toujours connu, c'est la douleur. Je passe mon pouce sur sa joue et sur sa lèvre inférieure, lui ne me quitte pas des yeux, et je trouve les mots nécessaires à lui transmettre la vérité qu'il a besoin d'entendre.

– Colton Donavan, ce n'est pas de ta faute. Si tu ne dois entendre qu'une chose de ce que je te dis, que ce soit celle-ci. Tu portes ce fardeau depuis si longtemps, j'ai besoin que tu m'entendes quand je te dis que absolument rien de ce que tu as fait quand tu étais un enfant, ou même un adulte, ne peut justifier ce qui t'est arrivé.

Ses yeux s'élargissent et il se tourne légèrement vers moi, relâchant son attitude défensive, j'espère que cela reflète ce qu'il ressent avec moi. Qu'il m'écoute, qu'il comprend, qu'il *entend*.

Parce qu'il y a tant de choses que je veux lui dire depuis si longtemps à propos de ce que je ne faisais que supposer et que maintenant je sais. Maintenant, je peux les dire.

– Il n'y a rien dont tu doives avoir honte, *ni alors, ni maintenant, ni jamais*. Je suis impressionnée par ta force.

Il veut protester, mais je pose un doigt sur ses lèvres pour le faire taire avant de répéter ce que je disais.

– Je suis impressionnée par la force qu'il t'a fallu pour garder tout ça en toi pendant tout ce temps, sans t'autodétruire. Tu n'es ni cabossé, ni bousillé, ni un cas désespéré, au contraire, tu es résilient, courageux et respectable.

Ma voix se brise sur le dernier mot, et je sens son menton trembler sous ma main parce que ces mots lui sont trop difficiles à entendre après avoir cru le contraire pendant si longtemps, mais il garde les yeux rivés aux miens. Et cela suffit à montrer qu'il s'ouvre à l'idée de guérison.

– Tu reviens d'un espace de douleur inimaginable et pourtant tu… tu es cette incroyable lumière qui m'a aidée à me guérir, à guérir mes gamins.

Je secoue la tête en essayant de trouver les mots pour exprimer ce que je ressens. Pour qu'il comprenne qu'il y a tant de lumière en lui alors que, depuis si longtemps, il n'y a vu que des ténèbres.

– Ry…

Il soupire et je vois qu'il a du mal à accepter la vérité de mes paroles.

– Non, Colton. C'est la vérité, Bébé. Je n'imagine même pas combien cela a dû être difficile de demander à ton père son aide pour retrouver ta mère. Je n'imagine même pas ce que tu as dû ressentir en prenant cet appel aujourd'hui. Je ne mesure même pas combien cela a dû être difficile pour toi de confesser le secret qui pèse si lourdement sur ton âme depuis si longtemps… mais je t'en prie, sache que ton secret sera bien gardé.

Il réprime un sanglot, bat des paupières rapidement avec, sur le visage, une expression douloureuse, et je me penche vers lui pour poser un baiser tendre sur ses lèvres – un contact physique destiné à nous rassurer tous les deux. Je pose un baiser sur son nez puis j'appuie mon front contre le sien, en tentant de prendre le temps d'intégrer tout ça.

– Merci pour cette preuve de confiance.

Je murmure, et mes paroles vont effleurer ses lèvres. Il ne répond pas mais je n'en ai pas besoin. Nous restons comme ça, front contre front, nous réconfortant l'un l'autre, nous acceptant nous-mêmes, tout comme les frontières qui ont été franchies.

Je ne m'attends pas à ce qu'il se confie davantage, alors quand il reprend la parole, je suis étonnée.

– En grandissant, je ne savais pas comment gérer ça, comment tenir le coup.

La honte absolue qui perce dans sa voix me renverse, et j'imagine le sentiment de solitude qu'il a dû endurer quand il était adolescent. Je caresse sa joue de mon pouce pour qu'il sache que je suis là, que je l'écoute. Il soupire doucement, son souffle réchauffe mes lèvres tandis qu'il achève sa confession.

– J'ai rapidement essayé de me prouver que je n'étais pas voué à l'enfer, malgré les choses qu'il m'avait faites. J'ai dragué le plus de filles possible au lycée pour me prouver le contraire. Cela me faisait du bien – d'être recherché et désiré par des filles – parce que ça me débarrassait de la peur… mais c'est aussi devenu un moyen pour tenir le coup… mon mécanisme de défense. *Le plaisir pour oublier la douleur.*

Je murmure les mots en même temps que lui. C'est la phrase qu'il m'a dite dans la chambre d'hôtel du Floride, et qui m'est restée, qui m'a rongée, parce que je voulais comprendre pourquoi il était comme ça. Et maintenant, ça explique tout. Ça explique les coucheries à droite à gauche. Le « tu baises et tu largues ». Autant de moyens de se prouver à lui-même que son passé ne l'avait pas marqué au fer rouge. Un moyen de poser un sparadrap temporaire sur des blessures ouvertes qui ne cicatrisaient jamais.

Je ferme les yeux, ma raison et mon cœur souffrent pour cet homme, quand sa voix brise le silence.

– Je ne me rappelle pas tout, mais je me rappelle qu'il arrivait toujours vers moi par-derrière. C'est pour ça…

Sa voix si basse devient inaudible, et j'ai la réponse à une question que je lui avais posée le soir du gala de charité.

– Je vois.

Je veux qu'il sache que je l'entends, que je comprends pourquoi on lui a volé la capacité d'accepter un contact si innocent. Sa totale franchise me coupe le souffle.

– Les super-héros. Même quand j'étais enfant, j'avais besoin de me raccrocher à quelque chose pour essayer de m'évader de la douleur, de la honte, de la peur, alors je les appelais pour essayer de tenir le coup. Pour avoir une sorte d'espoir auquel me raccrocher.

Je sens le goût du sel sur mes lèvres. Je suppose que cela vient de mes propres larmes, mais comment en être sûre ? Je ne saurais dire où il finit et où je commence. Nous ne bougeons pas, toujours front contre front, et je me demande si c'est plus facile pour lui en étant assis comme ça – nos yeux fermés, nos cœurs battants et nos âmes en communion – d'avoir sorti tout ça. Pour qu'il n'ait pas à voir le désespoir, la douleur et la compassion dans mes yeux. Mais bien que ses yeux soient fermés, je sens quand même se briser les chaînes qui ont entravé son âme si longtemps. Je sens les murs qui s'écroulent. Je sens l'espoir qui prend son essor hors de cet endroit plongé dans les ténèbres. Juste lui et moi dans un lieu où il peut maintenant poursuivre ses rêves sans que son passé ne se referme sur lui.

Je penche la tête et je pose un baiser sur ses lèvres. Elles tremblent sous les miennes, mon homme si sûr de lui, dépouillé et ouvert. Il finit par repousser la tête en arrière, nos fronts ne se touchent plus, mais maintenant je peux le regarder dans les yeux et j'y trouve une clarté que je n'y ai jamais vue auparavant. Et quelque part au fond de moi, je soupire à l'idée qu'il puisse être capable de trouver un peu de paix maintenant, d'enterrer ses démons pour toujours.

Je lui souris solennellement tandis qu'il prend une inspiration hésitante et tend les mains pour que je vienne m'asseoir sur ses genoux, où il me prend dans ses bras. Je me blottis contre lui, rassurée d'être aimée par un homme capable de tant de choses. J'espère que lui aussi est capable de le voir et de l'accepter. Un homme qui jure qu'il ne sait pas aimer alors que c'est exactement ce qu'il

me donne maintenant – de l'amour – au moment où il est dans le désespoir le plus profond. J'appuie mes lèvres sous sa mâchoire, sa barbe naissante chatouille ma peau sensible.

La poussière d'un passé brisé retombe autour de nous tandis que l'espoir s'élève au-dessus de ses décombres.

– *Pourquoi me le dire maintenant ?*

Il prend une respiration rapide et resserre son étreinte, posant un baiser sur le sommet de mon crâne, et il pousse un petit rire.

– Parce que tu es mon alphabet.

Quoi ? Je secoue la tête en reculant pour pouvoir le regarder. Et quand je croise son regard, quand le sourire qui s'affiche sur son visage fait briller le vert de ses yeux dans l'obscurité qui nous entoure, mon cœur dégringole dans de nouvelles profondeurs d'amour pour cet homme.

– *Ton alphabet* ?

Je suis sûre que c'est l'expression sur mon visage qui élargit son sourire, en creusant sa fossette, et le fait secouer la tête.

– Ouaip, de A à Z.

Une étincelle de cette personnalité qu'il avait perdue fait une apparition fugace, et cette touche d'arrogance amusée dans sa voix me réchauffe le cœur. Il glousse de nouveau et dit « enfoiré de Becks » avant de venir appuyer ses lèvres sur les miennes sans répondre à mon interrogation.

Il s'écarte de moi et me regarde intensément.

– Pourquoi maintenant, Ry ? À cause de toi. Parce que j'ai rué dans les brancards et que je t'ai fait trop de mal… et malgré tout, tu te bats pour moi – pour me garder, m'aider, me guérir, me *piloter* – et pour la première fois de ma vie, j'ai envie que quelqu'un fasse ça pour moi. Et j'ai envie d'être libre de faire ça pour quelqu'un. Je…

Il soupire en essayant de trouver les mots justes pour exprimer sans la trahir l'émotion que je vois dans ses yeux. Des yeux toujours hantés sur les bords mais tellement moins qu'auparavant, et cela suffit à atténuer la douleur dans mon âme.

– Je veux saisir cette chance de prouver que j'en suis capable. Que toute cette…

Il fait un geste de la main, inapproprié.

– … ne m'a pas dépossédé de ça. Que je peux être l'homme que tu attends et te donner ce que tu désires.

La tristesse de sa confession est perceptible dans sa voix, mais j'y entends aussi que l'espoir et le possible coexistent. Et j'en suis si heureuse que je retrousse les lèvres et les presse sur les siennes.

L'émotion vibre toujours en lui quand il glisse la langue entre mes lèvres entrouvertes et consentantes pour approfondir ce baiser. Je sens qu'il continue de tenter de s'accrocher à ce nouveau terrain sur lequel il essaie de trouver ses marques, mais je ne doute pas qu'il va les trouver.

Parce que c'est un combattant.

Qu'il l'a toujours été.

Et le sera toujours.

36

J'observe la lumière tombant des réverbères de la rue qui joue sur les angles de son visage, tout en fredonnant, en même temps que Lifehouse, « Everything » qui passe à la radio. Il est tard, mais le temps s'est arrêté quand nous étions assis ensemble dans les tribunes, à enterrer les vieilles blessures et à mettre les nouveaux départs sur la table. Sammy ramène ma voiture, mais tandis que Colton et moi sortons de l'autoroute dans la Range Rover, je m'aperçois que nous ne rentrons pas à la maison. Pas tout de suite.

La maison.

C'est une idée folle. Penser que je rentre à la maison avec Colton, parce que maintenant, après la soirée que nous venons de passer, les mots désignent tellement plus qu'un simple bâtiment de briques et de ciment. Ils signifient la consolation et la guérison, et Colton. *Mon as*. Je soupire, la poitrine comprimée par l'amour.

Je tourne les yeux vers lui et il doit sentir le poids de mon regard parce qu'à son tour il me fixe, les yeux encore légèrement rouges d'avoir pleuré. Il les pose sur les miens, un instant, en me souriant tendrement, puis il secoue la tête comme s'il en était toujours à essayer de comprendre les événements de ces dernières heures, avant de regarder la route à nouveau. Mais je garde les yeux sur lui parce qu'au fond de moi, je sais que c'est toujours là qu'ils se poseront, quel que soit ce qu'ils regardent par ailleurs.

Je suis tellement absorbée par mes pensées que je ne reconnais même pas l'endroit où nous sommes quand Colton entre dans un parking et gare la voiture.

– Il y a encore une chose que je dois faire. Tu viens avec moi ?

Je le regarde sans comprendre ce que nous faisons à onze heures du soir dans un parking inconnu, à la périphérie d'Hollywood. De toute évidence, c'est important parce qu'après cette soirée, j'aurais plutôt pensé qu'il serait épuisé et ne penserait qu'à rentrer à la maison.

– Bien sûr.

Nous descendons de voiture et je regarde autour de moi, un peu inquiète de laisser une si belle voiture dans ce parking délabré et mal éclairé, mais Colton est complètement imperturbable. Il m'attire contre lui et m'emmène vers une impressionnante porte en bois qu'on croirait tout droit sortie du Moyen Âge. Colton l'ouvre et je suis éblouie par des lumières vives, une musique en sourdine et un bourdonnement étrangement unique.

Je tourne la tête brusquement vers Colton qui m'observe avec une curiosité amusée. Il se contente de rire en secouant la tête en voyant ma réaction : bouche bée et les yeux ronds.

Je n'ai jamais mis les pieds dans un de ces endroits auparavant. Au fond de moi, je sais pourquoi nous sommes là, mais cela n'a pas de sens.

Colton croise ses doigts avec les miens tandis que nous avançons dans un couloir étroit qui mène à une salle vivement éclairée. Colton franchit le seuil en premier et s'arrête un instant jusqu'à ce que le bourdonnement cesse.

– Hé, espèce de sale fils de pute ! Ce putain d'enfant prodige qui nous rend visite. Bon sang, ça fait plaisir de te voir, Wood !

Je vois des bras couverts d'une variété de couleurs et de dessins entourer Colton et l'étreindre brièvement. Une paire d'yeux noisette m'aperçoit par-dessus l'épaule de Colton.

– Putain de merde. Excusez mon putain de langage !

L'homme à qui appartiennent la voix et les yeux pousse Colton sur le côté et s'approche de moi.

– Hé, mec, tu pourrais me prévenir quand tu décides de venir avec une putain de dame ici, que je me montre poli et bien élevé et tout ça !

Colton se met à rire alors que l'homme s'essuie les mains sur son jean avant de tendre le bras pour me serrer la main. Je parcours des yeux cet homme baraqué, couvert de tatouages, avec des cheveux coupés très court et une longue barbe indisciplinée, mais ce que je trouve le plus touchant, c'est le rouge qui lui monte aux joues. C'est tout à fait adorable, mais je ne pense que ça ne lui plairait pas que je le lui fasse remarquer.

– Vraiment désolé, putain ! Bon Dieu, je recommence.

Il secoue la tête et part d'un rire caverneux, je ne peux pas m'empêcher de sourire.

– Pas de soucis.

Je désigne Colton d'un geste du menton.

– Lui aussi est très grossier. Je m'appelle Rylee.

– D'accord ? Eh bien, je vais essayer d'employer un minimum de *putain*.

Il rougit de nouveau.

– Je veux dire – pas vous bien sûr – en fait sauf si vous vouliez parce qu'alors…

– N'y pense même pas, Sledge.

Colton se met à rire et Sledge – si j'ai bien compris – secoue la tête et part de ce rire particulier qui est le sien avant de nous faire entrer dans le salon de tatouage.

– Alors, mec, t'es bien sûr ?

– Ouais.

Il se tourne vers moi en souriant.

Et je suis complètement perdue.

– Vraiment.

– Si ça peut te faire bander, mec.

Il va vers le comptoir en secouant la tête et commence à chercher quelque chose dans un tas de papiers.

– À propos de bander, et tout ça…

Il jette un coup d'œil dans ma direction et son visage se plisse en guise d'excuses avant de reprendre ses recherches.

– Comment va ta sœur et son beau petit cul qui me fait assez bander, je dois dire ?

Je me dis que Colton va piquer une crise, mais il se contente de rejeter la tête en arrière et de hurler de rire. Je déduis de cette réaction que ça fait un bail que ces deux-là se connaissent.

– Elle te dévorerait tout cru, et tu le sais, ça, mec… une mauviette comme toi !

– Je t'emmerde !

Sledge se met à rire tandis que Colton enlève son t-shirt. Et malgré toutes les choses nouvelles qu'il y a à regarder ici, je ne peux pas détacher mon regard de ses abdos ciselés. J'observe les quatre symboles – les représentations de son passé – en me demandant ce qu'il va faire maintenant.

– Ouais… t'es un dur !

Colton le taquine tout en me désignant un fauteuil et il me pose un baiser chaste sur les lèvres. Il me regarde dans les yeux un instant, comme pour me dire « fais-moi confiance », avant de s'asseoir lui-même dans un autre fauteuil.

– Un tatoué qui écoute Barbara Streisand et garde ces cinq chatons dans l'arrière-salle !

De quoi est-ce qu'il parle, bon sang ?

– Tu savais pas ? Si tu veux passer pour un dur à cuire, tu dois écouter du death metal et avoir un pitbull tueur plutôt qu'autant de chats qu'une vieille fille.

Colton rit, il est même insouciant, et ça me plaît que, qui que soit cet homme paradoxal, il suscite cette réaction chez Colton.

– Je suis une petite fleur délicate !

Sledge s'esclaffe avant de hurler.

– Ha ha !

– Petite fleur mon cul !

Colton secoue la tête et rit autant que Sledge qui s'approche de lui, une feuille de papier à la main.

– C'est ça ? demande Colton.

Je me redresse pour essayer de voir ce que ça représente. Il regarde un moment en retroussant les lèvres et en hochant la tête.

– Tu es sûr ? Ça va vraiment marcher ?

Il lève les yeux vers Sledge avec un regard interrogateur.

– Comme si tu avais besoin de demander, putain ! Mince, j'ai encore dit putain.

Il hausse les sourcils en me jetant un coup d'œil d'excuse.

– Mec, si je dois te tatouer, je fais des recherches pour être sûr.

– Tu veux dire des recherches sur Google ou au fond d'une bouteille ?

– Barre-toi de mon putain de fauteuil !

Sledge montre la porte en rigolant avant de se tourner vers moi.

– Vous vous tapez vraiment cette petite merde tous les jours ?

En riant, je fais oui de la tête. Colton se penche vers moi et me regarde fixement, et l'espace d'un instant, je vois un éclair de tristesse au fond de ses yeux, mais qui disparaît aussi vite qu'il est apparu.

– Ryles ?

– Ouais ?

Je me glisse au bord de mon siège, toujours curieuse de voir ce qu'il y a sur le papier.

– C'est le moment d'enterrer les démons.

Il me regarde droit dans les yeux.

– Et de tourner la page.

Je me force à détacher mon regard du sien pour voir le dessin fait de courbes imbriquées. Je reconnais un nœud celtique, il est à la fois semblable et différent des autres, mais je ne sais pas quelle est sa signification.

Je lève les yeux du papier, demandant du regard une explication à Colton.

– Nouveaux départs… renaissance.

Et je vois dans ses yeux qu'il est prêt.

Je retiens mon souffle, les larmes me brûlent les paupières, la signification du symbole est si émouvante que je ne trouve pas les mots et je me contente de hocher la tête.

– Ok, j'ai bien compris que tu es sentimental et romantique et tout le merdier, mais je meurs d'impatience de te piquer, Wood, alors ramène ton cul à sa place.

Il appuie sur les épaules de Colton et me fait un clin d'œil et un sourire satisfait.

– Parce que tu ne risques pas de renaître, enfoiré, si tu restes assis à la regarder si longtemps que tu vas te dessécher et mourir avant.

J'éclate de rire, et je sens que je vais aimer cet homme que je viens juste de rencontrer. Colton s'exécute, mais pas sans répliquer.

– Hé, mec, c'est la jalousie qui te fait parler !

– Putain oui, t'as raison. Je suis sûr qu'elle a le coup de main…

Il s'arrête, ses yeux vont et viennent entre Colton et moi, puis il les baisse de nouveau sur ses appareils.

– … pour réussir un bon plat de macaroni au fromage.

Il éclate de rire de nouveau.

– Tu peux le dire, répond Colton en lui donnant une claque sur les épaules. Fin et crémeux.

Je m'étrangle avec ma salive en même temps que Sledge, et nous devenons tous les deux rouges comme des pivoines. Je lance à Colton un regard incrédule et je secoue la tête quand je vois la lueur de malice qui brille dans ses yeux. Et de le voir comme ça – le fauteur de trouble dans toute sa splendeur – me fait sourire encore plus franchement.

– Rien qu'à cause de ça, je devrais te faire une putain de pensée à la place…

Il secoue la tête tandis que le bourdonnement de l'aiguille redémarre, ce qui fait sursauter Colton. Sledge jette la tête en arrière et éclate d'un rire profond qui sort de son ventre.

– Tu serais pas mignon avec une pensée sur le cul, enfoiré ? Oh… un cœur ! Oh… un vagin ! Oh… une pâquerette !

Sledge le fait marcher en faisant semblant de poser son aiguille sur le corps de Colton.

Je suis morte de rire, j'avais tellement besoin d'un peu de légèreté après la gravité de cette soirée.

– Oh… un coup de pied au cul, tu vas voir.

Colton se met à rire mais s'arrête dès que Sledge approche l'aiguille de son flanc. Je n'ai jamais vu personne se faire tatouer et je suis curieuse de voir ça. Je vais m'asseoir sur une chaise vide à côté de Colton pour pouvoir regarder.

Mais au début je n'y arrive pas – je ne peux pas quand je vois le corps de Colton se raidir et qu'il souffle en sifflant au premier contact de l'aiguille.

– Bon Dieu, rien ne change ! Une mauviette reste une mauviette.

Le bourdonnement cesse, il lève la tête et regarde Colton, l'air exaspéré.

– Sérieux, mec ? Si je dois m'inquiéter parce que tu trembles comme un putain de chihuahua, on va avoir quelques problèmes, putain, et je ne revendiquerai pas ce boulot comme venant de moi.

Colton se contente de lever la main pour lui faire un doigt d'honneur avant de reporter les yeux sur moi puis de les fermer quand l'aiguille redémarre. Cette fois, le bourdonnement demeure régulier et quand je vois Colton se détendre un peu, je passe de l'autre côté pour voir si je supporte de regarder Sledge tirer le sang de Colton. Et quand je rassemble finalement le courage de regarder, ce que je vois me déconcerte.

L'aiguille de Sledge est en action sur le symbole de la vengeance. Il a coupé des lignes rouge sombre qui me font frémir à l'idée de l'effet que ça doit produire sur les côtes de Colton. Je lève les yeux et je croise son regard posé sur moi tandis que j'essaie de comprendre ce qui se passe.

– Sledge a trouvé un moyen de recouvrir la vengeance avec le nouveau nœud.

– La vengeance a disparu.

Pour une raison que j'ignore, cette idée me semble si émouvante que je reste plantée là, les lèvres entrouvertes, à secouer la tête en regardant Sledge reconfigurer un concept qui ne pouvait que

continuer à détruire Colton pour le remplacer par un autre, chargé d'espoir.

– Le moment d'enterrer les démons.

Je déglutis par-dessus le nœud qui me serre la gorge et je tends le bras pour lui prendre la main pendant que nous regardons ensemble la lente transformation de l'une de ses cicatrices tatouées. Une qui est maintenant un symbole d'espoir et de guérison.

Au bout d'un moment et après d'autres taquineries de part et d'autre – et moi qui tombe de plus en plus amoureuse de Sledge – le tatouage de Colton est enfin transformé.

– Je voudrais le voir avant que tu le recouvres d'un pansement. Je vais aller caresser tes petites chattes et vérifier que tu n'en as pas profité pour me refiler des cœurs ou des arcs-en-ciel quelque part vu que tu m'interdisais de regarder, espèce d'enfoiré.

Colton se lève du fauteuil et je remarque que le temps qu'il lui faut pour se stabiliser à la suite de son accident est beaucoup plus court maintenant. Il se dirige vers l'arrière-salle où se trouve le miroir.

Et je ne sais sous quelle impulsion – peut-être les événements de la soirée ou peut-être l'espoir qui est en train de se frayer un chemin dans nos vies – mais ma décision est prise à peine Colton a passé la porte. Je dois le faire maintenant, avant que le courage ne me manque, avant que ma raison ne rattrape mon cœur.

Avant de me dégonfler.

– Hé, Sledge…

Je m'assieds dans le fauteuil que Colton vient de libérer, je baisse la ceinture élastique de mon pantalon de jogging sur ma hanche et montre l'emplacement du doigt.

– Je crois que le moment est parfaitement choisi pour faire faire mon premier tatouage. Je voudrais le même que celui de Colton, mais en beaucoup plus petit.

Il me regarde, surpris et les yeux rigolards.

– Chérie, quand j'ai dit putain, je n'ai jamais pensé que tu me prendrais au mot et que tu baisserais ton pantalon pour moi, avec Wood dans la pièce à côté en plus, putain !

Il me fait un clin d'œil et sourit avant de me regarder dans les yeux.

– Tu veux me faire tuer, ou quoi ?

Je rigole.

– Il ne le prendra pas mal. Je crois bien qu'il a un faible pour toi, Sledge.

– Ouais, plutôt une faiblesse dans la tête, à mon avis.

Il se passe la langue sur les lèvres et regarde ma hanche avant de s'adresser de nouveau à moi, l'air préoccupé.

– T'es sûre ? C'est du genre permanent, tu le sais ?

Il hausse un sourcil amusé. Je fais oui de la tête avant de perdre le courage de le faire – pour prouver à Colton que je veux être là pour lui à chaque étape de ce voyage.

Sledge rit et se frotte les mains.

– J'adore être le premier à toucher une peau vierge. Cela me serre les couilles et tout ça…

Il souffle.

– Putain de merde, excuse-moi. Encore.

Il secoue la tête en commençant à tracer le dessin sur ma hanche après m'avoir regardée pour vérifier que c'est bien là que je le veux.

– Tu es formelle ?

Je hoche la tête parce que j'ai tellement le trac que je peux à peine avaler ma salive.

Je ne suis pas le genre de fille qui se fait tatouer, alors pourquoi est-ce que je fais ça ? Et là, je me rends compte que je ne suis pas non plus le genre de fille qui sort avec les bad boys. On voit ce que ça donne, ce genre de certitudes.

Je sursaute quand l'aiguille se met à bourdonner, le souffle court et le corps frémissant d'attente nerveuse. Je me mords la lèvre inférieure et je serre les poings quand la première piqûre me touche. Putain ! Ça fait beaucoup plus mal que ce que je croyais. *Ne te dégonfle pas, ne te dégonfle pas.* Je me répète ça en boucle dans ma tête pour essayer d'oublier l'aiguille qui me brûle la hanche comme c'est pas possible. Et comme ma litanie ne calme pas la douleur, je ferme les yeux et je respire, en faisant signe à Sledge de continuer quand il s'arrête et me regarde pour voir si ça va.

Je ne l'entends pas et je ne le vois pas, mais je sais que Colton est là à la minute où il revient dans la pièce parce que je sens sa présence. Son énergie, notre connexion, l'attirance qu'il exerce sur moi me font ouvrir les yeux et les fixer aussitôt sur les siens.

L'expression sur son visage n'a pas de prix – la surprise, la fierté, l'incrédulité – quand il s'approche pour regarder le travail de Sledge. Je sais qu'il le voit parce que je l'entends reprendre son souffle de surprise avant que ses yeux reviennent croiser les miens.

– Nouveaux départs.

Je n'en dis pas plus en voyant l'émotion qui danse dans ses étincelles vertes.

– Tu sais que c'est permanent, hein ?

Il secoue la tête, toujours sous le coup de la surprise.

– Ouais.

Je tends les bras pour croiser mes doigts dans les siens.

– Un peu comme nous deux.

37

Je ne peux pas m'empêcher de rire et de devenir sentimentale quand Colton achève de m'expliquer son histoire d'alphabet. Le ton léger de sa voix me fait plaisir et me rappelle les heures sombres de l'hôpital quand je ne pensais qu'à entendre cette voix de nouveau, et j'exprime une requête sans y réfléchir à deux fois.

– On peut avoir de la glace pour le petit déjeuner ?

La main de Colton s'immobilise sur ma cuisse et il bredouille un petit rire.

– Quoi ?

J'adore l'expression de son visage à ce moment-là. Insouciant, léger, débarrassé du poids des secrets qui n'existent plus entre nous.

Je me contente de sourire en le regardant, allongé sur le côté près de moi, tandis que j'arrange l'oreiller dans mon dos et que je me recouche, en soupirant, sous son regard amusé. Les haut-parleurs au-dessus de nous distillent leur musique et je hausse les épaules, soudain gênée par la stupidité de ma remarque. C'est juste que j'ai l'impression que la boucle est bouclée. Les choses que je disais vouloir faire, que j'avais besoin de faire, les promesses que j'ai faites quand il était à l'hôpital et que je dois tenir.

– Oui, de la glace au petit déjeuner.

Je grimace en bougeant car ma culotte tire sur le pansement qui recouvre mon tatouage tout neuf – ma mère va me tuer quand elle découvrira que je me suis fait tatouer. Mais l'étonnement soudain que je vois dans les yeux de Colton me tire de mes pensées et je me penche pour le regarder de plus près, curieuse de savoir ce qui l'a provoqué.

Il me regarde fixement un instant, puis après quelques battements de paupières comme s'il essayait de comprendre quelque chose, il secoue la tête et me sourit, ce qui fait fondre mon cœur et confirme que je ne regrette absolument rien.

Ni d'être avec lui ni le tatouage que je viens de faire pour le prouver.

Ni les hauts et les bas que notre relation a traversés, affrontés, surmontés et dont elle est sortie renforcée.

Rien de tout cela, parce que cela nous a amenés au point où nous sommes – ici et maintenant.

Guérissant ensemble et amoureux l'un de l'autre.

Faisant nos premiers pas vers notre avenir.

Il pose la tête sur sa main appuyée sur son coude et retrousse les lèvres.

– Vos désirs sont des ordres, Madame.

– Alors ça, ça me plaît, parce que j'ai un tas d'autres désirs, Monsieur Donavan.

– Oh vraiment ? Et on peut savoir lesquels ?

Il hausse les sourcils, et un sourire lascif joue au coin de ses lèvres quand il se penche pour poser un doux baiser sur le bord de mon pansement. Quand il relève les yeux sur moi, le désir danse au fond de ses yeux et il remonte en rampant lentement le long de mon corps jusqu'à ce que ses lèvres ne soient plus qu'à quelques centimètres des miennes.

Seigneur, ce que je peux avoir envie de goûter à ces lèvres et de sentir ma peau renaître à la vie sous sa caresse, mais j'ai une autre requête à formuler avant de me laisser aller contre lui, de m'abandonner.

– Pour dîner, je veux…

– Des pancakes. De la glace au petit déjeuner et des pancakes au dîner. Je me souviens de t'avoir entendu dire ça.

Sa voix est chargée d'admiration respectueuse et mon cœur bondit en découvrant qu'il m'entendait quand il était inconscient à l'hôpital. Je le regarde essayer d'intégrer tout ça en hochant doucement la tête.

– Tu n'arrêtais pas de parler.

Il s'approche un peu plus de mes lèvres sans me toucher, et je sais qu'il sourit parce que je sens les plis qui se forment autour de ses yeux.

– Donc, on a les menus pour dem…

Colton se penche en avant, et sa bouche capture la mienne pour un baiser tendre.

– Il est temps que tu arrêtes de parler, Rylee.

Il s'écarte pour me regarder dans les yeux, et j'y vois se refléter l'humour et l'amour sans réserves.

– Colton…

Je me cambre pour essayer d'effleurer sa poitrine nue de mes seins parce que mon corps tout entier réclame désespérément de le toucher, de le goûter, de renouer ce contact entre nous. Et comme il reste immobile sans réagir, je tends le bras pour saisir sa nuque en essayant de l'attirer vers moi, mais il résiste.

Il reste là, sans bouger, les yeux fixés sur moi avec intensité. Et pour la première fois, je comprends ce qu'il voulait dire quand il m'a dit que j'étais la première à réellement voir en lui – à

pénétrer dans les profondeurs de son âme – parce que, en cet instant, il n'y a rien que je puisse lui cacher. Absolument rien. Notre lien est à ce point fort et irréfutable.

Cette soirée a été tellement chargée d'émotion, encore plus pour lui que pour moi sans doute, mais mon corps à besoin de s'en libérer physiquement. Il vibre d'un désir que lui seul peut satisfaire.

– Rylee…

Cette façon implorante de prononcer mon nom me touche à chaque fois.

– Arrête.

Je discerne l'inquiétude qui voile le désir exprimé dans ses yeux. Je prends son visage entre mes mains et je l'immobilise pour ne pas lui laisser d'autre choix que m'écouter.

– *Je vais bien*, Colton.

– J'ai tellement peur de te faire du mal…

Il se tait, et l'inquiétude qui perce dans sa voix me fait plonger encore plus profondément dans le raz de marée de l'amour.

– Non, Bébé, non. Tu ne vas pas me faire mal.

Je me penche vers lui et j'effleure ses lèvres d'un baiser, puis je m'écarte de nouveau pour voir ses yeux.

– C'est quand tu ne veux pas être avec moi que tu me fais mal. C'est ça qui me détruit. J'ai besoin de toi, Colton, de toutes les facettes de ton être – physique et émotionnel. Après cette soirée, à présent que nous sommes dépouillés de tous les oripeaux qui nous séparaient, j'ai besoin de partager ça avec toi. De nous relier de toutes les façons possibles parce que c'est le seul moyen que j'ai de te prouver vraiment ce que je ressens pour toi. De te montrer ce que tu me fais.

J'entends son soupir frémissant bien avant que sa chaleur ne touche mes lèvres. Sa main serre mon bras puis se radoucit comme s'il voulait et ne voulait pas en même temps. Il se contente de me regarder fixement, mais son visage reflète son indécision. Et soudain, ce muscle, toujours le même, palpite sur sa mâchoire, le dernier bastion de sa résistance parce que le désir qui embue son regard me dit que sa décision est déjà prise.

Quand il se penche pour m'embrasser, le goût de la victoire est plus doux que jamais.

Ses lèvres effleurent les miennes, une fois, deux fois, puis sa langue s'insère entre mes lèvres et vient caresser la mienne. Il glisse les mains dans mon dos et m'attire contre lui tandis que nos langues se livrent à un ballet de séduction. Ses mains trouvent leur chemin sous l'ourlet de mon t-shirt et agacent ma peau nue quand il le relève et me l'ôte.

Mes lèvres laissent échapper un petit soupir quand nous nous séparons, le temps de le laisser passer le t-shirt par-dessus mon visage, puis retrouvent immédiatement les siennes. Je relâche ma prise sur sa nuque pour glisser mes ongles sur les muscles d'acier de son biceps, faisant réagir son corps qui se tend sous ma caresse. Le son guttural qui sort du fond de sa gorge m'excite, m'incite à en vouloir plus, à désirer plus.

Mon désir, justement, se rassemble et bondit à chaque seconde qui passe, mes cuisses se serrent l'une contre l'autre, ma respiration s'accélère.

– Colton…

Ses lèvres se baladent le long de ma mâchoire jusqu'à mon point sensible, juste au-dessus de mon oreille, et je cambre mon dos en gémissant à ce contact, sur la pierre chauffée de ma chair consentante. Il passe les mains sur mes côtes pour venir prendre mes seins, alourdis par le désir. Les sensations montent et me traversent des pieds à la tête.

– Putain, Rylee, tu sais y faire pour mettre mon self-control à l'épreuve. Ça me manquait de goûter à ta chatte délicieuse. D'entendre le son que tu fais quand je plante ma queue en toi. La sensation que je ressens quand tu jouis autour de moi.

Il grogne quand je glisse les mains sous son boxer pour saisir son membre échauffé. Et autant son discours est incendiaire, autant il attise en moi des feux déjà impossibles à contrôler, autant la tendresse ajoutée à ses caresses contraste de manière frappante avec son côté explicite.

– Je veux que la moindre parcelle de ton corps frémisse, tremble, me supplie de te prendre, Ry, parce que je ferai la même chose, putain ! Je veux être ton soupir, ton gémissement, ton cri quand tu jouis, et tous les autres bruits intermédiaires.

Il se penche et me mordille la lèvre, je le sens frissonner et je sais qu'il est aussi affecté que moi.

– Je veux te sentir. Tes ongles se planter dans mes épaules. Tes cuisses se contracter autour des miennes quand je t'amène de plus en plus près.

Il souffle, la domination dans sa voix sous-tendue de désir brut fait vibrer mon être tout entier.

– Je veux voir tes doigts de pied se contracter en poussant sur ma poitrine. Voir ta bouche qui s'ouvre et tes yeux qui se ferment quand ça devient trop – le plaisir trop intense, putain – parce que, Bébé, je veux savoir que c'est moi qui te fais cet effet-là. Je veux savoir que tu te sens aussi vivante à l'intérieur que tu le fais pour moi.

Et je ne peux plus tenir, ses mots font le même effet que les plus séduisants des préliminaires sur mon corps qui attend sa caresse avec avidité. Je l'attire contre moi, sans plus aucune hésitation. Nos corps et nos cœurs entrent en collision et nous tombons à la renverse sur le lit tandis que nos mains et nos bouches explorent, goûtent, excitent.

Je l'oblige à se mettre sur le dos en lui labourant la poitrine de mes ongles, ses muscles se tendent et un gémissement désespéré s'échappe de sa gorge. Ma bouche laisse une trace langoureuse de la ligne de son cou aux muscles bandés de son abdomen, qui ondulent à chaque passage de ma langue ou de mes doigts. Je trace un chemin de baisers sur un côté de son V hypersexy, puis je fais la même chose en remontant de l'autre côté, en faisant attention à son flanc fraîchement tatoué, tandis que le bout de mes doigts trouve et encercle son membre dressé à travers son caleçon.

Je relève la tête et je plonge dans ses yeux voilés par le désir et chargés d'émotion, tout en baissant son short. Je pose une ligne de baisers le long de la mince ligne de poils et je continue à

descendre pour agacer la pointe de son gland du bout de mes lèvres chaudes et humides. Sa queue palpite contre mes lèvres.

– *Putain !*

La façon traînante dont il prononce le mot m'encourage à le prendre plus profondément dans ma bouche, et je presse ma langue sous sa verge en glissant sur lui jusqu'à la garde.

Ses mains posées négligemment sur le lit se crispent et ses hanches tressaillent quand je le fais glisser hors de ma bouche jusqu'à ce que seule la pointe de sa queue soit entre mes lèvres. Je roule ma langue tout autour en insistant particulièrement sur les terminaisons nerveuses du dessous, avant de redescendre jusqu'à ce qu'il heurte le fond de ma gorge. En un rien de temps, ses mains s'accrochent dans mes cheveux tandis que le plaisir le submerge.

– Seigneur Dieu !

Sa respiration haletante se fait plus courte quand je continue le mouvement de ma bouche sur lui.

– C'est trop bon, bordel !

Du bout des doigts, j'agace sa peau plus sensible au-dessous, je chatouille et je presse tout en creusant les joues à chaque glissement vers le bas, et que je suce en remontant. Je le regarde et je ne peux pas retenir le sourire satisfait qui se forme sur mes lèvres malgré la place qu'il prend dans ma bouche. Colton a la tête rejetée en arrière, ses lèvres sont pincées de plaisir et les muscles de son coup tendus au maximum. Le seul fait de le voir se défaire comme ça suffirait à me faire mouiller de désir si ce n'était pas déjà le cas.

Je ferme le poing autour de son membre et je lui imprime des mouvements circulaires tout en montant et descendant la tête sur le reste de son sexe. Il gémit, durcissant dans ma bouche et, tout à coup, il m'attire sur toute la longueur de son corps, la pointe de mes seins réclamant le contact peau à peau.

Sa bouche est sur la mienne dès que mes lèvres sont à sa portée, et nos lèvres, nos langues, nos dents se rencontrent avec gloutonnerie, tandis qu'il commande le baiser, s'emparant de ce qu'il veut, sans attendre que je lui donne pourtant bien volontiers. Il change nos positions en un clin d'œil si bien que je suis maintenant sur le dos, appuyée sur les oreillers empilés dans mon dos. Il balade son regard sur toute la longueur de mon buste, et un sourire suggestif éclaire son visage quand il regarde ma culotte.

– Je manque d'entraînement.

Il secoue la tête en faisant apparaître sa fossette unique. Et là, en dépit du besoin charnel qui met à vif chacune de mes terminaisons nerveuses, je ne peux pas m'empêcher de rire quand il déchire le tissu de ma culotte en deux.

– Voilà.

Il passe la bouche sur mon ventre et y dépose un baiser.

– C'est mieux comme ça.

Et ce n'est pas tant le baiser lui-même que la soudaineté de ses lèvres qui s'immobilisent tout à coup, juste sous mon nombril, qui fait retomber l'excitation du moment pour moi. Mais qui, en même temps, le rend encore plus doux. Ses yeux sont fermés et ses lèvres appuyées sur la surface de la matrice qui a porté son enfant, immédiatement des frissons courent sur ma chair en attente.

Au bout d'un moment, ses lèvres reprennent leur ascension si lente que c'est une torture, de mes côtes jusqu'à mes seins. Je sens son souffle chaud, le glissement de sa langue, le mouvement de succion de sa bouche qui se referme sur mon téton, et je pousse un cri. Les sensations que me procure sa bouche sont un éclair qui frappe directement mon sexe, mes inhibitions se consument et mon corps s'enflamme.

– Colton…

Je halète tandis que la douleur du manque s'intensifie au cœur de mon désir, que je laboure ses épaules de mes ongles et que sa bouche s'amuse et annonce le plaisir qui va suivre. Quand mes tétons sont si totalement serrés et agacés qu'ils en sont presque douloureux, il remonte sur mon corps. D'une main, il attrape mes cheveux, emprisonnant mes boucles, tandis que l'autre se glisse le long de mon corps, entre mes jambes.

Je retiens mon souffle pendant cet espace de temps entre le moment où ses doigts écartent mes jambes et celui où il me touche réellement. Les poumons privés d'air et le corps brûlant d'impatience, Colton me marque au fer rouge d'un baiser qui vous consume l'âme, qui défie la gravité, et juste quand ma tête se met à tourner et que mon désir part en vrille, ses doigts m'écartent et revendiquent leur droit de possession. Sa bouche capture le gémissement qu'il me soutire tout en manipulant mes terminaisons nerveuses avec expertise. La poudre s'enflamme et un gémissement enthousiaste monte du fond de ma gorge alors que je suis totalement défaite et consumée.

Ses doigts recouverts de mon excitation ressortent de moi en glissant et ajoutent un frottement sur mon clitoris déjà palpitant.

– Ah !

Je ne peux pas contenir un cri étouffé quand ses doigts me connectent, que les sensations me submergent et que mes émotions s'amplifient. Ses doigts me caressent et, de la bouche, il agace ma peau le long de mon cou tandis que mon corps gravit rapidement la vague. Mes tétons se contractent et mes cuisses se crispent, le désir me traverse en faisant des ricochets puis revient me frapper avec une force décuplée.

Et je me perds. Je pénètre dans l'oubli qui assaille mes sens et qui engloutit toute pensée. Je m'accroche à ses bras, et mes hanches donnent des ruades tandis que mon corps explose en un million d'étincelles de plaisir. La seule chose que j'entends à part les pulsations de mon sang qui résonne dans mes oreilles, c'est le gémissement satisfait qui s'échappe de ses lèvres.

Dans la dernière seconde où je surfe sur la dernière vague de mon orgasme, Colton change de position, m'écarte les cuisses avec ses genoux tout en plaçant la pointe de sa queue contre mon entrée encore palpitante.

Et tout d'un coup, cela me tombe dessus – passe à travers mon état comateux dans lequel m'a plongée le désir – et me ramène brusquement à la raison. Je repousse sa poitrine, en secouant la tête.

– Colton… nous avons besoin d'un préservatif…

La réalité fait soudain passer au second plan les frissons d'orgasme qui continuent à gronder en moi.

Le corps de Colton se raidit et il relève brusquement la tête. Il la penche en me regardant fixement, et le silence de la chambre n'est plus brisé que par ma respiration haletante et les accords de « Stolen » sortant des haut-parleurs au-dessus de nos têtes. Mais le regard qu'il me lance – comme si j'étais sa dernière bouffée d'air – décourage la moindre protestation de passer mes lèvres.

– *Je ne veux pas mettre de préservatif, Rylee*.

Ce n'est pas tant ses mots qui me surprennent que la façon dont il les prononce, un mélange d'incrédulité résignée et d'irritation.

Mais pourquoi ?

L'incrédulité parce que j'ai gâché l'ambiance en parlant de ça ? L'irritation parce que c'est devenu nécessaire ?

– Arrête, Colton, ne sois pas comme ça. Je sais que la sensation n'est pas la même, mais on doit faire attention et…

Colton change brusquement de position sur le lit et me tire vers lui en me redressant, si bien que je suis maintenant assise à califourchon sur ses genoux, si étonnée que j'en oublie mon objection. Ses mains se posent sur ma nuque, ses pouces encadrent mon visage et ses yeux percent les miens avec une intensité respectueuse que je n'ai jamais vue auparavant.

– Non, Ry. Je ne veux pas mettre de préservatif et ce n'est pas à cause de l'absence de sensations. Putain, Bébé, même avec de la toile de jute autour de la queue, je te sentirais.

J'ai envie de rire en essayant d'imaginer la situation.

– Qu'est-ce que ça… qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

Et bien qu'il ne m'ait pas encore répondu, les battements de mon cœur s'accélèrent et mes doigts se mettent à trembler.

Je le regarde déglutir, sa pomme d'Adam monte et descend et, sur ses lèvres apparaît le soupçon d'un sourire. Il secoue légèrement la tête et son sourire s'élargit.

– Je ne sais pas comment dire, Ry. *Cette nuit-là*, ça a été horrible. C'est quelque chose qui restera à jamais gravé dans ma mémoire – toi, moi… le bébé…

Il s'interrompt en secouant la tête doucement, les yeux baissés un moment parce que je sais qu'il a toujours du mal à accepter l'idée que nous avons perdu un bébé, notre bébé à tous les deux. Il pousse un soupir hésitant et quand il relève la tête, l'honnêteté absolue que je vois dans ses yeux me fait baisser les miens.

– J'ai eu la peur de ma vie.

Il se penche vers moi et effleure mes lèvres du plus tendre des baisers, avant d'embrasser mon nez puis de s'écarter de nouveau.

– Ça continue de me faire peur chaque fois que j'y pense, et à ce qui aurait pu se passer. Je… c'est juste que je ne sais même pas l'expliquer.

Il exhale un profond soupir, et je vois sur son visage le besoin de trouver les mots justes pour exprimer ce qu'il ressent.

– Prends ton temps.

Je lui donnerais tout le temps du monde s'il me le demandait.

Il frotte ses pouces sur mes joues, j'ai la chair de poule tellement ce moment est émouvant.

– Une part de moi…

Sa voix se brise et je vois le muscle tressaillir sur sa mâchoire tandis qu'il essaie de contrôler l'émotion qui déborde dans ses yeux.

-… une part de *nous* est morte ce jour-là. Mais c'est cette part de moi à laquelle je me raccroche depuis.

Quand il désigne ce bébé comme *le nôtre,* mon souffle se bloque dans ma poitrine et je tends les mains pour m'accrocher à ses bras.

– J'étais assis dans cette salle d'attente, Ry, avec ton sang, le sang de notre bébé, sur ma peau, et je crois… je crois que je ne me suis jamais senti aussi vivant, putain.

Ce doux sourire est revenu sur cette bouche magnifique, mais ce sont ses yeux qui me captivent. Ces paillettes vertes qui supplient, réclament et fouillent pour s'assurer que je comprends les mots – dits ou non dits – qu'il prononce en ce moment.

Il baisse les yeux sur ses mains, l'émotion traversant son visage quand il se souvient de ce qu'il avait ressenti, avant de les reporter sur moi.

– Le sang d'un bébé que je ne rencontrerai jamais, mais que nous avions créé ensemble…

Sa voix se brise sur ces derniers mots, mais ses yeux demeurent rivés aux miens, pour s'assurer que je vois tout ce qu'ils expriment, le chagrin, l'incrédulité, le deuil.

– Toutes ces émotions… tout ce qui se passait… essayer d'intégrer tout ça, c'était comme de boire une gorgée d'eau avec une lance à incendie, putain.

Il pousse un nouveau soupir en fermant les yeux un moment quand le souvenir le bouleverse et qu'il ne trouve pas les mots pour l'expliquer.

– Et je ne sais toujours pas si je serai capable de l'intégrer un jour, Ry. Mais il y a une chose que je sais…

Ses doigts se crispent sur mes joues pour renforcer la certitude de ses paroles.

– … c'est que quand j'étais assis dans cette salle d'attente et que le médecin m'a annoncé… pour le bébé… des sentiments dont je n'imaginais même pas l'existence m'ont envahi.

Ses yeux qui ne bronchent pas et le respect total dans sa voix font bondir mon cœur d'une espérance en des choses que je ne pensais jamais pouvoir même envisager.

Il essuie une larme qui coule sur ma joue et que je n'avais même pas sentie, avant de poursuivre :

– Et, assis là, dans cette foutue chambre d'hôpital, en attendant que tu te réveilles… j'ai compris ce que tu signifiais pour moi, ce que nous avions créé ensemble… la meilleure part de chacun combinée à la meilleure de l'autre. Et c'est là que j'ai compris.

Il y a tellement de tendresse dans son regard que quand j'ouvre la bouche pour parler, rien ne sort. Il me sourit doucement en se passant la langue sur la lèvre inférieure.

– J'ai compris que ce qu'*elle* m'avait fait *ne doit pas nécessairement* se reproduire. Que je peux donner à quelqu'un la vie que je n'ai pas eue, Rylee. La vie que tu as rendue possible.

Je ravale la remarque qui me vient brusquement à l'esprit, tandis que les paroles de Colton finissent de faire tomber les dernières formes de protection que j'avais érigées autour de mon cœur. Mes doigts se tendent sur ses bras, et les émotions qui me traversent font trembler mon menton.

– Non, ne pleure pas, Ry.

Il se penche vers moi pour embrasser les traces de larmes qui strient mes joues.

– Tu as suffisamment pleuré comme ça. Je veux juste te rendre heureuse parce que, putain, Bébé, c'est toi qui fais la différence. C'est grâce à toi que j'ai découvert que ma plus grande peur – le plus noir des poisons – n'était pas du tout une peur. C'était un prétexte pour ne pas m'ouvrir aux autres, en disant que je ne pouvais apporter que de la souffrance en transmettant mes démons. Mais je sais – *je sais* – que je ne pourrais jamais faire de mal à un enfant – un bébé qui serait ma chair et mon sang. Et je sais, sans le moindre doute putain, que tu ne pourrais jamais faire de mal à quelqu'un pour te venger de moi.

Ses yeux s'emplissent de larmes quand il les baisse un instant et secoue la tête, sa confession et la purification de son âme finissant par se faire sentir. Mais quand il relève les yeux sur moi, bien qu'ils soient noyés de larmes, j'y vois tellement de clarté, tellement de respect, que j'en ai le souffle coupé. Mon cœur qu'il m'a volé il y a longtemps lui appartient, sans l'ombre d'un doute.

– C'est comme si des ténèbres immondes, dans lesquelles j'ai dû vivre toute ma vie, sortait cet incroyable rayon de lumière.

Sa voix se brise, une larme tombe, et nous restons assis sur ce lit, nus, avec nos passés étalés au grand jour, les cœurs mis à nu, complètement vulnérables, et pourtant je ne me suis jamais sentie aussi sûre d'une autre personne de toute ma vie.

Il me tire la tête en arrière pour que je le regarde.

– Alors, est-ce que tu es d'accord avec ça ?

Je ne suis pas certaine de savoir exactement ce qu'il me demande, mais j'espère que mes suppositions sont les bonnes.

38

Colton

– Bon sang, j'ai besoin de savoir que tu es d'accord avec ça, Ry ?

Je scrute son visage, pour y chercher le signe qu'elle me suit sur ce coup-là, parce que pour l'instant, mon putain de cœur bat la chamade et ma poitrine se serre à chaque respiration.

Ces yeux violets – les seuls qui aient jamais été capables d'aller voir tout droit au fond de mon âme tout ce que j'y avais caché – repoussent les larmes et essaient d'intégrer ce que je viens de lui dire, c'est-à-dire que ce que je n'ai jamais voulu avant, je le veux maintenant avec elle.

Des lendemains.

Des possibles.

Un putain d'avenir.

Le putain de drapeau à damier ultime.

Et au fond de mon cœur, je sais avec une absolue certitude ce que je ressens pour cette femme qui est entrée avec fracas dans ma putain de vie, m'a attrapé par les couilles – et aussi par le cœur, apparemment – et n'a jamais lâché. Je ne peux pas résister à la goûter brièvement pour calmer l'appréhension qui me traverse, pour apaiser le tumulte d'une âme qui s'est toujours crue vouée à l'enfer. Je me penche et je pose mes lèvres sur les siennes, puisant en elles l'assurance silencieuse qu'elle n'est même pas consciente de me donner.

Je regarde mes mains qui tremblent sur ses joues. Je sais que ce tremblement n'a rien à voir avec mon putain d'accident mais tout à voir au contraire avec la guérison de blessures si anciennes et mal refermées dont je n'avais jamais pensé qu'elles pourraient être guéries un jour. Je relève les yeux vers elle parce que quand je le lui dirai, j'ai besoin qu'elle sache qu'il y en a peut-être eu beaucoup avant elle mais qu'elle est la seule qui entendra jamais ça, putain.

– Quand nous étions en Floride, je t'ai dit que j'utilisais l'adrénaline – le flou, les femmes – pour combler le vide que j'avais toujours ressenti. Et maintenant…

Je secoue la tête, ignorant comment je vais pouvoir amener les mots, qui tournent dans ma putain de tête, à former un discours cohérent. Je prends une profonde inspiration parce que ces mots sont les plus importants que j'ai jamais prononcés.

– Maintenant, Ry, rien de tout cela n'a plus d'importance. Tu es tout ce dont j'ai besoin. Toi. Et. Rien d'autre. Et les garçons du foyer. *Et tout ce que nous créerons ensemble.*

Des frissons courent sur ma peau et je suis si bouleversé par tout ça – ce moment, ces sensations, cette putain de vulnérabilité – que je dois me forcer à déglutir tandis que je ferme les yeux un moment. Et quand je les rouvre, la compassion et l'amour que je vois dans les siens – et le simple fait de voir son amour, de l'accepter – me procurent une euphorie qui accélère mon pouls et viennent à bout de la dernière barrière venue de mon passé.

– *Je t'aime Rylee.*

Je le dis dans un murmure. Le poids qui pèse sur ma poitrine se fracture, vole en un million d'éclats en libérant mon âme comme un 747 qui prendrait son envol.

39

Il m'aime.

Cette pensée tourne dans mon esprit, encore et encore, en faisant jaillir l'adrénaline dans mes veines.

Il vient de me dire qu'il m'aimait.

Les mots me manquent et une vague de fierté et d'amour pour cet homme me submerge, m'enveloppe dans un cocon de possibilités et balaie les derniers doutes que je pourrais encore avoir.

– Colton…

Je suis si bouleversée que je ne trouve pas les mots pour lui avouer ce que j'ai attendu si longtemps pour lui dire.

– Chut.

Il pose un doigt sur mes lèvres tandis qu'un sourire timide se forme sur les siennes.

– Laisse-moi finir. *Je t'aime, Rylee*.

Sa voix est plus affirmée, maintenant qu'il commence à prendre ses marques dans ce nouveau monde. Son sourire s'élargit et le mien aussi sous son doigt toujours posé sur mes lèvres.

– Et je crois que c'est depuis le début… depuis cette fameuse soirée. Tu étais ce point lumineux – cette putain d'étincelle – dont je ne pouvais pas me cacher même quand les ténèbres me réclamaient. Bon Dieu, Bébé, on a traversé tellement de trucs, putain, que je…

Il s'interrompt car les larmes accumulées dans ses yeux débordent, une larme unique roule sur sa joue.

Je hoquette le sanglot que j'ai retenu si longtemps. Je prends son visage entre mes mains, sa barbe naissante râpeuse est réconfortante sous mes paumes, et je presse mes lèvres sur les siennes au moment où il me prend dans ses bras et me tient serrée contre lui. J'appuie mon front contre le sien et j'emmêle mes doigts dans ses cheveux de façon à pouvoir tirer sa tête en arrière pour voir ses yeux.

– Je t'aime, Colton. Il y a si longtemps que je voulais te le dire de nouveau.

Je ris, incapable de contenir ce bonheur qui bouillonne en moi.

– Je t'aime, espèce de mec courageux, stupéfiant, compliqué, buté, magnifique dont je ne pourrai jamais me lasser…

Ses lèvres capturent les miennes, et nos bouches se rejoignent pour un baiser si chargé d'émotion que je ne peux retenir mes larmes ni les mots murmurés que je libère et que je répète en boucle pour rattraper tout le temps où j'ai dû les empêcher de sortir.

Les callosités de ses doigts me râpent le dos quand il me presse contre lui, sa peau rugueuse contre la douceur de mes seins rallume les flammèches de désir tapies au fond de mon ventre. Nos langues s'emmêlent, nos soupirs rivalisent, notre besoin s'intensifie tandis que nous nous laissons aller dans un baiser lent mais qui éveille totalement nos sens tout en engourdissant notre cerveau. La moindre parcelle de mon corps réclame la caresse de ses doigts partout et n'importe où.

Je balance le centre de mon désir sur la pointe de son érection en même temps que sa langue me laisse vulnérable et sans défense, en me marquant de son sceau indélébile par son simple baiser. Je caresse du bout des doigts les muscles fermes de ses épaules avant de les emmêler dans ses cheveux pour capturer sa tête comme il l'a fait pour chaque élément de mon être.

Il tire en arrière, se dégageant de notre baiser, et je pousse un cri de protestation quand je m'aperçois que je ne pourrai jamais rassasier le désir que j'éprouve pour lui. Je regarde ses cheveux ébouriffés et ses yeux pétillants avant d'être attirée par ses lèvres retroussées en un sourire qui déstabilise complètement les fondations de mon univers. Du bout des doigts, il trace des lignes aussi légères que des plumes le long de ma colonne vertébrale tandis que j'essaie d'interpréter le message que ses yeux me communiquent.

– Laisse-moi te faire l'amour, Ry.

Sa voix enrouée par le désir est chargée d'affection.

Combien de fois encore cet homme va-t-il me couper le souffle ce soir ? Combien de fois encore va-t-il me donner des morceaux de son être brisé pour que je puisse les tenir et guérir avec lui pour les rassembler ?

Je le regarde étonnée, un sourire se forme sur mes lèvres.

– C'est *toujours* ce que j'ai fait.

Je secoue la tête et l'émotion marque mes joues. C'est bête, en fait, d'être gênée par mon aveu quand nous avons partagé tout ce qu'il y avait entre nous, mais j'aime l'étincelle dans ses yeux et ses lèvres qui s'écartent quand mes mots le frappent. Je passe une main le long de son bras et je la pose sur son cœur.

– Moi, je t'ai toujours fait l'amour, seulement tu ne le savais pas.

Il se met à rire en changeant de position pour nous allonger sur les oreillers derrière moi. Son visage n'est qu'à quelques centimètres du mien, son corps appuyé sur ses coudes et ses genoux entre mes cuisses.

– Eh bien, maintenant nous le savons tous les deux.

Il prend une inspiration hésitante tandis que son membre dressé se presse contre mon sexe.

Je ferme les yeux, et mon corps tremble de désir sous le sien dans l'attente de l'assaut de sensations dévorantes qui ne vont pas manquer d'arriver.

– Regarde-moi, Ry.

J'ouvre les yeux en battant des paupières et je le regarde pour me perdre dans la beauté de son visage.

– Je veux te regarder pendant que je te prends. Je veux te regarder pendant que tu me laisses t'aimer.

Il penche la tête et agace mes lèvres avec un effleurement de baiser avant de retrouver mon regard.

– Je t'aime.

En disant ces mots, il me pénètre et je pourrais jurer que des étincelles s'allument au moment de notre union parce que, cette fois, il y a plus dans cet acte qu'une simple connexion physique. C'est la réunion de nos cœurs, de nos âmes et de tout ce qu'il y a entre les deux. Je regarde ses yeux se voiler de désir et s'assombrir d'émotion quand il prend toute sa place en moi.

– Doux Jésus !

Il gémit en commençant à se mouvoir en moi, passant sur chacune de mes terminaisons internes. Mon corps réagit instinctivement, mes hanches se redressent, mon corps se cambre pour que je puisse tirer le moindre fragment de plaisir de cet homme incroyable. Je suis assaillie de sensations. Le glissement de sa peau sur la mienne. Le désir sans retenue et l'amour libéré dans son regard. Le doux gémissement de plaisir du fond de sa gorge. La bouffée de chaleur qui m'enveloppe quand il se presse en moi en faisant des cercles de ses hanches avant de se retirer lentement pour replonger et tout recommencer.

Mon corps vibre sous l'effet de ce bouquet sensuel – une collision de tous les sens avec un timing parfait auquel je ne pourrais pas échapper même si je le voulais.

La pression monte et le plaisir me catapulte à une hauteur étourdissante tandis que Colton trouve un rythme régulier qui lui permet de prendre son temps. Ses yeux sont toujours accrochés aux miens, mais je vois que le plaisir commence à atténuer son besoin de me regarder quand il ferme les yeux un moment, la mâchoire crispée par la concentration, les paupières lourdes et les narines dilatées.

– Colton…

Je gémis quand un désir d'anéantissement commence à me traverser, que mes muscles se tendent en préparation de l'assaut de sensations qui est tout proche. Quand je prononce son nom, il change de position, fait courir ses mains sur toute la longueur de mon corps tandis qu'il s'assied sur ses talons. Elles passent légèrement sur le sommet de mon sexe, son pouce effleure mon clitoris, ce qui me fait ruer des hanches pour réclamer plus.

Les rides de concentration sur son visage s'estompent quand ses lèvres se retroussent en un sourire lascif.

– Tu en veux encore ?

Je ne peux qu'acquiescer de la tête, mes mots sont perdus dans l'assaut de mes sensations. Ses doigts, attentifs à mon tatouage tout neuf, attrapent la partie charnue sur le côté de mes hanches, me tenant fermement, son sourire danse toujours sur ses lèvres et ses reins continuent leur alternance de coups de boutoirs exquis et de retraits. Je ne peux rien faire d'autre que me concentrer et essayer de gérer ses assauts dévorants. Lui soutient mon regard et me fait monter de plus en plus haut. Mes cuisses se tendent et ma tête retombe en arrière tandis que la force de mon orgasme imminent culmine.

Et puis rien.

Colton cesse tout mouvement, me volant mon orgasme par son absence soudaine de mouvement.

Frustrée, je lève la tête brusquement pour le regarder et je croise ses yeux verts brillants d'hilarité contenue.

Il se penche en avant, son membre surchauffé pousse à des profondeurs inimaginables en moi, tirant de moi un irrépressible gémissement que je n'essaie même pas d'arrêter. Ses mains ramènent l'arrière de mes cuisses vers l'avant tandis que son visage emplit tout mon champ de vision. Je sens la chaleur de son souffle haletant sur mon visage et je vois ses muscles se tendre quand il contrôle son besoin de donner des coups de boutoir en un abandon irréfléchi qui nous mène au bord du précipice vite et fort, comme je sais qu'il aime.

– Putain, Bébé, tu es divine.

Il se penche en avant et effleure mes lèvres des siennes. Il me surprend en poussant sa langue entre mes lèvres et domine ce baiser de la même façon qu'il domine mon cœur. Je sens son contrôle qui se relâche, je sens chaque centimètre de son membre se développer à l'intérieur de moi. Je savoure le désir qui croît, le besoin qui excède la raison.

Sa bouche me marque et me revendique tandis que son corps recommence à se mouvoir – prenant, excitant, poussant le mien à accepter son défi. Le feu liquide se rallume une fois encore, la lave fondue carbonise et ravive la fournaise qu'il vient juste de me contraindre à quitter. J'avale son gémissement tandis qu'il s'enfonce plus profondément en moi, des étincelles de plaisir fulgurant mettent le feu à tous mes sens.

Il mordille ma lèvre inférieure et interrompt notre baiser quand il commence à accélérer son tempo, il pénètre en moi avec une passion effrénée tout en laissant tomber son front sur mon épaule. Mon corps se met à trembler sous l'intense tiraillement de mon ventre tandis qu'il continue à ce rythme infernal. La chambre résonne de mes gémissements, de ses grognements inarticulés et du claquement de sa peau contre la mienne quand il m'entraîne vers des hauteurs vertigineuses.

Ses dents, en effleurant ma clavicule, ont raison de moi. Un plaisir sans mélange se saisit de moi, mon corps se contracte autour de lui et tombe en chute libre dans un ravissement oublieux, et je me livre à lui corps et âme.

J'ai tout oublié – il m'a fait tout oublier – sauf son odeur, ses bruits, son goût, son toucher. Mon corps plonge dans cette vague de sensations, son nom sur mes lèvres, nos corps unis qui n'en font

plus qu'un.

– C'est tellement sexy de te regarder quand tu jouis.

Sa barbe naissante gratte la peau de mon cou, son corps s'immobilise, puis il recommence à aller et venir en moi le plus lentement possible pour prolonger les derniers feux de mon orgasme qui s'étire en moi. Mon sexe palpite et se contracte autour de sa queue, mes ongles labourent ses épaules et je m'accroche à chaque poussée de plaisir.

– Putain, Ry, c'est trop bon, putain !

Il gémit quand le mouvement saccadé de ses hanches et mon propre orgasme commencent à déclencher le sien. Très vite, Colton est de nouveau à genoux, il relève mes cuisses et ses hanches cognent contre moi pendant qu'il œuvre pour atteindre sa propre jouissance.

– Vas-y, Bébé.

J'essaie de répondre à ses coups de boutoir, m'abandonnant totalement à ses moindres désirs.

Son grognement guttural résonne dans la chambre quand il atteint le point culminant et que son corps frémit et se tend tandis qu'il surfe sur la vague de son plaisir. L'instant d'après, il nous fait rouler, nos hanches sont toujours connectées dans une position des plus primitives si bien que je suis allongée au-dessus de lui, ma joue sur sa poitrine où j'entends son cœur battre à se rompre.

Nous restons comme ça un moment, traçant du bout des doigts des lignes sur nos peaux nues, reprenant notre souffle et attendant que le rythme des battements de nos cœurs ralentisse. Le silence qui nous entoure est si confortable, sans démons pour hanter les coins sombres. Bien sûr, une part de lui sera toujours hantée et cabossée, mais pour la première fois de sa vie, il a quelqu'un à qui il peut se confier. Quelqu'un qui peut l'aider à alléger son fardeau, à guérir.

Cette pensée me fait soupirer et je me sens comblée quand il pose un baiser sur le sommet de mon crâne.

– Je t'aime.

Je suis toujours bouleversée par tout ce qui a changé pendant cette soirée. Ses doigts continuent à se balader au hasard le long de ma colonne vertébrale. Je ferme les yeux pour savourer la sensation que me procurent nos deux corps serrés l'un contre l'autre et la simplicité de sa caresse. Et, tout à coup, mon TOC se réveille tandis que je reconstitue mentalement les lettres que ses doigts tracent sur mon dos, et je bouge la tête si bien que mon menton repose sur mes mains posées sur son sternum.

– Quoi ?

Il sourit d'un air innocent et je vois dans ses yeux cette expression malicieuse que j'adore et que j'attends de lui. Je me contente de hausser un sourcil interrogateur, et le roulement de son rire traverse sa poitrine et la mienne.

– L'alphabet, Ace ?

J'essaie de réprimer mon sourire, en vain.

– Ouais, je vois l'alphabet sous un jour nouveau depuis quelque temps.

Il arrête de tracer des lettres et me caresse le dos en descendant jusqu'au-dessus de mes fesses.

Un soupir prend le dessus sur mon rire quand il les saisit à pleines mains. Je sens le désir qui couve en permanence commencer à se raviver. Son sexe se durcit à nouveau en moi et la moiteur se concentre quand le désir est augmenté par la totale connexion de nos deux corps.

– Et c'est quoi, ta lettre préférée, au fait ?

Il part d'un grand rire qui secoue son corps et se répercute jusqu'au bout de sa queue, maintenant réveillée et intégralement enfoncée en moi.

– Oh Bébé, bien sûr j'ai un faible pour ton V. Mais ton Q ne manque pas d'attraits, lui non plus.

Je n'ai même pas le temps de rire à cette blague ringarde parce que c'est le moment qu'il choisit pour donner un coup de boutoir entraînant mon corps avec le sien, sa peau frotte mes tétons et fait remonter un gémissement de plaisir du fond de ma gorge. Mes yeux se ferment et mon corps s'amollit sous ses mouvements qui décuplent les réactions de ma chair déjà gonflée par sa caresse.

– Seigneur Dieu !

Je soupire quand il me sort de mon état catatonique post-orgasmique pour me faire tomber sous son charme, une fois de plus.

40

Colton

Le soleil sur ma peau est aussi agréable que la bière bien fraîche qui coule dans ma gorge et la vue de Rylee pliée en deux devant moi. *Putain*, il n'y a pas d'autre mot, mais je me dis que j'ai des pensées pas très convenables, surtout avec les gamins qui sont là.

Est-ce que ça ne s'arrêtera jamais ? Cette envie d'être près d'elle ? Envie de la regarder dormir et de me réveiller à côté d'elle ? Ce besoin de m'enfoncer en elle. Il n'y a que trois heures que nous avons quitté mon lit et, putain de Dieu, je voudrais la ramener là-haut, tout de suite, pour la prendre encore.

– Bas les pattes !

Ça, c'est la voix qui me fera fondre.

– Ça biche, Becks ?

– Apparemment moins bien que toi, mais il va t'arriver des bricoles si tu continues à la mater comme si tu voulais la culbuter sur cette chaise longue pour la baiser jusqu'à ce qu'elle oublie tout.

Il prend une longue gorgée de sa bière.

Ce n'est pas une mauvaise idée.

Je grogne.

– Merci pour l'image, mec, parce que ça n'aide pas vraiment, là tout de suite.

Je lève les yeux au ciel en secouant la tête avant de regarder autour de moi pour vérifier que les gamins sont assez loin et qu'ils ne risquent pas de nous entendre parler de ce que je ferais bien à leur tutrice tellement sexy. Il faut dire qu'elle donnerait des idées à plus d'un. Je change de position sur ma chaise en la regardant s'accroupir et ajuster le haut de son maillot avant de badigeonner Zander d'écran solaire.

Je repense à son inquiétude tout à l'heure au moment de choisir quel maillot elle allait mettre pour recevoir les garçons qui venaient s'amuser dans la piscine. Même avec le une-pièce rouge qu'elle trouvait mémère, chacune de ses courbes est étalée comme sur une carte routière qui me donne envie de l'emporter pour des essais sur route.

Attention, courbes dangereuses ? Putain de Dieu. C'est pour moi. Je suis un homme qui aime vivre dangereusement. Le pied que je prends ! Et ça me démange d'attraper les clés sans plus attendre, putain !

À fond et au taquet, comme on dit.

– À voir ton air béat, les choses tournent bien pour toi, on dirait ?

Becks s'assied à côté de moi et me sort brutalement de mes pensées cochonnes.

– Plutôt bien, oui.

Je fais sauter la capsule d'une autre bouteille et je bois un coup.

– S'il te plaît, ne me dis pas que tu vas devenir le vrai petit homme d'intérieur, et tout le bordel. Tu ne vas pas me faire ça !

– Un homme d'intérieur ? Putain, non.

Je rigole.

– Même si je dois admettre que cette nana est superbandante, perchée sur ses talons, en train de pousser un Caddie de supermarché devant moi.

En disant ça, je revois la scène, et rien que cette idée me donne envie de la prendre.

– *Toi* – Colton Donavan – tu as mis les pieds dans un supermarché ?

– Ouaip !

Je hausse les sourcils et souris en voyant son étonnement.

– Et c'était pas seulement pour acheter des capotes ?

Je ne peux pas m'en empêcher. J'adore le faire marcher.

– Nan, c'est plus nécessaire quand tu as ta carte de membre assidu du club de barebacking.

– Seigneur Dieu, mec, tu veux vraiment que je m'étrangle avec ma bière !

Il essuie sur son menton la bière qu'il vient de recracher.

– J'ai autre chose à te donner pour t'étrangler, je lui murmure alors que mon regard est de nouveau attiré par Rylee qui se penche, mon sexe en état constant de semi-érection ne demande qu'à se déployer. Je suis si focalisé sur elle et les idées salaces, mais oh là là si géniales, de ce que je vais lui faire plus tard que je n'entends pas ce que Becks me dit.

– Hein ?

– Mec, tu es complètement envoûté, tu sais ça, enfoiré ?

Je le regarde, prêt à défendre ma putain de virilité, quand je me rends compte qu'elle est justement là où j'ai envie qu'elle soit, entre les mains de Rylee – le mélange parfait de sucre et d'épices. Alors, je ris en portant ma bière à mes lèvres et je hausse les épaules.

– Tant que c'est sa chatte qui m'envoûte, je joue le jeu du matin au soir, bordel !

Becks s'étrangle de nouveau mais de rire cette fois, et je lui tape dans le dos tandis que Ry regarde dans notre direction pour s'assurer qu'il va bien.

– Bon Dieu ! Ça doit vraiment être la meilleure enfoirée de chatte magique du monde pour avoir réussi à apprivoiser ce putain de Colton Donavan.

– *Apprivoisé ?* Jamais de la vie.

Je ricane en secouant la tête, et je m'appuie au dossier de ma chaise pour le regarder.

– Mais grâce aux conseils d'un connard – euh, d'un ami –, je me suis rendu compte à quel point j'aime l'alphabet, putain.

– Donc, cet *ami* mériterait une pleine cargaison de bière en remerciement. Ça ou un super beau petit cul en échange.

Je lui suis reconnaissant de ses sarcasmes qui m'évitent d'aborder les grands sentiments et tout le merdier avec lequel je ne suis pas très à l'aise. Je commence tout juste à m'habituer à parler de ça avec Ry, ce n'est pas pour me mettre à verser dans le sentimentalisme avec Becks, ça c'est sûr.

– *Elle a une copine superbandante*.

Je hausse un sourcil, ce qui me vaut un grognement. C'est ce que je lui avais dit le soir où je l'avais persuadé d'inviter Ry à venir à Las Vegas avec nous.

– Ça, c'est vrai.

Mais avant que je puisse réagir, Aiden fait une bombe dans la piscine et nous éclabousse des pieds à la tête. On se met à rire, la remarque est oubliée et nos lunettes de soleil tout éclaboussées.

– Hé !

Je tourne les yeux vers lui de nouveau.

– Il faut bien que je te fasse un peu chier, parce qu'on fonctionne comme ça toi et moi… mais en réalité je suis vraiment content pour toi, Wood. Maintenant, t'as pas intérêt à tout faire foirer.

Je lui souris. *Quel enfoiré !*

– Merci pour ta confiance, mec.

– Y a pas de quoi, mec, y a pas de quoi.

Nous restons comme ça un moment, sans parler, en regardant les gamins qui se comportent comme ils sont censés le faire, comme des gamins.

– Alors, t'es prêt ?

Becks me tire de mes pensées et me ramène à ce sur quoi je devrais me concentrer, en fait : la course de la semaine prochaine. Premier retour sur le circuit depuis l'accident. Le pied au plancher et le prochain virage à gauche. Et il faut bien dire que rien que d'y penser, ma tension monte en flèche.

Mais je gère.

– Putain, je suis prêt depuis que je suis né.

Je cogne le goulot de ma bière contre la sienne.

– Le drapeau à damier est à moi.

– C'est sûr, putain !

Il baisse les yeux sur son téléphone parce qu'il vient de recevoir un texto, alors mon regard dérive vers Rylee et je repense à une certaine culotte décorée d'un drapeau à damier que je ne suis jamais allé chercher. Putain, il va falloir que j'y remédie vite fait.

Je secoue la tête en me laissant retomber dans ma chaise longue et je regarde les enfants qui sautent dans la piscine et se provoquent les uns les autres. Je me redresse et j'attends que ça arrive, mais non, rien ne se passe. Ce putain de pincement de jalousie que j'avais avant, quand je voyais des garçons s'amuser à des jeux de leur âge, ce que moi, je n'avais jamais pu faire. Parce que, même après avoir été adopté, la peur était toujours là, toujours aussi vive, putain !

Rylee intercepte mon regard depuis l'autre bout de la terrasse, les coins de ces lèvres aussi sexy qu'un péché s'écartent en un large sourire et me font courir, putain. Mes couilles se contractent et ma poitrine se serre quand je pense que c'est moi qui suscite ce sourire. Cette nana est mon putain de point faible.

Qui d'autre qu'elle aurais-je autorisé à inviter sept gamins à venir se baigner dans ma piscine pour célébrer l'arrivée de l'été ? Avec quelle autre femme aurais-je pu partager mes démons sans qu'elle se barre en courant comme un éclair, quand elle, au contraire, me regarde droit dans les yeux et me dit que je suis courageux ? Qui d'autre se ferait marquer la peau de façon indélébile pour me prouver qu'elle et moi, c'est fait pour durer ?

Putain de bordel de drapeaux à damier, d'alphabets et de draps. À partir de quand est-ce que tout ce bordel m'a semblé normal ?

Je secoue la tête, en faisant comme si je ne voulais rien de tout ça, mais je dois bien admettre que dès que je regarde ailleurs, dans la seconde qui suit, je la cherche des yeux.

Je lève la bière fraîche que Becks me tend et je commence à boire une gorgée en le regardant. Il secoue la tête en se moquant de moi.

– *Quoi ?*

– Putain, je suis sûr que tu vas l'épouser !

C'est à mon tour de m'étrangler avec ma bière. Je me plie en deux, pris d'une quinte de toux, et Becks me tape dans le dos, un poil trop fort, à mon avis.

– Tout va bien ?

Je l'entends crier, tandis que j'essaie de contrôler la toux mêlée de rire qui me brûle la gorge.

– Tout va bien ?

J'entends l'amusement dans sa voix quand il le répète.

– Dégage, Becks !

Je réussis finalement à reprendre mon souffle.

– Ça risque pas d'arriver ! *Ni alliance ni attaches*.

Je cite notre vieille devise en riant. Et puis je lève les yeux pour chercher Ry. Elle est de l'autre côté de la terrasse au bord de la piscine, un Diet Coke à la main, les garçons jouent à Marco Polo[1] et

elle fait l'arbitre. Ricky se fait prendre comme un bleu et Rylee rit aux éclats à quelque chose que lui dit Scooter.

Et il y a quelque chose chez elle maintenant – ses cheveux éclaircis par le soleil, une insouciance dans son rire et l'air d'être clairement amoureuse de tout le monde autour d'elle. Quelque chose dans sa façon d'être avec les gamins, de leur rendre la vie normale dans un lieu qui n'a jamais été un foyer jusque-là – avant elle – qui me frappe encore plus fort que ce putain de débutant de Jameson a pu le faire en Floride. Et qui me fait penser à des « pour toujours » et tout ça, qui, il y a à peine six mois, ne me seraient jamais venus à l'esprit.

C'est sûrement Becks qui m'a mis ça dans la tête. Qui m'a embrouillé. Ce salaud ferait bien de la fermer à propos de trucs qui n'arriveront pas.

Jamais.

Alors, pourquoi est-ce que je me demande comment elle serait en blanc ? Pourquoi est-ce que je me demande comment ça sonne, *Rylee Donavan*, si on le dit tout haut ?

Jamais. J'essaie de me chasser ces idées de la tête, mais elles y restent et me font flipper, putain !

– *Ça risque pas d'arriver, putain*.

Je rigole, ne sachant pas exactement si c'est pour convaincre Becks que je me le répète ou pour me convaincre moi-même. Je regarde de nouveau Rylee un instant. Vendre la peau de l'ours, comme on dit. Putain de Beckett !

– Apprivoisé, c'est une chose, enfoiré. Mais le boulet au pied ?

Je pousse un sifflement.

– C'est une autre paire de manches. Pas du tout mon truc.

Je secoue la tête en voyant son sourire faux-cul et je me lève de ma chaise longue.

– Jamais.

– On verra bien.

J'aimerais effacer ce sourire suffisant de son visage.

– Mec, tu sens ça ?

Je lève les bras et je dirige mon visage vers le soleil avant de me retourner vers lui.

– Hein ?

– On appelle ça la chaleur, Daniels. L'enfer ne peut pas geler tant qu'il fait chaud dehors, et ce n'est pas demain la veille que les poules auront des dents.

Je vais vers le bord de la piscine. Fin de la discussion. Plus d'histoire de mariage et tout ça.

Il veut que je fasse une crise cardiaque ou quoi ?

Putain.

– Bombe !

Je saute dans l'eau en espérant provoquer plus de bordel dans la piscine que ce que Becks essaie de me mettre dans la tête.

1. Jeu qui se joue à plusieurs joueurs dans une piscine. (NdT)

41

Une impression de déjà-vu me tombe dessus quand je descends du 4x4 devant Colton. La chaleur humide de Fort Worth me frappe instantanément, mais la sueur qui dégouline dans mon dos n'a rien à voir avec la température mais tout avec l'angoisse qui m'étreint.

Au sujet de Colton.

Et au sujet de la voiture vers laquelle nous marchons.

Je sais qu'il est nerveux, je le sens à la façon dont il serre mes doigts enlacés dans les siens, mais son apparence extérieure ne reflète rien d'autre qu'un homme qui se prépare à faire son boulot. Les gens autour de nous bavardent sans arrêt, mais Colton, Becks et moi traversons le terrain central comme un seul homme, totalement concentrés.

Je m'efforce de repousser les souvenirs qui assaillent mon esprit, de paraître calme, même si chaque fibre de mon être est en pleine ébullition.

– Ça va ?

Sa voix rauque me bouleverse, je culpabilise de voir qu'il s'inquiète pour moi alors que je devrais le rassurer.

Je suis incapable de lui mentir. Il le saurait et ça ne ferait que l'inquiéter encore plus. La dernière chose que je veux, c'est qu'il pense à moi. Je veux qu'il soit concentré et sûr de lui quand il bouclera sa ceinture et qu'il conduira le drapeau vert jusqu'au drapeau à damier.

– Ça va aller.

Je respire et je serre sa main quand nous arrivons aux stands où attend la foule de photographes venus pour immortaliser le retour de Colton sur les circuits après l'accident. Les clics et les questions qui fusent noient sa réponse. Alors que je suis de plus en plus tendue, Colton semble se détendre un peu, à l'aise dans cet environnement comme dans une seconde peau.

Et je prends conscience qu'alors que tout ceci m'est étranger et me mets mal à l'aise, cela fait partie du flou dans lequel Colton résidait de façon permanente, avant. Entouré de cris et de flashes, il

est parfaitement dans son élément. Ce chaos absolu lui permet d'oublier l'inquiétude qui empoisonne ses pensées, et je me sens soulagée.

Je fais un pas de côté et je l'observe répondre aux questions avec ce petit sourire désarmant qui me touche à chaque fois. Et j'ai beau voir le bad boy arrogant qui transparaît derrière chacune de ses réponses, je vois aussi un homme qui s'implique totalement dans le sport qu'il adore et dans la place qu'il y occupe. Un homme qui regagne à chaque réponse des morceaux de la confiance qu'il a perdue sur le circuit de St. Petersburg.

Autant je redoute le traditionnel « *Messieurs démarrez vos moteurs* », autant je suis, quelque part, soulagée de le voir revenir. Mon voyou téméraire et rebelle a retrouvé ses marques et vient reprendre sa place.

*
* *

Le silence se fait autour de nous – le brouhaha diminue jusqu'à n'être plus qu'un bourdonnement à mesure que les minutes s'écoulent, nous rapprochant irrémédiablement du départ de la course. Je sens grandir l'agitation de Colton, je le vois dans ses mouvements incessants, et j'aimerais qu'il trouve un moyen de se détendre un peu, mais j'ai peur qu'il sente la mienne et que cela ne fasse qu'empirer les choses.

Je le vois jeter le papier de son Snickers dans la poubelle à côté de lui en consultant le planning des arrêts au stand avec Becks et certains des membres de son écurie, le visage concentré mais le langage du corps fluide. Je l'observe quand il s'écarte pour regarder sa voiture, la tête penchée, le regard fixe – pour un échange silencieux entre l'homme et la machine. Il s'en approche lentement, les mécaniciens, occupés à faire les derniers réglages, reculent. Il tend la main, la passe sur le museau et remonte jusqu'au cockpit du pilote, en une sorte de caresse. Puis il cogne ses quatre coups habituels sur le côté. Au dernier coup, il garde le poing posé sur le métal une seconde avant de secouer la tête.

Et malgré le chaos des préparatifs de dernière minute qui se déroulent autour de moi, je ne peux détacher les yeux de lui. Je me rends compte à quel point je me trompais quand, assise à côté de son lit d'hôpital, j'espérais qu'il allait abandonner tout ça. À quel point lui demander d'abandonner la course serait comme lui demander de respirer sans air. D'aimer sans être la personne qu'il aime. Il a la course dans le sang – une nécessité absolue – et ça n'a jamais été aussi évident qu'en ce moment.

Je me demande si cette course sera différente pour lui sans la pression constante de ses démons sur ses talons, de la nécessité de conduire plus vite, de pousser plus loin pour les distancer. Est-ce que ce sera plus facile ou plus difficile sans la menace qui l'a poursuivi toute sa vie ?

Le bourdonnement du haut-parleur disperse mes pensées et le moment de réflexion de Colton. Quand il regarde par-dessus son épaule, ses yeux viennent immédiatement se poser sur les miens. Un sourire timide flotte sur ses lèvres, prouvant que notre connexion est si profonde que nous pouvons nous passer de mots. Et ce sentiment n'a pas de prix.

Des gens s'agitent autour de nous, mais sans me quitter des yeux il cogne deux fois de plus sur le capot avant de se retourner et de venir vers moi.

– Tu lances une nouvelle tradition ?

Je le regarde avec un haussement de sourcils, un sourire d'un mètre de large et le cœur débordant d'amour :

– Deux de plus pour plus de chance ou quelque chose du genre ?

– Nan.

Il sourit en fronçant le nez de la façon la plus adorable qui soit – un tel contraste avec les lignes affirmées de son visage que mon cœur fond.

– Toute la chance supplémentaire dont j'ai besoin est devant moi.

Il se penche vers moi, pose le plus tendre des baisers sur mes lèvres et laisse sa bouche sur la mienne un moment.

Des émotions rivalisent en moi – s'y font la guerre en fait –quand j'essaie de me dire que sa soudaine affection n'est pas due au fait que les puissances du destin là-haut m'offrent un dernier souvenir de lui parce que quelque chose de mauvais va se produire encore une fois. J'essaie désespérément de lutter contre les larmes et de profiter du moment, mais je sais qu'il sait, je sais qu'il perçoit mon malaise, parce qu'il prend mon visage entre ses mains et s'écarte pour me regarder dans les yeux.

– Tout va bien se passer, Ry. Il ne va rien m'arriver.

Je m'oblige à m'imprégner de la certitude absolue que j'entends dans sa voix pour pouvoir me détendre un peu et être forte pour lui.

Je hoche la tête légèrement.

– Je sais…

– Bébé, le Ciel ne veut pas encore de moi, et ça m'étonnerait que l'enfer arrive à me gérer, alors je crois que tu es coincée, tu vas devoir me supporter.

Il me décoche un de ces sourires éclair qui porte en lui tout ce que je détestais avant – son côté imprévisible, aventureux, arrogant – et qui maintenant allume en moi un désir que je ne contrôle pas.

– Te supporter, c'est ça ?

Il se penche et approche sa bouche de mon oreille.

– Je pencherais plutôt pour *te pénétrer*.

Son souffle chaud contre mon oreille fait courir des frissons tout le long de ma colonne vertébrale.

– Alors, s'il te plaît, *s'il te plaît*, dis-moi que tu portes quelque chose avec un drapeau à damier que je pourrai venir chercher tout à l'heure parce que je ne te raconte pas à quel point j'ai envie de te jeter sur mon épaule pour faire un tour d'essai, là tout de suite.

Tout mon corps se tend. Peut-être est-ce l'effet de l'adrénaline et de l'excès d'émotions qui me submerge dans ce moment si précieux qui nous a été volé brutalement il y a des mois, mais c'est

exactement ce que je voudrais qu'il fasse, putain !

– J'adore qu'un homme soit prêt à quémander.

Mes doigts jouent avec les cheveux qui bouclent par-dessus le col de sa combinaison de pilote.

– Tu n'as pas idée des choses que je suis prêt à quémander quand il s'agit de toi, mon chou.

Je le trouve désarmant avec ce sourire voyou et ces paroles qui me coupent le souffle.

– De plus, quand je quémande, tu gémis et putain, ça, c'est le son le plus sexy que je connaisse.

J'exhale un petit gémissement de frustration. J'ai désespérément besoin et envie de lui quand je ne peux pas l'avoir… et je sais que c'est exactement pour ça que mon désir est si intense. Je commence à parler, mais je suis interrompue par les premiers accords de l'hymne national. Colton continue à tenir fermement mon visage dans ses mains et me regarde encore un moment avant de poser un baiser sur mes lèvres et sur mon nez, puis de se retourner vers le drapeau en retirant sa casquette porte-bonheur et de poser sa main sur son cœur.

Pendant que l'hymne s'achève, je prends une profonde inspiration pour me préparer à vivre ce qui va suivre – pour être forte et ne pas lui montrer que ma peur est toujours là, en dépit de ses certitudes. Et alors, le chaos s'installe autour de nous dans les acclamations de la foule.

Colton est harnaché, enrubanné, fermeture à glissière remontée, gants enfilés. Les moteurs se mettent à rugir un peu plus loin sur la ligne et leur vrombissement se répercute dans ma poitrine. Il est dans la zone, il écoute Becks et se prépare pour la tâche qui l'attend.

La superstition me dit d'aborder cette course différemment. De repasser derrière le muret sans l'aide de Davis. De ne pas répéter les mêmes gestes pour que le temps ne se répète pas. Et c'est alors qu'il m'appelle. Réduisant à néant mes belles résolutions avec les échardes de la nostalgie.

– *Rylee ?*

Immédiatement, je lève les yeux, le souffle coupé par ses mots et les souvenirs doux-amers qu'ils évoquent, et je le regarde venir vers moi à grands pas, rejetant d'un haussement d'épaules l'objection de Beckett à propos de la perte de temps.

Mes lèvres s'entrouvrent et mon front se plisse.

– Oui ?

Il tend les bras, avec juste ce petit mur comme barrière entre nous, et il colle mon corps contre le sien si bien que nos cœurs battent l'un contre l'autre.

– Tu pensais vraiment que cette fois-ci j'allais te laisser partir sans te le dire ?

Le sourire sur mon visage fait au moins un mètre de large parce que j'ai mal aux joues. Les larmes me montent aux yeux, mais cette fois elles ne sont pas dues à la peur.

Mais à l'amour.

À l'adoration inconditionnelle que j'éprouve pour cet homme qui me serre contre lui.

– Je t'aime, Ryles.

Il prononce ces quatre mots très doucement, de sa voix rauque, mais même avec tout ce qui se passe autour de nous – les moteurs qui rugissent, les tribunes bondées, les craquements des haut-

parleurs –, je l'entends clairement.

Ses mots s'enroulent autour de mon cœur, s'infiltrent dans ses fibres et nous lient l'un à l'autre. J'exhale un souffle tremblant et je lui souris.

– Je t'aime, moi aussi, Ace.

Il sourit d'un air satisfait avant de poser un baiser sur mes lèvres qui me fait frissonner.

– C'est le moment du drapeau à damier, Bébé.

– C'est le moment du drapeau à damier.

– Rendez-vous sur la ligne d'arrivée.

Il me fait un clin d'œil avant de se retourner et de rejoindre les membres de son équipe qui se tiennent immobiles en attendant leur pilote.

Je les regarde l'aider à enfiler son casque, hypnotisée à la fois par l'amour et par la peur, puis je laisse Davis m'accompagner en haut des marches, dans la loge, d'où je pourrai regarder depuis un poste situé en hauteur. Je mets le casque audio tout en regardant par-dessus la rambarde et je les vois attacher son système HANS, boucler son harnais et installer le volant.

– Vérification de la radio, Wood.

La voix désincarnée de l'observateur me fait sursauter.

– Check un, deux. Un, deux.

On n'entend plus rien et je regarde en bas comme si je pouvais le voir à travers son casque et l'équipe qui l'entoure.

L'observateur fait un autre essai.

– Un, deux.

– Check, A, B, C.

La voix de Colton me parvient haut et clair.

– Wood ?

L'observateur rappelle, décontenancé.

– Ça va ?

– Jamais été aussi bien ? C'était juste un appel à l'alphabet.

Et ma nervosité se dissipe immédiatement.

– *L'alphabet ?*

– Ouaip. De A à cet enfoiré de Z.

*

* *

Quinlan m'agrippe la main tandis que je regarde le compteur en haut de l'écran qui indique le nombre de tours restants.

Dix.

Encore dix tours pour passer par toute la gamme des émotions possibles – de la nervosité à l'excitation, de la frénésie à l'espoir, et l'amour bien sûr – comme je l'ai fait pendant les deux cent trente-huit derniers tours. Je me suis levée, je me suis assise, j'ai déambulé, j'ai hurlé, j'ai prié et j'ai dû me rappeler à l'ordre pour penser à respirer.

– Il va réussir son coup.

Quinlan me serre la main encore plus fort et alors que je suis d'accord avec elle – Colton va gagner cette course et s'auréoler de gloire pour son retour sur les circuits –, je ne veux pas le dire tout haut, de peur de lui porter la poisse.

Je baisse les yeux vers Becks qui échange quelques mots avec un membre de l'écurie, leurs têtes se touchent presque tandis qu'ils gribouillent quelque chose sur un bout de papier. Je ne connais pas grand-chose à la course automobile, mais assez pour comprendre qu'ils s'inquiètent que leurs estimations de carburant laissent si peu de marge que Colton pourrait bien carburer aux vapeurs d'essence, au sens propre, dans le dernier tour.

Je regarde le nombre de tours qui diminue, avec le pouls qui s'accélère et l'espoir qui monte dans mon cœur quand le chiffre cinq s'affiche.

– Tu as Mason qui remonte vite et fort sur le côté ?

L'angoisse est perceptible dans la voix habituellement si impassible de l'observateur.

– Bien reçu.

C'est tout ce que Colton dit en guise de réponse et on perçoit la concentration qui résonne dans sa voix.

– Il en veut, crie l'observateur.

Je jette un coup d'œil au moniteur devant moi pour avoir une vision plus rapprochée de ce qui se passe sur la piste, et l'impatience tend mon corps tandis qu'ils entament le troisième tour avant la fin, ces monstres de métal qui se défient à des vitesses infernales. Tout le monde dans la loge se penche en avant pour mieux voir. Je serre le poing et je me hisse sur la pointe des pieds comme si cela pouvait m'aider à voir, et j'envoie mes prières vers Colton tandis que Mason le provoque pour prendre la tête.

J'entends la foule au moment où mon regard revient sur le moniteur, juste à temps pour voir leurs pneus arrière se toucher. Mason redresse et va percuter le mur sur sa droite tandis que la voiture de Colton zigzague dans tous les sens sur la bande d'asphalte à la suite de la violence de l'impact.

Tout le monde dans la loge est debout, le même bruit, sur des circuits différents, mettant nos nerfs à rude épreuve. La main sur la bouche, je me penche par la fenêtre ouverte de la loge pour voir la piste.

– Colton !

Becks crie dans la radio et je retiens mon souffle quand une voiture rouge glisse hors de contrôle sur la bande d'arrêt. Normalement, Colton répond immédiatement, mais là, c'est silence

radio absolu. Et j'ai le sentiment qu'une petite partie de moi meurt à cet instant. Une partie infime perdue à jamais quand je me dis qu'il y aura toujours ce filet d'incertitude et le retour des émotions tumultueuses éprouvées le jour de l'accident de Colton, chaque fois que je verrai de la fumée ou agiter le drapeau jaune.

Beckett tire sur la visière de sa casquette de base-ball en fixant la piste des yeux. L'angoisse prend le contrôle de mon corps à présent, et pourtant je sens encore en moi les graines de la certitude que l'assurance de Colton a semées en moi tout à l'heure, prêtes à s'enraciner et à percer. Et je ne peux pas imaginer ce qui se passe dans sa tête – le mélange détonnant des émotions et des souvenirs – mais il ne lâche pas. La voiture ne ralentit pas le moins du monde.

Et pourtant il ne parle toujours pas.

– Allez, fils.

Andy ne s'adresse à personne en particulier, il est agrippé au bord de la table derrière laquelle il se tient, ses jointures blanchissent.

Il ne s'écoule que quelques secondes, mais cela me semble une éternité tandis que je regarde la voiture de Colton se diriger de façon incontrôlée vers la pelouse du terrain central, droit vers la barrière, avant de se redresser comme par miracle.

À ce moment-là, la loge tout entière explose d'un cri de joie collectif quand le museau rouge et bleu électrique, reconnaissable entre tous, remonte sur la bande d'arrêt et revient sur l'asphalte, sous contrôle. Et toujours en tête. La voix de Colton sort du haut-parleur.

– Putain de merde, direct ! Whoo hoo !

Le surplus d'émotion perce à la fois dans sa voix et dans la radio, suivi d'un cri de joie. La poussée d'adrénaline le frappant de plein fouet.

– Ramène-la à la maison, Bébé !

Becks crie en faisant les cent pas en dessous de nous et il souffle bruyamment en retirant ses écouteurs et sa casquette un moment pour se ressaisir avant de les remettre sur sa tête.

Encore quatre tours.

J'ai l'impression de pouvoir recommencer à respirer, je me tords les doigts, j'ai les nerfs à fleur de peau et mes espérances s'envolent vers de nouveaux sommets. *Vas-y, Bébé. Tu peux le faire.* Je lui parle dans ma tête en espérant qu'il sente mon énergie malgré les milliers de personnes dans les tribunes qui le poussent à aller chercher cette victoire.

Encore trois tours. Je n'en peux plus. Mon corps vibre, mais ce n'est pas dû qu'au vrombissement des moteurs quand les voitures passent devant nous l'une après l'autre en un défilé interminable. Je m'écarte du comptoir et je hausse les épaules en réponse au regard interrogateur de Quinlan. Je veux être le plus près possible de lui, alors je me dirige vers les escaliers et je me mets à les descendre en courant.

– Plus que deux, Bébé !

Becks crie dans le micro au moment où j'arrive sur la dernière marche, et je reste près du petit mur en bas sur la partie intérieure des stands. Je ne vois pas très bien la piste d'ici, mais je souris en observant Becks les yeux rivés sur le moniteur qui secoue la tête d'avant en arrière, le corps en mouvement incessant, débordant d'énergie.

Je lève les yeux vers le classement et je vois que Colton est toujours en tête quand mon regard est attiré vers le podium des drapeaux où le commissaire prend le drapeau blanc, ce qui signifie que le dernier tour approche. Et il l'agite et mon cœur se serre. Becks lève le poing et tend le bras pour serrer l'épaule du mécanicien à côté de lui.

Je sens quelqu'un m'effleurer l'épaule et je tourne les yeux pour voir Andy à côté de moi, un sourire prudent prêt à éclairer son visage quand le drapeau à damier est brandi. Je relève les yeux, mais ma vision du podium des drapeaux est obstruée par une rangée de combinaisons rouges debout sur le muret du stand, qui regardent, qui attendent, qui anticipent.

Et là, je l'entends.

Le vacarme des cris de la foule et les cris de joie des gars de l'écurie de Colton qui sautent du mur en hurlant à la victoire. Je suis si bouleversée que je ne me rappelle pas qui a étreint l'autre mais tout ce que je sais, c'est qu'Andy et moi sommes dans les bras l'un de l'autre en nous embrassant. Il l'a fait. Il l'a vraiment fait.

Les minutes qui suivent passent dans un brouillard, tandis que tout le monde se congratule et s'embrasse, on retire les écouteurs et on va tous en masse vers la ligne d'arrivée. Le moteur rugit tandis que Colton s'arrête à son spot à la fin de son tour d'honneur.

Je ne connais pas le protocole pour les membres qui ne font pas partie de l'équipe, mais je suis au milieu d'eux et je joue des coudes pour le voir. Une horde de chevaux sauvages ne pourrait pas m'empêcher de m'approcher de lui.

Ma vue est bloquée temporairement par des équipes de reporters et je suis si impatiente – le cœur battant, les joues qui font mal à force de sourire, le cœur débordant d'amour – que je fais tout pour les repousser afin d'arriver jusqu'à lui.

Quand ils se déplacent pour faire un meilleur cliché, je le vois là, debout, acceptant les félicitations de Becks, une bouteille de Gatorade aux lèvres, passant la main dans ses cheveux trempés de sueur qui se dressent sur sa tête en mèches folles, et l'expression la plus incroyable sur le visage – d'épuisement mêlé de soulagement et de fierté.

Et tout à coup, comme s'il sentait mon regard sur lui, ses yeux croisent les miens, accompagnés du plus large, du plus enivrant des sourires illuminant son visage. Mon cœur s'arrête de battre et repart quand je le regarde. L'air crépite d'étincelles qui jaillissent de notre connexion. Sans même un mot à Beckett, il le plante là et commence à se frayer un chemin à travers la foule, la masse bougeant avec lui, ses yeux ne quittent pas les miens jusqu'à ce qu'il soit devant moi.

Je suis contre lui en un instant, ses bras se referment autour de moi et il me soulève en rejetant la tête en arrière pour éclater du rire le plus insouciant que j'ai jamais entendu avant d'écraser ses

lèvres sur les miennes. Et il y a un tel tumulte autour de nous – le chaos total – mais ce n'est rien comparé à ce qui se passe en moi à ce moment-là.

Tout et tout le monde disparaît parce que je suis exactement à ma place – dans ses bras. Je sens la chaleur de son corps appuyé contre le mien, je ne vois même pas les journalistes qui nous bousculent dans tous les sens pour avoir la meilleure photo. Je respire son odeur, le savon et le déodorant qui se mélangent à l'odeur d'une dure journée de labeur – et mes phéromones sont au garde-à-vous, le poussant silencieusement à me prendre, me dominer, me posséder de telle façon que je sois marquée par cette odeur. Ses lèvres ont le goût de Gatorade et c'est loin de suffire à satisfaire le désir qui parcourt mon corps, parce qu'avec Colton, une simple dégustation ne pourra jamais me contenter. J'entends son rire de nouveau quand il interrompt notre baiser, pose son front contre le mien et le laisse là un moment, sa poitrine servant de caisse de résonance à ce son euphorique.

– Tu as réussi !

– Non, *nous* avons réussi. C'est nous, tous les deux, ensemble, je n'aurais pas pu gagner sans toi.

Mon cœur dégringole dans ma poitrine et s'écrase dans mon estomac qui est remonté brusquement comme si je tombais en chute libre. *Et en un sens, c'est le cas.* Parce que mon amour pour lui est infini, sans fond, éternel.

Je lui souris, les larmes brouillent ma vision quand je pose un baiser chaste sur ses lèvres.

– Tu as raison. Nous l'avons fait.

Il me serre contre lui une fois encore et me repose sur le sol avec un nouveau sourire éblouissant tandis que le monde qui nous entoure réapparaît progressivement. Je recule de quelques pas pour donner à tous les autres la possibilité de s'entretenir avec lui quelques secondes, mais je ne pense qu'à ce qu'il vient de me dire, *c'est nous qui l'avons fait.*

Et je l'observe – l'homme que j'aime –, je sais que ses mots n'ont jamais été aussi vrais. Nous avons vraiment réussi. Nous avons affronté nos démons ensemble.

Son passé, ses peurs, sa honte.

Mon passé, mes peurs, mon chagrin.

Au milieu d'une interview, il regarde dans ma direction et me fait un clin d'œil et un sourire satisfait. La fierté, l'amour et le soulagement se déversent sur moi comme un raz de marée.

Putain !

On l'a vraiment fait.

42

Je me renfonce dans mon siège tout en observant Zander qui travaille avec son éducateur, et mon cœur bondit dans ma poitrine en le voyant si intéressé. Il parle beaucoup maintenant et il commence à aller mieux. Je ne fais rien pour réprimer ce sentiment de fierté qui monte en moi ni les larmes qui brouillent ma vision parce qu'il y arrive.

Il y arrive vraiment.

Je les laisse travailler dans sa chambre et je me dirige vers la cuisine en écoutant la musique qui sort de la chambre de Shane et les bavardages des autres garçons qui construisent une ville en Lego sur la terrasse, derrière la maison. Dane finit de vider le lave-vaisselle quand j'entre dans la cuisine et me laisse tomber sur un tabouret en poussant un soupir épuisé.

– Je suis bien d'accord !

Il ferme un tiroir et vient s'asseoir à côté de moi.

– Alors, comment ça se passe avec l'Adonis au regard de braise qui fait fondre les petites culottes ?

Je lève les yeux au ciel.

– Tu préférerais que cet Adonis fasse fondre les boxer, en fait ?

– Putain, tu l'as dit, mais j'ai abandonné l'espoir de le faire changer de bord. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir la façon dont il te regarde.

– Oh, Dane.

Je soupire, et un grand sourire me monte aux lèvres à la seule pensée de ce que nous vivons depuis quelques semaines. Au rythme réconfortant dans lequel nous nous sommes installés sans même avoir besoin d'en parler. Les choses se font naturellement. Comme si cela devait se passer ainsi. Plus de drames, plus de problèmes de communication et plus de secrets.

– Tout se passe super bien. Ça ne pourrait pas être plus parfait.

Et je pense vraiment ce que je dis. Je ne crains pas le retour de bâton, comme avant. C'est plutôt le contraire, en fait. Je n'attends plus rien parce que s'il y a une chose que j'ai apprise en étant avec

Colton, c'est que notre amour n'est pas patient, il n'est pas gentil non plus, il est juste unique.

– Alors, la vie commune ne s'est pas avérée être un horrible désastre ?

– Non.

Je pense que c'est tout à fait le contraire.

– C'est assez incroyable, en fait.

– Oh arrête, ce mec a obligatoirement des côtés horribles.

– Nan, il est vraiment *parfait*.

Je ne manque pas une occasion de répéter le mot parfait quand il s'agit de Colton et moi.

Dane tape du poing sur le comptoir.

– Je n'y crois pas. Il doit obligatoirement se mettre les doigts dans le nez, ou ronfler comme un sonneur, ou péter affreusement.

– Non !

Je me tords de rire, et il fait des efforts inouïs pour ne pas sourire, mais sa résolution ne dure pas.

– Je suis sûr que tu mens, Ry, parce qu'aucun homme ne peut être aussi parfait que ça, bordel !

Il hausse les épaules.

– Enfin, à part moi, bien sûr.

– Bien sûr, enfin !

Je secoue la tête en riant.

– Voyons…

Je me creuse la tête pour trouver quelque chose qui lui fasse plaisir.

– Il a effectivement refusé d'aller m'acheter des tampons en rentrant du boulot l'autre jour.

L'expression de son visage est impayable, bouche bée et les yeux ronds.

– Le con !

Il secoue la tête en prenant un air faussement dégoûté.

– Mince, il vient de remonter de vingt points dans mon estime. Mon chou, tu ne peux pas demander à un Adonis dominant d'aller acheter tes trucs de fille. Ça revient à lui demander de servir ses couilles sur un plateau.

Je m'en étrangle presque avec l'eau que j'essayais d'avaler, tellement je ris.

– Dane !

– Mais enfin, c'est vrai.

Il hausse les épaules.

– Je suis ravi d'apprendre qu'elles sont toujours fermement attachées.

– Ouais, tout ça parce qu'elles t'intéressent.

– Eh bien, nous ferions un beau couple, et je dois dire que j'aime que les gens avec qui je sors aient les couilles bien attachées.

Je n'ai pas autant de chance avec cette gorgée d'eau qu'avec la précédente. Le rire me fait tout recracher, ce qui a pour effet de redoubler notre hilarité. Il nous faut plusieurs minutes pour nous calmer parce que chaque fois que nous nous regardons, nous repartons à rire de plus belle.

*
* *

Je suis retenu au bureau une fois de plus. Haddie viendra te chercher à ma place. Je t'appelle dès que je pars. « Crash My Party », Luke Bryan.
Bisous.
C

Mon cœur bondit et mon âme est ravie quand je vois la chanson qu'il m'envoie par texto. Mon mâle dominant sentimental et plein de contradictions. Je soupire en m'efforçant d'oublier ma déception. Il m'a terriblement manqué aujourd'hui, mais je suis ravie de passer un peu de temps avec Haddie. Je ne l'ai pas beaucoup vue ces derniers temps.

Je prends mon téléphone pour répondre.
Tu me manques. Dépêche-toi de rentrer. « All of Me », John Legend. Bisous.

Je regarde la pendule et je vois que le temps a filé sans que je m'en aperçoive, alors je commence à rassembler mes affaires et à dire au revoir aux enfants.

Quand je sors de la maison, elle m'attend dans sa voiture. J'ouvre la portière côté passager, elle pousse un cri de joie.

– Putain, ça me fait plaisir de te voir !

– Je sais !

Elle me prend brièvement dans ses bras par-dessus l'accoudoir avant de tourner la clé de contact et de démarrer en riant.

Je rejette la tête en arrière en riant avec elle et je ferme les yeux un instant, laissant le vent qui rentre par la vitre ouverte me balayer le visage. Elle remonte la vitre et quand je tourne la tête, elle détache les yeux de la route pour me regarder.

– Merci d'être venue me chercher. Si j'avais su que Colton allait travailler tard, j'aurais pris ma voiture. Désolée.

– Je sais ! Tu es vraiment chiante !

Elle met le clignotant et tourne à gauche.

– Alors, puisque Monsieur Plus-beau-que-moi-tu-meurs t'a larguée pour le moment, que dirais-tu d'un verre ou deux pour se mettre à jour ? Du genre « pourquoi, alors que toutes tes affaires sont encore à la maison, toi tu n'y es jamais… » bien que tu refuses catégoriquement de reconnaître que tu as « officiellement » emménagé chez lui.

Je secoue la tête en riant.

– Je ne veux pas tenter le mauvais sort. Tu sais comment je suis.

Je hausse les épaules.

– Ouaip, ça c'est sûr. C'est d'ailleurs pour ça qu'on va s'en jeter quelques-uns pour que tu te détendes, pour te délier la langue et que tu me racontes tout.

Bien sûr, j'ai très envie qu'on rattrape notre retard, mais je suis morte de fatigue.

– Pourquoi on n'irait pas chez lui ? On pourrait se mettre sur la terrasse et boire un verre de vin en regardant la mer. De plus…

Je regarde mon jean et mon t-shirt.

– Je ne suis pas habillée pour aller dans un bar.

– J'étais sûre que tu allais dire ça.

Elle tend le bras et attrape quelque chose derrière mon siège. Elle pose un grand sac fourre-tout sur mes genoux. Quand je la regarde, elle se contente de me faire un petit sourire satisfait.

– Bien essayé, Ry, mais on va prendre un verre.

Elle fait un signe de tête vers le sac.

– Une chemise, des chaussures sexy et du maquillage.

– Quoi ?

Je suis surprise et, en même temps, pas étonnée de voir qu'on va faire ce qu'elle veut.

– Active-toi, Bébé ! Je conduis et le temps passe.

Je secoue la tête en riant.

– Tu me remercieras avant la fin de la soirée.

Elle ralentit et s'arrête à un feu rouge, elle prend son téléphone pour envoyer un bref texto avant de le reposer et de me regarder.

– Tu ne vas pas y échapper, Thomas. Mon amie me manque, j'ai envie de prendre un verre, point final.

Le feu passe au vert et elle démarre et je souris. Seigneur, j'adore cette fille.

Je ne fais pas vraiment attention à la direction que nous prenons parce que je me regarde dans le miroir de courtoisie pour rectifier mon maquillage et arranger mes cheveux. Le seul conseil d'Haddie étant « laisse-les détachés » quand j'essaie de mettre une barrette. Nous bavardons de choses et d'autres, pour rattraper le retard. Au moment où je referme ma trousse de maquillage, mon téléphone sonne.

Je l'attrape comme je peux quand je vois s'afficher le nom de Colton. Je me dis immédiatement qu'il a fini plus tôt que prévu et qu'il va pouvoir nous rejoindre pour prendre un verre.

– Salut !

Je fourre tout dans le sac à mes pieds sur le sol.

– Salut, mon cœur.

Et rien que le son de sa voix suffit à me recouvrir d'une vague d'amour.

– Tu as fini ?

– Je t'ai menti.

Je ne comprends pas.

– Je ne suis pas au boulot parce que je suis trop occupé à organiser le rencard parfait pour toi, alors lève les yeux parce que ce rencard commence à cet instant précis.

Je lève la tête brusquement et je ne peux pas retenir le sanglot qui monte dans ma gorge quand je vois le champ de terre et la fête foraine silencieuse qui s'étend devant moi. La grande roue immobile, l'allée centrale déserte, les tourniquets verrouillés.

– Colton… qu'est-ce… pourquoi ?

La surprise me fait bégayer, et son petit rire amusé résonne sur la ligne.

– Nous n'avons pas fait une vraie sortie depuis notre soirée à la fête foraine, alors j'ai pensé que ce serait la façon la plus appropriée de commencer celle-ci. Je sais que tu n'apprécies pas trop l'inconnu, mais promets-moi de jouer le jeu. Pour moi.

Quoi ? Putain !

– Oui… bien sûr.

– À bientôt.

Et ça coupe.

Je me tourne aussitôt vers Haddie, un sourire immense éclaire son visage.

– Toi, alors !

Ma voix se brise sous le coup de tant d'émotion.

– Tu savais ?

– À ton avis ? Bien sûr que je suis dans le coup !

Je reste assise dans la voiture, bouche bée, je regarde autour de moi et j'essaie d'intégrer ce qui se passe. De comprendre comment cet homme qui jure qu'il n'est pas romantique est au fond le plus grand des romantiques.

– Comment… quoi ?

J'essaie de formuler les questions qui se forment dans ma tête, mais elles ne sortent pas.

– Colton a estimé que tu méritais une vraie sortie – une soirée pour te remercier d'avoir tenu bon avec lui quoi qu'il arrive, alors il a demandé un peu d'aide.

Elle hausse les épaules.

– J'étais d'accord avec lui, et voilà.

Mes yeux se remplissent de larmes et je prends une profonde inspiration, en essayant toujours de réaliser que je suis devant la même fête foraine qu'il y a sept mois. Alors que je reste assise, sidérée, Haddie passe le bras derrière mon siège et en sort une boîte plus grande qu'une boîte à chaussures.

Je ris.

– Tu as un vrai magasin là derrière ?

– Non. C'est le dernier truc.

Elle me met la boîte dans les mains et j'émets un petit rire nerveux, non pas que je sois vraiment inquiète mais je n'aime pas l'imprévu et j'ai toujours besoin d'être dans le contrôle.

Colton me connaît trop bien. Je reste assise là, à regarder fixement la boîte grise, rectangulaire, et je ne peux pas retenir le petit sourire qui me vient aux lèvres en repensant à une chose que Colton m'a dite il y a longtemps – *parfois cela peut être extrêmement libérateur de ne pas être dans le contrôle*.

Haddie, près de moi, frémit d'impatience :

– Bon sang, tu vas l'ouvrir cette fichue boîte, oui ou non ? Ce suspense, ça me tue !

Je prends une profonde inspiration et j'entrouvre le couvercle comme si quelque chose allait me sauter à la figure. Quand je le soulève, je trouve une enveloppe portant mon nom, posée sur une espèce de papier de soie à carreaux noir et blanc. Je la prends et je sors le papier qu'elle contient.

Ryles,

Je sais que tu te demandes probablement ce qui se passe, alors laisse-moi t'expliquer. Tu fais toujours passer les autres en premier – moi, les garçons, le chien perdu au coin de la rue – alors, j'ai pensé qu'il était temps de renverser les rôles et que tu sois celle qui passe devant. Donc, avec l'aide de certaines personnes, j'ai préparé une petite chasse au trésor pour toi. Pour gagner le prix, tu devras répondre à toutes les questions en suivant les indices qui te seront fournis.

Bonne chance.

Voici ton premier indice : La fête foraine est le lieu où j'ai su que tu représentais beaucoup plus que ce que j'avais imaginé. Assis sur la grande roue avec toi, j'ai su que malgré tous mes efforts pour résister, ça ne pouvait pas être qu'un plan cul sans lendemain avec toi et que tu méritais beaucoup mieux que ça de ma part. Alors, le premier élément que tu dois trouver t'attend sur le premier manège où nous sommes allés.

Je t'embrasse,

Colton

J'essuie les larmes qui roulent sur mes joues en essayant de ne pas bousiller le maquillage que je viens juste d'appliquer. Haddie me serre le bras pour m'aider à contrôler le tremblement de mes mains. Je la regarde en essayant d'imaginer ce que ça suppose pour Colton d'avoir organisé tout ça et aussi d'avoir mis sur le papier les sentiments qu'il a tant de mal à exprimer verbalement.

– Bouge ton cul, sors de cette voiture et va chercher ton mec avant que je fasse une crise cardiaque tellement je suis curieuse.

Elle me pousse vers ma portière ouverte. Je me glisse hors de la voiture, le cœur battant. Je n'en reviens pas qu'il tienne assez à moi pour faire tout ça. Je vais jusqu'à la grille de l'entrée et je trouve un seul tourniquet déverrouillé. Je le passe et pénètre dans l'étrange atmosphère de la fête foraine

désertée, mon pas s'accélère à mesure que les souvenirs me reviennent. Les chiens en peluche, les baisers volés et la barbe à papa. Les défis lancés à un bad boy qui s'était déjà emparé de mon cœur, même si je ne voulais pas l'admettre. Les peurs, et les premières fois, et un sourire timide en coin sur son beau visage.

J'arrive dans la zone des manèges et je vais directement vers le Tilt-A-Whirl. Je pousse un cri étouffé en voyant Shane et Connor sortir du guichet obscur avec des sourires immenses et une boîte à la main.

Je pose la main sur ma poitrine tellement je suis surprise et en adoration absolue pour Colton qui a pensé à inclure mes gamins dans cette chasse au trésor. À leur permettre de l'aider à faire quelque chose de gentil pour moi.

– Vous, alors !

Je vais vers eux en courant et je vois de la malice dans leurs yeux.

– Vous m'avez caché ça ?

Je m'approche pour les serrer tous les deux dans mes bras, et nous rions ensemble.

– Nous avions juré de garder le secret, dit Shane en rougissant.

– En plus, Colton a dit que nous ne serions pas punis pour t'avoir menti, ajoute Connor en secouant la tête.

– Non.

Je ris, complètement bouleversée par tout ça.

– Jamais je ne vous punirai pour un truc comme ça.

Shane s'éclaircit la voix et je me tourne vers lui.

– Nous avons le deuxième indice.

– Oh, d'accord.

Je pousse un petit rire, nerveuse de nouveau.

– Tu dois donner la bonne réponse à une question pour avoir ton prochain indice, ok ?

Je hoche la tête.

– Quand tu vois le truc que Connor va te montrer, quel mot te vient à l'esprit ?

Connor me tend un petit canard en plastique jaune et je me mets à rire aux larmes. Je secoue la tête en essayant de réprimer mon rire, mais je n'y arrive pas.

– Couac !

Et d'autres souvenirs me reviennent de cris et de douleur, depuis la froidure matinale sur la pelouse de la maison de Pacific Palisades jusqu'à une chambre d'hôtel en Floride, et tous les noms d'oiseaux que j'ai lancés à la tête de Colton quand j'essayais de préserver mon cœur de vérités mal interprétées. D'avoir été si bornée que je n'écoutais pas vraiment, que je n'entendais pas ce qu'il me disait.

Mais maintenant, j'écoute. Il n'est pas le seul à avoir évolué depuis que nous sommes ensemble.

Connor et Shane poussent un petit cri de félicitation et me tendent une autre enveloppe que j'ouvre avec précipitation.

Les souvenirs que ce prochain indice évoque pour moi sont gravés dans ma mémoire de façon aussi permanente que l'encre de mes tatouages. Et tu étais tellement sexy, putain ! « Au cas où tu aurais besoin d'une petite sucrerie après mon passage. » Où exactement achèterais-tu cela ?

Toute la partie de mon corps située sous la taille se contracte quand je revois Colton et sa barbe à papa, et je souris tout en me sentant un peu gênée d'avoir ce genre de pensée à côté des garçons.

– Ça va aller, les gars ?

Ils lèvent les yeux au ciel.

– On n'est pas venus ici tout seuls. Bon, maintenant va chercher tes prochains indices !

– Ok.

Mon excitation monte.

Je les embrasse tous les deux sur le crâne et je traverse la foire en courant à la recherche d'une baraque de barbe à papa. À chaque pas, je m'attends à tomber sur Colton prêt à me surprendre avec son sourire espiègle.

Mais il n'y a rien.

Je commence à paniquer dans le silence de cet endroit. Au bout d'un moment de recherches infructueuses, je tourne dans une allée et en levant les yeux, je vois un seul entonnoir à barbe à papa qui pend d'une enseigne. En m'approchant, je pousse un cri quand je vois Ricky et Jackson, revêtus de tabliers et tout sourires.

– Je n'en peux plus d'attendre !

Ricky s'agite derrière le comptoir et me tend une autre boîte tandis que Jax et moi rions de le voir si excité de faire partie de tout ça.

Je pose la boîte, je l'ouvre et je trouve une ardoise d'enchères qui dit :

Retourne où tout a commencé. Là où j'ai appris que le défi peut être sacrément sexy.

Je secoue la tête encore une fois, j'ai l'impression de flotter en dehors de mon corps en leur disant au revoir. Je retourne au parking aussi vite que je peux. Haddie est assise au volant. Les sourcils levés, elle tambourine d'impatience sur le volant.

Quand je me glisse sur le siège, elle n'arrête pas de dire :

– Raconte, raconte !

Je lui dis de m'emmener là où s'est déroulé le gala de charité et je lui raconte les deux indices que j'ai eus au parc d'attractions. Elle saute sur son siège d'enthousiasme, alors que je reste là les yeux écarquillés, encore sous le choc de l'adorable surprise de Colton.

– Putain de merde, ce pète au casque pendant la course en Floride lui a vraiment fait faire des progrès côté romance. Selon moi, cela devrait devenir obligatoire pour l'ensemble du genre des porteurs de pénis !

Je ris avec elle.

– Tu n'étais vraiment pas au courant de cette partie du jeu ?

– Ry, il m'a juste dit qu'il t'avait organisé une petite sortie sympa et il m'a demandé si je pouvais te servir de chauffeur. Alors, me voilà, et c'est pour ça que je suis impatiente de voir ce qu'il a prévu d'autre.

Elle tend le bras pour passer les doigts sur ce qui est écrit sur l'ardoise des enchères. Elle est posée sur ma cuisse et je n'arrête pas de la regarder.

Les étoiles doivent être alignées parce que nous passons au travers des embouteillages de Los Angeles et nous arrivons au vieux théâtre en un temps record.

– Je t'attends ici !

Je descends de la voiture avec l'ardoise à la main et je cours jusqu'à la porte d'entrée impressionnante du vieux théâtre où je vois qu'un battant est entrebâillé.

Je pénètre dans le foyer qui m'est familier et je regarde partout en allant vers la porte à droite de la scène, comme je l'ai fait il y a tellement de mois en arrière. Machinalement, je me mets à fredonner « Overjoyed » de Matchbox Twenty qui sort des haut-parleurs en haut. Ça ne peut être qu'une coïncidence parce que même Colton ne pouvait pas régler le timing avec autant de précision, mais je souris en pensant à quel point c'est parfait que ce soit *mon groupe* qu'on entende. Je repousse une larme quand je prends conscience de la signification de ce moment – Colton qui me ramène ici après tout ce temps, dans ce lieu où quelque chose que je n'avais jamais vraiment voulu a réellement commencé.

Et regarde où nous en sommes maintenant.

Je ravale les larmes qui me brûlent la gorge en poussant la porte qui ouvre sur le couloir des coulisses, il est éclairé. Et, aussitôt, mes larmes font place à un fou rire incontrôlable quand je vois le ruban de signalisation qui est tendu en travers de la petite alcôve où Bailey lui a sauté dessus. Et encore plus hilarant, un petit écriteau qui dit : « Attention, piranhas ! »

Je ris toujours quand je tourne le coin et que je vois que la porte *du* local de rangement est ouverte et qu'il y a de la lumière à l'intérieur. Les talons de mes boots claquent sur le lino et je me demande qui je vais trouver cette fois. Quelque part, j'ai envie que ce soit Colton pour pouvoir l'embrasser et le serrer dans mes bras et le remercier pour tout ça, mais en même temps je pense que je ne suis pas encore prête pour que cette balade sur le chemin des souvenirs s'arrête déjà.

Et mon fou rire me reprend quand je vois Aiden et mon collègue Austin assis sur des chaises à l'intérieur du local, en train de jouer au Uno. Aiden se lève d'un bond en poussant un cri aigu quand il me voit et Austin et moi rions devant cette réaction enthousiaste.

– Salut, les gars !

– Rylee, tiens ! C'est pour toi !

Il crie, tout excité, et me tend maladroitement une enveloppe et deux boîtes. Une toute petite posée sur une plus grande. Je vois les sourires impatients d'Aiden et d'Austin qui doivent refléter le mien quand je pose les boîtes sur la table et que je déchire l'enveloppe. Je déchiffre l'écriture familière de Colton.

Tu es la première personne qui m'ait jamais regardé en voyant jusqu'au fond de mon âme. Et cela m'a foutu une trouille de tous les diables. Où cela s'est-il produit ? Si tu as besoin d'un indice, ouvre la boîte du dessus. (N'ouvre la plus grande boîte que quand tu auras quitté le théâtre.) C.

Mon cœur bat la chamade et j'ai les mains qui tremblent d'excitation. Je connais la réponse. Il parle du penthouse où nous avons couché ensemble pour la première fois après la soirée de promo du rhum Merit, mais rien ne m'a préparée à ce que je trouve dans la première boîte.

J'ai le souffle coupé et je me pose la main sur la bouche instinctivement avant de sortir la boucle d'oreille solitaire qui est à l'intérieur. La boucle d'oreille que j'ai cherchée partout ce soir-là tout en essayant de retrouver assez de dignité pour sortir de la chambre d'hôtel. La boucle d'oreille que j'ai abandonnée, sans me soucier de la revoir un jour, pas plus que l'homme qui me la rend maintenant.

Quelque chose à la vue de cette boucle d'oreille, ajouté au fait qu'il l'a gardée tout ce temps même quand je l'ai quitté, fait remonter tellement d'émotion à la surface que je peux à peine parler quand je remercie Aiden et Austin, avant de ramasser l'autre boîte et de sortir précipitamment pour retrouver Haddie et notre prochaine destination.

Je monte dans la voiture, sidérée et décontenancée, tout en racontant à Haddie l'histoire de cette boucle d'oreille. Elle démarre en direction de l'hôtel tandis que j'ouvre la plus grande des deux boîtes. Et je m'étrangle de rire quand je vois dans la boîte toutes les culottes qu'il m'a arrachées. Il y a en plus une autre enveloppe que je mets une minute à ouvrir tellement je ris en pensant à tous les souvenirs qu'elles évoquent et au fait qu'il les a vraiment gardées.

– Purée ! Alors, c'était pas une blague quand tu disais que ce mec avait opéré une ponction dans tes tiroirs !

Elle hoche la tête en me faisant signe d'ouvrir l'enveloppe.

Je la déchire et il en tombe une carte cadeau pour La Perla d'un montant astronomique. Mais c'est surtout le petit mot qui entoure la carte qui a de la valeur à mes yeux :

Tu ferais mieux de faire des provisions, Ry, parce que je ne vois pas mon désir de te prendre quand, où et comme je veux, se tarir de sitôt.

La sensualité explicite de ce mot provoque en moi une bouffée de désir qui vient se loger entre mes cuisses et que je n'essaie même pas d'ignorer.

– Waouh !

Haddie me tire de mes pensées pas vraiment pures en se penchant pour lire la carte pendant que nous sommes arrêtées à un feu rouge.

– Ce mec est incroyablement sexy et, *en plus*, il dit ce genre de cochonneries dominatrices ! Putain, Ry… si c'était moi, je lui dirais de me menotter aux montants du lit et de faire de moi son esclave sexuelle pour la vie.

Elle rigole.

J'avoue que j'ai du mal à réaliser que cet homme est vraiment le mien.

– Qui te dit que je ne l'ai pas fait ?

Je hausse les sourcils avec un petit sourire satisfait.

– Eh bien, putain !

Elle me tape la cuisse.

– Ça, c'est ma copine !

Nous rions toutes les deux en essayant de deviner ce que sera le prochain indice, à l'hôtel, jusqu'à ce qu'elle se gare devant le service voiturier.

– À mon avis, j'en ai pour une minute.

Je sors de la voiture et je cours dans le hall, mais je m'arrête aussitôt. Je ne peux pas monter au penthouse comme ça et frapper à la porte.

Je me dirige vers la réception et quand j'approche, une femme me regarde de la tête aux pieds.

– Mademoiselle Thomas, je présume ?

– Oui…

Je suis un peu étonnée qu'elle sache qui je suis.

– Par ici, s'il vous plaît.

Elle me conduit vers un ascenseur privé sur le côté du hall. Elle sort une carte qu'elle passe sous le lecteur et la porte s'ouvre.

– Et voilà.

Son impassibilité se fissure quand elle me fait un large sourire avant de retourner à l'accueil.

– Merci.

Quand je monte dans l'ascenseur, le décor familier de la cabine fait remonter en moi un flot de souvenirs de notre première fois, mes sens étaient échauffés par la promesse cachée contenue dans ce que Colton me disait tandis que nous faisions la même ascension dans un autre ascenseur. La sonnette résonne quand la cabine atteint le dernier étage et je sors, incapable de lutter contre le petit sourire qui me vient quand je nous revois sortir maladroitement, dévorés par le désir, ce soir-là.

Je toque à la porte du penthouse et j'entends des fous rires de l'autre côté tandis que la poignée commence à tourner. Zander apparaît à la porte, Avery est debout derrière lui et ils arborent tous les deux un sourire éclatant. Et le rire insouciant qui tombe des lèvres de Zander me réchauffe le cœur, déjà débordant de bonheur.

– Salut, les gars ! Laissez-moi deviner, vous avez un indice pour moi ?

Zander hoche la tête frénétiquement en regardant Avery pour voir s'il peut me donner ce qu'il a dans la main.

– Hé, Rylee.

– Salut !

– Bon, notre indice est : quel est le premier mot qui te vient à l'esprit quand tu vois ce que Zander a dans la main ?

Je baisse les yeux quand Zander sort une petite boîte noire qu'il tenait dans son dos et me la tend. Avery a l'air d'être aussi perplexe que moi, jusqu'à ce que Zander la retourne.

Et là, je ris.

La boîte contient une pochette de smoking rouge pompier. Mes sens sont soudain assaillis par toutes les sensations que Colton a suscitées chez moi dans la limousine ce soir-là, quand nous étions trop vêtu et pas assez vêtue. Mais ça ne peut pas être la réponse parce que ça fait trop de mots.

– Anticipation !

Je crie presque quand le mot me frappe comme la foudre, des images de cette soirée plus que mémorable me traversent l'esprit comme des flashes.

– Bingo ! crie Avery tandis que Zander saute sur place.

– Bravo, Ry !

Il me tend une autre boîte et une enveloppe. Je regarde, les sourcils froncés, ce qui le fait glousser de plus belle quand je la prends dans sa main.

– C'est pour moi ?

– Hé hé…

Il hoche la tête.

– Tu es sûr ?

– Oui ! Ouvre-la ! dit-il sur un ton d'exaspération amusée.

Je passe le doigt sur l'enveloppe et je souris avant même de savoir ce qu'il y a dedans parce que je sais d'avance que les mots de Colton vont me toucher.

Ry, j'ai toujours su que tu étais différente… mais voici la nuit où tu es devenue mon drapeau à damier. Sans le moindre doute. Célébrons la soirée où j'ai su que j'étais prêt à me battre pour garder la chose que je n'avais jamais voulue. Va où tu as fait la connaissance de l'objet qui est dans la boîte. – C.

J'ouvre la boîte avec précaution et je lève les yeux au ciel en secouant la tête quand je vois un modèle réduit de Ferrari F12 rouge. Je sais exactement où je dois aller ensuite parce que cette soirée-là est résolument une de celles que je n'oublierai jamais.

Je leur dis au revoir, et c'est en frémissant d'impatience que je reprends l'ascenseur pour redescendre dans le hall et sortir, en passant en vitesse devant l'hôtesse qui sourit à l'accueil, pour courir à la voiture. Je me glisse sur le siège en racontant l'indice à Haddie, et je ris en voyant sa tête tandis qu'elle me conduit, quelques pâtés de maison plus loin, à l'hôtel où se déroulait l'autre gala auquel j'ai assisté avec Colton.

Je lui dis de monter jusqu'au dernier étage du parking et, instinctivement, je retiens mon souffle en voyant Sexe. Des images et des émotions me traversent l'esprit et je n'essaie même pas de retenir le soupir qu'elles provoquent.

– Putain ! Cette voiture est un véritable orgasme visuel.

– Tu n'imagines même pas.

Je pousse un sifflement et je sors en rougissant, puis je couvre la courte distance qui me sépare de son spot situé à l'écart dans le garage. En m'approchant, je distingue une silhouette derrière une colonne à côté de la voiture, et mon cœur bondit dans ma poitrine. J'espère que c'est Colton. J'ai eu mon compte de ce pèlerinage sur les lieux du passé et même si j'ai adoré ça, là maintenant, j'ai envie de lui. Terriblement.

Je ris quand Beckett sort de l'ombre, affichant un large sourire faux-cul sur son beau visage. Il regarde par-dessus mon épaule et fait un petit signe de tête à Haddie. Son sourire se radoucit, ce qui pique ma curiosité, mais mon attention est rapidement détournée quand il se met à parler.

– Bon, je ne sais pas très bien ce que tu as fait à mon pote, mais on dirait que ses couilles ont rétréci si j'en juge par cet étalage de sentimentalisme, et je dois dire que ça me plaît !

– Je suis sûre que tu n'arrêtes pas de l'emmerder avec ça.

Il penche la tête et me regarde une seconde avec une douceur qui s'affiche sur ses traits.

– Je ne l'ai jamais vu aussi heureux.

Avant de prendre le temps de réfléchir, les mots me sortent de la bouche.

– Et c'est dû à quoi, selon toi ?

Il se contente de rire et me tend un sac en plastique blanc en me lançant un regard amusé. Je lui prends le sac des mains et je regarde à l'intérieur. Je mets un moment à comprendre ce que c'est.

– Parce que je suis tout l'alphabet.

Je regarde les lettres en plastique utilisées en école maternelle.

– De A à cet enfoiré de Z, Ry.

Je relève la tête, juste à temps pour saisir le clin d'œil qu'il me fait, accompagné d'un sourire en coin. Je le regarde avec un sourire ahuri.

– Bon, je suis chargé de te conduire à ta nouvelle destination.

Aussitôt, je regarde derrière moi et à ma grande surprise je constate que la voiture d'Haddie n'est plus là. J'étais si absorbée par ce que disait Beckett que je ne l'ai même pas entendue partir. Il me fait signe de monter et je m'exécute. Dès que nos ceintures sont bouclées et que le moteur rugit, Becks me regarde.

– Dans quel endroit as-tu prouvé à Colton que les pilotes débutants peuvent gagner ?

Je ris immédiatement en pensant à notre échange intime à propos des débutants et du pilotage avant de m'apercevoir que Colton fait référence à la fois, beaucoup plus innocente, où nous étions avec les garçons.

– Le circuit de karting !

Et nous sortons du parking souterrain pour nous retrouver dans les rues adjacentes.

– Oui, M'dame.

Nous nous engageons sur l'autoroute en laissant la circulation derrière nous. Nous bavardons de choses et d'autres, mais j'ai beau faire, je n'arrive pas à obtenir de Becks qu'il me donne le reste des indices ni la fin du jeu pour ce soir. Il se contente de me faire un sourire narquois en hochant la tête.

En un rien de temps, nous arrivons dans la zone industrielle où Colton nous a emmenés, les garçons et moi, faire du karting.

– Je t'attends ici.

Je descends de voiture et je passe la porte en verre.

Mon sourire s'élargit quand je vois Dane et Scooter appuyés contre le comptoir.

– Rylee !

Scooter se précipite pour me serrer dans ses bras.

Je le serre fort contre moi et je l'embrasse sur le crâne avant de regarder Dane en haussant un sourcil.

– Tu étais au courant et tu ne m'as rien dit !

Ce qui provoque un fou rire chez Scooter.

– Dans certains cas, ça vaut la peine de garder un secret.

Il hausse les épaules et me sourit en s'écartant du comptoir pour donner un sac à Scooter.

Je hoche la tête en lui lançant un regard faussement furibard qui le fait rire. Je n'en dis pas plus parce que Scooter fait des bons de cinquante centimètres tellement il est excité.

– D'accord Scoot… tu vas m'aider à déchiffrer celui-ci ?

– Je peux ?

– Bien sûr !

Je mets la main dans le sac et j'en sors une figurine en plastique de Spider-Man. Aussitôt, les larmes me piquent les yeux, malgré le sourire qui se forme sur mes lèvres.

– C'est quoi la réponse ? À quoi Spider-Man te fait penser ?

Et je réfléchis une seconde parce qu'il y a deux réponses possibles, mais étant donné que la façon de Scooter de dire je t'aime a été le catalyseur, au départ, de tout ça, je réponds :

– Je te Spider-Man !

Quand je vois son visage s'allonger, je sais immédiatement que je me suis trompée, mais ça m'est égal parce que ça m'a donné une occasion de lui dire que je l'aime. Alors, je tente ma deuxième réponse :

– Spider-Man. Batman. Superman. Ironman.

– Ouais !

Il saute sur place avant de me serrer très fort contre lui tandis que Dane et moi nous mettons à rire.

Dane lève les yeux et croise mon regard en me tendant une enveloppe.

– J'imagine que les choses sont aussi parfaites qu'elles en ont l'air.

– Imparfaitement parfaites.

Je lui souris calmement en ouvrant l'enveloppe.

Pourquoi les super-héros ? Parce que depuis cette soirée au circuit, je n'ai plus peur. Je n'ai plus besoin de ce qui me réconfortait dans mon enfance parce que je t'ai, Ry. C'est ton nom que je répète maintenant, plus les leurs. L'indice pour le lieu suivant : « Bienvenue dans la cour des grands, Ace. »

Je ris en le revoyant me dire ça, en retournant contre moi ma tentative lamentable de séduction, et pendant tout ce temps, je suis bouleversée par ce que je viens de lire. Qu'il me mette au même niveau de considération que ses chers super-héros. Mon cœur est tellement gonflé d'amour qu'il craque aux coutures. Quand je relève les yeux pour regarder Dane, à travers mes larmes, il ne dit rien mais son regard dit tout. C'est lui.

Je dis au revoir et je sors précipitamment quand j'entends le ronronnement sexy de la F12. Je me glisse sur le siège et je me tourne vers Beckett qui sourit.

– On va où, maintenant, Ry ?

– Le Surf Shack.

Je hoche la tête et nous nous regardons fixement un instant.

– Quoi ?

Il penche la tête en me regardant.

Je respire profondément et je regarde devant moi un moment, en réfléchissant à tout ça.

– Rien, c'est juste que… j'essaie de digérer tout ça… c'est tellement énorme.

– Ben ouais, on dirait bien que, en fin de compte, les poules ont des dents maintenant, putain !

Il rit et je ris aussi, posant la tête sur l'appuie-tête. Pendant le trajet, je suis reconnaissante à Becks de respecter le silence qui me permet de rassembler mes idées et de réfléchir à tout ce que Colton m'a dit aujourd'hui.

Nous nous arrêtons dans le parking et je me rappelle immédiatement avoir amené Tanner ici, et que Colton avait bien failli se battre avec lui. Je me rappelle l'excès de testostérone et son expression outrée quand je l'avais planté là dehors, tout seul. Je regarde Becks et son expression semble me dire :

– Eh bien, vas-y.

Je descends de voiture et j'entre dans le restaurant où je trouve Rachel debout à la réception. Elle me fait un grand sourire.

– Votre table est prête.

– Merci, Rachel.

Je passe précipitamment devant elle pour voir quelle est ma prochaine surprise. Je suppose que c'est Kyle puisque c'est le seul garçon que je n'ai pas encore vu. Je me dirige vers la terrasse et je me rappelle comment j'ai fait connaissance avec Colton au cours de notre première soirée ici, ce que j'ai appris sur son passé, sa famille et combien il aimait que je sois décontractée.

Quand je relève les yeux du nuage des souvenirs, je vois Quinlan et Kyle assis à la table – notre table – avec un sourire aussi grand que l'océan dans leur dos.

– Salut les gars !

– Salut, Ry.

Quinlan parle en même temps que Kyle.

– Alors… on a un autre indice pour toi.

– Ton frère, il est fou !

Elle rit.

– Oui, c'est aussi mon avis. En même temps, l'amour, ça a tendance à faire cet effet-là.

Les larmes lui montent aux yeux quand elle me regarde, j'y vois de la douceur, de l'acceptation et un remerciement.

Kyle interrompt notre échange muet en me tendant brusquement une autre boîte.

– Ouvre-la, ouvre-la ! Tu dois me donner une bonne réponse pour avoir le prochain indice !

Je fais glisser le couvercle de la boîte et j'éclate de rire en trouvant une paire de draps, avec l'alphabet dessus. Quin me regarde interloquée.

– J'espère qu'il y a une bonne explication pour celui-là parce que, vu de l'extérieur, ça semble plutôt bizarre.

– Oh, il y a une très bonne explication, tu peux me croire !

Je ris, impressionnée qu'il n'ait rien oublié dans cette chasse au trésor. Je regarde Kyle.

– Rien d'autre pour se mettre entre nous que des draps.

– Youhou !

Il saute sur place et manque renverser la table. Quinlan la rattrape et passe un bras autour de ses épaules en riant.

– Elle a trouvé !

Quinlan hoche la tête et il me tend une enveloppe.

– Je dois l'ouvrir ?

Mes doigts sont déjà en train de la déchirer.

– Oui !

Les autres clients du restaurant sursautent en l'entendant crier.

Je la déchire et je lis le mot qui est à l'intérieur :

Ry, J'ai su plus que jamais quand je ne pouvais plus t'avoir que je ne peux pas vivre sans toi. Je ne l'ai peut-être pas dit avec des mots, mais j'y pensais souvent. Où étions-nous quand nous avons dit « plus jamais rien d'autre entre nous que des draps » ?

J'ai l'impression d'avoir un sourire permanent greffé sur le visage quand je dis au revoir et que je vais retrouver Beckett qui m'attend dans la voiture.

– Alors ?

– Broadbeach Road !

Nous suivons la côte et à mesure qu'on se rapproche, mon excitation grandit. Je suis certaine que Colton m'y attend.

43

Tandis que nous roulons sur Broadbeach, je suis excitée et nerveuse et je passe par tous les états émotionnels possibles. Les grilles s'ouvrent avant que nous les atteignions et je ne donne même pas à Beckett le temps de s'arrêter complètement avant de sortir de la voiture et de courir vers la porte d'entrée où se tient Sammy.

– Salut, Sammy !

Hors d'haleine, j'attends qu'il s'écarte de la porte.

– Vous ne voulez pas connaître le dernier indice ?

Sa voix profonde gronde, et j'ai l'impression que ma mâchoire tombe et que mes épaules s'affaissent parce que je croyais qu'il n'y avait plus d'indices. Je pensais être dans la dernière ligne droite, en route pour aller voir Colton.

– Bien sûr que si.

Sans réfléchir, je me couvre le visage pour éviter ce que Sammy envoie en l'air. Pendant un instant, je ne comprends pas ce qui se passe. Les minuscules paillettes argentées se reflètent dans les rayons du soleil et, tout à coup, je comprends. Tout mon corps se met au garde-à-vous et ma peau se couvre de chair de poule. Et cela semble si drôle, en fait, cet homme fort et intimidant debout sous une pluie de paillettes. C'est impayable, pour plus d'une raison, parce que ce sont des paillettes dans l'air[1].

Un sanglot s'étrangle dans ma gorge tandis qu'un large sourire s'affiche sur le visage de Sammy quand il me tend une boîte. Je la prends, incapable de dire un mot, mon cœur dégringolant sans crainte. Quand j'ouvre la boîte, les larmes que je retenais n'ont plus aucune chance parce que je trouve un mug rempli de morceaux de sucre.

Et c'est peut-être le comble de la ringardise, mais l'idée que Colton m'a entendue ce soir-là quand je lui ai parlé du sens du refrain de la chanson de Pink (*tu tenais mon café et tu m'appelais « mon sucre »*) et qu'il me le redit maintenant, en plus de tous les autres gestes qu'il a eus ce soir, me renverse.

Me bouleverse, me met à nu et me complète, tout ça avec un seul mug rose rempli de morceaux de sucre.

– Alors ?

Sammy essaie de ne pas sourire en voyant ma réaction hyper émotionnelle à cet indice de mauvais goût.

– *You called me sugar*[2].

J'ai la voix qui tremble et je souris.

– Bien joué !

Il rit et se pousse sur le côté en ouvrant la porte derrière lui.

– Dernier indice.

Je le regarde, les yeux brillants.

– Rendez-vous là où vous avez entendu ça la première fois avec Wood.

– Merci, Sammy !

Je traverse la maison en courant comme une folle et je monte les escaliers quatre à quatre. Mon cœur bat la chamade, j'ai les mains qui tremblent et la tête qui tourne, je meurs d'impatience de le voir, de le toucher, de l'embrasser, de le remercier, mais quand j'arrive sur la terrasse, elle est vide, sauf que des centaines de bougies allumées sont disséminées sur toutes les surfaces possibles.

Je pousse un cri étouffé devant la beauté de ces douces lumières qui scintillent dans le soir qui tombe. J'avance sur la terrasse et je passe les doigts sur une chaise longue, j'entends « Glitter in the Air » qui sort doucement des haut-parleurs au-dessus de moi et je ris.

– Putain de Pink !

C'est sa voix amusée, cette voix rocailleuse qui se déverse sur moi, otage consentante, et même si elle me fait sursauter, quand je l'entends, je me sens chez moi.

– Putain de Pink.

Je répète ses mots et je me retourne pour faire face à Colton – l'homme que j'aime de tout mon cœur – qui se tient devant moi, avec le soleil couchant dans le dos qui fait un halo de lumière douce autour de ses traits sombres. Tellement d'émotions se bousculent en moi en le voyant là, les mains enfoncées profondément dans les poches de son jean usé, avec son t-shirt préféré couvrant ses larges épaules appuyées négligemment sur le montant de la porte, et sur les lèvres ce sourire timide qui fait fondre mon cœur.

– Tu as passé une bonne journée ?

Il me demande ça l'air de rien, tandis que ses yeux se baladent de haut en bas sur mon corps, sa langue pointe entre ses lèvres qu'il humecte en faisant tout ce qu'il peut pour ne pas afficher un sourire intégral.

Je meurs d'envie de me jeter dans ses bras et de l'embrasser jusqu'à ce qu'il ne puisse plus respirer, tout mon corps vibre d'un désir tout à la fois émotionnel et physique, si fort que je dois serrer le mug entre mes mains pour m'empêcher de céder.

– Quelqu'un m'a envoyée sur une fausse piste, mais je suis pratiquement sûre que je suis exactement à ma place maintenant.

– Hum…

Il s'écarte du mur et se dirige lentement vers moi, le sexe personnifié, au moins.

– Et c'est où, ça ?

Il hausse les sourcils. Sa nonchalance me tue, traverse le feu qui fait rage en moi. Je meurs d'envie de dévorer cet homme. Cet homme qui a rassemblé les pensées, les mots, les souvenirs marquants du temps que nous avons passé ensemble et les a emballés en un seul paquet pour que je les déballe l'un après l'autre, afin de pouvoir me rappeler l'importance de chacun d'entre eux. Me rappeler qu'ils comptent tous pour lui autant que pour moi.

– C'est ici. Ma place est ici avec toi, Colton.

J'avance vers lui – ma nécessité, ma dose, mon addiction éternelle – et je tends le bras pour poser la main sur sa joue alors que ce dont j'ai vraiment envie, c'est de l'attirer contre moi et de ne plus jamais le lâcher.

– Merci.

Nos corps sont séparés de quelques centimètres, mais nos cœurs sont indéniablement connectés.

– Je suis sans voix.

Il laisse son sourire s'élargir et tend la main pour jouer avec une boucle qui retombe sur mon épaule. J'observe ses yeux qui suivent le mouvement de ses doigts. Le fait que mon compliment paraisse le rendre nerveux le rend encore plus adorable et toute cette soirée encore plus importante.

Au bout d'un petit moment, ses yeux reviennent lentement se poser sur les miens, ce vert cristallin déborde d'émotion, et il hausse doucement les épaules.

– Tu es la personne la moins égoïste que je connaisse. Je voulais juste faire quelque chose pour te montrer à quel point ça compte pour moi. Je voulais que les garçons en fassent partie pour qu'ils puissent te prouver combien ça compte aussi pour eux.

Pour au moins la centième fois aujourd'hui, mes yeux s'emplissent de larmes et je ravale le nœud coincé dans ma gorge en regardant cet homme aussi beau à l'intérieur qu'à l'extérieur. Un homme qu'à une époque je trouvais arrogant et seulement préoccupé de lui-même. Un homme qui m'a prouvé que j'avais tort, comme le champion qu'il est.

Ou je devrais plutôt dire comme l'as qu'il est.

Je lui caresse la joue avec mon pouce et je lui souris.

– Je suis sciée… bouleversée en fait… par tout ce que tu as fait.

Je baisse les yeux un instant pour stabiliser ma voix qui tremble.

– Personne n'avait jamais fait une chose pareille pour moi.

Il se penche et effleure mes lèvres du plus doux des baisers. J'essaie d'aller plus loin, affamée, je veux tout de lui, le souffle de son soupir, la chaleur de sa peau, mais il s'écarte, embrasse le bout

de mon nez et appuie son front contre le mien. Il tend l'autre main et emmêle ses doigts dans mes cheveux tout en prenant mon visage entre ses mains.

– C'était une première alors, en quelque sorte.

La chaleur de son souffle échauffe mes lèvres.

– Oui.

Je laisse échapper un petit souffle tremblant, mon cœur bat à se rompre.

– Tant mieux, parce que, Ry, je veux être ton premier, ton dernier et tout ce qu'il peut y avoir entre les deux.

Il insiste sur chaque mot comme si c'était presque douloureux de les prononcer.

Mon cœur se serre parce que les espérances et les rêves que j'ai souhaités pour nous sont maintenant possibles, mais avant que j'aie le temps de saisir vraiment cette réalité, il se penche en arrière et me regarde dans les yeux avec une telle intensité que c'est comme s'il me voyait pour la première fois. Alors, il me pose une question à laquelle je ne m'attendais pas.

– Pourquoi est-ce que tu m'aimes, Rylee ?

Je bouge la tête et je le regarde à mon tour, tant de choses me viennent à l'esprit que je ne trouve pas les mots, alors je me contente de rire. Il me regarde bizarrement, et je profite de cette pause pour le prendre au dépourvu, je l'attrape par la nuque pour l'attirer vers moi.

En un clin d'œil, mes lèvres sont sur les siennes, ma langue se glisse entre ses lèvres entrouvertes et se mêle à la sienne. Je sens sa surprise au pincement de ses lèvres, mais elle se dissipe aussitôt et ses mains viennent s'emmêler dans mes cheveux tandis que nous nous abandonnons à ce baiser doux et tendre. Je lui montre pourquoi je l'aime par la caresse de ma langue, le gémissement satisfait qui monte de ma gorge, mon besoin insatiable d'avoir toujours plus de lui.

Et, bien que ce soit loin d'être assez pour moi, je m'écarte de lui avec son goût sur ma langue et je le regarde dans les yeux.

– Je t'aime, Colton Donavan, pour une tonne de raisons.

Je m'arrête parce que l'émotion me submerge, et je veux qu'il voie mes yeux quand je lui dis ça afin qu'il sache avec certitude pourquoi je ressens ce que je ressens.

– Je t'aime pour ce que tu es, pour tout ce que tu n'es pas, pour là d'où tu viens et pour là où tu veux aller.

Je laisse un petit sourire flotter sur mes lèvres en le regardant, cet homme que j'aime tellement, et je prends le temps de ressentir tout ce que je lui dis.

– J'aime le sourire du petit garçon caché derrière tes sarcasmes de bad boy. Je t'aime parce que tu m'as laissée entrer, que tu m'as ouvert ton cœur, que tu m'as confié tes secrets et que tu m'as laissé voir cette face de toi à laquelle personne d'autre n'a eu accès… *que tu m'as laissée être la première pour toi*.

Ma voix se brise sur ces derniers mots et les larmes me montent aux yeux tandis que je le regarde, vaincue par l'émotion.

– J'aime que tu aies un penchant pour la barbe à papa et les voitures sexy. J'aime cette fossette que tu as là…

Je lève la tête et je pose un baiser là où elle se cache.

-… et j'aime ça là…

Je passe la main sur sa barbe naissante.

– Et j'aime ceux-là quand tu es au-dessus de moi, prêt à me faire l'amour…

Je serre ses biceps et il les plie pour moi et me décoche un sourire.

– Mais, plus que tout, j'aime ce qu'il y a là.

Je me penche en avant et j'appuie mes lèvres sur sa poitrine où son cœur tonne sous mon baiser. Je les laisse là un moment avant de lever les yeux vers lui, à travers mes cils, et de terminer par la raison la plus importante de toutes :

– Parce que ce qu'il y a là, Colton, est pur et bon et intact et si incroyablement beau que cela me laisse sans voix, comme ça l'a fait aujourd'hui… comme ça le fait maintenant.

Il me regarde fixement, le muscle palpite dans sa mâchoire tandis qu'il tente d'accepter tout ce que je viens de lui dire. Nos regards rivés l'un à l'autre, nos âmes mises à nu et nos cœurs si prêts à accepter tout ce que l'autre est, que nous sommes perdus dans nos paroles muettes.

Tout à coup, il m'attire contre lui, m'entoure de ses bras et me serre fort.

– *Je t'aime, putain !*

Son visage est enfoui dans le creux de mon cou, et je sens la chaleur de son souffle irrégulier pendant qu'il essaie de se calmer.

L'intensité de sa caresse et de ses mots affirme tout ce qu'il y a entre nous tandis que nous nous accrochons l'un à l'autre.

– C'est ce que je veux dire.

Il presse ses lèvres sur mon cou et murmure contre mon oreille.

– Cette soirée est censée t'être consacrée – à toi, rien qu'à toi – et pourtant, tu viens de me donner tant que c'est tout juste si j'arrive à respirer maintenant, putain !

Il se penche en arrière et l'émotion dans ses yeux me bouleverse. Le petit garçon, l'homme et le voyou rebelle me regardent tous en ce moment, et me disent tous qu'ils m'aiment. Il prend une profonde inspiration et déglutit avec difficulté.

– C'est impossible d'être avec toi, Ry, sans être ému par toi, d'une manière ou d'une autre. Ma gorge se serre et mon estomac fait des nœuds les trois quarts du temps quand tu es près de moi.

Il secoue la tête et je lui souris, touchée par ses compliments. Il tend la main et déplace une mèche de cheveux qui tombe sur mon visage.

– Tu m'as aimé dans mes moments les plus sombres.

L'absolue réalité de ses paroles me donne la chair de poule et je ne trouve rien à dire. Les larmes brillent dans ses yeux et il se mord la lèvre inférieure, avant de trouver les mots dont il a besoin pour venir à bout de ce qu'il a à dire.

– Tu m'as aimé quand je me détestais moi-même. Quand je t'ai repoussée et que j'ai essayé de te faire souffrir pour t'empêcher de voir… tout ce qu'il y avait dans mon passé. Tu as accepté ma peur et tu m'as aimé à cause d'elle.

Il secoue la tête.

– Et puis tu m'as attrapé par les couilles et tu m'as dit *non négociable*.

Cela nous fait rire tous les deux, la légèreté de la remarque nous permet d'expulser un peu de l'énergie contenue dans l'intensité inattendue de cette conversation.

– C'est toujours valable, soit dit en passant.

Je lui fais un petit sourire narquois, et il se penche pour effleurer mes lèvres d'un baiser.

– Je…

Il soupire.

– Ry, tu m'as donné tellement, putain, et aujourd'hui je voulais juste que tu saches que j'ai compris. Que je l'accepte maintenant et que je ressens la même chose.

Il se passe une main dans les cheveux et ferme les yeux un instant, puis ce petit sourire timide que j'adore revient sur ses lèvres.

Il s'apprête à dire quelque chose mais s'arrête pour laisser passer l'émotion qui étrangle sa voix, puis il relève les yeux et croise les miens.

– Tu m'as donné de l'espoir quand je pensais que j'étais une cause perdue. Tu m'as appris que le défi est terriblement sexy, que les rondeurs sont résolument mon point faible, et que *les blondes peuvent aller se faire foutre,* les brunes sont bien plus marrantes.

Je ris de voir que mon bad boy arrogant est de retour tandis qu'il se frotte le visage, le grattement de sa main sur sa barbe me donne des frissons.

– Je divague là… ce que je dis n'a pas beaucoup de sens, alors viens par là un instant.

– Je ne voudrais pour rien au monde être ailleurs, Colton.

Il m'emmène vers une chaise longue. Je m'assieds et il se met à genoux, devant moi, son corps entre le V de mes cuisses, les mains sur ma taille.

– Ry, je t'ai demandé pourquoi tu m'aimes mais ce que je voulais en réalité, c'était te dire toutes les raisons pour lesquelles moi, je t'aime. C'est important pour moi de savoir que tu ne mets pas mes sentiments pour toi en doute… parce que, Ry, tu m'as mis sur le cul, putain. Tu étais la seule chose que j'aie jamais voulue – à laquelle je ne me serais jamais attendu dans ma vie – et maintenant je ne peux plus vivre sans toi, putain !

Cet aveu le fait rire, et mon sourire s'élargit.

– Tu me testes et tu me tentes et tu me fais regarder en face les vérités que je ne veux pas affronter et tu es têtue comme une mule, mais bon Dieu, Bébé, je ne voudrais pas de toi autrement. Je ne voudrais pas de *nous* autrement.

Il pose les mains sur mes épaules, caressant des pouces le creux entre mes clavicules et secouant la tête avant de poursuivre :

– Je pense que j'ai toujours su que tu étais tellement *plus*… mais j'ai su que j'étais amoureux de toi le soir du gala pour Kids Now… tu étais là dans ce jardin et tu m'as poussé à prendre un risque… tu m'as mis au défi de t'aimer.

Sa voix se brise d'émotion quand il se rappelle cette soirée.

– Et après, on a fait l'amour sur Sexe.

Ma contribution, faite en riant, me vaut un gémissement des plus sexy venant du fond de sa gorge.

– Putain, Ry, entre les cages d'escalier, les capots de voiture et la barbe à papa, comment faire pour arrêter de penser à toi ?

– C'était mon plan depuis le début.

– Ah vraiment ? Tu me manipules depuis tout ce temps-là.

– Heu… Allez, sois beau joueur, ok ? Bienvenue dans la cour des grands, Ace.

La remarque m'est venue en un éclair et mon sarcasme est récompensé par ce sourire que j'adore. Il hoche la tête, se penche pour aguicher mes lèvres des siennes et me surprend en allant plus loin. Sa langue excite et joue avec mon désir qui s'insinue et contracte tous mes muscles situés au-dessous de la ceinture, puis il s'éloigne.

– Tu vois ? C'est pour ça que je t'aime. Ce ne sont pas les grandes choses que tu fais mais les milliers de putains de petites choses que tu fais sans même t'en apercevoir. Comme trouver le truc pour me faire rire parce que tu sais que ça me met mal à l'aise de parler de ce genre de trucs et que tu n'en fais pas une histoire. Comme me faire voir le monde sous un angle différent, comme la glace au petit déjeuner et les pancakes pour dîner, tu vois ?

Il secoue la tête en baissant les yeux un moment.

– Et c'est pour ça que moi, je t'aime. Parce que même si c'est compliqué pour toi d'exprimer ce que tu ressens, tu sais que j'ai besoin de l'entendre et tu essaies… bon sang, t'as assuré aujourd'hui. C'était – tu es – parfait.

– Je suis loin d'être parfait, Ry.

Je tends la main pour le toucher, je passe les doigts le long de sa mâchoire.

– Tu es parfait comme j'aime, Colton.

Il me sourit tendrement et son regard devient soudain si intense et grave.

– Non, je ne crois pas que tu saisisses, Ry, et je ne sais pas comment le dire autrement…

De nouveau, il prend mon visage entre ses mains pour me regarder droit dans les yeux.

– Je veux être ton putain de drapeau à damier, Rylee. Ta voiture pilote pour te montrer le chemin dans les passages difficiles, ton arrêt au stand quand tu as besoin de faire un break, ta ligne de départ, ta ligne d'arrivée, *ta putain de ligne de la victoire.*

Il m'a retiré les mots de la bouche et satisfait le besoin que je ressens depuis que je l'ai rencontré la première fois. J'avais beau essayer de combattre ce sentiment, lors de cette fameuse

soirée, en fait je voulais être à lui. Je voulais tellement plus que cette séance de flirt dans un couloir en coulisse. Je voulais faire toute cette putain de course avec lui.

– Ton trophée.

Je souris en repensant à notre conversation le matin d'après notre première fois, et je sais qu'il s'en souvient parce qu'il me retourne mon sourire.

– Non…

Il se penche vers moi pour m'embrasser.

– … tu es tellement plus qu'un trophée, Rylee. Les trophées sont insignifiants après coup… mais toi ? *Tu ne pourrais jamais être insignifiante.*

Je sens ses lèvres s'incurver en un sourire.

– Non, toi et moi ensemble… *cela te ferait mienne*.

Je souris en apportant ma propre part à l'évocation de ce moment mémorable de notre passé.

– Bien joué.

Il se penche en arrière avec un sourire diabolique sur son beau visage.

– À mon tour.

Il se passe la langue sur les lèvres avant que son sourire revienne :

– Il y a quelqu'un d'autre à qui je dois botter le cul avant de pouvoir officialiser ?

Il rigole, fier de ce challenge à ma mémoire.

Je hoche la tête en souriant tandis qu'il passe le bout des doigts le long de mon bras et que ses yeux me défient de me rappeler ma réponse. Sa caresse ne détourne pas mon attention, je me souviens. Je le regarde en battant des cils.

– Officialiser quoi, Monsieur Donavan ?

Quand je croise son regard, je suis surprise de son intensité.

– *Ceci, Rylee. Officialiser ceci*.

J'étouffe un petit cri en portant ma main à ma bouche quand je vois la bague de fiançailles étincelante. Heureusement que je suis assise, parce que le monde se met à tourner autour de moi et tout se brouille. Je ne peux que me concentrer sur la luminosité de l'homme devant moi qui me demande de rendre son univers complet. Un univers que je ne croyais pas possible pour moi.

J'en oublie de respirer, et je ne suis pas sûre de pouvoir articuler correctement, alors je me contente de le regarder et mon corps se couvre de frissons malgré la chaleur de l'amour qu'il me transmet. Je le regarde à travers un brouillard de larmes et, toujours sous le choc, je fais un petit oui de la tête. Je ne détache pas mon regard du sien, parce que je vois que ce moment compte autant pour lui que pour moi.

– Officialise avec moi, Rylee.

Sa voix est assurée, mais ses mains tremblent. J'adore le fait qu'il soit nerveux, que je représente tellement pour lui qu'il a peur que je dise non.

– Je t'ai dit un jour que même si je ne pouvais pas prononcer les mots, je ferais n'importe quoi pour te prouver mes sentiments pour toi. Eh bien, maintenant je peux prononcer ces mots, Bébé. Tu m'as montré comment. Je t'aime.

Il soutient mon regard, mais je ne peux m'empêcher de baisser les yeux sur ce sourire timide qui n'appartient qu'à lui et qui possède mon cœur.

– J'aime qui tu es et ce que tu fais de moi. J'aime que ton étincelle ait dissipé le brouillard. Que tu aies eu envie de faire la course avec moi. Que je n'aie plus besoin des super-héros parce que j'ai besoin de toi à la place.

Il hoche légèrement la tête et rit nerveusement avant de poursuivre.

– Eh merde, nous avons déjà fait la partie *pour le meilleur et pour le pire,* et aussi celle *dans la santé et dans la maladie,* alors allons-y pour *jusqu'à ce que la mort nous sépare.* Fais ta vie avec moi, Ryles. Démarre avec moi. Finis avec moi. Complète-moi. Sois ma seule et unique première fois. Sois ma ligne de la victoire et mon putain de drapeau à damier parce que Dieu sait que je serai tout ça pour toi si tu veux bien. Veux-tu m'épouser, Ry ?

Les larmes ruissellent sur nos deux visages et je suis si bouleversée par la beauté de ses paroles et l'ouverture sur son âme que je ne peux pas parler, alors je le lui montre à la place. Je me penche vers lui et je pose mes lèvres sur les siennes, le goût du sel se mélange sur nos lèvres tandis que je m'abandonne à ce baiser.

Et je suis prise d'un fou rire alors que mes lèvres sont appuyées sur les siennes et que les émotions se déchaînent en moi. Je ne peux pas m'en empêcher. Je me penche en arrière et je ravale mes larmes.

– Tu veux ma mort, Ry…

Sa voix frémit, révélant un mélange d'exaspération et d'angoisse. Ses yeux restent rivés aux miens – suppliant, implorant, plaidant – et je me rends compte que je n'ai aucun doute sur la réponse, mais que je ne la lui ai pas encore donnée.

– Oui, Colton.

Ma voix monte dans les aigus sous le coup de l'excitation et de nouvelles larmes se forment.

– Oui, je veux t'épouser.

– Bonté divine !

Il secoue la tête en soupirant et me regarde avec un air d'adoration totale. Mes yeux sont toujours fixés sur les siens, mais il tend la main pour prendre la mienne. Il rompt notre connexion et baisse les yeux, et je fais la même chose pour le voir passer à mon doigt une bague de fiançailles sertie d'un diamant coussin jaune entouré d'un halo de diamants plus petits.

Nous le regardons fixement sans dire un mot, frappés par l'intensité de ce moment. La bague est énorme et magnifique, mais un simple anneau d'or aurait fait l'affaire parce que ma vraie récompense, elle est devant moi quand je lève les yeux. Les cheveux noirs, les yeux verts, les joues mal rasées et un cœur qui me possède : esprit, corps et âme.

– Je t'aime.

– Moi aussi, je t'aime.

Il presse ses lèvres sur les miennes puis rejette la tête en arrière et éclate de rire avant de crier de toutes ses forces.

– Elle a dit oui !

Je suis stupéfiée par ce cri, mais je comprends mieux lorsque j'entends un tonnerre d'acclamations et je me précipite vers le bord de la terrasse. Quand je regarde en bas, je suis sidérée de voir tout le monde qui nous regarde depuis le patio en dessous. Tous ceux qui ont participé aujourd'hui, plus nos parents, les siens et les miens.

Tout le monde pousse des cris de joie et des sifflements, et je ne peux rien faire d'autre que de secouer la tête et de reconnaître leur bonheur. Je leur fais signe en tendant la main pour leur montrer ma bague et me réjouir avec eux.

Je regarde Colton, complètement submergée par mes émotions. Je l'aime de tout mon cœur. Aucune question. Aucun doute. Aucune peur.

– Hé, Ryles…

Il m'attire contre lui.

– Quitte à ce qu'ils regardent…

Il lève un sourcil et sourit quand il voit la bague à ma main gauche posée sur son bras.

Je rejette la tête en arrière et je ris avant de terminer la citation pour lui.

-… autant leur en donner pour leur argent.

Il lève un sourcil en me regardant.

– Putain, je t'aime, future Madame Donavan.

Des frissons courent tout le long de ma colonne vertébrale et un sourire écarte mes lèvres quand il se penche en avant pour m'embrasser.

Les acclamations tournent au tapage en bas, mais tout ce que j'entends, c'est le doux gémissement de Colton. Tout ce que je sens, c'est le contact de nos deux corps qui se touchent. Tout ce que je sais, c'est que la chaleur qui se répand à l'intérieur de moi s'y installe de façon permanente.

Tout le reste disparaît.

La foule en dessous.

Le monde au-delà.

Parce que tout ce dont j'ai besoin est juste là, dans mes bras.

La seule chose que ni lui ni moi ne voulions s'est avérée être la seule chose sans laquelle ni lui ni moi ne voulons plus jamais vivre.

Nous.

1. « Glitter in the Air » (des paillettes dans l'air) est une chanson de la chanteuse américaine Pink. (NdT)

2. Sugar : sucre. Au sens figuré, petit mot doux : chérie, mon chou. (NdT)

44

Un an plus tard

Tu es en retard. Tu te prends pour qui, la mariée ou quoi ?

Le texto n'en dit pas plus et je me mets à rire en essayant de taper une réponse, mais je n'y arrive pas parce que j'ai les mains qui tremblent. Je n'arrive pas à les stabiliser et pourtant il le faut. Si ma mère entre, elle va croire que j'ai le trac. Elle va penser que j'ai des doutes et que je vais changer d'avis.

Alors que c'est tout le contraire.

Je suis trop prête à plonger tête la première. Trop excitée de le voir, de l'embrasser, de devenir *officiellement* sienne, je saute sur place d'excitation. Mon estomac se noue parce que je suis impatiente de voir sa tête – ce qu'il y a de mieux dans un mariage, à mon avis – quand il me verra pour la première fois.

Je baisse les yeux sur mon téléphone et je réponds :

Je serai en retard si je veux. C'est mon mariage. Règle numéro un. La mariée – l'épouse – a toujours raison. Non négociable.

Je regarde par la fenêtre de notre chambre qui donne sur la terrasse en dessous et je contemple le paradis tropical que la terrasse est devenue. Notre famille proche et nos amis arrivent, et les garçons vêtus de smokings assortis les escortent vers leurs sièges.

J'apprécie ce moment de calme loin de la frénésie qui a régné durant toute la matinée et le chaos qui va bientôt suivre. *Mes derniers moments en tant que Rylee Thomas.* Vêtue de blanc des pieds à la tête – pas un centimètre de moi qui ne soit ruché ou incrusté ou transformé en princesse à la perfection – à une seule exception près, sur laquelle j'ai refusé de céder.

Je regarde dans le miroir la ceinture à damier noir et blanc qui m'entoure la taille et retombe à l'arrière de ma robe. Mon petit clin d'œil à Colton et à notre blague d'initiés.

Mon téléphone me signale un texto.

Nous ne sommes pas encore mariés et tu dictes déjà tes règles ? Une certaine épouse que je connais pourrait bien avoir besoin de se faire baiser pour se soumettre, bientôt. Ma règle numéro un : Tu peux avoir toutes les règles que tu veux, Bébé, mais dans la chambre à coucher, c'est moi qui dicte les règles.

Je me mets à rire et mon corps est déjà tellement tendu que je sais qu'il suffira d'un simple contact avec lui pour que je démarre. Je souris en pensant au thème du drapeau à damier que j'ai appliqué jusqu'à mes sous-vêtements et au gémissement que j'entendrai quand Colton le découvrira tout à l'heure.

Et je suis si impatiente d'en être là, si on pense que je ne l'ai pas laissé me toucher depuis un mois, sourde à toutes ses demandes et ses supplications. Mais quand j'ai décidé d'envoyer balader mes propres règles – de céder à mon propre désir qu'il me fasse l'amour, il m'a rejetée.

– *Bienvenue dans la cour des grands.*

Son commentaire préféré.

Ace, tu domines déjà mon esprit, mon cœur, mon âme… la chambre à coucher, ce n'est qu'un bonus supplémentaire. De plus, depuis quand suis-tu les règles ?

J'appuie sur « envoyer » en respirant profondément et je souris à mon image dans le miroir. Les cheveux relevés avec des boucles qui retombent librement, les yeux brillants, sûrs d'eux, si prête à marcher vers l'autel vers l'homme avec qui je veux passer le reste de ma vie. À ce moment-là, mon regard est attiré par l'éclat des traditions[1] de mariage que je porte. Et je reprends mon téléphone.

J'adore mon cadeau. Tu n'étais pas obligé. Merci. Je suis impatiente de te voir.

Au moment d'appuyer sur « envoyer », je me ravise, j'ai besoin de le lui dire *à notre façon.* Alors j'ajoute : « Unconditionally », Katy Perry.

Les larmes brouillent ma vision quand je pense à lui en passant les doigts sur le bracelet qui entoure mon poignet. Le cadeau qu'il a laissé pour moi sur ma commode. Quand je l'ai ouvert, ma mère a froncé les sourcils, mais j'ai ri en voyant les lettres de l'alphabet reliées par des diamants alternant avec des saphirs.

Mon quelque chose de neuf et quelque chose de bleu.

Mon regard s'arrête ensuite sur les diamants à mes oreilles, ceux que ma mère portait quand elle a épousé mon père, et j'espère que mon mariage sera aussi heureux que le leur.

Mon quelque chose de vieux.

Mon cœur se serre quand je repense à la tête d'Haddie hier soir quand elle m'a proposé ce simple diadème pour que je le porte.

– Tu es la seule sœur qui me reste maintenant. Ça me ferait plaisir que tu le portes.

Mon quelque chose d'emprunté.

Je ferme les yeux un instant, l'émotion menace de me faire craquer quand je regarde tout ça. Tandis que je grave dans mon cerveau l'effet que ça fait – ça change la vie et en même temps, c'est terriblement excitant. Et mon esprit repart vers l'homme avec qui je suis si impatiente de partager ma

vie. L'homme qui m'a attrapée ce premier jour, et malgré quelques anicroches, ne m'a jamais laissée tomber – sauf tomber encore plus amoureuse de lui ! Jour après jour.

À quoi pense-t-il en ce moment ? Qu'est-ce qu'il ressent ? Est-ce qu'il est agité ? Nerveux ? Est-il aussi sûr de lui que moi ?

Mon téléphone m'alerte encore une fois.

Habitue-toi à être gâtée. Il n'y en a plus pour longtemps maintenant. Tu sais à quel point je t'aime parce que je te remets mes couilles temporairement, le temps de taper le titre de la chanson suivante, qui est tellement vraie, putain. – « Halo », Beyonce. Hou. Couilles de nouveau en place. Et au fait, il y a un tas de femmes sur leur trente et un ici, comment je vais faire pour savoir laquelle tu es ?

Les paroles de la chanson me frappent en même temps que sa plaisanterie, et je pousse un petit rire sanglotant, mon corps ne sait plus quelle émotion prend le dessus. Et je décide de les laisser toutes prendre le dessus – chacune d'entre elles – parce que c'est le genre de jour qui n'arrive qu'une fois dans la vie.

Et comme je m'autorise à me laisser aller à toutes mes envies, là tout de suite, tout ce dont j'ai envie c'est lui, terriblement. Je suis contente que tous les invités soient là, mais je me moque pas mal de toute la pompe et du déroulement de la cérémonie parce que ce qui compte le plus pour moi, c'est l'homme que va m'attendre à l'autel.

Je prends mon téléphone une dernière fois, un sourire sur les lèvres et je tape : Je serai celle en blanc.

On toque à la porte et je suis tirée de ma rêverie.

– Entrez.

– Tu es prête, ma chérie ?

La voix de ma mère tire sur toutes les émotions qui se bousculent en moi et je dois lutter contre les larmes qui me brûlent la gorge. Je n'arrête pas de me dire que je ne dois pas pleurer – que je vais abîmer mon maquillage – mais je sais que c'est inutile. J'ai versé mon quota de larmes pour une vie entière pendant les trois ans et demi qui viennent de s'écouler, j'ai bien le droit de bousiller mon maquillage en versant des larmes de joie aujourd'hui.

– Oui.

Je regarde ma mère, et mes lèvres se retroussent en un doux sourire qui répond au sien. Elle soutient mon regard, sa fierté, mêlée d'un soupçon de tristesse de me laisser partir, est évidente dans ses yeux.

– Ne commence pas.

Je sais que si elle se met à pleurer, je vais faire pareil.

– Je sais.

Elle renifle et puis se met à rire en posant ses deux mains sur mes joues et elle me regarde droit dans les yeux.

– C'est le bon, Ry. Une mère sait ces choses-là.

Elle secoue la tête, un doux sourire éclaire son visage avant qu'elle ne réponde à la question dans mes yeux.

– *Il danse sous la pluie avec toi*. C'est comme ça que je le sais.

Je ravale mes larmes une fois de plus en me rappelant le conseil qu'elle m'avait donné quand nous quittions l'hôpital. « La vie ce n'est pas comment on survit à la tempête mais comment on danse sous la pluie. » Et si j'avais eu le moindre doute à propos de ce que je m'apprête à faire, il se serait évanoui en un instant avec cette simple remarque.

Rien de tel que l'approbation d'une mère pour rendre ce moment encore plus doux.

Je m'apprête à dire quelque chose lorsqu'Haddie fait son apparition, tel un boulet de canon.

– C'est le moment d'agiter le drapeau, Bébé, le moment de marcher vers l'autel !

Elle pousse un sifflement.

– Putain, la fille !

– Merci.

Je ris tandis que ma mère et elle commencent à rassembler la traîne de ma robe et nous allons vers l'escalier sur les accords de « A Thousand Years » interprété à la guitare acoustique en bas. Les paroles reflètent exactement tout ce que j'éprouve pour l'homme qui m'attend.

Quinlan nous donne le feu vert d'en bas, ce qui veut dire que Colton est en place et ne peut pas me voir. Ma mère et Haddie m'aident à descendre en portant ma traîne pour que je ne me prenne pas les pieds dedans ou que je me casse une cheville. Quand nous arrivons en bas, ma mère me serre fort dans ses bras avant de reculer en me souriant, les yeux débordant d'émotion.

– Je sais.

Je fais un petit signe de tête et Shane vient pour l'escorter jusqu'à sa chaise. Une main vient se poser sur mon bras et quand je me retourne, Tanner est là qui me sourit. Il est trop beau dans son smoking. Mon frère me regarde dans les yeux et se contente de hocher la tête.

– Incontestablement, ce n'est plus une soirée déguisée chez Mamie.

Il me taquine, mais son affection se reflète dans ses yeux quand il prend mes mains dans les siennes.

– Tu es prête pour ça, mon petit lapin ?

Je hoche la tête énergiquement, la gorge nouée par l'émotion quand je repense à l'époque où, enfants, nous jouions au mariage chez notre Mamie. Des Gummy Lifesavers[2] en guise d'alliances et nos animaux en peluche pour faire les invités.

– Plus que jamais.

Je l'embrasse sur la joue et les yeux de mon frère, d'ordinaire si impassibles, se remplissent de larmes.

– Tu es resplendissante.

Il secoue la tête d'un air incrédule encore une fois avant de me poser un petit baiser sur la joue.

– Papa ?

Je cherche notre père des yeux par-dessus son épaule.

– Il essaie de se calmer, dit-il en me faisant un clin d'œil. Ce n'est pas tous les jours qu'on marie sa petite fille. Il sera là dans une minute.

Je hoche la tête et il se retourne pour aller se placer à côté de Quinlan, qui est déjà toute défaite. Elle croise mon regard et secoue la tête, une façon muette de reconnaître que si nous nous parlons maintenant, nous allons toutes les deux nous mettre à pleurer si fort que nous ne nous en remettrons pas.

– Ah, voilà la femme qui est responsable de ce que des centaines de représentantes du sexe féminin pleurent dans leur café ce matin.

Je tourne la tête et je me trouve devant cet homme que j'aime de plus en plus depuis un an.

– Becks.

C'est tout ce que je peux dire, mais le ton admiratif de ma voix lui dit tout ce qu'il a besoin de savoir. Je l'adore pour tout un tas de raisons, dont la moindre est de nous avoir poussés, Colton et moi, dans les bras l'un de l'autre quand nous ne pensions qu'à nous séparer.

– Salut, beauté. Tu as encore le temps de t'éclipser, si tu veux. Son ego ne va faire que se boursoufler davantage quand il aura reçu sa récompense ultime aujourd'hui.

Mon cœur se serre en entendant cela.

– Seulement si c'est toi qui conduis !

Je ris, mais je prends une profonde inspiration pour maîtriser mon émotion.

– Nan, il risquerait de me botter le cul pour ça.

Il rit doucement et me serre dans ses bras.

– Il t'attend, me murmure-t-il à l'oreille.

Ses mots atteignent leur cible tandis que tout redevient clair autour de moi. La musique. Haddie et Quinlan avec leur classique robe noire et des bouquets éclatants. Tanner qui se balance sur ses pieds, s'efforçant de rester calme mais impatient que la cérémonie soit finie pour pouvoir enlever son nœud papillon. Les cordes des guitares. Le bourdonnement de tout ce qui tourbillonne autour de moi. Mon cœur qui tonne d'une impatience indicible.

Je suis tellement prête pour tout ce qui va suivre.

Haddie s'approche, mon amie la dure à cuire a les larmes aux yeux et commence à arranger ma traîne autour de moi. Quand elle a fini, elle me regarde en souriant.

– Rappelle-toi une chose, le mariage sera rude parfois. Dans ces cas-là, mets une robe avec une fermeture Éclair dans le dos.

Je ris en la regardant comme si elle devenait folle.

– Il devra te toucher pour t'aider à te déshabiller et ce qu'il verra en dessous lui fera oublier la raison pour laquelle il était furax.

Elle hausse les sourcils.

– C'est alors que viendra le meilleur, le *sexe de réconciliation*.

Elle rit et je lève les yeux au ciel.

– Merci, Had.

Je hoche la tête parce que bien que je sois absolument sûre de ce que je fais, mon estomac est noué.

– Je t'aime, Ry.

Elle m'embrasse sur la joue, et je me mords la lèvre en hochant la tête.

– Un pour la chance.

– Et un pour le courage.

Je l'embrasse sur la joue à mon tour, je n'ai pas besoin de tequila cette fois parce que l'émotion à elle seule suffit à me faire planer.

Elle fait quelques pas vers Beckett tandis que Quinlan et Tanner commencent à avancer vers l'autel, mais elle s'arrête et se retourne.

– Hé, Ry ?

– Ouais ?

– Cette journée va passer incroyablement vite. Tout va filer à cent à l'heure. N'oublie pas de t'arrêter et de bien tout regarder pour pouvoir vraiment te rappeler le premier jour du reste de votre vie ensemble.

Je peux à peine respirer tellement j'ai du mal à me retenir de pleurer. Je fais oui de la tête et je souffle pour essayer de me maîtriser. Nos yeux se croisent, un échange muet se fait entre nous, puis elle se retourne et passe le bras sous celui de Becks, et ils commencent à avancer.

Je regarde furtivement entre les rideaux, je veux tout voir, pour prendre la mesure de ce qui se passe, mais mes yeux ne font rien d'autre que chercher à le voir. Et d'où je suis, je ne le vois pas. Alors, je regarde notre famille et nos amis. L'écurie de Colton, mes collègues, nos familles occupent les chaises et regardent nos meilleurs amis qui marchent ensemble vers l'autel. Je croise le regard de Dorothea, son sourire s'élargit et je lis « superbe » sur ses lèvres avant qu'elle ne donne un coup de coude à Andy. Il tourne immédiatement la tête, nous nous regardons et il me fait un petit signe de tête, avec sur le visage, une expression d'admiration et de gratitude.

– Tu es prête, petite ?

La voix de l'homme à qui j'ai toujours comparé tous les autres hommes est derrière moi, et je sais que je vais la perdre. Je me retourne pour contempler mon père, si incroyablement beau, et tout mon corps se met à trembler à l'idée qu'à partir de ce jour je ne serai plus sa petite fille. Je pousse un soupir tremblant tandis qu'il me regarde, incapable de dissimuler les larmes qui s'accumulent au coin de ses yeux.

– C'est bien, Ry.

Il hoche la tête, le menton tremblant d'émotion.

Et ma première larme roule sur ma joue en entendant ce que toute petite fille attend de son père, l'approbation – surtout quand il s'agit de la personne avec laquelle j'ai choisi de passer le reste de

ma vie.

– Merci, Papa.

Je ne peux pas dire grand-chose de plus sans ouvrir les vannes et je sais qu'il ressent la même chose parce que nous détournons les yeux tous les deux.

Aux premiers accords du *Canon de Pachelbel*, mon corps se couvre de frissons. C'est mon signal. Mon père me tend le bras sous lequel je glisse le mien, m'accrochant à lui une dernière fois. Il sera toujours mon héros et celui vers qui je me tournerai pour demander conseil, mais le temps est venu de marcher vers l'homme avec qui je vais créer de nouveaux souvenirs.

Mon avenir.

Mon il-était-une-fois.

Mon heureux-pour-toujours.

– Tu n'as jamais été aussi belle.

Nous passons la porte, et mes yeux se brouillent de larmes non versées.

– Ton mari t'attend.

Ces mots doux-amers – ceux d'un papa laissant partir sa petite fille – me brisent d'émotion et je me force à déglutir pour contenir les grandes eaux.

Je prends une profonde inspiration et je regarde les pétales de rose colorés éparpillés sur l'allée de tissu blanc devant moi. Je cligne des yeux pour sécher mes larmes parce que, quand je les lèverai vers Colton pour la première fois, je veux que ce moment soit absolument clair. Libre de toute entrave. Parfait.

Tout à fait comme l'amour que j'éprouve pour lui.

Nous faisons le premier pas. J'entends le bruissement de nos invités qui s'efforcent de me voir et les murmures étouffés quand ils y arrivent. J'entends les violons et le clic des appareils photo. Je sens la pulsation de mon sang dans mes veines et le tremblement dans le bras de mon père tandis que nous entamons la plus importantes des marches ensemble. Je sens le parfum des fleurs qui recouvrent la terrasse, mêlé à la brise qui vient de l'océan. J'essaie de tout enregistrer comme Haddie me l'a recommandé et de mémoriser le moindre petit détail.

Et par-dessus tout ça, j'entends l'inspiration que prend Colton quand il me voit, et je n'en peux plus d'attendre. Mon corps tout entier vibre d'impatience.

Je lève les yeux.

Et mes pieds bougent.

Mais mon cœur s'arrête. Et repart.

J'ai le souffle coupé quand mes yeux se posent sur ceux de Colton et que je vois son visage médusé. Cet homme, qui est toujours si sûr de lui, semble avoir perdu tous ses repères, comme si le monde avait arrêté de tourner, s'était incliné et avait dévié de sa course.

Et le plus amusant c'est… *qu'il l'a fait*, à l'instant où il m'a prise dans ses bras. Nos regards restent rivés l'un à l'autre. Même lorsque j'embrasse mon père sur la joue et qu'il serre la main de

Colton avant d'aller s'asseoir à côté de ma mère. Même quand Colton prend mes mains dans les siennes et hoche la tête avec un petit rire en disant :

– Joli drapeau à damier.

– J'avais peur que tu ne saches pas laquelle j'étais.

En plaisantant, j'ai l'impression de pouvoir respirer pour la première fois de la journée. Mon cœur bat la chamade et mes mains tremblent, mais il est avec moi maintenant.

– Bébé, même aveugle, je saurais où tu es.

Et ce sourire, celui qui illumine ses yeux et réchauffe mon âme, s'étale sur ses lèvres. Je me perds tellement dans ses yeux, et dans tout ce qu'ils me disent sans qu'il ait besoin de parler, que je ne m'aperçois même pas que notre officiante a commencé la cérémonie, jusqu'à ce que Colton la regarde puis me regarde de nouveau. Le vert de ses yeux brille d'émotion, son sourire se radoucit et il me regarde droit dans les yeux.

– Rylee, j'étais un homme qui menait sa vie comme une course, la notion d'amour n'avait jamais traversé mon radar. Ce n'était juste pas fait pour moi. Et puis tu as fait une entrée *fracassante* dans ma vie. Tu as vu du bon en moi alors que je ne le voyais pas moi-même. Tu as vu des possibilités là où je ne voyais rien du tout. Quand je te repoussais, tu poussais dix fois plus fort dans l'autre sens.

Il rit doucement.

– Tu m'as montré ton cœur, à maintes reprises. Tu m'as appris que les drapeaux à damier ont beaucoup plus de valeur en dehors de la piste que dessus. Tu as apporté la lumière dans mes ténèbres avec ton abnégation, ta témérité…

Il tend la main pour venir essuyer de son pouce les larmes qui coulent silencieusement sur mes joues, maintenant.

Ses vœux indiquent la profondeur de son amour pour moi – cet homme qui jurait qu'il ne pouvait pas aimer, le fait de tout son cœur.

– Tu m'as donné une vie que je n'imaginais même pas, Ry. Et pour ça ? Je promets de me donner à toi – le fracassé, le cabossé et tout ce qu'il y a entre les deux – de tout mon cœur, sans tromperie, sans influences extérieures. Je promets de t'envoyer des chansons par texto pour que tu m'entendes quand tu ne voudras pas m'écouter. Je promets d'encourager ta compassion parce que c'est ce qui te fait, toi. Je promets de te pousser à être spontanée parce qu'enfreindre les règles, c'est ce que je fais le mieux.

Il sourit tandis qu'une larme isolée coule sur son visage.

– Je promets de jouer beaucoup, beaucoup, au base-ball, en veillant à ce que nous touchions toutes les bases. *Home run*[3] !

Il prononce les derniers mots tout bas pour que je sois seule à les entendre, et je ris à travers mes larmes.

Et je ne peux pas me retenir plus longtemps, alors je tends le bras pour passer la main sur sa mâchoire, me fichant pas mal de ce que les gens vont penser de ce vœu.

– Et ce rire… ? Je promets de te faire rire comme ça tous les jours. *Et soupirer*. J'aime entendre tes soupirs aussi.

Il me fait un clin d'œil.

– Je promets que rien dans ma vie n'aura plus de valeur que toi. Que tu ne seras jamais insignifiante. Que ceux que tu aimes, je les aimerai aussi.

Il regarde vers la rangée où tous les garçons sont assis.

– En me tenant ici pour te promettre d'être à toi, de me consacrer à toi, je sais déjà qu'une vie entière ne suffira pas à t'aimer. Ce n'est juste pas possible.

Il hausse les épaules, et mon cœur se gonfle quand sa voix vacille légèrement.

– Mais, Bébé, j'ai l'éternité pour essayer, si tu veux de moi.

– Oui !

Je m'étrangle tandis que Colton passe l'alliance à mon doigt, mon corps tremble mais mon cœur n'a jamais été aussi régulier, et mes idées sont complètement claires.

– Je t'aime, murmure-t-il.

Mes larmes coulent et je ne fais rien pour les retenir. Il a l'air d'être en proie à un débat de conscience, il a envie de me prendre dans ses bras pour me consoler. Il regarde notre officiante, lui demandant des yeux la permission de me toucher. Et c'est si adorable, mon homme qui ne respecte jamais les règles et qui a peur tout à coup de les enfreindre.

Je m'essuie les yeux avec un Kleenex tendu par Haddie et je prends une profonde inspiration pour me préparer à prononcer mes vœux.

– Colton, j'ai eu beau essayer de résister, je crois que je t'ai aimé dès l'instant où je suis tombée de ce placard directement dans tes bras. *Amoureuse Collision Étonnante*. Tu as vu une étincelle en moi quand, depuis si longtemps, je n'éprouvais plus autre chose que du chagrin. Tu t'es montré romantique alors que tu jurais que la romance n'existait pas dans la réalité. Tu m'as appris que j'avais le droit d'éprouver des sentiments alors que, depuis si longtemps, mes sens étaient endormis.

Je secoue la tête et je baisse les yeux sur nos mains avant de revenir plonger dans son regard.

– Tu m'as montré que les cicatrices – intérieures et extérieures – sont belles et que je pouvais me les approprier sans crainte. Tu m'as montré le vrai toi – *tu m'as laissée entrer* – alors que tu te fermais aux autres. Tu m'as montré tellement de force et de courage que je ne pouvais pas faire autrement que t'aimer. Et même si tu ne l'as jamais su, tu m'as montré ton cœur à maintes reprises. Avec tous ses morceaux cabossés.

Je reprends ma respiration sans lâcher sa main.

Et l'expression dans ses yeux – emplis d'acceptation, d'adoration, de révérence –, je ne l'oublierai jamais. Les larmes coulent silencieusement sur ses joues, formant un contraste frappant avec la gravité de son visage, mais je vois sa vulnérabilité. Je sens son amour.

– Tu dis que j'ai apporté la lumière dans tes ténèbres, mais je ne suis pas d'accord. Ta lumière était déjà là, je t'ai juste montré comment la faire briller. Tu m'offres la vie que j'ai toujours voulue. Et pour ça ? Je promets de me donner à toi – le défi, l'abnégation, tout le fichu alphabet – de tout mon cœur, sans tromperie, sans influences extérieures.

Je ne peux pas m'en empêcher même si je sais que c'est contre les règles, je me penche en avant et je pose un petit baiser sur ses lèvres, et quand je me penche en arrière, le regard dans ses yeux et son sourire en coin sont tels que je les garderai en mémoire pour le reste de nos vies.

– Désobéissante !

Il plaisante en haussant un sourcil tandis que je me prépare à terminer mes vœux.

– J'ai été à bonne école.

Je secoue la tête et je le regarde de nouveau, l'esprit clair.

– Je promets d'encourager ta liberté de penser et ta tendance à enfreindre les règles, parce que c'est ce qui fait que tu es toi. Je promets de te lancer des défis et de te mettre la pression pour que nous puissions continuer à évoluer vers de meilleures versions de nous-mêmes. Je promets d'être patiente et de te tenir la main quand tu le voudras le moins parce que c'est ce que je fais le mieux. Je promets de t'envoyer des chansons par texto pour que nous puissions garder ouvertes les lignes de communication entre nous. Et je promets de porter des robes avec des fermetures Éclair dans le dos.

J'ai lancé ça sur un coup de tête, et Colton se retourne vers Haddie qui rit de bon cœur derrière moi. Il secoue la tête avant de reporter son regard sur moi.

– Je promets une vie entière de rire, de petits déjeuners avec de la glace et de dîners de pancakes. Et même si j'adore agiter ce drapeau à damier, *Batter up, Baby*[4] !

Mon sourire répond au sien et mon amour pour lui gonfle et s'envole vers des hauteurs nouvelles.

– Je promets que rien dans ma vie n'aura autant de valeur que toi – parce que tout le reste est insignifiant – et que toi Colton, tu ne l'es absolument pas. Je me souviens d'une fois où, assise dans un Starbucks, je t'observais en me demandant ce que ça ferait d'avoir la possibilité de t'aimer, et maintenant j'ai toute la vie pour le découvrir. Et je continue à penser que cela ne suffira pas.

Je prends l'alliance qu'Haddie me tend, l'anneau gravé avec un dessin à damier, et je la passe à son doigt.

Becks commence à se moquer, et tous les invités rient. Même si j'ai très envie de l'étrangler, je ne pourrai jamais. C'est ma vie maintenant, et il en fait partie.

– C'est toi le prochain, enfoiré.

Becks s'étrangle et je ris de plus belle. Au bout d'une minute, les rires diminuent, tout le monde se calme et l'attention revient sur nous.

– Colton, nous avons l'éternité pour essayer, si tu veux de moi.

– Tu sais que c'est permanent, hein ?

Il dit cela doucement et cela me rappelle le symbole qui marque ma hanche pour toujours. J'acquiesce d'un petit signe de tête tandis qu'il me regarde, la tête penchée, les yeux pétillants, le sourire aux lèvres.

– Je n'aurais pas voulu de toi autrement.

Il baisse les yeux sur sa main, sur l'alliance toute neuve à son annulaire, et il secoue la tête un moment, le temps de se faire à l'idée de ce qui vient d'arriver. L'expression sur son visage n'a pas de prix. Et avec une impatience digne d'un de mes gamins, il lance un regard vers l'officiante. Elle émet un petit rire, sachant exactement ce qu'il veut.

– Oui, Colton, vous pouvez embrasser la mariée !

Je suis subjuguée, d'émerveillement et d'amour.

– Dieu merci !

En poussant un soupir, il avance vers moi pour prendre mon visage entre ses mains.

– Voici un drapeau à damier que je viens chercher pour toujours.

Et ses lèvres sont sur les miennes, notre connexion est incontestable, et j'entends l'officiante annoncer.

– Chers amis et membres de la famille, j'ai le plaisir de vous présenter Monsieur et Madame Colton Donavan.

---

1. Wedding traditions, « les quatre éléments » : quelque chose d'ancien, quelque chose de nouveau, quelque chose d'emprunté et quelque chose de bleu. (NdT)

2. Bonbons gélifiés en forme de bouées, d'où leur nom. (NdT)

3. Jeu de mots à connotation sexuelle utilisant des termes du base-ball. Les « bases » correspondent aux différentes étapes de la relation sexuelle, le terme « Home Run » désigne l'ensemble de la relation. (NdT)

4. Batter up : terme de base-ball employé par l'arbitre pour appeler le batteur suivant. Ici, on peut le comprendre comme : À toi de jouer. (NdT)

ÉPILOGUE 1

10 ans plus tard

Les vibrations du moteur résonnent dans ma poitrine bien avant que la voiture n'attaque le virage numéro quatre. Je ne quitte pas la voiture des yeux, tandis qu'il se fraye un chemin entre les autres concurrents dans son troisième tour avant la fin, et je me demande si ce sera toujours comme ça. Si je serai toujours cette boule de nerfs quand il sera là, sur la piste.

Absolument. Sans l'ombre d'un doute.

Je l'entends rétrograder quand il s'engage dans le virage numéro deux, le seul que je ne peux pas voir de ma place dans la loge, le long de la ligne des stands, alors je tourne la tête vers le moniteur en face de moi. J'entends le commentateur devenir hystérique à mesure que la fin de la course approche, et je ne réprime ni ma fierté ni mon sourire.

– Et Donavan avale le virage numéro trois. Encore un, et il remportera le drapeau à damier ici aujourd'hui, chers amis fans de F1, et il prendra la tête du classement. Les autres concurrents s'écartent pour lui laisser la place tandis qu'il attaque le virage numéro quatre et, maintenant, Donavan est dans la dernière ligne droite, la voie est libre pour lui.

L'excitation du commentateur est contagieuse et je détache mon regard de l'écran pour le voir voler vers la ligne d'arrivée.

Pourtant, alors même que l'issue se déroule devant moi, rien ne pourra calmer mon angoisse tant que je ne l'aurai pas serré dans mes bras, une fois de plus.

– Et c'est une première pour Donavan ! Il décroche le drapeau à damier ici, aujourd'hui, au Grand Prix Indy Lights, Mesdames et Messieurs ! Une nouvelle victoire pour ce pilote talentueux que nous reverrons encore très souvent sur le podium, j'en suis certain.

La loge autour de moi bourdonne d'excitation, mais je ne prends pas le temps de m'arrêter pour bavarder. En un rien de temps, je me débarrasse de mes écouteurs et je descends les marches en courant. Tout le monde connaît ma routine maintenant et je ne m'inquiète pas de « qui est avec qui »,

ou de « où nous nous reverrons ». Je traverse la foule juste à temps pour voir sa voiture entrer lentement sur la zone à damier noir et blanc de la ligne de la victoire.

Je tremble tellement je suis excitée et mon cœur se serre quand je vois tous les membres de l'écurie se rassembler autour de lui, tendant les bras dans le cockpit pour lui presser l'épaule ou donner une tape sur le sommet de son casque pour le féliciter. Je reste un peu en retrait pour leur laisser leur moment entre mecs de l'équipe, impatiente de le féliciter moi aussi.

Une fois que le volant a été sorti, je l'observe qui se déplie pour sortir de la voiture. On l'aide à se stabiliser quand il sort et se dégourdit les jambes après être resté assis pendant cinq heures.

L'équipe s'écarte pour laisser passer un homme. C'est notre routine porte-bonheur depuis un an. L'amour m'envahit quand je regarde l'homme de qui je tombe amoureuse un peu plus chaque jour, avancer et commencer à l'aider à déboucler son casque.

Les journalistes se pressent autour de moi pour s'approcher, mais je ne bouge pas d'un pouce et je contemple ce spectacle qui me serre la gorge chaque fois que j'y assiste. Un spectacle dont l'effet sur moi ne perdra jamais de son intensité.

Le casque et la cagoule blanche sont enlevés en douceur, ce qui me permet de voir briller dans les yeux de Zander une fierté et une excitation comparables à celles que je ressens à la suite de sa victoire. Colton lui prend son casque des mains et serre *notre fils* dans ses bras brièvement mais dans un geste plein d'émotion. Et je sais ce que Colton lui dit. La même chose qu'il lui a dite un nombre incalculable de fois depuis des années.

– *Je suis fier de toi, fils. Je t'aime.*

Ce sont les mots qu'il veut que Zander n'oublie jamais et n'ait jamais honte de prononcer lui-même. Je ravale le nœud qui me serre la gorge tandis que Colton lui ébouriffe ses cheveux trempés de sueur avant de reculer pour le laisser profiter de son moment dans la lumière.

Colton se perd dans la foule tandis que Becks s'avance et passe un bras sur les épaules de Zander pour le féliciter avant que les médias ne leur tombent dessus.

Je reste immobile dans la foule qui m'entoure et j'attends, sachant qu'il saura me trouver. Il ne met qu'une minute pour venir glisser ses mains autour de ma taille et m'attirer contre lui, ma douceur contre la fermeté de sa musculature, en même temps que je sens sa bouche contre mon oreille.

– Zander a été bon aujourd'hui, hein ?

Je ferme momentanément les yeux au son de sa voix rauque et je me demande comment, au bout de dix ans, ce son peut toujours me faire autant d'effet. Peut toujours faire resurgir toutes ces sensations comme le premier soir où nous nous sommes rencontrés.

Je penche la tête sur le côté, sa barbe naissante me chatouille tandis que j'approche mes lèvres de son oreille pour qu'il puisse m'entendre malgré les commentateurs et toute l'hystérie autour de nous.

– Il devient meilleur à chaque course.

J'appuie mes lèvres au-dessous de sa mâchoire et je les laisse là un instant.

– Il a un super professeur. À ton tour de décrocher le drapeau à damier maintenant.

Je relève la tête juste à temps pour le voir hausser un sourcil et faire un sourire coquin, et je sais qu'il ne pense certainement pas à sa course de la semaine prochaine. Je ne peux m'empêcher de rire.

– Sur le circuit Ace ! Celui-ci, tu l'as déjà décroché !

– Tu peux le dire ! Direct !

Il rit avant de poser un dernier petit baiser chaste sur le côté de ma tête en s'y attardant un peu avant de murmurer :

– Je dois retourner au stand. On se voit tout à l'heure ?

– Mmm. Dis à tout le monde que le dîner est à dix-huit heures trente tapantes, demain, ok ?

– Ouaip.

Il me fait tourner dans ses bras pour me regarder avec ce petit sourire que j'adore. Les années ont été clémentes avec lui, juste quelques rides de plus autour des yeux, et encore, mais il a toujours cette même allure d'Adonis qui me coupe le souffle.

Il se penche en avant pour m'embrasser sur les lèvres, et je dois me retenir de toutes mes forces pour ne pas m'abandonner un peu plus à ce baiser, à lui. Parce que, même après tout ce temps, je ne peux tout simplement pas me rassasier de lui.

Comme pour tout ce qui me concerne, il perçoit mon envie et je sens le sourire sur son visage avant qu'il n'effleure une dernière fois mes lèvres des siennes. Il se penche vers moi pour murmurer à mon oreille.

– On se rattrapera tout à l'heure.

– Et qu'est-ce qui est advenu de « où je veux, quand je veux », Ace, hein ?

J'adore le son insouciant qui sort de ses lèvres quand il rejette la tête en arrière en éclatant de rire. Il secoue la tête en me regardant et jette un coup d'œil par-dessus mon épaule vers la salle de réunion.

– Je crois bien vous avoir déjà donné une preuve de cette théorie ce matin, Madame Donavan.

Ses paroles réveillent le manque qu'il a satisfait tout à l'heure sur le bureau dans cette salle, mais qui en redemande. Il glisse un doigt sur ma joue.

– Mais je ne demande pas mieux que de revenir sur ce point un peu plus tard dans la soirée.

– Oh, pas de souci. Ce *point* n'attend que ça même si nous nous sommes déjà étendus sur la question !

– Bébé, nous en avons déjà bien fait le tour, il faut le reconnaître.

Il me lance un regard suggestif en étalant la main sur mes reins, et il me presse contre lui de façon à ce que je le sente durcir contre ce point de mon bas-ventre. Je ne peux rien faire d'autre que soupirer alors que toutes les parties de mon corps le réclament avidement.

– Putain, je t'aime, ajoute-t-il en posant un chaste baiser sur mes lèvres avant de me faire un clin d'œil et de repartir vers Zander et le reste de son écurie.

Je reste là à le regarder s'éloigner – les épaules larges, la tête droite, et toujours incroyablement sexy. Je hoche la tête quand je nous revois toutes ces années en arrière, au moment où il s'est éloigné de moi dans sa combinaison de pilote. Quand il m'a appelée, a trouvé le courage de me dire qu'il me pilotait et a changé le cours de nos vies, et pas seulement des nôtres, pour toujours.

ÉPILOGUE 2

Colton

La maison bourdonne comme une putain de ruche.

Tout à fait comme Ryles l'aime. Même si je me demande bien pourquoi, putain, si on pense à toute cette testostérone surpuissante qui dépasse de beaucoup son minuscule apport d'œstrogènes.

En descendant les escaliers, je jette un coup d'œil vers la terrasse et je vois Shane qui parle avec Connor de son nouveau boulot, en tenant sa femme par la taille et en portant une bouteille de bière à ses lèvres.

Tous les garçons sont là pour notre *repas de famille* mensuel comme Ry l'appelle, même si certains des garçons – merde, des hommes maintenant – songent à fonder leur propre famille.

– Hé, Shane…

Je l'appelle par les portes coulissantes ouvertes pour la circonstance.

– J'ai encore quelques bières au frais si tu veux.

Il lève les yeux au ciel en réponse à ma blague.

– Non merci, une, c'est bon.

Il lève sa bière comme pour porter un toast en faisant un grand sourire. Je ris en le revoyant ce matin-là, tout vert et avec la gueule de bois.

Je traverse le couloir et je contemple le spectacle. Aiden avec son maillot de base-ball UCLA, qui arrive tout juste de l'entraînement, en pleine discussion avec Zander en short de surf et la casquette de base-ball à l'envers, un sourire détendu sur le visage. Scooter assis sur la terrasse, jouant avec des figurines de Spider-Man avec le fils de deux ans de Shane, putain !

J'ai l'impression d'être un vieux croûton.

Tout le monde est là, sauf Kyle et Ricky. Je plains les filles de première année à Stanford, auprès desquelles ces deux-là s'emploient à déployer leurs charmes actuellement. À moins que ce ne soit leur genre de magie à eux. Les femmes n'ont aucune chance avec eux. Il va y avoir des cœurs brisés.

Baise et largue.

Quand je pense à eux, cette vieille expression me revient comme un boomerang et les souvenirs de cette première nuit me remontent tout à coup. Je n'essaie même pas de me retenir de sourire quand je pense à tous les cœurs que j'ai brisés… putain, j'étais bon – jusqu'à ce qu'une certaine démone aux cheveux bouclés fasse son entrée fracassante dans ma vie et s'accroche pour ne plus jamais lâcher prise. Les défis et les courbes et tout mon univers se sont retrouvés sens dessus dessous quand j'ai ouvert ce damné placard.

Dieu merci !

Ma foutue Rylee.

J'entends sa voix dans la cuisine, et mes pieds se dirigent vers elle sans la moindre hésitation. Je m'écarte de la porte et la moindre parcelle d'amour que je n'avais jamais cru pouvoir éprouver un jour, jamais envisagée comme une possibilité, me coupe le souffle comme chaque fois que je les vois comme ça.

Ça bout dans les casseroles sur la cuisinière, le micro-ondes sonne et on entend les Goo Goo Dolls dans les haut-parleurs au-dessus de nos têtes, mais je ne remarque rien de tout ça parce que mes yeux sont rivés sur le spectacle qui s'offre à moi, et mon cœur bat à se rompre. Ils sont assis par terre en tailleur, les genoux qui se touchent, saisis d'un fou rire incontrôlable à propos d'un secret partagé par eux seuls, les mains et les visages couverts de farine et empreints d'une adoration totale et mutuelle.

Je reste là à les regarder, le cœur prêt à exploser, en me disant que je suis l'enfoiré le plus chanceux de la Terre. Je suis allé en enfer et j'en suis revenu, mais ça en valait la peine puisque ça m'a permis de connaître ce que j'éprouve maintenant… des sentiments qui ne me sont plus tellement étrangers, putain !

Ceux sans lesquels je ne peux pas imaginer vivre toute une vie.

Le fou rire s'arrête, et une paire d'yeux verts me regarde à travers des cils noirs, des taches de rousseur sur un nez froncé couvert de farine et un petit sourire en coin. Il ne dit rien, essayant de savoir si je vais me fâcher en voyant le bazar dans lequel il a, de toute évidence, joué un rôle.

Puis des yeux violets se lèvent vers moi, à leur tour, accompagnés de ce doux sourire sur ces lèvres que j'adore, et qui m'est directement adressé. Et je m'émerveille en silence de la façon dont ce simple sourire continue de me subjuguer à chaque fois, putain, malgré les années. Il me donne envie de la prendre dans mes bras, de lui confier tous mes secrets et de la sauter jusqu'à lui faire perdre conscience, en même temps.

Ses pouvoirs magiques font toujours leur effet, putain.

Et pour rien au monde je ne voudrais qu'il en soit autrement, putain.

Je résiste au sourire qui menace d'apparaître sur mes lèvres parce qu'il me fait toujours craquer – un fait que je nie régulièrement – et j'essaie de prendre l'air sévère.

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

Au moment où j'entre dans la pièce, Rylee tape ses mains l'une contre l'autre, un nuage de farine se forme tout autour d'elle et ils se mettent à rire de plus belle.

J'avance vers eux en ramassant de la farine sous mes pieds nus et je m'accroupis à côté d'eux. Mes yeux vont de l'un à l'autre à toute vitesse et, soudain, je tends le bras et je pose mon doigt couvert de farine sur le bout de son nez à lui.

– On dirait que vous avez fait un beau bazar tous les deux.

J'essaie d'endosser le rôle du père autoritaire, mais j'échoue misérablement.

– Sans blague !

Il me regarde en rigolant, le sarcasme à son comble.

– Ace Thomas !

Ry réprimande notre fils, mais ses mots m'ont foutu sur le cul.

Je le regarde, en scrutant son visage encore et encore, en l'étudiant comme une putain de carte routière pour voir s'il a la moindre idée, le moindre soupçon de ce qu'il vient de me dire, mais il ne me renvoie rien sauf ce regard vert malicieux et ce sourire poignant. Moi tout craché.

– Hé ?

Cette voix veloutée et sexy me tire des flashes d'hélicoptères en plastique, des pansements décorés de super-héros sur un index, et des tchac, tchac, tchac… Des souvenirs qui ne me reviennent que partiellement mais qui semblent clairs comme de l'eau de roche d'une certaine manière. Je secoue la tête pour essayer de dissiper cette confusion avant de la regarder.

– Ouais ?

– Ça va ?

Elle tend la main et me touche la joue, puis me regarde fixement.

Et il se met à rire, brisant l'emprise de mes pensées. Il montre la farine qu'elle a maintenant transférée sur ma joue.

– Quoi ?

Je gronde en imitant les monstres et ce garçon de bientôt six ans se met à pousser des cris aigus comme une petite fille quand mes doigts s'approchent pour le chatouiller.

– Tu es un monstre de farine, toi aussi, maintenant ! dit-il entre deux hoquets en essayant de m'échapper en se tortillant.

Notre festival de chatouilles se prolonge encore un peu tandis que je le laisse s'échapper puis que je le poursuis et enfin que je le serre dans mes bras. Et il continue à se tortiller mais finit par me passer les bras autour du cou et se serrer contre moi.

Ces petits bras remportent le morceau parce qu'ils tiennent tout ce que je suis dans leurs mains, putain. Je profite de ce moment pour le respirer – ce petit garçon, la farine, et un soupçon de la vanille venant de Ry, tout ça mélangé – et je ferme les yeux.

J'imagine que c'était *écrit dans les cartes, après tout*.

Putain de merde !

Il m'a sauvé.

À l'époque et maintenant.

Juste comme sa mère l'a fait.

Je sens qu'elle pose sa main sur mon dos, qu'elle appuie ses lèvres contre mon épaule, et j'ouvre les yeux pour la regarder – *mon alphabet tout entier, putain* – et je lui souris.

– Je crois que notre monstre de farine aurait bien besoin de prendre un petit bain rapide avant le dîner.

– Nan.

Je tends la main pour ébouriffer ses cheveux en soulevant un nouveau nuage de farine.

– Ça va partir avec une bombe dans la piscine, hein, Ace ?

– Ouais !

Il me tape dans la main et sort comme une flèche de la cuisine. Je le regarde courir et sauter dans la piscine, faisant glapir Zander qui est tout éclaboussé.

– Il te mène par le bout du nez.

Elle va se rincer les mains dans l'évier.

– Pas toi, peut-être ?

Je secoue la tête en m'avançant derrière elle et je lui passe les bras autour de la taille pour l'attirer contre moi. Et, bien sûr, ce cul appuyé contre ma queue me donne envie de la prendre, de la jeter sur mon épaule et de la monter tout de suite à l'étage.

Je pose mes lèvres sur ce point bien précis juste sous son cou, et même après toutes ces années, son corps réagit instantanément. Sa peau se couvre de chair de poule, sa respiration s'arrête et elle pousse ce putain de soupir qui me fait bander, comme si elle prenait ma queue dans ses mains. Et si son corps superbe ne me faisait pas bander aussi dur que de l'acier, sa réactivité le fait direct, putain !

Ça, plus le fait que je sais à quel point elle m'aime, avec mes défauts et tout.

Je secoue la tête tandis que toute la merde qui m'est arrivée dans ma vie défile dans ma tête. Je rigole parce que les choses qui me frappent le plus – qui comptent le plus – ont toutes débuté avec un putain de local de rangement et cette provocatrice dans mes bras, qui m'a rappelé à l'ordre, m'a attrapé par les couilles et m'a dit que notre relation était non négociable.

Et putain de Dieu, il nous reste encore toute une vie pendant laquelle elle pourra mener le jeu comme elle l'entend parce que mes couilles sont toujours bien accrochées, nichées à l'endroit où elles doivent être, juste dans ses mains.

– Qu'est-ce qui te fait rire ?

– Je repense à ta tête quand tu as découvert que j'avais gagné les enchères. Tu étais trop furax.

– Quelle femme ne l'aurait pas été avec un mec aussi arrogant que toi ?

Elle rigole et soupire doucement.

Ce soupir à lui tout seul suffit à me faire bander.

– Arrogant ? Moi ? Jamais.

– Peu importe ! Je sais que tu avais truqué les enchères, Ace.

J'éclate de rire. Seigneur, j'aime cette femme. Dix ans après et toujours aussi fougueuse.

– Bébé, c'est une réponse à laquelle je vais m'accrocher éternellement.

Je pose un baiser dans ses cheveux.

– Impossible…

Elle lève la tête pour m'embrasser sous la mâchoire.

– … parce que tu seras trop occupé à t'accrocher à moi.

– Putain de merde, tu as raison.

Je la serre un peu plus fort, je n'ai pas envie de la lâcher maintenant, parce que, putain, quel pilote ne veut pas s'accrocher à son drapeau à damier un peu plus longtemps ?

Au moins, je sais que le mien ne flotte que pour moi.

Mon point faible.

Mon alphabet, cet enfoiré de A à Z.

Ma putain de Rylee.

FIN

Remerciements

Waouh ! Par quoi est-ce que je commence ? On m'a critiquée pour la longueur de mes remerciements pour *Fueled*… Alors, si vous faites partie de ceux qui ont trouvé que j'étais trop bavarde, je vous suggère de sauter ce qui suit.

Il y a un peu plus de neuf mois, j'ai décidé de publier *Driven*. Je ne sais pas très bien ce que j'espérais. Je sais juste que ma mère et mon mari n'arrêtaient pas de me dire de ne pas me faire trop d'illusions. Je pourrais vous mentir et vous dire que j'imaginais que les gens allaient adorer et que ma carrière d'écrivain allait décoller du jour au lendemain. En réalité, j'étais morte de peur. Je n'avais jamais rien fait qui me mettait « en lumière » dans la sphère publique, pour y être scrutée, critiquée et, avec un peu de chance, félicitée. J'espérais que les gens achèteraient le livre qui parlait de ce pilote de F1 arrogant et sûr de lui et d'une héroïne, fougueuse, certes, mais crédible. Oui, j'ai utilisé le scénario formaté de la rencontre good girl/bad boy, mais j'espérais que les gens choisiraient au départ le livre pour cette simple raison puis découvriraient que je pouvais vraiment écrire, raconter une histoire, vous entraîner dans un univers différent et vous donner des émotions. Et les gens l'ont effectivement acheté. Et des gens ont effectivement critiqué mon intrigue à thèmes. Mais des gens sont aussi tombés amoureux de Rylee et Colton et des garçons.

Il y a un peu plus de six mois, j'ai décidé de publier *Fueled* avec des attentes différentes et bien déterminée à prouver que je pouvais rendre cette histoire plus personnelle. Que je pouvais mettre ma patte sur la malédiction du « second volume » d'une trilogie et lui permettre de se distinguer des autres livres auxquels il était comparé. J'ai réécrit la plus grande partie de ce que j'avais déjà écrit, ajouté des chapitres donnant le point de vue de Colton, incorporé les super-héros, le thème du « Je te pilote ». Et quand j'ai publié, j'avais un peu plus de confiance en moi et la certitude que, grâce à ce livre, ma tentative de devenir un « vrai » auteur allait soit être une réussite soit un échec, ça passe ou ça casse.

Je ne m'attendais pas du tout à ce qui est arrivé ensuite, je n'avais jamais imaginé que des agents m'appelleraient – des agents, soit dit en passant, qui avaient précédemment rejeté mes lettres de demande d'information – que d'autres auteurs que j'admirais m'enverraient des e-mails, que des lecteurs voudraient toujours plus de cet univers et de l'histoire que j'avais créée. Le seul mot que je peux utiliser pour décrire, même partiellement, les cinq derniers mois, c'est « surréaliste ». Complètement, incroyablement surréaliste.

Je me suis lancée dans l'écriture de *Crashed* avec mon ébauche de quatre-vingts pages et la pression des lecteurs pour qu'il sorte vite. Rien de tel que la motivation, non ? Mais, en même temps, quelle chance j'avais que les gens en redemandent ! Je sais que les auteurs travaillent toute leur vie pour ce moment, alors pour rien au monde je n'allais prendre pour acquise l'opportunité qui m'était offerte. J'ai commencé *Crashed* et j'ai bataillé pour qu'il soit à la hauteur de *Fueled*. Comment est-ce que j'allais laisser quelque chose qui résonnerait chez les lecteurs aussi profondément que la litanie des super-héros ou le *Je te pilote* ? Ces deux premiers mois d'écriture furent rudes. Et puis je me suis aperçue que *Crashed* n'était pas obligé d'être à la hauteur du suspense que l'on trouvait à la fin de *Fueled*, parce que c'était une autre partie de l'histoire de Rylee et Colton. Alors, après cette découverte, les choses ont commencé à se mettre en place pour former ce que vous venez de lire.

J'espère sincèrement que vous avez apprécié la conclusion de l'histoire de Rylee et Colton. Je suis extrêmement fière de leur parcours, de leur guérison, de leur accomplissement, et pourtant cette conclusion me laisse un sentiment doux-amer parce que, tout comme vous, j'ai fini par les aimer, eux et les garçons.

À ce sujet, j'ai reçu un torrent de correspondance de lecteurs qui ont été touchés par l'histoire de maltraitance de Colton et par la façon dont je l'ai abordée… que ce soit à cause de leur expérience personnelle ou de celle de personnes qui leur étaient chères. Je suis

vraiment attristée par vos histoires et en même temps honorée que vous ayez trouvé que j'avais décrit ces situations et leurs conséquences psychologiques avec justesse. Je regrette pour vous que vous ayez pu me le dire parce que vous saviez ce que c'était. Pour ceux d'entre vous qui y survivez… heure après heure, jour après jour… votre force me stupéfie. Je sais que les souvenirs ne s'effaceront jamais, mais j'espère qu'un jour viendra où, comme Colton, votre 747 pourra s'envoler lui aussi.

Un certain nombre de personnes m'ont aidée à faire de ce dernier livre ce qu'il est devenu et je voudrais prendre le temps de les remercier. Tout d'abord, mon mari et mes trois jeunes enfants qui sont ceux qui ont fait les plus gros sacrifices pour que vous puisiez lire *Crashed* le plus vite possible. D'une maman/épouse toujours présente, qui n'oubliait jamais rien et était toujours partante pour tout, ils sont passés à une personne souvent perdue dans ses pensées, qui est devenue distraite et qui refuse parfois l'imprévu parce qu'elle veut finir ce chapitre pendant qu'il est encore clair dans sa tête.

En seconde position, je me dois de remercier Beta Biggs et Beta Yeti. *Crashed* a beaucoup bénéficié de leur réaction initiale qui était qu'au chapitre 15 on avait l'impression d'être encore au chapitre 6 (c'est-à-dire qu'on avançait lentement) et pour ça, parmi beaucoup d'autres choses, je leur en serai éternellement reconnaissante. Merci de m'avoir poussée, de m'avoir mise au défi de vous faire « ressentir plus » et de tous ces commentaires disant « je sais que vous pouvez faire mieux que ça ». Votre contribution a été monumentale, votre vigilance inoubliable, et le processus tout entier indolore (enfin, parfois)… et vous méritez vous aussi d'être félicitées pour ce livre parce que vous avez aidé à rendre la conclusion de l'histoire de Rylee et Colton mémorable, ce dont nous pouvons être fières.

Je dois aussi remercier Beta Who et Beta Haw pour leurs conseils bienvenus et leur franchise de tous les instants. De cela, je serai éternellement reconnaissante et ne serai jamais contrariée même si je choisis d'emprunter un itinéraire différent. Les amies avant les livres, toujours.

Pour mes autres relecteurs, merci de votre aide.

Et puis il y a ce groupe dingue de femmes – elles sont 7500 – qui se font appeler les V.P.Pit Crew sur Facebook. Je suis ébahie par votre soutien, votre motivation, les amitiés que vous avez entamées et l'ensemble de la communauté que vous avez créée autour de ces livres. Votre soutien sans faille et votre implication font de moi la plus chanceuse des auteurs au monde. Soyez assurées que même si la Trilogie *Driven* est achevée, le groupe ne l'est pas.

Au fait, Mesdames, avez-vous vu mes appels dans *Crashed* ?

Je voudrais aussi remercier mes #WickedAwesomeAdmnins/mes Géniales Assistantes (Cara Arthur, Amy McAvoy et Christina Hernandez) ainsi que l'assistante de Colton (alias Lara) pour tout ce qu'elles font pour moi sans rien demander en échange. Mesdames, les amitiés que nous avons nouées ont tellement plus de valeur que les livres qui nous ont rassemblées que, pour ça, je serai éternellement reconnaissante.

Beckspert #The Real MrsDonavan #WalkersChristina#LaraMetHimFirst… Merci du plus profond du cœur. Je n'aurais pas pu le faire sans vous.

À Maxanne Dobbs de The Polished Pen… encore merci d'avoir poli mon style et de l'avoir fait briller. Je me dois aussi de vous remercier pour avoir répondu à mes nombreuses questions et m'avoir apporté les connaissances nécessaires pour supporter l'ouragan que vous aviez vu venir. Je vous suis éternellement reconnaissante et je n'écrirai jamais un autre « action beat » sans penser à vous avec affection… enfin, et probablement vous maudire, mais ce serait quand même un mouvement d'amour.

À Deborah de chez Tugboat Designs, merci d'avoir eu le bon sens de nous parler, d'aller à contre-courant et de m'avoir dit que je me trompais dans mon premier choix pour la couverture de *Crashed*. J'ai tellement de chance d'avoir tant de gens comme vous avec moi, qui s'occupent de moi pour d'autres raisons que leur profit personnel. Je suis heureuse que vous ayez donné votre point de vue parce que vous aviez raison, il fallait un couple sur la couverture de *Crashed*. Et quand on regarde les trois livres ensemble, c'est parfait.

À Stacey de chez Hayson Publishing, merci d'avoir été patiente quand je n'en finissais pas de corriger et d'avoir rendu *Crashed* beau et professionnel. Et digne d'un drapeau à damier.

À Aly Tannenbaum, merci d'avoir fait preuve de patience avec cet auteur indépendante, méfiante, qui s'est montrée un peu brusque au cours de nos premières conversations. J'apprécie votre science, vos conseils, et je suis impatiente de voir où nous pouvons emmener la prochaine étape de cette balade.

Aux blogueuses… je n'ai pas de mots pour exprimer ma gratitude pour le soutien que vous m'avez apporté, à moi et aux livres. Certaines d'entre vous m'avez suivie depuis mes demandes initiales de lire *Driven*, en avril 2013. Vous êtes la raison qui fait que nos livres sont vus par les lecteurs. Notre publicité gratuite, si vous voulez… je ne l'oublierai jamais. Un grand merci pour tout ce que vous avez fait pour aider à la promotion des livres et avoir participé aux idées qui me viennent au hasard.

Merci à Jodi Ellen Malpas pour m'avoir laissée poser des questions sur ce qui vient après, pour avoir répondu avec franchise et avoir compris qu'on puisse devenir ridiculement émue en disant adieu à un homme fictif. Merci à Raine Miller, Laurelin Paige, BJ Harvey et les différents auteurs qui ont répondu aux questions de cette nouvelle venue. Merci à Trista et Carla qui m'ont appris à rire de cette expérience qui ne peut venir que d'une amitié à deux chiffres.

Au doux Parker, hé, tes super-héros ont fini par venir aussi !

Et pour finir, merci à mes lecteurs… vous êtes absolument merveilleux et me laissez sans voix tous les jours avec vos petites notes, e-mails et remarques. Je sais que vous êtes tristes que la série *Driven* soit finie, mais soyez rassurés, vous n'en avez pas terminé avec Colton et Rylee. Entre-temps, un livre pour Becks et Haddie est prévu. Et si Rylee et Colton vous manquent trop, j'ai un petit quelque chose pour garder leur magie vivante pour vous qui s'appelle C.R.A.S.H.Dash… Pour en savoir plus rendez-vous sur :

www.kbromberg.com/?page_id=743 ou www.facebook.com/Crash13Dash

Comme toujours, merci de me lire et pour votre soutien sans faille.

DÉCOUVREZ LES SÉRIES NEW ROMANCE

PARUES ET À PARAÎTRE CHEZ HUGO ROMAN

FIXED ON YOU

LAURELIN PAIGE

FOREVER WITH YOU – TOME 3
janvier 2016

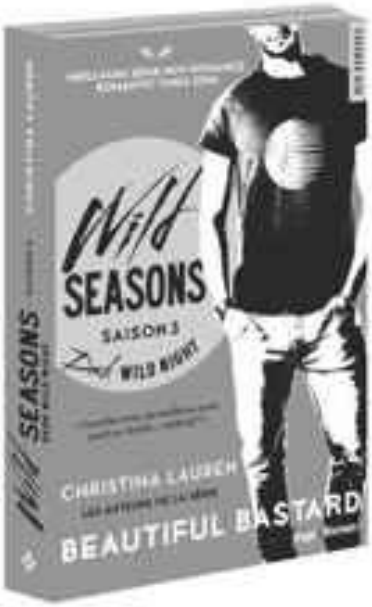
Hugo Roman

CHRISTINA LAUREN

Nouvelle série : Wild Seasons

SWEET FILTHY BOY
SAISON 1

DIRTY ROWDY THING
SAISON 2



DARK WILD NIGHT
SAISON 3

WICKED SEXY LIAR
SAISON 4
À PARAÎTRE EN FÉVRIER 2016

Hugo Roman

CHRISTINA LAUREN

LA SAGA

Beautiful

N'A PAS FINI DE VOUS FAIRE CRAQUER !

EN MARS 2016

Beautiful BOSS

www.beautifulbastard.fr

Hugo Roman

Restez lecteurs, devenez auteurs

Fyctia

www.fyctia.com

Application gratuite et disponible sur :

IOS

ANDROÏD